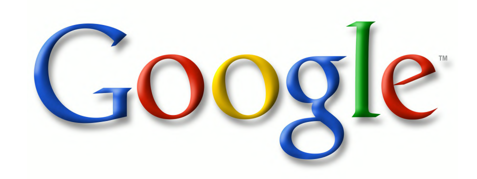


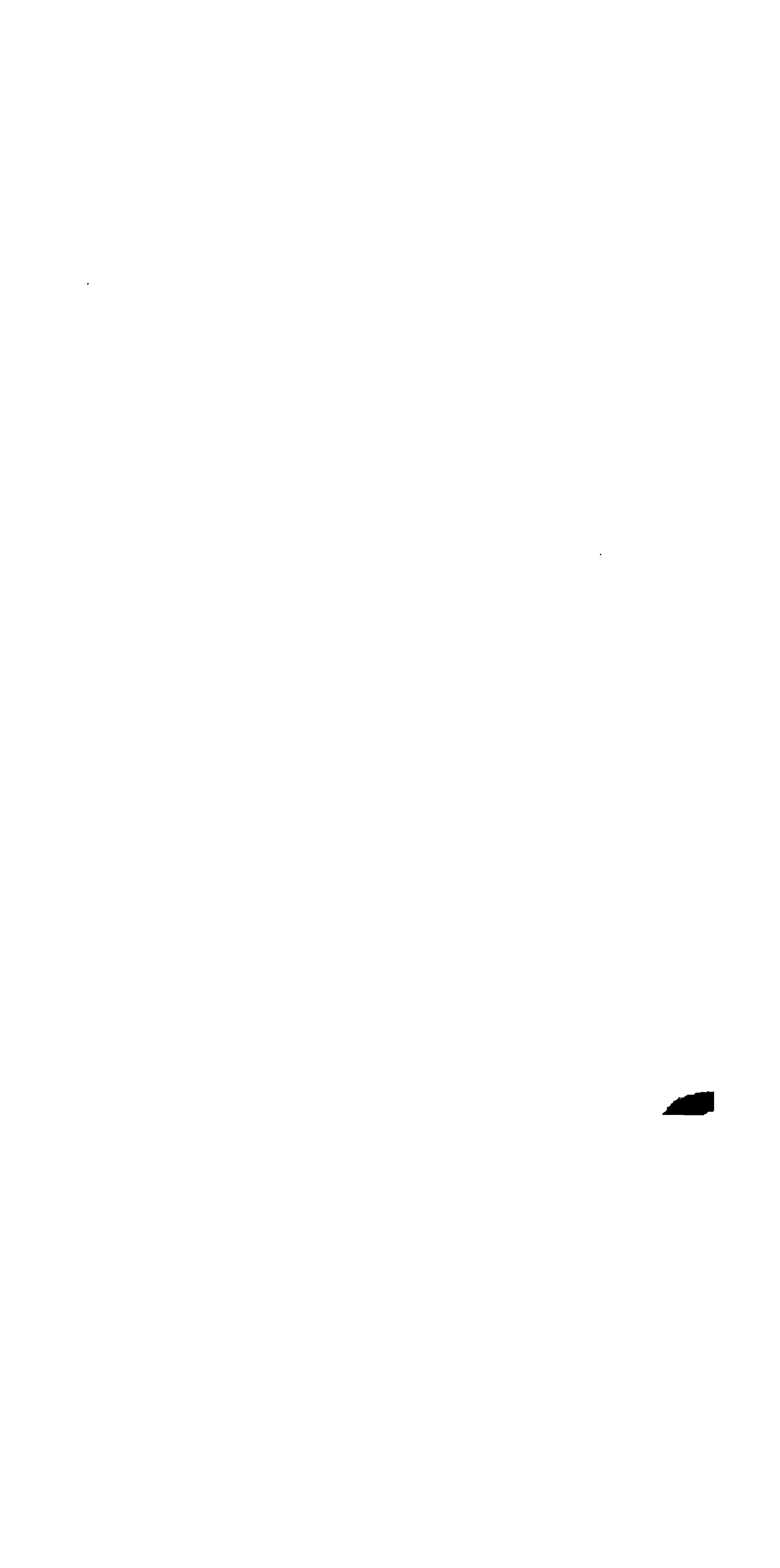



PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS









LA

VIE PARISIENNE

— REGAIN —

PAR

NESTOR ROQUEPLAN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882



REGAIN... Quel est ce livre? que veut-il?

C'est la question que chacun va faire avant de le lire.

La loyauté de l'auteur lui commande de répondre tout d'abord que ce livre n'était pas nécessaire, qu'on ne l'attendait pas, que celui qui l'attendait peut-être le moins, c'est l'auteur lui-même.

Les pages qu'on va lire ont reçu déjà, dans les recueils accrédités, une hospitalité d'autant plus gra-

cieuse, sans doute, qu'elle était demandée plus discrètement; mais, quoique déjà elles aient été imprimées, elles s'effrayent un peu de l'idée qu'elles vont être brochées.

L'anonyme, le pseudonyme, les étoiles, toutes les rubriques de l'humilité, les ont jusqu'ici protégées; elles avouent aujourd'hui leur paternité.

Une loi mystérieuse de la nature veut que la femme, même la moins belle, à un jour, à une heure de la jeunesse, illumine tout à coup son visage d'un charme qui la fait aimer: cette transfiguration fugitive, cette beauté d'un moment, s'appelle la *beauté du diable.*

Tout homme qui a écrit ne peut-il pas compter que la nature, appliquant à l'ordre moral quelques-unes de ses lois de l'ordre matériel, lui a réservé aussi, dans la jeunesse de son esprit, ce jour, cette heure de séduction, ce don passager qu'il appellera l'*esprit du diable?*

Et si ce livre, intitulé *Regain*, n'a d'autre prétention que celle de rappeler quelques bonnes fortunes littéraires dues à la jeunesse, à l'à-propos, aux encouragements d'une époque bienveillante et polie, n'a-t-il pas justifié son titre?

La peinture de nos mœurs avant 1848, les tableaux de notre dernière vie parisienne, les récits familiers de voyages d'agrément, les souvenirs de théâtre, les aperçus moraux, politiques, philosophiques, quelquefois futiles, aussi souvent sérieux, enfin tout le regain amassé dans ce volume, ne méritait pas d'être recueilli, si l'on ne doit reconnaître aucune valeur à ces œuvres qui se glissent obscurément et au hasard dans les interstices de la littérature d'une époque, pour en relier les grandes œuvres, comme le silex broyé cimente les pierres sculptées d'un édifice.

A côté des historiens se rencontrent toujours les chroniqueurs, les conteurs, parfois assez heureux pour prendre plus tard la place des premiers. L'histoire a des hauteurs et des dédains qui laissent le champ libre aux moralistes, aux observateurs, à tous les esprits faciles, actuels, opportuns, même incorrects, qui jettent la lumière et la couleur sur des coins oubliés du tableau social. La modestie de leur rang, la diversité de leurs travestissements, leur assurent des trouvailles qui deviennent précieuses plus tard pour les curieux et les érudits.

Grands seigneurs spirituels, écrivains familiers, sol-

dats causeurs, poëtes satiriques, moines savants ou gaillards, femmes lettrées, peu importe le rang ou le sexe, ont fourni à l'histoire de tous les temps cet appoint anecdotique qui la complète, ce vêtement intime qui habille sa nudité.

Ce droit de bavardage, ce don de causerie, ont quitté la ruelle et échappé aux petits abbés. De nos jours, c'est un peu la mission et le goût de chacun d'observer son temps, de le raconter, de le railler même, avec l'espoir de le moraliser.

La part de ce livre sera équitablement faite si on lui donne, au milieu des œuvres littéraires contemporaines, le rang que tient dans l'art de la peinture le croquis.

LA
VIE PARISIENNE

I

LES VIEILLES FEMMES

Quand on compare ce temps-ci aux autres temps, cette société aux sociétés éteintes, la civilisation de nos jours à celle des époques antérieures, on s'aperçoit qu'elle a perdu un élément, un lien, qu'il lui manque quelque chose :

Les vieilles femmes.

Ce n'est pas que la fontaine de Jouvence soit découverte, et que les femmes défendent mieux leur visage et leurs formes contre les assauts du temps.

Non, la nature n'a pas abrogé ses lois.

Seulement les femmes dépérissent, mais ne vieillissent plus.

Jadis vieillir était un art.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un malheur.

Quand il y avait une société, de la conversation, de la littérature, des bons mots et des salons, chacun prenait sa place et son rôle.

Et celui des vieilles femmes était le plus aimable.

Quand une femme, selon les qualités plus ou moins durables de sa beauté, avait passé ses années de galanterie, elle prenait son parti bravement, ne conservait que les recherches nécessaires pour supporter la vue de la vieillesse sans la cacher, se constituait vieille femme, et remplissait une mission importante et tutélaire pour tous les âges.

Elle présidait des cercles fameux, distribuait aux femmes et aux hommes les réputations de beauté et d'esprit, ménageait aux jeunes et aux vieux l'entrée ou la sortie du monde, faisait des mariages, protégeait des amours, mettait à la mode certains visages et certains livres, liait souvent des intérêts frivoles à de grands intérêts, tenait école de manières, soutenait par l'autorité des traditions le bon langage et la politesse, et se couchait tard.

Les vieilles femmes exerçaient une grande influence. La jeunesse respectait ces êtres d'un sexe neutre, qui ne gardaient des premières années que la grâce et l'habitude de plaire, en puisant dans les leçons de l'âge le goût de servir les autres et de les instruire.

Quoi de plus aimable, de plus attendrissant, qu'une jolie vieille?

A moins d'être un bâtard ou un monstre, qui ne songe à sa mère qu'il aime ou qu'il a perdue en voyant et en écoutant une femme dont le cœur est sans orage, dont le visage a été flétri par les douleurs et les soins de la maternité, dont la parole est grave et douce, l'entretien léger et instructif, l'observation fine et juste?

Nous n'avons plus de ces vieilles femmes; il y a seulement des êtres du genre féminin qui s'éteignent obscurément, sans entourage, sans prévenances, avec des souvenirs perdus pour les autres.

Après dix ou douze ans d'éclat et d'agitation, une femme de nos jours commence une vie de rage intime et de dénigrement contre le genre humain.

Elle porte envie à celles qui débutent et leur emprunte leurs modes; n'espérant plus de grandes passions, elle court après des caprices humiliants : au bal masqué elle frétille, la taille étranglée et rajeunie par des buscs, et commence par l'esprit une séduction que doit détruire le visage.

Dans les salons, elle s'en prend à toutes les renommées, discute les beautés, conteste les dents et les cheveux de tous, établit bêtes des gens de mérite, surprend et dénonce des regards, inquiète les maris, gêne les amants, détruit, abîme, déchire tout autour d'elle et semble dire : Me voilà !

Elle ne se résigne pas à vieillir.

Après tant d'efforts désespérés pour vivre de mensonge, de blanc, de rouge, de fausses nattes et de méchancetés, la femme mûre arrive vite, non pas à une vieillesse heureuse et gaie, mais à une décrépitude découragée, à l'accablement, à l'oubli, à l'avarice, et n'a plus même, comme jadis, le refuge de la dévotion.

Et que voyons-nous ?

Les jeunes gens sont moins polis, moins soigneux des bonnes formes et des convenances, et presque oublieux des devoirs de famille.

Des jeunes femmes apparaissent jolies, recherchées; la mode les porte haut; il se fait autour d'elles un bruit de compliments, de galanterie, de valses, de mazourkes; la tête leur part quand les ailes leur viennent; elles volent au hasard et sans guide, comme les petits moineaux sans mères; puis un beau jour le vent du scandale les abat.

Les gens d'esprit sont exclus du monde parce qu'il n'y a pas de conversation, d'échanges d'esprit possibles, au milieu de ce tapage abrutissant de beaux valseurs et de petites coquettes, au milieu de ces femmes qui vont disparaître quand elles ne pourront plus gigotter dans les ambassades, qui après le plaisir de danser ne connaissent pas celui de causer, et qui n'ont un jour pour *recevoir* qu'autant qu'elles ne peuvent accepter des invitations de bal.

Et pourquoi les jeunes gens fuient-ils ainsi le monde et en négligent-ils les devoirs et les traditions ?

Parce qu'il n'y a plus de vieilles femmes pour les guider, pour les honorer ou les excuser dans leurs plaisirs, et que, jeunes femmes pour jeunes femmes, ils préfèrent celles qui soupent, qui fument, qui crient et qui ne les appellent pas : *Ange de ma vie.*

Pourquoi les jeunes femmes sont-elles si facilement et si vite compromises ?

Parce qu'elles ne sont pas maintenues par l'autorité, redressées par l'expérience, et défendues par le dévouement des vieilles femmes.

Pourquoi l'esprit n'est-il plus qu'un commerce et non un délassement ? pourquoi n'y a-t-il plus que des soirées à Strauss et à Levassor ? et plus de ces longues heures remplies par la conversation et la flânerie intellectuelles ?

Parce qu'il n'y a plus de vieilles femmes qui aient un salon, un cercle, du crédit et le goût de l'esprit.

Parce qu'il n'y a pas une femme de cinquante ans qui osât dire aujourd'hui, en parlant de sa jeunesse, ce mot charmant de madame du Deffant :

« Autrefois, quand j'étais femme... »

La galanterie française, cette ancienn
qui vivait de scandale, d'esprit et d'in
complétement dénaturée.

Les mœurs italiennes, avec ces cavalie
ces amants qu'on fait durer vingt-cinq ans
plus esclaves du ménage que le mari lu
déteint sur les mœurs de notre société.

Un jeune homme qui craint d'alarmer sa
les amours échevelées, cherche un amour
et se voue à l'existence passionnée et labo
jalouse du *pigeon*.

Il va faire la roue auprès d'une *colombe*
panouir les plumes changeantes de ses ai
son jabot, s'effiler le bec, et pousser des
ants, jusqu'à ce qu'on lui réponde par

veaux vont embellir du spectacle de leur passion les réunions de la société parisienne.

Quand vous voyez une colombe s'abattre sur la crête d'un toit, n'êtes-vous pas sûr de voir bientôt son mâle amoureux et inquiet?

Ainsi, dans le monde, on annonce madame *une telle* toute seule et sans son mari : à cinq minutes d'intervalle apparaît monsieur *un tel*.

En général, on suppose qu'ils sont arrivés ensemble, et dans la même voiture, jusqu'à la porte cochère de la maison, et que, par décence et pour ne pas afficher les mystères du colombier, ils se sont séparés pour un instant.

La *colombe*, entrée la première, s'assied avec un air d'aisance affectée, et dirige son œil d'émail vers la porte.

Le tendre *pigeon* se présente, fait ses petites salutations obligées, et, tout haut, demande froidement de ses nouvelles à la *colombe*, comme quelqu'un qui n'aurait pas voyagé tout à l'heure dans le même coupé, patte contre patte, aile contre aile.

Au grand dédain du cocher, habitué à conduire sans malice et sans regarder derrière lui son pigeonnier ambulant.

Pendant la soirée, le *pigeon* a mille petits soins pour la *colombe*. Plus soumis qu'un mari, forcé souvent d'aller où il ne voudrait pas, empêché d'aller où il vous

drait, et où va le mari qui s'y amuse, il faut que, pour l'amour-propre du volatile auquel il s'est voué, il affecte de lui tenir son éventail, de rire, de causer : comme s'il y avait encore quelque chose à dire; d'apporter des glaces, des sandwichs, de ramasser le bouquet qui tombe, de poser des tasses de thé sur les meubles, d'accomplir tous ces petits actes de domesticité amoureuse qui font dire à chacun : Ah ! voilà des pigeons qui s'aiment d'amour tendre.

Quand la soirée est finie, le *pigeon* dit d'un air nonchalant, et comme s'il était galant par occasion : « Voulez-vous, madame, que je fasse appeler vos gens? — Je veux bien. »

Et le couple se dirige vers l'antichambre, s'enveloppe à la hâte de tous ses manteaux, et grimpe dans son pigeonnier à quatre roues, qui devient presque toujours une arène dans laquelle on se reproche mille choses très-graves :

D'une part,

Avoir feint de pleurer d'attendrissement pendant que madame *** chantait.

Avoir fait valser madame *** deux fois et avec des étreintes passionnées.

D'autre part,

Avoir agacé le *pigeon* de madame ***, lui avoir dit avec intention qu'on allait tous les jours aux Champs-Élysées à quatre heures.

Avoir trouvé de bon goût une épingle qu'il porte et qui n'est que bizarre.

Comme les maris permettent fort bien à leurs femmes de se donner au monde, sans être forcés de les accompagner, l'espèce des *pigeons* pullule beaucoup, et il arrive qu'on puisse souvent, dans une seule maison, compter jusqu'à dix couples, diversement intéressants par leur beauté, leur plumage et leur constance.

Ce qui plonge dans un ridicule amer les femmes qui se font suivre d'un mari, ou dans une embarrassante solitude celles qui *vont toutes seules* et n'ont pas fait de choix :

Il se parle entre les *pigeons* un langage, il s'organise des choses, des plaisirs, des parties, auxquelles la femme encore conjugale, ou la *colombe* isolée, ne peuvent prendre aucune part.

L'espèce du *pigeon* dont nous parlons est connue dans l'histoire naturelle sous le nom de *pigeon ordinaire* ou *pigeon mondain*. C'est le captif volontaire, comme l'appelle Buffon.

Il suit partout sa *colombe*.

Aux courses de chevaux, celle-ci se perche dans une tribune en évidence.

Lui, sur l'hippodrome, se rengorge dans son costume panaché, et fait mille gracieuses gentillesses à la manière des pigeons *culbutants*.

Au spectacle, il vient s'abattre dans la même loge,

toujours comme par hasard, et savoir si l'on est content du bouquet qu'il a envoyé.

A Chantilly, quelle nuée de *pigeons!* les échos de la forêt en sont encore à répéter les roucoulements qu'ils ont entendus.

Tout *pigeon* se présente généralement sous le plumage de *pigeon mondain;* et, pendant l'hiver, il est tendre, discret, servile.

Mais, quand vient le printemps, le plumage tombe, et alors la malheureuse *colombe* reconnaît qu'elle a donné son cœur, son amour, sa vie,

A un *pigeon fuyard!*

Le volage prend les plus mauvais prétextes pour échapper aux devoirs et aux serments du nid :

Une carrière à suivre sérieusement;

Un mariage à préparer;

Des chevaux à acheter en Angleterre.

La *colombe* désolée, mais consolable, cherche des distractions, et demande à l'air pur des champs des émotions honnêtes et calmes.

Mais les séducteurs d'été, ces trouble-ménages qui courent les châteaux, comptant sur les chances d'une galanterie d'autant mieux reçue qu'à la campagne il y a moins de concurrence, viennent rouler des yeux de feu autour de la timide femelle.

Elle ne résiste pas longtemps; le *pigeon ramier*, qui prend son nom de son goût pour les bois et les arbres,

est très-fascinateur. Il organise des parties de pêche, de cheval, des promenades au clair de lune; et, dans les châteaux qu'il visite, on entend toute la nuit des bruits de porte, des piétinements dans les corridors :

Le *ramier* fait son nid.

Les femmes qui vont aux bains de mer y rencontrent le *pigeon des roches*, qui aime à se suspendre aux falaises, à voir le choc des lames et à coqueter sur le galet.

Les *bisets* ou *pigeons voyageurs* parcourent en troupe les villes d'eaux : Aix-la-Chapelle, Baden, Ems et les Pyrénées.

Les ménages à la mode du monde parisien sont tous dans cette condition, qui présente à étudier un des côtés les plus variés de l'histoire naturelle.

Les maris sont négligents, grognons ou occupés d'affaires industrielles, politiques ou autres;

On les enrichit souvent de *pigeonneaux* d'un plumage accusateur, et dont la ressemblance avec le père est constatée et souvent même admirée dans le monde.

Il faut qu'une femme soit bien vertueuse pour qu'elle se résigne à mener sans *pigeon* une vie décolorée et languissante.

Et l'isolement fane ses belles années si elle ne choisit pas.

Ou un *pigeon cavalier* qui lui prête des chevaux de selle et la *mène à quatre* dans les promenades publiques,

Ou un *pigeon pattu* un peu épais, mais riche, et qui peut suppléer aux misères de ces pauvres pensions que les maris accordent en rechignant pour la toilette de leurs femmes.

Ou un *pigeon tambour*, c'est-à-dire un militaire, un officier d'état-major, bien posé sur sa hanche et qui fait respecter sa *colombe*,

Ou un *pigeon paon,* remarquable par sa beauté, que toutes les femmes envient, qu'elles se disputent, et dont l'élégance se reflète à jamais sur la vie d'une femme.

L'espèce du *pigeon musicien* n'est pas décrite par Valmont de Bomare, le naturaliste. Celui-là recherche les vieilles *colombes* battues par l'âge et déplumées par les agitations d'une existence orageuse.

Le *pigeon parlementaire* n'est pas décrit non plus, mais on a de sa race depuis l'invention du gouvernement représentatif, et il est assez recherché, parce qu'il enrichit le nid de bureaux de tabac, de croix d'honneur, de billets pour les feux d'artifice et les messes des Invalides, et nourrit les *pigeonneaux* de petites sous-préfectures et de recettes particulières.

Le *pigeon parlementaire* est celui que les maris gênent le moins.

Ainsi donc va le monde.

Et, pour expliquer l'utilité, l'agrément, le charme des *pigeons*, il n'y a qu'à laisser parler monsieur de

Buffon, qui avait mis certainement ses manchettes les plus fines pour écrire le passage suivant :

« Tous les pigeons ont de certaines qualités qui leur sont communes : l'amour de la société, la douceur des mœurs, la fidélité réciproque et l'amour sans partage, la propreté, le soin de soi-même, qui suppose l'envie de plaire, l'art de se donner des grâces, qui le suppose encore plus, les caresses tendres, les mouvements doux, les baisers timides ; un feu toujours durable, un goût toujours constant, et, pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse ; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle ; tout le temps de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits. »

Quels modèles pour les maris, s'ils pouvaient ou savaient les imiter !

III

LES DINDONS

Depuis que la pauvre langue française a été dépouillée de ces mots crus et naïfs dont Molière se servait à l'aise, et dont la société de Louis XIV ne s'effarouchait pas, on ne sait plus que dire pour exprimer les choses

les plus ordinaires et les plus nécessaires à la vie sociale.

Les maris trompés, par exemple, cette bonne et impérissable race dont la patience et l'aveuglement répandent dans les relations du monde tant d'agrément et de facilité, avaient jadis leur vrai nom, nom emprunté à un oiseau fameux, dont le chant mélancolique attriste les nuits de juin.

Ce nom est rayé du dictionnaire usuel, et, pour désigner ces hommes à la fois si intéressants et si ridicules par leur malheur, on se sert de la locution plus que décolorée et abstraite de maris *trompés.*

Sans compter que cette expression *trompés* manque d'exactitude, attendu que, du train dont se mènent en France les affaires du mariage, chacun sait d'avance ce qui l'attend, et qu'il n'y a vraiment de trompés que ceux qui ne le sont pas.

Buffon nous a rendu un grand service en écrivant sur les *pigeons* ces délicieuses pages où nous avons retrouvé l'espèce dangereuse des trouble-ménages. C'est encore à l'élégant écrivain que nous demandons un nom d'oiseau pour doter la langue moderne d'un nom qui lui manque : le *dindon.* — Admirable volatile qui, par sa suffisance, son ineptie, sa confiance en lui-même et l'ornement qui décore sa tête, offre des analogies si frappantes avec ceux de nos semblables qui souffrent des infortunes conjugales.

« Tantôt le *dindon* va piaffant autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine s'échappant par le bec, et qui est suivi d'un long bourdonnement; tantôt il quitte sa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler. »

Ainsi parle Buffon.

Qui ne reconnaît là un pauvre diable de mari, agité par le soupçon, qui s'en va grognant autour de sa moitié, interceptant des mots et des regards inquiétants; d'autres fois, appliqué contre l'embrasure d'une porte, il roule de loin de gros yeux et toise les *pigeons* qui roucoulent; sa face rougit, son cou enfle de colère, les sentiments les plus terribles grondent dans sa poitrine de *dindon* jaloux. Le *dindon* jaloux ou africain est la pire espèce. Tantôt fat comme le coq, tantôt tendre comme le *pigeon*, mais toujours malheureux et ridicule, parce qu'il ne cesse d'être *dindon*, il répand le bruit, le tapage et les querelles dans sa basse-cour.

« Sa démarche est grave, ajoute Buffon, et s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ces plaintes sourdes. De temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un cri plus perçant. Il recommence ensuite à faire la roue, qui, suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour et tantôt sa colère; et ces espèces d'accès sont beaucoup plus violents si on

paraît devant lui avec un habit rouge; c'est alors qu'il s'irrite et devient furieux; il s'élance, il attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable. »

Ceci est l'image du *dindon* exaspéré. Après avoir longtemps douté de son malheur, il finit par connaître son ennemi, l'habit rouge, c'est-à-dire l'élégant, le *pigeon* brillant de couleurs éclatantes : « Il s'élance, il attaque à coups de bec, » c'est-à-dire qu'il envoie des cartels, plaide en séparation, et couvre la société tout entière de deuil et de scandale.

Tous les maris ne sont pas sujets à ces accès de colère de *dindon*.

Il y a l'espèce des *dindons doux*.

« La meilleure façon de les conduire, dit encore Buffon, c'est de les mener paître parmi la campagne, dans les lieux où abondent les orties et autres plantes de leur goût; dans les vergers, lorsque les fruits commencent à tomber. »

Ceci est la vie de château. Une femme adroite qui a un peu ébréché sa réputation dans l'hiver, songe, dans l'été, à raffermir la confiance de son *dindon*. Elle le mène à la campagne, le gave de bonne nourriture, le soigne, l'engraisse, l'endort; et, pour remplacer les soupirants dangereux ou compromettants de la ville, elle n'encourage que les sous-préfets et les petits sub-

stituts des environs, ou les visiteurs que l'automne amène sous prétexte de chasse.

Buffon recommande encore « de ne les faire sortir le matin qu'après que le soleil a séché la rosée, de les faire rentrer avant la chute du serein, de les coucher de bonne heure, de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été. Le soir, quand ils reviennent, il faut leur donner de la pâtée. Ils se laissent aisément conduire : il ne faut que l'ombre d'une baguette pour les mener, et souvent ils prennent la fuite devant un animal beaucoup plus petit et plus faible qu'eux. »

Le *pigeon*, par exemple.

« Cependant il est des occasions où ils montrent du courage, surtout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les dévastateurs de la volaille. On en a vu quelquefois entourer en troupe un renard au terrier, et chercher à le tuer à coups de bec. »

On le voit, ces passages, écrits avec une élégance si naïve, ont l'air d'une allusion aux choses de ce monde, tant on y trouve de bons conseils et d'enseignements.

Ce *dindon* qu'on couche de bonne heure, qu'on nourrit bien, qu'on mène à la baguette, n'est-il pas l'image de plus d'un mari heureux par les félicités de l'intérieur ? Et ce courage rare, mais acharné, cette association de *dindons* furieux, qui ne reconnaît là ce *tolle* général qui réunit tous les maris quand un grand éclat

vient ébouriffer la société? Ils se liguent et veulent tous un morceau de la peau du séducteur, ils cernent le gîte et font un exemple.

Enfin, le *dindon* a un double estomac.

Quel est le premier reproche que fait à son mari une femme qui veut le classer parmi les *dindons?*

IV

LES LORETTES

Tous les quartiers nouveaux ont une première destination assez curieuse.

La nécessité de donner au plus vite les apparences de la vie et du mouvement à leurs bâtisses fraîches et solitaires, rend les propriétaires des maisons neuves peu exigeants sur la solvabilité de leurs locataires, les portiers plus tolérants sur leur moralité.

Chassées des quartiers sérieux, les plus ou moins jeunes personnes qui se livrent à la perdition des fils de famille refluent donc vers ces constructions fantastiques, moyen âge, renaissance, italiennes, espa-

1. Ceci a été écrit en 1841. Alors le mot *lorette* n'existait pas. Si l'auteur se reproche d'avoir sa part dans cet excès de néologie qui depuis quelques années a travesti la langue, il se console en pensant que, dans ce cas-là du moins, son néologisme a servi à chasser un mot honteux et toujours mal venu.

gnoles, qui forment une espèce de ville nouvelle, partant du bout de la rue Laffitte jusqu'à la rue Blanche, comprenant les rues Neuve-Saint-Georges, La Bruyère, Breda, Navarin, et prenant son nom de la rue principale *Notre-Dame de Lorette.*

L'ensemble de ces rues a été nommé le quartier des *lorettes*, et, par extension, toutes les *demoiselles* à qui l'on en fait essuyer les plâtres reçoivent, dans le langage de la petite galanterie, le nom de lorettes.

On sentait, du reste, la nécessité de remplacer par un autre mot ce vieux, vilain et impropre mot de *filles entretenues*, attendu qu'il n'y en a plus;

Et que, dans un temps où quatre familles d'avoués se réunissent pour avoir un jour de loge par semaine aux Italiens, dans un temps où l'avarice et la ladrerie sont des vertus publiques, on se trouve très-ridicule d'entreprendre, à soi tout seul, le bonheur de qui que ce soit. Il n'y a donc plus que des lorettes.

Dans les familles, on dit d'un jeune homme qui ne voit pas *très-bonne compagnie en femmes* : « Il se perd dans les lorettes. »

Quand il y avait des demoiselles *entretenues*, il y avait aussi ce qu'on appelle des *amants cachés.*

Cela est encore supprimé.

Aujourd'hui tout le monde est *amant caché.*

Une lorette en a plusieurs qui se cachent les uns des autres, chacun dans le meuble qu'il affectionne :

celui-ci dans une armoire, celui-là dans un buffet, cet autre dans un garde-manger. Lord Clan...., le vieux prince T.... et Ch..., ont fait tous trois de grands sacrifices pour être ensemble les amants cachés de madame G...; ils avaient chacun leur jour : il arriva souvent de singulières confusions. Une fois, entre autres, madame G...., oubliant que c'était le tour du prince à être *en pied*, le laissa sept heures dans un réduit, à étouffer d'une toux qu'il retenait, tandis que Ch.... était lui-même mis sous clef dans un cabinet noir, où il fuma quarante cigares.

Il n'y a donc plus réellement d'*amants cachés* : il n'y a que des *Arthurs*, et hanter les lorettes, c'est être un *Arthur*.

Le quartier des lorettes offre le matin un singulier aspect. Au carrefour de la rue des Martyrs et de la rue Fléchier, devant la fontaine Saint-Georges, des groupes d'hommes ayant sous le bras des paquets volumineux, se promènent, causent, rient, se parlent bas comme des gens qui se donnent la volupté de conter des scandales.

Ce sont des valets de chambre qui portent des habits, du linge, des bottes, à leurs jeunes maîtres, aux *Arthurs* qui, s'étant attardés la veille dans les lorettes, ne peuvent décemment pas revenir, à dix heures du matin, dans les quartiers honnêtes, en bas de soie, en souliers, en toilette du soir.

A midi, presque tous les *Arthurs* sont rentrés chez eux.

Alors commencent pour la lorette ces tribulations comiques, ces malheurs risibles qui composent son existence diurne.

D'abord se présente la question de la nourriture.

Le lait compose le déjeuner de la lorette heureuse, car la laitière ne fait pas crédit, c'est connu.

La lorette, battue par le vent de l'adversité, envoie sa *bonne*, et quelle *bonne!* chez la fruitière, pour lui soutirer quelques vilains légumes, quelques pauvres fruits qu'on grignote en fredonnant des quadrilles de Musard.

Quant au dîner, il est toujours livré aux chances du hasard; on n'y songe pas de si loin, parce qu'on ne sait pas le nombre de princes russes et de lords qui peuvent arriver dans la journée pour offrir des festins. D'ailleurs, les sardines, les fruits secs de l'épicier, sont une ressource qui, pour être la dernière, n'en est pas plus nourrissante.

Entre midi et trois heures, la lorette a son pauvre petit tympan brisé par des coups de sonnette méchamment exagérés. Ce sont les créanciers, impitoyables dans ce quartier-là.

Il n'y a pas à les éconduire comme monsieur Dimanche, ou les pétrifier comme les fournisseurs du *Diable amoureux*. Si la lorette se cache, ils l'attendent

chez elle, chez son portier, dans la rue : ils appellent cela lui monter une *garde;* et, si toutes ces démonstrations n'amènent pas un solde de compte, ils lui arrachent son châle en public, ce qui est le dernier coup porté à la considération et au crédit de la lorette; car, alors, on dit dans le quartier :

Hier, on lui a arraché son châle.

Quand la lorette a souscrit des billets, et elle en fait dès l'âge de quatorze ans, elle est assignée devant le juge de paix du 2e arrondissement, qui se montre sourd à ses gémissements et la condamne à des à-compte mensuels de 2 ou 3 francs sur des créances de 100, ce qui grève sa pauvre petite existence de charges fort lourdes.

Donc le fournisseur est insolent et dur quand il voit de la gêne chez sa débitrice : il devient plus rampant qu'un lézard quand la lorette prospère, quand elle porte avec affectation des bracelets, des colliers, une montre dont le mont-de-piété n'est plus dépositaire.

Il offre tout : l'oubli des injures passées, des robes, des bas, des meubles; car le fournisseur *lorétanien*, presque toujours juif, vend de tout : il y a des coiffeurs qui vendent des meubles; des ébénistes qui vendent de la guipure; des fruitières qui fournissent du linge. La paresseuse lorette ne s'adresse pas, pour satisfaire ses goûts, aux marchands spéciaux; elle a l'habitude d'être volée par les mêmes gens, et ne veut pas chan-

ger; il n'y a pas de caprices que ces escrocs n'encouragent et ne satisfassent.

Une marchande à la toilette disait un jour à la plus dépensière de ses pratiques : « Je m'étonne que madame ne mange pas plus souvent des ananas et qu'elle n'ait pas plus d'oiseaux empaillés dans son salon; c'est la grande mode. J'ai deux hiboux superbes que l'ambassadeur de Russie a rapportés, car il ne voyage jamais sans ses oiseaux empaillés. »

C'est le baron allemand L... qui avait mis les ananas à la mode dans les lorettes. Il ne faisait pas de visites sans mettre dans sa voiture une douzaine d'ananas, au milieu desquels il s'épanouissait lui-même, à l'idée de sa galanterie.

Il allait ainsi de porte en porte déposer un de ces fruits. C'était sa carte de visite.

Autour de la lorette gravite encore une industrie inconnue, qui fonctionne pourtant avec un certain éclat. Nous voulons parler de la maîtresse de piano, au pays des lorettes.

On sait que les lorettes, bien que généralement chargées de l'éducation des fils de famille, ne sont, pour leur compte, que médiocrement éduquées. Filles de parents ruinés par les révolutions, la plupart savent à peine lire. Le plus grand nombre ne sut jamais écrire.

Aussi ne peut-on dire d'elles : Le style, c'est la femme.

Pour parer à cet inconvénient, les lorettes ont ima-

giné de créer la maîtresse de piano, pseudonyme élégant et d'assez bonne maison, qui cache le nom plus indiscret de secrétaire intime. Il est, d'ailleurs, justifié par l'usage et les mœurs de ces dames.

Toute lorette prétend qu'elle se destine au Conservatoire.

La maîtresse de piano est à la lorette ce que l'écrivain public est à la cuisinière; ce que, dans l'ordre politique, le *teinturier* est au diplomate, une sorte de Figaro épistolaire.

Les fonctions de la pianiste-secrétaire ne sont nullement musicales. D'ordinaire, elle chante faux et prend pour de l'hébreu le mot de *gamme chromatique*; mais, en revanche, elle sait tourner fort agréablement une lettre.

Tous les secrets du cœur, toutes les délicatesses écrites, toutes les phrases échevelées, brûlantes, volcaniques, elle les possède d'instinct et de mémoire; car elle a lu George Sand et a *beaucoup aimé*.

Ainsi, des trois personnages qui assistent, par état, au petit lever des lorettes : le coiffeur, le pédicure et la maîtresse de piano, celle-ci a seule le droit d'intimité.

On la prend pour confesseur.

Dès neuf heures du matin, la pianiste-secrétaire commence sa tournée. Elle s'arrête d'abord à quelque second étage de la rue de Breda. C'est là qu'elle recueille son premier cachet et donne sa première leçon

Cette leçon se résume ainsi :

LA LORETTE. — Arrivez donc, ma chère; je suis au désespoir.

LA PIANISTE. — Vous voulez dire au dépourvu, sans doute?

LA LORETTE. — Il est vrai. Le petit baron m'a écrit. Il attend ma réponse.

LA PIANISTE. — A merveille! Qu'allons-nous lui dire?

LA LORETTE. — Ce que vous voudrez... Que je l'aime.

LA PIANISTE. — Jamais! Y pensez-vous? Ces choses-là se payent toujours d'avance. Demain, nous ouvrirons notre cœur; aujourd'hui, ouvrons un crédit.

Et elle écrit sur l'amour une épître mystique que l'on peut traduire par ces mots :

« Je crois que je puis vous aimer, mais je suis certaine d'avoir beaucoup de dettes. »

La leçon se termine ainsi. La pianiste-secrétaire prend congé de la lorette en lui recommandant d'étudier son solfége.

A midi précis, la tournée est close. Passé cette heure, la lorette ne répond à aucune demande, déclaration ou proposition quelconque. Les épîtres de ce genre sont ajournées au lendemain.

On cite un gentleman qui, ayant sollicité par écrit, à une heure trente-cinq minutes, la faveur d'un souper pour le jour même, rencontra la lorette dans l'après-midi.

« Puis-je compter sur vous pour ce soir? lui dit-il.

— Monsieur, interrompit celle-ci avec une délicieuse naïveté, j'aurai l'honneur de vous répondre demain. »

Toutes les correspondances du quartier Saint-Georges sont monopolisées, en ce moment, par trois ou quatre mains qui se partagent ce genre de fourniture.

Du reste, l'industrie de pianiste-secrétaire est assez lucrative. Celles qui l'exercent peuvent capitaliser et devenir, sur leurs vieux jours,

Marchandes à la toilette.

La soirée de la lorette est remplie par des emplois très-variés.

1. Se faire des petits bonnets, manger des pommes et de la galette du Gymnase.

2. S'accroupir au coin du feu avec sa bonne, et faire cuire des marrons dans la cendre.

3. Écrire des lettres anonymes.

4. Feindre de broder des bretelles et des porte-cigares pour ses *Arthurs*.

5. Faire des projets avec sa bonne.

6. Arrêter un voyage à Londres, toujours avec sa bonne; car toute lorette va à Londres, détester les Anglais sans pouvoir les attraper.

On ne rapporte plus de Londres que des chiens.

7. Dire *Nune part* pour *nulle part*, co*li*dor pour corridor, une fièvre cé*lé*brale, ou encore : le crapaud, c'est très-*véli*meux.

Dans les jours de fortune, quand les *Arthurs* sont nombreux, riches et empressés, on loue Paul de Kock, on va au spectacle, on retient des couplets de vaudeville, on achète la pièce, on soupe au café Anglais, d'où l'on sort en fumant, après avoir mangé de ces grands poulets qui ont de grandes jambes noires, et qu'on ne trouve qu'à ces heures-là.

Telle est la vie normale de la lorette; telle nous l'a faite le régime constitutionnel.

Il y a des exceptions. De rares lorettes font fortune par leur beauté ou leur esprit; alors elles disent adieu au quartier, aux *Arthurs* qu'elles méprisent, et s'en vont dans des maisons respectables s'établir de grandes existences, un salon, une société d'hommes que les femmes du monde leur envient; elles écrivent des lettres, font des mots qu'on cite, et disent de la femme la plus comme il faut : *la* un tel.

La toilette de la lorette ordinaire a son cachet; c'est du mauvais goût élégant : des petits chapeaux bouillonnés, à *mort*, de la guipure, à *mort*, des bracelets, à *mort;* sa coiffure consiste en *bandeaux* lisses et serré comme une coiffe, ou en crans symétriques.

Dans tout cela il y a peu de distinction, mais un extrême soin et une propreté miraculeuse, car la lorette est fort propre; mais elle n'a jamais su porter son châle.

Nous n'avons parlé que de sa vie d'hiver, sans même toucher à ses plaisirs du carnaval; nous la

retrouverons à Asnières et dans les parties d'été.

Et cela est quelquefois plus sérieux que des parti de plaisir. La lorette se retrouve sous plusieurs formes : je veux dire qu'elle a créé diverses industries. Il en est une surtout qu'elle a mise fort en vogue depuis quelques années.

Chaque jour, de deux à quatre heures, les boulevards et les Champs-Élysées se couvrent d'amazones plus ou moins légères, chevauchant vers le Bois sur des haquenées de louage.

Et le Parisien se demande : Qu'est-ce que cela peut être ?

Des douairières en belle humeur ?

Ou des veuves à la mode ?

Ou de jeunes héritières ?

Ou des femmes d'agent de change ?

Ce sont tout simplement quelques vierges folles du jour, aux gages des jeunes cavaliers qui les suivent. En d'autres termes, cela s'appelle des *femmes de manége*.

La femme de manége était un besoin de l'époque. Ce genre de maquignons féminins a été inventé pour les plaisirs équestres de nos jeunes dissipateurs.

De nos fils de famille émancipés,

De nos journalistes élégants,

De nos clercs de notaire,

De nos attachés d'ambassade,

De nos étudiants de quatorzième année.

C'est, en un mot, la profession de dame de compagnie à cheval.

Sur deux ou trois mille lorettes dont se compose le monde à peu près élégant, cent cinquante à peu près se sont faites femmes de manége. Aussi sont-ce toujours les mêmes que l'on rencontre dans les endroits fréquentés.

Elles boivent du rhum, fument des cigarettes et parlent correctement la langue des palfreniers. Tout cela entre, du reste, dans le budget de leurs connaissances.

La femme de manége est, en général, une lorette menacée d'embonpoint. Elle commence par aller au Bois chercher de l'exercice, et continue par spéculation ce qu'elle a commencé par hygiène.

Bientôt une petite clientèle lui arrive; les jeunes centaures la recherchent, la prient, et finissent par se la disputer. Dès ce jour, tout est dit: elle ne galope plus que moyennant rétribution honnête.

En ce qui touche son tarif, la femme de manége ne se loue point à l'heure, comme les coupés de remise. On la prend pour un jour, au moins, sauf arrangement ultérieur pour prolongation de temps.

Les prix varient de cent cinquante à deux cents francs, y compris les frais de cravache et de nourriture abondante.

Il est encore une particularité de faux frais remarquable dans ce genre de location : c'est que la femme

de manége perd régulièrement au Bois ou un deux bracelets qu'elle n'a jamais eus.

Passons aux qualités de la lorette.

La lorette a parfois de l'esprit en action.

Une lorette, fort répandue dans le monde prodigue, a eu autrefois une idée assez originale. Riche d'une brillante collection de bagues, anneaux et alliances, elle a commandé à son joaillier de fondre tout cela en un beau bracelet.

C'était une nouvelle façon d'avoir sous la main tous ses souvenirs résumés.

Tout porte à croire que les ingénieuses lorettes ne s'en tiendront pas au bracelet; on conjecture même qu'à force de fondre des bagues elles pourront bien porter, d'ici à peu de temps...

Une ceinture dorée.

Il y a mieux:

Sous le spécieux prétexte que le duc d'Aumale était prince du sang, fort riche et joli homme, toutes les demoiselles non entretenues se vantaient de l'être par lui.

C'est mademoiselle F..., de l'Opéra, qui a mis cette plaisanterie en circulation.

On ne pouvait arriver près de ces dames sans avoir passé deux heures dans une armoire, parce que, disait-on: *Il est là!* Un dimanche de novembre, dans diverses maisons, quelques jeunes gens sont morts de froid sur diverses gouttières, en attendant que *les* ducs d'Aumale fussent partis.

Un jour, un flâneur très-versé dans le personnel des rues Navarin et Breda, se présente chez une de ces demoiselles :

« Filez, filez vite, *le prince est là?* »

Chez une seconde : « Vous allez vous faire pincer, *il est là?* »

Chez une troisième : « Vous voulez me perdre! partez, c'est son heure. »

Chez une quatrième : « Montez vite, *il* est déjà au premier; vous redescendrez dans une heure. »

Il a ainsi compté quinze ducs d'Aumale.

Non-seulement la lorette a inventé les *faux duc* d'Aumale, mais encore les faux cigares du prince de Joinville; elle en avait toujours sur sa cheminée une demi-douzaine qu'elle offrait avec mystère, et que les *Arthurs* fumaient avec une délectation tout à fait dynastique.

La lorette a des coquetteries de sentiment :

Elle a mis à la mode, dans le quartier Saint-Georges, une piquante méthode de tendres relations.

Au lieu de fleurs et de bijoux qu'elles échangeaient autrefois avec leurs prétendants, plusieurs lorettes échangent aujourd'hui de charmantes petite levrettes.

C'est une originale réforme dans la galanterie facile, une révolution dans la théorie des gages.

La levrette est à la passion ce que les petits cadeaux sont à l'amitié.

L'existence de ces aimables bêtes serait à peu près douce, si elle n'était beaucoup trop agitée. Obligées de suivre par état toutes les variations de l'inconstance humaine, il leur arrive rarement de passer deux nuits dans le même boudoir, de caresser deux fois la même main.

On cite une levrette ayant appartenu d'abord à la comtesse de T..., et qui a subi en huit jours tous les excès de sa condition.

La chétive créature fut ravie à sa noble maîtresse par monsieur le comte, qui en fit hommage à une sienne lorette.

A son tour, la lorette offrit le pauvre animal à un jeune diplomate.

Lequel l'a rendu par amour à madame de T..., sans se douter apparemment qu'il ne faisait qu'une restitution au premier propriétaire.

Il y a là tout une épopée.

A l'heure qu'il est, il suffit d'inspirer un doux sentiment pour recevoir une levrette, comme on reçoit en Afrique le cheval de soumission.

Cette ânerie de cœur pourrait bien avoir été inspirée par quelque jeune spahi en congé de semestre.

La lorette a de l'esprit de mot :

Un de nos robins beaux esprits, ayant la manie de faire des vers, s'est trouvé un jour au dépourvu de lecteurs.

N'ayant plus un ami à ennuyer, il a pris revanche sur sa lorette. Le bourreau lui a adressé une épître incroyable, qu'on peut prendre, à la rigueur, pour un cantique de Saint-Sulpice. On y remarque notamment cette strophe chrétienne :

> Jamais, ma souveraine,
> D'autre foi que la tienne,
> D'autre culte que toi.
> J'aurai pour dieu ta guise,
> Ton boudoir pour église
> Et pour dogme ta foi.

A quoi la lorette s'est contentée de répondre :

« Pour les frais du culte, s'il vous plaît ! »

La lorette, enfin, a le sentiment de la famille :

Un monsieur, qui allait faire une visite à mademoiselle Fl..., se plaignit à elle de l'insolence de son portier.

« Vous devriez bien, dit-il, faire chasser ce drôle-là.

— J'y ai bien pensé, mais que voulez-vous ? c'est mon père. »

V

LES FEMMES DÉCHUES

Il existe une femme qui a les mœurs libres, le langage assez distingué, et qui n'est ni lorette, ni femme du monde : c'est la femme *déchue*.

Grâce à une infinité de causes sociales, l'espèce des *femmes déchues* se recrute sans cesse de sujets variés par leur origine et leur destinée.

Ce sont :

Des jeunes personnes issues de parents pauvres et improbes, qui quittent la province où elles sont *mal vues*, sous le prétexte romanesque de venir à Paris cultiver les arts et solliciter une perception pour un oncle stellionataire.

Les cuistres de ministère s'emparent de leur pétition, qu'ils se renvoient, les découragent après avoir tenté de les déshonorer, et les voilà sur le pavé de Paris à attendre la chute des alouettes toutes rôties, comme on dit bêtement, attendu que c'est un mauvais manger.

Ce sont :

Des femmes mariées qui, après avoir donné le jour à quatre enfants dans le silence d'une retraite honnête, tombent un beau jour sur un livre de George Sand, le messie de l'adultère, et entament tout de suite, avec n'importe quel sous-préfet exaspéré par le célibat, une correspondance en style *Tour de Nesle*; de sous-préfet en sous-préfet, elles arrivent à un scandale complet : les gamins de l'arrondissement hurlent des allusions, les clercs d'huissier font des chansons ; il faut partir, pour où ? pour Paris, après avoir partagé avec le mari, les draps, les matelas, les enfants et les rentes s'il y en a.

Voilà pour les départements.

Paris fournit une plus grande variété de *femmes déchues*.

Il y a des femmes du monde qui, s'étant livrées pendant quelques années au mystère tranquille d'une liaison coupable, perdent un jour la tête en voyant leur complice adoré affiché sur la liste des bans de la mairie, et s'en vont tout droit piquer une tête au pont des Arts, consacré pour le suicide, comme jadis le bois de Boulogne pour les duels, avant que monsieur Dupin eût créé le soufflet sans rancune.

On les repêche, c'est l'usage, parce que toute femme à grande passion sait nager.

Il y a les femmes de fonctionnaires éloignés de Paris, de diplomates qu'on veut perdre et qu'on envoie chez des sauvages; de militaires ivrognes, qui boivent les dots; de savants qui vont chercher du persil sur l'Himalaya; de notaires qui partent gaiement, emportant tout avec eux, comme le philosophe antique; de banquiers qui ont mis la morale *en actions*, et laissent la clef sur la porte, ce qui est plus poli que de la mettre dessous.

Il y a les jeunes filles capricieuses, fantasques et sans fortune, qui, n'ayant pas pu se marier avec l'assistance d'un notaire, prennent le parti de se marier toutes seules.

Il y a les artistes manquées, les *soprani* méconnues,

les pianistes pleines d'âme, tous les êtres enfin qui s'arrachent à la terre pour obéir à des vocations célestes, pour chérir les arts, la peinture, la musique, les belles-lettres, et maudire une époque qui n'a que de la prose, peu d'argent, et des princes sans Parc-aux-Cerfs.

Chaque procès en séparation de corps fournit une *femme déchue*.

A son point de départ, la *femme déchue*, comme on voit, tient toujours à quelque chose de régulier, de social, souvent de très-élevé dans le monde; elle a toujours un fond d'éducation, quelquefois bourgeoise, mais honnête, quelquefois très-soignée et très-complète, ce qui la distingue d'une manière fort arrêtée de la lorette, dont l'origine est toujours burlesque.

La *femme déchue* a toujours commencé par aller dans un monde quelconque, où l'on s'est dit un beau jour: « A propos, nous ne voyons plus chez vous madame une telle. — C'est vrai, nous ne la recevons plus depuis quinze jours. » Cela veut tout dire — un procès, un amant, un coup de couteau, des lettres saisies, une scène, un scandale enfin.

La *femme déchue* est donc toujours mal à l'aise, repoussée d'un monde qu'elle regrette et qu'elle hait, peu faite pour un autre monde dont elle est et qu'elle méprise; dans le principe, elle ne voit plus les femmes, mais encore les hommes de son ancienne société. Bientôt ce cercle se rétrécit; alors elle se perd dans

les broussailles de son imagination et ne veut plus voir que les artistes : sous ce prétexte, tout ce qu'il y a de batteurs de piano, de râcleurs de violon, de huitièmes premiers grands prix du Conservatoire, de tonneliers ténors, de peintres barbus comme des fleuves, de lithographes crottés comme des omnibus, de poëtes velus comme des singes, vient lui boire son eau sucrée dans des soirées sans nom, où l'on se gave de *Schubert*, de *mélodies romantiques*, de *caprices styriens*, de *fantaisies morlaques* et de *poésies moresques*.

Quand la *femme déchue* est riche, elle voyage avec son artiste, aux eaux, en Italie, en Suisse, dans tous les endroits où il y a de la nature, de l'art, du soleil, de l'eau limpide, des routines d'admiration ; on la rencontre avec son artiste mal peigné, l'applaudissant le jour de son concert, ou lui caressant les cheveux quand il dessine un champignon d'après nature.

Quand la *femme déchue* est peu fortunée, elle recourt à de petits expédients hypocrites ; elle reçoit très-furtivement des demi-diplomates, des fonctionnaires, des robins, des agioteurs, qui, n'ayant courtisé jusque-là que des femmes de ménage, veulent enfin arriver à cette grande réalisation du rêve de tous les nigauds, une intrigue avec une femme mariée, un amour du monde.

On parle toujours du mari qui peut revenir d'un jour à l'autre des iles *Gallupagos*, où il est allé fonder une

fabrique de paracrottes; on ne demande jamais d'argent, mais on est sans nouvelles de Gallapagos, et le navire n'apporte pas le semestre de la pension.

On ne reçoit jamais, on emprunte, ce qui compose une existence de lorette, moins la franchise, plus l'illusion du vieil *Arthur*, qui est heureux de recevoir des billets infectés d'ambre et tournés en style à poignard.

La *femme déchue* est généralement lettrée, trop lettrée même, c'est souvent par là qu'elle a péri; et quelquefois elle devient femme de lettres.

Alors elle peint le monde, elle fait des nouvelles enrichies de marquis mauvais sujets, de comtesses idéales; elle raconte des amours de jeunes personnes pour des laquais ou des galériens, des vengeances de maris assez goujats pour se fâcher d'une chose qui vexe d'autant plus qu'elle fait rire les autres; en un mot, une société où l'adultère est considéré comme un troisième repas, et l'empoisonnement des maris comme une œuvre de réforme morale.

D'origine, de fortune différentes, les *femmes déchues* finissent néanmoins par se rejoindre, par se rencontrer et former une société à elles; hommes de bonne ou de mauvaise compagnie, imbéciles, gens d'esprit, elles reçoivent tout ce qui tient bien ou mal un rang, un archet, une plume : ce qu'il leur faut, c'est de la foule, des semblants de monde : un bal de souscription, une course, un grand spectacle, les appellent

toujours; elles y courent avec des toilettes qui sentent encore leur ancien bon goût. Au bal masqué, elles intriguent en bon langage, ne veulent pas souper et tournent la tête à des ingénus qui se croient en pleines *liaisons dan ereuses.*

Leurs soirées sont des mélanges bouffons. On y voit de tout : des artistes en herbe, des écrivains sans nom, des chanteurs sans voix, des étrangers faussaires, des chevaliers d'ordres inconnus, de faux colonels qui trichent au jeu, des spéculateurs sans commandite, quelques honnêtes personnes qui se croient dans un salon, tous gens équivoques, mal posés et mal renseignés, qui ne cessent de parler du grand monde, de citer des grands noms et de se faire toutes les attrapes et toutes les illusions possibles.

La *femme déchue* ne finit pas misérablement : elle va s'enfouir obscurément dans un coin de Paris ou de la province, s'il lui reste une famille indulgente et riche. Ou bien elle continue la supposition des îles Gallapagos, de la fabrique de paracrottes, assez longtemps pour s'établir une liaison éternelle avec un notaire ou un banquier, qui, pendant vingt ans, se croit en bonne fortune.

Et alors la *femme déchue* obtient, par la faveur d'un député, un bureau de timbre, en y joignant l'industrie d'un cabinet de lecture;

Ou encore, elle meuble un appartement dont elle

cède la moitié à un étranger qu'elle s'applique lentement à ruiner;

Puis elle ouvre un salon où la musique est le prétexte de la bouillotte.

Reste enfin la spéculation de l'hôtel garni, à laquelle la *femme déchue* est très-propre, par ses anciennes bonnes façons, l'étendue de ses relations et son embonpoint.

VI

LES HOMMES AIMÉS

L'amour est un sentiment multiple et vrai, qui prend des formes toujours variées, toujours inattendues, quelquefois choquantes, sans qu'il soit jamais possible de le condamner. La passion excuse tout.

Comme dans toute chose humaine, il y a dans l'amour le côté commercial.

On s'en occupe effrontément dans les contrats de mariage; on se dispute des lambeaux de rente, on se cache des hypothèques, on se promet réciproquement la mort prochaine de ses parents riches, on fait, en un mot, des marchés dont les opérations d'usure n'offrent pas le cynisme et la mauvaise foi.

Les procédés prennent de meilleures formes quand il

s'agit de ne rien recevoir et de tout donner. Celui qui met à la vertu d'une femme le prix qu'elle vaut, c'est à dire le prix qu'on en demande, se montre d'autant plus discret et délicat qu'il comprend mieux son rôle protecteur. Mais, dans ces relations illégitimes entre gens d'âge, de condition et de bourse disproportionnés, c'est surtout quand le rôle se renverse, quand un sexe faible, souvent pauvre, dévoué toujours, dispute à l'autre sexe le plaisir de protéger l'être aimé, c'est alors que se développe chez la femme cette merveilleuse propriété d'être généreuse sans offense.

Il y a eu de tout temps des *hommes aimés*.

La grande Mademoiselle voulait *aimer* monsieur de Lauzun. Madame de Warens *aima* J. J. Rousseau.

Et le royal Bergami !

Mais, dans l'histoire de notre siècle, une phase très-favorable à la classe des hommes *aimés*, ce fut la fin de l'Empire.

Au sommet de la société, on *aimait* énormément.

Les épouses très-sensibles des plus grands dignitaires s'intéressaient au sort de jeunes officiers pourvus de modestes grades dans l'armée, mais dignes des grades les plus élevés dans l'amour.

C'étaient de grands gaillards rubiconds et barbus, tout en cuisses et en mollets.

Sous l'Empire, on croyait beaucoup au mollet. C'est le mollet de monsieur de Fontanes qui a fait sa fortune.

Les beaux de ce temps-là nous sembleraient affreux. Ils étaient pesamment construits, mal habillés, et sans taille.

La taille existe seulement depuis 1814. On ne se sangle que depuis l'invasion.

Quand la guerre eut dévoré tous les colosses, on se rabattit par force sur les auditeurs au conseil d'État, qui n'avaient pas de taille non plus et portaient des lunettes.

Quelquefois l'amour alla chercher dans les coulisses quelques héros de théâtre, des Florimond d'opéra comique, de ces mauvais sujets habiles à emprisonner leurs formes dans une botte russe et un pantalon collant gris-perle.

Il y avait même alors ce qu'on appelait des *rôles à cuisses*.

Un chanteur célèbre fut très-*aimé* parce qu'il était comédien, en se flattant toujours de l'être comme homme du monde. Il se croyait tel parce qu'il habitait le soir les costumes les plus riches, les uniformes de hussard les plus chamarrés, et ne représentait que des étourdis de haute volée.

On le remarque, la femme qui veut *aimer* préfère toujours un homme qui n'est pas de sa classe.

La volupté est dans le contraste.

Une femme ne se décide guère à *aimer* que vers quarante ans.

Et à cause de cet âge, de la garantie de sagesse et de sûreté qu'il donne aux relations, elle emprunte son nom à la plus raisonnable des divinités. Elle s'appelle *Minerve*.

Toute femme qui *aime* est *Minerve*.

L'homme qui se laisse *aimer* doit, au contraire, avoir dans ses allures quelque chose de dégagé, de chevaleresque et d'hypothétique. Cet homme Manon Lescaut, cet homme lorette, doit s'appeler de Saint n'importe quoi. Et les Saint-Ernest, les Saint-Victor étant usés, on le nomme généralement monsieur de *Saint Elphége*.

Ce qui est encore de la gentilhommerie de strass.

Agréable par ses manières édulcorées, le *Saint Elphége* est néanmoins fort dissipé, un peu joueur, et a souvent besoin d'être consolé.

On l'a vu plus d'une fois monter à Frascati, pour y tout perdre, en sortant des bras de sa *Minerve*, qui lui avait donné la consolation avant le malheur.

Le *Saint-Elphége* est sujet à des migraines qui le déflorent, le brisent, lui ôtent le goût de la toilette et de la frisure; ces jours-là, le *Saint-Elphége* est tout défait.

La *Minerve* fait appeler un médecin qui dit en latin *Ægrotat crumena*, et ne veut pas se charger de la traduction.

Les migraines arrivent particulièrement les 1er et

les 15 du mois, qui passent généralement pour des jours d'échéance.

Un *Saint-Elphége* célèbre ne procédait pas par la migraine.

Mais par les transports amoureux.

Quand un garde du commerce venait avec quatre hommes et un fiacre lui parler d'affaires, il lui disait:

— Tirez votre montre; quelle heure est-il?

— Trois heures.

— Je règle ma montre sur la vôtre. Revenez à cinq heures précises, soyez exact à une minute près.

A l'heure dite, le garde du commerce arrivait, et troublait par une ignoble question d'argent un tête-à-tête admirablement groupé: *Minerve*, assise, savourait à longs traits l'ambroisie des regards de *Saint-Elphége* à genoux, tendre, haletant et transporté.

L'homme de la loi parlait, criait, exigeait ;

Saint-Elphége pleurait ;

Minerve aimait.

En général, les vocations de *Minerve* se dessinent dans tous les ordres de la société. Il y a même la cuisinière *Minerve* qui offre du bouillon à des trompettes.

Les hautes classes en comptent cependant très-peu aujourd'hui, après avoir fourni jadis des exemples d'inférieurs très-*aimés*.

Il faut même le dire, les classes intermédiaires, qui ont hérité de quelques-uns de leurs vices, sans

leur avoir pris leurs manières, contiennent une variété infinie de *Minerves* qui *aiment* avec des formes très-diverses de dévouement :

C'est un commis dont la *Minerve* nettoie elle-même les comptes, toujours équivoques;

C'est un surnuméraire trop pauvre pour se donner le luxe de la paternité, et dont on élève deux ou trois rejetons sous un nom légitime.

Ce qui explique tant d'enfants blonds dans des ménages bruns, et tant de nez aquilins dans des familles camarades;

C'est le jeune premier qui met de l'ordre dans les tiroirs de la vieille actrice ;

C'est le garçon épicier à qui la bourgeoise ne demande pas le compte des pruneaux exposés sur la voie publique ;

C'est le garçon de café que la limonadière n'inquiète jamais sur le nombre d'assiettes et de verres cassés.

Nous avons encore le *Saint-Elphége* de l'ordre politique, qui arrive par une *Minerve* intrigante et bien placée dans les avenues du pouvoir.

C'est le *Saint-Elphége* décoré. Le *Saint-Elphége* décoré est plus aimé que les autres.

Quelques liaisons de *Minerve* et de *Saint-Elphége* sont notoires ; et des familles, après avoir longtemps lutté contre de si touchantes affections, finissent par

agréer le *Saint-Elphége*, le protéger même contre des retours de cœur, et s'opposer à l'introduction de nouveaux *Saints-Elphéges* qui donneraient lieu à de nouveaux frais.

La *Minerve* exclue du monde, la *Minerve déchue*, s'enthousiasme d'un pianiste. Le piano, pour elle, c'est la cythare céleste, confiée par des anges au *Saint-Elphége* de son choix. Dans le travail clapotant de cet être crochu, qui, avec ses phalanges décharnées, gratte l'ivoire muet et stupide de ces touches correspondant à des élastiques de bretelles; dans le fourmillement maladif de ces doigts qui tourmentent un clavier rebelle et sans âme, elle voit la révélation d'idées aériennes; ces sons mats et courts lui apportent la parole d'en haut, et elle ne comprend pas que le piano n'est qu'un meuble comme le buffet et la commode, et n'a jamais été un instrument.

La *Minerve* musicale est insupportable, poétique, exigeante ; généralement elle cohabite.

La maternité est si douce à tous les âges, si flatteuse à celui de quarante ans, que la préoccupation de toute *Minerve* est de devenir *Lucine*.

Le *Saint-Elphége* n'est pas trop mal vu dans le monde, où l'on est si sévère pour une femme qui reçoit mal à propos un bouquet, si indulgent pour un homme qui égrène une fortune.

Après avoir confié à la *Minerve* la direction de

ses premières années, le *Saint-Elphége* songe parfois à se marier. C'est un grand déchirement.

Mais après avoir rempli plusieurs bols de ses larmes, s'être arraché beaucoup de nattes, avoir bu un peu de laudanum et secoué un peu l'espagnolette de sa croisée, comme pour prendre le chemin du ciel, la *Minerve* se détache du *Saint-Elphége*, elle lui dit, lors du dernier adieu : « Tu m'écriras. »

Et elle se charge de la corbeille.

VII

LES AMOURS A DISTANCE

On compte bien des manières d'aimer.

Mais toutes ces manières diverses n'ont qu'un même but : la possession.

Il y a des gens qui aiment sans viser à ce but : ce sont ceux qui aiment à distance. C'est une classe nombreuse et bien originale dans ses voluptés.

Cette classe se subdivise à l'infini. Nous avons d'abord les adorateurs d'actrices, qui se fanent, s'étiolent, s'abrutissent dans l'admiration d'une femme de théâtre, et dont la passion ne dépasse jamais les quinquets de la rampe. Cet amour les prend dans leur stalle et les quitte à la fin du spectacle. Ils

ne s'approchent jamais de l'idole, et se contentent de l'aimer de loin, le soir, sans jamais chercher à la voir le jour, lui parler, lui écrire. Ils l'aiment comme femme de théâtre, et non comme femme, ce qui est loin d'être la même chose.

Dans le monde, dans les concerts, dans les bals, dans les salles de spectacle, on rencontre aussi le *faiseur d'œil*. Le *faiseur d'œil* n'a pas de prétention positive et précise. Il promène sur toutes les femmes son regard de vautour amoureux; ses yeux sont illuminés d'un feu de charbon de terre; il a toujours l'air d'un Européen lâché dans un sérail; sa prunelle s'abaisse, se relève comme le soufflet d'un accordéon. Pourtant, aucune femme n'est le point de mire de cette fusillade de regards. C'est au sexe entier qu'il en veut. Il *fait l'œil*, et voilà tout. Il aime à distance, et se contente de l'idée qu'on lui trouve de beaux yeux.

Le *torseur* procède par d'autres moyens. Le *torseur* fait l'indifférent, le myope, le distrait, ne regarde personne, et emprunte tous ses effets à son torse, toujours bardé d'une cravate à gros nœuds et d'un gilet bien étudié. Le *torseur* projette sa poitrine sur le devant d'une loge ou dans les embrasures de portes d'un salon, ou dans l'intervalle de deux rideaux de croisée.

Tandis que dans le monde les amoureux positifs se faufilent dans les groupes de femmes, parlent à voix

basse, se font donner des petites fleurs ou des coups d'éventail, ramassent des mouchoirs et des mots qui tombent, les amoureux à distance, le *faiseur d'œil*, le *torseur*, ceux qui posent pour le regard ou pour le gilet, se tiennent, comme nous le disions, dans les croisées ou les embrasures de portes, d'où ils aiment, sans rien dire, quelqu'un qui s'en aperçoit et n'est pas censé le savoir.

Une remarque en passant : Au théâtre, le *torseur* chauve ne va jamais à l'orchestre : c'est au balcon toujours qu'il expose ses nœuds de cravate et va cacher son crâne.

Dans un ordre d'idées et d'habitudes inférieures, qui n'est pas frappé de la multiplicité des *suiveurs?*

Le *suiveur* est un type parisien. Quelle femme étant sortie seule, le soir ou le jour, n'a pas à raconter, en rentrant chez elle, les angoisses que lui a causées l'obstination d'un *suiveur!*

Le *suiveur* est très-drôle à observer et à suivre. Suivez un *suiveur* dans ses évolutions. Une femme passe devant lui et réjouit sa vue par une tournure quelconque, par un développement de crinoline : le *suiveur* accélère son pas, dépasse sa victime, et se retourne bientôt pour juger de la beauté de l'objet de sa poursuite. Si l'objet est laid (ce qui est fréquent), *le suiveur* ralentit sa marche, lit des écriteaux, des

enseignes, et se laisse dépasser à son tour pour chercher mieux.

Si l'objet est beau (ce qui est rare), le *suiveur* compose son allure, se cambre, marche, sur la pointe des pieds, ajuste son chapeau, fredonne un air, regarde dans les boutiques pour attendre, passe, repasse, traverse la rue, envoie des regards de flamme, et continue ainsi son service d'escorte jusqu'au domicile de l'objet. Pendant dix minutes, il se poste dans la rue, regarde les fenêtres, et ne quitte qu'à regret la place où la vision s'est évanouie.

C'est surtout par les temps de pluie que le *suiveur* abonde et se passionne. Tous ces mollets que la malpropreté des rues contraint à se produire, tous ces bas blancs qui luttent contre les éclaboussures, lui révèlent des beautés de jambes invisibles par le beau temps, et le *suiveur* s'enhardit à lâcher des compliments, quelquefois sa carte ou des lettres au crayon toutes faites.

Le Musée, qui n'est plus depuis longtemps une exposition de peinture, est un champ ouvert aux filous qui veulent se compléter des douzaines de mouchoirs, et aux *suiveurs* qui cherchent aventure.

Là, le *suiveur* est dans son élément : il coudoie doucement, il effleure les châles, et lit tout haut dans son livret pour rendre service aux curieuses qui s'arrêtent devant un tableau dont elles ignorent le sujet.

Tout cela se fait sans but, sans mauvaise intention de troubler des familles et des ménages, mais uniquement pour *suivre*, pour aimer à distance.

En somme, l'adorateur d'actrices, le *faiseur d'œil*, le *torseur*, le *suiveur*, se contentent de préliminaires, d'espérances, et ne tiennent pas aux réalités.

Ils préfèrent les moyens au but, l'aventure à la possession. Ce n'est pas de la timidité, c'est de l'imagination, c'est la recherche de l'infini.

VIII

LE PETIT MÉNAGES

Jamais, à aucune époque, il n'y eut moins qu'aujourd'hui de vertus intérieures, de vertus de famille :

Tout ce qu'on donnait à des affections intimes, à des devoirs domestiques, on le reporte sur des ambitions insensées et tout extérieures.

Les mœurs privées et surtout les sentiments privés sont corrompus et viciés; mais les mœurs publiques ont meilleure apparence. Il y a moins d'honnêtes gens, et plus de gens moraux.

C'est-à-dire qu'au temps des plus intolérables tracasseries religieuses on ne compta jamais plus d'hommes soumis à l'opinion de certains autres?

On craignait un peu Dieu; on ne craint plus que la publicité.

On aime bien plutôt vivre en paix avec des journaux qu'on redoute, avec des électeurs dont on a besoin, qu'on ne cherchait à mériter l'absolution d'un confesseur commode.

La Charte a fait plus d'hypocrites que l'Église.

Parlons des actrices.

Le temps est loin où mademoiselle Clotilde, la célèbre danseuse de l'Opéra, adorée par le brillant Pignatelli comte d'Egmont, et par l'amiral espagnol Mazaredo, dépensait quinze cent mille francs par an.

D'abord, qui est-ce qui a encore et qui est-ce qui donnerait à présent quinze cent mille francs?

L'hypocrisie publique n'encourage que l'usure qui se cache et ne pardonne plus à la prodigalité qui se montre.

Ce qui fait que l'art dramatique marche à sa perte.

Au produit modestement rétribué d'un talent remarquable, une actrice ajoutait jadis le produit d'un Anglais follement riche ou d'un général qui avait fait fortune.

Aujourd'hui, ce sont les théâtres qui payent les actrices, comme d'anciens Anglais, comme d'anciens généraux; tous les entrepreneurs s'y ruineront; c'est pourquoi l'art dramatique marche à sa perte.

En attendant, voici ce qui se passe :

A défaut de gens riches, ou prodigues, ou indépendants de l'opinion des chambres et des journaux,

l'actrice s'arrange une vie d'épargne et de lésine, un intérieur de prose et d'ennui, et se livre aux tristes et froids détails du *pot-au-feu*.

Elle se marie.

Au lieu de rêver un grand état de maison, de riches toilettes, elle abaisse ses regards sur les charmes d'un petit ménage maussade, mais légitime, et l'époux qu'elle choisit, c'est celui qui vocalise le matin avec elle, qui se poignarde le soir pour elle, qui bat des entrechats dans ses jambes, avec qui elle a l'habitude de vivre, de travailler, de voyager; avec qui elle confond sa voix, son haleine, qu'elle embrasse, qu'elle tutoie. Elle épouse un acteur, un chanteur, un danseur, ou un chef d'orchestre.

Tous deux vivent dans leur coque, utilisent leurs mères mutuelles, soit par la cuisine, soit par les raccommodages, rançonnent leurs directeurs, courent la province, ramassent des gros sous, qu'ils placent à la caisse d'épargne, prennent du ventre et font souche d'huissiers ou d'avocats.

Ou bien, elle ne se marie pas.

Elle écoute son cœur; son cœur lui dit :

Tiens, voilà un homme de lettres, spirituel, il n'a pas d'argent.

Tiens, voilà un jeune homme du monde, élégant, bien né; il n'a d'argent que ce qu'il lui en faut pour payer la stalle d'où il te lorgne.

Tiens, voilà un homme d'affaires, un spéculateur; il ne possède que son cabriolet.

Tiens, voilà un journaliste, un vaudevilliste, ce que tu voudras, tu as le choix; tu peux les aimer : les ruiner, non.

Et elle aime.

Commence alors un *petit ménage* illégitime. Pour ces unions les deux dots sont réglées : deux cœurs.

C'est effrayant comme on s'aime ! à la différence des liaisons d'autrefois, qui consistaient en visites attendues, et dont les conventions étaient d'une part beaucoup d'argent, de l'autre peu d'amour; on se voit sans cesse, on ne se quitte pas, on se voit trop, et l'on arrête ainsi ses conditions : de l'amour tous les jours; de l'argent quelquefois.

L'*époux* de ce *petit ménage* s'identifie avec la profession de son *épouse;* et, à l'inverse de ce qui se passait quand l'actrice devenait, par les sacrifices fastueux de son protecteur, en quelque sorte une grande dame,

C'est lui, au contraire, qui devient acteur, plus acteur même que l'actrice à qui son existence est liée.

Quand elle est sur les planches, il respire pour elle, parle pour elle, l'accompagne du regard, la souffle quand la mémoire lui manque, s'émeut, s'agite, frissonne, passe du froid au chaud, du rouge au pâle, et joue tout seul, sans interlocuteur, un drame intime et réel.

A la fin du spectacle, c'est lui qui vient l'attendre, la couvrir d'une foule d'attentions et de cache-nez, visiter l'agrafe de ses socques, et la hisser, avec ou sans sa mère, dans un fiacre.

Dans les *petits ménages*, le cachemire est une fiction, la voiture un mythe; la nourriture est assez bonne : le veau en est la base.

La mode des *petits ménages* s'est étendue à tous les degrés.

Aux figurantes, on n'adresse même plus de ces propositions frivoles que se permettaient des étourdis ayant de l'or à la poche et du vin à la tête; on propose un *petit ménage*, ou, pour mieux parler la langue pratique, d'*être avec*.

Encore plus d'égards et moins d'argent.

Ce n'est plus une actrice, une femme quelque peu formée par une éducation indispensable, par l'étude de la déclamation ou de la musique; c'est un petit être joli, mais inculte, plein de grâce et d'ignorance, d'une ânerie adorable, mais inquiétante pour l'avenir.

On lui cherche alors des maîtres à bon marché, pour lui démontrer que la langue maternelle n'est pas la langue française, et lui apprendre qu'il y a des meubles appelés *pianos*.

On achète avant tout une armoire à glace, puis un peu de linge, un cachemire français, un manteau tartan, six couverts et un fauteuil Voltaire, dans lequel

on s'abrutit le soir à fumer et boire du vin chaud.

Dans tous les *petits ménages*, c'est l'*époux* qui se charge des véritables et sérieux intérêts de sa moitié; c'est lui qui s'occupe des costumes, des rôles, qui menace les directeurs d'une extinction de voix ou d'une entorse, et visite les journalistes.

Le langage de la maison est très-chaste : les vilaines locutions en sont bannies, et le tutoiement n'est même pas risqué devant la belle-mère.

Les *petits ménages* se voient entre eux, se font des visites qui servent à établir la statistique des autres *petits ménages*, à parler de ceux qui se projettent et de ceux qui se rompent.

On arrange des parties de campagne ou de spectacle : ce sont les grands jours; les rivalités de chapeaux et de robes, les jalousies d'écharpes et de bracelets, se mettent à nu, et, après des efforts réciproques pour mettre en harmonie toutes les toilettes, on s'empile dans des voitures et des loges payées à frais communs.

Le *petit ménage* se distingue généralement par un air propret à l'extérieur; mais l'intérieur en est rendu peu ragoûtant par les habitudes et les manies de la belle-mère.

La mère d'une femme de théâtre est un être auquel ne correspond aucune analogie de l'ordre social :

Elle prend du tabac et en sème partout; dans ses poches, elle entasse mille objets, des fichus décolorés, des clefs, des quatre mendiants, des écheveaux de fil, de vieux journaux, des pots de rouge et des chaussons; ses bas de laine tombent à gros plis sur ses chevilles engorgées; son bonnet couleur de beurre tourne, mal attaché, sur des cheveux mêlés comme du foin; sa robe, ouverte dans le dos, bâille sur un corset aux œillets arrachés; et tout ce vêtement, qui tient par des fils usés, par des cordons précaires, exhale une odeur de chat et de vieux linge.

Elle a l'air de ne s'être jamais habillée ni déshabillée.

Pour sa toilette de ville, elle possède un chapeau couleur de suie mouillée, et un châle dont les franges pleurardes balayent le trottoir.

Le ton de la mère est grognon; elle allume le feu avec la grammaire de sa fille, et *reçoit le linge* sur son piano.

Elle cause trop avec la portière, et s'entend avec elle pour donner un sobriquet à l'*époux* de sa fille.

En général, les *petits ménages* sont stériles.

On compte aussi quelques *petits ménages* de *lorettes*, mais ils sont rares et peu dignes.

Il n'y en a jamais eu qu'un de célèbre. Il est rompu depuis quelques années. C'était un ménage modèle : on s'y battait et l'on y riait tous les jours. La Chaus-

sée-d'Antin a gardé le souvenir de ses querelles et de la gaieté de ses amis.

Toute une génération contemporaine a dépensé sa verve et sa jeunesse dans cet intérieur, où le vin était spirituel et la folie philosophique.

De l'établissement de ces *petits ménages* sans bruit et sans faste, il faut tirer ces conclusions :

Que souvent l'homme sort de la bonne compagnie sans que la femme sorte de la mauvaise ;

Qu'on ose se donner des vices cachés, durables et à bon marché, et qu'on n'ose pas afficher des vices éclatants, magnifiques et passagers ;

Et, comme l'a dit Étienne Bequet,

Que tout célibataire est plus ou moins marié.

IX

LES LORETTES DU MONDE

Quand nous avons créé le mot *lorette*, nous savions rendre un grand service à la langue et à la pudeur françaises.

Le mot a fait fortune comme un mot agréable qui, à lui seul, en remplace plusieurs désagréables, et nous retirons un fruit bien doux de notre propre création en pouvant toucher sans scandale et sans périphrase quel-

ques-uns des côtés les plus piquants de notre société.

Une des supériorités de la femme sur l'homme, c'est de pouvoir garder son cœur et de gagner l'estime de ses semblables à cet éloignement des passions.

Une femme sage est un objet d'admiration; un homme sage (dans la même acception) est un monstre ridicule. Les lois du monde, plus fortes que celles de la morale, l'ont ainsi voulu.

Sous peine donc d'être un objet d'horreur et de risée, un homme qui attend quelque chose du monde lui doit le sacrifice de sa sagesse, et payer sa bienvenue au prix de quelques folies du cœur.

Il faut avoir eu, comme on dit, son temps, et payer tribut à la galanterie.

Un *Jean* d'Arc ne trouverait pas à se marier. Toute la question est dans le choix.

Le monde, qui encourage les erreurs, ne veut pas que vous les commettiez hors de sa présence et de sa limite, quelque trouble qu'elles apportent dans ses relations, dans ses lois, dans ses devoirs.

Le monde vous veut galant avec ses femmes, ses filles, ses sœurs, avec ce qu'il a de plus pur et de plus sacré. Ensuite, le monde vous fait des procès en adultère, vous provoque en duel, vous ferme quelques portes, mais ne consent à vous appeler homme du monde qu'autant que vous lui apportez des désordres, des ravages, des douleurs et des dangers.

Les hommes qui choisissent des actrices et des lorettes pour compagnes de mangeaille et de cigares, sont réputés perdus.

Ils sont censés pervertis et criblés de dettes.

Ceux qui dérangent des ménages et troublent la paix des familles, mais qui vont aux bals des ambassadeurs, passent pour des modèles de bonnes manières et des observateurs du devoir, pour des Sullys qui veillent au bon ordre de leurs finances.

Est-ce vrai ? est-ce juste ?

Prenons un exemple :

Un jeune homme a de véritables oncles, des oncles riches à ménager ; il ne veut pas inquiéter leur vieillesse, et s'interdit les *rats*.

Il valse à deux temps, à trois temps si l'on veut, et court tous les *raouts* de l'hiver pour ennoblir son cœur par un amour *honnête* et *pas cher*.

Il aime, il est écouté.

Dès lors, sa toilette prend un développement nouveau. Les gilets pleuvent, les pantalons abondent, une frisure éternelle et odorante boucle ses cheveux, un vernis éternel reflète sur ses petits souliers les capricieuses rayures de ses bas de soie ; des parfums nauséabonds trempent tout son linge, des épingles monstrueuses attachent ses cravates, des chevaux de nuit et un coupé rongeur le déposent et l'attendent aux quatre coins de Paris ;

Il plaît,

Il plaît, le malheureux !

Sa ruine est commencée.

Il faut qu'il aille partout, toujours élégant, toujours parfumé, toujours nouveau; il lui faut deux places fixes à l'Opéra et aux Italiens; on compte sur lui pour les petites attentions, les loges du Palais-Royal et des Variétés, pour les bouquets d'hiver et les garnitures de jardinières; les prétextes et les occasions se multiplient, les concerts, les loteries, les patronages, les bals de souscription dont on lui fait prendre des rames de billets; puis le jour de l'an arrive béant, vorace, terrible, avec ses porcelaines, ses cachets, ses sachets et tous ses riens monstrueux.

L'été, il lui faut un cheval de selle pour lui, et il faut par-dessus le marché qu'il ait l'air d'avoir par hasard un petit cheval très-doux qu'une femme pourrait monter, et qu'il le prête pendant toute la saison pour l'essayer.

Il doit de plus insinuer que son tailleur fait très-bien les amazones et payer tous les paris de courses, même quand il les gagne.

Pendant la saison des voyages, il doit acheter une voiture, courir la poste et arriver dans les villes d'eaux pour faire des surprises.

N'y a-t-il pas aussi parfois des souffrances inconnues, des maux qu'il faut absolument guérir? des mémoires

de Beaudrant, des factures d'ombrelles, des comptes de fourreurs et autres douleurs d'une femme dont la petite pension est insuffisante?

C'est le cas d'être généreux avec mystère, grand et prodigue dans l'ombre : de donner sans bruit plus qu'il n'en faudrait pour l'acquisition de six *rats* les plus gloutons.

Et dans tout cela n'entre pas en ligne de compte la perte de ce grand capital qui s'appelle le temps.

A moins d'être riche et grand seigneur, et de montrer une humeur libérale,

Ou pauvre, et de passer pour sordide,

Il est peu de positions qui permettent les amours à *bon marché.*

Les lorettes du monde sont ruineuses,

Mais elles vous appellent : *Ange de ma vie,* et donnent beaucoup de cheveux.

Elles ont de l'orthographe, mais elles en abusent.

Les autres lorettes ont déjà tant de peine à parler, qu'elles se risquent moins à écrire.

Toutes ces considérations portent une morale.

C'est que dans notre temps il est difficile de placer son cœur et de garder son argent,

Et que, pour donner une satisfaction à l'opinion publique, il faut se procurer à soi-même les inconvénients du mariage.

X

LES COULISSES DE L'OPÉRA

Le prestige vulgaire qui de tout temps s'est attaché aux choses et aux personnes du théâtre n'est pas encore effacé.

Arnal ne passe pas dans la rue sans être remarqué par deux béotiens, dont l'un serre le bras de l'autre en lui disant : « Tiens, tiens, tiens, Arnal ! Je te dis que c'est Arnal ! »

Le plus souvent ils se détournent de leur chemin pour le suivre à trois pas, et on les voit échanger un sourire d'intelligence avec d'autres béotiens, qui se retournent aussi pour voir passer *Renaudin de Caen*. Ce sourire veut dire : « Vous reconnaissez Arnal ? nous aussi, nous l'avons reconnu : la preuve, c'est que nous le suivons. »

Il n'est pas rare, non plus, que des individus fréquentent ces cafés, voisins inséparables des théâtres, exprès pour voir comme quoi les acteurs déjeunent, boivent de la bière, jouent aux dominos.

Ils affectionnent particulièrement le *comique*, se tiennent derrière lui en riant d'un rire étouffé, lui offrent

une chaise, lui donnent du blanc pour sa queue de billard, relèvent son mouchoir. Ces complaisances muettes finissent par toucher le comédien, qui peu à peu salue l'habitué, consent à lui accorder la poignée de main, et daigne un jour le tutoyer.

Quand l'habitué est jeune et qu'il perd ainsi le temps qu'il doit à son notaire, à son avoué, sa famille dit ordinairement de lui : « C'est un mauvais sujet qui ne fera jamais rien, *il est toujours fourré avec des acteurs.* »

L'actrice est un objet de curiosité bien autrement recherché et convoité.

Le portier de sa maison donne rendez-vous aux voisins dans sa loge pour la voir passer quand elle se rend aux répétitions ; sur son chemin elle rencontre des figures de jeunes gens qui connaissent ses heures et s'échelonnent dans la rue pour l'attendre.

A peine paraît-elle, qu'ils composent de loin leur allure, tortillent les boucles de leurs cheveux, aiguisent leur regard, et, comme s'ils la voyaient pour la première fois, disent, en lui faisant place sur le trottoir et de manière à être entendus :

« C'est Déjazet ! »

Le soir, au spectacle, on les retrouve au balcon, à l'orchestre, élevant au-dessus de la foule deux mains gantées, dont l'une se fatigue aux exercices de la lorgnette, tandis que l'autre régularise les plis d'une cravate ambitieuse. Il n'en est pas un qui n'ait la pré-

tention d'être reconnu dans sa stalle, qui ne se croie l'objet d'une foule d'œillades et d'agaceries.

Les choses vont de cette façon jusqu'au jour où l'actrice reçoit une lettre ainsi conçue :

« Madame,

» J'ai dix-huit ans, un cœur neuf et brûlant. Je n'ai pas des milliards à déposer à vos pieds ; mais je peux vous offrir un amour éternel et sans bornes.

» Votre admirateur passionné,

» ÉDOUARD.

» *P. S.* Comme je demeure chez mes parents, ne me répondez pas à domicile. Envoyez-moi poste restante une lettre dans laquelle vous me direz si je dois vous attendre, dimanche prochain, à une heure au Luxembourg, sur le troisième banc à gauche de l'allée de l'Observatoire. Vous me reconnaîtrez à mon pantalon vert, à ma redingote boutonnée, et au feu de mes yeux, qui vous exprimeront ma félicité suprême. Si vous ne pouvez pas dimanche prochain, ce sera pour le dimanche d'ensuite. »

Autre lettre :

« Madame,

» *Frétillon* est si bonne fille, qu'elle voudra sans au-

cun doute connaître un bon garçon qui brûle du désir de la voir. Venez au magasin, faites semblant d'acheter des mouchoirs de batiste et remettez-moi mystérieusement la réponse de la présente, afin de ne pas être remarquée des autres commis, qui sont un peu farceurs.

» EUGÈNE. »

» Commis du *Cheval de bronze*,
» boulevard des Italiens. »

Ils croient, les pauvres petits, qu'après le spectacle la chanteuse va jeter les éclats de sa voix à travers le bruit et les fumées d'un souper, et broder de gammes chromatiques le refrain d'une chanson à boire;

Que la danseuse ne dit pas un mot, ne reçoit pas un baiser, sans faire un rond de jambe;

Qu'elle bondit dans son appartement, qu'elle bat un entrechat pour prendre son châle dans une armoire, arrondit une suave pirouette pour fermer la porte, et ne s'avance jamais vers son amant, mollement couché sur un divan, sans exécuter deux pas de basque et lui présenter une corbeille de fleurs.

Frétillon leur apparaît toujours insouciante, rayonnante, généreuse, *sablant le champagne*, et roulant sa vie dans un torrent de folie et de gaieté.

Ils n'imagineront jamais que la chanteuse, ayant passé la journée à filer des sons (exercice tellement odieux aux voisins qu'il est une cause de résiliation de bail), chanté péniblement le soir dans trois ou cinq actes, sort furtivement de son théâtre, enveloppée de vêtements chauds, et va se réfugier dans son lit, contre les maux de gorge, extinctions de voix, et autres calamités qui affligent la gent musicienne;

Que la danseuse se prépare le matin par mille contorsions hideuses, telles que pliés, battements, qui l'exténuent, l'étouffent, la noient de sueur, aux grâces et aux succès de la représentation;

Que, semblable au cheval de course, elle est ensevelie sous des monceaux de châles en rentrant dans la coulisse, — et remonte péniblement, — sans vigueur, — sans légèreté, sans sourire, trouver dans sa loge un peu de repos, et payer par une heure de suffocation un petit effet couronné d'applaudissements.

Quant à Frétillon, c'est une femme spirituelle à l'excès, mais non moins mélancolique, qui étudie laborieusement douze rôles par an, subit quatre heures de répétition par jour, et dîne bourgeoisement à cinq heures, parce qu'elle joue dans deux ou trois pièces.

Voilà la vérité, la vérité aussi prosaïque, aussi insignifiante qu'un décor vu de près.

Allez la dire, cette vérité, aux provinciaux, aux

lycéens, aux mineurs, clercs d'avoué, clercs de notaire élèves des écoles, à toute cette génération de vingt ans qui voit la vie colorée d'un arc-en-ciel de plaisirs,

Pour qui le théâtre est un enfer de voluptés, un capharnaüm de jouissances,

Pour qui les danseuses sont des houris, des sylphides, des sultanes, des nymphes, des êtres dorés, ailés, éthérés, gazeux, des papillons radieux, des insectes diaprés, fragiles, méprisant la terre, volant dans l'espace à travers une atmosphère d'essence de Portugal, de patchouli, de vanille et de bouquet.

Ces infortunés novices ouvrent leurs naseaux vierges quand vous parlez d'un premier sujet; leurs oreilles rouges et duvetées se dilatent pour recueillir un détail de sa vie.

Ils frémissent d'une jalousie sourde s'ils savent que vous parlez à ce premier sujet, que vous touchez, quand il vous plaît, l'étoffe de sa robe; ils vous assassineront d'envie s'ils apprennent que vous lui baisez quelquefois la main.

Être admis dans un théâtre quelconque, chez madame Saqui, par exemple, leur paraît au-dessus d'une présentation dans un salon du meilleur monde.

Pour eux, les coulisses d'un théâtre royal, c'est le paradis... de Mahomet, bien entendu;

Et si, sans aucun ménagement, sans préparation, vous leur offriez de les conduire dans les coulisses de

l'Opéra, ils tomberaient la face contre terre, frappés de vertige, asphyxiés de bonheur.

Il faut convenir que les grandes fredaines de nos pères n'ont pas médiocrement servi à poétiser l'existence des femmes de théâtre; on nous a si souvent parlé de marquis ruinés par les danseuses, de fermiers généraux pressurés, tordus comme des éponges, jusqu'à la dernière parcelle d'or, de grands seigneurs pailletés qui mangeaient leurs patrimoines avec des Camargo, des Guimard, narguant à souper Dieu et le roi, secouant la poudre de leurs perruques sur des sofas à ramages!

Ces amours fardés, en paniers, en mules, en robes de pékin, ces amours *rocaille* étaient l'histoire de la ville et de la cour.

Ce fut assez longtemps l'histoire de France.

Avoir une comédienne était un luxe si indispensable, que le maréchal de Saxe, cet homme de sabre, cet Hercule qui, d'un coup de poing, envoyait un boxeur dans un tombereau de boue, aux grands applaudissements de la populace de Londres, le maréchal de Saxe se fit amener madame Favart jusque dans la tranchée de Maëstricht.

Ainsi, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, c'était l'usage. Les ducs et pairs, les mousquetaires, les cadets de famille, les petits abbés trouvaient chez les

comédiennes le plaisir, la ruine et l'esprit, toutes choses aristocratiques que la Révolution sépara si bien de la profession du théâtre, que les pauvres actrices furent forcées de faire de l'art et rien de plus.

Cependant tous les hauts jacobins ne furent pas purs de relations de ce genre, et l'hypocrite sentimentalité de leurs principes publics donnerait une fausse idée de leurs mœurs privées. Mais c'était de la simple débauche, sans générosité, sans grandeur, sans argent.

Une actrice célèbre, mademoiselle R..., qui avait cédé aux pressantes instances d'un terroriste fameux, crut remarquer un jour que la voix de son amant était douce, sa figure humaine ; le moment lui sembla bon pour glisser une demande :

« Citoyen, dit-elle, que me donneras-tu pour ma fête?

— Je te donnerai la vie, » répondit-il.

Avec le Directoire et sa réaction reparurent les folies du luxe et les grandes dissipations.

Quelques émigrés rentrés en possession de leurs têtes et d'une partie de leurs biens non vendus, des généraux enrichis par le sac des villes ennemies, songèrent à mener joyeuse vie ;

Ce fut un débordement à n'y pas croire :

A proprement parler, on jetait l'argent par les fenêtres ; les maisons de jeu regorgeaient d'hommes passionnés qui perdaient sur un coup de roulette tout le

butin d'une campagne, les galons de leurs uniformes, les dragonnes de leurs sabres, et qui jetaient au peuple, par la fenêtre du 113, des poignées de louis prélevées sur un coup gagné.

Les restaurateurs faisaient fortune; les hommes de ce temps-là mangeaient comme s'ils eussent fait diète depuis 93. Monsieur R. S. J. D. dépensait tout seul à son dîner cent francs, et l'on nous montrait, il n'y a pas dix ans, chez Véry, un garçon qui recevait chaque jour vingt francs d'étrennes, parce qu'il avait l'honneur de servir ce dîner de Gargantua.

Les femmes, les actrices surtout, ne furent pas négligées au milieu de ces réactions du plaisir, et les hommages les plus magnifiques vinrent s'entasser à leurs pieds.

Le faste de l'Empire et de ses grands dignitaires leur continua cette vie d'opulence et de recherche.

Or, sous le Directoire et sous l'Empire florissait la célèbre Cl...; c'était une danseuse grande, belle, au visage grave et voluptueux, à la taille aussi souple qu'une branche de saule : on disait alors que mademoiselle Georges était une belle statue, et Cl... une belle créature; ses cheveux, blonds et purs comme de l'or, couronnaient un front mat au-dessous duquel s'enchâssaient deux yeux de saphir. Sa tête se balançait mollement comme une aigrette sur un cou long, élégant et fier. Les amateurs du temps parlent encore,

les larmes aux yeux, mais de ces larmes qui attestent le regret d'une belle sensation perdue, d'un certain mouvement de hanche indescriptible, qui donnait à tout le corps de Cl... un frémissement d'ineffable volupté.

Quand elle levait les bras et se penchait pour commencer une pirouette, quand cette élévation des bras laissait voir librement tout le dessin du corsage, et que l'inclinaison du corps faisait saillir la hanche de cette délicieuse femme, il paraît que c'était un tableau à se brûler la cervelle.

On ne dit pourtant pas que personne lui ait fait le sacrifice de sa vie, mais on cite plusieurs individus qui lui offrirent de plus utiles holocaustes, et qui gaspillèrent des millions pour avoir le droit de l'aimer. Le plus brillant, le plus noble, fut le prince Pignatelli comte d'Egmont, Espagnol, porteur d'un grand nom, possesseur d'une immense fortune, et doué des plus beaux instincts d'élégance.

Ce fut lui qui fit venir de Londres la première berline à ressorts anglais. Cette voiture, basse, commode et remarquable par sa coupe, fit dans le temps une grande impression ;

Ce fut lui encore qui, au grand bal donné par les maréchaux, se présenta dans trois toilettes différentes, dont la richesse défraya les conversations de toute une semaine.

Dans le cours de ses galantes prodigalités, le prince Pignatelli devait rencontrer la belle et dépensière Cl.. Il lui créa un état de maison éblouissant, lui fit un revenu annuel de 1,200,000 francs, lui donna les plus riches équipages pour Longchamps, dans un temps où Longchamps était quelque chose.

Mais Cl... avait le cœur si bon, l'âme si charitable, il lui arrivait si souvent, par paresse, par générosité, de donner à son cordonnier 1,000 francs d'une paire de souliers pour n'avoir pas à changer un billet;

Elle était si compatissante aux misères de la petite population théâtrale, des comparses, des figurantes, des choristes, que les magnificences du prince Pignatelli ne suffisaient pas à tant de besoins honorables.

L'amiral espagnol Mazaredo vint aider Cl... dans ses charités, et augmenta de 400,000 francs son modeste revenu.

A ces nouvelles largesses de Mazaredo s'ajoutèrent bientôt les petites galanteries de M. Pu..., qui venait s'asseoir seulement à côté d'elle à trois heures, pendant son dîner.

Cette espèce de commensalité inactive ne se payait pas moins de 100,000 francs par an. Total 1,600,000 ou 1,700,000 francs.

Pauvres danseuses d'aujourd'hui, lisez cette insolente addition, et dites avec douleur :

La danse est perdue!

On cite de Cl... des particularités de luxe vraiment surprenantes. Elle habitait, rue de Ménars, un appartement qu'avait occupé mademoiselle Bourgoin, de la Comédie-Française.

A cette époque, Paris était grec; on décorait les appartements comme le palais d'Agamemnon.

Les tentures à la grecque de l'appartement de Cl... étaient en drap de Sedan à 70 francs l'aune. Son lit, bas et nécessairement aussi de forme grecque, avait coûté 9,000 francs; le couvre-pied n'était autre chose qu'un cachemire noir de 15,000 francs. L'estrade de ce lit était recouverte d'un autre cachemire d'une valeur énorme; enfin, le tapis perse de la chambre ne coûtait pas moins de 6,000 francs. Les statues, les bronzes, pris à l'Italie, se heurtaient dans ce gynécée et composaient les menus accessoires d'un mobilier inestimable.

Hélas! la pauvre Cl... n'en était pas moins crucifiée, au milieu de son luxe sardanapalien, par une étrange préoccupation.

La nature, qui s'était épuisée à réunir tant de perfections, avait laissé, dit-on, une tache dans ce bel ensemble. Cl... eût été une demi-déesse si elle avait posé immobile sur un piédestal d'agate ou de malachite;

Mais il fallait danser.

Et la malheureuse bayadère ne pouvait se dissimuler que l'ébranlement causé par cet exercice diabolique

portait un trouble notable dans l'économie de ses émanations corporelles.

Henri IV, dans sa rudesse béarnaise, se serait servi, comme il fit jadis, de l'expression propre pour qualifier cet inconvénient. Plus polis, les gens de l'Opéra se disaient tout bas que Cl... laissait après elle la trace d'un parfum mal corrigé par le musc dont elle faisait abus.

Un convoi misérable traversa un jour Paris. C'était celui de Cl..., qui mourut pauvre et oubliée.

Mais que sa vie fut belle !

La grande époque pour les femmes de plaisir et d'argent ! Quel éclat ! quel prestige entouraient ces femmes adorées à prix d'or, disputées à coups d'épée, pleurées par des ambassadeurs, des maréchaux, des rois !

L'empereur, comme on le sait, ne s'épargnait à aucune besogne quand l'exigeait le bien de l'État ou le plaisir de ses sujets. L'homme qui data de Moscou les règlements de la Comédie-Française, apprit un jour que le corps de ballet de l'Opéra allait diminuant chaque jour.

Blasés sur les Allemandes, les Italiennes, les Transylvaniennes, les Prussiennes, les Badoises et les Wurtembergeoises, les braves de son armée revenaient volontiers à la Française, et, affamés de conquêtes faciles

en amour comme en guerre, ils s'abattaient comme des éperviers sur le corps de ballet.

Ces liaisons projetées pour un jour devenaient quelquefois durables. Les guerriers impériaux, ces hommes à grandes moustaches et au cœur facile, qui *cravachaient* et adoraient les femmes, s'attachaient souvent à de simples figurantes, qu'ils retiraient du théâtre, emmenaient avec eux en campagne, au diable ou ailleurs.

Bref, on ne les revoyait plus : les plus belles avaient disparu par suite de ces réquisitions militaires.

Les recrues devinrent rares, puis introuvables.

Un jour, l'empereur voulut assister à une représentation de l'Opéra pour juger de la laideur et de la décrépitude des figurantes que la fureur de ses hommes d'armes avait respectées.

Il ne cessa de crier avec impatience :

— Quelles horreurs ! d'où viennent ces femmes ? qu'on en ait d'autres !

Le soir même, le ministre de la police reçut l'ordre de lever une conscription générale dans tous les établissements qui, alors comme aujourd'hui, étaient confiés à la vigilance de l'autorité.

La levée en masse de dix-huit à vingt-cinq ans fut exécutée le lendemain, et, à la représentation suivante, on fut étonné de voir l'honorable corps des comparses femelles recruté de créatures superbes, gigantesques. Le ministre avait fait choisir de véritables grenadiers.

La gaucherie et la maladresse de ces novices fit rire d'abord ; quelques-uns de leurs clients les reconnurent : on rit plus fort, on les nomma tout haut par leurs noms au milieu d'une hilarité générale :

On finit par trouver la mesure utile.

Cette génération de figurantes dura jusqu'à l'invasion des alliés, qui en firent :

De grandes dames,

Des princesses russes,

Des mères de famille respectées.

Sous Napoléon, les grands satellites qui gravitaient autour de l'étoile impériale venaient seuls dans les coulisses de l'Opéra resplendir de l'éclat de leurs broderies et de leurs crachats. Les ambassadeurs étrangers y étaient également admis; mais, en général, ces colosses de gloire et de puissance dédaignaient ce privilége, et leurs réunions avaient lieu dans les loges somptueuses de ces dames.

La Restauration tenta de conserver à l'Opéra et à son personnel ces grandes apparences de privilége royal et de libertinage princier. Des hallebardiers gardaient les portes des foyers et en défendaient l'entrée.

La nouvelle cour, après s'être ruée dans les antichambres et avoir songé aux affaires, se rua dans les coulisses pour s'occuper un peu de plaisirs. Un prince du sang, que des raisons de convenance nous permet-

tent seulement de désigner, mais dont personne n'ignore le nom, s'y distingua un des premiers. Il dépensait gaiement les derniers instants d'une vie dont l'exil avait dévoré les plus belles années, et que la mort devait terminer si cruellement. Ses conquêtes furent nombreuses, rapides, bruyantes. On en parla beaucoup, on en parle encore; car il existe de ses passions plus d'un témoignage vivant.

De hauts personnages, des généraux, s'inspirèrent de son exemple, et, trouvant commode que l'Empire eût créé des traditions si galantes, ils se partagèrent le corps de ballet comme on s'était distribué les préfectures, les cordons, les grandes charges de l'État.

L'époque ne fut vraiment pas malheureuse pour ces dames : la plupart avaient déployé peu d'esprit national à l'approche de l'invasion. Quelques-unes avaient peu résisté aux assauts de l'armée alliée, et capitulé plus vite que Paris, qui, pourtant ne put se défendre que trois jours. Leurs positions particulières s'étaient embellies dans nos désastres publics : il existe encore plus d'un écrin où brillent des bagues, des colliers d'origine moscovite.

Les hauts dignitaires de Louis XVIII se firent à leur tour généreux comme ils purent; leurs fortunes, leurs traitements se convertirent en diamants, en cachemires, en petits hôtels ornés d'un acte de donation.

D'un côté, la guerre avait profité à ces dames, car

les Baskirs couverts de fer étaient commandés par des officiers qui avaient de l'or; d'un autre côté, la paix amena un résultat non moins favorable; car alors s'établit, entre Londres et Paris, ce système d'échange de danseuses qui permet d'avoir en France un amant qu'on trompe en Angleterre, et *vice versa;* espèce de fidélité trimestrielle dont s'accommodent les amateurs des deux côtés du détroit.

Ainsi la bienheureuse paix qui nous rendit le sucre rendit aux Anglais les danseuses françaises.

Nos voisins reçurent très-bien nos arrivages, et leur reconnaissance se traduisit en cadeaux somptueux : leurs magnificences firent tant de bruit, que la verve de nos chansonniers et de nos vaudevillistes s'en émut, que les caricatures nous représentèrent de gros Anglais donnant un sac d'argent à une nymphe d'opéra, et recevant dans le nez un ingrat coup de pied, et qu'enfin *milord* devint chez nous le synonyme de gros homme à grandes guêtres, aspergeant les femmes de guinées et de *bank-notes*.

Ces plaisanteries ont fini par piquer les insulaires, et l'on remarque avec douleur à l'Opéra que les captures d'Anglais deviennent chaque jour plus difficiles pour nos pirates en jupon.

Il y a quinze ans, une grande passion, survenue à un puissant personnage et partagée par la personne qui en fut l'objet, fit demander à tout le monde si l'Opéra

allait nous offrir une série de chapitres à la Werther.

La personne en question était belle, sentimentale, langoureuse et dévote,

Le personnage, vieux.

Cette passion périt par son propre excès, et l'on sait que la mort fit subitement un cadavre d'un amant trop présomptueux et trop novateur.

La pauvre veuve pleura longtemps; elle se consola, mais pour pleurer encore, car le destin, qui en veut à ses amours, vint loger une balle suicide dans la tête du nouvel adorateur, jeune cette fois.

Depuis lors, cette femme dont les yeux de velours semblent toujours noyés dans une fluide lacrymatoire, ne danse plus pour personne, mais pour l'amour de Dieu : loin de son pays, elle prête sans murmurer, belle encore, son visage fatal à toutes les grimaces mimiques que lui impose le répertoire actuel; les consolations lui coûtent trop cher à elle et à ceux qui les lui apportent. C'est un magnifique palais sans habitants : C'est Versailles.

Il est une ruine que je comparerais assez volontiers au monument de la rue de Richelieu, lequel fut détruit par ordre des Chambres avant d'avoir reçu sa destination. L'honnête et intelligent autocrate que la Restauration avait préposé à la garde des jupes de l'Opéra fut longtemps soupçonné d'avoir déchiré le voile d'innocence qui protégeait la vertu de mademoiselle Jul...

C'est une calomnie de l'époque, une invention de petits journaux malfaisants. L'autocrate, qui avait établi deux escaliers, un pour les hommes, l'autre pour les femmes, et allongé d'un tiers les robes du corps de ballet, était sérieusement trop moral pour rêver les joies du paradis, au risque d'envoyer une âme en enfer.

D'autres suppositions, non moins injustes, ont été faites depuis. Il faut le proclamer, mademoiselle Jul... est une ruine immaculée de trente-six ans sonnés.

Nous passerons rapidement sur une liaison dont les témoignages sont publics et quotidiens, qui se produit au spectacle, en voiture, à la ville. à la campagne, et date d'une douzaine d'années. Ce couple, qui a tout le confortable et la bonne mine d'un mariage heureux, malgré la disproportion des âges, mérite par sa constance un peu de discrétion de notre part.

C'est d'ailleurs un amour respectable que celui d'un homme excellent, haut placé, qui déjeune avec des maîtres de ballet, qui cajole les compositeurs pour faire raccourcir ou allonger l'*écot* de l'objet aimé, qui graisse la patte toujours si grasse d'un coiffeur, qui donne du tabac de contrebande aux priseurs, des oranges, de l'angélique, des poussahs, aux enfants des chefs de service, qui fait des visites, donne de l'argent aux journalistes gagés, aux portiers, aux allumeurs, à tout le monde, et qui n'en garde pas pour lui.

Nous ne parlerons pas non plus de l'ascendant inouï qu'une petite femme, ronde, blanche... jolie? — non, elle en convient la première, — prit sur certain directeur hébété de ses charmes. Le règne de madame Mon... dura deux ans.

La révolution de juillet a modifié la charte des théâtres; l'Opéra cessa d'être royaume de droit divin; enlevé à la maison du roi, qui le gouvernait par des satrapes de son choix, il tomba entre les mains d'une entreprise particulière, avec cautionnement, subvention fixe et réglée. Ce nouveau régime eut pour effet de tuer sur place le crédit des patrons et protecteurs de la cour.

Il en résulta d'abord :

Que ce qui nous reste de grands seigneurs considéra l'Académie royale de musique comme un domaine national vendu par les révolutionnaires, et dans lequel ils n'avaient plus le droit de bâtir, planter, semer et récolter;

Que les hommes du gouvernement nouveau, n'ayant conservé aucune action sur la manipulation intérieure des affaires de l'Opéra, n'eurent même pas assez d'autorité pour y placer une ouvreuse.

Quant aux administrées du directeur, elles se firent le raisonnement suivant et dans les termes que voici :

« La révolution a été faite contre les gentilshommes, contre les sinécuristes à gros traitements, prodigues, débauchés et bourreaux d'argent, comme on dit;

Donc la révolution a été faite contre nous.

Sous l'Empire, on trouvait que l'amour d'une danseuse valait 100,000 francs par mois. Les dernières années de la Restauration ont offert déjà plus d'un exemple d'une femme s'estimant assez peu pour recevoir 30,000 par an.

En voilà bien d'une autre, à présent! nous allons voir arriver des marchands de chandelles, des fabricants de bobines de soie, des débitants de fil en écheveaux, des députés, des maquignons, des pairs de France sans majorats, qui nous offriront, tous les 31 du mois, un ignoble billet de 500 francs tout sec, tout gras, jamais plié dans un écrin, et, au 1er janvier, un cachemire français à fond vert cru;

Tenons-nous bien.

Juillet ne nous entamera pas; nous ne mangerons pas un pareil pain. La vertu a ses charmes; soyons vertueuses.

Arrière! truands enrichis! laissez-nous. Pouah! que sentez-vous donc? La chandelle, la graisse, la boutique, l'usine, l'économie, l'industrie!

Arrière, députés de province, vous infectez l'ordre du jour, le rapport, les lois d'intérêt local, l'impériale de la diligence, la paille de l'omnibus! Allez faire votre guerre aux abus, voter des chemins de fer, étrangler des budgets, paperasser, avocasser, il n'y a rien à

faire ici pour vous, vilain monde que vous êtes! *nescimus vos.*

Qui nous a donc fait des ministres pareils? des fonctionnaires à 80,000 francs? Sauvez-vous, pauvres hères! lieutenants généraux réduits à votre solde!

Savez-vous pas que nous avons vu ramper sur nos paillassons, caché dans des armoires, mis à la porte de grands cordons rouges, commandants de quatre ou cinq places, gouverneurs de cinq ou six châteaux, inspecteurs d'une infinité de choses qui n'existaient pas, titulaires d'une quantité d'emplois, représentant un revenu de 200,000 francs, qui existaient fort bien;

Petites gens, vivez avec vos femmes légitimes; mariez vos filles à des sous-lieutenants, faites à vos fils de hautes payes de 50 francs par mois, et laissez-nous notre vertu, puisque vous n'en pouvez donner le prix.

Tout se paye, pourquoi la vertu n'aurait-elle pas un cours comme les actions de la Banque? Nous n'avons pas besoin de vos adorations; nous sommes plus riches que vous en nous renfermant dans notre coque, en vivant dans le chiffre de nos appointements, de nos feux, et en vendant nos bijoux.

Nos mères feront la cuisine, qu'elles n'ont pas oubliée; nos pères iront nous chercher des fiacres sur la place; quant à nos filles, nous élèverons celles que nous avons dans la crainte de monsieur Mazilier et du directeur, dans le respect de la concierge, madame Crosnier,

et dans l'amour des Anglais. Vous serez bien malins, par exemple, si vous nous prenez à en faire d'autres!

Bonsoir, révolution de juillet : économise, rogne, taille, écris ta dépense, pullule, engendre des petits êtres libéraux, à qui tu apprendras l'horreur des abus et des danseuses, nous n'avons rien à démêler avec toi; nous allons seulement t'imiter.

Nous aussi, nous serons rangées, *pot-au-feu;* nous n'aurons pas une robe neuve, pas un chapeau, pas un châle; les femmes ne doivent pas acheter de ces choses-là. Nous ferons teindre nos chapeaux de paille d'Italie de l'an dernier, repriser nos cachemires, retourner nos robes; nous placerons les deux tiers de nos appointements; et puisque vous voulez des citoyens utiles, des contribuables; puisque vous ne regardez pas à la naissance, nous ferons de nos fils des huissiers, des avocats, qui sauront bien glapir comme les vôtres et se marier avec nos héritages.

Et un jour, quand on demandera où en est la génération de mademoiselle ***, danseuse de l'Opéra, on n'en trouvera pas la trace parmi tant d'alliances honnêtes et respectables. »

Dans cette longue imprécation, exhalée en termes peu mesurés, nous ne prendrons qu'un mot, qui caractérise la position actuelle. C'est qu'à cela près de quelques exceptions que nous dirons tout à l'heure. L'Opéra s'est fait *pot-au-feu.*

De cette disparition complète des adorateurs à l'humeur grande et généreuse, et de cette résignation forcée à l'économie et au placement, est résultée naturellement une disposition au mariage, à l'accouplement d'individus exerçant la même profession. Désespérant de l'élégance et de la grandeur, ces dames se sont forgé des félicités d'épicier, en compagnie d'un époux de leur classe.

En mettant ensemble les revenus de la femme et du mari, en prélevant là-dessus une bonne part pour les économies, elles ont entrevu dans l'avenir une petite maison de campagne, en pleine poussière du bois de Boulogne, une petite calèche remorquée par un seul cheval, et remplie d'enfants barbouillés de confitures.

Aujourd'hui donc, il y a chez les femmes de théâtre une tendance générale à mépriser des hommages devenus trop mesquins, et à choisir des époux parmi les hommes qui vocalisent le matin avec elles; qui, le soir, leur serrent la main en *mi-bémol*, et se poignardent pour elles en *ut majeur*, ou parmi ceux qui les enlacent dans des poses anacréontiques, qui leur battent des entrechats à la hauteur du nez, et confectionnent avec elles des ronds de jambes et des pirouettes.

Et c'est bien à tort qu'on a comparé les coulisses d'un théâtre à un sérail, attendu que pas un homme n'y joue le personnage le plus nécessaire à la tenue d'un sérail.

Mais aujourd'hui ces badinages illégitimes ont dis-

paru pour faire place à des unions sérieuses et consacrées par la loi. Nous voyons successivement tout l'Opéra s'enrégimenter sous les drapeaux de l'hymen, et des femmes, que n'a même pas souillées une proposition déshonnête, jurer, pardevant monsieur le maire du deuxième arrondissement, fidélité à l'époux de leur choix.

C'est ainsi que mademoiselle Noblet épousa monsieur Dupont, chanteur;

Que mademoiselle Dorus épousa un violon de l'orchestre, monsieur Gras;

Et mademoiselle Leroux mit sa main dans l'énorme main de cet excellent homme de Dabadie, si patriote dans *la Muette* et dans *Guillaume Tell.*

Ce furent de bons ménages bourgeois, qui considéraient l'Opéra comme une exploitation à laquelle ils concouraient, moyennant une rétribution honnête de leur talent.

Ces personnages-là ont une maison convenablement tenue, un agent de change, un uniforme de la garde nationale, avec ou sans sac, portent le deuil de leurs parents morts, font leur devoir, ou soutiennent des procès avec le directeur quand ils ne le font pas, et ne conservent rien de la physionomie folle, désordonnée, bohême, des comédiens d'autrefois.

Leur exemple gagne de jour en jour, surtout dans les autres théâtres, et s'il ne profite pas plus à l'Opéra,

c'est qu'il y a là des traditions plus invétérées, des souvenirs de galanterie plus tenaces, et que d'ailleurs l'Opéra se divise en deux corps d'armée, celui de la danse et celui du chant, et que si le chant élève l'âme et la purifie, il faut croire que la danse amollit le cœur et tourne la tête.

Notre compte avec le chant n'est pas long à régler; les premiers sujets sont mariés ou à marier, et ne s'occupent que de rentes, d'actions, de canaux et autres valeurs de placement.

Quant aux choristes, parlons des femmes : ce sont d'honnêtes personnes, dont la plupart n'affichent pas de prétentions à la beauté.

Les choristes, hommes et femmes, ont un foyer spécial, dans lequel ne vont jamais, et pour les causes ci-dessus, les habitués des coulisses.

Les hommes sont ou de vieux musiciens dont la carrière s'est arrêtée là, dont l'ambition se borne à dire: « Jurons! — Oui, tous! — Si parmi nous il est des traîtres! — Arrêtons, saisissons ce guerrier téméraire! » et autres choses qui ne se disent qu'à plusieurs;

Ou des jeunes gens, élèves du Conservatoire, qui laissent former leurs voix et nourrissent l'espoir d'aborder *notre grande scène lyrique*, style de journaux.

Autrefois les chœurs se plaçaient sur deux rangées, à droite et à gauche, et restaient immobiles, hommes et femmes, sans prendre aucune part à l'action qui se

consommait dans ce cercle de momies chantantes. Les systèmes nouveaux de mise en scène ont donné à tout ce monde du mouvement, des épées pour les tirer du fourreau, des poignards pour les brandir en l'air, des bras pour étrangler le premier sujet, dans l'occasion; des jambes pour courir à la délivrance de Naples ou de la Suisse.

Parmi ceux qui se sont démenés avec le plus de conscience, il faut compter le père Gontier, vieux chanteur de province, qui donnait à ses bras une langue télégraphique, à sa figure, tantôt une expression de rage concentrée, tantôt de courage noble et fier; peu lui importait la place, il exprimait toujours quelque chose; qu'il fût sur le devant de la scène, qu'il fût au fond du théâtre, derrière les autres, inaperçu de tous, dans la foule, il aurait cru se manquer à lui-même s'il n'avait contracté ses traits par la colère, le mépris, la haine; mais son expression favorite était celle d'un dédain amer: il était magnifique dans les insurrections.

Venons au ballet.

Le ballet se divisait autrefois, en *premiers sujets*, *remplacements*, *coryphées*, *figurantes* et *comparses*. Cette division n'est plus observée dans toute sa rigueur. Ainsi l'on voit des *premiers sujets* servir de *remplacements*, et des *coryphées* sortir tout à coup, sans début, des rangs de la masse, pour remplacer un premier sujet.

La vie des premiers sujets est tout entière dans leurs

intrigues de théâtre, dans la question des appointements, des feux et des rôles à emporter sur des rivales : leur vie est fort insignifiante. C'est une amourette sans faste, un mariage fou, une faiblesse pour monsieur P..., le plus beau danseur et l'homme le plus laid des temps modernes, une appréciation passagère des formes de monsieur B..., tout, enfin, excepté ce qui composait jadis l'existence royale des danseuses de l'Opéra.

L'une, dont nous avons parlé, continue paisiblement une liaison, la plus ancienne de l'Opéra; liaison qui lui a valu de tout temps une protection efficace et à toute épreuve ;

L'autre a trouvé depuis longtemps son fait dans un jeune premier d'un autre théâtre.

Une troisième est péniblement mariée; mademoiselle Le.,. pleure ses fautes dans le sein de Dieu, et mademoiselle Jul... pleure, sur le sein de sa mère, les fautes qu'elle n'a pas voulu commettre.

A propos de mère, c'est un être bien digne d'être observé à la loupe, que la mère d'une danseuse.

S'il est prouvé que l'on n'a pas toujours un père, mais qu'on a toujours une mère, c'est surtout des danseuses qu'il faut le dire ; une danseuse en a toujours une.

Si la Parque vient trancher le fil des jours de sa mère, il faut à tout prix qu'elle en trouve, qu'elle en emprunte, qu'elle en loue une autre : la mère est morte!

vive la mère! C'est un ustensile de première nécessité;

La mère tient le mantelet de sa fille, dans la coulisse, la regarde danser, lui couvre les épaules quand son pas est fini, lui offre un petit carafon rempli de bouillon froid qui la désaltère et la fortifie;

La mère est encore utile quand la fille est obsédée de fades et stériles assiduités; elle accourt comme une lionne, griffer le ravisseur de son enfant;

Quand la fille voit luire l'amour d'un homme bien lesté de quadruples, de florins ou de *bank-notes*, elle se rejette sur sa position de mineure, et renvoie le soupirant s'expliquer par devant sa mère;

Là, après avoir essuyé une scène d'attendrissement dans laquelle on explique que des revers de fortune ont pu seuls conseiller la profession du théâtre, le bienfaiteur est amené à se prononcer : le plus souvent il promet tout, des revenus, des meubles, des rentes dans l'avenir; il promet tout : le Pérou, Golconde, le Visapour.

On l'arrête sur place.

« L'avenir n'est à personne, le présent est à nous : ma fille et moi, nous nous adorons comme deux sœurs; nous séparer, c'est nous ôter à chacune la moitié de la vie; moi, plus raisonnable qu'elle, je me résignerai à ce sacrifice, si vous consentez à lui assurer un sort. Il lui faut 3 ou 4,000 livres de rente : secouez un peu

votre fortune, et faites-en tomber ce grain de poussière. »

A cette proposition, qui représente 80,000 francs, on dit que les uns deviennent verts comme des grenouilles, les autres blancs et mats comme des vers à soie.

Il y en a dont les cheveux se dressent et offrent la surface d'une étrille.

On en voit qui éprouvent dans le diaphragme le travail d'un moulin à vent, et qui demandent un verre d'eau sucrée.

Quelques-uns rient comme des singes fous, ou pleurent comme un cerf aux abois.

On en cite fort peu qui sautent au cou de la mère, et accueillent cette demande d'un sort qu'on appelle l'*entrée de jeu*. C'était pourtant l'usage autrefois, mais que de bons usages perdus, sans compter celui-là !

Une des plus singulières manies qui soient survenues à l'esprit des hommes qui fréquentent les théâtres, c'est la prétention

D'être aimés pour eux-mêmes.

Désespérant de trouver une pareille stupidité dans les bayadères du premier ordre, criblées de billets doux, dévisagées par trois cents lorgnettes, fortifiées à la Vauban par des mères habiles, on les voit depuis quelque temps, pour éviter l'*entrée de jeu*, qui leur semble une humiliation, s'abattre sur des figurantes

subalternes qui n'exigent, pour *entrée de jeu*, qu'un souper ou un tartan.

Au milieu des masses que développe la grandiose et fastueuse mise en scène de l'Opéra, le public a pu remarquer de petites femmes qui agitent les jambes, qui élèvent les bras, et font à peu près quelque chose qui ressemble à la danse; d'autres qui marchent bêtement et simplement; qu'on nous pardonne ici d'employer, pour désigner ces deux espèces, deux mots du vocabulaire théâtral; si l'on excuse cette licence, on ne sera peut-être pas fâché de savoir que les premières s'appellent *rats;*

Que les autres, nommées autrefois comparses-femmes, ont fini par s'appeler *marcheuses :*

Le *rat* est élève de l'école de danse, et c'est peut-être parce qu'il est l'enfant de la maison, parce qu'il y vit, qu'il y grignote, y jabote, y clapote;

Parce qu'il ronge et égratigne les décorations, éraille et troue les costumes, cause une foule de dommages inconnus et commet une foule d'actions malfaisantes, occultes et nocturnes, qu'il a reçu ce nom passablement incroyable de *rat*.

Marcheuse : ce sobriquet est logique, il exprime l'emploi de celles qui le portent; tandis que le *rat* est destiné à former des groupes dansants, de génies, d'amours, de sylphides, la *marcheuse* ne fait que parader avec des costumes de pages ou d'icoglans.

D'abord le *rat* est tout jeune.

Certaines gens du dehors appellent rats de grands êtres qui n'ont rien de l'exiguïté et de l'inconsistance de ce petit animal, et il y a des jeunes gens de famille qui ne désabusent pas leurs parents quand ceux-ci, en parlant de grosses diablesses de trente ans, leur reprochent *leur rat de l'Opéra.*

Le vrai *rat,* en bon langage, est une petite fille de sept à quatorze ans, élève de la danse, qui porte des souliers usés par d'autres, des châles déteints, des chapeaux couleur de suie, se chauffe à la fumée des quinquets, a du pain dans ses poches et demande dix sous pour acheter des bonbons.

Le *rat* fait des trous aux décorations pour voir le spectacle, court au grand galop derrière les toiles de fond et joue aux quatre coins dans les corridors;

Il est censé gagner vingt sous par soirée; mais, au moyen des amendes énormes qu'il encourt par ses désordres, il ne touche par mois que huit à dix francs et trente coups de pied de sa mère.

Le *rat* reste *rat* jusqu'à l'âge où il prend le nom d'artiste, jusqu'à l'âge où il ne demande plus de bonbons et reçoit des bouquets.

La *marcheuse* a vingt ou vingt-cinq ans, elle est petite ou grande, toujours grasse, agréable à l'œil, n'apprend rien, ne sait rien, et ne vit pas du théâtre.

Parmi les amusements favoris du *rat*, il faut citer la

célébration de la Sainte-Catherine, le 25 novembre :

Jamais la Sainte-Catherine n'est plus brillante que quand, par bonheur, on joue *Robert le Diable*. Prenons donc pour exemple le 25 novembre 18... ; on jouait, cela est bien entendu, *Robert*.

Il fallait beaucoup de choses : du punch, des gâteaux, un local ; c'est-à-dire de l'argent pour acheter les comestibles, du temps pour danser.

Or le temps ne manquait pas : car *Robert le Diable* a un excellent quatrième acte à deux personnages et dont la durée, ajoutée à deux entr'actes, compose le total d'une heure.

Voici pour le temps.

Quant à l'argent, chacun a boursillé selon ses moyens :

Les hommes ont fait une petite saignée à leurs minces appointements ;

Parmi ces dames, coryphées, figurantes, *marcheuses*, *rats*,

Celles qui sont établies en *petits ménages* offraient : — 5 francs ;

Celles qui ne savaient pas encore quand on les trouvera jolies, offraient : — 1 sou.

La collecte fut bientôt faite.

Dès le commencement du spectacle, une députation composée de *chie-en-lit* fort piquants, choisis parmi les plus espiègles des petits figurants, était venue exécuter

une sérénade à la porte de toutes les loges féminines.

Cette marche, à travers les couloirs les plus tortueux, était conduite par un gamin fameux dans les coulisses sous le sobriquet de l'*Abonné*. C'est un de ceux qui se *révoltaient* le mieux dans *la Muette*. Il avait huit ans.

L'*Abonné* était déguisé en commissaire, et il invitait toutes ces demoiselles au bal qui allait se donner.

Quelle jolie chose que ce bal !

Dans une chambre de vingt pieds carrés était dressée une table sur laquelle l'orchestre grinçait de toutes les cordes d'un violon et hurlait par tous les trous d'un flageolet enrhumé. Un bonnet pointu, une robe d'avocat, une mitre, une veste de pierrot, les déguisements les plus fous, affublaient les musiciens. Les danseurs avaient gardé leurs costumes de *Robert;* seigneurs, pages, prêtres, soldats, nonnes et moines, tous les rangs, toutes les transpirations se confondaient.

Deux faux gendarmes faisaient la police.

Il y a eu quatre contredanses.

De peur de compromettre la responsabilité des gendarmes, il ne faut pas définir le caractère de la danse qui a eu le plus de faveur; mais on comprend de reste que de jeunes élèves saturés des préceptes de la *danse noble* se complaisent au laisser aller d'un genre moins sévère.

Par son style très-onduleux, une jeune personne, mademoiselle P..., qui est depuis allée mourir en Californie, mérita les hourras furieux de l'assemblée, et d'un suffrage unanime fut proclamée la reine du bal.

Le *rat* aime assurément la danse, mais il met son suprême bonheur à grignoter, à laper n'importe quoi, des poires, des noix, des nèfles (ah ! les nèfles !), du coco, de la bière, ce qu'on veut, ce qu'il trouve.

C'est avec regret, sans doute, mais non sans plaisir, que de la salle de danse on a couru vers les buffets.

L'aristocratie est allée boire pompeusement son punch vitriolé et croquer ses insolents biscuits.

La bourgeoise a débouché son cidre et dévoré sa nourrissante galette.

Le pauvre fretin s'est partagé des objets sans nom, des pommes vertes, des trognons de poires tapées, des grains de raisin, des miettes de croquignoles : au moyen d'une collecte qui était arrivée à la fraction de liard, de pauvres enfants avaient eu pour leur part un marron et une amande trempée dans un petit verre de cassis pour quinze.

Heureusement, le dernier acte de *Robert* est tout religieux, et le personnel de la Sainte-Catherine, qui n'aurait pas pu faire un battement, avait conservé assez de force pour s'agenouiller et célébrer la conversion et le mariage du héros normand.

Quelle gaieté ! rien au monde, robes, chapeaux,

bijoux, voitures, ne donne autant de joie que ces petits amusements, ces petites ripailles en famille, entre camarades, dans ce lieu où l'enfance a été si laborieuse, où la jeunesse est si riante,

D'où la vieillesse est chassée.

C'est la vie du *rat*.

Après avoir parlé des plaisirs du *rat*, parlons de ses terreurs. Le *rat* ne passe jamais qu'en frémissant près de l'armoire qui renferme le vieux squelette qui fait partie des *accessoires* de l'Opéra.

Cette terreur a une origine; cet *accessoire* a une légende que voici :

Au second acte du *Freyschutz*, pendant la scène de l'évocation infernale, un squelette s'agite sur la scène, et cette apparition produit sur le public une certaine sensation.

Ce squelette est véritable !

En 1786, un jeune homme de dix-huit ans, faisant partie des élèves surnuméraires de l'école de danse à l'Opéra, et nommé Boismaison, devint amoureux de mademoiselle Nanine Dorival, élève comme lui, et fille de l'ouvreuse de la loge du comte d'Artois.

Mademoiselle Nanine enflamma par ses coquetteries la naïve passion de son camarade, et lui donna des espérances jusqu'au jour où elle trouva de belles moustaches à monsieur Mazurier, sergent-major comman-

dant le poste des soixante gardes-françaises qui faisaient le service de l'Opéra.

Boismaison vit son malheur, le jugea irréparable, et ne pensa plus qu'à la vengeance.

Un soir, au coin de la rue Saint-Nicaise, où était situé l'hôtel de l'Académie, comme on disait alors, il attendit, après le spectacle, le passage des gardes-françaises et alla résolûment prendre à la gorge son heureux rival. Mazurier eut d'abord l'idée de tuer sur la place son agresseur; mais sa jeunesse et sa petite taille firent sourire le galant soldat. Sur son ordre, trois hommes détachèrent les bretelles de leurs fusils, attachèrent le jeune furieux et le déposèrent sous le péristyle de l'Opéra, où il passa la nuit ainsi garrotté.

Le lendemain, de grand matin, le sieur Demeru, gardien de la salle, trouva Boismaison, qui avait fait de vains efforts pour se délier, apprit de lui l'aventure de la veille, en rit beaucoup pour sa part, et ne manqua pas d'en égayer tout le théâtre.

Boismaison, bafoué par ses camarades, eut la fièvre, se mit au lit, et mourut en faisant un singulier testament.

Il léguait son corps à monsieur Lamairan, médecin attaché à l'Opéra, et qui avait un cabinet dans l'hôtel même.

Le pauvre jeune homme priait monsieur Lamairan de garder son squelette dans ce cabinet, pour être, après

sa mort encore, près de celle qu'il avait aimée.

Malgré les vicissitudes de l'Académie royale de musique, les incendies et les autres causes qui l'ont transportée jusqu'à la rue Le Peletier, peut-être aussi par un respect traditionnel pour la dernière volonté du jeune figurant, son squelette n'a pas cessé de faire partie du matériel de l'établissement.

Et la vie du théâtre a recommencé pour lui.

Le public a quelques préjugés : il croit que le pied de la danseuse, si élégamment cambré, si souple, si fort, si gracieux, quand il est revêtu du bas de soie et du chausson piqué;

Il croit que ce pied nu est une monstruosité ; il s'imagine un volume de chair plus ou moins gros, rougie et tuméfiée par un exercice violent et continu, des articulations ossifiées, des doigts tordus en sens contraire, des ongles enfouis dans des replis durs comme la corne, une peau irritée, calleuse et agréablement bigarrée de durillons, de cors et d'ampoules ? voilà ce qu'il croit produit par l'étude des *entrechats*, des *pirouettes* et des *pointes*.

Il n'en est rien ; on a vu, on a moulé même de charmants pieds de danseuse.

Le public croit aussi que les danseuses mal réparties du côté des mollets, se font faire des mollets de coton. Cela n'est pas possible, le mouvement des entrechats bouleverserait tout et ramène-

rait les suppléments sur le devant du tibia

L'entrée des coulisses de l'Opéra était jadis, comme nous l'avons dit, une prérogative très-recherchée, très-défendue, et que se partageaient les intimes de la maison du roi.

Par suite du système d'entreprise particulière, la concession de ces entrées appartint au directeur, qu sut s'en faire un moyen d'administration.

Il admit successivement, mais toujours de sa propre volonté et sans créer un droit, la plupart des abonnés fidèles ou influents de son théâtre. Il étendit cette faveur à des députés, à des pairs, aux employés supérieurs des ministères, aux journalistes, aux artistes distingués, en un mot, à toutes les personnes dont les rapports pouvaient lui être utiles ou seulement agréables.

Cette combinaison a produit les résultats prévus.

Les coulisses ont cessé d'être une mine exploitée par cinq ou six gentilshommes ridés; mais elles n'ont rien perdu sous le rapport de la tenue et du bon ordre. Des ministres n'ont pas cru déroger à la sévérité de leurs fonctions en venant voir comment se machine le troisième acte de *Robert*.

Et aucun jeune homme de famille n'est devenu fou d'amour pour avoir parlé à une danseuse.

Voici en quoi consiste la jouissance de ces entrées. Une petite porte, placée au bas de l'escalier voisin du côté gauche de l'orchestre, est surveillée par un em-

ployé gardien de la liste des privilégiés, et communique à trois petits paliers puants, gras, infectés d'huile, qui conduisent sur le théâtre, à peine éclairé quand le rideau est baissé.

Dans la pénombre de ce lieu si magique de loin, si repoussant de près, passent et repassent des formes de figurantes, de chanteurs, de danseuses.

Aux cris du machiniste se mêlent les ricanements niais des petites filles, les gloussements licencieux des petits garçons, les roulades préparatoires du ténor, et les allocutions véhémentes des chefs de service.

Ceux qu'une permission récente vient d'admettre dans cette terre promise s'y présentent d'abord avec l'embarras et l'indécision de gens qui surprendraient des femmes turques au bain.

Errant d'une coulisse à l'autre, ils prennent part seulement par le sourire aux conversations grivoises que ne ménagent par les habitués vétérans.

Ils sont plus enhardis dans le foyer de la danse.

C'est un ancien salon doré de l'hôtel Choiseul, coupé en deux dans sa hauteur, et dont les pilastres enfumés, les glaces cintrées et les ornements noircis attestent encore la richesse passée. Une pente légère du plancher est destinée à reproduire l'inclinaison du théâtre ; tout autour de la pièce sont adaptées des barres d'appui contre lesquelles les sujets dansants

viennent se tordre les pieds, se cambrer les reins, se renverser les jambes.

Voyez, pour l'intelligence, le premier tableau du deuxième acte du *Diable boiteux*.

Devant la cheminée se tiennent les enfants et le fretin du ballet.

A côté des deux chambranles s'assoupissent, digèrent, bavardent, les mères de ce menu monde.

N'oublions pas la feuille de présence, sur laquelle chaque figurant mâle ou femelle vient signer son nom ou dessiner une simple croix, s'il y a lieu.

Au milieu de la pièce, un groupe d'hommes habillés avec soin, le chapeau à la main, chuchotant, riant, semble attendre quelque chose.

Ce sont les habitués. Qu'attendent-ils? L'arrivée des premiers sujets, qui vont s'exercer avant le lever du rideau.

Ces dames tardent le moins possible à paraître.

On les voit venir une à une, descendre avec une grâce étudiée un petit escalier de quatre pas, marcher avec ce déhanchement qui n'appartient qu'aux danseuses, le pied en dehors, tout d'une pièce et chaussé d'une guêtre large qui leur donne assez l'aspect de petites poules anglaises blanches.

Ces guêtres sont destinées à garantir le lustre de leurs souliers de satin et la netteté de leurs bas.

Avec le petit arrosoir qu'elles portent du bout du

doigt, en façon de jardinières de Watteau, elles versent un peu d'eau sur un espace de trois pieds carrés; puis, soulevant avec la main la tournure de leur robe, elles envoient dans la glace une œillade générale au groupe qui se tient derrière elles, et les voilà parties s'arrondissant, pirouettant, s'enlevant, travaillant les langueurs, les entrechats, pendant cinq minutes.

Ici un peu de repos.

Le groupe d'hommes se disloque, les plus intimes s'approchent et profitent de cette courte halte.

Ce qui se dit, ce qui s'arrange, ce sont des secrets que nous ignorons ou que nous voulons taire.

L'avertisseur vient jeter sa voix de crécelle au milieu de ce gazouillement des femmes et de jeunes gens :

— *Messieurs et dames, on commence.* (Ce n'est pas vrai.)

Cet incident est utile à celles de ces dames qui veulent couper court à une conversation ennuyeuse ou trop pressante :

Leur réponse est un entrechat.

L'avertisseur revient :

— *Messieurs et dames, l'on a commencé.* (C'est à peu près vrai.)

On défait alors les guêtres, on remet son arrosoir à sa mère, à sa femme de chambre, ou à la personne qui est l'une et l'autre, et l'on prend, en se déhanchant

de plus belle, en donnant à son corps les saillies les plus déraisonnables, le chemin de la scène.

Le foyer est un salon; les mères regrettent le temps où c'était un bazar.

Il s'y fait beaucoup de conversations et peu d'affaires; on y parle assez facilement d'amour, rarement d'argent.

Les hommes riches de l'époque penseraient jouer au grand seigneur d'autrefois s'ils convoitaient des danseuses du premier ordre; ils se croiraient des Guéménée, des Soubise, et se précipitent dans la figurante, afin d'être aimés pour eux-mêmes.

Vieillards, ventrus, catarrheux, goutteux, ils ont tous cette prétention.

Le personnel des habitués se compose donc des abonnés saillants, des jeunes gens à la mode, qui occupent leur soirée avec les petits bruits et les petits faits du lieu.

Quelques étrangers ont été reçus dans les coulisses, et, parmi les députés qui ne dédaignaient pas les pompes et les œuvres secrètes du théâtre, on a souvent compté plusieurs membres de cette nuance qu'on appelle stupidement la *doctrine*, parce qu'en France il est peu de choses qui ne reçoivent une dénomination imbécile.

Le début dans ce monde nouveau leur a été ménagé

qu'on finit par l'appeler le *canapé de la doc*

Il nous reste à parler des loges de ces

nous n'avons pas vu une seule, comme on

Une psyché, un divan, une toilette et d

en composent le mobilier nécessaire. En

ment, des gravures, le plus souvent des

Vestris, de Gardel, de Duport, de Bigotini

La loge de mademoiselle No... offre un

complète des illustrations de la danse pas

sente.

Celle de mademoiselle Leg... était un o

fane, un boudoir dévot, dans lequel se re

un prie-Dieu et un pot de rouge, un livre d'h

rôles de ballet, un bénitier et un flacon

Dans un entr'acte, mademoiselle Leg... av

Le corps de ballet est réparti dans des chambres de quinze, dix, cinq ou trois femmes.

Il se pousse là des cris inconnus, des éclats de rire de l'autre monde. On chante, on se déshabille, on médit, on bat les coiffeurs, on désole les habilleuses, et l'on se paye des petits verres de cassis ou de la bière, jusqu'au coup de cloche de l'avertisseur.

Quand la bande est tout entière étuvée, peignée, vêtue à la moyen âge, à la péruvienne, à la grecque, à la sauvage, coiffée à la *mal content,* à l'italienne, paysannes, pages, grandes dames, sylphides, roulent dans les escaliers, à grand bruit, comme des pavés de Fontainebleau qu'on décharge sur la voie publique.

De tous ces détails et de toutes ces considérations sur l'état actuel de la danse, non pas comme art, mais comme moyen de fortune, il faut tirer cette conclusion déplorable : que l'époque n'est pas généreuse, qu'elle blâme les folies brillantes et tolère les petits plaisirs, obscurs et sordides.

XI

LES CHOSES QUI N'EXISTENT PLUS

Nous n'en sommes pas à exprimer nos premières plaintes, à pousser nos premiers gémissements sur la

disparition d'une foule de choses qui servaient jadis au bonheur de la vie.

Parmi les pertes les plus regrettables, nous avons d'abord pleuré l'esprit, le bon esprit ;

Celui qui vivait dans la conversation, qui intriguait de bonnes comédies, qui tournait des fins couplets de vaudeville, qui n'abandonnait pas les hommes d'État à la porte de leur ministère, qui inspirait la diplomatie, en un mot, qui menait la société, le théâtre et les affaires.

Il n'y a plus de causeurs, plus d'auteurs comiques, de chansonniers, de ministres, d'ambassadeurs, dont on puisse citer un trait, un bon dialogue, une chanson, une repartie, une intrigue où l'esprit se retrouve.

Cette énumération serait interminable et inutile, car chacun, au milieu de cet ennui général, de cet assoupissement de l'intelligence, sent que ce qui manque, que ce qui est perdu, c'est l'esprit.

L'esprit n'a plus que des dangers. Ceci sera prouvé une autre fois.

On a aujourd'hui quelque chose qui est à l'esprit ce que la charge est à la bonne peinture.

L'honnêteté n'existe plus, cette honnêteté qui tenait du sentiment religieux et du respect pour le nom de famille : on vole partout, jusqu'à la limite de l'article du Code. C'est là le dernier frein : on ne craint plus de rendre compte de ses actions devant Dieu ou

devant le confesseur, mais devant la police correctionnelle.

La littérature s'est transformée en journaux.

Les arts s'en sont allés aussi. La peinture, parce qu'on ne la paye pas; la musique, parce qu'on lui préfère les cafés chantants.

On a supprimé aussi l'ancien Palais-Royal, avec ses galeries biscornues, sa population licencieuse, ses maisons de jeu, ses boutiques criardes et son mouvement attractif. C'était le bazar de l'univers; ce n'est plus qu'un monument moral, froid, aligné, constitutionnel.

Les restaurateurs! où sont-ils? Où est-on sûr de ne pas payer très-cher un *cheval-steack?*

Depuis la fondation des clubs où l'on dîne, les restaurateurs s'en vont.

Le bon vin est parti. Personne n'est assez riche et ne croit assez à ses amis et à l'avenir pour préparer de loin une bonne cave. Il n'y a plus que monsieur Plat... qui goûte lui-même un plaisir personnel à voir *siffler* ses admirables vins du Rhin et de Bordeaux.

Depuis qu'il y a des électeurs et des éligibles qui fraternisent, on a fabriqué pour ces gens-là une décoction de sucre candi, de potasse et de moelle de sureau, qui, sous le nom de vin de Champagne, échauffe les sentiments patriotiques.

Les cigares sont devenus exécrables.

Il n'y a presque plus que des bijoux faux.

Personne ne porte un habit de drap fin, parce que personne ne fabrique de drap.

Nous avons une douzaine de grands manufacturiers très-décorés, qui exposent dans les baraques des Champs-Élysées des draps magnifiques qu'on ne retrouve plus dans la consommation, et qui ne sont que le *specimen* menteur d'une industrie imaginaire.

Le chef de l'État a l'extrême bonté de visiter leurs produits, de préparer pour chacun une allocution encourageante. Le ministère leur décerne des médailles d'or pour récompenser leurs admirables efforts. Et il n'est personne qui ne gémisse de voir blanchir au bout d'un mois la redingote bleue qu'il a payée 140 francs, et dont le drap contient un quart de coton.

Le coton, c'est tout notre siècle; le coton, c'est l'attrape, c'est le semblant, l'imitation, c'est le plaqué des bonnes choses.

Tout est coton.

Tout est à bon marché: le gouvernement comme les chemises.

Le coton a tout envahi, même la charpie. Le coton se mêle au drap et même à la toile.

La toile, ce beau luxe de nos pères, a disparu: au lieu de la blanchir dans le pré, à l'air, de la laisser prendre force et éclat pendant un mois à l'action de l'air et de la rosée, on la blanchit à la chaux en vingt-quatre heures.

Elle est brûlée et périt vite.

Il s'ensuit qu'on ne fait plus de bon papier, parce que la pâte, composée de chiffons où le coton domine, est également blanchie à la chaux.

On prétend retrouver des lettres manuscrites de Henri IV.

Eh bien, dans dix ans, toutes les archives des ministères seront en poudre. Le papier s'exfolie, s'écaille et se dissout au moindre contact.

La perte ne sera pas grande !

C'est notre rage de luxe à bon marché, c'est ce besoin d'être égaux, non-seulement devant la loi, mais devant tout, qui tue les fabrications consciencieuses et nivelle le prix de tous les objets nécessaires à la vie.

On ne fait plus de vraie bougie, parce qu'il a fallu trouver, pour l'orgueil des portiers, une composition qui ne portât pas le nom prolétaire de chandelle. Un portier chez qui les petits locataires déposeraient un bout de chandelle se boucherait le nez. Et on a fabriqué un luminaire à vingt-sept sous la livre, qui infecte l'arsenic et n'éclaire pas.

Enfin, tous les petits ingrédients qui relevaient le ragoût social sont supprimés. L'intelligence n'a plus pour pâture que l'indigeste et insipide *roats-beef* de la politique.

Et la vie matérielle ne se fournit plus que de produits falsifiés, d'imitations de choses perdues, de mau-

vaise viande, de mauvais vins, de mauvaises étoffes.

Tout est coton!

XII

DU POINT D'HONNEUR

On lit quelque part que les tribus arabes avaient dix mots pour dire *cheval*, pas un pour dire *honneur*.

Chez nous, au contraire, le mot *honneur* est riche en synonymes. Toutefois, il est assez difficile de le définir.

Les uns ont arbitré que l'honneur était l'estime de soi-même, d'où il faudrait conclure que les plus présomptueux sont les plus honorables.

D'autres ont prétendu qu'il ne peut y avoir d'honneur où la vertu n'est pas. — Ce sont: le Romain Marcellus et le Français monsieur de la Palisse.

Un autre génie du premier ordre — peut-être Montesquieu — a écrit que l'honneur était le ressort des monarchies. — Il faudrait, pour le vérifier, avoir une monarchie sous la main.

Enfin, le philosophe David Hume disait: L'homme qui peut nous être utile est celui que nous honorons. — Donc je dois honorer mon boulanger, mon boucher, mon fruitier, qui me vendent à faux poids des objets d'utilité première.

A toutes ces définitions il en est une qu'on doit préférer, la voici :

— L'honneur est un instinct.

Elle est la meilleure, parce qu'elle ne dit rien.

Nous avons aujourd'hui plusieurs espèces d'honneur.

C'est faute de s'entendre sur cette idée générique qu'on a sans doute inventé une autre classification plus commode, à l'usage de tous : le point d'honneur.

Le point d'honneur est la morale du monde. C'est le caractère de chaque profession, une sorte de fierté relative.

Toutes les castes sociales ont leurs façons de point d'honneur.

Pour un roi représentatif, le point d'honneur consiste à se représenter lui-même.

Pour le ministre, c'est la combinaison d'une majorité moutonnière, la pratique d'un système. — Sans point d'honneur, le ministre des finances ne serait pas l'ogre redouté des portes et fenêtres.

Sous la Restauration, le soldat se faisait encore un triple point d'honneur de boire, de battre et d'être un vert galant. — C'est qu'il y avait alors dans l'armée une certaine fleur aristocratique. — Sous le régime de Juillet, le soldat était devenu bourgeois comme le roi, bon ménager et chef de famille. Tout cela avait déplacé le point d'honneur militaire, qui ne consistait

7.

plus qu'à vivre honnête, à avoir le moins de dettes et le plus de grades possible.

Autrefois on disait d'un fils de famille: C'est un mauvais sujet, nous en ferons un soldat; — sous le régime de Juillet, un père regardait ses enfants, et disait: Mon aîné a de l'esprit, je lui donnerai du *droit;* mon second est plus lourd, mais plus rangé, je l'enverrai à Saint-Cyr. — C'est ainsi que le point d'honneur militaire avait insensiblement perdu son cachet moyen âge, son caractère chevaleresque. — Comment voulez-vous qu'il en fût autrement ? Nos sous-officiers se mariaient.

Demandez au journaliste ce que c'est que le point d'honneur, il vous répondra: C'est l'indépendance, — parce qu'il a besoin de faire croire à la sienne.

Pour l'homme du monde, au contraire, c'est l'obéissance passive aux lois de l'étiquette, aux conventions des salons.

Pour le spéculateur,

Le banquier,

Le marchand,

Le point d'honneur est dans les échéances. Payer exactement ses billets, sans protêt ni course d'huissier; faire, comme on dit, accueil à son parafe, c'est pour l'homme d'affaires, la moralité absolue. L'épicier dont on volerait la caisse la veille d'un payement mettrait plus de temps à rattraper son honneur, que le

cheval de monsieur Delessert n'en aurait mis à attraper le voleur.

Les caprices du point d'honneur varient encore selon les conditions de notre état civil.

Le mari de six mois met toute sa fierté à n'être point trompé ; le mari de six ans à ne point le paraître.

Pour une femme, le point d'honneur consiste à quitter la première son amant, à s'arroger l'initiative en matière de rupture.

Chez l'amant, la vanité procède à peu près de la même façon, car nous avons, de nos jours, tant d'hommes qui sont femmes !

Il existait autrefois chez nous un tribunal du point d'honneur, un code, une jurisprudence, une justice admise en la matière. Cette justice était le duel.

Au dix-septième siècle, la grande volonté de Richelieu n'avait pu le proscrire ; au dix-neuvième, il s'est traîné mourant dans notre société. Il a suffi de deux réquisitoires de monsieur Dupin pour clore l'agonie.

En déclarant la guerre au duel, monsieur l'avocat général Dupin a fait, comme je ne sais quel Romain, un vaste pli à sa robe, et c'est dans ce pli que sont venus se cacher tous les poltrons du royaume. Ceux-ci, qui sont nombreux, peuvent aujourd'hui être braves sans frais, ce qui permet de généraliser notre valeur nationale et de multiplier les hypocrites du point d'honneur.

On a jugé dernièrement en province une affaire de duel. Un avocat et un avoué s'étaient créé l'habitude de se dire des choses atroces à toutes les audiences.

On sait que jamais les tribunaux ne s'interposent dans ces luttes d'injures.

Si vous en voulez à quelqu'un, vous pouvez, moyennant cinq francs, et sous le plus frivole prétexte, lui lancer une assignation. Pour une cinquantaine de francs, un avocat s'attendrit au récit de votre grief, quel qu'il soit; pour soixante francs, il prend feu contre le défendeur et court furieux se mesurer avec l'avocat de celui-ci, qui, de son côté, a fait provision d'injures.

Vous faites donc dire à votre partie adverse une foule de choses que vous ne voudriez pas dire vous-même; les avocats s'exaspèrent pour votre argent, finissent par s'échauffer pour leur propre compte, et les juges, bercés dans un demi-sommeil, ne disent jamais : C'est assez.

C'était une querelle de tribunal qui avait mis le pistolet à la main des deux personnages dont l'un a été tué.

Le jury a fait preuve de bonne foi, d'intelligence des mœurs et des nécessités sociales, en prononçant l'acquittement du survivant et des témoins; mais la cour, toujours en vertu de la jurisprudence inventée par monsieur Dupin, les a condamnés à quelque 8,000 fr. de dommages-intérêts.

C'est-à-dire que voilà le duel devenu un privilége aristocratique de la fortune. A cause de la prison qui l'attend, il est clair qu'un homme qui a besoin de son temps pour vivre n'a pas le droit de se battre. Les amendes l'écraseront, si le sort des armes l'a favorisé.

De la sorte, on peut souffleter impunément l'écrivain, l'artiste, l'employé, tous ceux enfin que la prison peut ruiner.

Le militaire, l'oisif, le riche, ont seuls le droit de montrer encore un peu de cette susceptibilité qui faisait autrefois de notre nation la nation la plus polie.

Il faut maintenant

Avoir du temps à perdre pour se faire respecter, et de l'argent pour payer le sang d'un adversaire.

XIII

LES COMIQUES

Pour réussir auprès des femmes, dans ce bas monde, chacun cherche une manière appropriée à sa nature, à son caractère et à sa position.

Les uns s'illustrent par une littérature lamentable et font gémir les petites filles sur les malheurs d'un feuilleton écrit tout entier en exclamations douloureuses.

Les autres travaillent dans l'éloquence et tâchent de devenir députés, afin d'offrir à des femmes des billets de Chambre pour les séances où se discute la pêche de la morue.

Il y en a qui s'en vont dans les ateliers de peinture, apprendre de quoi faire des petits portraits ou des charges de profil. — L'amateur dépasse difficilement le profil. — Et, à la campagne, ils profilent tout le genre humain, les maîtres et les chiens de la maison.

Quelques-uns chantent, non plus des barcarolles, comme jadis le brillant colonel Brack, mais des *canzonnette* italiennes quand ils se supposent un ténor; ou des polissonneries napolitaines quand ils se croient aussi gros, aussi gais et aussi basses que Lablache.

Quant à la guitare, on n'en joue plus que dans les colonies.

Les pianistes amateurs sont assez recherchés, quand ils ne prétendent pas jouer des valses de leur composition.

Il y a encore, pour réussir, la conversation, le luxe, la toilette, les chevaux, et une foule d'autres moyens par lesquels chacun essaye d'être établi, selon l'expression vulgaire, comme *homme aimable en société*.

Car, il faut bien le dire, la plupart des actions des hommes, même les plus sérieuses et les plus graves, ont ce but: plaire aux femmes. Et leur amour-propre ne veut des distinctions, des uniformes, des costumes,

des ordres et des plaques, que pour éblouir le regard des femmes.

Dans cette énumération des divers moyens *d'être aimable en société,* il en est un tout à fait français dont la nature n'a pas été étudiée et qu'on a négligé d'appeler par un nom générique.

Dans le monde des commis voyageurs, les jeunes farceurs qui savent contrefaire le miaulement du chat et l'aboiement du chien, imiter le bruit de la scie, tirer les cartes, retourner leurs paupières, parler comme Mayeux et déclamer comme Frédérick Lemaître, faire lever pendant la nuit les notaires et les accoucheurs sous prétexte de testament ou de mal d'enfant, dételer les chevaux de cabriolet, écrire en rébus, s'introduire dans la bouche des bougies allumées, embrasser sur le boulevard des gens inconnus, et arrêter les cochers de fiacre pour entamer ce dialogue qui se termine par la citation d'un vers fameux.

— Cocher! êtes-vous loué?

— Non, monsieur.

— Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous *loue.*

Toute cette engeance fatale aux portiers, aux bourgeois, aux épiciers, est connue sous le nom de *loustics,* emprunté aux farceurs de régiment.

Mais dans le monde, indépendamment des *loustics,* il y a les gens qui se dévouent aux plaisirs de leurs

semblables et abordent franchement la position de *comiques*.

Le *comique* travaille très-sérieusement ses folies, comme Odry a travaillé ce *hein!* si larmoyant, quand il écoutait un récit douloureux.

Il ne procède pas par la conversation, mais par des scènes ou des charges; on l'oublie dans un coin sans lui rien dire, jusqu'au moment où on le produit pour l'admirer.

Alors le *comique* se développe.

On lui demande la scène de la *cour d'assises* ou sa chanson du *Gamin sentimental.*

Cette chanson, qui ne chante rien et qui s'accompagne avec un tapotement monotone d'accords sur le piano, est entrelardée de facéties que le *comique* a composées lui-même, le tout gravé, avec dédicace à Ch. Plantade ou à Bérat, dont il est nécessairement le flatteur et l'ami.

Le *comique* est indispensable pour toutes les innocentes niaiseries du monde qui ne demandent pas d'esprit, mais du mouvement, du dérangement et une certaine verve de désordre.

Si, pour jouer des proverbes ou des charades, il faut déplacer des meubles, improviser un costume avec des loques informes, grimer des visages, organiser un orchestre avec des pincettes et des bassinoires, le *comique* est fécond en ressources; il s'agite dans cette mise

en scène dont il interrompt chaque détail par des lazzi ; c'est lui qui trouve les meilleurs mots de charades, qui remplit le mieux son rôle, qui joue le mieux les charlatans, les commissaires de police et les empereurs romains.

Dans la comédie de société, il excelle par son universelle bonne volonté : il accepte tous les emplois et pousse l'immolation de lui-même jusqu'à danser des pas de Taglioni avec un jupon de gaze et des roses dans les cheveux.

Et, chose injuste!

Quand le *comique* a fini ses exercices, qui ont tant fait rire, il est récompensé par un délaissement absolu.

Il n'y a pas de vie de château possible sans un *comique*.

C'est une grosse affaire que de jouer la comédie loin de Paris, dans les terres, et la difficulté en double le plaisir.

Or, à côté des amateurs naturels, sans prétention, et par cette raison excellents, que le hasard révèle comme de grands comédiens, la nécessité d'un *comique* est absolue pour organiser l'administration de la troupe, peindre les décors, tendre un salon, découper des arbres, distribuer les rôles et quelquefois souffler.

C'est à l'emploi de souffleur, emploi modeste en apparence, que le *comique* demande ses effets les plus

bouffons. Tantôt il souffle trop, tantôt pas assez, tantôt trop bas, tantôt trop haut, toujours de manière à amener des coq-à-l'âne et des rires généraux; souvent, pour intimider les actrices, il abuse de sa position en lorgnant leurs mollets, et du fond de son trou leur adresse les *grimaces* les plus propres à les déconcerter.

Pendant les répétitions, pendant que les uns étudient au coin d'une allée du parc, que les autres, dans leurs chambres, hurlent comme des cymbales, le *comique* va de l'un à l'autre, inquiète celle-ci sur la couleur de la robe qu'elle a choisie, celui-là sur l'effet équivoque de ses mollets, conduit les répétitions partielles, chante les couplets de tout le monde, rédige une affiche burlesque, fait au public des annonces excentriques, et trouve enfin dans cette succession d'événements matière à glose, à rire et à bruit.

Du reste, ce goût de la comédie hors Paris se propage avec une fureur croissante : depuis qu'il n'y a plus de véritable société, on remplace les causeries, les réunions, les cercles, les soupers, tous les plaisirs intimes d'autrefois, par des plaisirs de passage, par des courses de Chantilly, des voyages aux eaux, par de la comédie de château, toutes choses qui amusent, qui rapprochent, mais qui ne lient pas.

La passion du travestissement est universelle, elle gagne tous les âges, tous les sexes et toutes les provinces : voici à quel point.

Il n'y a pas bien longtemps, *le Hussard de Felsheim* a été joué au château de M...., près de Tours, et l'on assure que deux jeunes personnes charmantes et bien élevées, ayant accepté les rôles des deux pages, n'ont pas dédaigné de montrer dans leurs pantalons de tricot blanc collant des formes dont leurs maris n'auront pas la première vue.

On parle aussi d'un jeune diplomate qui, désespérant de voir briller à sa boutonnière la moire rouge du ruban de l'honneur, et n'ayant pas songé, pour l'obtenir, à se faire nommer sergent-major dans la garde nationale, se console par une illusion théâtrale de l'ingratitude du pouvoir : il court les châteaux à comédies, et s'offre toujours pour jouer les *décorés*.

Pour en revenir au *comique*, sa destinée le trompe bien.

Il y a trente ans, un homme tant soit peu chansonnier ou ventriloque était accueilli avec transport dans la société, et chaudement poussé dans les emplois publics. Aujourd'hui, le *comique* perd son temps et ses frais: les députés et les ministres encouragent peu les chanteurs de romances et les héros de proverbes. Quant aux femmes, chose singulière et pourtant explicable! elles éprouvent une joie maligne et coquette à mépriser ceux qui font tant pour les distraire, et, détournant les yeux de celui qui s'agite, qui grimace pour leur amusement, elles vont choisir dans un coin le

grognon taciturne et froid qui ne figure que comme trouble-fête dans les plaisirs d'autrui.

Sans doute, les gens comiques ne sont pas nécessairement amusants; mais il faut convenir que de nos jours on fait la place trop belle aux ennuyeux.

XIV

LES LARMOYEURS

Pleurer à volonté a toujours été un talent fort rare, le plus inappréciable des talents.

Nulle éloquence n'a jamais pu remplacer l'éloquence des larmes, et bien des orateurs, à bout de raisons, de gestes et de phrases, ont eu recours à elles comme à un extrême et immanquable moyen de persuader : témoin monsieur Thiers. On est sans armes contre ce flux à deux robinets qui vous inonde en un clin d'œil, pénètre par tous les pores de votre sensibilité et vous fait déborder le cœur.

Le larmoyeur politique est heureusement assez rare, et monsieur Thiers seul est capable, dans notre époque raisonneuse et peu sentimentale, d'apparaître à la tribune comme la fille de Jephté.

Les larmes sont d'un usage bien plus fréquent dans

les relations privées. Il n'est pas de jour où une petite pluie de larmes ne trouverait son emploi, si chacun avait à sa disposition une grande fontaine lacrymale.

O vous qui pratiquez les femmes, les aimez beaucoup et les implorez souvent ! dites, combien de fois n'avez-vous pas appelé à votre secours la larme absente? combien de fois n'auriez-vous pas payé de plusieurs années de votre existence la plus petite des peaux d'oignon?

Heureux ceux qui pleurent, le royaume de ce monde leur appartient.

L'art de pleurer est le premier des arts; de lui tout dépend, sans contredit. Nous avons des écoles sans nombre; chaque science, même la plus douteuse, chaque langue, même la plus inconnue, a ses professeurs, ses élèves, ses rudiments imprimés et offerts à qui veut les apprendre, et nous n'avons pas une école de larmes.

De nos jours, chacun veut devenir polyglotte. On s'expose aux mystifications des professeurs de chinois et de tartare-mantchou, dans l'espérance qu'on pourra arriver à se faire comprendre sur toute la surface de la terre. Malheureux! apprenez à pleurer, et vous serez compris partout.

Ouvrez la bouche et pleurez, cela ne veut-il pas dire que vous avez faim? Ouvrez la bouche et buvez vos larmes, cela ne veut-il pas dire que vous avez soif?

Pleurez et joignez les mains en regardant une femme, cela ne veut-il pas dire que vous l'aimez?

La langue des larmes est la seule universellement comprise, la seule qui fût parlée avant la tour de Babel.

Et cependant, à notre époque si fière de sa civilisation et de ses prétendus progrès, il n'y a que les enfants au berceau et les femmes incomprises qui sachent la parler couramment. Cela existe pourtant, des femmes qui savent pleurer à ravir et qui se disent incomprises.

Nous devons dire, cependant, qu'un certain nombre d'ex-riches, frappés de cet aveuglement du siècle à l'endroit des larmes et bien convaincus d'ailleurs de la puissance irrésistible de ces perles brillantes quand elles sont employées avec discernement, ont résolu de se servir de cet invincible moyen pour arriver à tout, honneurs, richesses, pouvoir.

C'est le parti des *larmoyeurs ;* la société de Loyola n'est rien auprès ; nul obstacle n'arrêtera cette fraternité de larmes.

Depuis longtemps déjà le larmoyeur existait, mais seul et ne pleurant que pour son propre et privé compte. Il serait curieux de voir au juste jusqu'où pourront arriver les larmes enrégimentées, et les effets que pourront produire des chœurs de soupirs.

Les membres de la corporation s'appelleront les chevaliers de la larme à l'œil. Pour être reçu dans ce parti, il faudra passer par diverses épreuves, dont la plus difficile sera de mouiller trois mouchoirs de suite, à la seule fontaine de ses propres yeux.

En attendant que nous soit donné le spectacle de la grandeur du parti des larmoyeurs, dirigé par monsieur Thiers, disons un peu ce que c'est que le larmoyeur privé.

Il se divise en catégories nombreuses, dont voici les principales :

Le larmoyeur des rues,

Le larmoyeur des antichambres;

Le larmoyeur d'affaires;

Le larmoyeur des boudoirs;

Le larmoyeur officiel.

La première comprend tous les petits Savoyards qui vous demandent un sou en vous appelant mon général;

Toutes les mères d'enfants de carton qui vous implorent au coin des bornes, portant dans leurs bras leur prétendue progéniture soigneusement défendue contre la rigueur du froid et contre la vue des passants;

Ceux qui meurent de faim, étendus sur les trottoirs des rues les plus fréquentées entre onze heures et minuit;

Et ceux qui exercent, sans payer patente ni loyer, l'industrie des écrasés.

Toutes ces différentes espèces en viennent à des résultats assez avantageux; la plupart ramassent un petit capital qu'ils grossissent bien vite en l'employant au prêt sur gages; ils marient bien leurs filles, et finissent par devenir des citoyens importants et consi-

dérés. D'autres s'entêtent jusqu'à la fin de leurs jours à rester dans une *détresse* apparente, et, s'étant pris de passion véritable pour *leur art*, ils se livrent solidairement au plaisir d'enfouir des louis dans de vieux bas, et les vieux bas dans leur paillasse.

Tous, enfin, rendent grâce à l'*état* que des parents expérimentés leur ont donné, préférablement à toutes les professions libérales ou non que les jeunes gens choisissent à leur sortie du collége.

« La larme nous a fait ces loisirs, se disent-ils quand l'heure du repos est venue ; bénis soient nos père et mère qui, nous ayant bien fustigés, nous ont appris à beaucoup pleurer. »

On voit combien est fausse cette manière de parler qui consiste à dire : « *Il ne lui reste que les yeux pour pleurer*, » quand on veut donner une idée du dénûment le plus complet, le plus absolu. Les yeux pour pleurer sont une grande richesse; il ne s'agit que de savoir s'en servir.

Le larmoyeur des antichambres semble implorer si habilement les garçons de bureau ou les domestiques; il sait faire luire si bien à propos une larme unique dans le coin de son œil désolé, qu'il ne manque jamais d'attendrir la livrée ; et, dans les ministères comme chez les hommes puissants, quand on a pour soi les gens qui ouvrent et ferment les portes, on peut être tranquille ; tout vous réussit.

Le larmoyeur d'affaires sait admirablement se plaindre, au moment opportun, du malheureux état de sa famille, de la cherté des vivres et de la dureté des temps. Vos conditions sont bien débattues, vos prix sont bien arrêtés; cependant, au moment de conclure définitivement, un soupir est poussé, une larme arrive silencieusement, la pitié vous prend à la gorge, vous recevez à brûle-pourpoint un de ces regards auxquels on ne résiste pas; vous souscrivez à des conditions nouvelles, et vous êtes admirablement volé par un homme souvent vingt fois plus riche que vous.

Pour le larmoyeur des boudoirs, c'est, sans aucun doute, le plus dangereux ennemi de la fidélité conjugale, le crocodile le plus redoutable pour les timides colombes qui n'ont jamais reçu dans leur esprit la pensée d'une faiblesse, l'idée d'un enlèvement.

Quel sublime artiste! comme il pleure à désespérer toutes les Dorval du monde! comme il conquiert une riche dot, en persuadant à une jeune héritière qu'elle doit le suivre! comme il attendrit un cœur de veuve, qui a vu couler bien d'autres larmes cependant! Auprès de lui, Lovelace est un novice: Lovelace laisse éclater son orgueil, lui sait cacher le sien, non moins indomptable, dans les profondeurs de son ambition.

Voyez-le le front dans ses mains, les cheveux en désordre, la face pâle, l'air égaré. Longtemps il a eu l'œil sec, la résolution énergique, l'attitude fière et

véhémente, mais enfin, quand il a choisi son heure, il pleure, ce grand cœur. Qui donc résisterait à ces larmes qu'on croit si rares, à cette humiliation d'une superbe nature? Il trompe par un art consommé.

Ce qui ne l'empêche pas d'être quelquefois prévenu par la femme, qui trompe, elle, par instinct.

Le larmoyeur officiel est le plus vulgaire et le plus gauche de tous. On voit les ficelles qui lèvent la pelle de ses canaux lacrymatoires; ce qui ne l'empêche pas de conquérir de l'avancement, tant la larme est puissante, même quand elle est fausse pour tous les regards.

Du reste, il n'y a pas à s'étonner de ce pouvoir surhumain que donnent les larmes dans ce monde. Ne trouve-t-on pas dans les Écritures que les larmes du pécheur sont le plus doux encens qui puisse être apporté devant le trône de Dieu?

XV

LES FAUX ANGLAIS

Nous donnions autrefois le ton, comme il se disait, à toute l'Europe. En fait de modes, comme en fait de bien d'autres choses, nous recevons aujourd'hui la loi des Anglais.

Cette imitation, contre laquelle il a été hurlé plusieurs fois, a produit depuis quelques années, chez nous, des types très-ridicules, parce que cette imitation est grossière et entreprise gauchement.

Les gens réellement élégants sont restés élégants à la française. Tout le monde sait ce que nous entendons par *là*, sans qu'il soit besoin d'analyser cette élégance facile, simple, et dont le goût est tout le secret.

Les entrepreneurs de style anglais appartiennent en général à ces classes mixtes de la société qui ont de l'argent et des prétentions.

Ce sont, pour la plupart, des fils de notaire, d'agent de change, de marchand de bois ou de tout autre chose en gros, qui, ne voulant pas continuer le commerce de la famille, cherchent dans des carrières différentes et dans la tenue extérieure des contrastes qui déguisent leur origine.

Le premier exercice de ces faux Anglais est l'étude du silence, qui est aussi la ressource et la sauvegarde des imbéciles.

Car il y a des gens qui ne parlent jamais, de peur de dire des sottises, comme on ne sort pas à pied de peur d'être crotté.

Le faux Anglais parle donc très-peu, ce qui est *très comme il faut*. Il mange à l'anglaise, c'est-à-dire qu'il use un temps précieux à décharner une côtelette en croisant son couteau et sa fourchette à chaque

temps de repos. Il prend son verre à patte entre le deuxième et le troisième doigt, et le porte à ses lèvres après avoir, par un froncement de sourcil, engagé quelqu'un à boire *avec* lui.

Cette manière de boire *avec* les gens, au lieu de boire *à la santé* des gens, est poussée encore plus loin par les véritables faux Anglais !

Un monsieur (faux Anglais) avait à côté de lui, à table, un ami intime ; il appelle un domestique, et lui donne l'ordre d'aller dire à cet ami : Monsieur vous prie de boire *avec* lui un verre de vin de Bordeaux. L'ami, un peu rustique, et si près de celui qui lui faisait porter cette invitation, se retourne vivement, et, choquant violemment le verre de son voisin, s'écrie : « Parbleu ! tu es bien bon, si tu veux trinquer, de ne pas me le demander toi-même. Je bois à la tienne. »

Le faux Anglais avale de confiance tous les mélanges d'eau-de-vie, de poudre à canon, de genièvre, qu'on décore du nom de vin de Porto et de Xérès, et qu'il prononce *Porte* et *Cherrè*. Il ne mange pas d'huîtres sans les entremêler de petites tartines de beurre patiemment couché sur du pain avec l'extrémité du couteau ; à chaque bouchée, il penche la tête sur son assiette, toujours sans rien dire, ajoute des pommes de terre à tous ses plats, et s'abrutit dans cette opération de suprême bon genre, qui ne consiste pas à dîner, mais à manger.

Car, dîner, c'est causer;
Manger, c'est se nourrir.

Une des choses qui préoccupent le plus le faux Anglais, après le silence, qui est son fond, ce sont ses toilettes.

Pour ses gilets et ses pantalons, il s'adonne aux écossais les plus inconnus, recherche les *mac-intosh* les plus bizarres, et a bien soin de faire remarquer la petite poche que portent les Anglais pour mettre l'argent du péage des barrières.

Il a supprimé les sous-pieds, et affectionne, le matin, le gros brodequin de chasse.

Prendre aux Anglais ce qu'ils ont de bon, leurs formes de voitures, leurs chevaux, leurs cochers, c'est à merveille! Mais leur emprunter leur silence insociable et deux ou trois méchantes manies de table et de toilette, c'est fort mesquin.

La vie d'une petite bande de jeunes gens de Paris ne consiste que dans cette imitation; et ce qu'ils obtiennent, petits-fils de bourgeois et plus ou moins auditeurs au conseil d'État ou *rats politiques* qu'ils sont, c'est de ressembler tout au plus à des fils aînés de bijoutiers de Londres.

Malgré ce travail de plagiat si fatigant, ils n'ont pas l'air de grands et riches Anglais; pas plus que ces sauvages nus, ayant ramassé dans les débris d'un navire une cargaison de faux-cols, n'avaient l'air d'Eu-

ropéens parce qu'ils avaient fièrement orné leurs cous de ces morceaux de chiffon.

XVI

LES MASCARILLES

Parmi les types ridicules qui varient l'aspect de notre société, on remarque, outre le *faux Anglais*, dont nous nous sommes occupé, un autre type qui peut s'appeler le *faux Français*. Comme le *faux Anglais*, le *faux Français* n'est autre chose qu'un Français.

Né de n'importe qui, il apparaît un jour au milieu de la société parisienne, pimpant, parfumé, grasseyant, parlant beaucoup aux femmes, peu aux hommes, lâchant des sornettes en style contourné, pirouettant sur les talons, et se donnant tous les airs éventés, prenant toutes les allures victorieuses de monsieur le marquis de Mascarille, dont nous lui laissons le nom.

Le *faux Français*, ou plutôt le vrai Mascarille, est un homme d'une quarantaine d'années, qui se croit sérieusement gentilhomme, et n'admet pas de discussion là-dessus. Il fait revivre toutes les impertinences de l'ancienne cour, où son grand-père a connu monsieur de Lauzun.

Il se dit bon Français, Français de la vieille roche, vrai Français, chevalier français.

Dans les temps où l'on se connaissait en noblesse et en éducation, on distinguait très-vite sous leur enveloppe ces valets de chambre emplumés, ces coiffeurs endimanchés, ces Mascarilles en goguettes, et on les rossait avec les brancards de leur chaise à porteurs.

Aujourd'hui, l'aristocratie est devenue si bonne fille, qu'elle sait gré au premier venu de lui voler son étiquette, ses blasons, ses priviléges; elle tient compte aux gens de ce qu'ils veulent bien s'instituer barons ou marquis, et considère ce procédé comme un acte d'adhésion.

Qu'arrive-t-il? Le Mascarille moderne est plus impertinent que ceux qui naissent avec le droit de l'être.

Il bat ses domestiques, embrasse les femmes de chambre à la façon des anciens gentilshommes, se débraille quand il est gris, tutoie les actrices et les cochers, et affecte de ne pas payer ses dettes.

Il appelle cela faire revivre l'ancienne monarchie.

Ses appartements sont remplis de portraits de famille.

Quand il promène les dupes dans sa galerie d'aïeux, il s'arrête devant un portrait d'abbesse qui fut peut-être une sainte, et dit avec malice : « Mon grand-père m'a toujours dit que cette béguine-là était des soupers du régent. »

Car il ne parle jamais que régent et régence.

Tout ce qui se fait aux lumières est régence. Et, de même que le faux Anglais se bourre de pommes de terre bouillies et se noie de thé, le *Mascarille* affecte de ne manger que la nuit, parce que le souper est régence.

Il appelle le spectacle, quel qu'il soit, la comédie : la Comédie-Française; la comédie de Feydeau, pour l'Opéra-Comique. Il dit les Bouffons, et ne jure que par vrai Dieu! sacrebleu! pardieu! Quelquefois, dans les grandes occasions et quand il s'agit de montrer qu'il est de noble race, il franchit l'époque frivole des Lauzun, et, remontant aux époques héroïques de la monarchie, il emprunte aux anciens chevaliers l'apostrophe de: Vive Dieu! messeigneurs!

Ceci est pour les occasions où le parti légitimiste — dont il est — peut avoir à se montrer.

Le *Mascarille* date de la Restauration; mais il a pullulé d'une manière alarmante. Toute la nation française *s'emmascarille*, et, à force d'être égaux, nous allons tous être gentilshommes.

On compte à présent par milliers des *Mascarillons*, des Lauzuns, des hommes-régence.

Un homme qui s'établit très-effrontément *Mascarille* finit même par un mariage qui se conclut en raison du titre qu'il s'est supposé.

Et les petites filles de bourse qui épousent des *Mascarilles*, deviennent elles-mêmes des *Mascarillettes*

tellement régence, qu'elles tutoient aussi les cochers de fiacre.

Un jour, l'une d'elles monte dans une citadine en affectant l'air effaré d'une grande dame qui va retrouver incognito Richelieu à sa petite maison.

— Cocher, mène-moi vite. Quelle heure as-tu?

— Hein? comment qu' vous dit' ça?

— Quelle heure est-ce que tu as?

— Tu m'aimes donc bien, que tu me tutoies?

Le besoin de *s'emmascariller* est tellement général, qu'on va chercher des titres, des écussons, jusqu'à l'étranger.

Le commerce des familles bric-à-brac s'étend tous les jours, et voici l'annonce que donnèrent un jour tous les journaux :

FIEFS AUX TITRES DE COMTE ET DE MARQUIS

A VENDRE EN ITALIE.

Produit net : 3 pour 100.

Correspondance avec les chancelleries étrangères.

S'adresser, franco, à M. Menneville, rue Saint-Dominique Saint-Germain, 42, de 1 heure à 2.

En principe, les habitants de la France se divisent en deux classes :

Ceux qui veulent être maîtres des requêtes;

Ceux qui prétendent être *comtes*.

A l'âge de vingt et un ans, tout jeune homme doit se poser cette question :

Serai-je maître des requêtes, ou comte?

Dans le premier cas, il fait son droit, s'habille en noir, et se lie avec monsieur Hochet ou tout autre *rat politique*, pour apprendre la *triture des affaires publiques* et le chemin du conseil d'État.

Dans le second cas, il s'établit sur le boulevard, arbore un cigare qui ne s'éteint jamais, comme le feu de Vesta, et entreprend sa généalogie.

Il s'appelle n'importe comment, Dumont ou Duval.

De ce nom-là pour arriver à être *comte*, il y a plusieurs chemins à prendre.

On habite une maison absolument neuve, dont le propriétaire tient à montrer qu'il a des locataires choisis ; le portier dispose dans sa loge des cases à lettres portant le nom de tous ses administrés, que, de son propre chef, il décore de titres de fantaisie.

Le locataire du premier est *marquis* de droit.

Celui du second, *comte*.

Ainsi de suite jusqu'aux greniers, où sont entassés les *barons*.

Ceci a été pratiqué notamment dans une maison voisine de la cité d'Antin, rue de Provence : six jeunes provinciaux y devinrent comtes par le fait du

portier, et rencontrèrent de beaux mariages à raison de leur illustre origine.

Le jeune Français qui a résolu d'être *comte* doit courir les ventes aux enchères, chercher de vieux portraits, et s'acheter des aïeux bruns ou blonds, selon sa propre couleur.

Il commence alors à écrire ainsi son nom : monsieur *du Mont* ou monsieur *du Val*.

Puis il adresse lui-même à monsieur *le comte du Mont* des lettres qu'il écrit lui-même.

Pour le flatter et ne subir aucune réduction, ses fournisseurs lui donnent leurs factures sous le nom de monsieur *le comte*.

Au lieu d'un griffon ou d'un léopard, le carrossier lui peint un beau jour une couronne sur le panneau de son cabriolet.

Et les amis de monsieur *du Mont* se disent :

— As-tu vu du Mont?

— Oui, eh bien?

— Eh bien, il est comte depuis son dernier harnais.

Si monsieur du Mont fait courir des chevaux, tous les programmes le qualifient de monsieur *le comte du Mont, éleveur*.

A partir de ce moment, monsieur *le comte du Mont* s'abandonne au délire de la couronne : couronne sur son papier à lettres, couronne au coin de ses mouchoirs, sur ses pommes de canne, dans le fond de ses

chapeaux, sur ses taies d'oreiller, ses assiettes, ses verres, ses peignes, ses brosses, et jusque sur le cadre du portrait de sa *lorette*.

Tout cela est innocent, impuni, encouragé :

Par ceux qui restent roturiers et qui en rient ;

Par ceux qui sont naturellement gentilshommes, et qui en rient plus fort encore.

Être *comte* aujourd'hui, c'est une mode, un goût, comme celui de la rocaille et du Pompadour.

Comme on achète de vieux meubles et de vieilles porcelaines, on se donne une vieille femme.

XVII

LES FEU

De temps en temps, la société de Paris s'illumine d'un éclat inaccoutumé.

De brillants météores versent la flamme à grands flots, des volcans font éruption, et l'on se demande : Qu'est-ce que c'est ? Ce sont deux ou trois jeunes héritiers qui agitent ainsi la ville et la mettent sur pied.

Clochez, le carrossier des mineurs, leur a fait une calèche et un *coupé chaise à porteurs*. Les maquignons des Champs-Élysées les ont *enrossés*.

La taverne anglaise leur a fourni tous ces garnements britanniques qui, sous prétexte d'avoir *bon chic* en perruque, sont les plus mauvais et les plus ivrognes cochers.

Les chemisiers leur bariolent la poitrine de festons fleuris;

Les tailleurs les fagotent;

Les femmes à la mode leur chipent des épingles;

Des valets de chambre modèles fument leurs cigares et habitent leur linge;

Les joueurs consommés les font jouer quand ils sont gris;

Les hommes d'affaires les induisent en commandites;

Les usuriers les achèvent;

Et un beau jour l'on s'interroge en disant : Où est donc un tel?

Hélas! un tel a disparu :

L'étoile a filé,

Le météore s'est évanoui.

En termes plus intimes, les amis disent : Il y a longtemps qu'on n'a vu *feu* un tel.

Il est cuit,

Il est frit,

Il fait valoir ses terres,

Il a une mission secrète,

Il s'est fait spahi,

Il navigue,
Il étudie le slave sur les lieux,
Il se marie.

Ce qui signifie qu'on se moque charitablement du niais qui a épouvanté Paris des caracolades de ses chevaux, scandalisé les théâtres de ses parties d'avant-scène, incendié tous les restaurants de ses punchs nocturnes, et laissé une part de son avoir sur le tapis d'une table de whist.

Ah! qu'elle est longue la liste des jeunes *feu* qui ont traversé l'existence depuis dix ans! Quelques-uns sont morts, d'autres ont engraissé; il y en a qui sont sous-préfets, brigadiers de hussards, douaniers, matelots, selon l'importance et les ressources de leur famille.

Les fils de bonne maison se font chasseurs quand ils n'ont plus le sou. Ils affectent le goût des champs, l'amour des forêts, affichent la haine de la grosse bête, et, quand ils viennent passer un mois d'hiver dans ce Paris tant regretté, c'est pour raconter des duels à mort qu'ils ont soutenus contre des sangliers et des loups, narrations qu'ils accompagnent toujours d'un fredonnement de fanfares de chasse et d'une imitation nasale de la trompe.

On les reconnaît, rouges, hâlés, l'œil hébété par l'habitude de rire avec des paysans, gorgés de nourriture, portant des gilets et des pantalons devenus trop

étroits, et demandant des nouvelles de lorettes qui sont *feu* depuis quatre ans.

Ces *feu*-là sont les plus malheureux, parce qu'ils ne le sont pas franchement, et qu'ils revoient quelquefois le théâtre de leur splendeur.

Autrefois, les *feu* étaient bien plus nombreux, et ils arrivaient à la disparition par des traits de mœurs et de caractère dont la célébrité les dédommageait.

Tel celui qui, ayant signé 30,000 francs de lettres de change pour obtenir 500 francs comptant et un chameau vivant, promenait lui-même son quadrupède devant Tortoni, en le tenant par une grande laisse.

Soit à cause de la division incessante des fortunes, soit à cause des préceptes avaricieux qui gouvernent toutes les familles, les mineurs se flambent très-vite à la chandelle de la civilisation.

Depuis quelques années, on ne voit que des *feu* très-mesquins.

Nous citerons un jeune duc qu'on croyait *feu*, et qui n'en finit pas de mourir. Il allait fort vite, il courait la poste à bidet, déguisé en courrier, galonné comme un maréchal de France; il changeait de voiture comme de gants; il ne changeait pas de maîtresse, ce qui coûte bien cher. On attendait sa culbute, et il est resté.

Un autre, célèbre par sa phénoménale figure, s'est mangé en appartements, en chevaux, en actrices. Il lui reste de quoi vivre. Cela n'est pas tolérable.

Mais nous avons aussi les faux *feu*.

Quand un agent de change prend le chemin de la rivière ou de la Belgique, tout le monde saisit cette occasion de se dire volé, ce qui suppose qu'on avait de l'argent.

De même, nous voyons des vantards de ruine, des fanfarons de désordre, de mauvais sujets imaginaires, déplorer des déportements qu'ils n'ont fait que rêver.

L'hiver dernier, un mineur, ou peu s'en faut, a scandalisé toute la jeunesse de Paris par une retraite motivée sur des raisons d'invention.

Il a supposé des pertes de jeu, des paris de course. des lettres de change signées en état d'ivresse; il a poussé les hauts cris, s'est jeté aux genoux de sa mère, a pleuré abondamment, et a annoncé que des erreurs de jeunesse le forçaient de parcourir l'Amérique.

Ne pas se ruiner quand on est jeune, cela est tout au plus pardonnable.

Mais être avare et se prétendre prodigue!

Le tour est nouveau; et c'est bien là un trait de ce temps-ci qui joue au seigneur et qui paye en épicier.

L'hypocrisie de ce jeune *feu* a été démasquée.

Les amis qu'il accusait de son changement de fortune ont dressé son bilan. Il est établi qu'en un an il avait perdu trente-sept francs au piquet.

Le temps des bons *feu* est passé.

Un jeune *feu*, plus gueux que Job, s'apercevait ré-

cemment des désastres de sa toilette. La médaille de la folle vie porte sur son revers un homme mal vêtu.

Il écrivit, en conséquence, à l'un de ses amis, non moins infortuné que lui :

« Envoie-moi, je t'en prie, un pantalon d'hiver. »

A quoi l'ami répondit :

« Je ne puis t'envoyer un pantalon d'hiver, n'ayant pas divers pantalons. »

XVIII

LA BOHÊME DE PARI

Cette bohême est infiniment nombreuse et infiniment variée; elle comprend, en effet, tous ceux qui, dans Paris, dînent rarement et ne se couchent guère, et, certes, le nombre en est grand. Mais nous voulons parler de la bohême la plus bohême, de la bohême intelligente et spirituelle, qui se compose d'un certain nombre de jeunes gens propres à faire d'excellents ministres, des procureurs du roi irréprochables et des industriels audacieux.

Aux uns, les moyens manquent pour arriver : les protections, la connaissance de quelque député bon enfant; aux autres, la volonté.

Tous sont paresseux avec délices, et, comme ils ne

font rien que tourner leur siècle en ridicule, cet exercice, vu la vivacité de leur esprit, les conduit à des effets ravissants, qu'ils prodiguent volontiers dans leurs conversations comme Buckingham les perles de son manteau.

Le bohémien a ordinairement commencé son droit; mais la vie du quartier latin et de la Chaumière lui a bientôt déplu, il a passé les ponts, dépensé en toute hâte les quelques billets de banque que son père lui avait laissés, et le voilà lancé sur la mer orageuse et fertile en naufrages de Paris, frisant la correctionnelle et changeant souvent d'hôtel, plus souvent qu'il ne voudrait.

Le bohémien est toujours un peu littérateur, il se donne le luxe de la poésie comme pourrait faire un grand seigneur, et il fait des vers comme s'il avait dans sa poche de quoi dîner. Nul ne pourrait compter les flots de créanciers qui, chaque matin, viennent assiéger sa porte; le bottier et le tailleur abondent; le restaurateur est aussi représenté, et la blanchisseuse prend sa voix la plus douce pour le décider à ouvrir.

Quelquefois il les reçoit tous et les harangue; il faudrait voir alors quelle richesse d'imagination il déploie, comme il parle merveilleusement d'héritage et d'argent prêt à être touché. Le créancier s'en va toujours content.

Plus souvent il fait le sourd et dédaigne de dép en-

ser ses paroles pour un pareil usage: alors le créancier va et vient devant sa porte, comme un ours dans sa cage, et Dieu sait les longues heures qu'il passe ainsi à attendre et à se promener.

Deux bohémiens, logeant sur le même palier, avaient trouvé un excellent moyen de se débarrasser du créancier frappeur et obstiné. Quand on heurtait à la porte de gauche, celui de droite se levait et criait : « Aurez-vous bientôt fini, avec vos coups de poing dans les portes? Vous m'empêchez de dormir, monsieur. Vous voyez bien qu'il n'y a personne, puisqu'on ne vous ouvre pas. »

Quand on frappait à la porte de droite, c'était celui de gauche qui se levait et simulait la même indignation et la même envie de dormir.

Le créancier, si grande que fût sa fureur, ne pouvait rien répondre à ces excellentes raisons, et s'en allait très-mécontent et très-peu payé.

Nous avons connu un bohémien qui a vécu dix ans à Paris, recevant sa pâture du bon Dieu, comme les petits oiseaux. A l'heure qu'il est, il professe l'histoire dans un collége de province; et la chose est d'autant plus méritoire de sa part, que lorsqu'il a ouvert son cours, ses élèves en savaient certainement plus que lui.

Il y a eu, pendant quelques années, à Paris, dans un certain hôtel garni, une confrérie de ces bohémiens

qui méritait, pour son esprit, pour son insouciance et pour la distinction de ses manières, de marcher à la tête de la bande.

La confrérie était peu nombreuse, et il était fort difficile d'y entrer.

On avait fait vœu de paresse,

Vœu de pauvreté,

Vœu de célibat.

Tous les membres étaient, en effet, très-pauvres, très-paresseux et très-célibataires.

Le dîner était la chose importante et difficile à conquérir; car pour déjeuner, on déjeunait toujours de la manière suivante :

On entrait dans le premier café venu, et l'on déjeunait sans le moindre souci du quart d'heure de Rabelais; puis on fumait des cigares, puis on lisait des journaux; puis, enfin, on causait comme de vrais gentilshommes qui auraient eu du loisir et beaucoup d'argent dans leur poche.

Vers deux heures, on songeait à vider les lieux, et, pour arriver à ce résultat, il fallait solder la dépense. A cet effet, un de la bande allait battre les environs pour tâcher de *faire* un écu de cinq francs. Quelquefois deux partaient ensemble pour cette chasse au numéraire, et sondaient, chacun de son côté, les profondeurs des rues et des boulevards pour tâcher de

découvrir une figure de connaissance capable de leur prêter cent sous. Aussitôt que la chasse avait donné, la bande était délivrée.

Une fois ou deux, un des chasseurs, après avoir trouvé les cinq francs cherchés, n'en laissa pas moins son monde en gage; celui-là fut proclamé *fort* et reçut les félicitations de la société.

Le sou du pont des Arts ne se trouve pas même dans la poche du bohémien, quoiqu'il ait des gants blancs, du linge propre, et souvent une canne à pomme d'or. Comme il est flâneur par état, il préfère d'ailleurs le pont Neuf et le pont Royal, car il abhorre le chemin le plus court.

Une fois, pourtant, un bohémien, pressé d'arriver, se présente au pont des Arts : c'était le soir, vers onze heures; il fallait passer, et le sou manquait à l'appel de sa main impatiente, qui ne fouillait pas même les poches, sûre qu'elle était de n'y rien trouver.

L'invalide sommeillait, mais d'un sommeil léger, que le moindre bruit ferait cesser. Notre bohémien s'avance doucement. Malheur! voilà l'invalide qui s'éveille. Le bruit cessant, il se rendort; mais le pavé crie de nouveau sous la botte du bohémien, et l'invalide de se *reréveiller*.

Après cinq ou six tentatives infructueuses pour passer en sournois, le bohémien réfléchit qu'il a de bonnes jambes et qu'une de celles de l'invalide doit proba-

blement être de bois, et il s'élance sur le pont au pas de course. L'invalide crie en vain, le bohémien a vaincu.

Ce que le bohémien connaît le mieux, c'est le bureau du mont-de-piété. C'est lui qui, logeant au-dessus d'un bureau d'engagement, a fait ce joli mot bien connu : « Je suis au-dessus de mes affaires. »

Il arrive quelquefois à la bohême de ne pas dîner. La chose est triste, en hiver surtout. En été, on se nourrit de soleil et de poussière, et d'ailleurs on n'a pas faim; mais, en hiver, les estomacs se creusent avec une rapidité désespérante. Et voyez de quelle dose de philosophie il faut alors que le bohémien soit pourvu quand il voit passer, le cure-dent à la bouche et le teint animé, ces êtres nombreux qui dînent tous les jours et qui n'ont pas besoin d'esprit pour cela.

Quand on n'a pas dîné, on dort à ravir; c'est une consolation. Le bohémien dort beaucoup.

Avant que les salons de jeu de monsieur Benazet eussent été fermés de par la loi, le bohémien était toujours riche, riche d'espérances au moins. Il n'y a pas de lord qui dépense avec plus de grandeur ses millions que ne le faisait le bohémien pour quelques billets de 1,000 francs qu'une bonne veine lui amenait de loin en loin.

Un d'entre eux avait un jour gagné 30,000 francs. Il sort, distribuant des louis et des écus à tous ceux qui

en voulaient, et son entourage était nombreux. Il erra dans le Palais-Royal, cherchant une figure amie pour lui faire partager sa joie et sa richesse : personne ! La satisfaction lui avait ôté l'appétit. L'ennui le fait remonter au jeu ; une heure après, l'appétit était revenu, et il dînait avec son dernier franc chez le marchand de vin du coin.

Tout jeune homme ayant vécu à Paris a plus ou moins été de la bohême. La petite fraction dont nous parlions tout à l'heure, et qui était une bohême dans la bohême, avait un nombre de membres déterminé, et il était très-difficile d'y être admis. La bande est dispersée à l'heure qu'il est : les uns sont devenus riches, les autres courent les mers, les autres sont en train de devenir conseillers d'État.

Avant de se séparer, ils se réunirent un jour dans l'île de Poissy pour faire un repas d'adieux et pour brûler en effigie un des leurs qui s'était marié. Le supplicié reçut avis de son exécution, et il en fit part à sa femme, qui eut grand'peur. Mais l'ex-bohémien la tranquillisa très-vite, et il eut de beaux enfants destinés à faire de charmants bohêmes.

Nos pères nous racontaient leurs longues campagnes à travers l'Europe ; maintenant que le nombre des vieux troupiers conteurs diminue sensiblement chaque jour, ce sont les ex-bohémiens qui les remplacent peu à peu. L'ex-bohémien raconte aux popula-

tions des provinces ses campagnes sur le pavé de Paris; il redit les chances diverses qu'il a courues, et surtout il leur fait connaître le Paris souterrain, ce monde dont il n'est question ni dans les livres, ni dans les villes, ni dans les journaux, et dont presque aucun Parisien de Paris ne se doute.

La bohême doit être jeune; il faut qu'elle se renouvelle continuellement. Si le bohémien avait plus de trente ans, on le confondrait avec le filou.

XIX

LA LITTÉRATURE DES ARTICLES DE MODE

Notre temps, qui manque de beaucoup de choses, manque absolument de littérature.

Mais il ne manque pas de feuilletons.

Une curieuse histoire à écrire serait l'histoire de ces feuilletons. Pour le moment, nous voulons dire quelques mots seulement du feuilleton de modes.

Voici comment il se confectionne :

Un entrepreneur afferme, dans plusieurs journaux plus ou moins bien établis, le droit d'insérer par mois un certain nombre d'articles de modes.

Quand il a ses traités bien et dûment signés et parafés, il court chez les modistes, les tailleurs, les lampistes, les tapissiers, les marchands de curiosités, chez tous les industriels, enfin, qui éprouvent le besoin d'être vantés dans les journaux, et il leur débite, à eux marchands, sa marchandise, c'est-à-dire des lignes de ses articles.

Ces individus s'engagent à se faire vanter pendant toute une année, moyennant des chapeaux, des meubles, etc., et dans un nombre de lignes déterminé; après quoi, ils s'endorment tranquilles, convaincus par l'entrepreneur qu'ils auront bientôt une grande réputation, et partant une fortune considérable.

L'entrepreneur, rentré chez lui, sonne son rédacteur d'articles modes... Celui-ci accourt, la plume à la main, le regard soumis.

Le rédacteur de l'article *modes* est un littérateur incompris qui a de l'indépendance et à qui les directeurs de théâtre ont refusé beaucoup de pièces.

Par amour de la liberté et de la poésie, il n'a pas voulu être commis; c'est pourquoi il est présentement homme de lettres de l'entrepreneur.

Celui-ci lui commande de longs articles dans lesquels il faut faire *mousser* les modistes en dix lignes, le tailleur en cinq, et le coiffeur en une. Il faut qu'il passe, sans transition, du style diffus au style concis. Malheur à lui s'il emploie une demi-ligne de trop pour l'arron-

dissement de sa période ; l'entrepreneur, qui tient peu à l'harmonie, lui sabre ses phrases impitoyablement et lui lave la tête d'importance.

Notre rédacteur, forcé de louer toujours, de louer sans cesse, oublie complétement toutes les formes du langage qui ne sont pas consacrées pour l'éloge ; mais, en revanche, il amasse dans son cœur un grand fonds de haine contre son patron, qu'il méprise d'autant plus volontiers que celui-ci ne le paye guère.

Le prix de l'article *modes* varie, en effet, de trente à quarante sous, payable en marchandises.

Ce qui fait que le rédacteur a parfois des bottes, des gants de temps en temps, mais qu'il dîne fort rarement.

Voilà comment le commerce des muses mène au commerce des articles de modes.

Notre homme signe tous ses articles d'une foule de pseudonymes féminins très-recherchés et très-aristocratiques ; il rend compte des réunions du grand monde, qu'il ne connaît même par ouï-dire, ce qui le conduit naturellement à commettre les bourdes les plus ravissantes. C'est ainsi qu'il parle des mains blanches d'une mulâtresse ou des cheveux blonds d'une femme brune.

Tout ceci n'empêche pas l'abonné de province de lire avec attention l'article *modes*, et de croire de toute son âme aux toilettes fantastiques pompeusement dé-

crites, et qui n'ont jamais existé que dans son imagination, après qu'il a lu son journal.

XX

LE BRIC-A-BRAC

Le goût des anciens meubles est une épidémie trop grave pour passer inobservée à travers nos mœurs modernes.

Enfantée par cette réaction qui réhabilita les chefs-d'œuvre nationaux des temps passés, qui remit en lumière les noms et les choses que le dix-huitième siècle avait étouffés, la fureur des antiquailles s'est traduite en culte. C'est une religion qui a son fanatisme, ses apôtres, ses prosélytes, ses temples, ses hérésies.

Avant que, de nos jours, des esprits mécontents du présent, peu confiants dans les chances de l'avenir, eussent jeté un regard en arrière sur le passé pour compter avec lui.

Avant qu'on eût ressuscité le moyen âge, redressé ses arcs-boutants, recousu ses pourpoints, retrempé ses dagues, fourbi ses hauberts, rembourré ses chaises et redit ses jurons,

Il existait une livide industrie, un commerce de

cuivre oxydé, de miroirs sans tain, de couteaux sans manche, de broches rouillées, de vieux pots de moutarde, de banquettes éventrées.

Ceux qui consacraient leur intelligence d'homme à l'appréciation et à l'achat de ces ordures, s'appelaient du nom modeste de marchands de bric-à-brac, dénomination humble dont la racine n'a pas encore occupé les étymologistes, et dont le caractère argotique ne lui présageait pas une place dans le langage à la mode.

Les marchands de bric-à-brac couraient les ventes *après décès* ou *pour cause de départ*, choisissant la quantité de pincettes et de soufflets crevés qui manquait à la boutique, puis rentraient se rouiller avec leur ferraille;

Quand tout à coup, une génération d'artistes, inspirée par des révélations littéraires, se mit en quête des débris du temps passé:

Panneaux de boiseries sculptées, fragments de bas-reliefs, vieux brocarts, damas séculaires, tout ce qui leur tombait sous la main, en voyage, dans une auberge, dans une ferme, au foyer d'une chaumière, venait par le roulage orner un coin de l'atelier, surmonter une porte, affubler un mannequin.

Les artistes ne s'en rapportent qu'à leur sens pour le choix de leurs émotions; ils ne savent, ils ne peuvent payer cher une trouvaille de vieux meubles qu'ils n'auront pas dépistés avec leur propre flair.

Aussi les marchands de bric-à-brac n'eussent pas fait fortune avec eux et franchi la limite de leur commerce de moisissure, si la mode n'avait imprimé un élan de vogue à cette réhabilitation, tentée d'abord par l'esprit de recherche et le sentiment du pittoresque.

Mais ce goût a gagné toutes les classes : sorti, comme nous l'avons dit, de peintres fureteurs et antiquaires, il est descendu chez les gens du monde, chez des femmes qui ont ruiné leurs maris et leurs amants en pâte dure, en pâte tendre, en craquelé, en Coromandel, en biscuit, en céladon, en burgau, en marcassite, en jargon, en faenza, en damas, en brocatelle et autres drogues puantes ou cassées, s'il y en a d'oubliées dans cette nomenclature.

Puis, de degré en degré, le *rococo* est encore descendu plus bas. Il a orné des arrière-boutiques, des chambres de commis, et ne s'arrêtera plus.

Il est impossible de manger, de boire, de s'asseoir, de vivre, enfin, dans autre chose que de l'histoire de France en bois, en porcelaine et en verre.

Il faut cependant bien se faire une raison et une question.

A moins de supposer qu'il y a une France souterraine ou aérienne où tous les mobiliers de la monarchie se sont conservés à l'abri des vers et des papillons, est-il possible qu'en dix ans toute la France

moderne se soit trouvée remeublée, comme par enchantement, avec des objets venant de nos aïeux ?

Le fait est qu'aujourd'hui le bric-à-brac est une industrie formidable, que le gros marchand de bric-à-brac possède jusqu'à 500,000 francs de marchandises, et qu'il est propriétaire foncier.

Par son importance, il a racheté l'humilité de ses devanciers;

Il joint à l'insolence de la richesse un dédain singulier de l'acheteur, une répugnance originale à céder des objets qu'il a tirés d'un grenier, regrattés, vernis, pour lesquels il s'est passionné, et qu'il aime avec des entrailles de père et d'artiste.

De telle sorte que le bric-à-brac ne serait abordable pour aucune fortune, si les fins de mois, les grandes échéances, le terme du loyer, ne ramenaient aux régions de l'actualité le marchand qui s'encadre dans les auréoles de la renaissance.

Cette industrie a pris d'énormes développements. Des commis voyageurs vont partout frapper à la porte des vieux châteaux, des anciens couvents, des domaines nationaux, quêtant des bahuts, des dressoirs, des hanaps.

Apportées à Paris, ces reliques sont soumises à un travail de réparation qui métamorphose en meubles admirables des pans de bois vermoulus, qui ravive des incrustations effacées par le temps ; puis des

équipages s'arrêtent à la porte des musées du quai Voltaire, chez Monbro, chez Gansberg; et d'élégantes femmes, parlant *moyen âge*, *renaissance* et *rococo*, enlèvent à prix d'or une stalle gothique, un panneau de Jean Goujon, un chiffonnier de Riesener.

Au fait, quand une époque s'est abrutie volontairement dans l'ignorance de tous les arts,

Quand, au lieu de piloris, on dresse des pavillons triomphaux aux crétins qui exposent nos commodes plates, nos lits à flasques et nos chaises de poupées,

Tout ce qui conserve de l'intelligence ou de l'argent doit demander à des temps moins barbares le luxe de la vie, les jouissances de l'intérieur, les formes élégantes, les meubles spirituels, et se méfier des angles droits qui blessent les pieds et bossuent le front.

La cause des turpitudes qui déshonorent l'ameublement moderne n'est pas difficile à trouver.

Livrés à eux-mêmes, nos ébénistes assemblent des pièces de bois, sans notion de dessin, sans idées de la proportion, ignorants de la science de l'ornement, science perdue aujourd'hui, dont le premier venu de nos architectes ne se doute pas, science qui, seule, relève la pensée et l'esprit de l'artiste, quand la partie mathématique du monument est accomplie.

Au lieu de végéter dans un misérable amour-propre, de sauter après des croix et des commandes

mesquines, si les peintres et les sculpteurs obscurs appliquaient à la pratique des arts confortables une fraction des idées qu'ils consument en pure perte sur de grandes toiles ou sur des blocs de marbre, les grands talents se classeraient d'eux-mêmes, et les talents médiocres ne mourraient plus de faim.

Nous verrions les objets de la vie intérieure s'empreindre d'élégance, prendre cette variété et cette pureté de forme qui ne manquent jamais aux moindres ustensiles de nos aïeux.

Coustou exécutait en bois les figures de la Renommée et de la France qui couronnaient le lit de Louis XIV;

Et, de son temps, Poussin disait en parlant de la France :

« Dans ce pays, on m'occupe à dessiner des ornements de cheminée, de frontispice et de couverture de livres. »

Il n'en fut pas moins peintre admirable.

Voyez ce que produisent nos élèves peintres qui ne dessinent pas de reliures!

Si les gens du monde ont abominé l'acajou et le placage, il ne faut donc s'en prendre qu'à l'inhabileté des fabricants modernes.

Mais du jour où le goût du bric-à-brac a passé de l'atelier du peintre dans le salon de la femme à la mode, dans le cabinet de l'amateur;

Du jour où ces objets, qui étaient pour le peintre un sujet d'étude, un modèle de forme, firent partie de l'ameublement usuel, on conçoit qu'une distinction s'est établie entre les collections des uns et les collections des autres.

Ainsi, l'artiste achète sans hésiter un vieux pot fêlé, s'il est d'un dessin gracieux; une table vermoulue, si les trois pieds qui lui restent conservent une torsade capricieuse.

L'amateur ne paye rien que d'intact, de bien restauré,

Le plus souvent sans y rien comprendre, comme les bibliophiles achètent de belles éditions, qu'ils idolâtrent, revendent,

Et ne lisent pas.

Avec quel soin aussi les marchands recherchent ou inventent l'origine illustre du meuble qu'il s'agit de placer!

Quelle minutie ils apportent dans la réparation des détails, afin que l'objet ait toujours une valeur, *si monsieur voulait s'en défaire!*

Mais l'abus les perd: aujourd'hui le *bric-à-brac* est menacé d'un discrédit prochain, et, il faut le dire, mérité.

S'il y a encore des gobe-mouches qui croient sur parole posséder le bureau de travail de monsieur de Maurepas, s'asseoir sur un sofa témoin des entretiens

galants de Louis XV, manger sur une table vermoulue du bon roi Henri (le bon roi Henri est à la mode), si quelques demoiselles de mauvaise vie sont toutes fières de se rincer le mufle dans une cuvette où la Dubarry baignait ses joues honorées de baisers royaux, ces benêts deviennent de plus en plus rares;

Et cela est justice; car,

Après le vin de Champagne qui se fabrique avec de la fleur de sureau et de l'acide carbonique,

Après la beauté des femmes de théâtre, beauté qui se fait avec des petits pots et de la crinoline,

Après l'éloquence parlementaire, qui se prépare avec des lambeaux de journaux et des rubriques de palais,

Il n'y a pas de commerce où la tricherie se pratique d'une manière plus effrontée.

Le bahut apocryphe se confectionne par milliers dans le faubourg Saint-Antoine, tous les tourneurs de chaises font des pieds torses pour des tables de Henri IV; des rapins sculpteurs font du Jean Goujon par pacotille.

Il y a en outre une fraude dont le secret mérite d'être connu.

Les marchands de bric-à-brac ne se bornent pas à exposer à la curiosité des amateurs des monceaux de vieilleries.

L'antiquaire pur aime mieux ce qu'il appelle *déterrer une vieille chose* que de l'acheter dans une boutique, comme peut le faire la première personne venue, atteinte du goût moyen âge.

Voici ce qui se pratique :

Les objets rococo une fois fabriqués, on les disperse, on les place en dépôt chez de pauvres gens, et principalement chez les portiers, dont le mobilier est le plus exposé à la vue des allants et des venants. Les objets leur sont confiés avec la manière de s'en servir.

Un monsieur passe devant une loge de portier ; ses yeux sont frappés de la beauté d'une pendule Louis XIV, dont ce brave homme a orné sa cheminée.

Il fait sur cette trouvaille des questions auxquelles le portier répond les hâbleries les plus excentriques. C'est une pendule qui lui vient de son père qui la tenait d'un marquis qui la lui donna avant de monter sur l'échafaud. Il ne sait pas ce qu'elle vaut, mais il a toujours entendu dire qu'elle avait coûté 1,500 fr. dans le temps.

L'antiquaire n'y tient pas. Il brûle d'abuser de l'ignorance du portier, et lui donne avec feu 1,000 fr. d'une drogue qui en vaut 200.

L'antiquaire voyageur, le touriste érudit, ne sont pas moins attrapés.

Ils courent les fermes, les villages, entrent dans

les maisons de paysans, toujours préoccupés de moyen âge et de renaissance, achetant des bahuts bretons, des crédences normandes qu'ils prennent pour des trésors héréditaires, et remportent fièrement à Paris des objets qui en viennent, qui y ont été fabriqués puis déposés en province pour y prendre le parfum de la vétusté et le crédit de l'histoire.

Moyennant une légère remise, tous les paysans se chargent, pour le compte des marchands de Paris, de débiter ainsi leurs vieilleries.

Pour s'adresser, non-seulement à la *rocomanie* mais encore à la cupidité, ces susdits marchands ont en outre imaginé de répandre souvent dans les journaux, des histoires de gens qui, en brisant un vieux meuble, trouvent derrière les tiroirs des paquets de pièces d'or à l'effigie de Henri III.

Et cette circonstance imprime une nouvelle fureur à la recherche des bahuts. Il n'est personne qui n'espère acheter trop bon marché une chose de grand prix, et par-dessus le marché dépouiller un pauvre diable d'un trésor qui lui appartiendrait.

Ce qui offre de l'analogie avec le vol à l'américaine, qui attrape celui qui cherchait une dupe.

A défaut du sentiment d'art, à défaut d'une conviction profonde, le caprice, l'esprit de changement et l'intérêt des marchands qui ne pouvaient défrayer tous les amateurs avec une même époque, ont donné

successivement la vogue aux différents styles d'ameublement qui ont régné depuis le moyen âge.

La première ardeur des antiquaires s'est portée sur les meubles de bois sculpté, les plus anciens qu'on pût retrouver : les bahuts, les dressoirs, les lits gothiques avec leurs courtines de serge brodée, les banquettes à dossier, les stalles avec leur dais dentelé et leurs panneaux quadrillés de losanges, entrecoupées d'ogives et de colonnettes.

Depuis, l'époque de la renaissance a soulevé les mêmes passions.

Le chêne était à peu près le seul bois qui fût alors travaillé.

Mais quelle dépense de génie sur cette matière vulgaire !

Dans le bois d'un dressoir ou d'une armoire, le ciseau de Jean Goujon rencontrait ces élégantes figures qui ne sont ni païennes ni catholiques, qui appartiennent à un ordre de divinités créé par l'admirable sculpteur.

Albert Durer aussi a laissé des sculptures en bois où se retrouve sa manière aventureuse et pittoresque.

Quand un de ses chefs-d'œuvre était achevé, les sculpteurs d'un talent moins élevé en mesuraient la proportion, en réduisaient les détails, et les reportaient sur des meubles de moindre v[illegible]r.

Ces derniers, à leur tour, servaient de modèle à

ceux qui décoraient la maison d'un fermier ou l'humble boutique d'un marchand.

C'est ainsi que l'on retrouve sur des panneaux fort grossiers des figures dont l'origine remonte à Jean Goujon, telles que les vertus théologales, les évangélistes, etc.

Si ces imitations successives finissaient par perdre en route la grâce de la pensée originelle, le dernier produit qui en découlait offrait, sinon une sculpture délicate, des ornements fins et sentis, du moins des proportions élégantes et un ensemble heureusement ordonné.

Pas un ouvrier de ce temps n'eût osé, comme les nôtres, relever de soi-même pour dessiner une armoire, poser des profils, imaginer des ornements.

Il attendait d'en haut, c'est-à-dire du maître, une bonne inspiration,

Et il l'exécutait.

Cette utile hiérarchie, fondée sur le respect de l'artisan pour l'artiste, maîtrisait aussi les autres branches de fabrication.

Les ciselures d'argent de Cellini ne ressemblent pas plus aux œuvres de nos artistes modernes que la Vénus de Milo à une borne-fontaine.

Ces coupes, ces vases aux contours surprenants, dont les figures expressives s'enlacent sur des fonds de fruits et de fleurs, ont acquis nécessairement une

immense valeur, et tiennent pour longtemps encore la première place dans nos collections.

Quelle conscience dans le travail de Bernard Palissy, le potier-sculpteur!

Aux faïences qui reproduisent avec de vives couleurs les ovations, les triomphes et la mythologie de Jules Romain, il substitua ces vaste plats où s'harmonisent des ornements jusqu'alors inconnus.

Sur un fond vert, il sème des grenades, des poires, des fruits de toute espèce, toutes les richesses de la nature végétale.

Peu confiant dans l'art de l'imitation qu'il possède à un degré si élevé, il appelle à lui des procédés inouïs; il moule la feuille de vigne, la pomme, la grappe de raisin qu'il a cueillie.

Ces couleuvres qui s'arrondissent dans le fond d'une large assiette, ces grenouilles, ces scarabées, ces limaçons qui courent sur les bords, il les moule aussi, les fige tout vivants.

La poterie n'est qu'un métier; Bernard Palissy en avait fait un art.

Quand la vogue de reliques de la Renaissance s'est un peu calmée, le siècle de Louis XIV a ouvert une vaste carrière aux recherches des amateurs.

Cette époque avait créé des variétés infinies d'objets de luxe! L'or, l'argent ont été prodigués sur de riches futilités. Les horloges, les médailles, les commodes,

les encoignures, les petits nécessaires, les coffrets, les consoles, les grands vases à riche monture, les candélabres dorés, exercèrent le génie des artistes que Louis XIV avait devinés.

Ici se place naturellement le nom le plus célèbre dans cette histoire du bric-à-brac.

C'est le nom de Boule!

Il est arrivé par la seule tradition jusqu'à nous; l'histoire l'a dédaigné comme celui d'un palefrenier.

Peu de gens soupçonnent seulement comment s'écrit ce nom; d'autres croient que c'est un mot technique ils s'imaginent que l'on dit un meuble de Boule, comme un meuble d'érable, ou encore un meuble de commande, un meuble de pacotille.

Et cependant sous le nom de cet homme se vendent tous les jours, à des prix inimaginables, des chefs-d'œuvre d'incrustation et de ciselure qu'il a exécutés, ou surveillés, ou seulement inspirés. Un célèbre bric-à-brac a exposé, il y a quelques années, dans son riche magasin, deux belles armoires dont il refusait 28,000 francs, parce qu'il les attribuait à Boule.

Et cette origine est si sérieusement constatée, que personne ne songea à se récrier contre l'exorbitance de la prétention.

Samuel Bernard paya à Boule 50,000 livres tournois un bureau sorti de ses mains.

Ce bureau, qu'est-il devenu? Existe-t-il dans la

famille Molé, à laquelle s'allia le riche financier ?

Ou bien, dans le désordre des pillages révolutionnaires, est-il allé rejoindre l'ameublement de Versailles, tout composé de Boule ! Est-il allé rejoindre ces chef-d'œuvre que Louis XIV montrait avec tant d'orgueil aux étrangers?

Car, de son temps, le célèbre ébéniste fut un des artistes favoris que le grand roi comblait d'honneurs, de caresses et d'argent.

Fils d'un ébéniste, il fut, grâce aux idées d'hérédité de son temps, obligé d'embrasser la profession de son père.

Il employa le premier le bois de l'Inde et du Brésil.

Il imagina ces coquettes arabesques à travers lesquelles l'argent, le cuivre, l'étain et l'écaille se poursuivent, s'échappent, se retrouvent et s'enlacent dans les contours les plus spirituels.

Gêné dans les limites de son état, il voulut être peintre; il composait avec ces matériaux de grands tableaux représentant des batailles, des sujets d'histoire, de chasse, voire des paysages.

Ce qui distingue ses ouvrages, c'est la sévérité et l'élégance des bronzes qu'il y ajoutait, et la grâce inimitable des profils.

Louis XIV, qui avait deviné toutes les illustrations de son siècle, n'avait garde de négliger Boule. Il le nomma graveur ordinaire du sceau, et lui donna un

logement au Louvre. Dans le brevet qu'il lui accorda, il le qualifiait d'architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, inventeur de chiffres.

Boule mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en 1732. Il laissa un fils qui eut aussi une grande réputation comme ébéniste.

Maintenant, si vous demandez aux généalogistes, aux savants du dix-huitième siècle, ce beau siècle qui a vécu d'abstractions, ce qu'était Boule, l'homme qui a fait leurs bureaux, leurs bibliothèques, leurs écritoires, ils l'ignorent.

Demandez à un encyclopédiste ce que c'est que l'*incrustation*, cet art admirable; *incrustation !*

C'est la croûte de pierre qui se forme peu à peu autour des corps qui ont séjourné dans certaines eaux.

Le même encyclopédiste appelles *meubles* les fruits pendants par racines.

Aujourd'hui, les œuvres de Boule sont l'objet de toutes les recherches et de toutes les convoitises. Mais il faut avouer avec chagrin, et malgré l'aplomb des marchands de *bric-à-brac*, que 93 et les Anglais nous ont à peu près dépouillés de ces merveilles.

Quand la lourde main du peuple s'est posée sur le palais de Versailles, elle a éparpillé, à vingt lieues à la ronde, les débris de la splendeur royale.

Plus tard, des dressoirs magnifiques gémissaient sous le poids des vaisselles d'auberge, et de galantes

encoignures étaient transformées en huches dans la demeure d'un fermier.

Les étrangers sont venus rassembler ces fragments de nos richesses déshonorées, et nous en sommes réduits à quelques restes échappés par miracle aux désastres du temps et à l'avidité des curieux d'outre-mer, et surtout à quelques imitations dont la beauté atteste encore la puissance de l'original.

L'ameublement, sous Louis XIV, était empreint d'un goût si pur, l'ornement y était appliqué avec une richesse et une variété si logiques, qu'on est tenté de condamner l'amour des *rocailles*, mot qui caractérise l'ameublement du règne de Louis XV.

Toutefois, le vieux Sèvres, le vieux Saxe, atteignent une telle perfection de main-d'œuvre, se colorent de nuances si éclatantes, qu'on pardonne aux mignardises et aux bouffissures du modelé.

C'est une chose assez peu raisonnable que ces bergers en jaquettes, ces pastourelles en paniers, qui gardent les troupeaux sous les bobèches d'un candélabre, qui indiquent avec leur houlette l'heure d'un cartel; mais ces feuillages et ces fleurs de porcelaine ont tant de séve, qu'il est impossible de ne pas admirer de pareilles merveilles.

Les meubles de madame de Pompadour, dont quelques-uns sont en circulation, ont tous ce cachet pastoral qui se sauve par la gentillesse, sinon par le goût.

Un homme très-habile s'est distingué dans ce genre sous le règne de Louis XVI; Riesener, l'ébéniste de Marie-Antoinette, enchâssait avec bonheur, dans ses meubles, des médaillons de porcelaine de Sèvres.

Mais, à partir de ce moment, le goût romain et grec, ressuscité par des gens qui portaient des habits gorge de pigeon et des bourses, a gâté pour jamais l'ameublement. Quelques amateurs blasés ont le tort d'apprécier les marqueteries de bois de couleur qui datent de cette époque maladroite; mais c'est là un goût perverti, qu'il faut condamner, parce qu'il les conduirait dans dix ans à la recherche des meubles barbares du Directoire et de l'Empire.

Nous avons vainement cherché quelle espèce d'ameublement avait pu créer l'époque de la Terreur; nous n'en avons retrouvé qu'un; tout le monde le connaît :

Il est affreux !

XXI

LES CRÉDITS UPPLÉM ENTAIRE

L'année se divise généralement en douze mois, pendant lesquels une moitié de l'espèce humaine est occupée à voler l'autre moitié.

Il y a un mois supplémentaire, un mois double, double par les misères qu'il contient et les dépenses qu'il amène, — janvier, — pendant lequel les deux moitiés de l'espèce humaine se volent réciproquement.

Le budget de chaque particulier est fait selon les prévisions de trois cent soixante-cinq jours, et un seul jour arrive, le 1er janvier, qui à lui seul en représente trente.

Ce qui constitue un treizième mois, moins douloureux peut-être par ce surcroît de frais d'argent que par les frais d'invention et de bonne grâce qu'il y faut ajouter pour se ruiner galamment.

On a beaucoup écrit, rimé et lutté contre le jour de l'an; mais il paraît qu'il a l'âme dure et qu'il se moque de l'esprit.

Il y a des gens qui protestent par l'écrit, par la fuite, par la maladie; le jour de l'an va son train, malgré ceux qui le raillent, ou qui s'absentent, ou qui tout à point se mettent au lit : il se rattrape sur ceux qui restent.

En somme, le plus sûr moyen de lui échapper, c'est de battre en retraite et de prétexter une terre où vous appellent des travaux urgents.

Aussi quelques personnes ne manquent-elles jamais à cette époque de l'année, de faire un *voyage — à la Rumford*, du nom de la fameuse soupe économique.

Ce voyage consiste à s'en aller dans les derniers jours

de décembre, où? n'importe; on s'en va comme devant un fléau, une peste, une calamité; la question est de n'être pas là de quinze jours.

Nous connaissons un aimable Italien (les Italiens ont l'avarice si spirituelle!) qui n'a jamais passé un jour de l'an ni dans sa patrie ni à Paris, où il a, comme tout le monde, trop d'amis et trop de maîtresses ce jour-là.

Depuis quelques années, une grande partie de la société parisienne ne rentre que dans le courant de janvier. Ce fallacieux plagiat des Anglais, qui passent l'hiver à la campagne, n'a d'autre but que d'éviter le tribut des pralines.

Mais occupons-nous de notre véritable sujet, des victimes à leur poste :

Voilà un pauvre diable qui court la rue, grelottant sous un habit noir, étranglé par une cravate blanche, pestant contre la pluie, le jour de l'an et les voitures, défendant sa vie contre un cabriolet impétueux, et sa toilette contre les crachements d'une roue de fiacre.

Une trogne de polichinelle grimace hors de sa poche, et deux lacets roses, qui trahissent des boîtes de chocolat, lui tombent sur les talons.

C'est un honnête employé : il vient de toucher une gratification de cent francs qu'il a déjà traduite en joujoux, en bonbons, avec lesquels il ne s'amusera pas, qu'il ne mangera pas.

Son chef a reçu ses félicitations et lui a promis de l'avancement;

Il est furieux.

Dans votre escalier, dans la rue, sur les boulevards, vous rencontrez d'autres hommes talonnés par le froid, exaspérés par la dépense.

Entrez dans les passages, chez les marchands, et consultez ces visages d'acheteurs qui ne choisissent rien, qui ne voient rien, qui payent, qui rechignent, et se mettent à courir du bijoutier chez le confiseur, de l'ébéniste au marchand de nouveautés.

Dans cette cohue de gens qui s'adressent des compliments d'une égale sincérité et des cadeaux de la même valeur,

Qui s'éclaboussent, s'embrassent, se ruinent,

Qui est content?

A qui reste-t-il un sou quand arrivent huit heures du soir? Aux enfants et surtout aux domestiques: ces derniers-là seuls reçoivent et ne donnent pas: donc le jour de l'an étant une institution favorable uniquement au bien-être des domestiques, la société fera bien de s'insurger.

Et il en est bien temps, car les mœurs du siècle ont marqué leur empreinte sur ce vieil usage des souhaits de bonne année: les étrennes ne sont plus un souvenir, mais une spéculation; plus une surprise, mais un re-

venu, et, ce qui est caractéristique, le bonbon est attaqué au cœur comme chose trop romanesque.

La preuve, c'est que le sac est supprimé, et que le bonbon n'est plus que le prétexte d'un coffre incrusté, d'une riche boîte, d'un meuble de Boule; il faut que tout ait de la valeur dans ce temps-ci, même un témoignage d'amitié.

L'intention n'est rien, la matière et le poids sont tout.

Les femmes et les enfants sont devenus effrayants dans l'exploitation de ce grand brigandage.

Les enfants dédaignent les anciens joujoux, les petites charrettes, les soldats de plomb et les gibernes.

Ils veulent des voitures à ressorts, des mannequins qui parlent ou qui dessinent des quadrilles de Chicard, ou tout autre objet imitant parfaitement la nature et coûtant 500 francs.

Quant aux femmes, elles ont obtenu de leurs maris une tolérance ruineuse pour les amis.

Un monsieur quelconque ne s'alarme plus de voir installer chez lui un bazar de marchandises de prix, des bijoux, des meubles, des robes, des porcelaines, le tout offert à sa femme par l'amitié.

Car il y a ce qu'on appelle des *femmes à cadeaux*, qui ont si hardiment établi leur mode de perception, qu'on ne serait peut-être pas mis à la porte en leur offrant trois douzaines de chemises.

La tenue du sexe est bien précieuse à observer dans cette abusive circonstance.

Ces dames exigent plus et accordent moins. Pour recevoir de tous, elles font moins de concessions à chacun. On rudoie l'amant et l'on encourage l'adorateur. Une fois la recette faite, tout reprend son cours.

Les étrennes secrètes s'arrangent ainsi : il y a une drogue ostensible, une misère de quelques louis, un vase, un coffret, c'est le présent de monsieur un tel. Mais la veille monsieur un tel a mystérieusement réglé des mémoires en souffrance.

Indépendamment des réalités courantes ou des espérances, les femmes donnent en retour des calottes et des porte-cigares. Elles se sont levées la nuit pour les broder en cachette; elles ont abîmé leurs pauvres yeux et piqué au sang leurs pauvres doigts.

Ce qui n'est pas vrai. Ces choses-là s'achètent toujours, comme les mèches de cheveux. Les femmes ne brodent pas plus qu'elles ne se tondent pour n'importe qui.

Les plus généreuses donnent des épingles, des chaînes, des boutons de chemise, et, lorsque ces cadeaux doivent être secrets, il faut quelque ruse pour en dissimuler l'achat.

En effet, il est à Paris quelques femmes tellement connues par leur rang, leur fortune ou leur beauté, qu'elles ne peuvent impunément faire arrêter leur voi-

ture devant la boutique d'un bijoutier. Le marchand, le passant, les autres acheteurs les reconnaissent.

Nous avons connu trois de ces dames qui se déguisaient d'habitude en espèce de bonnes anglaises, et dans cet accoutrement allaient faire au Palais-Royal leurs emplètes adultères.

Dans tout cela, il n'y aurait rien que de très-moral, et il semble juste que ceux-là seuls qui aiment se ruinent, et si les étrennes n'étaient que le budget de l'amour, nous pourrions le voter.

Mais combien de pauvres diables, hélas ! ruinés, éreintés, jetés sur le flanc !

Autrefois, quand on était bête, quand on était assez barbare pour appeler écu de trois livres ce que, grâce au progrès des lumières, nous avons le bonheur d'appeler trois francs, l'écu de trois livres était une étrenne courante qui se donnait à tous les subalternes, aux commis, aux gens de service.

Le sublime système décimal ayant fondu le petit écu, la pièce de cinq francs l'a d'abord remplacé dans cette destination.

Mais, depuis que l'égalité est comprise, non pas comme un droit civique, mais comme un partage des terres et de la monnaie, les domestiques ont institué qu'ils feraient la grimace à tout individu qui ne leur offrirait pas respectueusement une pièce de vingt francs.

Non-seulement pour l'avoir servi quelquefois à ta-

ble chez un ami, mais uniquement pour lui avoir quelquefois ouvert la porte.

N'oublions pas cette dernière et suprême raison, qui devrait, dans l'intérêt des pauvres gens, condamner le jour de l'an : c'est qu'il tombe dans le même mois que leur loyer.

Ah! les lorettes sont bien malheureuses... vers la mi-décembre! on leur cherche des querelles atroces, on les fait suivre.

On découvre tout!

Et on pratique à leur égard la rupture à *la Rumford* toujours du nom de la soupe ci-dessus; elles en sont pour leurs frais de bretelles brodées.

Nous croyons devoir faire connaître en passant à tous les maris, un moyen nouvellement trouvé de se faire faire de petits cadeaux par les *attentifs* de sa femme.

Monsieurs de S.... est un mari dont la femme a pour *attentif* monsieur de... Le mari est prétentieux, la femme jolie et fort à la mode, l'amant discret comme on va le voir.

Monsieur de..., voulant faire à la belle qui lui est chère un présent digne d'elle à l'occasion du jour de l'an, lui envoya ces jours passés une lampe d'un très-grand prix. Le métal en était travaillé avec un art merveilleux, l'aspect en était simple et d'une ravissante élégance.

Monsieur de S..., en voyant cette merveille, ne put s'empêcher de s'exclamer et de gronder fort monsieur de... sur ses prodigalités, en protestant qu'au nom de sa femme il refusait le présent. La conversation continua ainsi :

LE MARI. — Non, mon cher, non, je ne veux pas souffrir que ma femme accepte un semblable cadeau. Que diable! je suis plus riche que vous, et je me ferais conscience d'offrir un présent d'une magnificence pareille.

MONSIEUR DE... — Faut-il donc vous dire, ô mari trop scrupuleux, jusqu'où ont été mes folies, et quelle dépense m'a occasionnée la fête de madame de S...? Eh bien, apprenez-le : la lampe m'a coûté cent francs. Voudrez-vous bien m'accorder maintement que mon budget me permet de dépenser cinq louis, par extraordinaire ?

LE MARI. — Ce que vous dites là me confond; vraiment le malheur des temps fait qu'on travaille aujourd'hui pour rien. J'accepte donc la lampe pour ma femme, à la condition qu'elle n'a coûté que cent francs. Mais, mon cher, une idée me vient : j'ai moi-même un présent à faire à un certain rat que vous connaissez. Donnez-moi donc bien vite l'adresse de votre fabricant. Je vais être magnifique à bon marché...

Le mari était si pressé de se présenter chez le rat, sa lampe à la main, que monsieur de... n'eut que le

temps de courir avertir le lampiste en toute hâte, avant que celui-ci reçût la visite de monsieur de S...

Les lampes valaient mille francs chacune, ce qui fait bien dix-neuf cents francs de dépense pour monsieur de...

Qu'on plaigne encore les maris!

Enfin, on ne saurait calculer non-seulement la consommation qui se fait en pastilles, en bijoux, en sottes paroles, mais surtout la somme de ridicules, d'actes de mauvais goût, d'avarice et de prodigalité, qui circulent à travers la population de Paris, par un premier jour de l'an.

Rien n'est plus comique que l'embarras de chacun dans le choix des largesses, si ce n'est la mauvaise humeur de tous au milieu de cet embrassement général.

Je ne crois pas que la classification des étrennes, par étages de la société, fournisse un tableau de mœurs parisiennes dépourvu d'intérêt.

Partout l'on trouvera une lutte piquante entre les nécessités de l'ostentation et l'économie, souvent une grandeur de mauvaise grâce, une folie morose,

Et des ruses crétoises pour tourner au moins à l'utilité les munificences exigées par le jour consacré.

Énumérons :

Il est d'abord une dépense qui pèse sur tous, celle des cartes de visite :

Cartes sur papier porcelaine, avec des lettres panachées, du prix de cinquante centimes la pièce;

Cartes élégantes avec le titre de marquis, de comte, et écriture anglaise;

Cartes de provincial, gaufrées d'emblèmes encadrant le nom du monsieur dans une auréole estampée;

Cartes de financier, en caractères germaniques;

Cartes de poëtes, en caractères romans rongés par les siècles;

Cartes d'acteur avec des attributs, comme masques, trompettes, triangles et cornets à bouquin;

Cartes de souffleur, écrites à la main sur le dos d'un as de trèfle;

Cartes de femme, puant le musc;

Cartes de savant, sur tranche dorée;

Partout des cartes;

Dans les loges de portier, aux interstices des glaces, dans votre poche, dans votre chapeau, les cartes gravées, lithographiées, vous poursuivent, tombent comme la neige et vous éborgnent, et on rend bien la pareille.

Mais il faudrait avoir les jambes et les ailes d'un hippogriffe pour aller offrir en personne l'hommage de ce parallélogramme de carton.

Là est le souci : il faut classer ses amis et connaissances par quartier, et leur faire courir sus par son domestique, quand on en a un; par son portier quand

on n'a pas simplement une portière; par commissionnaire, quand il en reste sur la place.

Cela fait, il s'agit de procéder à ce grand suicide que tout individu, ayant la moindre relation de famille ou d'amitié, est forcé de consommer sur lui-même, sans lire le passage de Sénèque.

Je prends un homme de haute position, façonné aux beaux usages, fraîchement marié, ayant de jeunes enfants, une maison, des gens, des voitures ; et vraiment je n'ose supputer ce que va lui coûter ce jour damné, qui n'a pourtant que vingt-quatre heures, qui est noir, brumeux, pesant plus qu'aucun autre de l'année, et dont chaque seconde marque la chute d'un louis d'or.

A sa femme, de riches bijoux, des diamants, toujours des diamants; des cassolettes, des bandeaux, des pendants d'oreille;

A son fils,

A sa petite fille, un joujou monstrueusement cher.

— Deux mille francs, par exemple ! — une poule qui pond, un coq qui chante, une nourrice qui allaite son nourisson, un sauteur de corde qui danse au bruit d'un orchestre complet;

A des enfants un peu plus grands, de petits bijoux, des montres, des épingles, assez souvent une bourse dont les mailles trahissent des pièces de quarante francs toutes neuves :

Trésor suffisant pour alimenter pendant une année

ce luxe insolent de balles élastiques, de toupies, de cerceaux et de moineaux francs, qu'affiche au collége un enfant de bonne maison.

Maís, quand l'âge a modifié ces nécessités et mis au cœur du jeune homme de famille les passions avec les goûts qui les escortent, c'est le billet de banque à la main que son père reçoit alors ce souhait de bonne année, qui est tout aussi sincère, mais un peu plus spéculatif.

Restons encore dans le monde du même étage, et suivons dans les magasins la femme qui achète.

Une épingle, un riche objet de toilette pour son mari;

Des mouchoirs brodés de malines, des fichus garnis, des assortiments de dentelles pour une sœur, une tante, une amie.

Rentrée chez elle, ses étagères, ses guéridons, lui apparaissent déjà chargés de toutes ces offrandes galantes, de bon goût, chères et de peu d'apparence, que les amis de la maison viennent de lui adresser:

Petits meubles sans utilité, flacons, carnets, pupitres, jardinières; vases de porcelaine des fabriques anglaises, si supérieures aux nôtres, sans doute parce qu'il n'y a pas à deux lieues de Londres une manufacture de Sèvres.

Mais l'arrivée de ces jolis riens était prévue, et nous avons dit comment on répond à cette politesse.

Puis, ce sont les jeunes gens, qui cherchent pour ›urs mères, pour leurs pères, des meubles élégants, es chiffonniers, un bric-à-brac étincelant, enrichi de médaillons, des magots en céladon, des vases chinois t des rocailles.

Et enfin les donneurs de bonbons, que nous rerouverons dans toutes les classes, offrant :

Ici des caisses monstrueuses,

Là des sacs diaprés, argentés, embaumés;

Ailleurs de grêles et malheureux cornets.

Nous ne parlons pas de la papillote, elle ne sert plus qu'aux curées du mardi gras.

Entre les façons de cette catégorie de la société qui se consacre aux études de l'élégance, du goût, du avoir-vivre, et les manières d'agir de nos hommes à argent, qu'on appelait jadis les financiers, une diffé-ence existe, appréciable dans cette circonstance an-nuelle comme dans toutes les autres époques de a vie.

Aussi généreux, aussi désireux de plaire, ils ne peuvent résister au besoin de présenter leurs largesses ous une face utile; ainsi leur voit-on donner:

A leurs enfants de beaux livres d'éducation,

A leurs femmes des meubles sérieux, des pendules, les pièces d'argenterie, des cachemires qui leur man-quent depuis longtemps, des bijoux indispensables.

Quand une paire de chevaux tombe sur ses boulets,

le jour de l'an devient alors un prétexte pour acheter des chevaux neufs, qu'on appelle dans la maison l'*attelage de madame*, et qui, dans un mois, conduiront à tour de rôle *monsieur* à la Bourse.

Mais pour lancer l'argent sans regret, pour se percer bravement les poches, parlez-moi de ces jeunes réfractaires de la société qu'on appelle les *viveurs ;*

Pour eux rien n'est beau, rien n'est cher; le cercle de leurs clientes est trop restreint. Certains hommes, nous l'avons dit, font arriver la rupture d'une liaison dans la dernière quinzaine de décembre, dans un but de ladrerie qui s'explique. Les *viveurs*, au contraire, établissent de nouveaux rapports ou resserrent les anciens, saluent toutes les femmes de théâtre qu'ils ne connaissent pas, pour obtenir le droit de leur envoyer des étrennes.

Qui ne se souvient du célèbre marquis de Ba... et de la galanterie qu'il fit au corps de ballet de l'Opéra? Chacune de ces dames reçut un joli cachemire renfermé dans un coffre élégant.

C'était là une générosité d'apparat, un moyen de publicité, qui coûtait à l'homme à bonnes fortunes un peu plus qu'une annonce à trois francs la ligne, mais dont il retrouvait plus tard, quelquefois le soir même, un intérêt satisfaisant.

Parlons un peu des présents appropriés à la liaison

de coulisse exclusive et durable. Il s'agit alors d'offrir des objets représentant une valeur réelle :

Foin de ces bijoux dont la forme et la vogue font tout le prix, mais des diamants ou des services d'argenterie, de ces choses enfin sur lesquelles *on prête beaucoup*.

L'inscription de rente est encore mieux reçue.

L'inscription provient généralement des quadragénaires chargés d'obésité.

La mère de l'objet aimé n'est pas oubliée : on lui donne son couvert ou sa timbale d'argent.

Et le père, n'aura-t-il rien ?

Ce brave père !

Depuis trois mois la fille insinue que ce bon père postule une place de conducteur d'omnibus.

C'est une belle place : — mille francs!

— Pourquoi ne l'obtient-il pas ?

— Oh ! c'est qu'il faut un cautionnement.

— On verra ça.

Au jour de l'an, le cautionnement est prêt.

— Tenez, monsieur Barigot, voilà votre affaire : soyez conducteur d'omnibus.

A la fin du carnaval, monsieur Barigot s'étant trop déguisé en sauvage, a besoin d'un autre cautionnement.

C'est le dixième qui lui passe dans le gosier, et cependant sa fille ne le laisse manquer de rien.

Pour ses étrennes, elle lui a mis au cou une cravate noire, aux mains des gants fourrés, tandis qu'elle donnait à sa mère d'anciennes robes zébrées de taches, et de vieux chapeaux pleurards et dégonflés.

Pour rencontrer le goût de chacun des membres de ces édifiantes familles, on voit qu'un viveur n'a pas besoin de se creuser le cerveau, mais de vider son portefeuille.

Tous ces sentiments d'affection sont admirablement exprimés et traduits par ces mots :

Banque de France, mille francs. La loi punit le contrefacteur des travaux forcés à perpétuité.

La classe moyenne dépouille hardiment les étrennes de tout vernis d'ostentation.

Dans une maison d'honnêtes bourgeois, le jour de l'an n'est qu'une occasion de fourniture d'objets indispensables;

C'est une échéance de manteaux, de chapeaux, de gants et de gilets, échéance habilement et longtemps différée :

Il n'y a plus à reculer, l'heure des Biétry a sonné.

Mais si le chef de famille, qui vient de s'exécuter, est sergent de sa compagnie et chevalier de la Légion d'honneur, quelle douce surprise l'attend à dîner !

Son verre taillé ou moulé, son verre d'habitude,

où est-il ? Il est remplacé par un verre somptueux qui enferme dans son épaisseur l'étoile des braves, avec une foule de devises et d'attributs les plus guerriers.

Il nous faut reprendre un peu l'employé ; dire qu'il achète des oranges pailletées, des bonbons qui font meubles, comme vases en sucre, commodes, pelotes, pendules, charges de Dantan en chocolat ;

Tandis que le surnuméraire galope comme un chat de gouttières, dans les mansardes de grisettes, faisant circuler des pastilles, entr'ouvrant un sac plein de charades étudiées à l'avance et qu'il a l'air de deviner,

Puis remettant son sac dans sa poche, à la faveur de la méditation générale causée par les rébus.

Toutes les classes ont leurs *loustics* : ordinairement ce sont de vieux célibataires qui ajoutent à leur cadeau du nouvel an le mérite d'une facétie; tout leur est permis, même le mauvais goût. Ce sont eux qui offrent de beaux ustensiles en porcelaine à filets d'or, ornés de riches peintures, d'une forme ravissante, d'un usage bis-quotidien, et dont le nom ne peut pas s'imprimer.

Les *loustics* de la classe bourgeoise n'entrent pas dans une boutique de confiseur, sans accaparer tous les instruments cylindriques, en carton argenté, dont la vue seule asphyxiait Pourceaugnac.

C'est encore le *loustic* qui donne les boîtes à surprises, ces petits coffres qui vous envoient à la figure un diablotin armé de griffes, vêtu d'une peau de chat.

Il faut enfin s'estimer heureux quand il ne vous présente pas des dragées amères.

C'est avec des baréges, des pièces de marceline demandées depuis longtemps, que l'étudiant paye sa dette ;

Il y ajoute une part dans les rillettes ou les dattes envoyées par les parents, selon qu'il est natif de Tours ou de Marseille.

Il est quelques femmes dont les maris ne doivent pas accepter une douzaine de mouchoirs à grand ourlet.

— Cher Hector, j'ai pensé à toi !

— Ange, quelle attention délicate !

Six mois après, la facture sonne à leur porte.

Plaignez aussi en ce jour les pauvres portières qui veulent faire des artistes de leurs enfants !

Le maître de danse ou de déclamation fait une horrible grimace et refuse d'encourager l'élève, si dans les cinq premiers jours de janvier il ne reçoit pas un couvert, une salière, une timbale d'argent, toutes choses contrôlées par la Monnaie;

Les ouvrages à la main ne sont pas reçus.

A présent faut-il énumérer toutes les pièces d'argent et d'or qui se distribuent aux concierges, aux domestiques mâles, femelles, grands et petits, cochers et grooms ;

Aux domestiques des amis,

Aux commissionnaires qui apportent un cadeau,

Au facteur de la poste,

Aux garçons de bains à domicile;

A tous les gens, en un mot, qui trempent dans ce vaste complot de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent ?

Avec vos largesses, tout ce monde-là se grise, achète de l'emprunt autrichien, se paye la goutte, des pommes de terre frites et des oranges.

Vous ne leur échappez pas, — même célibataire, — même logé en garni, — même sans domicile.

Il faut dîner;

Eh bien! alors, le garçon de restaurant vous tend sur une assiette un cornet huileux contenant des dragées fossiles, des papillotes avariées;

Il faut reconnaître cette délicate attention.

Êtes-vous habitués d'une pension bourgeoise?

La maîtresse du lieu s'étant mise en frais, ayant commandé un supplément, une crème fouettée, des œufs à la neige, vous seriez honni comme un crasseux sans éducation, comme un pingre, si vous ne

ménagiez pas pour le dessert un coup de théâtre :

Il faut donner une cuiller à café et embrasser la dame de la maison.

Il faut encore pourtant qu'une pièce de quarante sous passe de votre poche dans la main de la cuisinière.

Ne croyez pas que la gent domestique en ait fini quand elle a prélevé la dîme sur ses maîtres ; elle s'en va quêtant, comme les confréries de moines, ses étrennes chez le boulanger, le boucher et les autres fournisseurs de victuailles.

Madame Chevet peut dire ce que lui coûte la valetaille des grandes maisons ; mais là ne se borne pas sa générosité.

Ses pratiques ont aussi part à ses souvenirs ;

Elle leur envoie, délicatement enveloppés, un faisan truffé ou un buisson d'écrevisses, ou des boîtes de fruits secs ;

Plus l'adresse de ses beaux-frères, monsieur Pomerel, confiseur, et monsieur Beauvais, marchand de bois.

Tous les journalistes n'ont pas un coupé et deux chevaux ; il faut plaindre ceux moins riches et plus modestes qui se trouvent réduits au mince revenu d'un feuilleton presque honorifique :

Les ouvreuses sont sans pitié,

Sans pitié les contrôleurs,

Sans pitié les garçons de théâtre,

Et le porteur du journal :

Ces loups affamés déchirent à belles dents les mailles de sa bourse.

Imagine-t-on à présent les douleurs d'un entrepreneur de spectacle, traqué par les machinistes, les garçons de bureau, les coiffeurs, les costumiers et les cinquante portiers de l'administration !

La solennité du jour de l'an est au moins une corvée assommante, quand elle n'est pas une corvée ruineuse.

Le souverain lui-même n'y échappe pas.

Cette interminable réception de ministres, de fonctionnaires, de magistrats, d'officiers militaires et civils, est une des charges les plus fatigantes de la puissance suprême.

Il faut être surhumainement constitué pour passer sans vertiges une si longue revue,

Pour échanger tant de félicitations :

Il faut être soutenu par les ressorts de cette vie factice que donnent les nécessités et les émotions du pouvoir.

Quant aux sérénades à triples carillon qui ébranlent la cour des Tuileries, c'est une affaire de liste civile.

Les musiques de la garnison ne tiennent pas plus

à être écoutées que l'orchestre du Théâtre-Français; mais leurs galantes symphonies doivent être payées.

Cinq cents francs sont alloués à chaque musique.

Il me reste à parler d'un dernier impôt dont la perception m'amuse, me venge et me dilate parce qu'il ne m'atteint pas, et se prélève au contraire sur mes persécuteurs.

Pendant deux jours vous avez rencontré des tambours de la garde nationale cruellement avinés, des musiciens, des grosses caisses, des chapeaux chinois, courant à la débandade.

Réjouissons-nous!

Ils venaient d'assourdir et de rançonner nos très-honorables colonels, chefs de bataillon, officiers et sergents-majors de la garde nationale, tous ceux qui nous envoient au conseil de discipline et à la cellule. Il y a donc une justice!

Terminons par une bonne action :

Il y a une classe que nous devons désabuser d'une erreur, celle des gens qui trottinent toute une journée pour aller écrire leurs noms chez des ministres et des fonctionnaires, et qui espèrent attirer sur leur nom l'attention de ces hauts protecteurs.

Qu'ils le sachent : il est expressément recommandé à tous les suisses, concierges et garçons de bureau de toutes les administrations,

De faire des bonnets d'âne à leurs enfants avec les listes nombreuses où tous ces noms sont vainement inscrits.

XXII

UN COIN DE L'ESPAGNE

Je quittai Paris par un jour de juillet, avec le projet bien arrêté de ne pas poser le pied hors du sol de la France.

Les voyages, et surtout les voyageurs, sont le fléau de notre société. L'ancien Français ignorait complétement les langues et les pays étrangers, et n'exerçait son esprit que sur les événements de la ville et de la cour : il n'y avait jadis aucune place pour ces conteurs médiocres qui récitent les *Guides Richard* et font sécher dans des cahiers des herbes cueillies sur le front des Alpes; les savants, les artistes, les diplomates et les soldats parcouraient seuls l'Europe et en rapportaient des récits dont le merveilleux s'est évanoui depuis que les échappés de collége s'établissent touristes, depuis que l'Afrique est dans notre main, depuis que le bateau-poste nous jette à une heure dite en Grèce, à Constantinople, au Caire, sur tous les points de ce fabuleux Orient qui tombe en guenilles.

De même qu'on veut coloniser l'Algérie et les îles Marquises, au lieu de coloniser la Bretagne, les Landes et la Corse, de même on trouve d'un goût supérieur de s'en aller bien loin chercher des émotions que la France ne refuse à aucun de ceux qui voudraient la visiter sérieusement. Il n'y a vraiment aucun mérite, depuis qu'il n'y a aucun danger, à enfiler des kilomètres.

A part quelques coins sauvages du Nouveau-Monde, de l'Asie, où certains enragés vont chercher des serpents, des poissons et la croix d'honneur, quel est donc aujourd'hui le pays effrayant qu'un homme du monde soit admis à décrire?

Depuis que les routes sont bonnes partout et que les brigands sont devenus des personnages d'opéra-comique, il n'est pas plus convenable à présent de raconter ses voyages que le menu de son dîner.

Qui n'a pas vu l'Italie, cette Italie tant rebattue, tant lithographiée, si souvent rimée ou mise en musique?

On ne va plus à Rome que pour promener sa femme pendant la lune de miel, ou pour pleurer des peines de cœur.

L'Italie n'est plus que le mouchoir des affligés.

Qui n'a pas vu la Suisse? qui voudrait donner dans le panneau de ses glaciers et de ses lacs?...

J'ai entendu développer la thèse suivante :

« La Suisse est une vaste plaine pendant l'hiver; à l'approche du printemps, les habitants, machinistes habiles, mettent en place des montagnes artificielles, telles que le mont Blanc, le Righi, amènent de l'eau dans les bassins, s'habillent à la Guillaume Tell, feignent de chanter le *ranz des vaches* et de conduire des troupeaux ; puis, quand revient l'hiver, ils serrent toute cette décoration dans un seul canton disposé en magasin, reprennent des habits européens, chantent la *Grâce de Dieu!* parlent français et mangent tranquillement, dans leur pays redevenu plat, l'argent qu'ils ont gagné à montrer de fausses montagnes. Quelques indiscrets, ayant assisté à ce travail des coulisses, ont divulgué le secret de la comédie.

» On craignait pour cette année une grande baisse dans la recette.

» L'Anglais ne s'annonçait pas bien.

» Sur ce, les cantons réunis ont résolu de s'allumer une guerre religieuse, ce qui est un spectacle irrésistible au dix-neuvième siècle, pour raviver la curiosité morte des voyageurs.

» La propreté des sites de la Suisse, l'odieuse commodité des chemins, la certitude de ne s'y pas casser le cou et de trouver un piano et du thé au sommet de tous les pics, démontrent sans réplique que toute cette sauvagerie n'est qu'un décor de théâtre peint à

Paris, par Cambon et Thierry, et composé en vue des badauds qui courent après le grandiose.

» La Suisse est démasquée.

» A défaut de glaciers percés à jour, la guerre de religion attirera peut-être du monde; l'on compte beaucoup sur ce nouveau répertoire pour *faire de l'argent.* »

Il est impossible de pousser plus loin le dénigrement de la grande nature.

Sous le rapport social et politique, les autres pays peuvent bien être curieux; mais la France est aussi pittoresque qu'il convient; la nature ne s'est pas amusée à nous priver de paysages pour en combler les autres nations, et je ne sais pas si un voyage de Paris à Saint-Germain, bien écrit et bien illustré, ne vaudrait pas les plus fameuses narrations du genre.

D'ailleurs, tous les pays ont perdu et leur physionomie et leurs produits; il n'y a pas de couleur locale qui ne s'expédie de Paris.

Les calottes et les étoffes turques, l'eau de Cologne et le vulnéraire suisse, se fabriquent en France.

Les barcarolles de l'Adriatique sont composées par nos musiciens, et l'on ne jouit du mystère des nuits vénitiennes que sur les bateaux du pont Royal.

Personne n'ignore qu'un de nos poëtes a refusé d'aller voir l'Espagne, parce qu'il ne pourrait plus la décrire.

Je me suis donc délecté dans ma France chérie pendant un grand mois, visitant Nevers, où Voltaire a écrit sur la principale porte d'entrée ce distique misérable :

> A ce grand monument qu'éleva l'abondance,
> Reconnaissez Nevers et jugez de la France ;

traversant le Morvan, descendant le Rhin, mangeant déjà de l'ail à Valence, assez heureux pour surprendre Beaucaire au milieu du tumulte oriental de son antique foire, et retrouvant à Arles ce type inaltéré de beauté qui rend jalouse la belle race de Tarascon.

Que tous ces pays sont beaux, commodes ! que ces routes sont bonnes et que les auberges sont mauvaises ! excepté l'hôtel du *Forum*, à Arles.

Convenons-en, rien n'est impertinent comme l'aubergiste français ; on dirait toujours qu'il attend un Anglais imaginaire dont il rêve la ruine, un Anglais de 1815 ; il en est encore à croire à la voiture en poste, ce véhicule dérisoire et toujours attardé, à l'usage des malades et des gens sans nerfs.

Présentez-vous en compagnie d'une simple malle, vous êtes toisé avec dédain, conduit dans la première chambre venue ; cette chambre porte le numéro 7. A l'instant même vous perdez votre nom, votre qualité, et devenez le numéro 7. Pour toute la maison, vous n'êtes que ce numéro, un numéro sans considération.

On dit, en parlant de vous : Le numéro 7 est grand et maigre; le numéro 7 vient de Châlons; le numéro 7 est Parisien.

Si vous prenez le cordon de la sonnette pour autre chose qu'un ornement de tapisserie; si, pour obtenir de l'eau, vous prétendez vous en servir comme d'un instrument d'appel, vous ne produisez qu'un carillon plus ou moins furieux, dont se jouent les goujats, les servantes, les marmitons de l'hôtel, qui vous prennent pour un visiteur d'usines ou de monuments, pour un écrivain du progrès ou pour un artiste. Il n'y a que les *gens en poste* qui ne soient pas des numéros et qu'on veuille servir. Mais qu'il en coûte cher pour n'être pas un numéro!

Si la description n'était une gymnastique littéraire à l'usage des voyageurs commençants et des cuistres qui se plaisent aux cabrioles de rhétorique, je pourrais repeindre la campagne de Nîmes, ces champs orientaux, cuivrés par le soleil, ensablés par une poussière égyptienne, tapissés d'oliviers bâtards, et récréés par le chant furibond des cigales; mais à quoi bon ? La description n'apprend rien à qui n'a pas vu, et dérange les impressions de qui a vu.

Il n'y a rien à dire sur Nîmes, Montpellier, Cette, Pézenas, Béziers, sur tout le Languedoc, si ce n'est que ce beau pays est aussi un pays de progrès, que les chemins de fer s'y multiplient, que les intelli-

gences s'y développent à rendre jalouses les contrées les plus industrieuses.

Les cigares sont, comme l'infanterie, les mêmes dans toute la France, et tous les théâtres de province ressemblent à l'Odéon.

Très-bien bâtis et souvent fermés.

Une loi de notre code défend la mendicité ; mais cette loi n'est pas mieux exécutée que celle de la chasse. Les pauvres fourmillent sur les grandes routes, et il est peu d'auberges où l'on ne nous ait servi du civet et des cailles rôties avant l'ouverture.

Je l'avoue hautement et me dévoue aux vengeances de la justice, la précocité illégale de ce gibier nous l'a rendu meilleur.

Toulouse s'est montré à nous en habit de fête, pavoisé, illuminé ; c'était le jour anniversaire de la révolution de juillet 1830. Toute la population était sur pied, gaie, bruyante, animée; le patois ronflait, les grisettes couraient, les fusées fendaient le ciel. Pendant ce temps, un pauvre diable d'allumeur, chargé à lui seul d'inonder de lumière la façade du Capitole, soutenait une lutte désespérée contre un vent d'ouest, ennemi de cette besogne patriotique.

Les trois grandes dates commémoratives, 27, 28 et 29, devaient être reproduites en verres de couleur. L'allumeur courait du 7 de la première date au 2 de la seconde, et pendant ce temps le 9 de la troisième

s'éteignait; le compte n'y était jamais. La soirée s'est passée sans que la population ait pu jouir du nombre 84, total de l'addition des trois dates.

L'allumeur nous a paru si désolé, que je le crois capable de faire figurer la différence en report à l'illumination de l'an prochain.

Les Parisiens comprennent vulgairement sous la dénomination de Gascons les différentes races parlant les idiomes accentués dont la langue romane est la mère commune; mais un seul pays a produit les vrais Gascons, c'est la Gascogne.

Hélas! que sont-ils devenus ces Gascons proverbiaux, ces cadets de famille, râpés et vaillants, qui se jetaient gaiement dans la vie, avec une langue et une épée bien affilées pour tout équipage?

Les Gascons d'aujourd'hui ne sont pas plus Gascons et ne gasconnent pas plus que tous les autres habitants des zones méridionales. En battant toute la contrée d'Auch à Agen, on ne ramasserait pas une de ces drôleries dont on composait jadis des volumes entiers. On est là tout aussi raisonnable qu'ailleurs, et c'est seulement dans le passé de cette province, fameuse par ses bons mots et ses spirituelles hâbleries, que se retrouvent des souvenirs drôlatiques.

On m'a raconté, en me montrant le château de Rientork, situé dans le Gers et construit par le duc de

Roquelaure, une facétie quelque peu leste de cet adorable monstre, qui n'avait d'autre rival dans l'art de la mystification qu'un Anglais, son contemporain et son ami, lord Ponsomby.

A son retour d'Espagne, le duc de Roquelaure, voulant pendre la crémaillère de Rientork, invita toute la noblesse des environs.

Les dames assises dans un splendide salon de réception, la conversation s'animait déjà, quand, à un signal donné par le duc, des jets d'eau, pratiqués sous chaque fauteuil, partirent à la fois et inondèrent l'assemblée, qui reçut de mauvaise grâce cette douche de bas en haut.

Le duc en fut quitte pour trois coups d'épée, dont il eut les côtes lardées par un d'Esclignac, membre de la famille de ce nom, la plus riche des familles de France avant la révolution de 89.

Ce château de Rientork, situé aux environs d'Auch, appartint plus tard à Jean du Barry. La du Barry, sa sœur, y était venue voir son frère, et, pour tuer le temps, eut la fantaisie de commander son portrait au peintre Doyen, qui se trouvait alors à Toulouse, et qu'elle fit appeler.

Doyen arrive, la comtesse est au bain, mais elle fait entrer l'artiste; la conversation tombe sur le temps.

— Il y a environ un an, dit madame du Barry, qu'étant au bain, j'entendis un coup de tonnerre

épouvantable. J'en fus si effrayée, que, sans faire attention à l'état où j'étais, je traversai mon appartement pour aller me cacher dans la pièce la plus reculée.

Doyen ne disait mot et se tenait à la fenêtre.

— Que faites-vous donc là, Doyen ?

— Madame la comtesse, je regarde si le temps n'est pas à l'orage.

Aux environs de Lectoure, le château de Luppé est riche en traditions d'un tout autre genre. La famille de Luppé a conservé dans cette antique habitation, avec un respect, un soin très-rares en France, une salle dont la vue plongerait en extase les archéologues.

Jean-Bertrand de Luppé, chevalier de Malte, prieur de Saint-Gilles, un de ces vaillants champions qui battirent le Turc, voulut, à son retour en France, perpétuer dans sa famille le souvenir des hauts faits de son glorieux ordre. La salle du grand conseil de Malte fut reproduite au château de Luppé, dans ses proportions exactes, avec ses ornemnts, ses solives enrichies de grisailles, sa cheminée colossale, ses hautes fenêtres et ses sombres boiseries. Tous les panneaux sont garnis de tableaux naïfs et sans perspective, représentant des épisodes du siége de Malte par les Turcs. Rien ne peut rendre l'effet de cette grandiose relique. Les tableaux fourmillent de détails curieux et de renseignements inconnus sur les costu-

mes. les armes, les engins de guerre et les ordres de bataille de cette époque.

J'ai vu aussi au château de Luppé quelques portraits de famille, parmi lesquels se distingue celui du marquis de Polastron, mari de cette charmante madame de Polastron qui blâmait l'admission prématurée à l'Académie du chevalier de Florian, « qui n'a fait que des *brochures pastorales*, » disait-elle.

— Que voulez vous! lui répondit-on, à trente-neuf moutons il faut bien un berger.

— Donnez à monsieur de Florian une bergère, repartit la marquise, et non pas un fauteuil.

J'ai quelque regret à dénoncer les richesses du château de Luppé à la curiosité des archéologues; c'est peut-être bien mal payer l'accueil que j'ai reçu, que d'exposer des hôtes si aimables à un siége de savants.

De cette historique et joyeuse Gascogne où l'on mange trop de poulets, j'ai couru vers les Pyrénées, où l'on ne consomme pas moins de ces hideux volatiles.

Les Pyrénées sont décrites et classées comme un diminutif de la Suisse. C'est, en effet, la même verdure et quelquefois les mêmes brouillards; on rencontre des bergers qui tricotent et gardent des bœufs maigres. Au détour des chemins, on heurte des rapins qui dessinent des bergères et font le portrait de tous

les torrents; puis des Anglais qui prennent des notes sur le coucher du soleil.

Tous les ans, sous le prétexte de santé ou de plaisir, une colonie d'étrangers venus des quatre vents s'abat sur les sources sulfureuses, ferrugineuses, barégiennes des Hautes et Basses-Pyrénées. On attribue des cures merveilleuses à ces sources, à celles des Eaux-Bonnes surtout, dont la réputation s'accroît à ce point que, dans l'espace de trois mois, le célèbre docteur Darralde, la providence des Basses-Pyrénées, aura soigné dix-huit cents maladies de poitrine, dont un grand nombre guéries, toutes soulagées.

Cette impasse de montagnes, où se donnent rendez-vous la phthisie, la laryngite, l'asthme et la pleurésie, n'est pas, comme on peut le croire, un lugubre hôpital; en peu de temps, la consolation et l'espoir ravivent des visages éteints; les malades deviennent gais, confiants, et raillent les nouveaux arrivés, qu'ils traitent de conscrits.

Cette concentration d'individus qui souffrent du même mal, loin de redoubler leurs terreurs, les aguerrit.

A Paris ou ailleurs, un homme seul, en face de la maladie ou du médecin, a peur comme une sentinelle perdue; aux Eaux-Bonnes, en grande compagnie, il est courageux comme le soldat dans les rangs du corps d'armée.

Les soins affectueux et la spirituelle amabilité du docteur Darralde aident son profond savoir : sous l'influence de sa parole, le courage se raffermit en même temps que l'excellence de sa médication relève les constitutions délabrées.

L'air des montagnes est tellement tiède, que j'ai consacré un mois entier à tourner en rond sur moi-même.

Un jour que j'étais fatigué de fainéantise, le hasard jeta sous mes yeux une grande affiche jaune illustrée d'un dessin représentant un combat de taureaux. Voici les termes de cette affiche :

SAN-SEBASTIAN

PROGRAMA DE OBSEQUIOS Y FESTEJOS

QUE ESTA

M. N. Y. M. L. provincia de Guipuzcoa y el ayuntamiento constitucional de la M. N. Y. M. L. ciudad, ofrecen con el plausible motivo de la Estancia de SS. MM. YA.

(*Suivent les détails jour par jour.*)

Un Paseo, — una Serenata, — una Pesca, — Corrida de toros, Carrera de lanchas, etc., etc.

L'Espagne est à ma porte, l'Espagne des poëtes ! J'entends les fanfares de la *corrida*, le beuglement des

taureaux immolés ; mes yeux se ferment à la réalité pour se complaire dans une vision d'éventails, de basquines, de *majos* et de *manolas*.

Je deviens curieux, écolier, m'approvisionne d'illusions et pars pour Saint-Sébastien.

Déterminé à me laisser surprendre par toutes les émotions qui viendraient me chercher, j'éprouvai en traversant la Bidassoa le léger frisson qui crispe toujours la peau du Français tournant le dos à sa patrie.

Je sais depuis longtemps que les frontières des États ne sont pas fixées au moyen d'une grande raie qui les sépare, que les territoires limitrophes se ressemblent, que c'est par des gradations insensibles que les nations arrivent à différer les unes des autres ; le Strasbourgeois est aussi Allemand que le Badois, le Bayonnais aussi Espagnol que le Béhobien.

Je ne pus cependant me dissimuler que le soldat placé à la partie sud du pont de la Bidassoa était habillé de vert, conséquemment Espagnol ; et, quoique les blés fussent jaunes, le ciel bleu, comme de l'autre côté, je reconnus à des riens, à certains visages, au harnachement d'une mule, à la forme d'une charrette, que je voyageais hors de France. D'ailleurs, je ne voyais plus de blouses, ces vilaines blouses dont s'enveloppent le paysan et l'ouvrier de nos pays.

Je renvoie au *Guide Richard* pour la description

d'Irun, d'Oyarzun, d'Astigarraga et d'Ernani. C'est tout ce que j'ai vu de villes espagnoles jusqu'à Saint-Sébastien.

Tout ce pays, qui a été si longtemps le théâtre de la guerre civile, porte à peine, deux ans après, les traces des désastres inouïs qui l'ont bouleversé.

Les seuls faubourgs de Saint-Sébastien montrent des blessures qui n'ont pas été pansées : tous les murs sont égratignés, déchirés, troués par la mitraille et les boulets.

Mais, quelque affligeant que soit le tableau de cette désolation, il ne distrait pas vos yeux invinciblement charmés par la vue de la ville qui s'est assise au pied d'un énorme rocher nouant autour d'elle la mer comme une ceinture.

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait un voyage en Espagne, et Dieu me garde de m'étendre sur la forme des cacolets, sur la coiffure des femmes, qui portent leurs immenses cheveux nattés en queue ; sur le chocolat du pays, accompagné de *bolado*; je ne répéterai pas toutes les apostrophes tant connues des postillons à leurs mules : *Anda*, *chiquita! andemo picara!* On me battrait tout de suite avec l'Andalousie, la Castille et la Manche, et l'on me prouverait, ce que j'accorde, que je n'ai pas vu l'Espagne.

Ce qui m'a entraîné hors de nos frontières, c'est moins l'appétit du pittoresque que la curiosité de voir

toute la cour d'Espagne, c'est-à-dire la reine, la reine mère, les ministres, les états-majors, et ces fameuses courses de taureaux, appelées *courses* en vertu de je ne sais quoi.

Un voyageur doit désormais se taire sur les tribulations de la table et du logement. Cela ne fait rire ni pleurer le public d'apprendre que vous avez été mal couché et mal nourri, à moins que vous ne lui racontiez des omelettes caractéristiques comme les omelettes de Lesage.

Taisons les efforts surhumains qu'il nous en a coûté pour dormir et manger, et passons à l'aspect de la ville.

Il faut d'abord dire que la présence de la jeune reine et de son auguste mère à Saint-Sébastien est un fait dont la portée politique ne peut être appréciée qu'en se reportant aux événements de la dernière guerre.

Les médecins de la reine Isabelle lui avaient conseillé les bains de Mondragon; la reine mère et les ministres lui conseillèrent aussi un séjour dans les provinces, basques réputées hostiles au gouvernement constitutionnel.

Un enthousiasme incroyable s'est manifesté à l'arrivée de la reine, un enthousiasme qui se traduisait en danses, en chants, en pleurs.

Or les Basques qui ont combattu les troupes de la

reine ne sont pas suspects de versatilité, mais ils se sont soumis à des conditions acceptées et observées; ce sont aujourd'hui de très-fidèles sujets. Un pareil accueil est considéré par les hommes politiques comme un résultat immense dont peuvent se glorifier monsieur Martinez de la Rosa et le général Narvaez.

Voici jusqu'où allait la confiance du général dans la loyauté basque.

Pour la promenade au *rio Urumea*, il avait demandé, à l'usage de la famille royale, une barque conduite par douze rameurs; de ces rameurs, l'un avait un œil crevé, l'autre deux doigts coupés, celui-ci une jambe de bois; tous des balafres.

— Pourquoi, général, tout cet équipage est-il invalide? demanda la reine.

— Madame, répondit le général Narvaez, j'ai voulu dans cette occasion que Votre Majesté fût conduite par des hommes qui ont été blessés en combattant contre elle.

Des fêtes charmantes par leur poésie naïve ont été offertes à la reine, des courses en mer, des pèlerinages, une pêche, des joûtes en barques; du matin au soir, la ville était bouleversée par le plaisir; car rien n'est grave et gai comme le peuple espagnol.

Sa gravité n'est pas morose, sa gaieté n'est pas turbulente. Il est grave, parce qu'il se préoccupe toujours

d'être poli; il n'est pas turbulent, parce qu'il n'est pas ivrogne.

Nous pouvions traverser la foule la plus épaisse sans avoir les coudes offensés de chocs malveillants ou les oreilles assourdies par des cris avinés, et cependant le délire de cette population était à son comble.

Ce qui doit surprendre les étrangers parcourant aujourd'hui l'Espagne, c'est la tenue actuelle de l'armée.

Si l'on considère que le pays se relève à peine d'une crise terrible [1], que le temps a manqué pour introduire encore dans les finances publiques des réformes productives, on ne saurait trop admirer le tour de force exécuté par le général Narvaez, qui a mis en si peu de temps les troupes du royaume sur un pareil pied.

La cavalerie est bien montée et très-uniforme. L'infanterie est remarquable par son bon air et son ensemble. La taille des hommes, leur allure facile, leur donnent un air de ressemblance avec nos troupes.

Ce que nous avons vu n'était pas une parade de soldats d'élite réunis pour un effet de circonstance ;

1. Septembre 1845.

l'armée entière a été réorganisée avec le même soin et la même promptitude.

Que cette digression presque politique, dans un récit qui ne l'est pas du tout, nous soit pardonnée.

Arrivons aux combats des taureaux.

Parmi toutes les narrations de ces fêtes tant aimées du peuple espagnol, celle de Théophile Gautier, que j'ai reconnue très-exacte, avait particulièrement excité mon esprit.

Dès neuf heures du matin, la population bouillonnait dans les rues et s'écoulait en flots rapides et bruyants du côté de la place de la Constitution, disposée en arène.

Une grille, très-solidement fichée dans d'énormes charpentes, régnait autour de cette place; au-dessus de cette grille, de vastes gradins s'élevaient jusqu'à la hauteur des premiers étages; des draperies ornaient le palais de l'ayuntamiento; des appuis de velours garnissaient les balustrades; toutes les fenêtres de la place étaient disposées en loges.

Or les propriétaires de chaque maison, et par conséquent de ces fenêtres, n'y ont aucun droit dans cette circonstance; ils n'obtiennent que la préférence s'ils veulent payer.

Le consul de France, monsieur Fastu, nous avait offert, avec une grâce exquise, la fenêtre dont il était locataire, c'est-à-dire une des meilleures, située juste

en face de l'entrée du *toril*, par où la fameuse bête devait faire son irruption.

Monsieur Tastu était secondé, dans les soins de son aimable hospitalité, par un des secrétaires de notre ambassade à Madrid, monsieur Mercier, jeune diplomate très-instruit des affaires et des usages de l'Espagne, et dont les explications m'ont bien préparé à l'intelligence du spectacle que j'allais voir.

Peu à peu les amphithéâtres se remplissaient; de jolis visages, enveloppés de mantilles et rafraîchis par l'éventail, se montraient aux fenêtres.

A Saint-Sébastien, sur vingt femmes, on est forcé d'en admirer dix, ce qui finit par être fatigant.

Comme je n'ai pas voyagé à dos de mulet et n'ai pas été volé, je n'espère pas que les voyageurs enragés m'accordent que j'aie été en Espagne et que j'aie vu de jolies Espagnoles; mais je citerai des autorités du pays, qui classent ainsi par ordre les beautés de la Péninsule :

N° 1. Les femmes de Cadix :

— Les femmes de Saint-Sébastien ;

N° 2. Les femmes de Malaga;

N° 3. Les femmes de Séville.

Dans une réunion pareille, on n'aperçoit rien que des yeux, de grands yeux, limpides, voilés, mobiles, pensifs

L'œil paraît être un instrument dont les ressorts se meuvent sans cesse.

Le geste est nul, la parole rare; l'œil se charge de toute la conversation; il dit bonjour, bonsoir, oui, non; que ne dit-il pas?

Ce travail de l'œil, qui est singulièrement attractif, sans cesser d'être chaste, est rendu par un mot espagnol : *ojear*, comme *abanicar* exprime le travail auxiliaire de l'éventail.

Une femme qui sait *ojear* et *abanicar* avec à-propos, réserve et tact, est une femme de bonne compagnie.

Les Français, qui se croient tous charmants, se trompent souvent à ces regards, qu'ils prennent pour des provocations amoureuses et qui ne sont qu'un langage usuel.

Mais revenons :

Lorsqu'on est novice en matière de taureaux, je ne crois pas qu'on puisse se défendre d'une très-vive anxiété aux approches de cette grande tuerie.

La solennité des apprêts redouble cette fièvre; la foule s'impatiente; l'alcade-mayor monte au balcon du palais, en grand costume, ainsi que les alguazils. Ce costume est noir, grave, et n'a pas changé. C'est celui des hommes de justice que nous voyons dans les comédies de Beaumarchais.

Un corps de musique très-élégant, tout emplumé, fait le tour de la place, suivi de la *cuadrilla*.

La *cuadrilla* est ainsi ordonnée :

Les *chulos*,

Les *banderilleros*,

L'*espada*,

Les *picadores*, à cheval.

Le tour de la place fini, les musiciens, qui ne jouent pas du taureau, vont se placer sur une prudente estrade.

Restent les combattants, qui, en raison de leurs fonctions diverses, vont choisir leurs places.

Tous ces hommes, excepté les *picadores*, vêtus tous différemment, sont costumés comme le joyeux barbier de Séville. Des galons capricieux, de folles aiguillettes, des rubans en délire, se jouent sur leurs vestes de velours; une culotte courte, blanche, chamarrée, des bas de soie blancs, de légers escarpins, complètent cet accoutrement svelte, coquet et théâtral.

Les *chulos* sont petits, trapus, élastiques. Les *picadores*, dont les jambes s'emboîtent dans un appareil de fer à l'épreuve du coup de corne et des chutes, s'asseyent pesamment sur de grandes rosses qui vont trouver là un glorieux abattoir.

On entend une petite fanfare.

Une émotion immense court dans toute l'assemblée.

La porte va s'ouvrir.

Un homme, placé derrière cette porte, s'en approche prudemment, pose sa main sur le verrou avec

toute la délicatesse d'un amoureux nocturne, tire à lui et s'esquive en grimpant avec une prestesse de chat après les barreaux de la grille.

De cette porte béante s'élance à l'instant même une bête énorme, cornue et furieuse.

Le taureau ne perd pas une seconde; il est furieux, c'est son état, son devoir, et il court sans plus tarder au premier objet qui lui paraît saisissable et encornable.

Cette fureur instantanée et que rien n'a motivée, en apparence, vous inspire tout de suite un sentiment d'hostilité contre la bête, d'autant plus que la première victime de la bête est une autre bête, un pauvre cheval; ce cheval, monté par le *picador* qui a vivement touché le taureau à l'épaule, est éventré d'un coup.

Les boyaux sortent, mais très-visiblement, par l'ouverture faite aux téguments et au péritoine; ils descendent, se dévident et traînent à terre : on les voit, on les compte. C'est le colon avec ses larges renflements, qui déroule ses mille replis.

Le cheval, toujours noble, quoique vieux, décharné et parfois morveux, ne pousse pas un cri, marche toujours, s'embarrassant les pieds dans les horribles débris de son corps vide.

Un *muchacho* s'approche alors du cheval pour le raccommoder; c'est-à-dire que là même il prend dans

ses mains ces entrailles en désordre, cherche à les replacer dans le corps, et, s'il y parvient, rafistole le trou avec une aiguille et du fil, et passe la main sur cette ingénieuse reprise.

Les coups portés dans le poitrail se bouchent avec de l'étoupe, et l'animal radoubé continue sa course. Nous avons vu entrer dans l'arène des chevaux ainsi rapiécés de la veille.

Il faut le dire, la première scène de ce drame, dont l'exposition s'annonce par un éventrement, m'a soulevé le cœur; un voile gris s'est abattu sur mes yeux : si j'avais voulu, j'aurais pu m'évanouir.

Un Espagnol, mon voisin, me dit : « Courage ! c'est une bataille, les premiers coups seuls font de l'effet. Tous les Français sont comme vous ; ils s'intéressent à un mauvais cheval qu'on aurait équarri demain dans un champ et qui meurt ici en bonne compagnie. Regardez toujours ; tout à l'heure vous serez ravi. »

Un moment après, le taureau stupide court sur les *chulos*, qui l'agacent avec des capes de couleur et s'abritent lestement dans des espèces de guérites.

Les *picadores*, et c'étaient des meilleurs, *el Corriano* et *Trijo*, lui piquent le dos, et, debout sur leurs selles, attendent son choc.

Il y a eu de ces choses vraiment terribles. Le taureau a enlevé sur ses deux cornes le cheval et l'homme, les a portés tous deux l'espace de quinze pas, et, avec un

effort incalculable, a collé ce bloc sanglant contre la grille, dont les barreaux plièrent sous cette triple masse.

Pendant ce périlleux transport, le *picador* observait avec sang-froid de quel côté il allait tomber. — Du côté du taureau? il était perdu. De l'autre côté? sous son cheval, il ne craignait qu'une chute horrible.

Arrivé avec son fardeau contre la grille, le taureau, aveuglé par le sang du cheval, dans le ventre duquel il avait logé ses deux cornes entières, se démenait sous ce poids, retournait sa tête humide, la poussant en avant, voulant dans sa fureur la faire passer à travers cet obstacle de chair, pour arriver à son véritable ennemi, l'homme.

Quel groupe! quelle sublime bousculade! Les *chulos*, préoccupés de sauver le *picador*, viennent harceler le taureau avec leurs *capas* et le distraire de sa vengeance; ils y réussissent.

Qu'il était temps, grand Dieu! Le *picador*, dégagé à grand'peine, venait d'une main de se pendre à la grille, enlevant ses deux jambes hors de la portée du taureau, qui d'un coup fit voler en éclats la charpente du soubassement.

Quand la besogne est bien menée, quand plusieurs chevaux gisent misérablement dans l'arène, le peuple est content et crie : *Bravo toro! bravo el picador!*

Quand l'affaire est traitée mollement, l'espace re-

tentit d'apostrophes véhémentes, crues et souvent spirituelles : *Ladron! Fuera! Los perros! Las banderillas de fuego!* qui s'adressent soit aux hommes, soit aux bêtes.

« *Pica! ahora pica!* » crie-t-on au *picador*, quand le taureau a fait des siennes et qu'il ne fait pas bon l'approcher,

Souvent, excité par ces vociférations et par quelques croûtes de pain projetées en signe de mépris, le pauvre diable se risque à une attaque désespérée ; s'il est vigoureusement renversé, foulé et loyalement contus, l'estime publique lui revient.

A ces premiers exercices des *chulos* et des *picadores* succèdent les *banderillas*, petits dards hérissés de papier que les *banderilleros* viennent poser sur les épaules du taureau, en l'attendant hardiment en face, et en lui échappant par une petite retraite de corps.

Cette première *banderilla* entrant vivement dans les chairs de la bête, celle-ci renonce un instant à ses allures agressives, bondit sur place et pousse des mugissements immenses.

Si la fureur lui revient, deux nouvelles *banderillas* lui sont délicatement insérées dans le cuir, puis deux autres encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que son cou charnu et fourré, criblé de coups profonds, ressemble à une grosse pelote sanglante, hérissée d'épingles gigantesques.

Quand, au contraire, ces taquineries multipliées

l'ont tellement démoralisé que, grattant la terre avec ses sabots, il regarde bêtement autour de lui, ayant l'air de dire :

« Ah çà ! que diable me veulent ces gens-là ? Je suis bon enfant, dans le fond ! L'affaire ne pourrait-elle s'arranger ? »

Alors un hourra universel accueille ce semblant d'ouverture pacifique : « *Las banderillas de fuego!* » demande le peuple. Ce qui veut dire d'autres *banderillas* garnies de pétards qui éclatent sur la peau du taureau, l'entourent d'une fumée puante et rousse et l'exaspèrent au dernier degré.

Mon voisin avait raison, j'avais oublié le premier cheval. Un second, un troisième, gisaient sur l'arène. Je ne les voyais pas; j'étais pris du vertige. Tous les épisodes de cette lutte, chaque coup de corne, chaque culbute, me serraient le diaphragme : une hardiesse m'exaltait, une faiblesse m'irritait.

Ne sachant pas l'espagnol, j'inventais un idiome pour crier et apostropher les combattants, ainsi que faisaient mes voisins, les vieux, les jeunes, les femmes et les enfants.

Quelques escogriffes avaient apporté de grands porte-voix pour hurler plus fort et de plus loin des injures et des compliments à la *cuadrilla*, d'autres s'étaient munis de grelots bruyants; j'enviais leur puissante éloquence.

C'est qu'en effet tel est ce spectacle. Dès le début, on

s'attache en curieux, en novice, à chaque détail de la mise en scène, des costumes, de la manœuvre et de l'attaque. Ce pauvre cheval vous fait peine à voir ; mais peu à peu les détails disparaissent, on comprend la marche saisissante du drame, on le suit dans son ensemble comme une bataille, dont on ne compte pas sur-le-champ les victimes; le dénouement approche et l'on n'éprouve qu'un désir : voir le taureau tué et remplacé sans retard par un autre taureau à tuer.

Ces combats ne semblent réellement une cruauté que de loin ou à première vue. La nation espagnole, qui a le caractère aussi élevé que toute autre nation, et les étrangers qui assistent à ces spectacles, en raffolent, et certes un combat de boxeurs est un ignoble divertissement en comparaison d'une *corrida*.

Il y a là danger et grandeur.

Les taquineries des *chulos*, l'attaque des *picadores* et la pose des *banderillas* composent les deux premières parties de la *corrida*.

La troisième est d'une solennité intraduisible.

Le *matador*, ou, pour parler un langage plus local, l'*espada*, et pour ne jamais dire le *toreador*, se détache de la *cuadrilla* et vient, la *muleta*, petit manteau rouge tenu d'une main, l'épée de l'autre, se poser en face du taureau.

Les deux grands acteurs sont ainsi en présence. Pour l'un il y a certitude, pour l'autre chance de mort.

Après avoir amusé le taureau avec des passes aussi coquettes que périlleuses, l'*espada* finit par l'attendre de pied ferme et lui plonge son épée derrière la nuque.

L'épée reste dans la blessure, et quand le taureau ne tombe pas sur le coup, il se sauve, emportant avec lui ce glaive lourd et tranchant qui ballotte, se rougit et s'enfonce jusqu'à ce que la victime, touchée mortellement, aille dans un coin fléchir le genou et pousser son dernier mugissement.

Souvent le taureau est *difficile à tuer*, comme disent les gens du métier, c'est-à-dire qu'il ne veut pas courir sur le coup d'épée, qui est alors longtemps différé et impatiemment attendu par la foule.

Juan Léon, célèbre et vieil *espada*, avait affaire à un de ces taureaux ; le peuple appelait Léon *voleur*, *brigand* depuis assez longtemps, et le sommait de remettre l'épée à Cucharès, autre *espada*, son élève, et, dans le moment, confondu parmi les *chulos* de la *cuadrilla*. Léon, ahuri par ces clameurs, eut la faiblesse d'y céder, et Cucharès se chargea de la besogne suprême. Le taureau tomba.

A l'instant, sur l'ordre de l'alcade-mayor, deux alguazils vinrent, d'un pas cadencé, happer les deux matadors et les conduire au palais, pour rendre compte de ce fait, contraire aux lois de la tauromachie.

Les juges écoutèrent les deux délinquants, et admirent l'excuse de Cucharès : l'élève n'avait pas cru faillir

en cédant à l'invitation de son maître découragé.

La foule accueillit cette décision avec des transports de joie : *Viva Léon! viva Cucharès!*

Ce Cucharès est d'ailleurs un merveilleux matador: jeune, vigoureux, railleur, qui pousse l'audace jusqu'à prendre un taureau par la queue et les cornes, et à décrire ainsi avec lui des ronds très-peu dignes d'envie.

Montès et Léon sont les astres encore éclatants de la *corrida*. Cucharès en est l'avenir.

Le dirai-je? j'ai vu ainsi tuer neuf taureaux, éventrer seize chevaux.

Le combat fini, des attelages de mules accoururent au grand galop, traînant un palonnier auquel doivent s'attacher les mules et les taureaux morts.

On ne peut s'imaginer les folles ruades, les cabrioles tintinnabulantes de ces mules, qui secouent leur grelots, leurs harnais, leurs caparaçons enrichis de cloches et brodés en couleurs vives aux armes de la ville.

Ce qui les fait délirer de la sorte, c'est la peur instinctive des cadavres. Des *muchachos*, des *aficionados* (amateurs dilettanti), leur fendent les reins et le mufle à coups de fouet, pour les approcher de l'objet qui les effraye tant. La foule mêle ses cris au bruit de cette miraculeuse bastonnade et de ces grelots; enfin, les mules insensées partent au galop, traînant leur charge funèbre hors de l'arène.

A un taureau tué succède, sans entr'acte, un taureau vivant.

Quand la *corrida* est terminée, les jeunes *muchachos* se ruent sur le lieu du combat pour établir des commentaires et flairer de près le carnage.

Une odeur très-prononcée de sang frais se répand dans les environs de la place et gagne bientôt toute la ville.

La reine avait assisté à la course du 14 et devait partir dans la matinée du 16.

A dix heures, Sa Majesté descendit de son hôtel, accompagnée de la reine mère, au milieu d'une double haie de ces vieux et célèbres hallebardiers, et monta dans une calèche découverte pour faire ses adieux aux habitants.

Le cortége de la reine nous sembla très-original; nous remarquâmes surtout un sorte de danse pyrrhique exécutée en avant de la voiture par une troupe de jeunes Basques, lestes comme les Basques du proverbe.

Ces jeunes gens tenaient tous dans la main les poignées et les pointes de plusieurs épées dont l'autre extrémité allait rejoindre, dans la main des danseurs voisins, d'autres poignées et d'autres pointes, de telle sorte que ces individus couraient comme enfermés dans les mailles d'un réseau d'acier éclatant et mobile; puis, venait la voiture royale, d'ou partaient d'aimables signes d'adieu, un brillant état-major et des détachements de troupes.

Le soir, la place, où j'ai retrouvé l'odeur de sang frais, était illuminée avec un goût charmant et bourrée de peuple. Un ordre parfait régnait partout dans cette foule, où se glissaient à peine quelques-uns de nos pittoresques alguazils.

Lorsque le traditionnel taureau en artifice, porté par deux hommes, est venu exécuter contre les promeneurs ses brûlantes gambades, en un instant la place fut vidée.

Les polissons et les grisettes se sauvaient en poussant des cris de joie et de terreur simulée; mais bientôt les flots du peuple revinrent comme une marée, et alors, sur cette grande surface, au son d'un flageolet et de deux petits tambours, commença le branle le plus inattendu.

Qu'on s'imagine douze à quinze cents individus des deux sexes, dansant à la fois le *fandango*, puis le *bolero* avec une gravité et une grâce charmantes.

Dans ces quadrilles, qui s'organisent par groupe de douze, de six ou de quatre, on voit les femmes s'agiter sur place, battre de petits entrechats, balancer les hanches en cadence; les hommes se cambrer et se donner des tours de reins fabuleux.

Ce qui nous paraissait étrange, c'était la froideur des premières passes et des premiers tours de main, et la furie croissante des dernières figures. — Les

musiciens arrêtaient le bolero, quand il était arrivé à son paroxysme.

Le bal — officiel, puisque la ville payait la musique — n'ayant pas assouvi la population, pendant toute la nuit le râclement de la guitare convoquait au coin des rues d'infatigables danseurs dont les *serenos* ne parvenaient pas à maîtriser les entrechats.

Le lendemain, nous sommes rentrés en France, et, je l'avoue avec regret, cette fois encore nous n'avons pas rencontré un seul brigand.

Nous nous faisions une si grande fête d'une attaque, que, si un seul petit polisson de douze ans avait eu l'extrême complaisance de nous dévaliser tous quatre, nous l'aurions vivement remercié au nom de la couleur locale, et que si le temps ne nous eût manqué, nous aurions, comme cet Anglais avide d'émotions, organisé et payé une bande pour nous attendre dans les bois d'Irun. Seulement l'Anglais prit goût au jeu et se battit avec les voleurs, qui le tuèrent non moins réellement.

Les histoires de voleurs espagnols n'existent, à ce qu'il nous semble, que dans les recueils d'anecdotes et les récits d'artiste. Depuis Gil Blas, les routes sont purgées de ces magnifiques bandes d'assassins, ornés de poignards, de tromblons, et propriétaires de cavernes richement meublées.

Et quand même on vous volerait, qu'est-ce que cela peut vous faire?

En Espagne, il y a peu de luxe; les bons cigares coûtent deux sous. Peu de piéges sont tendus à la prodigalité des étrangers. En un mot, les frais de voyages sont minimes.

Si par hasard vous êtes dévalisé, balancez votre compte; vous trouverez que, n'ayant pas été dévalisé, comme en France ou ailleurs, par les hôteliers, les postillons et les marchands, vous êtes encore en bénéfice.

XXIII

LES SPECTACLES D'ÉTÉ

Enfin, dit-on quelquefois, voilà le beau temps! Nous étouffons!

Le mois de mai et le mois de juin ont été, cette année, tels que doivent être, à Paris, de vrais mois de mai et de juin, c'est-à-dire des mois quinteux, humides, changeants, inquiets.

Car on ne sait vraiment en vertu de quelle astronomie, en vertu de quel préjugé poétique, les Parisiens, placés à peu près au quarante-huitième degré de latitude, croient avoir droit à un printemps. Depuis que nous existons, nous avons toujours vu le bon Dieu répondre à cette prétention par des giboulées et de la grêle; rien ne nous corrige.

A peine nous sortons de la cohue carnavalesque, à peine Musard a-t-il serré son violon dans l'étui, à peine les truffes commencent-elles à s'aigrir, que nous transformons Paris en un Naples septentrional, le *far niente* s'organise, le grand *lazzaronisme* commence et se manifeste sous les formes les plus exagérées.

Le feu disparaît des cheminées, qui profitent de leur inaction pour souffler des vents coulis; les bourrelets s'arrachent d'eux-mêmes des fenêtres; les tapis râpés demandent merci, les fourrures deviennent chauves, les salons se ferment, les pianos se taisent, les intrigues s'ajournent, les liaisons se liquident, le délire printanier commence, à cause de ce grand événement végétal:

Les petits pois s'annoncent.

Le boulevard devient une *chiaïa*, les balayeurs ont à peine râclé la dernière neige et donné le dernier coup de brosse à l'asphalte, que des chaises et des tables de café s'y dressent à la hâte, que des promeneurs débraillés, la cravate lâche, l'œil déjà voluptueux, à la manière des pays chauds, les lèvres cuivrées par le cigare, affectent de se dilater comme s'ils aspiraient une brise de Portici.

Les anciens bourgeois de Paris s'étaient loyalement rendus ridicules dans toute l'Europe par leurs parties de campagne aux Prés-Saint-Gervais et leurs dîners sur l'herbe.

Depuis la découverte de la couleur locale, depuis

qu'on ne parle plus, qu'on ne rime plus, qu'on ne peint plus qu'Espagne, Antilles, Italie, Orient, les badauds modernes, à l'instar des enfants qui improvisent des jardins avec des branches d'acacia, vont se faire dans un rayon de cinq lieues, des Italies et des Espagnes à leur fantaisie et à leur proportion.

On ne s'imagine pas toutes les illusions créées ainsi pour échapper à cette cuisante latitude de quarante-huit degrés.

Désormais les maisons de campagne de la petite propriété sont des *villas*, dont les toits de zinc s'aplatissent en terrasses, où l'on se réunit le soir pour respirer des rhumatismes. Dans l'intérieur de ces bouchons italiens, on fume sur les divans, dans des pipes longues comme des hommes; les arbres des jardins, quand il y a des arbres, se courbent sous les ondulations des hamacs, au fond desquels d'indolents créoles du faubourg Montmartre commettent des calembours ou chantent le *Désert* de monsieur Félicien David

La transformation du Parisien ne s'est pas arrêtée là.

Depuis la mode des chants de pêcheurs et des barcarolles, tout le monde a regretté de ne pas être marin de la *Belle-Poule;* de là ce goût si singulier pour cette marine d'eau douce appelée *canotage.*

Le canotage ne peut être ici étudié à fond; il suffit de dire qu'aux jours de fête les chemins de fer débarquent sur toutes les rives de la Seine environ dix mille

hommes, très-religieusement travestis en marins; leur chapeau se penche en arrière, repoussé par une touffe de cheveux bouclée au sommet du front; une vareuse grossière flotte sur leur dos; leur col se rabat avec cette grâce enfantine et pittoresque qui est propre aux matelots; une ample couche de goudron donne à tout ce déguisement un vernis et un parfum de Brest, et les chefs d'équipage portent les insignes du commandement, uniforme bleu, sabre, épaulettes.

Qui n'a pas vu, aux stations d'Asnières, de Maisons, de Sèvres, descendre nos Jean Barts de la banlieue, ne peut se faire une idée de cette innocente démence.

A peine débarqués, tous ces équipages courent à leurs *bords* respectifs, et passent la journée à ramer, à voguer. Puis, le soir, quand la *manœuvre* a bien marché, quand on a découvert beaucoup d'îles au pont de Neuilly, quand on a exploré toutes les *baies*, toutes les *anses*, toutes les *criques* de Saint-Denis et de Saint-Ouen, on rentre, en se *hélant* de canot à canot et en chantant des barcarolles, à moins qu'une querelle de pavillon ne s'allume au milieu de la croisière et qu'on n'en vienne à l'abordage. Alors la gendarmerie est forcée de faire la *coupe* pour mettre le holà.

Eugène Sue est cause que la plupart des canotiers s'appellent *Flambarts*.

Il n'est pas jusqu'à la pêche à la ligne qui n'ait pris des allures romantiques. Autrefois un pêcheur avait

une grande casquette, un panier, une ligne, se posait sur une pierre et attendait la bonne volonté du goujon.

Depuis le tableau de Léopold Robert, représentant les pêcheurs de l'Adriatique, les pêcheurs à la ligne se sont aussi composé des accoutrements pittoresques pour guerroyer contre le barbillon; un célèbre pêcheur des environs de Paris, qui est, par-dessus le marché, chanteur à l'Opéra, ne sort pour aller jeter sa ligne qu'habillé en Masaniello.

La science de la pêche à la ligne est un très-vieux préjugé qu'il faut respecter.

On ne peut empêcher les pêcheurs accoutrés en Vénitiens de prétendre que le poisson est assez débonnaire pour aller mordre à leur hameçon, de préférence à l'hameçon du pêcheur novice; mais ce qu'on ne saurait trop flétrir, c'est le genre de poisson que fournit la Seine.

Il suffit d'avoir regardé en face le monstre qu'on appelle barbillon, monstre mou, blanc, visqueux et lippu, pour renoncer éternellement à toutes espèces de matelotes.

Des simulacres de villas, de marine et de pêche ont donc la propriété d'émouvoir, hors de toute mesure, le Parisien moyen, tandis que le Parisien huppé prend la poste à l'approche de ce printemps fantastique, qui ne se déclare jamais qu'au milieu de l'été, qui, lui-même, est toujours en retard.

Il se manifeste ainsi dans toutes les classes une exaltation, un besoin d'impressions méridionales assez défavorables, il faut le dire, aux théâtres qui, pendant neuf mois, n'ont pas fait autre chose que de marier au dénoûment mademoiselle Henriette et monsieur Gustave.

Cet éternel mariage de monsieur Gustave commençant à paraître trop établi quand les feuilles poussent aux arbres, il faut inventer, pour réveiller l'épiderme du public, des systèmes de frictions très-énergiques. De là les alcides, les équilibristes, les ménageries, les nains et les géants qu'on voit se produire sur nos scènes au lieu et place de nos grands acteurs, qui prennent des congés et vont en été faire ratifier par la province tous les mariages qui ont été célébrés sur les différents théâtres de Paris pendant l'hiver.

Chaque année voit apparaître de ces phénomènes caniculaires.

Le public ne se demande jamais comment les directeurs de théâtre se procurent ces lucratives excentricités, qui, la plupart, viennent d'Amérique; il faut le lui dire.

Il existe aux États-Unis des maisons de commerce organisées pour l'exploitation des curiosités. Elles entreprennent les cirques, les animaux, les jongleurs, et en général tout ce qui concerne le spectacle.

La plus célèbre de ces maisons est celle de monsieur Titus. Le beau nom !

Monsieur Titus voyage bien plus que le Juif errant. S'il connaît dans un coin du monde l'existence d'un animal ou d'un homme recommandable par sa force, son adresse, sa grâce ou sa voracité, il arrive à grande vapeur sur le lieu désigné, achète, loue ou prend à bail cet objet extraordinaire.

Un itinéraire est tracé, un bill de dépenses fixé, un commis choisi.

Le commis part avec des instructions, et à la fin de sa tournée se trouve exactement à un rendez-vous convenu, pour compter avec monsieur Titus, à Calcutta, à Mexico, à Londres ou à Paris.

Parmi les occupations qui composent l'existence de cet entrepreneur, la plus singulière est la recherche des bêtes féroces ; car c'est de ses mains que Carter et Van Amburgh ont reçu ces charmants léopards qui faisaient nos délices et notre terreur.

Quand monsieur Titus a écrit le plan d'une ménagerie, comme un auteur ordonne le plan d'une pièce, on le voit partir pour se procurer les acteurs qu'il a désignés.

En Amérique, sa patrie, il met lui-même la main à la besogne, et, quand on le rencontre sur les bateaux à vapeur ou sur les *railways* innombrables qui tra-

versent l'Union, il raconte très-froidement qu'il est à la recherche d'un boa qui lui manque.

Ses absences sont longues quelquefois, jamais infructueuses. Il revient toujours avec sa bête, ayant battu les contrées sauvages, vécu, chassé, mangé avec les Indiens, sans en être tout à fait mangé.

Quant aux animaux de l'Asie et de l'Afrique, il ne les chasse pas lui-même; un émissaire est envoyé à des chefs de peuplades dont monsieur Titus est parfaitement connu; un rendez-vous est pris, et, au jour fixé, monsieur Titus vient, avec son argent, prendre livraison des éléphants, des panthères, des crocodiles qu'il a commandés.

Une fois ces individus plus ou moins féroces, mais toujours jeunes, réunis dans un point central, monsieur Titus les met au collége.

Là commence l'emploi de ces procédés puissants qui domptent la bête et la civilisent : peu à peu la troupe se forme, l'éducation se complète à coups de barre de fer rouge; on règle avec un grand art et une étude approfondie des contrastes, des groupes où doivent figurer un tigre rageur, un jaguar caressant, un lion endormi, une panthère amoureuse, une hyène criarde; et tout ce bétail, une fois en état d'accomplir son roman comique, est dirigé, sous la conduite d'un Carter ou d'un Van Amburgh, vers les pays qui éprouvent le besoin de voir des acteurs à quatre pattes.

Ces sortes de spectacles sont généralement goûtés en Europe, parce qu'on espère un peu voir les conducteurs de bêtes mangés par leur marchandise; mais l'on sera toujours attrapé si l'on compte sur ce divertissement : monsieur Titus répond de ses élèves, et dit hautement qu'il a plus peur d'un chien qu'il ne connaît pas que d'un tigre élevé par lui.

Monsieur Titus a toute l'apparence d'un *gentleman;* quand il se promène avec ses deux enfants habillés en *highlanders*, il peut être pris pour un membre du Parlement en vacances qui voyage avec sa famille sur le continent.

Il faut remarquer que les Anglais et les Américains n'ont jamais l'air de leur état, mais simplement l'air d'Anglais ou d'Américains. Ce n'est qu'en France qu'on cherche à avoir l'air militaire, l'air notaire, l'air peintre, l'air sculpteur, l'air ténor, l'air contre-basse, l'air avocat, l'air poëte.

L'entrepreneur de *Tom Pouce*, car le général était à l'entreprise, est un nommé Barnum, qui a déployé une véritable capacité dans l'exploitation de ce fœtus.

Monsieur Barnum est aussi Américain : tous les Américains sont négociants, et vendent n'importe quelle marchandise, sans distinction et sans préjugé; ils pratiquent hardiment, loyalement, toute espèce de commerce; ceux qui nous ont apporté des tours de force, des jongleries, des animaux, des enfants, laissent tous

un bon souvenir de leur droiture et de leur habileté.

Le cirque des Champs-Élysées fait invariablement tourner en rond des chevaux pies qui ont la propriété d'appeler chaque fois la foule.

L'Hippodrome est constamment rempli de phénomènes; sauteurs de corde, *steeple-chase*, ballons, taureaux, tout lui est bon; il nous promet de se transformer en véritable cirque romain. Nous y pourrons voir des chrétiens livrés aux bêtes! Quelle fortune!

Tous ces efforts tentés sur le public, tout ce remue-ménage de nains, de jongleurs, de sauteurs, de chevaux, de singes, qu'on remarque de mai à septembre, n'a pas d'autre cause que la guerre impitoyable faite aux théâtres par ce globe lumineux qu'on appelle le *soleil*.

Le soleil est la plus brillante des sept grandes planètes. Toutes les planètes tournent autour de lui : la lune seule montre assez d'indépendance et de bon goût pour s'abstenir de cette rotation courtisanesque.

Le soleil n'étant pour nous qu'un astre et non pas un dieu, il n'y a aucune irrévérence à lui dire son fait.

Il n'est pas difficile, au reste, de démontrer que le soleil n'est bon qu'à réjouir Méry, le poëte héliomane.

En un mot, si le blé pouvait venir en serre chaude, on pourrait tout à fait se passer des caresses brûlantes de ce gros astre aux yeux d'escarboucle, dont la face s'encadre dans une auréole d'allumettes chimiques en combustion.

Il s'agit de compter les bienfaits qu'il répand sur les pays objet de sa prédilection, et de comparer ces pays à ceux qu'il se contente de frotter dédaigneusement de l'extrémité de sa crinière ardente.

La peste, le choléra, la stérilité de la terre, la brièveté de la vie, les bêtes féroces, voilà ce qu'il donne aux climats du Sud.

Sous son influence les royaumes croulent, les sociétés périssent, les races dégénèrent, l'esclavage se perpétue.

L'aspect seul de notre Europe suffit pour faire détester son despotisme.

Le Nord est tout entier intelligent, actif, courageux, organisé.

Le Midi, apathique, mou, arriéré, anarchique.

C'est la race blonde qui fait la loi à la race brune.

Pour amener le sexe à notre opinion, nous rappellerons que dans l'Orient les femmes se vendent, et que le Nord a enfanté les druidesses, les Norma, les Velléda.

De ces considérations générales descendons aux détails de notre vie particulière.

Que gagnons-nous donc, nous autres Parisiens, aux visites du soleil? — De la chaleur.

Ah! vraiment, que Paris est beau par un jour de canicule! Ah! les fraîches émanations qui s'échappent de cet amas de pierres malpropres!

Que cette population glutineuse est belle à voir!

Ah! les beaux visages rouges et perlés, les beaux

cheveux frisés en chandelle, les belles mains gonflées, la belle poussière, la bonne asphyxie, les bons chiens enragés !

Mais le blé n'est qu'à ce prix.

Si le soleil jouissait encore un peu de cette estime qui lui valait la divinité dans quelques pays, et que lui ont retirée depuis longtemps les gens sensés et les véritables épicuriens, on pourrait l'embarrasser et le confondre à tout jamais par cette simple question :

« Soleil ! toi qui te dis vivifiant, toi qui prétends féconder la terre et mûrir ses produits, dis-nous donc, soleil, pourquoi, par tes propres forces, tu n'as jamais pu nous donner de bons fruits et de bons légumes ?

» Il n'y a que les poëtes qui mangent de tes grenades, de tes figues, de tes pastèques, de tes cédrats, de tes limons et de tes raisins coriaces.

» Nous autres, avec notre artifice, et sans le secours de ton brutal calorifère, nous donnons ponctuellement, et sans t'attendre, des petits pois très-tendres et que tu rendrais durs, des asperges savoureuses et que tu ferais grimper, des fraises exquises dont tu pomperais le parfum; tâche donc, soleil, dans tes climats du Sud, de donner à tes adorateurs des pêches comme celles de Montreuil, des raisins comme le chasselas de Thomery; la serre chaude et la cloche de verre sont plus puissantes que toi ; Potel te bat sur le melon. »

Jamais le soleil ne répondra.

C'est assez parler de végétation. Toute la vie intellectuelle n'est-elle pas troublée par le regard indiscret de cet astre orgueilleux ?

Qu'est-ce qu'on fait au grand jour, si ce n'est des affaires ?

Qui a de l'esprit, des idées, des passions, de la beauté en plein jour ?

De l'appétit même ? Qui est-ce qui déjeune, excepté les militaires après la manœuvre ?

C'est avec la bougie que les vrais gastronomes éclairent les chefs-d'œuvre de leur sensualité, parce que rien n'est laid comme une sauce vue au soleil.

On a voulu créer la mode des matinées dansantes ; les femmes ont fui devant ces exhibitions périlleuses. Dans le fait, il n'y a que les paysans qui puissent sauter en plein midi.

La nature elle-même s'enlaidit au grand éclat de la lumière ; la verdure n'est belle, les lointains n'ont de mystère et la végétation ne rit que sous le voile des nuages ; le soleil déchiquète les contours des arbres, durcit les mouvements de terrain, plombe le fimament et dessèche la perspective ; il n'y a pas en Italie un paysage qui vaille une percée du parc de Windsor.

Les adorateurs les plus fanatiques du soleil n'apprécient même que son lever et son coucher, c'est-à-dire

le moment où il ne brille pas encore et le moment où il disparaît.

Le soleil apporte cependant un bienfait, qui est le résumé de toutes les jouissances terrestres : la paresse.

La paresse ! dont on a dit tant de mal, parce qu'elle ne se défend pas, et qui a été réhabilitée par le mot tout philosophique de monsieur Royer-Collard.

On déplorait devant lui le mouvement des générations modernes, qui s'agitent sans avancer, qui bouleversent tout et ne créent pas, qui travaillent beaucoup pour ne rien faire.

« Ah ! s'écria-t-il, les paresseux sont la réserve de la France ! »

XXIV

LES SPECTACLES D'HIVER

Au milieu d'une liasse de feuilletons parfaitement oubliés, ce qui est justice, si nous allons en détacher quatre qui ne méritent pas plus que les autres d'être disputés à la poussière, c'est que les trois premiers se rattachent chacun à un événement dramatique d'une certaine importance : le premier est le récit de la dernière tentative d'un homme de beaucoup d'esprit, fourvoyé dans une direction de théâtre; le second

raconte comment monsieur Th. Gautier s'est déguisé en vaudevilliste; le troisième est une histoire que je ne puis me rappeler sans une vive satisfaction, l'histoire que personne n'a faite d'une des plus grandes œuvres de monsieur Halévy, du *Juif errant*, derrière le rideau.

Quant au dernier, je le considère comme un devoir accompli : je suis heureux d'avoir vidé des grelots, aujourd'hui bien fêlés, et qui ont toujours sonné faux.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

LA NONNE SANGLANTE, mélodrame en 4 entr'actes et 6 décors

Depuis quelque temps, monsieur Harel fatiguait la fortune, et la fortune fatiguait monsieur Harel.

Ni Jocko ressuscité, ni la façade de la Porte-Saint-Martin ornée d'un transparent sur lequel se dessinait chaque soir la silhouette du singe immortel, ni les programmes bourrés de *la Tour de Nesle*, de *Pinto*, de *Lucrèce Borgia*, ni les bals de l'Odéon, tolérants pour la pipe et le cigare, et enrichis de soupers gratuits, rien enfin de ce que peut créer l'esprit inventif de ce directeur philosophe et latiniste, n'avait pu détruire le charme qui ensorcelait son entreprise engourdie comme *la Belle au bois dormant*.

L'homme qui sait le mieux lancer un paradoxe,

dont la vie entière est elle-même un paradoxe persévérant, monsieur Harel, se fit donc un jour à lui-même cette argumentation, qui se trouva logique : « Quand je donne au public une première représentation quelconque, celle de *Pinto*, par exemple, le public ne s'amuse pas; quand je lui offre quinze actes à dévorer le même soir, il me témoigne, par la frénésie de son absence, qu'il s'ennuie dix fois plus. Il y a là un vice : cherchons ce vice. Si quinze actes l'ennuient, si cinq actes ne l'amusent pas, c'est la faute des actes; supprimons les actes, et demandons à monsieur Gisquet vingt municipaux à cheval pour comprimer la foule et régler la file des voitures; car une ère nouvelle va commencer pour le théâtre. Je fais désormais représenter des *entr'actes*. Les auteurs ne manqueront pas. » *La Nonne sanglante* fut commandée, faite en peu de jours, et la représentation n'en a été si longtemps retardée que par la mise en scène et les nombreuses répétitions des entr'actes, qui surpassent en magnificence, en développement, tout ce que l'art théâtral a produit de plus pompeux. Plusieurs feuilletonistes nous semblent donc avoir mal compris la pensée du directeur, en donnant aux cinq actes du drame et aux décors une importance dont ne veut plus monsieur Harel; et c'est rentrer dans l'appréciation exacte de son brevet d'invention, que de donner une analyse consciencieuse des quatre en-

tr'actes dont les cinq actes ne sont que le prétexte. Si cela pouvait faire question, la question pourrait être résolue montre en main : chaque acte durant un quart d'heure, chaque entr'acte soixante-quinze minutes, terme moyen.

Avant le lever du rideau. — Grand défoncement de portes, coups de crosse distribués aux plus pressés, chapeaux de femme aplatis comme le portefeuille d'un *coulissier en liquidation*, ouvreuses aux abois. « Par ici, madame, un petit banc. — Par là, madame, le n° 17. » Irruption dans le parterre, qui se montre en un clin d'œil diapré de casquettes de loutre, de vestes de conducteurs et de culottes prolétaires. La troisième galerie se couronne d'enfants déguenillés, de marchandes de pommes, d'hommes gorgés de coco, espèces de chauves-souris brunes et coriaces qui s'accrochent aux parois du cintre avec les ongles, les pieds, les dents, hurlant des cris de taverne, l'œil ébloui par les flammes du lustre. La jeune France garnit peu à peu le balcon et la première galerie, laissant au vestiaire ses manteaux de muraille, ses gourdins, et gardant ses barbes, qui retombent comme des crépines de velours noir sur l'appui de la balustrade. Vous comptez là des journalistes, des auteurs dramatiques, des peintres et autres artistes, enfin tout ce qui remue et s'agite, par état ou par goût, aux appels de la nouveauté. Dans les loges apparaissent

des têtes de femmes serrées, étouffées, agglomérées. L'aristocratie des premières représentations se blasonne dans les avant-scènes. Des frémissements insaisissables parcourent la salle du comble au faite : querelles de place, braquement de lorgnettes, pieds écrasés, soufflets, explications, chut! Monsieur Piccini commence : son ouverture est un chef-d'œuvre, c'est l'exposition claire et lumineuse des quatre entr'actes.

Passons sur le premier acte.

Premier entr'acte, de 65 minutes. — Le parterre se lève comme un seul homme, ainsi que disent les premiers-Paris ; des mouchoirs de couleur, des foulards sans couleur, sont fixés sur les banquettes, dont ils sanglent le foin et la toile pour marquer la place des premiers occupants, et à l'instant s'établit un va-et-vient de porteurs de l'*Entr'acte* (journal de circonstance), de bâtons de sucre d'orge qui ont à peine servi, de pommes écarlates, d'oranges blafardes et dé marrons rôtis. Ces programmes, ce sucre d'orge, ces pommes, ces marrons, ce sont les éléments du drame, qui va sommeiller encore pendant deux entr'actes pour éclater plus tard avec les plus beaux effets de mise en scène. En attendant, voilà des conversations qui s'allument entre le parterre et le paradis; des rendez-vous sont pris, des propositions de vin à douze, de canon, de litre, échangées et acceptées. Les habitants

des loges se font des visites : du mouvement, de la joie, de l'agitation, un intérêt puissant. Et monsieur Harel, encadrant son œil dans un trou de la toile, laissant passer sa botte frémissante sous la perche-tringle du rideau, s'écrie : « Mais ça va bien. Voilà un premier entr'acte qui marche. Courage, embrassons-nous ! »

Passons sur le second acte.

Second entr'acte, de 70 minutes. — Un grognement sourd semble annoncer la présence d'un jeune chien qui souffre; sa voix augmente par degrés et traduit en admirables aboiements la faim, la soif et l'abandon. A ces accents répondent bientôt les provocations d'un gros dogue qui hurle la menace. Sa voix est forte et vibrante : c'est un chien de boucher, un de ces chiens replets, égoïstes, qui battent les roquets. L'intrigue se noue. Le dialogue se suit jusqu'à l'intervention d'un chat qui miaule dans plusieurs tons, et l'arrivée subite d'un coq qui chante sa victoire et ses amours. Des chapeaux sont enlevés sur la tête de leurs propriétaires et jetés du paradis sur le parterre, qui accepte le défi et paye en calottes grecques. Les aboiements redoublent, les miaulements se multiplient ; des épluchures de toutes sortes, des coiffures, tourbillonnent dans les régions du lustre; les quinquets sont désarmés de leurs verres, dont les éclats retombent en pluie de cristal ; et le public transporté demande

pourquoi ce plaisir dure si peu. Un seul récalcitrant a osé regarder sa montre et pincer les lèvres en signe d'impatience. « *Nous ne sommes pas nourrices, nos enfants ne crient pas!* » lui dit vertemen prud'homme placé près de Henri Monnier.

Passons sur le troisième acte.

Troisième entr'acte, de 80 minutes. — Ici l'action languit un peu. Autant les cris du chien, du chat et du coq de l'administration avaient ému l'assemblée, autant ce silence et ce calme la glacent à présent. Monsieur Harel l'a vu. « La neige ! la neige ! Me donneront-ils ma neige ! A quoi servent donc tant de programmes distribués à foison ? Les voyez-vous, tristes et bêtes, qui bâillent et ne font rien! Si l'on ne court pas avertir les préposés à la neige, si Piccini n'est pas là pour faire demander impérieusement un chant patriotique, messieurs les auteurs, je ne réponds plus de cet entr'acte. » Mais la voix du maître a été entendue, et les préposés à la neige sont en besogne. Commence alors ce déchiquètement de papier dont les petits lambeaux, jetés du cintre, viennent blanchir la tête des spectateurs infraposés. Cette neige s'épaissit. Tous les préposés travaillent, coupent, morcellent; une hilarité générale se fait à travers le nuage qui se balance dans l'atmosphère, et ce beau coup de théâtre est accompagné de la *Parisienne*, dont les accents sortent, vibrants et électriques, de

cent bouches faubouriennes; le succès de cet entr'acte, le plus beau de tous, n'a pas été douteux. Il est à lui seul d'un si puissant effet, qu'il peut être détaché et donné séparément dans des représentations à bénéfice.

Passons sur le quatrième acte.

Quatrième entr'acte, de 85 minutes. — Cet entr'acte étant exclusivement musical, nous laissons à des juges plus compétents le soin de dire dans quels différents tons a été exécutée la *Marseillaise*, puis *Ça ira*. Quelques flocons de neige ont encore voltigé; mais cette réminiscence de l'entr'acte précédent n'a pas semblé heureuse. Celui-ci s'est terminé au refrain du *Chant du Départ* et au bruit de trois mille voix qui demandaient l'auteur.

« Messieurs, l'auteur des entr'actes que nous venons de représenter devant vous est monsieur Harel; les applaudissements sont de monsieur Porcher. »

Tout le monde était parti avant le cinquième acte.

Toute notre attention, absorbée par la contemplation des épisodes que nous avons rappelés, n'a pu s'appliquer qu'à regret à l'intelligence des cinq actes du drame de messieurs Anicet Bourgeois et Mallian, actes qui, du reste, se trouvent refoulés, par la création de monsieur Harel, dans la catégorie des intermèdes. A la rigueur pourtant, nous avons compris qu'un jeune seigneur allemand, nommé Waldorf,

veut perdre sa maîtresse dans les catacombes de Rome, et qu'il la poignarde plus tard, la retrouvant sous le voile d'une nonne; mais la nonne, plus vivace qu'un chat, échappe au poignard et joue au revenant de manière à effrayer toute la contrée. Elle apparaît souvent à Waldorf, qui veut épouser une autre femme, et, la première nuit de ses noces, vient se placer entre les deux époux. Par une volte-face assez habile de la nonne sanglante, Waldorf, qui veut jouer du couteau sur elle, poignarde sa jeune épouse. La nonne sanglante avoue alors qu'elle est de chair et d'os, et propose à Waldorf la fuite et de nouvelles amours; mais le château est à l'instant même dévoré par un incendie dont la fumée traverse le plancher. Cet effet se trouve parfaitement rendu au moyen de trois hommes qui fument leurs pipes dans le premier dessous. Deux autres décors ont demandé plus de travail et de talent; mais tous deux rappellent le bal et le clair de lune de *Gustave*, — moins la richesse, moins l'espace, moins l'air, moins les bougies. Une fois pour toutes, les pleines lunes nous semblent rondes; pourquoi la lune de la Porte-Saint-Martin est-elle toujours pentagone?

THÉATRE DES VARIÉTÉS

Première représentation de LE VOYAGE EN ESPAGNE, comédie vaudeville en trois journées,

par MM. Théophile Gautier et Siraudin.

A MONSIEUR THÉOPHILE GAUTIER

Mon cher Théophile,

Quoique vous m'ayez confié votre houssine de critique, quoique vous ayez bien voulu me céder votre fauteuil de juge pour vous asseoir sur le banc du justiciable et tendre le dos aux châtiments du feuilleton, je veux vous toucher le cuir avec modération, afin que le souvenir d'une correction clémente adoucisse à l'avenir la sévérité de vos arrêts à l'égard de vos pareils, car désormais vous avez des pareils. Vous êtes vaudevilliste, mon cher Théophile, et vous voyez qu'on peut l'être sans cesser d'être homme, comme souvent semblent le faire entendre les rois très-despotes de la critique moderne.

Franchement, je vous ai tendu un piége, et vous avez donné dans ce piége.

Tracassé quelquefois dans mes opérations théâtrales par d'anciens confrères, critiqué dans mes combinaisons dramatiques, censuré souvent pour le choix de mes

pièces, je ruminais depuis longtemps le traître projet d'attendre nuitamment un de mes détracteurs et de le précipiter par les épaules, à travers les charpentes d'une pièce en trois actes, pour voir un peu comment il se tirerait de là. Je vous avais sous la main; vous êtes bon et sans défiance, vous êtes un des gros bonnets du feuilleton, je vous ai induit en vaudeville et vous êtes tombé en vaudeville.

Je voulais vous jouer, à vous un mauvais tour, à moi un bon.

Car voyez-vous, mon cher Théophile, aujourd'hui que vous m'avez donné vos colonnes et que je puis m'envelopper dans les vastes plis de votre importance hebdomadaire, j'abuserai de cette courte mascarade pour dire plusieurs choses que j'ai sur le cœur.

Il y a un an et demi, *j'ai brisé* ma plume — on brise ses plumes maintenant, elles sont en fer — pour devenir entrepreneur de théâtre.

« Ah! ah! s'est-on écrié de toutes parts avec un bienveillance non équivoque, voilà un directeur jeune! un directeur lettré! Voilà un théâtre unique qui s'annonce! Quelles étranges et surprenantes choses nous allons voir! Comme on va rire, comme on va pleurer, comme on va être heureux! »

Tous les gens qui se rappelaient mes antécédents, pauvres antécédents que j'ai bien oubliés, m'abordaient pour me demander très-incessamment du *nouveau!*

Comme s'il y avait du *nouveau* dans un genre d'industrie représenté par huit théâtres qui fonctionnent tous les soirs, qui laminent, tordent, allongent, cisèlent le couplet, le morceau de sortie, le dialogue et la situation, sans compter la concurrence des théâtres royaux.

Quelques amis graves me dirent avec intérêt :

Vous aurez grand'peine à réussir : il vous manque la profonde habileté de monsieur Poirson, la patience laborieuse du bon Dormeuil, le poignet vigoueux de monsieur Trubert (alors Trubert était), le bonheur siamois des frères Cogniard, le tutoiement universel de monsieur Béraud, etc.

A quoi j'ai répondu depuis : Monsieur Poirson soutient contre les auteurs une guerre terrible qu'on ne m'eût pas pardonné d'entreprendre ; les luttes de monsieur Trubert et d'Arnal ont nui à l'un et même à l'autre, et le bon Dormeuil fait comme ses confrères, de bonnes petites *boulettes* quand l'occasion s'en présente. »

C'est ainsi qu'après avoir cédé Levassor aux Variétés, il vient de reprendre, au bout de deux ans, ce même Levassor. La faute n'est pas de l'avoir repris, mais de l'avoir lâché.

Dans son petit local, tiède comme une chaufferette d'ouvreuse, mon ami Dormeuil n'avait à effacer que les traditions plus vineuses que théâtrales du café de la Paix ; dans ce petit théâtre ressuscité il y a douze ans, et que je compare à une vieille tabatière retrouvée

dans la poche du Palais-Royal, il n'avait pas, comme moi, à faire oublier des Potier, des Tiercelin, des Brunet, des Vernet, des Odry, souvenirs burlesques et glorieux! Tout est facile pour lui, tout plus difficile pour moi et pour mes acteurs, qui valent tous leurs contemporains, mais qui servent sous un drapeau trop illustre.

Or donc, dans l'impossibilité de fournir à toutes les commandes de *nouveau* qui m'arrivaient de toutes parts, je donnai souvent du vieux, réchauffé avec art, comme il s'en consomme partout, attendu que nous autres directeurs, nous avons tous la même cuisine (voir la carte de tous les théâtres). Mais on se dit alors : « Ça ne peut pas se passer ainsi. Roqueplan est venu là pour nous donner toujours du *nouveau!* Il faut lui montrer qu'il s'égare, il faut le ramener à lui-même! sifflons-lui ses pièces, sifflons-les bien! » et mes plus intimes amis me sifflèrent des choses qu'ils tolèrent et qu'ils aiment ailleurs.

J'ai donné environ quarante pièces au milieu de ces hourras flatteurs pour mon amour-propre de prophète du *nouveau*. On en a sifflé bon nombre; mais au moins on a sifflé, ce qui est déjà un plaisir refusé ailleurs, où l'on ne fait que bâiller. Il m'est resté sain et sauf un assez bon répertoire auquel je viens d'ajouter votre pièce, que je proclame un des chefs-d'œuvre du genre.

Ah! j'oubliais de dire qu'on m'a toujours reproché, et ce reproche me flatte, de n'avoir pas mis la main à cer-

tains ouvrages malheureux. Comme si j'eusse pu les sauver! Alors je réponds invariablement : « Quand vos habits vous gênent sous les bras, retouchez-vous vous-mêmes vos emmanchures? » Ce qui veut dire : Vous êtes bien insupportable de vouloir me trouver de l'esprit et de me croire apte à tous les métiers qui en comportent.

Le théâtre est un art à part, qui n'a aucune analogie avec les autres travaux de l'intelligence. Du feuilleton, du roman, on ne conclut pas au théâtre. Le vaudeville est difficile et trop dédaigné. Il n'y a plus de comédie, il n'y a plus guère que du vaudeville ; c'est presque la seule littérature du théâtre. Le drame même est mort ; il se fait insuffler du vaudeville, et le boulevard chante sur toute la ligne.

Voilà ce que je vous ai souvent dit, mon cher Théophile, et ce que j'écris avec votre plume et votre encre, sinon avec votre style ; et j'ai ajouté pour vous attirer: Sur mon honneur, il y a parmi les vaudevillistes des gens d'esprit dont j'ai recherché non-seulement le travail, mais aussi l'amitié : Dumanoir, Bayard, Duvert ont de l'esprit, quoiqu'ils fassent des choses où il y en a beaucoup.

Le vrai vaudeville est difficile et rare, et voici pourquoi : c'est que les incapables ne peuvent pas le faire bon, et que les gens d'esprit n'osent pas le faire trop bon.

Tout homme qui veut écrire pour le public doit ré-

solûment lui servir une bonne dose de lieux communs nécessaires au succès : si vous traitez une scène, dangereuse uniquement à cause de sa nouveauté, il faut pour la sauver qu'un des personnages reçoive immédiatement un coup de pied quelque part, ou qu'une porte se ferme franchement sur le nez d'un autre. La salle entière se met régulièrement à rire aux éclats et la scène passe.

Un calembour — je ne dis pas un mot d'esprit — a besoin, pour être bien senti, de circuler longtemps dans les petits journaux et dans le monde.

Scribe, le titan du théâtre moderne, débite son esprit avec des procédés analogues à ceux des négociants en vins. De même que ceux-ci ne mettent leur liquide dans le commerce qu'en raison de la date de la récolte, de même Scribe ne met jamais un effet de théâtre en circulation avant qu'il ait suffisamment vieilli dans sa cave et que le moment précis soit arrivé de le livrer à la consommation. Un jour, je citai à Scribe un mot dont je l'engageais à profiter. Scribe l'écrivit sur un petit portefeuille et me remercia beaucoup en me disant: « Voilà un mot qui sera délicieux dans deux ans. » — Depuis, j'ai retrouvé le mot dans une de ses pièces. Le mot était à point. — Les journaux l'avaient gâché.

Et cela ne peut être autrement : quand vous voulez amuser le public, quand vous le frappez coup sur coup avec des mots, des situations, des effets de toutes sortes,

il faut lui donner un plaisir facile et non une migraine; il faut le promener dans des intrigues claires qu'il connait ou qu'il devine, sous peine de l'entendre hurler qu'il ne voit pas et qu'il n'entend pas.

On a dit que le public était injuste et inintelligent; ce n'est pas vrai. Il n'est qu'égoïste et un peu paresseux, et il a le droit d'être l'un et l'autre. Du reste, tous les publics se ressemblent. Public de théâtre, public d'élections, public d'assemblées politiques.

Personne ne sait mieux que monsieur Thiers ce qu'il faut sacrifier à ses auditeurs: lieux communs, mouvements usés, effets bourgeois, rien ne lui coûte; il se noie à plaisir dans les plus fades infusions d'idées, dans les plus nauséabondes décoctions d'arguments, et cela de gaieté de cœur, pour couvrir quelque pensée hardie ou excuser quelque téméraire entreprise. Mais comme il se dédommage dans les entretiens familiers! monsieur Thiers causeur ne converserait pas avec monsieur Thiers orateur.

Je veux, un jour, me recevoir moi-même une pièce que je n'ai pas encore faite, pièce entièrement composée de coups de pied, de portes fermées sur le nez, et autres moyens. Tous les personnages s'enfermeront à leur tour dans des cabinets éclairés par des lucarnes; les scènes principales se débiteront du haut de ces lucarnes. ce qui est éternellement plaisant; il y aura une rencontre nocturne, et, naturellement, tout le monde allant

à tâtons, on se prendra des mains qu'on ne cherchait pas, on se trompera de porte, — rire général. — les maris feront les galants avec leurs femmes, qu'ils ne reconnaîtront pas, — autre rire général ; — surviendra un importun avec de la lumière, — rires furieux ; — tous les personnages se sauveront au milieu d'une hilarité désolante ; l'explication aura lieu ; monsieur Alfred épousera mademoiselle Henriette, au grand regret de monsieur Dufournel, son oncle, que je forcerai bien à doter sa nièce, parce que je l'aurai compromis dans la scène nocturne, et je suis sûr d'*une suite non interrompue de représentations fructueuses*. — Je prends date. L'exploitation de ce sujet est formellement interdite.

Pour revenir à votre œuvre, vous souvenez-vous, mon cher Théophile, du jour où elle fut lue aux acteurs, et de la drôle de figure que vous fîtes ? La séance fut froide, et, en sortant, vous me disiez : « Je ne sais trop ce que c'est, mais je ne suis pas encore bien sûr d'avoir fait un vaudeville. »

Au bout de quelques répétitions, après ce premier travail, qui d'abord a dû vous étonner, travail qui consiste dans un ânonnement soporifique de rôles non appris, lorsque vous avez vu s'épanouir vos scènes, ressortir vos mots, jaillir vos effets, vous vous êtes écrié avec une expression que je ne traduirai jamais : « Ah ! mon Dieu ! je commence à croire que j'ai fait un vaudeville ! En vérité, je trouve cela charmant ! »

Avouez que ce travail de tous les jours, cette étude et ce minutieux arrangement des moindres combinaisons, cette recherche du comique, du tendre, du sérieux, de tous les contrastes, que cette succession ménagée d'entrées, de sorties, que cette variété d'intonations et de gestes, que tout cela constitue un art véritable, un art infini, un art de détail que le public ignore; et dites-lui donc désormais, à ce public, que vous avez la mission d'instruire et que je fais métier d'amuser; répétez-lui bien que ces acteurs si dégagés, si à l'aise dans leurs rôles, et qui semblent improviser un tas de charmantes bêtises, ont silencieusement médité sur l'effet d'un lazzi, travaillé longtemps le diapason d'une scène, et que le placement d'un calembour est une affaire.

Mais je ne m'attarde pas plus longtemps dans cette causerie. Ce n'est pas que vos lecteurs, devenus les miens, me semblent bien pressés d'écouter le récit de votre pièce; vous autres critiques, vous vous faites, en général, un jeu malin de donner à votre public précisément ce qu'il n'attend pas.

Vous vous montrez avec lui assez cavaliers, je dirai même familiers; c'est généralement de vous-mêmes que vous lui parlez quand il veut une analyse de nos pièces; ce en quoi je viens bien de vous imiter un peu. Vous lui racontez votre existence, vos appartements, vos amitiés, souvent vos amours; vous lui racontez, dans l'hiver, que vous avez trop froid pour

écouter des vaudevilles ; et, dans l'été, vous lui écrivez de la campagne que vous rêvez sous des arbres.

Il faut, enfin, que je vous dise mon opinion sur ce qui s'est passé, le jeudi 21 septembre, au théâtre des Variétés.

Votre premier acte est charmant. Désiré Reniflard est bien un de ces voyageurs nigauds, comme le sont beaucoup de Français ignorants dans l'art de voyager. Il est tout d'abord bien posé en amateur de couleur locale, en garçon curieux d'aventures, de coups de poignard et d'intrigues nocturnes.

Tout votre travail devait nécessairement tendre à la destruction successive de ses illusions : il veut manger — rien dans l'auberge ; il ambitionne des femmes : deux femmes arrivent, et chacune l'entraîne dans un imbroglio qui compromet son existence. Un frère jaloux, un amant jaloux, serrent les nœuds qui enlacent notre malheureux compatriote, arrêté à la fin du premier acte, sur la plainte de l'aubergiste, qui l'accuse de bruit, d'amourettes et de manœuvres suspectes.

Le motif de cette arrestation a semblé un peu frivole le jour de la première représentation, et vous avez bien fait de remplacer ce moyen par un autre.

Maintenant, quand Reniflard est happé par les alguazils et qu'il demande la raison de cette énormité, il lui est répondu : « Monsieur, quand on arrête quelqu'un

en Espagne, c'est toujours sans motif; » et Reniflard se paye de cette couleur locale.

Les gens les plus difficiles, même ceux qui ne voient dans le théâtre que la nécessité invariable du mariage de monsieur *Alfred* et de mademoiselle *Henriette*, ont trouvé dans votre premier acte une scène du premier ordre, et qui prendra désormais le nom de *scène des bottes*.

Désiré Reniflard cherche un domestique; on lui amène un gaillard moustachu et fier comme un Biscaïen qu'il est. Au premier mot de Désiré, qui veut tutoyer son valet de grande naissance, celui-ci l'arrête en disant: « Señor, je n'aime pas les familiarités.—Cirez-moi mes bottes, » ajoute Désiré. Le valet n'en veut d'abord rien faire et propose enfin une transaction. » Cirez la botte droite, dit-il, je cirerai la gauche; — ce qui a lieu, et ce qui est parfaitement comique.

J'aimais moins votre second acte. Je l' aime mieux depuis que vous l'avez réduit; mais il contient une beauté de premier ordre.— Je me sers volontiers de cette expression. — Cette beauté est la danse d'Hyacinthe.

Désiré est tombé entre les mains d'un chef de brigands, qui n'est autre que Benito, son domestique. Le drôle dépouille d'abord par état son ancien maître, et, par rancune de la scène des bottes, le force à danser, sous la menace de douze tromblons chargés à mitraille. Désiré danse, et c'est bien divertissant de le voir exécuter

las Sevillanas, avec un sentiment exquis du grotesque.

Il y a, du reste, profusion de mots spirituels dans ce second acte. Un des voleurs de la bande pousse un gémissement bien comique : « Les affaires ne vont plus, dit ce brigand ; les hommes politiques nous font du tort ! »

Ce mot est dit par un de mes camarades de collége, aujourd'hui artiste des Variétés, Renaud, avec qui j'ai appris le latin—et le billard, qui en découle, les jours où l'on *file*.

Un soir, je pris possession du théâtre, sans bruit, sans rien dire, sans assembler les habitants de mon royaume, sans monter sur *un pavois*. Au coin d'une coulisse, je rencontre un monsieur. « Que viens-tu faire ici ? — Je viens diriger cet établissement ; et toi ? — Moi, je suis de la maison ; je vais jouer tout à l'heure le conseiller sourd dans *le Maître d'école*. » C'était Renaud.

Votre troisième acte, et que cette gradation est heureuse ! est le plus amusant des trois, sans excepter le premier.

Par une foule de complications, que j'épargne à votre public, habitué cependant à des analyses fidèles, Désiré Reniflard arrive, conduit par quatre brigands du second acte, dans une citadelle que garde un chef du parti carliste, don Ramon. Désiré reste enfermé dans un tout petit donjon, dont la porte est surmontée d'une lucarne, — une lucarne, source éternelle de rire !

Un roulement de tambour annonce un événement. C'est un autre chef de parti qui arrive à la tête de son armée, véritable armée espagnole, c'est-à-dire un tambour, deux généraux et deux soldats : l'un boite, l'autre dort en marchant. — Ce chef s'empare de cette citadelle sur un air triomphal.

Désiré paraît alors à sa lucarne, et sa première exclamation est celle-ci : « Tiens ! voilà le gouvernement changé ! quatre hommes et pas de caporal, cela suffit pour prendre une citadelle ! » Il était temps que cette exclamation arrivât, car on m'accusait déjà, mon cher Théophile, de vous avoir ménagé les figurants et, par une lésinerie mal entendue, donné une armée invraisemblable.

On ne devinait pas que c'était, de votre part et de la mienne, une intention de coloris.

Désiré passe devant un conseil de guerre ; il s'y montre d'abord fort bravache, parce qu'il sait d'avance, par une modiste, que les fusils ne seront chargés qu'à poudre. Il avait eu quelque peine à croire à cette suppression de balles ; mais, sur l'assurance de la modiste, qui lui avait dit : « Fiez-vous à moi, les fusils ne seront pas chargés et, d'ailleurs, vous le sentirez bien, » Désiré déploie un beau calme devant ses juges. « Je veux être fusillé ! s'écrie-t-il dans le délire de son courage. — Pendu, lui dit-on ; pendu ! Ici le cas est extrême, l'intérêt redouble et le dénoûment approche.

Une fanfare de trompette annonce encore un événement. Cette fois, c'est Benito, le chef des brigands, qui vient à son tour s'emparer de la citadelle. Explication de ce procédé lui est demandée par les héroïques défenseurs de la place.

« Je passais tranquillement avec mes hommes sur la grande route, répond Benito, nous avons vu la porte du fort ouverte, et nous nous sommes dit : Tiens, si nous prenions la citatelle ! et nous la prenons. »

Ce qui fait dire à Désiré : « C'est insupportable ! Dans ce pays-ci on ne peut pas causer cinq minutes sans voir le gouvernement changé ! »

En définitive, tous les héroïques assiégeants et assiégés s'embrassent, ce qui est bien espartérien. Grâce à la venue de Benito, Désiré échappe à la corde. Benito pousse même la magnanimité jusqu'à lui offrir un portefeuille en dédommagement de ses habits volés dès le premier acte. Qu'y a-t-il dans ce portefeuille ? Des cortès, des rentes espagnoles! « Je suis encore volé! » s'écrie Désiré, qui propose au brigand de lui échanger ces valeurs contre un cahier de papier à cigarettes.

C'est donc un brigand qui dénoue l'action, ce en quoi je vous approuve, mon cher Théophile; car, dans cette triste Espagne d'aujourd'hui, les faits ne se passent guère autrement.

Vous avez pris de très-haut la question espagnole, en la portant sur le théâtre, destiné à corriger les mœurs.

La représentation de votre pièce serait d'un effet bien salutaire de l'autre côté des Pyrénées; nos voisins riraient d'eux-mêmes au lieu de s'égorger. Les plaisantes campagnes d'Espartero et autres sont le plus amusant vaudeville de notre temps, où il n'y a plus d'épopées.

Des esprits moroses vous ont peut-être déjà reproché d'avoir ainsi travesti les mœurs d'un peuple voisin. Ceci est très-niais. Voisins ou pas voisins, tous les peuples d'Europe nous font sur leurs théâtres une guerre à outrance. En Allemagne, en Russie, en Angleterre, le personnage français est toujours un vaurien, un fanfaron sans courage, sans chemise et à peu près sans pantalon.

Les Espagnols, puisque Espagnols il y a, s'amusent à Madrid et partout, depuis le 10 mars 1842, d'une *sainete* de don Rodriguez Rubi, intitulée *las Vantas de Cardenas*.

Il y a dans cette *sainete* un Français nommé monsieur Pierrot, soumis à toutes les avanies imaginables. Ce monsieur Pierrot est lâche, gourmand, battu, et ses vices ressortent au milieu des pompeuses vertus de ses interlocuteurs.

La censure française se montrera spirituelle et même nationale en nous permettant ainsi quelquefois de prendre des revanches fines et délicates de toutes les ordures dont on salit notre nom français sur les théâtres étrangers.

Ces moroses esprits ont manifesté quelque opposition à la fin de votre vaudeville. Ils n'étaient que deux ou trois, et cela m'étonne, car votre pièce n'est pas absolument faite dans le but de marier monsieur Alfred et mademoiselle Henriette, quoique à la fin vous ayez cédé à cette loi du théâtre en promettant Rosine à Désiré Reniflard.

Votre *Voyage en Espagne* est un espace dans lequel vous avez donné à danser à toutes les facultés de votre esprit; et, si les gens qui me demandent toujours du nouveau ne sont pas contents, je vous engage à les trouver difficiles, car toutes vos plaisanteries sont joyeuses, et l'on doit me savoir quelque gré de vous avoir recruté au milieu de vos vers, de vos livres, de vos rêveries poétiques, pour vous enrégimenter vaudevilliste.

Personne n'y perdra rien : ni le public, ni vous, ni moi. Vous avez vu le feu; pour un conscrit, vous l'avez bien supporté, et je remercie les trois ou quatre sifflets qui vous ont aguerri.

N'est-ce pas que c'est bien la sensation supposée de la fusillade et de la mitraille? N'est-ce pas que cela comprime un peu le diaphragme? Mais n'est-ce pas aussi que cela donne du cœur et de la témérité, et qu'on brave avec une certaine férocité ces coups anonymes qui partent d'un bataillon invisible?

Prenez pitié désormais, mon cher Théophile, de

vos nouveaux confrères qui s'exposent si souvent à ces exécutions publiques : je ne vous parle pas de nous autres directeurs, qui jouons dix fois par an notre fortune, mais des auteurs, qui jouent leur réputation et leur amour-propre.

La petite pièce de vers qui termine vos trois actes est un divertissement très-audacieux ; mais que n'osez-vous pas en vers comme en prose ?

Comptons les résultats : vous n'avez pas dérogé.

Je vous ai lié avec un collaborateur charmant, que j'appellerais publiquement le jeune Siraudin s'il avait plus de cheveux : mais à quoi bon des cheveux ? N'en avez-vous pas pour deux ? Siraudin est auteur de *la Vendetta*, une des perles de mon répertoire : c'est une intelligence qui vous est sympathique et dont le contact vous a bien servi.

Si vous me demandez à présent pourquoi je vous raconte-là une foule de choses que vous savez, pourquoi, par exemple, je vous ai rendu compte de votre propre pièce, je vous répondrai à peu près ce que vous faites répondre à Reniflard quand on l'arrête : « Dans le feuilleton, quand on écrit, c'est toujours sans motif. »

Sachez-moi gré, mon cher Théophile, de la manière dont votre ouvrage a été monté. On ne croira pas ce que je vais déclarer, si je ne vous prends à témoin. — N'est-ce pas que tous ces costumes sont réels et nous

ont été envoyés par Espartero lui-même, qui se défait de ces nippes de guerre, comme un comédien, retiré du théâtre, vend sa garde-robe? — N'est-ce pas que les sites ont été pris sur nature et que vous avez frémi vous-même dans le défilé caverneux du deuxième acte? — Et le décor du troisième, comme ce sont bien les Atarazanas!

Dieu, le mauvais temps et les réclames aidant, il est impossible que *le Voyage en Espagne* ne fasse pas beaucoup d'argent.

Je ne sais trop quels avantages et quels inconvénients vont me revenir de ce que je fais aujourd'hui en prenant votre place; quant à vous, ne pas vous louer vous-même, c'est un acte de bon goût et de bonne paresse.

Vous avez un confrère, doublement confrère, qui ne dédaigne pas les inconvenants profits d'une double position d'auteur et de critique, et qui déjà même, en cette dernière qualité, vous a taillé une ample croupière. Ce confrère est monsieur Varin.

Dans un journal aux allures vives et dégagées, où la platitude de ses feuilletons produit l'effet d'un trou, cet écrivain de programmes adule ses propres vaudevilles et médit, comme il peut, des vaudevilles d'autrui.

Martainville disait : « On ne peut à la fois tendre le dos et jouer des verges. »

J'abandonne cet amphibie à votre grandeur d'âme,

et, si monsieur Varin m'apporte jamais quelque chose de bon, je vous le recommande.

Avant de commencer cette lettre, je me suis demandé si j'y étais autorisé par quoi que ce soit, si ce n'est par votre complaisance et votre amour des situations facétieuses.

Dans le fait, c'est un renversement assez nouveau de toutes les règles, une petite saturnale dramatique.

Mais, en vérité, le fait s'appuie sur un antécédent. Un de mes confrères, d'un esprit incontestable, qui a fait ses preuves en vers, en prose, en tragédie, en vaudeville, en administration, et qu'une docte assemblée a, depuis longtemps, appelé dans son sein, ne confie-t-il pas à la publicité l'admiration qu'il éprouve pour lui-même, pour ses œuvres et pour la ventilation de sa salle de spectacle ?

Et que peut-on me reprocher, à moi qui, par accident, vous emprunte l'espace de votre feuilleton, quand mon confrère a fait clicher cette rédaction si concise, si énergique par le contraste, cette rédaction que les colonnes de tous les journaux et les colonnes du boulevard se disputent depuis six mois :

ACADÉMIE FRANÇAISE, — *grande baisse de prix*, etc., etc.

Adieu, mon cher Théophile, chargez-vous lundi prochain de rendre à tous mes acteurs la justice qu'ils

méritent. Je les ai trouvés excellents, et il est bien naturel que je vous charge de les remercier.

Votre dévoué, etc.

THÉATRE DE L'OPÉRA

LE JUIF ERRANT, opéra en 5 actes, musique de M. HALÉVY, paroles de MM. SCRIBE et DE SAINT-GEORGES.

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *CONSTITUTIONNEL*

Monsieur,

Puisque le *Juif errant* a été privé jusqu'ici de la critique du *Constitutionnel*, critique que je prévoyais sérieuse et bienveillante, permettez-moi d'user au moins de sa publicité et de remplacer une analyse raisonnée, instructive et compétente, par cette lettre, qui ne peut avoir d'intérêt que par le nom ou plutôt par la situation de celui qui l'a signée.

Situation assez étrange, en effet, qui déplace le point de vue du spectacle qui vient de se produire sur la grande scène de l'Opéra. L'observatoire n'est plus dans la salle, il est dans la coulisse : le général raconte la bataille qu'il a livrée, comme s'il avait pu la contempler froidement de la nacelle d'un ballon ; c'est le justiciable qui parle et le ministère public qui se tait ; je me tends

le dos et me le flagelle à coups de plume : ma main gauche attend le coup de férule que lui prépare ma main droite : je me gourmande et me donne des conseils dont je ne profiterai pas plus que s'ils me venaient d'autrui.

Mais soyez rassuré sur mon compte, je n'arriverai pas à de pareils excès. Après la rude besogne que je viens d'accomplir, je n'éprouve pour moi-même que de très-bons sentiments ; par le succès je me suis attiré toute ma bienveillance et ne parlerai de l'opéra nouveau qu'en très-bons termes.

Depuis huit jours, la légende du *Juif errant* est commentée dans tous les feuilletons : pas un ne conteste que cette donnée soit dramatique et lyrique. Quand elle me fut proposée par les auteurs, j'appréciai les conditions de grandeur qui la relevaient, et la collaboration de monsieur Halévy me sembla une bonne fortune. Il ne m'appartient pas de caractériser la manière de monsieur Halévy, d'analyser un génie qui depuis vingt ans illustre nos scènes lyriques ; je n'ai qu'à répéter ce qu'a dit de lui le premier initiateur de ce beau talent à notre première scène lyrique : *Il fait grand.*

Faire grand, pour reprendre cette locution familière et pratique, c'est la première qualité du musicien qui aborde les cinq actes. Dès le premier jour, il est jugé trop savant, mais on l'admire. S'il *fait léger*, on pénètre sa forme, on achève ses motifs com-

mencés; on le fredonne, mais on ne le respecte pas.

Le libretto de messieurs Scribe et de Saint-Georges parut à monsieur Halévy contenir une grande et mystérieuse figure, de belles situations.

C'était la première fois que j'entrais en relation d'affaires avec monsieur Halévy (notre amitié mutuelle est ancienne), et mon admiration pour son talent n'était pas égalée par ma confiance en son activité. Je ne lui dissimulai pas que je le croyais atteint au troisième degré de cette adorable paresse qui distingue tant d'artistes et de gens d'esprit, et qu'à ce double titre il m'était bien suspect. « Il y avait un Halévy paresseux, me dit-il; mais je vous ai trouvé un nouvel Halévy qui travaille vite; seulement, il faut qu'il se dérobe aux albums pour lesquels on lui demande des autographes, aux auteurs qui lui proposent de mettre Pharamond en musique, aux chanteurs qui veulent des auditions et une lettre pour le directeur de l'Opéra, aux gens du monde qui veulent des bêtes curieuses à leurs dîners; il lui faut la solitude, la campagne. » Et le maestro partit un jour, par la rive droite, pour Saint-Germain, où il se mit à composer dès le 15 mai de l'an dernier.

Il n'y a donc pas tout à fait un an que la première note de cette œuvre immense est venue arrondir son point noir sur le papier réglé du musicien; et quand je pense aux tribulations, aux retards, aux découragements, à toutes les phases alternativement sombres et azurées

qu'il a fallu traverser pour arriver à cet enfantement, je ne puis le croire accompli, et le succès même ne m'a pas encore détendu les nerfs, tant ils ont éprouvé de crispations douloureuses.

Le Grand Opéra passe assez généralement à Paris et en Europe pour une machine lourde et indolente, qui ne pourrait jamais, comme le Théâtre-Italien, confectionner des chefs-d'œuvre à la semaine; chaque peuple entend les arts à sa manière; notre goût se révolterait contre des productions hâtives et mal attachées, sans richesse, sans recherche de mise en scène, propres seulement à faire valoir une ou deux belles voix à côté de voix éteintes, au milieu de haillons et d'oripeaux: — le gros diamant monté à la turque, la belle femme mal attifée, le beau cheval mal attelé, le bel hôtel mal tenu, le grand dîner mal servi, n'ont aucun prix pour nous, et, en matière d'art, nous réussissons principalement par l'ensemble, qui n'est pas autre chose que le résumé de tout ce que fournissent l'esprit et le goût.

La partition de monsieur Halévy m'a été remise le 8 novembre. C'est donc à peu près six mois d'études qu'il faut compter. Or, six mois ne sont pas six mois à l'Opéra, mais seulement trois, attendu que, le jour de jeu, les artistes employés à la représentation ne peuvent se dépenser en répétitions, sous peine de compromettre la bonne exécution de l'ouvrage donné le soir; de sorte qu'en réalité *le Juif errant* n'a eu que cent soixante-

quatorze répétitions, y compris les études de rôles, les chœurs, les lectures au quatuor pour l'orchestre, les coupures, les raccords, cinquante et une répétitions de mise en scène et huit répétitions générales. Tout ceci soit dit pour absoudre monsieur Halévy, dans le cas où quelqu'un l'oserait accuser de lenteur et d'incertitude.

L'ouvrage pouvait être prêt pour la fin de février dernier, si je n'avais payé à la grippe et au vent d'est un tribut qui doit m'acquitter envers tous deux pour plusieurs années. Mademoiselle Lagrua, la jeune et belle débutante, messieurs Roger, Massol, Obin, Depassio, ont été successivement pris d'enrouements formidables; madame Tedesco a été la plus rudement éprouvée : c'était chaque jour une répétition contremandée, un désarroi général, une démoralisation complète.

Enfin la grippe m'a fait grâce, et j'ai pu présenter au public, aussi impatient peut-être que moi, cet ouvrage, sur lequel je vous demande à exprimer mon opinion, à présent que celle du public est faite et acceptée par moi avec reconnaissance.

La nouvelle partition de monsieur Halévy porte un cachet de transformation dont ce maître a lui-même la parfaite conscience, car à quelqu'un qui en paraissait frappé, il a répondu : « On ne doit plus rien faire, du jour où l'on ne peut plus rien apprendre. »

Il ne m'est pas permis d'énumérer un à un tous les morceaux du *Juif errant*, en y accrochant une épithète laudative : de quelque variété que j'use dans l'emploi des adjectifs, je ne manquerai pas de déclarer que, sans exception, tous les morceaux sont excellents; encore moins voudrais-je me hérisser de croches, agiter bruyamment les clefs musicales, faire l'enthousiaste en *la mineur*, ou le dégoûté en *mi bémol*. Heureusement pour le compositeur, le directeur de l'Opéra n'est pas musicien ; mais il a pu observer que la partition du *Juif errant* est écrite avec éclat et simplicité ; que la pensée mélodique de l'auteur, exprimée avec franchise et soudaineté, ne s'égare jamais dans les sinus d'une instrumentation irrésolue et tourmentée ; que néanmoins ses combinaisons symphoniques restent grandes quoique saisissables, intelligibles aux esprits vulgaires.

Les gens du monde, les amateurs ardents de premières représentations, qui se donnent, pour assister à ces piquantes solennités, une peine dont je suis à la fois reconnaissant et embarrassé, car les parois de la salle ne s'élargissent pas à ma voix, y portent avec eux des dispositions très-variées : les uns de l'enthousiasme (ce ne sont jamais mes amis), les autres de l'indépendance, ceux-ci de la mauvaise humeur toute préparée ou accidentelle, ceux-là la science infuse.

Il est des gens si bien doués, qui ont un cerveau si

bien fait, les appareils oculaire et auditif si bien organisés, qu'ils peuvent, après les cinq heures d'une séance où leur esprit a été tenu en suspens, où tous leurs sens ont été vivement attaqués, se donner à eux-mêmes et répandre une opinion nette sur ce qui s'est passé. Ils ont la précieuse faculté de se reconnaître dans les incidents de l'action, les développements de la musique, de se retrouver dans ces sites et ces atmosphères variés, place publique, oratoires, palais, mer, paysages, nuit, jour, crépuscules; ils ont cette force immense de pouvoir dire : « Il y a de belles choses, mais c'est long. »

Cette formule invariable, qui n'a ménagé ni *Robert le Diable*, ni *la Juive*, ni *les Huguenots*, ni *la Reine de Chypre*, ni *le Prophète*, ni *le Juif errant*, je dois en convenir, n'a jamais rien d'alarmant; dès la cinquième représentation elle se modifie ainsi : « J'y suis retourné, cela m'a paru fort beau. « C'est qu'en effet ce concours de masses, cette réunion gigantesque d'arts et d'artistes divers, la puissance de ce grand orchestre, l'éclat formidable de ces chœurs, la succession de ces décors merveilleux, tout conspire pour forcer le connaisseur à mûrir son jugement par plusieurs auditions ; c'est, en un mot, que l'Opéra périrait s'il ne spéculait, comme les féeries du boulevard, que sur la curiosité et non sur la conscience du public.

. Si j'arrive à parler de l'exécution du *Juif errant*, je voudrais bien éviter ici une scène de famille et ne pas dépenser ma sensibilité en attendrissements publics ; je ne puis cependant contenir mon effusion au point de refuser à tous les artistes le témoignage de ma reconnaissance pour le zèle, l'intelligence et la bonne humeur qu'ils ont montrés pendant le cours de ces travaux, quelquefois, hélas ! nocturnes ; plus d'une répétition a fini à l'aube, et dans les rues, sur le boulevard, l'on a dû prendre pour la débandade d'une noce ces groupes d'hommes, de femmes, d'enfants fatigués et riants, pâles et gais. Les soldats de l'armée d'Italie, dépourvus de souliers et de pain, n'ont pas trouvé de lazzi plus spirituels et plus consolants que ceux d'un mucicien de l'orchestre, dont j'offenserais la modestie en les citant.

Une innovation musicale introduite dans la partition du *Juif* préoccupe beaucoup les hommes de l'art, après avoir fortement ému le public. Je veux parler de la grande fanfare des instruments de Sax. Il n'est sorte de critique, d'observation, de comparaisons, que la vue de ces cuivres géants ne suscite. J'attends les caricatures.

Monsieur Sax a voulu doter l'ouvrage de monsieur Halévy de ces nouveaux instruments, auxquels il a donné une forme antique, rappelant la *buccina* des Romains, le *kerem* des Hébreux, le *keras* des Grecs, et

a disposé les instruments de telle manière, que, pour les basses, par exemple, la plus grande partie du tube, contournée d'après ses principes, pût se dissimuler sous le bras de l'exécutant, tandis que la portion qui termine, affectant la forme en question, se présente seule en avant, soit immédiatement pour les instruments du médium, soit après avoir passé derrière l'exécutant en remontent par-dessus l'épaule.

L'orchestre de cuivre du troisième acte, le seul apparent, est composé de quinze personnes, savoir :

1 sax tuba *si bémol* aigu.
1 — *mi bémol* soprano.
4 — *si bémol* contralto.
3 — *mi bémol* alto ténor.
2 — *si bémol* baryton.
2 — *si bémol* basse.
1 — *mi bémol* contre-basse.
1 — *si bémol* contre-basse

Je ne parle que des instruments employés au troisième acte et visibles, parce que leur développement gigantesque, leur forme de boas enroulés, leurs pavillons béants comme des gueules de requin, et le costume étrangement riche des artistes qui les portent, n'ont pas moins que leur sonorité contribué à l'ébahissement de toute la salle.

Je conviens que le premier accord de ces cuivres, succédant à la musique mielleuse et piquante du *pas*

des abeilles, a fait bondir sur leurs places quelques personnes occupées à chercher des yeux monsieur de Trois-Étoiles ou madame de X...; mais je ne me décourage pas et je crois que c'est une affaire d'habitude.

On a dit que ce bruit était trop fort; je demande: Trop fort par rapport à quoi ?

Il y a environ vingt-cinq ou trente ans, les étalages de marchands de gravures contenaient une lithographie représentant un gros monsieur portant sur le ventre et battant une grosse caisse, agitant avec les mouvements de la tête plusieurs chapeaux chinois, et par le choc de ses genoux un appareil compliqué de cymbales et de timbres. Ce monsieur, c'était Rossini; on disait de Rossini, parce qu'il avait usé plus largement des instruments éclatants, que sa musique faisait trop de bruit, comme on l'avait dit dans le dernier siècle de toutes les musiques qui avaient remplacé les dix-huit violons de la chambre du roi Louis XIV.

Il n'y a pas de règles fixes pour l'intensité des sons. Cela me paraît être une question de goût et de temps : il faut bien remarquer que, dans chaque époque, tous les détails de mœurs arrivent à s'équilibrer, à prendre un niveau commun.

Est-ce que l'éclairage de nos maisons et de nos lieux publics n'est pas vingt fois plus brillant qu'il y a

soixante ans ? On a dû dire de la première lampe Carcel : « Cela éclaire trop ! » On a dû le dire du premier bec de gaz. On a dit certainement en Égypte, en voyant la première pyramide : « C'est trop haut ! »

L'agrandissement est une des formes du progrès. Nous avons vu s'allonger les journaux, s'élargir nos trottoirs, le gaz égaler le soleil, les chemins de fer centupler la vitesse, les télégraphes lutter avec la parole ; nous avons des magasins plus grands que des casernes, nos armées sont nombreuses comme des peuples : c'est un paroxysme général qui aveuglerait, étourdirait, tuerait raide un ancien bourgeois qu'on ressusciterait pour le régaler des bienfaits de la civilisation moderne.

Qu'on en revienne au format du *Journal des Débats* en 1812, aux petites rues de la Cité, à la chandelle, aux pataches et aux coucous, aux boutiques des piliers des halles, que les armées soient réduites à l'effectif de la campagne du maréchal de Saxe, qu'on modère tous les paroxysmes, alors je conviendrai que les instruments de Sax font trop de bruit. En bonne logique, le paroxysme de la sonorité ne peut s'arrêter qu'à une limite : le saignement des oreilles, comme le paroxysme de la lumière à l'aveuglement immédiat, et le paroxysme de l'architecture à la tour de Babel

Il est de mon devoir pourtant de rassurer le

public. Monsieur Halévy a fait une concession à la seconde représentation. L'attaque a cessé d'être brusque et violente; les premières notes sont hypocritement assez douces, se renflent peu à peu et finissent par pénétrer lâchement le tympan par le procédé de la vrille.

Je n'ai pas d'opinion personnelle sur la valeur musicale des instruments de Sax. Cette opinion est d'ailleurs indiférente, car je ne me prends que comme un intermédiaire entre les auteurs et le public; mais je pense qu'une innovation patronée par le nom d'un grand maître, et qui, par conséquent, ne peut être considérée comme une révolte contre l'art, doit être accueillie sur un théâtre qui, par sa dimension, sa richesse, et la légitime exigence du gouvernement et du public, est forcé de tenter ce qui est impossible ailleurs.

C'est ce sentiment de la mission que j'ai acceptée qui me conseille les magnificences dont j'entoure les ouvrages nouveaux, et me conduit à ce qu'on appelle le paroxysme de la mise en scène.

Je suis assurément, par devoir et par caractère, bien résigné, bien préparé à toutes les critiques, mais je ne m'attendais pas à celle-ci.

Quelques écrivains de talent viennent de me reprocher les splendeurs de la mise en scène du *Juif errant*: voulant que l'Opéra soit une espèce de bibliothèque,

de cabinet musical, où l'art se livre discrètement à des rêveries intimes; oubliant que, par les lois de son origine et la volonté de son royal créateur, il a été destiné à jouer des *tragédies en musique ornées d'entrées de ballet, de machines et changements de théâtre*, ces nouveaux iconoclastes me disent avec une compassion qui ne m'a pas touché (j'en demande pardon) – « Malheureux ! vous avez dépensé 150,000 francs ! si vous n'aviez pas réussi, qu'auriez-vous fait? » — D'abord, on ne réussit à rien quand on ne risque rien; et puis, si je n'avais pas réussi, j'aurais établi le bilan mélancolique de mes pertes et tristement payé la différence de la dépense à la recette.

S'il faut enfin relever sérieusement ce reproche, que deviendrait l'art du décorateur, du costumier, du chorégraphe, que j'ai mission d'encourager et de faire vivre ? Que deviendrait cet immense personnel, dont on m'a confié l'existence et la réputation ? Que deviendrait cette renommée européenne qui porte dans toutes les capitales le nom et les productions de nos artistes, de nos décorateurs, de nos ouvriers ?

Dans les grands théâtres étrangers, ne voyez-vous pas des décors peints par messieurs Séchan, Despléchin, Cambon, Thierry, Nolo, Rubé; des costumes, des souliers, des maillots, expédiés de Paris par le tailleur, le bonnetier et le cordonnier de l'Opéra ?

Est-ce donc un grand malheur que monsieur Grangé, l'habile ciseleur, ait couvert d'une armure éclatante d'or et d'acier cette garde des Immortels et cette garde varangienne dont j'ai trouvé l'équipement minutieusement décrit dans Walter Scott, le profond antiquaire ?

Est-ce donc bien regrettable que j'aie fait acheter chez un marchand d'estampes russes, établi sur le boulevard des Italiens, une précieuse collection de documents byzantins, et remuer une légion de bouquins à gravures sur bois, à l'aide desquels on a pu retrouver la coupe de ces vêtements de sénateurs, de grandes dames, de pages, ces détails intérieurs de palais d'une époque dont les vestiges sont rares?

Faut-il regretter cette vue d'Anvers du premier acte; cette ville de Thessalonique dans laquelle monsieur Séchan a jeté les rayons du soleil d'Orient qu'il a rapportés de Constantinople; ce riant palais des empereurs au troisième acte; ce tableau des ruines du quatrième acte, magnifique traduction de l'immensité; et ce tableau du jugement dernier du cinquième acte, dont les péripéties se déroulent avec une rapidité si éblouissante, une précision de mécanique si ingénieuse ?

On m'a objecté, quant à ce dernier tableau, que les diables étaient trop gais, et qu'ils besognaient sur les damnés avec un entrain qui excluait la terreur.

Il faut établir que, représenté soit au théâtre, soit dans les tableaux, l'enfer n'effraye pas : l'art plastique est impuissant à donner cette sublime angoisse : la foi seule l'a déposée dans nos cœurs; les grands maîtres de la peinture, sur leurs toiles; les habiles sculpteurs du moyen âge, sur les porches des églises, ont mêlé des scènes grotesques aux épisodes terribles de la damnation éternelle. Michel-Ange est allé jusqu'à l'indécence, Callot jusqu'à la farce; et je n'ai pas vu d'inconvénient à ce que des diables exprimassent par des cabrioles, la joie qu'ils éprouvent en voyant venir la riche proie qui leur est promise depuis la chute du premier homme.

Je ne veux pas abuser de la permission que j'ai prise de répondre à des critiques que je dois écouter avec l'humilité d'un homme placé à la tête d'un établissement national ; mais je suis forcé de contracter l'engagement public de ne rien ménager pour lui conserver son éclat et sa renommée.

Veuillez, etc.

(Constitutionnel.)

LA VIE PARISIENNE

A MONSIEUR JANIN

Monsieur,

Pourquoi m'avez-vous pris à partie dans votre feuilleton de lundi dernier, à propos d'une lettre que j'ai adressée il y a quinze jours, au *Constitutionnel*? pourquoi êtes-vous intervenu là-dedans? pourquoi vous jetez-vous à travers mes jambes? Il s'agissait, dans ce que j'ai écrit, du *Juif errant*, l'opéra en cinq actes de monsieur Halévy, dont vous êtes forcé de constater l'immense succès; je traitais de mon mieux certaines questions d'art et de progrès. Directeur responsable d'une grande entreprise, je donnais au public quelques explications sur un sujet que je connais; je parlais de musique, de peinture, de costumes, matières qui passent pour vous être complétement étrangères; tout cela était raisonnable et sérieux au fond, intéressant peut-être; et voilà que vous êtes furieux, hors de vous, et que, dans un *paroxysme* de colère, vous me traitez avec une inconvenance et une grandeur dont ma dignité n'est pas moins blessée que ma modestie; vous me donnez à moi vos dix colonnes, c'est tout autant que vous en avez donné à l'annonce de votre mariage, dix fois plus qu'on n'en accorde, dans les journaux respectés, à vos livres, *Gaietés de Toulouse*, *Religieuse champêtre* ou autres petites coquineries littéraires

dont le souvenir a moins duré que le papier, et qui sont allées protester sous le pilon contre l'indifférence de vos contemporains.

Votre attaque me paraît inspirée par un sentiment qu'on m'applaudira d'avoir dévoilé : l'envie! Tous les lundis, vous faites, par métier, un feuilleton dont la difficulté excuse sans doute la monotonie ; il n'en est pas moins vrai que la façon brillante dont vous rendez compte d'*Une Rivière dans le dos* ou d'*Un Monsieur qui prend la mouche* ne soulève pas Paris ; et, parce qu'un directeur de théâtre, votre ancien confrère (il s'en honore), votre ancien ami (vous l'oubliez de temps en temps), se permet de prendre son jour, son heure, son à-propos, pour dire certaines choses que vous ne savez pas, et qu'il sait par une expérience qui lui a coûté cher ; parce que cette confession de coulisse, (pardonnez l'alliance de mots et d'idées) peut paraître piquante, non par la forme, que je ne pratique plus, mais par le fond, que j'exploite, voilà que vous criez au vol, à l'incursion ; vous parlez de *domaine*, de violation de territoire ; je suis traité comme ces chiens de Constantinople qui ne peuvent pas changer de quartier, sous peine d'être dévorés par les chiens des autre, circonscriptions.

Vous ne me faites pas peur, monsieur Janin, n'eussé-je pour m'encourager que l'exemple des écrivains qui vous ont déjà couché sur le carreau ; vous

m'inspirez peut-être de la compassion, et j'exprime le plus humblement du monde ce bon sentiment, si naturel chez un homme qui a commencé sa carrière à côté de vous, et qui fait l'addition douloureuse des tours que vous avez accomplis sur vous-même, depuis vingt-trois ans, sans avancer d'un pas.

En bonne conscience, je ne puis pas discuter avec vous, qui ne me trouvez coupable que d'avoir osé faire un feuilleton, les questions que j'ai déjà traitées; question musicale, question de couleur historique, question de sonorité ; j'ai appelé sur mes théories l'attention des gens compétents. Ad. Adam, plus musicien que moi, peut-être même que vous, a repris cette dernière question; d'autres écrivains, dont c'est la mission, portent leur avis au milieu de ce débat sur la valeur des instruments de Sax, qui paraissent devoir concentrer toutes les forces argumentatives de la critique. Je ne m'occupe pas du reste et fais comme la Fontaine, dans la préface de ses contes :

« J'abandonne le reste aux censeurs, aussi bien serait-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court ni ne manque de sujets à s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seraient ôtés, elle en aurait bientôt trouvé d'autres. »

Je n'ai donc pas affaire à vous en tout ceci, puisque je soumets à des gens dont j'implore les lumières un

sujet auquel vous n'entendez rien. C'est une pure querelle que vous me cherchez, une querelle de concurrence, de métier, une querelle de compagnonnage; on a touché aux outils de monsieur Janin; on entre dans le domaine de monsieur Janin, ce grand terrien du feuilleton, ce vieux propriétaire de la critique! Respect au domaine de monsieur Janin!

Eh bien, non, pas de respect au domaine de monsieur Janin, dont les titres sont si peu légitimes, que la prescription ne les couvre pas.

Si la critique est votre domaine, voyons un peu, monsieur Janin, comme vous l'avez administré.

La plume que vous tenez vous a été transmise par Étienne Béquet, qui l'avait reçue de Duvicquet, le successeur de Geoffroy.

Ces hommes instruits, lettrés, rarement passionnés, doués au plus haut degré du sens critique, ont rendu de véritables services; leur parole sûre, digne, sobre, conservait toujours l'autorité d'un jugement. Après les désordres littéraires de 93, Geoffroy restaura le culte des bonnes traditions et assainit le théâtre. Duvicquet continua honorablement cette tâche, achevée enfin par Étienne Béquet. Esprit droit, raison sûre, style fin et clair, écrivain châtié et décent, Béquet savait la valeur de tous les mots, ou leur en donnait une; ses critiques sont restées comme des modèles de goût, de convenance et d'érudition.

Lorsque l'héritage de ces hommes forts vous échut, il y a vingt-trois ans, votre prise de possession obtint un succès de contraste. Ce contraste en attend un autre.

Outre que je ne vous dois pas grands ménagements, et qu'il faut employer utilement la place qui m'est concédée dans ce journal, je désire, une fois pour toutes, vous transmettre quelques opinions généralement accréditées sur votre compte : n'ayant ni le temps de nourrir des haines, ni le goût d'élever des harpies à domicile, *obscœnæ volucres*, je me hâte de vous adresser plusieurs observations qui seront comme les ébauches de votre portrait, si plus tard la postérité est curieuse de vous connaître.

Les premières éclaboussures de votre plume aveuglèrent les lecteurs du *Journal des Débats*, habitués à lire, sans cligner les yeux, la prose limpide d'Étienne Béquet : la pâture saine qui leur était apprêtée par cette main honnête et consciencieuse, fut remplacée par une nourriture sophistiquée, montée en poivre, relevée d'ingrédients fortuits, qui commença par leur titiller les papilles et les mettre en gaieté; mais l'indigestion fut prompte.

On accusa le préparateur, mais on fut indulgent : Il est jeune, disait-on; c'est amusant comme les gentillesses d'un petit chat.

Le petit chat est devenu matou : la souplesse est partie, les griffes ont poussé.

Le métier de critique dramatique, que vous avez choisi, est assurément difficile; mais de tous ceux qui l'exercent, vous me semblez le moins propre à en accomplir les devoirs.

Il faut au critique, en dehors des qualités naturelles et spéciales de l'esprit qui conviennent à sa profession, de grandes qualités de caractère : l'amour du travail, la patience, la justice.

Le dédain facile et permanent, le cynisme de l'inattention, l'abus de l'autorité, le bonheur de faire du mal, constituent un journaliste redouté et non pas un critique.

Il n'est pas un auteur, pas un acteur, à qui vous ayez rendu service ou justice, pas un qui ait gagné, à vous lire, autre chose qu'une fatigue ou un chagrin inutiles. Quelle est la mauvaise scène que vous ayez refaite dans vos critiques ? quelle est l'intonation fausse que vous ayez signalée ? Je vais plus loin : quelle est la pièce que vous avez réellement vue ? quel est l'artiste que vous ayez réellement entendu ? Aussi quelle réputation avez-vous créée ? quelle réputation avez-vous détruite ?

Vous avez remplacé ces conditions sérieuses qui vous manquent, l'attention, la raison, le don de conclusion, par ce que vous appelez votre style, et dont il faut pourtant bien dire un mot franc et vrai, parce qu'il y a trop longtemps que cela dure.

Étant bien entendu que vous n'avez jamais été un critique, comme écrivain vous n'appartenez à aucune école, et vous n'en ferez pas une. Êtes-vous un écrivain robuste du dix-septième siècle ? Non. Êtes-vous un écrivain énervé, mais clair, du dix-huitième ? Non Êtes-vous un coloriste moderne ? Non. Êtes-vous un fantaisiste ? Non.

Il n'est peut-être pas si difficile que vous l'espérez de dire ce que vous êtes. Vous êtes un écrivain irrésolu, impuissant, et surtout frivole. Vous êtes affublé de dentelles en imitation, vous secouez avec affectation les falbalas pompeux d'une robe fanée, dont le tissu aux couleurs fausses ne se rehausse jamais par un dessin pur et correct.

Votre phrase déchiquetée, frangée, élimée, s'en va par morceau ; ces incidences dont vous abusez, et dont les bons écrivains se servent pour reposer le lecteur, deviennent entre vos doigts des poteaux trompeurs pour l'égarer dans sa route ; quelquefois, puni par vous-même et enfermé dans cette phrase sans issue, vous bourdonnez à l'aventure pour en sortir, comme une guêpe contre une vitre : alors, vite les tirets, — vite une citation pour dégager monsieur Janin, qui se cogne le front contre les parois de son grand style.

Quelquefois, au début, vous promettez une arabesque qui va se complaire dans des contours capricieux ; tout de suite cette ligne devient le fil du dédale emmêlé.

rompu; revenant sur lui-même et ne se dénouant jamais. Ce n'est pas de la fantaisie, c'est de l'imbroglio.

Votre attaque n'est jamais franche; le trait, à force d'être barbelé comme une arme chinoise, ne pénètre pas : lutteur sans poignet, vous recourez au croc-en-jambe. — Bruit sans coup, tonnerre sans foudre, — feu d'artifice mouillé dont les soleils partent à l'aventure.

Votre plume crache, étoile le papier, et ne sait pas courir droit; votre phrase est incertaine et insoumise; marchant au hasard et sans votre ordre, elle semble soustraite à votre volonté comme les membres d'un homme malade de la moelle épinière. Les mots abondent : le mot ne vient jamais.

Aussi permettez-nous de la disséquer, votre phrase grassouillette, poupарde et vieillotte; nous répondons que cette enveloppe ne recouvre pas un muscle, pas un ligament, peut-être pas une veine.

Ayant reconnu vous-même sans doute, d'abord que vous n'entendiez rien à la critique, ensuite que votre style avait épuisé tous ses pétards, vous avez voulu devenir raisonnable, prendre du ventre et faire le savant.

Cette entreprise fut difficile.

Dans ce temps-ci, où chacun est indulgent, excepté vous, on ne demande pas grand'chose, on ne demande pas assez, j'en conviens déjà pour moi, à ceux qui osent se faire imprimer.

On n'exige pas qu'un critique, occupé de suivre en ses développements le talent de mademoiselle Pauline du *Palais-Royal,* ou de mademoiselle Dubuisson des *Folies,* soit de force à écrire comme Scaliger, *de Causis linguæ latinæ,* comme Casaubon, Juste-Lipse, Turnèbe, des commentaires sur Théocrite, Tacite, Cicéron; mais on n'a pas oublié que vous avez enlevé la victoire de Denain au maréchal de Villars pour la donner à Catinat, que vous avez conduit Charlemagne et ses preux à la première croisade, que vous avez fortement blâme Louis XI d'avoir persécuté Abailard, et que vous avez fait passer le Rhône à Marseille par ce motif ingénu que Marseille est le chef-lieu des Bouches-du-Rhône.

Madame Chevet rira toute sa vie de votre métaphore du homard. La métaphore n'est pas votre fait, parce qu'elle exige avec le sentiment de la couleur la patience des déductions; mais avoir dit du homard, *c'est le cardinal des mers,* c'est trop méconnaître l'action du court-bouillon sur la carapace de ce crustacé.

Monsieur Nisard, qui a si bien auguré de vous il y a une vingtaine d'années, et qui vous a si rudement assis sur la sellette, ne vous a pas corrigé de ces allures de savantasse; et depuis quelque temps nous sommes accablés de votre érudition.

Vous parlez sans cesse de l'antiquité, comme si vous la connaissiez; vous ne connaissez que l'antiquité des *pions*. Cette science curieuse et patiente, si noblement

professée par les savants du seizième et du dix-septième siècle, par Amyot, plus Grec que Plutarque, si heureusement enrichie par des esprits ingénieux de notre temps, qui ont demandé non plus seulement aux livres, mais aux monuments, aux bas-reliefs, aux vases, aux inscriptions, le secret de la vie intime des anciens; cette science, vous l'ignorez; cette antiquité, vous ne l'avez apprise que par les pensums, vous n'en exhalez pas le parfum, vous n'en avez conservé que la crasse.

On se demande pourquoi, n'y étant forcé par rien, ni par la nature de votre besogne, ni par la condition de vos lecteurs, vous consommez tant de Théocrite, d'Aristophane et d'Horace, à moins que vous ne nourrissiez encore l'illusion d'un fauteuil à l'Académie.

Or, comme vous vous savez percé à jour par l'œil sagace des vrais savants de l'endroit, qui voulez-vous attraper avec vos citations? à qui prétendez-vous faire peur avec votre érudition descendue le dimanche matin des rayons de votre bibliothèque sur votre feuilleton du lundi ?

Est-ce à mademoiselle Alphonsine des Délassements-Comiques? à monsieur Bourguignon des Folies-Dramatiques? est-ce pour en faire accroire à Grassot que vous parlez si souvent latin?

La belle affaire, en rendant compte de *Grassot embêté par Ravel*, vaudeville du Palais-Royal, que de poser cette question: *An Ravelus embêtat magis Grassor*

tum quam Grassotus embêtat Ravelum? Voilà donc ce que vous avez retiré de vos rapports avec Molière! Le latin de ses cuistres!

Et comme messieurs Ravel et Grassot sont bien édifiés par cette utile critique, comme votre profession se relève, comme votre *domaine* s'enrichit quand vous dites: « *Invenio* (Ammianus Marcellinus), cet acteur *jocosum histrionem* (Velleius Paterculus), plus drôle, *droliorem*, comme dit Tacite en ses Annales, que son partenaire, son camarade, son rival, *æmulus*, selon l'expression belle et simple de Salluste. » Et mademoiselle Alphonsine, quels yeux elle ouvre quand elle lit ceci: « Alerte jeune fille, folle de ses vingt ans, vive, espiègle *paigniemon*, comme aurait dit Théocrite, s'il avait connu mademoiselle Alphonsine. » Vous seriez tout aussi intelligible pour ces braves gens si vous leur disiez, comme Hanno à Milphio, dans la comédie *Pœnulus*, de Plaute:

Hanno muthumballe beehadreanech.

Quant au grec, vous n'en savez pas grand'chose, si je puis en juger.

Du reste, je m'en rapporte à mon neveu, enfant de treize ans et demi, élève de quatrième, deuxième division, professeur monsieur Brosselard, collége Saint-Louis; il vient de passer auprès de moi ses derniers jours de congé.

J'ai fait lire à cet enfant votre article. Triste lecture!

triste congé! *Tristes ferias!* diriez-vous. Quoi qu'il en soit, il me paraît bon que cet enfant sache de bonne heure ce que sont les hommes et les choses de ce temps-ci; je ne veux pas qu'à l'âge de dix-huit ans il honore des renommées décrépites, et si vous écrivez encore alors, il faut qu'il dise avec étonnement: « Est-ce que le vrai Janin écrit toujours? » comme on dit à l'Hippodrome: « Est-ce vraiment bien la vraie madame Saqui qui danse encore sur la corde? »

Donc, mon neveu s'est arrêté dans sa lecture: « Monsieur Janin ne sait pas le grec! s'est-il écrié: la bonne racine qu'il a *imaginée;* sur trois mots grecs, un barbarisme et un solécisme! *Braduglutos*, barbarisme; *to arton*, *le pain*, on doit dire: *o artos*, solécisme.

Mon neveu a raison, et, dans son langage de collége, il vous appelle cancre.

Donc à genoux! l'élève Janin! à genoux au milieu de la classe avec un bonnet d'âne! cinq cents vers à l'élève Janin.

Quand je pense que j'ai grondé mon neveu pour n'a voir été que le seizième en grec à la dernière composition?

A pédant, pédant et demi. J'en suis honteux moi-même, mais il est moral que Grassot ne vous croie pas plus longtemps fort en grec et en latin.

Quant au préjudice que cela peut causer à votre considération littéraire, dois-je m'en soucier? Osez

donc vous plaindre, vous qui avez dépouillé le feuilleton du journal où vous écrivez de cette urbanité dont monsieur Cuvillier-Fleury a gardé seul la tradition et le dépôt! Emportés l'un par l'autre, vous et votre complice musical, où menez-vous la dignité de votre profession? Quelle langue parlez-vous aux honnêtes gens?

Vous ne vous relèverez pas de votre discrédit commun, lui par ses calembours, vous par votre latin, que vous parlez si haut et si fort, comme les poltrons qui chantent dans l'obscurité de peur que les souris ne croient qu'ils manquent de courage. Vous ne manquez pas de latin, soit; mais nous vous en donnerons, si votre provision s'épuise. J'en ai absorbé tout autant que vous; mais je l'ai digéré; vous avez mangé e vôtre comme les enfan s mangent les confitures, en vous barbouillant.

Adieu, monsieur Janin, e vous attends au premier ouvrage nouveau que e ferai représenter. Je ne me multiplie pas comme César, mais vous me trouverez à la réplique, et la clameur publique m'apportera toujours des échos que je vous renverrai.

> . . . . Si l'on était sage,
> Ces avis mutuels seraient mis en usage;
> On détruirait par là, traitant de bonne foi,
> Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
> Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
> Nous ne continuions cet office fidèle,

Et ne prenions grand soin de nous dire, *entre nous*,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

(*Constitutionnel*, 1852.)

XXV

LE VERRE D'EAU EN RUSSIE

PERSONNAGES

Sa Majesté L'EMPEREUR DE RUSSIE.
Son Excellence LORD CLANRICARDE, ambassadeur de Sa Majesté Britannique.
MADAME ALLAN, actrice
MADEMOISELLE ÉLISA FORGEOT, ex-actrice.

Madame Allan jouait avec succès le vaudeville à Saint-Pétersbourg.

Elle songeait à la composition d'une représentation à son bénéfice, lorsque lui arrive de Paris le *Verre d'eau* fraîchement imprimé, et le bruit du succès qu'a obtenu cette comédie de monsieur Scribe. C'est une nouveauté, une bonne fortune, et madame Allan fera jouer *le Verre d'eau*.

Il ne faut pas croire que les Français jouissent seuls d'une censure dramatique, il y a des censeurs dramatiques russes aussi sévères que les nôtres:

porté à leur bureau, *le Verre d'eau* y fut lu et interdit, sous prétexte qu'il évoquait des souvenirs graveleux de la monarchie britannique.

Madame Allan s'afflige, mais ne désespère pas; il y a un empereur en Russie.

Sa Majesté est très-abordable, très-affable pour les artistes, et madame Allan n'eut pas de peine à lui parler, à lui exposer son désappointement, à obtenir enfin que l'interdiction de sa pièce de salut fût levée.

Tout s'apprêtait pour la représentation, les rôles distribués s'apprenaient; lord Clanricarde apprend ces deux faits, l'interdiction prononcée d'abord, la permission accordée ensuite.

A l'instant même, il court se présenter chez l'empereur.

— Sire, je viens exprimer à Votre Majesté le regret que j'éprouve de ce qui se passe aujourd'hui.

La police impériale avait trouvé dans l'ouvrage français intitulé *le Verre d'eau*, des passages blessants pour le vieil honneur de la cour d'Angleterre; soigneuse et intelligente des bons rapports qui existent entre les deux pays, elle avait jugé inopportune la représentation de cette comédie, et j'apprends que Votre Majesté vient de l'autoriser ; j'ose vous faire remarquer que ce procédé touche notre susceptibilité nationale; et, quant à ma susceptibilité per-

sonnelle, elle n'est pas moins compromise ; ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès de Votre Majesté, je n'aurai pas eu ici autant de crédit que mon honorable collègue lord Granville en a su trouver à Paris dans une circonstance analogue : un ouvrage dramatique qui offrait les mêmes inconvénients a été énergiquement interdit pour lui complaire...

— O mon Dieu ! mylord, reprend l'empereur, vous me faites une querelle que je ne croyais pas mériter. Vous savez comme je suis facile pour ces petites choses-là ; j'ai rencontré cette dame Allan, je l'ai vue fort affligée, j'ai levé l'interdit qui la ruinait, dit-elle, je lui ai donné ma parole, et quoiqu'il ne s'agisse que de comédie, je suis très-embarrassé pour y manquer ; au surplus, avez-vous lu ce fameux *Verre d'eau ?*

— Non, sire.

— Eh bien ! soyez assez bon pour le lire, voyez, vous serez peut-être moins timoré que mes censeurs ; en vérité, si vous êtes indulgent, vous me tirerez d'un fort mauvais pas.

A l'instant même, par ordre de l'empereur, la pièce fut portée chez l'ambassadeur d'Angleterre.

Un peu ému de cet incident, tout léger qu'il fût, Lord Clanricarde rentra chez lui d'assez mauvaise humeur.

Qui s'en aperçut tout de suite?

Mademoiselle Élisa Forgeot.

Où est-ce que vient faire dans ce proverbe mademoiselle Élisa Forgeot?

Absolument ce que fait Abigaïl dans la comédie de monsieur Scribe, être la petite *cause* d'un grand *effet*, amener le dénoûment d'une difficulté diplomatique.

Mademoiselle Élisa Forgeot a joué pendant quelque temps la comédie au théâtre de Saint-Pétersbourg, elle s'en est retirée; sa qualité de Française, les agréments de sa conversation, lui ont valu les assiduités et l'intimité de plusieurs grands personnages. Lord Clanricarde est le plus empressé de ses amis.

Elle était chez lui quand il sortait de son entrevue avec le souverain.

— Eh! qu'avez-vous donc, mylord? je ne vous ai jamais vu si maussade, si Anglais qu'aujourd'hui.

— Je suis contrarié; une de vos camarades, une actrice française, en est cause; une singulière difficulté vient de s'élever entre l'empereur et moi, à propos de quoi? à propos de théâtre.

— De théâtre! contez donc, cela me regarde.

Lord Clanricarde expose tout l'incident à mademoiselle Forgeot comme à un juge compétent, et finit en lui disant:

— Le voilà ce *Verre d'eau;* au lieu de passer la soirée

:auser avec vous, ne faut-il pas à présent que je lise... et avec attention encore!...que je me fasse ıseur!

Pendant cette dernière boutade, plusieurs pensées ıient traversé l'esprit et le cœur de mademoiselle rgeot. Elle se rappela d'abord qu'elle était Fran-ise, ensuite que madame Allan était son amie, puis e monsieur Scribe, lors de ses débuts, avait écrit ur elle plusieurs rôles charmants; la nationalité, la :onnaissance, l'inspirèrent, et d'un air négligent:

— Mais, mylord, dit-elle, n'y a-t-il pas moyen de vous ıdre votre tâche tolérable? je ne veux pas vous voir, ns un coin, enrager sur cette comédie... si je vous faisais la lecture?

— Ah! vous me rendriez grand service...

Si je m'endors, vous ne m'en voudrez pas, cela arrivera pour la première fois en vous écoutant; surplus, je vous prie de m'éveiller, c'est par devoir e je veux entendre, et je vous associe à mes devoirs. Je m'assieds et vous attends.

Mademoiselle Forgeot commença la lecture.

Le premier, le second acte, se succèdent; le lord ne rt pas, il est attaché, captivé; la jeune lectrice dé-ıse toutes ses ressources d'intonations, d'inflexions voix, toutes les coquetteries du débit dramatique, temps d'arrêt, les entraînements, les précipita-ns, les nuances, elle y joint le geste, le regard...

le diplomate est à Paris, à une brillante soirée du Théâtre-Français,

Prévenue des écueils diplomatiques que contenait l'ouvrage, mademoiselle Forgeot les tourne avec facilité, glissant sur les mots précis (les supprimant peut-être), adoucissant les apostrophes de la duchesse, minaudant les demi-aveux de la reine, et finit par débiter toute la scène du dénoûment avec des suspensions si heureuses, que l'Anglais, curieux et piqué, s'écrie;

— La malheureuse reine ! et cet homme sur la fenêtre ! comment va-t-il en sortir ?

—Marié ! dit mademoiselle Forgeot, et vous allez voir. Laissez-moi finir.

Lord Clanricarde n'était plus un censeur, c'était un spectateur ravi, un homme réveillé de la torpeur septentrionale par un écho venu de Paris; il demandait à mademoiselle Forgeot une seconde lecture pour le lendemain, ou plutôt, disait-il, une seconde représentation.

— Non, mylord ; à présent vous ne verrez plus le *Verre d'eau* que sur le théâtre.

— Je ne demande pas mieux; je cours dire à l'empereur que sa police a la berlue.

Heureuse d'avoir accompli cette œuvre d'intelligence, de dévouement et de coquetterie, mademoi-

selle Forgeot se hâta de prévenir madame Allan qu'elle avait fait avaler à l'ambassadeur...

Le verre d'eau.

XXVI

UN JUBILÉ PROTESTANT EN 1835

On peut se rendre à Genève par Lyon. Que dire de Lyon en 1835, si ce n'est que toute la jeunesse de la ville se croyait très-fashionable en portant des chapeaux de paille blanche bordés d'une ganse noire?

Que faire à Lyon, quand on s'est promené deux fois sur le quai de Retz et qu'on a admiré le Rhône, si large, si furibond? Partons pour Genève! par Meximieux, Cerdon, Nantua et Fort-l'Écluse; cette route est superbe.

Les petites montagnes du Jura, parodie en miniature des grandes Alpes, préambule coquet des majestueuses scènes de la Suisse, laissent une impression vive dans une imagination qui n'est pas blasée sur les montagnes.

Ce qui nuit le plus à l'effet des sites de la Suisse, c'est leur richesse intarissable, c'est la succession continue de leurs beautés; rien n'est fatigant, à la longue,

surface de notre terre, me vient de la n
dant ce trajet de quarante lieues.

La voiture était remorquée par des
ânes et des femmes sauvages qui pa
l'une et de l'autre espèce.

C'était une montée rapide et bordée
de l'autre côté, des châteaux-forts crénel
dentelées et barbues, des pins hérisse
comme les baïonnettes d'un régiment
bruits étranges, des visions, des rochers q
des nuages, des nuages qui se promenaie
nez, à hauteur d'homme, escortant n
rore madens, et la poussant par derrièr
char mythologique; la respiration pénil
vaux, les patois tout en *io* des conductr
manes, la stupidité du conducteur, qui
gros sous dans sa bourse de cuir, les écl

lire sur une carte le nom de l'endroit où j'ai trouvé ces sensations.

Je dois dire seulement que le lendemain matin nous avions à notre droite un petit lac triste, mélancolique, qu'on appelle le lac de Nantua.

Jean-Jacques Rousseau se disait avec orgueil citoyen de Genève; sa ville natale n'est pas moins fière d'avoir produit l'auteur d'*Emile*. Des hauteurs du Fort-l'Écluse, à peine a-t-on vu reluire les toits en fer-blanc de Saint-Pierre, qu'on se sent tout de suite pris à la gorge par une vapeur philosophique.

La ville se présente calme, réfléchie, pensive, comme ces villes du seizième siècle, gravées à l'eau-forte sur la première page d'un Elzévir, méthodique et régulière comme une habitation de quakers.

Ce n'est pas une de ces folles villes de France, à la surface desquelles on voit pirouetter des dômes, sauter des tours, verdir des arbres; dans le flanc desquelles courent des rues, des promenades joyeuses, arrosées par une rivière qui les étreint comme une ceinture d'argent.

On ne voit pas flotter son front dans ces vapeurs indéfinissables et, pour ainsi dire, bruyantes, cette atmosphère de plaisirs, de misères, de grandeurs, de prostitution, qui se balancent au-dessus d'une capitale; on n'entend pas bourdonner les travailleurs, gémir les malades, rire les heureux. Genève, quand elle

apparaît de loin avec sa petite forme, sa régularité, son silence, ses proportions ramassées sur elles-mêmes, offre l'aspect d'une montre dont on vient d'ouvrir la boîte : il faut approcher l'oreille pour entendre le bruit du mouvement. Pour peu que l'esprit se prête à cette métaphore un peu désordonnée, mais pardonnable à propos d'une ville d'horlogers, on peut la compléter en comparant la réverbération de ses toits en fer-blanc à celle du double fond d'une montre d'argent.

Revenons à Rousseau. Il est immortalisé à Genève sous toutes les formes; on y garde précieusement ses moindres reliques, de vieux chapeaux, des paires de souliers, des loques informes, qu'on vénère comme des principes.

En son honneur, on a bâti sur pilotis une île qui porte son nom.

Une statue du philosophe a été coulée par monsieur Pradier, Génevois, devenu artiste français, et décore cette ile, qui se baigne fraîchement dans le lac.

Les Génevois, qui, comme les Belges, ne se croient pas Français, ont toujours l'air de nous dire :

« Ce n'est pas votre pays qui enfanterait de si grands philosophes et de si bons caissiers ! »

Comme si la nation, ce n'était pas la langue : un homme qui ne parle que français est Français.

A Genève, Rousseau partage cette déification par

les monuments avec Calvin, dont la Bible est pour la Suisse un symbole de rébellion religieuse, comme la pomme de Guillaume Tell est un souvenir d'insurrection nationale.

On vend partout le portrait lithographié du réformateur; sa face anguleuse et refrognée orne des tables à thé, des pipes et des tabatières.

Il faut avoir vu à Genève le jubilé de la réformation pour comprendre l'esprit froid, mathématique et quadrangulaire de ce petit peuple.

Le programme de cette fête avait été dressé et imprimé à l'avance. Trois journées consacrées à la célébration : chacune de ces journées prenait une égale somme d'heures, avait un emploi de temps égal, mathématiquement réglé sur la meilleure montre de Genève.

Un nombre égal de pages et de lignes était attribué dans le programme aux détails des trois solennités, ainsi divisées :

Première journée, 22 *août*, *veille du Jubilé*, deux pages, trente-cinq lignes à la page, quarante-huit lettres à la ligne.

Deuxième journée, 23 *août, jour du Jubilé*, nombre de pages, *idem*; nombre de lettres, *idem*.

Troisième journée, 24 *août*, *lendemain du Jubilé*, nombre de pages et de lignes, *idem*.

Les termes de cette grande annonce avaient été ré-

digés dans ce jargon de la réforme, inanimé, morne et matériel, par une compagnie de pasteurs qui s'appelait modestement *vénérable*; elle s'était adjoint un comité du jubilé.

En Suisse, on adore l'usage des commissions et des comités ; pour remplacer un pavé dans la rue, on nomme un comité.

Je m'étonne que, dans les auberges, le maître ne dise pas aux voyageurs :

« Messieurs, le dîner sera prêt dans une heure ; le comité de cuisine vient de le décider. »

Donc la *vénérable* compagnie des pasteurs et le *comité* du jubilé s'étaient réunis pour arrêter le détail des fêtes religieuses et *patriotiques*.

Ce mot *patriotique*, appliqué à une solennité religieuse, doit inspirer quelques doutes sur l'esprit de tolérance de l'Église réformée.

En effet, il y a bien aussi quelques catholiques en Suisse, et même aux portes de Genève, qui, dans cette circonstance, s'est montrée si calvinolâtre. Les paroisses catholiques s'émurent de tout ce bruit protestant, et, dans quelques villages des environs, on alluma plusieurs pipes avec l'image du réformateur.

Les épiciers qui vendaient la sainte lithographie furent forcés, pour être fournis de cet article, d'en redemander à Genève, en disant que Baal l'arrachait de leurs étalages.

Baal arrachait toujours, l'épicier remplaçait ; de là, une grande consommation.

On s'attendait généralement à une collision.

Une guerre de religion allait ensanglanter le sol génevois ; on préparait ses arbalètes, on dérouillait des carabines ; on s'exaltait le soir par des lectures de psaumes, le matin on s'exerçait à la cible. La garnison de Genève, forte de trente colonels, de huit soldats, de six fusils et de trois sabres, était sous les armes.

Le martyre était imminent.

Quelques étrangers, amateurs de tapage, des Français surtout, aguerris contre les hurlements de l'émeute, espéraient jouir de ces petits troubles, de cette guerre de religion en miniature, de cette représentation du seizième siècle à regarder par la fenêtre.

Le fanatisme est chose si rare, que cela valait bien le voyage.

Le syndic de la guerre, le syndic de l'intérieur, le syndic de l'extérieur, le syndic des finances, devaient monter à cheval ; et cette cavalcade syndicale n'était pas d'un mince intérêt dans un pays où le nom de Franconi est inconnu.

Les premières paroles de monsieur Rufenacht, propriétaire de l'hôtel de Bergues, aux voyageurs qui descendent chez lui, sont ordinairement celles-ci :

« Voulez-vous dîner dans le grand salon ? vous aurez, à droite, la vue de la statue de Rousseau ; à

gauche, il n'y a rien de plus imposant que l'aspect du mont Blanc, que vous apercevez d'ici en buvant tranquillement votre bouteille de vin du Rhin; prix, quinze francs. »

Monsieur Rufenacht avait changé sa formule :

« Ah ! monsieur, restez ici; ah ! monsieur, vous irez dans huit jours à Chamouni, vous verrez plus tard les bords du lac; restez, nous aurons ici du bruit, du tapage, une guerre civile : vous ne dépenserez en plus que le prix de votre séjour et de vos dîners; je ne compterai pas la guerre civile sur la carte. »

Tout le monde resta : il n'y eut pas de guerre de religion. Revenons au programme.

Le premier jour, les *respectables* anciens des vénérables consistoires, les *honorables* du comité, se réunirent pour former une assemblée *mémorable* et s'entretenir des grands intérêts de la religion et se donner des indigestions d'éloquence.

Puis venait *la fête de la jeunesse*, offerte aux enfants des deux sexes de Genève, de Plaimpalais, de Carouge, de Sacconnex, des Eaux-Vives; tous ces petits huguenots étaient invités à venir chanter à Saint-Pierre et à Saint-Gervais des hymnes *très-simples*, *étudiées à l'avance*, *soutenus par quelques personnes habiles*.

Les ministres catéchistes devaient remettre aux catéchumènes une médaille du jubilé et une *Histoire de la réformation*.

Pour être admis à la fête de la jeunesse, il fallait être âgé de sept ans au moins et de quinze ans au plus. Les parents étaient instamment priés de respecter cette limite d'âge.

Des commissions devaient mettre à la porte du temple les enfants au-dessus de quinze ans et les enfants au-dessous de sept ans, cette classe intéressante qui, en France, ne paye que demi-place dans les omnibus.

La mesure fut impitoyablement exécutée sur deux petites filles, l'une de six ans et demi, l'autre de quinze ans trois jours; et comme elles ne se trouvaient classées dans aucune catégorie de fidèles, il s'ensuivit qu'elles ne purent participer au jubilé séculaire ni comme enfants ni comme grandes personnes. Leurs mères se désolaient de voir leurs progénitures exclues d'une fête qu'elles ne pourraient plus célébrer, à moins de devenir centenaires.

Le lendemain, second jour, dès l'aurore, toutes les cloches des temples de la ville saluèrent l'arrivée du jubilé en sonnant pendant un quart d'heure, toujours montre en main. Les Génevois ont un si grand respect pour l'horloge, qu'ils ne disent pas : « Telle chose s'est passée il y a un mois; » mais : « Il y a sept cent vingt heures trente minutes cinq secondes. »

Le reste du temps se passa en sermons débités dans

un français déplorable, un français d'ancien pays conquis, un français de frontière.

On chanta des psaumes et des hymnes spéciaux, c'est-à-dire faits pour la circonstance, rimés comme la complainte de Fualdès, par les beaux-esprits d'une ville où l'on ne reconnaît que la poésie du grand ressort.

Le lendemain, 24 août, troisième journée, l'assemblée générale des vénérables, des respectables, se réunit de nouveau pour reprendre les discussions commencées le 22 ; et, après cette nouvelle intempérance de paroles, elle dîna et se promena sur le lac.

La musique sacrée est l'âme de toute fête religieuse, dirent les ordonnateurs du jubilé ; aussi s'était-il formé une *commission* de musique (toujours des commissions) pour préparer un programme musical.

Des répétitions avaient lieu dans les temples ; des maîtres à chanter, montés sur des chaises, conduisaient des chœurs de femmes auxquelles ils apprenaient des paroles inouïes et une musique diabolique, n'en déplaise au Cherubini inconnu qui l'avait composée.

Des femmes de toutes classes se rangeaient en parallélogramme autour du professeur, qui donnait le ton d'une voix nasillarde.

Les chœurs partent.

« Ce n'est pas cela ! »

Cela ne pouvait être autre chose. Je ne veux pas blesser le sentiment religieux de la population de Genève en général et les dames génevoises en particulier ; mais elles me pardonneront de dire que, le jour où je les entendis, elles chantaient merveilleusement faux ; et je suis bien excusable d'avoir dans le moment comparé cette sainte cacophonie à ce concert bouffon dans lequel J.-J. Rousseau joua un si singulier rôle.

Toutes les montres de ces dames étaient sans doute à l'heure, mais pas une de leurs voix n'était dans le ton.

Ici finit l'historique de cette grande fête dont l'Europe s'est bien moins occupée que Genève ne l'espérait ; les catholiques ne troublèrent pas une manifestation sur laquelle le prosélytisme protestant comptait sans doute.

En fait de célébrations religieuses, le catholicisme a des pompes d'autant plus imposantes qu'elles ne semblent pas réglées par l'esprit de l'homme, mais poétisées par la mystérieuse inspiration de Dieu.

On peut, sans être taxé de mauvaise foi, supposer dans la consécration du jubilé de Genève une petite arrière-pensée de provocation et d'intolérance : les protestants suisses ménagent rarement dans la plus petite occasion leurs compatriotes de l'Église romaine. Dans une voiture publique, dont les ressorts étaient



TABLE

—

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE. — 28346.

FANNY

DU MÊME AUTEUR

Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens, ouvrage publié sous les auspices de LL. EE. le Ministre d'État et de la Maison de l'Empereur, et le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes. — 3 volumes grand in-4°, accompagnés de 100 grandes planches gravées, tirées à part, et de 300 dessins sur bois, imprimés dans le texte. — Chez Gide, éditeur, rue Bonaparte, 5. — Le premier volume est en vente. — Prix de l'ouvrage complet, 100 francs.

Les quatre saisons, études d'après nature. — 1 volume in-8°. — Chez Didier, éditeur, quai des Grands-Augustins, 35. Prix : 3 fr. 50.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

FANNY

ÉTUDE

PAR

ERNEST FEYDEAU

> Celui qui creuse une fosse y tombera, et celui qui renverse une clôture sera mordu par un serpent.
>
> ECCLÉSIASTE.

PARIS

AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

8, RUE DE LA PAIX, 8

M DCCC LVIII



A

Monsieur Julien Turgan.

Il y aurait de l'ingratitude, mon cher Turgan, à ne pas écrire votre nom en tête de ce livre que vous avez des premiers si bien compris. J'acquitte une dette de reconnaissance en vous le dédiant après l'avoir relu et corrigé. Puisse-t-il passer toujours, à vos yeux, pour un gage ***durable*** de mon amitié.

Ernest Feydeau.

22 juin 1858.

A

MADAME ARMANDE BERNARD

AU TRÉPORT

Vous êtes là-bas, seule avec votre enfant, cherchant le repos, l'oisiveté, le vent frais, le flot qui monte et qui descend; monotone, avec tant de bruits si divers, calme, au milieu de tant de plaintes, toujours le même et toujours nouveau. Vous avez bien fait de partir souffrante, et vous nous reviendrez reposée et forte. Ainsi, soyez oisive, et tout à votre aise; allez sur le rivage, et contemplez l'espace; écoutez les bruits, admirez les silences; la solitude a des voix charmantes; l'Océan paisible a des conseils profitables. Surtout, rappelez-vous qu'il faut vivre, que tout vous y convie, et que tout vous l'ordonne; un père, une mère, un bel enfant, un mari; des amis qui vous aiment d'une tendre amitié quoique belle et charmante; il faut vivre, il y va de votre gloire, il y va du bonheur de tant de gens.

Cependant je vous connais; l'oisiveté vous pèse, et la

fantaisie est pour votre honnête esprit, une muse inconnue. On a beau vous dire : « Allons, rêvez ! » le rêve est une peine à certaines imaginations primesautières, toujours alertes, éveillées et disposées à tout savoir. Moi seul, je ne vous dis pas : Rêvez ! Moi seul, je vous dis : Lisez ! Mais que lire ?.... Il n'y a rien de plus naturel que cette question du livre. Vous et moi, et tout le monde, à savoir tous ceux qui lisent, il nous faut à chaque renouveau de l'année, un poëme, un conte, une histoire, une aventure, un livre enfin, un nouveau livre, qui nous repose ou tout simplement nous change, et nous retire un instant des livres que nous lisons toujours. C'est beau le même livre ! et c'est commode, et c'est facile, et charmant, un seul livre ! il est vrai ; mais si j'emporte avec moi un livre unique, il m'en faut un tout nouveau, tout brillant de la passion d'hier, tout animé des amours de la matinée, empreint des larmes de la jeunesse, écho de ses transports, histoire d'une âme ouverte aux mille impressions des bois, des champs, des paysages, de la ville aussi, quand les transports de la ville sont dignes d'être écoutés des âmes tendres, des cœurs timides, des beaux esprits oisifs.

Ce que je vous dis là, vous le savez mieux que moi ; mieux que moi, vous me l'avez dit au départ. — Adieu, me disiez-vous, pensez à votre amie, écrivez-lui, et n'oubliez pas de lui trouver un livre. Or vous ajoutiez avec un sourire : « un petit livre. » Et que vous avez raison d'aimer le petit livre, à la façon du bon poëte qui disait si bien :

Les longs ouvrages me font peur !

Le petit livre, en effet, il n'y a rien qui soit plus aimable et plus charmant. Il est la grâce et le sourire; il est si facile à tenir, à feuilleter, le petit volume; il est si vite ouvert, si tôt fermé! On vous appelle..... aussitôt le tome obéissant rentre et se cache au fond de cette poche habilement dissimulée à la droite de la robe aux longs plis. Vous êtes seule, et vous le rappelez, aussitôt il arrive obéissant, câlin, joli, et sentant bon. La vilaine affaire et l'abominable satisfaction des plus vils et des plus sots lecteurs des deux sexes, ces affreux récits en vingt tomes in-8° ! Le papier est un chiffon, l'encre est une tache, et la plus noble main est souillée à tenir ces feuillets misérables écrits sans art, parcourus sans plaisir. Un pareil livre est l'antre même de Trophonius. Malheur à l'idiot qui consentait à interroger ce triste abîme; on le faisait jeûner pendant huit jours, on l'abreuvait des eaux du Léthé pour qu'il oubliât tout ce qu'il avait lu et vu jusqu'à ce jour, et tout d'un coup, la tête la première, on l'entraînait dans l'antre obscur, à travers les ronces, les cailloux, les sables, les reptiles, les cris, les voix, les plaintes funèbres; et quand enfin il avait parcouru ces fanges, ces ténèbres, ces mensonges, on le ramenait par les pieds, à la douce lumière du jour, répétant des mots confus, des paroles entrecoupées, des exclamations sans suite et sans nom. Le plus souvent, quiconque avait fait ce voyage au fond de l'abîme, était un niais, et de son voyage il revenait stupide à ce point, que c'était un proverbe parmi les Grecs pour désigner un maniaque : *Il a vu l'antre de Trophonius !*

Soyez sûre, en effet, Madame, que ce Trophonius était un Béotien qui publiait jadis, aux portes d'Athènes, mais sans y jamais entrer, des romans-feuilletons en vingt tomes in-8°.

Ne craignez donc pas que, moi-même, je vous envoie un gros tome, un livre épais et solennel, qui fatigue à la fois la main, la tête et les beaux yeux de ma lectrice. Encore une fois, célébrons le petit livre élégant, bien fait, bien tourné, sans reproche et sans peur. Fions-nous à sa plainte, à son récit, à sa chanson, à ses conseils; sa plainte est brève, et sa chanson se contente d'un couplet; il vous conseille en deux lignes, il vous raconte en trois pages. Il vous mène, à petits pas, dans les sentiers bien tracés; les longs détours lui sont défendus; les paroles sesquipédales, il les laisse aux faiseurs de sermons; la déclamation le tuerait, avant de tuer son lecteur; il méprise à la fois l'emphase et la rusticité. Quoi de plus? L'élégance et le bien-dire appartiennent par excellence au petit livre; et loin d'ici les tumultes, les bruits, les violences, l'explication, le détail, la discipline, le commentaire. Au petit livre un mot suffit pour toucher une âme, pour faire éclore un sentiment, pour gonfler un cœur, pour faire naître un sourire! Es-tu content?... Une larme!... ah! c'est assez pleurer! Que de chefs-d'œuvre enfermés dans le petit livre! *Daphnis et Chloé*, le *Chevalier de Grammont*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Adolphe*, *Adèle de Sénanges*, la *Dot de Suzette*; et si j'en voulais chercher dans l'antiquité, nous aurions l'*Agricola* de Tacite, les *Dialogues* de Lucien, l'*Ane d'or* d'Apulée, et ce

beau *Traité de la Vieillesse*, un livre in-32... qui ne vous regarde pas.

Malheureusement, on en fait bien peu de ces petits livres ingénieux, charmants, courts, à l'allure aisée et libre; on n'en fait guère, et tout le monde n'en fait pas.

Écoutez cependant, Madame, ce que je vais vous dire, et faites bien vos réflexions avant de me répondre. Il est temps ou jamais de poser votre tête charmante sur votre main pâle et frêle, votre coude sur vos genoux, et d'écouter dans l'attitude heureuse de ce portrait en robe rose, une des gloires de M. Ingres, tout simplement.

Oui-dà, j'en tiens un, un tout petit livre, un livre exquis, éblouissant... et plein d'abîmes! Le conseil s'y cache au fond des embûches. Là, voyons : voulez-vous qu'on vous l'envoie? Il vient de paraître; il est déjà caché sous toutes les toilettes; il a un nom, *Fanny*, tout simplement *Fanny*. L'auteur est un archéologue qui s'est déjà fait connaître de l'Europe savante, par un gros livre intitulé : HISTOIRE DES USAGES FUNÈBRES ET DES SÉPULTURES DES PEUPLES ANCIENS, en trois gros tomes dans le format in-4°, rien que cela! Même on dit que son livre n'a pas la tristesse de son titre, et qu'il ressemble à ces momies des ancêtres que l'Égyptien promenait autour de la table de ses festins, plutôt pour instruire la vie que pour rappeler la mort.

Cette *Fanny*, dont on parle assez bas encore, dont tant de femmes savent l'histoire et que les honnêtes femmes seules conviennent d'avoir lu, eh bien! voulez-vous que je vous l'envoie? Oui, que je vous l'envoie à vos

risques et périls? Prenez garde, et ne dites pas *oui* tout de suite. Avant que votre résolution soit prise, il faut que vous sachiez un peu quelle est cette histoire, et que vous vous interrogiez vous-même. Eh! cette *Fanny*, elle a, comme on dit, du *pour* et du *contre;* elle a bien du charme et bien du vice aussi; elle est féconde en sourires, elle a fait froncer plus d'un sourcil. S'il fallait envoyer ce petit livre à quelque femme hypocrite et perdue, à quelqu'un de ces mensonges à falbalas, qui ne trompent personne, aux adultères de chaque jour, ma foi, je ne m'exposerais pas aux injures de la dame; et si elle me demandait un livre agréable et convenable à son esprit, je lui enverrais tout bonnement quelque histoire d'étudiant et de grisette; un La Rochefoucauld, d'antichambre, un La Bruyère d'estaminet, un Marivaux d'hôtel garni; quelqu'un de ces livres chers à la soubrette, à l'invalide, à Margot, à madame d'Escarbagnas, à tout le monde, hormis aux esprits délicats.

Vous, cependant, la belle, et la franche, et la difficile, il pourrait arriver que cette éclatante *Fanny* ne trouvât pas grâce à vos yeux. Elle est charmante, hardie, et le peu de respect humain qui la retient et qu'elle a conservé ne l'empêche guère d'être exacte au rendez-vous de son jeune amant, et si l'heure attendue a sonné, soudain voyez-vous tourner le coin de la rue, un fiacre aux glaces relevées? Le fiacre avance à la façon d'un chat qui court sur l'asphalte, un jour de pluie. Il n'y a vraiment que ces sortes de voitures pour courir ainsi : homme, cheval et voiture, on dirait que bêtes et gens savent où ils vont, que le carrosse est parfaitement ren-

seigné sur ce qu'il amène, et quelles transes infinies il charrie au milieu de la ville. Or, la ville elle-même, elle a deviné ce qui se cache au fond de ce char numéroté, mystérieux.

Et plus la voiture avance, et plus, autour d'elle le silence augmente et l'étonnement grandit. Par je ne sais quelle intime fascination, tout s'arrête pour que la dame ici présente et voilée ait le chemin libre; on la flaire, on la sent, on la voit venir. Le mort qui passe au fond de son cercueil ralentit sa marche, afin de céder le pas à madame Fanny. Le régiment qui s'en vient au bruit sonore de ses musiciens militaires, adoucit sa fanfare, assourdit ses tambours, met la sourdine à l'ophicléide errant; et peu s'en faut que les jeunes capitaines, envieux de ce mystère en robe brune, en chapeau brun, ne crient à leurs soldats : « Portez, armes! » Ainsi, la complicité morale et même immorale est partout, entourant de sa protection détestable ces injustes amours. Ah! le malheureux mari parisien, nul ne le plaint, nul ne le seconde; au contraire, c'est à qui sera le serviteur et le soutien de sa femme. En été, c'est le soleil qui jette au passant toutes ses flammes pour que Fanny passe inaperçue; en hiver, c'est la pluie et le vent du nord qui servent de cortége à Fanny. A peine elle a touché le seuil de cette maison de l'adultère où elle est attendue, aussitôt le char qui l'amena s'éloigne à petit bruit, la porte est ouverte en grand silence, et le portier, un argus! lui-même il n'a pas vu cet éclair qui passe. A peine il entend, charmé, retentir sur l'escalier verni, le bruit agaçant des bottines

neuves, le frôlement de la robe, et puis..... Fanny est entrée on ne sait où, dans la muraille. Est-ce une ombre, une femme? Est-ce un fantôme? Au même instant le silence et la nuit complaisante tombent sur cette maison discrète. On ne sait plus si elle est habitée, si elle appartient aux vivants.... Écoutez. Tous les bruits se taisent! tous les habitants de cette maison se calment par enchantement. Pas un ménage où l'on se dispute, pas un chien qui aboie, et pas même le cri d'un enfant! Dans ces maisons parisiennes, hospitalières aux amours défendues, on dirait que chacun s'est donné le mot pour ne rien entendre, et pour ne rien voir. Les habitants ne songent plus à descendre, et l'huissier lui-même n'ose plus entrer. Telle sera la maison du jeune, amoureux de Fanny, tant que Fanny sera là-haut.

Fanny, c'est la dame annoncée et prédite par toutes les écritures de l'amour. Elle est la sœur de la belle Hélène, et la sœur de Corinne, amoureuse d'Ovide. Ovide en ses *Amours* la célèbre, et plus d'un trait se pourrait appliquer à l'amant de Fanny; même je vous avertis que cette fois l'amant est plus jeune, et de beaucoup, que la maîtresse; il n'a que vingt-quatre ans, elle en a trente-cinq. J'ai l'honneur de vous le dire, elle a onze ans de plus que ce jeune homme, et ces onze ans de plus donnent tout de suite à nos fictions les apparences les plus vives de la réalité. Que ce livre, en effet, soit de l'*école réaliste*, il nous serait impossible de le dire avant que l'on ait inventé un mot plus français que ce *réalisme*. Ah! les barbares qui font ces barbaries et qui les expliquent avec des paroles dignes des plus bi-

deux faubourgs! *Réalisme!* à savoir les filles crottées, les bains dans la boue, et les enterrements vineux. A ce compte, il n'y a pas dans tout le charmant petit livre que je vous offre un seul coin de réalisme. Mon livre est net, élégant, bien vêtu. La dame est parée à ravir; elle porte à merveille son manteau couleur de muraille; elle a de belles jupes, de beaux mouchoirs et des gants frais! *Réalisme!* As-tu jamais porté une fleur à ta main? *Réalisme.* Au milieu de ce bel appartement, où tout est clair et sombre à la fois, dont l'horloge impatiente a sonné les belles heures du Versailles de Louis XIV, dont le fauteuil couvre encore la molle empreinte des bergères de Trianon; où tout rit; où tout resplendit dans le hanap d'argent, dans le verre à facettes, dans le miroir biseauté à Venise, encadré à Florence; où tout sonne, où tout chante en des tons si câlins; où l'ivoire et l'ambre, la laine et la soie et la vitre au carreau, et le tableau sur la tenture ont des chatoiements ineffables, ne redoutez pas le *réalisme;* faites plus : attendez-vous à beaucoup de vérité! Admirez cependant ce nid de fleurs, écoutez cet écho joyeux qui dit *toi!* Ne vous effrayez pas de ces choses.... des choses dites tout bas, des regards voilés, des pudeurs sous la dentelle, et des remords tant que la ceinture ôtée en peut tenir. Non, non, plus j'y pense, et moins je vous engage à vous fier à cette étrange histoire.... où tout est fin, délicat, fini, complet, effleuré, mignon, rare, ingénieux, brûlant et semblable à l'amour dont Voltaire a si bien dit :

L'amour est nu, mais il n'est pas crotté.

Ce livre est donc une fable mylésienne, un *Daphnis et Chloé* du monde parisien, un drame où, tout d'abord, nous assistons au premier rendez-vous... qui sera lent et semblable au dernier rendez-vous. Fanny et son jeune amant, les voilà. L'auteur vous les montre à travers le trou de la serrure, oubliants, oubliés. Dame, *elle* ne ressemble pas à l'Elvire idéale; *il* n'a rien de Raphaël, l'amoureux de Graziella. Je vous avertis, encore une fois, qu'il s'agit ici d'un tout petit jeune homme, insignifiant si vous le dégagez de sa passion, mais vivant, curieux, et très-passionné dans sa passion. Pour ma part, j'aime assez, dans un petit roman, ces héros qui ne sont pas des héros, qui ne sont pas précipités dans l'abîme, ou dans la rue, afin de sauver leur maîtresse, qui ne sont pas musiciens comme Liszt, peintres comme Ary Scheffer, écuyers habiles comme M. Daure, écrivains à la taille de M. Villemain, et plus grands poëtes que M. Victor Hugo. Que dis-je? Ici, dans cette action d'amour, nous ne savons même pas si le jeune homme est beau, bien fait, charmant. L'auteur a même oublié de nous dire s'il avait les yeux bleus, et les cheveux noirs. Quand il a dit : *c'est un jeune homme*, il a tout dit; il ne lui en faut pas davantage; à Fanny non plus, pas plus qu'à nous.

Ainsi nous assistons, bel et bien, à la rencontre ardente des deux amants. C'est la moitié du livre : ils se rencontrent aujourd'hui, ils se retrouveront dans huit jours; le jeune homme attend, la femme espère, ils s'admirent, ils se contemplent, ils sont contents, ils sont heureux!

Aussi bien M. Sainte-Beuve, un maître, un grand critique, un vrai poëte, un romancier d'un goût parfait, parlant de cette *Fanny* que je propose à votre étude, appelle *Fanny* « un poëme. » C'est presque un poëme « par la forme, par la coupe, par le nombre, et par un « certain souffle qui y règne d'un bout à l'autre ! » On dirait, quand il parle ainsi, que M. Sainte-Beuve cherche et trouve un motif à l'adoption de ce petit livre. Avec ce simple mot : *un poëme*, il explique à merveille la curiosité, la pitié, la terreur de ce livre ; en même temps ce mot *poëme*, aux yeux du bon critique, absout la lectrice, le lecteur et la critique même. La poésie a des priviléges si rares et si charmants ! Le *Don Juan* de lord Byron, en sa qualité de poëme, bien des femmes très-honnêtes le savent par cœur. Faites-en un roman en prose, aussitôt toutes les femmes le renient. Le quatrième livre de l'*Énéide* et le livre divin où, pour la première fois, Adam se trouve enfin en présence de cette Ève appelée avec transport, c'est la poésie et le poëte qui ont fait de ces merveilles des œuvres populaires. Ainsi M. Sainte-Beuve a très-bien dit : « un poëme ! » Il explique, en même temps, l'extrême difficulté de ces romans à deux personnages, et tout de suite, avec ce sens exquis, il rencontre *Adolphe*, le héros de Benjamin Constant :

Cet homme-là, Sire, c'était moi-même.

Quelle analyse ingénieuse et piquante M. Sainte-Beuve a faite, à deux reprises, du roman de ce publiciste allemand. Avec quel art, plein de goût, il explique

aux honnêtes gens ce hasard inespéré dans la vie et dans les œuvres de ce triste politique et de ce mauvais philosophe, qui trahit tout ce qu'il adopte, oublieux de ses plus solennels serments, égoïste et faux jusqu'à la fibre extrême de son cœur. Que cet homme ait fait un chef-d'œuvre, et qu'il échappe ainsi au profond, à l'immense oubli réservé à ces mauvais écrivains, à ces mauvais orateurs, flatteurs de celui qui les paie, il faut que les braves gens en prennent leur parti. *Adolphe* est un hasard heureux, impérissable, et comme en ces pages vivantes, en cette vie hideuse, l'auteur touche en effet à des plaies qui saignent encore, et qui ne seront jamais guéries, il a bien fallu que cet *Adolphe* adopté par les jeunes gens qu'il conseille et par les vieillards qu'il console, obtînt le succès que ne méritait pas l'auteur. Cependant qu'il est médiocre et lâche, et d'une vanité misérable, cet Adolphe, inventé à l'image de M. Benjamin Constant lui-même! Ah! s'il n'était qu'un homme infidèle!... Il est un homme ennuyé, et contre cet ennui qui la tue, Ellénore est impuissante. Ici pas de flamme, à peine un feu mal éteint sous la cendre. Ici pas un moment de véritable amour, de véritable bonheur, rien de l'âme et rien du cœur; vous voyez le scalpel, vous êtes au milieu d'un herbier; ce ne sont que fibres, poussière, momies, fantômes; la vie est absente, et l'analyse la remplace, à peu près comme l'image dans la chambre obscure de Daguerre est un portrait vivant.

Au contraire, *Fanny* est un livre qui *reluit et qui flamboie*, « c'est l'œuvre d'un esprit ardent, » dit

encore M. Sainte-Beuve; ajoutons, c'est l'œuvre exquise et le récit douloureux d'une âme ouverte à toutes les impressions généreuses, à toutes les passions, à toutes les douleurs. Autant l'auteur d'*Adolphe* est un esprit blasé, difficile, ennuyé, autant l'auteur de *Fanny* est un écrivain puissant et convaincu; sa recherche même est une force, et sa mièvrerie (en certaines pages) est une grâce véritable. Il va donc tout droit son chemin dans la narration de ces amours défendues, puis tout d'un coup, il s'arrête, et le voilà qui se met à raconter une passion innomée et sans explications jusqu'à présent.

Je vous parle ici, Madame, une langue assez nouvelle à des oreilles délicates; je vous raconte une passion que peu de gens aient avouée, et si je parle ainsi, c'est qu'avant tout, je voudrais ne pas tendre un piége à votre curiosité. Certes, je serais bien malavisé si je m'exposais à voir revenir, dans ma maison, ce charmant livre à peine coupé jusqu'à la page 37.

Car c'est justement, à la page 37, que le jeune amant de Fanny a ressenti les premières atteintes du mal qui le frappe au fond du cœur; c'est à la page 37, quand sa maîtresse, ignorante du danger, met en présence son amant et son mari, que cet amant furieux se sent pris d'une jalousie infinie, à l'aspect de cet époux florissant, content, superbe, et qui semble un héros, que dis-je? un géant, à cet enfant grêle, amoureux et timide. En ce moment le drame, en effet, commence; à cette heure aussi le châtiment se montre, et c'est parce que voilà enfin l'adultère, emporté dans ces peines, et succombant

sous son propre délire, que je me hasarde à vous conseiller cette poignante lecture. Elle a ses violences, elle a ses périls; il arrive assez souvent que le rideau se dérange et que la fable se dévoile; il est vrai, mais tant de peines, de tortures, de misères, de malédictions rachètent, et au delà, le risque et le danger!

Aussitôt que cette envie et ce délire ont mordu l'amoureux de Fanny, rien ne saurait se comparer à cette infortune, à ce profond désespoir. Sous ses pieds la terre a tremblé; sur sa tête il ne voit que nuages et malédictions. Cette vie heureuse, où chaque instant apportait sa joie et sa fête, en plein contentement, en pleine lumière, avec tous les petits bonheurs des violentes amours, cette vie heureuse et coupable est à jamais troublée. « Un autre, un autre que moi! » En vain cet homme est le mari, en vain cet homme a pour lui l'autorité, le droit, la puissance paternelle, la loi, la possession, le toit domestique, et la communauté de la même fortune et des enfants légitimes, avec cette femme obéissante à son geste, à sa voix, à son caprice, à son plaisir, cette femme qui lui appartient, qui est à lui, dont il tient l'honneur, comme elle tient son propre honneur..... l'amoureux de Fanny ne veut rien entendre et rien comprendre. Il est jaloux, il est furieux, il est perdu! Ces pages-là, Madame, ont une grande valeur; elles portent une grande leçon; elles sont pleines d'éloquence, de conseils, et de cette jalousie ardente « qui naît avec l'amour et qui ne meurt pas toujours avec lui, » disait M. de La Rochefoucauld, cité par M. Sainte-

Beuve, dans son jugement, dans son *arrêt* sur *Fanny*.

Le célèbre critique, en même temps, se demande si l'histoire est vraie. Il veut savoir si cette histoire est *vécue*, si quelque âme humaine a subi tant de souffrances, si cet amoureux de Fanny fut véritablement soumis à ces tortures. Il me semble à cette question que la réponse est toute faite. Hélas! oui, l'histoire est vraie; elle est vraie aussitôt qu'elle a passé par l'âme et par le cœur d'un poëte; elle est vraie aussitôt qu'elle est revêtue à ce point de vraisemblance et de vérité, de souffrance et de sympathie; et si je pleure, et si je tremble, et si je veux venir en aide à cet enfant dans l'abîme, à coup sûr l'histoire est vraie, car je ne saurais être à ce point la dupe et le jouet d'une fiction.

J'en étais là de ma lettre à madame Armande Bernard, et je cherchais toutes sortes de motifs pour lui conseiller la lecture de ce livre étrange, éblouissant, plein de fantaisies et de larmes amères, lorsque je reçus du Tréport le billet que voici :

« Avez-vous lu *Fanny?* Avez-vous bien compris ce drame à la fois touchant et terrible? Aimez-vous assez ce jeune homme amoureux, et cette femme abandonnée à tant de furieuses passions? Êtes-vous digne enfin d'un pareil livre? Êtes-vous encore assez voisin de ces orages pour le bien comprendre, et faudra-t-il vous l'expliquer? Lisez ce livre avec le zèle et l'attention qu'il mérite, et puis répondez-moi, et que je sache au moins si vous l'avez compris.

« Quant à moi, je le lis même en rêve, et je vais le relire aujourd'hui pour la troisième fois. »



Ainsi parlait la dame, et c'était bien la peine, en vérité, de se tourmenter comme je faisais, pour la conduire à ce récit plein d'amour, de tristesse et de passion.

JULES JANIN.

FANNY

I

La maison est plantée de travers, sur une butte de sable, au bord de la grève, regardant l'Océan de côté, comme si elle se méfiait de lui. C'est une maison basse, à toit plat, couvrant un rez-de-chaussée percé d'une porte longue et de six fenêtres, avec une cheminée de plâtre à demi rompue, tout en haut.

La première fois que je l'aperçus de loin, en cheminant à travers les dunes désertes, elle avait une si triste apparence que je sentis mon cœur se serrer. L'abandon s'inscrivait en crevasses béantes sur son mur éraillé, en lézardes profondes sur les tuiles ravagées de son toit;

sa porte fermée criait à chaque pression du vent en battant sur son gond unique, et la brume qui se dégageait des monts liquides de l'Océan l'enveloppait d'un suaire.

Il faisait froid. Une bise aigre secouait en sifflant les pointes des lames, les faisait danser, tournoyer, et les déchiquetait par lambeaux. Jusqu'au seuil déjeté refluaient des mamelons de sable jonchés de gravats et parsemés d'orties et de chardons pâles. En arrière, comme une tache verte et sombre, s'étalait l'herbe envahissante sur l'emplacement d'un jardin. Un pauvre arbre tapi contre le mur, du côté de terre, avait grand'peine à retenir ses rameaux que l'ouragan tourmentait avec furie. A peine lui restait-il quelques maigres brins de feuillage vers le pied. D'un air lamentable il se redressait entre les rafales, et la gouttière de plomb arrachée de ses crochets, qui pendait par un bout au-dessus de lui, le battait et le déchirait, dans le mouvement de va-et-vient cruel que le vent ne cessait de lui imprimer.

Moi qui voulais m'exiler du monde, je me rappelai cette masure de métayer que m'avait léguée mon père, et qui faisait partie d'un domaine aujourd'hui vendu. Je vins lui demander

le silence et la solitude. Mais je ne réparai pas le seuil et ne fis pas cultiver le jardin. Je laissai les lézardes sur le toit, à travers lesquelles la pluie filtrait dans la chambre basse; je laissai les crevasses dans le mur, où s'engouffrait l'âpre ouragan des nuits d'automne. Je ne rattachai pas le gond de la porte; je ne relevai pas de mes mains la gouttière de plomb. Je n'eus pas pitié du vieil arbre qui se tordait comme un crucifié contre le mur, parce que le Sort n'avait pas eu pitié de moi.

Mais je m'installai dans la salle unique, sans rien changer à son sordide ameublement. Un banc de bois fut mon siége; un amas de varech fut mon lit. Jamais je ne fis flamber le feu clair dans la cheminée de briques; je me nourris du pain noir et dur des matelots, et je m'abreuvai de l'eau des pluies, puisée derrière la maison, dans la citerne.

Et depuis le jour où je m'y installai jusqu'au jour où j'écris ceci, je ne sortis pas de la maison triste. Couché sur les feuilles dures et salées, assis sur le banc étroit, les genoux repliés, les bras pendants, les mains réunies, la tête basse, je laissai indifféremment couler les jours. Comme ces grands bœufs que, dans mon en-

fance, je voyais agenouillés parmi les herbages déserts, je ruminais l'amère pâture de mes souvenirs.

Parfois cependant, du pas lourd des gens qui n'ont pas cuvé leur ivresse, je franchissais le seuil trébuchant et j'errais lentement autour de ma demeure maudite. Comme une tombe abandonnée qui pourrit sous les herbes, je la regardais sérieusement à la lueur froide et pâle des aubes de novembre, et je m'étonnais toujours de la voir debout et lamentable sous les coups de vent qui la chargeaient.

Mais jamais je ne m'éloignai d'elle. Qu'y avait-il d'ailleurs, au dehors, qui pût m'attirer? L'Océan, d'un côté, développait ses ondes furieuses avec une clameur monotone et désespérante; de l'autre, le sable tacheté de plaques vertes, à perte de vue, s'étendait; au-dessus roulaient les nuées pesantes et silencieuses. Nulle autre maison que la mienne ne découpait sur le ciel morne sa triste silhouette, et le promontoire de roches brunes, devant moi, ne cessait d'allonger dans le flanc de la mer son grand bras menaçant.

II

Si je me suis volontairement exilé dans cette affreuse solitude, c'est parce que, pour mon malheur, j'ai aimé et que j'aime encore. Mais ne croyez pas, au moins, que quelque terrible événement me sépara, malgré moi, de ma maîtresse. Plût à Dieu!..... je pourrais encore la bénir!

Depuis longtemps je l'aimais sans oser le lui dire. Tant de choses nous séparaient que je redoutais de les combattre. Je n'avais que vingt-quatre ans, d'ailleurs! Je rougissais lorsque nos yeux se rencontraient; j'étais rêveur, ému, tremblant devant elle. Enfin elle comprit que je l'aimais, et tranquillement, comme une personne qui se lève pour pousser une barrière, de sa belle main, elle-même! elle écarta tous les obstacles.

Oh! c'était pour cela surtout que je l'ado-

rais! Et puis, elle était si tendre et si belle! A trente-cinq ans, elle avait conservé toute la fraîcheur et tout l'enjouement de la première jeunesse, et elle ajoutait à ces charmes ce je ne sais quoi de placide que puisent les femmes dans l'expérience, dans l'habitude de vivre. Elle était grande, élancée et très-légèrement menue aux épaules, avec une taille mince et des hanches modestes, et sa démarche assurée avait quelque chose de ferme qui révélait une âme active dans un corps agile. Elle laissait pendre habituellement ses bras de reine tout nus et les rapprochait pour croiser ses mains devant elle, lorsqu'elle se tenait debout : alors les grands plis de sa robe de velours grenat tombaient tout droits sur ses petits pieds cambrés, et s'appuyaient en arrière sur le sol, tandis que, marchant à pas mesurés, elle ramenait un peu en avant sa tête pure, épanouie sur son cou de cygne, doucement ployé.

Assise, elle aimait à poser sa joue dans sa main droite, allongeant en même temps son bras gauche sur le satin luisant de son siége que frôlaient ses doigts effilés comme des crépines d'ivoire. Ses cheveux blond cendré, lisses et bien tendus sur le sommet de sa

tête, jouaient en flocons crêpelés sur ses tempes, sur ses joues mates et tout autour de son cou; son nez droit et suavement fait, ses narines exquises, son front plat et petit, son menton sans fossettes, s'harmonisaient avec ses sourcils arqués et ses lèvres fines et bien jointes; enfin ses yeux d'un bleu sombre et doux, à larges pupilles noires, mollement enveloppés de paupières saillantes frangées de cils touffus, avaient une expression de tendresse, de candeur, d'étonnement, de pureté, qui m'irritait et me ravissait.

Je l'aimai tout d'abord à en perdre l'esprit, et je l'aime encore autant. Pour elle, elle m'aimait comme elle savait aimer : avec une restriction intérieure, avec mesure. Son air si avenant, si naturel, m'imposait. Tout en me serrant dans ses bras à m'étouffer, je sentais qu'elle me tenait toujours à distance. Ainsi les reines et les impératrices doivent aimer leurs amants. C'est pour cela, d'abord, que je commençai à souffrir et que vous me voyez ici.

Comme j'aurais voulu passer tous les instants de ma vie auprès d'elle, je cherchais toutes les occasions de la rencontrer. Je ne pouvais me contenter des deux heures qu'elle m'accordait

chaque semaine ; — elle avait tant de choses à ménager ! — et je la poursuivais imprudemment en tous lieux, demeurant souvent des heures entières la face au vent et les pieds dans la neige, rien que pour la voir passer, à quelque détour du Bois, gracieusement encapuchonnée de soie rose, derrière la glace de son rapide coupé. Chaque soir, avec des serrements de cœur inexprimables, je m'en allais errer dans la brume sous ses fenêtres flamboyantes, ou bien, roulé dans mon manteau et confondu parmi les gens de service, j'épiais sa sortie sous le péristyle du théâtre des Italiens ; ou bien encore, l'épaule appuyée au montant d'une porte, je l'attendais longtemps pour la voir entrer au bal, les cheveux enlacés de fleurs, les épaules découvertes jusqu'aux seins, et j'observais alors si son corsage de satin blanc criait en se gonflant sous la pression de sa poitrine, lorsqu'elle m'avait aperçu ; et il m'était bien difficile, tandis que je m'inclinais respectueusement devant elle, de m'empêcher de tomber à ses pieds.

Là, dans l'atmosphère lourde et saturée d'âcres parfums, sous les rayons éblouissants qui partaient, comme des flèches, du cœur de

lustres, je la regardais se mouvoir dans sa grâce. Je la suivais des yeux pendant que, le poignet courbé sur le bras d'un vieillard chamarré de plaques qui l'appelait affectueusement de son prénom, elle circulait lentement entre les groupes, avec un air de tête, une façon de marcher qui la distinguait de toutes les femmes; je la contemplais longuement pendant que, poliment mais sans froideur, à demi renversée sur le dossier d'un large siége, elle accueillait les hommages des jeunes hommes sérieux; pendant qu'attachée à l'épaule d'un valseur infatigable, le buste et la tête immobiles, le bras tendu, elle tourbillonnait dans les flots de gaze et de dentelles, aux accords bien rhythmés des flûtes et des violons. Ses yeux alors luisaient comme de claires étoiles sous les fleurs qui s'éraillaient dans les boucles de ses cheveux; ses dents brillaient comme des perles entre ses lèvres séparées; ses joues moites, ses épaules blanches se rosaient comme au contact de ma bouche; et le bout de son petit pied, à chaque tour qu'en glissant elle faisait sur elle-même, dépassait le bord de sa robe entraînée en arrière par la rapidité du mouvement. Mais ni les séductions des hommages, ni les excitations

de la valse, ni ma présence même, ne parvenaient à l'émouvoir. L'air heureux, elle accueillait tout avec une égale tranquillité de visage qui, mieux que les sollicitations du regard, troublait et faisait pâlir les hommes dont les yeux rencontraient les siens. Jamais cependant je ne surpris chez elle ces formes demi-railleuses et captivantes qui sont la fausse expression de la lutte d'un cœur ému et d'un esprit indécis, qui déguisent et assaisonnent les avances, qui irritent l'espoir sans le décourager. Mais pourquoi donc la présence de son amant jamais ne la troublait-elle? J'avais beau la regarder jusqu'à m'en aveugler, elle ne semblait pas m'apercevoir.

Elle était femme jusqu'au bout des ongles.

III

Enfin se levait le jour tant souhaité ! Debout dès le matin, je prenais un enfantin plaisir à parer moi-même mon logis. Je le décorais de fleurs nouvelles ; je baissais les rideaux de brocatelle rose, ramagés de grands bouquets, afin de tamiser doucement, en les colorant d'une tendre nuance, les éclats de la lumière trop vive ; je dressais savamment les tentures de mousseline et je lissais des mains le couvre-pied capitonné de mon lit ; en soupirant, moi-même, je réglais la pendule indifférente dont le balancier alors ne marchait jamais assez vite. Sur un guéridon de bois des îles, je disposais, dans des soucoupes de Chine, des fruits glacés, des pâtes sèches, autour des verres de Bohême et de quelque flacon poudreux de Marsalla. Mon valet étant congédié par moi jusqu'au soir, je me trouvais enfin maître absolu de mon élégant réduit; je m'y mouvais en liberté,

comme l'oiseau sous les feuilles des bois déserts, arrondissant et foulant de sa poitrine inquiète le doux nid de ses amours. Quelles peines ne me donnais-je pas pour prévenir les moindres désirs de la femme que j'adorais! J'enfonçais de mes mains les épingles sur la pelote de velours; je tirais de son écrin de maroquin rouge le peigne aux dents d'écaille dont elle se servait pour lisser ses cheveux défaits par la pression de mes doigts tremblants; j'attisais le feu doux qui rougissait en s'enfouissant dans les cendres; j'approchais son fauteuil de la cheminée; j'allais chercher sur le divan l'épais coussin sur lequel je posais mes deux genoux à ses pieds, dans la posture des dévots contemplant leur idole. Et lorsque toutes choses étaient ainsi disposées, que l'aiguille d'or, se rapprochant du chiffre choisi, semblait me dire : «Tu vas entendre sonner l'heure de ton plaisir; » plus inquiet, plus ému que jamais, j'allais sur la pointe des pieds, de la porte à la fenêtre, comme, en devinant le pas de son maître, va et vient le chien fidèle par l'impatience tourmenté.

Et je me disais : Maintenant, elle aussi, elle jette de furtifs regards sur sa pendule. Elle

sait que je l'attends. Maintenant, debout devant son miroir, elle noue sous son menton le double ruban de sa capote de velours; elle boucle ses cheveux rebelles sur son front pur; elle enveloppe ses épaules du châle sombre et le fixe sur sa poitrine avec la broche du camée; elle gante ses mains et s'irrite; et maintenant sur ses yeux bleus elle accumule les plis de sa voilette noire; elle traverse ses appartements déserts; elle passe; elle presse le pêne de la serrure; elle sort; elle descend; elle se glisse le long des murs. Je vais la voir!

Et puis, plus rien..... Oh! que le temps est long lorsqu'on attend et qu'on désespère! Si quelque empêchement allait survenir! une visite, le caprice d'un enfant! Malheureux que je suis! elle ne viendra pas! elle est en retard!

Et cependant, il eût été si doux de la recevoir ici, une fois de plus, dans cette chambre si bien disposée pour elle! si doux de la prendre dans mes bras, dès le seuil de la porte et de l'emporter pour la cacher comme un trésor! si bon de toucher ses mains, ses cheveux; de la voir lever enfin librement sur moi ses beaux yeux; de l'entendre me dire : « tu » de sa voix soyeuse...

IV

Elle arrivait enfin ! Tapi contre le vantail de la porte entr'ouverte, j'écoutais les froissements de sa robe et le bruit de ses bottines qui craquaient sur le tapis de l'escalier. Elle entrait, les joues empourprées de froid, essoufflée, avec des larmes au bord des cils, et, sans soulever son voile, sans rien dire, elle se jetait à plat sur ma poitrine, nouait ses deux bras à mon cou, et peureuse, effarouchée comme un oiseau, la tête et l'oreille attentives, elle écoutait, en frissonnant, le moindre bruit qui se faisait dans la maison ou dans la rue.

Et quand elle avait enfin calmé ses terreurs et qu'elle se décidait à quitter le seuil, c'était comme une vision éblouissante qui répandait des flots de lumière dans la chambre close. Elle donnait par sa seule présence une valeur

inouïe aux moindres objets. Il me semblait que tout s'animait alors, comme, aux premiers jours du printemps, se réveillent les bois dormant dans l'ombre et le silence.

Cependant, quelquefois, de gais rayons de soleil passant à travers l'ouverture des rideaux, traversaient l'espace et se brisaient au fond de l'alcôve, sur la surface claire d'un miroir. Les fleurs des corbeilles placées devant les fenêtres s'effeuillaient une à une, jonchant le tapis de leurs frais pétales. Parlant bas, de nous seuls, en nous tenant les mains, avec des paroles incohérentes, nous nous contemplions d'abord éperdument, absorbés dans une émotion délicieuse et profonde qui nous serrait doucement le cœur et nous amenait des pleurs dans les yeux. Nos épanchements étaient infinis comme notre amour, comme notre béatitude; mais nos pensées n'allaient pas plus loin que les murs discrets de la chambre silencieuse. Tout le monde, pour nous, tenait dedans.

Et comme nous nous dévorions de caresses! Quelle suave énergie dans nos étreintes! quelle avidité dans nos baisers! quel tremblement fébrile dans nos gestes pendant que je lui disputais en silence les vêtements épars qu'elle rete-

nait sur elle, à toutes mains, pâle d'un vague effroi! A deux genoux, désespéré, je me jetais devant elle, j'enlaçais sa taille souple de mes bras, et elle, se cambrant sous mon étreinte, m'appuyait la paume des mains sur le front, me tenait doucement en arrière et détournait la tête comme si elle avait eu peur de mes yeux.

Et, comme pour m'anéantir devant elle, je me prosternais et je baisais longuement ses pieds nus. J'aurais voulu mourir là, les lèvres collées sur ses pieds d'enfant blancs et roses qu'elle enfonçait dans le tapis de peau de cygne, pendant qu'elle frissonnait dans ses voiles comme l'ange de l'inquiétude à demi enveloppé dans les plumes de ses ailes.

V

Le premier moment de trouble passé, il semblait que ce n'était rien pour elle de se retrouver chez moi, pendant que je l'étreignais avec une ardeur farouche. Alors, dans la splendeur de son désordre, les cheveux dénoués, les épaules découvertes, les bras nus, la lèvre froide et friande, plus muette, plus sérieuse, plus absorbée que moi-même, elle était aussi bien à l'aise qu'assise dans son grand siége de velours, à l'angle du foyer de son salon. Je ne sais ce qu'elle n'eût pas fait de l'air le plus naturel et le plus digne. Rien ne la surprenait, rien ne la choquait.

VI

Nous avions, chaque fois, à échanger un monde de pensées nouvelles. Nous nous racontions les fatigues de l'attente, les énervements des inquiétudes, les tristesses de l'absence, les aspirations de l'espoir, et aussi combien il est consolant, pour les amants séparés, de penser sans cesse l'un à l'autre. Fanny surtout s'abandonnait à cette union spirituelle avec toute l'expansion d'une âme jeune. Elle recevait les confidences de ma tendresse comme une vapeur d'encens qui la plongeait dans une sorte de douce torpeur. Avec des élans muets de gratitude, la joue rose, les narines palpitantes, les yeux souriants et noyés, elle s'émerveillait de l'abondance de mes paroles, comme des images gracieuses qui s'envolaient de mes lèvres. Elle ne pouvait se lasser de m'entendre :

— Encore! parle encore! ô mon Roger! — disait-elle. Et, le coude enfoncé sur l'oreiller, la tempe posée dans la main, le corps fléchi, les pieds pendants, me caressant le front et les cheveux, elle me regardait de tous ses yeux, comme pour démêler les linéaments les plus subtils de ma pensée. Moi, pendant ce temps-là, le genou à terre et les mains jointes, je souriais de plaisir comme l'enfant qu'on encourage, et il me semblait alors que c'étaient nos deux âmes qui s'unissaient maintenant dans une étreinte vague et douce, avec des frissonnements de volupté.

VII

Mais c'était surtout au moment où elle se disposait à partir que faisaient explosion mon amour et ma douleur. Pensive, elle arrêtait sur mes yeux, avec attendrissement, ses yeux bleus et limpides. Elle prenait affectueusement mes deux mains que je lui disputais en me détournant de dépit. Alors elle me sermonnait gentiment, comme une mère ; elle me caressait les joues avec bonté ; elle m'embrassait, s'en allait, revenait, m'embrassait encore. — Te reverrai-je jamais? — m'écriais-je avec tristesse. — Tais-toi, Roger! — faisait-elle, en étouffant sa voix dans un baiser. — Enfin une dernière fois je la pressais longuement sur mon cœur, et bien souvent, tandis que nous nous étreignions ainsi, nous sentions des larmes chaudes qui nous coulaient sur les lèvres.

VIII

Elle s'en allait cependant, et ma vie avec elle. Mélancoliquement accoudé sur la rampe de ma fenêtre, je la regardais passer dans la rue, à travers l'écartement des persiennes. Elle marchait lentement, simple, tranquille, belle. Les deux bouts de son voile flottaient doucement sur ses épaules, caressant son visage, de chaque côté. Le bord de sa robe, avec des bouillonnements de soie, se mouvait en bruissant sur sa trace. Ses deux mains ramenées en avant sur sa ceinture serraient les plis du sombre cachemire qui l'enveloppait de la nuque à la cheville. Elle ne se retournait pas. Elle se rangeait le long des murs pour éviter le heurt des passants. Enfin elle tournait l'angle de la rue. Elle disparaissait; et moi, je me jetais aussitôt sur mon lit, et je cachais ma face dans mes mains, appelant, éperdu, tous mes souvenirs épars, pour chercher à la posséder encore.

IX

La première fois qu'elle vint, elle ne fut pas étonnée, mais elle regardait tout, autour d'elle, et touchait à tout, avec une certaine réserve. Il y avait des épées de combat disposées en trophée, sur un panneau ; je me rappelle qu'elle les regarda aussi. De même elle s'arrêta longtemps devant le portrait de ma mère, qui avait été fort belle, comme devant mon pupitre chargé de lettres et de livres. Mais, avec une discrétion pleine de grâce, elle passa en souriant sans toucher aux lettres.

X

J'étais heureux! combien je les méprisais tous ceux qui n'étaient pas moi, parce qu'elle ne les aimait pas! De loin et de haut, je regardais le monde; détaché de tout, je planais sur tout, indifféremment, mais plein d'orgueil. Il me semblait que convergeaient sur moi tous les parfums de la terre et tous les sourires du ciel; les regards dirigés sur les miens me paraissaient reluire des éclairs de l'envie, et le murmure confus des foules agitées bruissait à mon oreille comme de lointaines acclamations. L'image de Fanny encombrait ma mémoire et se dégageait de toutes mes pensées. Elle était, à la fois, plus irritante qu'un rêve et plus consolante que l'espoir. Jamais je n'avais soupçonné tant de séductions dans une créature humaine, tant de délicatesse dans un cœur, tant

de grâce dans la réserve, tant de pudeur dans l'abandon.

Un mélange d'enthousiasme et de rêverie, d'illusions et de découragement, de mélancolie et d'enfantillage, m'avait suffi pour obtenir son amour. Cependant elle me paraissait un peu blasée sur les soins et les prévenances. Elle avait été, sans doute, tant aimée ! Belle encore, plus belle qu'elle ne le croyait peut-être, elle augmentait chacune de ses grâces par le timide effort qu'elle faisait pour éviter l'apathie que, de loin, avec les années nouvelles, elle sentait venir. Il y avait surtout de certains jours où son regard se laissait plus humainement pénétrer, où ses lèvres s'unissaient avec une expression de méditation plus affectueuse, où ses cheveux, flottant par molles boucles sur ses tempes doucement amincies, les enveloppaient avec une sorte de pitié suave. Alors je regardais ses mains potelées et si blanches, et je pensais qu'elles s'étaient comme doublées afin que leurs dernières caresses fussent plus amples, plus maternelles ; j'écoutais avec inquiétude les soupirs qui s'exhalaient de sa poitrine oppressée. Ils me semblaient la protestation assourdie de son cœur, qui résistait encore à l'indifférence

tout en souhaitant peut-être l'indifférence comme un repos, et jetait sa plus belle flamme avant de se contracter sur lui-même pour mourir.

XI

J'étais heureux! Mais j'allais bientôt cesser de l'être. Jusqu'alors, avec la délicatesse la plus précieuse, Fanny avait toujours évité de faire devant moi la moindre allusion à son mari. Avec un peu de bonne volonté, j'aurais donc pu me figurer qu'elle était libre et ne se partageait pas. Elle s'était donnée d'une façon si pudique! comme une reine, sans rien marchander de ce qui ne pouvait pas être vendu. Mais un jour, — je ne sais comment cela se fit! — le nom de l'un de ses enfants vint doucement résonner sur ses lèvres, et, depuis, elle ne put pas se retenir de me parler d'eux.

Elle les adorait d'un amour si furieux que je crois qu'elle m'eût quitté si je n'avais pas pris plaisir à l'entendre me raconter mille choses puériles qui les concernaient. Pour moi, je fei-

gnais toujours d'attacher un très-grand intérêt à ces récits qu'elle débitait avec une abondance de cœur extraordinaire, mais j'écoutais bien plus la musique de ses paroles que le sens qui s'en dégageait. J'adorais sa voix douce et mélodieuse. Et puis j'étais un peu jaloux de tout ce qu'elle aimait.

Elle me parlait donc de ses enfants. Le plus jeune ayant été atteint par une épidémie passagère, je crus que j'allais prendre en haine ces pauvres petits êtres qui n'avaient d'autre tort que de se blottir frileusement avec moi dans le nid d'amour du même cœur. Elle fit alors une chose qui me força à réfléchir bien amèrement sur la somme d'affection qu'une mère peut donner à un homme. Elle resta six semaines sans me voir. Elle ne bougea pas de ce berceau sur lequel se débattait le doux trésor vivant formé du propre sang de son cœur. A peine m'écrivit-elle quatre lignes pour me sommer de souffrir et de m'affliger avec elle. Homme orgueilleux qui prétends régner seul sur le cœur d'une femme, — me disais-je, — aux moindres plaintes d'un enfant, vois quelle leçon te donne la nature!

A force de songer à cet enfant, je me surpris

à penser au mari. Et bientôt, malgré moi, je ne pensai plus qu'à lui seul. Je ne l'avais jamais vu. Que m'importait autrefois de regarder l'homme qui lui donnait le bras pour entrer au bal et se perdait discrètement dans la foule dès qu'un cercle d'admirateurs s'était refermé sur elle, pour l'isoler de lui? Je n'aimais, je ne voyais qu'elle. Je ne vivais que par elle. Que m'importait son mari?

Cependant lorsque son enfant fut guéri, le premier jour où elle me revint, — plus affectueuse et plus belle, — elle ne s'aperçut pas qu'il y avait en moi un nouvel homme, mais elle devina qu'une préoccupation secrète me tenait en éveil, pendant que, sans mot dire, je promenais ma main sur son bras nu. Alors se jetant soudain sur le soupçon le plus cruel comme sur une proie, elle me repoussa, se leva et, avec un grand éclat de voix, elle affirma que je l'avais trahie.

Je souris doucement à cette accusation folle, et, lui prenant la main pour l'inviter à se rasseoir, je lui dis simplement que j'hésitais à lui demander une faveur nouvelle, par crainte de me montrer indiscret.

— Qu'est-ce donc? — fit-elle, en me tenant

encore à distance et levant sur moi ses yeux surpris.

Je répondis que ces six semaines de solitude m'avaient fait tristement réfléchir sur notre imprévoyance. Ne soupçonnant même pas qu'aucun incident pût jamais nous séparer, nous ne nous étions ménagé nulle occasion de rapprochement. Enfin, avec un embarras dont je n'étais pas maître, je balbutiai : — Pourquoi ne suis-je pas admis dans ta maison ?

Elle ne se doutait pas que je déguisais ma pensée en parlant ainsi ; car aussitôt elle resplendit de sourires et, me jetant avec effusion les deux bras au cou, elle m'avoua, en rougissant, que, depuis le premier jour, elle n'avait jamais cessé de souhaiter me voir chez elle.

— Pourquoi donc n'en parlais-tu pas ? — lui dis-je, en la caressant. Elle me répondit en faisant la moue malicieuse des gens qui veulent être devinés ; et soudain les projets ravissants d'existence commune de jaillir à flots sur ses lèvres : — Je verrais ses enfants ! je les aimerais ! Elle se faisait fête de disposer plus élégamment que jamais, pour me recevoir, le salon intime dans lequel n'étaient reçus que ses amis. Quel bonheur de pou-

voir réunir presque chaque jour, autour d'elle, tous les objets de son affection la plus vive! Sa pensée désormais ne serait plus obligée d'abandonner ses enfants présents pour aller chercher mon image à travers l'espace, la ramener parmi eux et la faire doucement rayonner dans ce délicieux réduit décoré par elle seule, selon son goût. Enfin j'occuperais désormais une place plus grande — non pas dans son cœur, ce n'était pas possible, — mais dans sa vie, et je prendrais immédiatement ma part de toutes ses joies, comme de toutes ses peines. C'était un rêve charmant!

XII

Nous convînmes que j'accepterais enfin les invitations de l'une de ses amies qui donnait à dîner toutes les semaines. — Il n'y a jamais beaucoup de monde, — dit-elle, — tu pourras aisément te lier avec nous.

Nous !... C'était la première fois que, dans un mot, elle associait innocemment son mari avec elle, sans se douter de l'angoisse que cette association me causait. Chère Fanny ! je sentais une oppression vague me faire pâlir, pendant qu'elle rougissait de bonheur. Elle se leva sur ce mot, terrible pour moi et sans importance pour elle. Les deux heures étaient écoulées. Nous nous quittâmes. En s'en allant elle emportait avec elle autant de confiance qu'elle me laissait d'horrible espoir.

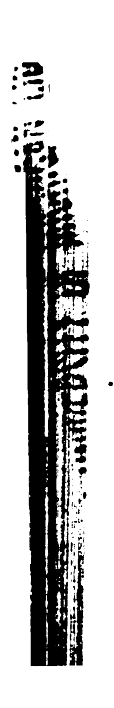
XIII

Oui, d'horrible espoir! car je ne puis pas exprimer ce qui se remuait en moi d'incertitudes, de souhaits et d'amertumes, en songeant que j'allais enfin la voir sous les yeux de celui qui gouvernait sa vie. Je mêlais tout cela dans mon cœur comme des poisons et des contre-poisons, et, de ce mélange abominable, il se dégageait des vapeurs d'une âcreté telle que je sentais mon cerveau vaciller dans ma tête, et que mes genoux pliaient sous moi.

Mais ce n'était rien auprès de ce que je devais éprouver à cette table trop étroite où, sous les nappes de clarté qui s'échappaient des globes des lampes, nul convive ne pouvait dérober à personne les pensées qui plissaient son

front. Je ne vis rien d'abord et répondis au hasard aux questions que l'on m'adressait. Je mangeais machinalement, du bout des lèvres, m'efforçant d'être attentif et poli, mais plus hagard qu'un assassin qui se sent sur le point d'être découvert. Effaré par le grincement des verres, par le cliquetis de l'argenterie, par le frottement des porcelaines ; ébloui par la réverbération des touches de lumière sur les cloches bombées qui couvraient les plats ; ahuri par le va-et-vient des valets empressés qui servaient chacun, sans mot dire, glissant sans bruit sur les tapis, comme des ombres noires gantées de blanc ; suffoqué par la chaude atmosphère de la salle imprégnée de fumets pénétrants, auxquels se mêlaient l'odeur des vins et le goût des fleurs, je ne regardais pas Fanny, je ne l'écoutais même pas parler. Sa présence, à mon côté, m'était devenue insupportable ; c'était comme un poids qui m'étouffait. Et je ne le regardais pas non plus, LUI que j'étais venu chercher, de si loin, avec le désir et la terreur de le connaître. Aveuglé par des visions funèbres, je ne pouvais pas le voir, quoiqu'il fût assis en face de moi.

Tout à coup je ressaisis ma lucidité en sen-



ne se doutait pas de l'intérêt
faire naître en moi l'étude de

XIV

C'était une espèce de taureau à face humaine. De taille moyenne, il avançait en mangeant ses robustes épaules, et son siége gémissait sous la lourde flexion de ses reins carrés. Je voyais de ma place se dresser sur son front les arcs sévères de ses sourcils hérissés de poils rudes, et son œil gris et clair rayonnait au-dessous avec l'éclat métallique qui luit dans la prunelle impassible des carnassiers.

Il mangeait, réunissant devant lui ses mains courtes et velues, et levant les coudes pour mieux peser sur son couteau brillant et sur le manche de sa fourchette. Entre chaque assiette, il respirait largement, s'essuyait la bouche et buvait à longs traits de grands coups de vin pur.

Il n'avait l'air ni méchant, ni vulgaire; il

avait l'air fort. Toute sa personne révélait une puissance de muscles extraordinaire. La surface de ses joues et de son menton bien rasée offrait la rigidité du marbre, et son front net, ouvert, entouré de cheveux noirs déjà grisonnants, décelait un esprit de volonté plein de droiture et de persistance.

Son sourire était affectueux; son regard sans malice, mais clair comme le cristal. Il vous regardait en face, dans les yeux, et de telle manière qu'on s'estimait heureux d'éviter ce miroir d'acier gênant à force de franchise. Peut-être riait-il un peu bruyamment, soulevant par saccades ses pectoraux au-dessus de sa taille bien sanglée et rejetant sa face empourprée en arrière. Sa voix était grave et sonore; son geste tranquille, presque pesant. Il avait les dents belles, les ongles roses, brillants et bien taillés; enfin un grand air de rectitude et de netteté était répandu sur toute sa personne.

Il me parut avoir quarante ans.

Tout d'abord je fus comme terrassé; je fus honteux de me trouver en rivalité avec une nature aussi puissante. Involontairement je me comparais à lui, moi chétif auprès de lui, comme l'auraient été presque tous les jeunes

gens de mon âge. Combien devant cette richesse de sang, cette ampleur de formes, cette virilité froide et calme, s'amoindrissait ce que je sentais en moi de faiblesse nerveuse, de finesse de race et d'élégance. Je me faisais l'effet d'un sylphe contemplant, effaré, la statue d'un géant. Quel homme étais-je auprès de lui? C'était lui seulement, et non pas moi, qui était la forte et belle expression de l'homme!

Et, avec une cruauté plus grande encore pour moi-même, je faisais remonter ma comparaison de moi à elle. Et la voyant assise à mon côté, douce et blonde comme Ève, candide comme une vierge, avec sa taille fine, son cou légèrement avancé, son air d'étonnement répandu comme l'ombre d'une vapeur sur sa face adorable; la connaissant si délicate de pensées, je me demandais, éperdu, comment autrefois elle avait pu l'aimer? Violente association de deux natures qui n'avaient pas un seul point de contact! Ils étaient assemblés comme le fer et la soie!

Oh! Desdémone! — me disais-je — quel Othello as-tu choisi! — Mais elle ne se doutait pas le moins du monde de la fureur qui couvait tout à côté d'elle. Elle m'adressait tranquille-

ment la parole, me regardant dans les yeux d'un air simple, et repoussant doucement de sa main blanche les boucles blondes qui voltigeaient comme des plumes sur son front. Et elle lui parlait, à lui, devant moi, sans trouble et sans gêne ; elle lui disait : *Mon ami,* devant moi.

Et il lui répondait avec moins de gêne encore, plein d'égards et de déférence, mais avec un air de supériorité très-visible. Il voyait en elle, cet Hercule, un être charmant mais absurde ; aussi ne lui disait-il que des riens, d'un air aimable et paternel, comme en disent les pères aux petits enfants curieux.

XV

Lorsque le dîner fut fini et que les convives eurent été s'asseoir dans le grand salon, autour des tables de whist, lentement je me rapprochai de Fanny qui se chauffait les pieds devant le feu. M'accotant au rebord de la cheminée, j'entremêlais de choses banales prononcées à voix haute les paroles de tendresse que je lui adressais tout bas. De ma place, je voyais le dos des joueurs inclinés vers les tables où brillaient doucement, enfermées sous les abat-jour, les bougies enfoncées dans de lourds flambeaux d'argent; j'entendais le bruit des jetons de nacre et le murmure des mots couverts que les partenaires échangeaient entre eux. Je comptais que nous pourrions ainsi deviser de nous tout à notre aise, avec un peu d'habileté, la maîtresse de la maison s'étant assise,

au fond de la pièce, devant le piano dont elle effleurait les touches du bout des doigts. Et c'était un charme nouveau ajouté à tant d'autres que celui des accords assoupis tremblant dans l'air, en même temps que les mélodies secrètes de l'amour, plus mélodieuses encore, chantaient en nous. Mais, se détachant soudain du groupe des joueurs derrière lequel jusqu'alors il s'était tenu debout, mon rival s'avança vers nous d'un air affable et, le plus naturellement du monde, nous demanda de quoi nous parlions. Avec une politesse exquise qui excluait toute forme familière et nous tenait à distance l'un de l'autre, comme il l'entendait, mais avec une tranquillité d'accent et une manière courtoise, il se mit immédiatement à conduire le discours, et je ne pus m'empêcher de le suivre. A travers les doux éclats de la musique, les tendresses des vibrations assourdies dont il ne se souciait guère, il me parla de chasse, de théâtre, de chevaux, que sais-je! ne daignant même pas pénétrer jusqu'au cœur les sujets oiseux que j'avais imprudemment choisis, mais qu'il me condamnait maintenant à poursuivre, comme s'ils eussent été les seuls qu'il jugeât dignes de moi. Je lui fis deux ou

trois réponses assez fines, et il applaudit du regard en m'honorant d'un demi-salut. Ainsi j'étais pour lui un assez futile instrument dont il caressait les cordes, en se jouant, du bout des doigts. Et s'il avait su, mon Dieu! qu'il y avait dans mon cœur une de ces cordes dont l'horrible résonance pouvait éclater à ses oreilles et l'assourdir!

Plus tard, je le vis assis à côté d'elle dans l'ombre qui flottait autour de la lueur des bougies. Sans apercevoir ni moi, ni personne, sans la regarder, d'une main il lui serrait la main, presque machinalement, rêvant peut-être à je ne sais quoi. Et je contemplais cela, moi, comme le plus étrange et le plus monstrueux des spectacles. Pour elle, les yeux fixés sur les miens, elle était blanche comme une statue d'ivoire; mais elle n'osait pas bouger, mais elle n'osait pas parler, et se laissait faire.

XVI

Depuis lors, je n'eus plus qu'une seule préoccupation, celle d'effacer de mon cerveau, absolument, l'image de ce que je venais de voir. Je voulais, à tout prix, oublier cela qui m'humiliait et me broyait le cœur. Combien ne regrettai-je pas ce que j'avais fait ! Absurde envie de connaître ce qu'elle m'avait si bien caché, ce que je devais ignorer toujours. — Oh ! non certes ! — m'écriai-je, — je n'entendrai plus parler de cet homme effrayant, je ne rencontrerai plus jamais ce regard dominateur, et nous ne mêlerons plus nos souffles dans l'atmosphère de la même salle ! Et ce ne sera plus, du moins devant moi, que sa main velue caressera la tienne, femme placide et si docile !

Trois jours plus tard, lorsqu'elle vint chez

moi, elle ne vit d'abord en moi rien de changé. La colère, peu à peu, avait déposé son marc dans mon âme, et mon âme était maintenant pleine jusqu'aux bords d'une douleur limpide. Avec les apparences du calme, je me sentais frappé à mort. Piqué au cœur, je conservais mon aspect d'autrefois, comme ces fruits vermeils dont la peau fine et tendue couvre une chair que dévore un ver invisible. Aussi ne se douta-t-elle de rien. Cependant, comme je lui parlais d'elle, de moi, de toutes choses enfin, hormis de ce qui la préoccupait si fort, elle paraissait attendre, anxieuse. Enfin me voyant arrivé tout au bout de mon éloquence factice, me sentant poussé par le désir de me venger sur elle de la douleur, jusqu'alors inconnue, dont elle était la cause innocente : — Tu veux savoir, — lui dis-je, avec amertume — ce que je pense de ton mari ; et peut-être seras-tu bien heureuse si le jugement que tu attends ne lui est pas défavorable. Mais, Fanny, tu ne connaîtras jamais le sentiment qu'il m'inspire.

En entendant ces étranges paroles, il me sembla que tout le sang de son cœur lui jaillissait à la face. Pauvre femme conciliante ! elle

s'était fait une si douce fête de m'attirer chez elle, pour me voir un peu plus souvent, pour m'unir à tous les êtres chers et doux qui meublaient son cœur!..... — Pourquoi ce changement, Roger? — murmura-t-elle, en faisant un pénible effort. —Parce que!..... m'écriai-je exaspéré..... mais je vis alors son visage couvert de larmes. Aussitôt me jetant à ses pieds et l'enlaçant dans mes deux bras, je lui dis doucement : — Parce que je suis horriblement malheureux, Fanny, parce que je suis jaloux!

Elle se leva tout debout sur ces paroles, comme stupéfaite, sans me repousser, mais me retenant à terre par ses deux mains qu'elle avait posées sur mes épaules; et moi je demeurais à genoux, sans rien comprendre. Elle me regarda longuement, profondément, explorant jusqu'aux moindres replis de ma pensée inquiète. Puis elle haussa légèrement les épaules; — Enfant! pauvre et cher enfant! — dit-elle en se baissant pour m'embrasser étroitement sur les yeux. Et depuis lors, jamais elle ne revint sur ce sujet, d'elle-même.

Mais moi, douloureusement, j'y rêvais sans cesse et je ne pouvais me retenir d'en parler. Elle me caressait alors; elle me sermonnait;

elle me grondait. — Tu perds ton temps — me disait-elle parfois en souriant et m'attirant à elle, lorsque je m'étendais trop longuement sur la cause de mes chagrins. Et ses bras se nouaient à mon cou avec une mignonne souplesse, ses regards violentaient doucement les miens, ses lèvres, avec une expression gracieuse et féline, cherchaient vaguement mes lèvres. Mais c'était en vain. Ma bouche maintenant ne pouvait plus se plisser pour savourer les baisers de l'amour. Elle ne savait plus que se tordre pour exhaler des sanglots.

XVII

C'est depuis ce jour funeste que je commençai à endurer de grandes tortures. L'image de cet homme s'était subitement incrustée dans ma mémoire, et, quoi que je fisse, je ne parvenais pas à l'arracher. Pour tout le monde il pouvait être ridicule, mais ne croyez pas qu'il le fût pour moi! Pour moi, il était sinistre, il était terrible; et, chaque nuit, avec effarement je le voyais se lever dans mon sommeil pour égorger impitoyablement le spectre de mon bonheur.

Il était bien heureux, lui! car il ne se doutait de rien. Ce drame commencé dans les ravissements de l'amour qui se prolongeait maintenant à travers les anxiétés, les terreurs, les désespoirs, n'existait pas pour lui. Nous avions été si prudents!

Atroce renversement des rôles! C'était moi

qui étais jaloux de lui! Le ravisseur souffrait de la possession, par la possession. Il n'avait même pas la ressource d'exciter les soupçons du dépossédé pour lui faire partager ses tortures!

Et je me sentais obligé de me méfier de lui, de m'occuper de lui! Malgré moi, pour l'éviter, je devais ruser comme un lièvre. Ce rôle de fuyard, de craintif, me rabaissait au niveau des poltrons. Mon Dieu! que j'aurais voulu ne pas aimer!

Mais ces maux n'étaient rien auprès de ceux que me réservait l'avenir. Je venais à peine de m'engager sur une route ravagée de fondrières, bordée d'effrayants précipices, et je ne soupçonnais même pas combien il me faudrait supporter de fatigues pour la parcourir. Dès lors, soit que, courbé devant l'âtre, dans ma chambre silencieuse, je cherchasse à donner le change à ma douleur présente, en m'efforçant de rêver aux amours passées; soit que, lançant à fond de train mon cheval emporté à travers les plaines, je risquasse cent fois ma vie pour briser mon corps de fatigue, afin de détourner sur lui la fatigue de mon cerveau; soit que je demandasse l'oubli à l'orgie étourdissante, buvant à

larges traits le vin qui jamais ne valut une goutte de l'eau du Léthé ; soit que, sur un seul coup de dés, j'exposasse ma fortune pour souffrir au moins d'une émotion qui ne fût pas celle que j'exécrais ; soit enfin qu'enseveli dans les rideaux de mon alcôve, je passasse toutes mes nuits à me désoler en évoquant les fantômes des êtres adorés que j'ai perdus ; jamais, ni dans le rêve, ni dans le danger, ni dans l'ivresse, ni dans le jeu, ni même dans le souvenir de ma mère morte, je ne pus parvenir à étouffer le serpent qui me dévorait le cœur. Avec moi, la vision fatale souriait aux amours de ma jeunesse ; avec moi, elle cravachait mon cheval épouvanté ; elle trempait, en ricanant, ses lèvres pâles dans mon verre ; dans le cornet de cuir, elle faisait sonner les dés ; avec moi enfin, elle rêvait à ma mère ! Sur la surface de tous mes souvenirs, de toutes les scènes charmantes, émouvantes, terribles, que je reconstituais dans ma mémoire, s'accentuaient incessamment, soulevés du fond de mon âme, d'autres souvenirs, d'autres images qui les effaçaient. Et il me fallait bien enfin me décider à les accueillir ces souvenirs abominables ; à les regarder en face ces images funestes ; car elles

me violentaient. Vaincu par elles, enfin je les envisageais !

Alors c'était horrible, humiliant et douloureux ! Celui-là seul qui aime peut se faire une vague idée de mes tortures. Tout était clair, net ; il n'y avait pas le plus faible doute à conserver. D'abord, je me représentais ma maîtresse, douce et blonde, élégamment parée, avec son air de surprise et de candeur, assise à l'angle du foyer, dans son salon ; ou bien à sa table, à la place d'honneur, en face de son mari, entourée de ses amis, de ses enfants. Toujours affable, elle avait pour chacun d'eux quelqu'une de ces attentions délicates qui sont la charmante expression de la grâce du cœur. Et c'était pour lui surtout, le dominateur, qu'elle se montrait gracieuse. Ne fallait-il pas prévenir les soupçons de cet homme si perspicace ? Comment avec lui ne pas se montrer toujours caressante ? D'ailleurs, tous les deux ils prenaient une part égale de tant de choses communes : leurs intérêts, leurs enfants. Ils demeuraient ensemble enfin ; ils ne se quittaient pas ; ils se voyaient à toute heure, tristes ou gais. Et que d'épanchements naturels ! Il était, lui, le lion régnant sur cette existence adorable ! Et j'étais, moi, le loup craintif et pil-

lard, à la prunelle ardente, au ventre essoufflé, qui, de temps à autre, au risque de mille dangers, en s'exposant à mille humiliations dégradantes, aux coups de fouet, comme aux coups de fusil, lui dérobait dans l'ombre, en se cachant, pendant qu'il dormait! quelques restes de sa part.

Oh! c'était bien cela qui m'humiliait! Mais voici maintenant ce qui me déchirait le cœur. Je ne pouvais pas parvenir à suspendre le travail incessant de mes évocations. Comme avec plaisir, je les complétais en ruminant mes douleurs. La scène changeait alors, et je me représentais Fanny, le soir, seule avec lui, après le départ des enfants, dans la chambre close où le thé fumait dans les tasses, sous la lueur adoucie de la lampe, auprès du feu qui doucement bruissait dans les cendres chaudes. Alors, de ces mêmes yeux que j'aimais tant, elle le regardait. Elle causait avec lui, aimable, facile, parlant peu pour lui laisser le plaisir de parler, soumise comme il convient à la femme quand elle est belle et que le maître est fort. Et ne croyez pas que je m'arrêtasse à ces images d'une intimité si captivante! Ce n'était pas possible. Je les continuais, je les exagérais, que

dis-je? je leur en adjoignais d'autres. Cela d'ailleurs devait être. Il était tard, la flamme agonisait dans l'âtre obscurci, la lampe mourante étouffait ses lueurs sous l'abat-jour, tous les bruits s'éteignaient dans la maison et dans la rue; le pas du passant attardé, sur le pavé redevenu sonore, marquait l'heure du repos et du plaisir. D'ailleurs les valets étaient couchés, comme les enfants. Ils étaient donc seuls. Ils étaient époux!...

XVIII

Quand j'en étais arrivé là, je devenais pâle. Dans le plus profond de mon âme, quelque chose se débattait et se mourait avec des convulsions de désespoir. Ces images, chaque nuit évoquées, me rendaient plus malheureux que si on eût frappé devant moi ma maîtresse. Je me levais sur mon séant, je regardais l'heure à la pendule; et puis, j'éclatais de rire, comme un fou, ou bien, m'enveloppant la tête de mes deux bras, je m'enfouissais dans mon lit et je pleurais.

XIX

Le matin je m'éveillais de mon cauchemar, plus brisé que n'est le blessé par le tétanos! Et toujours en me traînant à ma fenêtre pour aspirer un peu d'air pur, la même question venait éclore sur mes lèvres brûlantes, comme une fleur vénéneuse : — Pourquoi donc autrefois l'a-t-elle aimé? Car elle l'a aimé, je l'ai appris; elle s'est laissé enlever par lui à sa famille qui ne voulait pas s'allier à un homme sans fortune et sans position. Il s'est enrichi depuis, car il est énergique et patient. Il sait vouloir. Mais pourquoi donc l'a-t-elle aimé? Et surtout pourquoi m'aime-t-elle aujourd'hui? Nous sommes si différents l'un de l'autre!

Un jour enfin, à force de creuser cette pensée et d'en vanner les éclats dans ma cervelle, je crus que j'allais pénétrer la conduite de ma

maîtresse. En me rappelant combien elle était sensible aux caresses; en me représentant les scènes les plus enivrantes de notre amour, et me comparant à son mari, je me sentis rougir, et quelque chose de plus âcre que le dégoût, de plus amer que le mépris, de plus empoisonné que la haine, me monta du cœur aux lèvres. — Cela ne m'explique pas pourquoi elle m'aime aujourd'hui, — me dis-je en secouant la tête. Alors l'analyse vint une fois de plus à mon aide, mais c'était pour me frapper lâchement d'un nouveau coup de couteau. — Elle m'aime pour changer, — me dis-je, avec amertume; — pour satisfaire, par un contraire exagéré, un désir plus délicat, plus sentimental. A moins que ce ne soit, — ajoutai-je, sans songer d'abord à la cruauté de ma supposition, — pour compléter son idéal.....

Mais alors, — m'écriai-je, en me dressant sur les pieds avec une indicible terreur, — je ne suis donc pour elle que la moitié d'un homme! Je n'emplis que la moitié d'un cœur! On m'a mesuré. On m'a trouvé incomplet! Je ne suis qu'une addition! Je ne suis qu'un complément!

XX

Quelquefois je m'échappais de chez moi comme d'une prison et j'allais égarer mes interminables rêveries dans la foule qui encombre les promenades. En me retrouvant au milieu de gens heureux, indifférents, affairés; en savourant, malgré moi, les premières effluves embaumées du printemps, je cessais de me croire aussi absolument misérable, et je qualifiais mes monstrueuses hallucinations d'enfantillages. — C'est la jalousie, me disais-je, — qui me rend absurde. Et rencontrant à chaque pas tant de femmes jeunes, élégantes, pendues aux bras de cavaliers qui, d'un air de fatigue, tournaient les yeux autour d'eux et leur parlaient à peine, j'ajoutais : — Combien de femmes habitent sous le même toit que leurs maris sans jamais les apercevoir ! Après quatre ans de mé-

nage, le mari devient un ami; même pas! Il existe pour tout le monde, hormis pour sa femme!....

Mais les doutes ne tardaient pas à me ressaisir, mille fois plus navrants, et je cherchais vainement à les chasser de mon esprit. Je me connaissais assez pour savoir que je ne pourrais jamais acquérir cet esprit d'accommodement de mon siècle qui permet à l'amant d'une femme de serrer la main de son mari, fût-il son ami! D'ailleurs je ne voulais pas courtiser ce dominateur, ni me plier à son humeur, ni chercher à gagner sa confiance et son amitié, ni devenir pour lui l'homme indispensable. Je présageais — si les soupçons devaient jamais l'assaillir — combien de platitudes il me faudrait faire, combien de mensonges inventer, combien d'humiliations et de dégoûts supporter pour les faire disparaître. Et je ne me sentais déjà que trop avili! — Je n'irai pas plus loin, — me disais-je, — il n'y a déjà que trop de fange sur ma route!

Plus fatigué, plus inquiet qu'au départ, je reprenais alors le chemin de ma maison. Les sourires du printemps me donnaient envie de pleurer. La tiédeur de l'atmosphère alourdis-

sait mes pensées dans ma cervelle. Le spectacle et le tumulte de la foule, à la longue, me devenaient encore plus insupportables que le silence de ma solitude.

XXI

En échange de ces maux qui, pour être assourdis, n'en étaient pas moins cruels, je ne recevais aucune consolation. Mes plaisirs étaient fanés. Le doute avait souillé leurs fleurs nouvelles de son souffle impur. Mes sens étaient à peine apaisés que je sentais la main crochue de la misanthropie s'attacher inflexiblement à mon épaule. Le souvenir de celui que, dans la logique de ma passion, je nommais mon rival, comme le spectre de l'éternel châtiment, venait s'interposer entre ma maîtresse et moi, avec une atroce ironie, pour empoisonner nos caresses. Je retrouvais sa trace dans les paroles, dans les gestes, dans les manières, dans les habitudes de la femme que j'adorais. Il s'était moulé dans ses bras qui m'étreignaient sur son cœur ; il s'était infiltré dans son sang

qui circulait en flots désordonnés dans ses artères; il s'était empreint sur son visage absorbé, sur son front pâle, dans ses yeux morts; il m'embrassait, il soupirait avec elle..... Combien je les enviais alors tous mes amis abandonnés, qui s'étourdissaient entre eux, chaque jour, aux doux chocs des verres, au son brillant des pièces d'or remuées sur les tapis verts des tables de jeu, aux éclats de rires clairs des belles femmes licencieuses! Et tous les amants dédaignés qui, les bras ouverts et les yeux attendris, poursuivent en rêvant une ombre hautaine! Et même tous les amants séparés! — Aucun d'eux, — me disais-je piteusement, — souffrit-il jamais de son amour infertile, autant que je souffre, moi, de mon amour partagé? Atroce raillerie de la possession! quand tu ne nous blases pas sur tes faveurs, tu nous les souilles!

XXII

Enfin je me sentais attristé par une sorte d'abaissement que venait de subir dans mon esprit, malgré moi, mon idole. Jusqu'alors j'avais eu un véritable culte pour elle; elle était la réalisation de tout ce que je rêvais de plus angélique et de plus pur; et je m'étais habitué à voir en elle quelque chose de sacré que rien ne pouvait abaisser ni ternir. Mais maintenant il me semblait que, volontairement, elle était descendue de l'autel où ma piété l'avait placée pour salir ses pieds au contact de la terre et se confondre dans la foule. C'était là, je le reconnus alors, le premier et le plus cruel effet de la jalousie qui commence toujours par nous verser, pour nous empoisonner les veines, un horrible mélange d'adoration, de haine, de fureur et de mépris.

XXIII

En peu de temps je compris que c'était désormais, entre Fanny et moi, un duel à mort. Une certaine grossièreté, s'élevant du fond de mon cœur, comme une bourbe, salissait toutes mes pensées ; le respect se mourait en moi ; j'avais des idées brutales de lutte ; j'éprouvais le désir acerbe de châtier rudement cet être inoffensif et gracieux que j'aimais à en mourir ! Je voulais le ravaler devant moi plus insolemment encore que son image n'était ravalée déjà dans ma mémoire. — Comment peut-elle se résoudre à cela ! — me disais-je avec rage en me frappant le front de mes poings fermés. — Oh ! quelle exécrable raillerie que la pureté des femmes ! Semble-t-il pas que les baisers sont des choses fugitives et qu'il ne reste rien

d'eux sur leurs lèvres quand elles les ont essuyées!

Enfin n'en pouvant plus, je commençai à faire partager à Fanny les tortures que jusqu'alors j'avais gardées pour moi seul. Les hommes ne savent pas souffrir longtemps, sans décharger lâchement le poids de leurs peines, sur ceux qu'ils aiment le plus.

XXIV

— Tu savais que j'étais mariée! — Ce fut là la raison suprême qu'elle opposa logiquement, d'un air timide, à mes premières plaintes, faibles encore. — Ne savais-tu point aussi que je pouvais avoir une âme délicate, — répondis-je, — et ne pouvais-tu pas prévoir, en te donnant, les tourments que devait me causer ton amour?

— Comment vivez-vous ensemble? — lui dis-je après cela, sans préambule, en faisant sur moi-même un très-grand effort. Elle rougit. Elle était offensée.—Nous ne devons pas parler de cela, Roger, — répondit-elle avec froideur.

Mais elle me vit si malheureux que, par pitié, elle parla, violentant ses sentiments les plus chastes. C'était augmenter mon supplice.

Mais elle ne me dit pas tout. Poussé par

un besoin farouche de connaître l'étendue de mon malheur, voulant savoir, à tout prix, à quel point précis il s'arrêtait, je la pressai. Elle rougit encore de pudeur. Pour moi, j'étais blême et comme suffoqué. De la main elle me ferma la bouche. Nous restions muets. Elle me regarda longtemps. Je pleurais. Elle pleura. Buvant la coupe amère jusqu'à la dernière goutte de lie, enfin elle se déclara prête à me répondre.

Alors, avec un embarras que d'abord je n'avais pas pu soupçonner; avec une hésitation qui obscurcissait mes paroles et étouffait dans leur abondance la faible lueur de mon intention; avec un trouble cruel, que doublait l'angoisse des cœurs jaloux; en nouant et brouillant ma pensée dans l'écheveau des détours, des circonlocutions et des périphrases, comme si j'avais voulu retarder le moment de connaître ce que je redoutais d'entendre; je l'interrogeai sur mille choses qui tendaient à me dévoiler leur existence intime. Elle me répondit d'un air simple, gênée elle-même autant que moi, mais surmontant courageusement la honte de cet interrogatoire inouï afin d'apaiser l'ardeur de mes peines, et de me donner un exemple

des dégoûts que peut surmonter la femme qui aime, quand celui qu'elle aime est malheureux.

Et ce fut alors pour moi comme une succession monstrueuse de caresses et de coups; un mélange sans nom de baumes et de poisons; une association horrible de mortifications et de glorifications. Le fait exécrable qu'elle ne s'appartenait pas restait dans son intégrité, mais toutes les consolations éplorées qui pouvaient diminuer par leurs flatteuses caresses ce qu'il avait de corrosif et d'humiliant, elle me les prodigua, à pleines mains, épiant craintivement sur mon visage l'effet des paroles embarrassées, mais compréhensibles, qu'elle prononçait. A une dernière question, plus brutale que toutes les autres que je lui adressai brusquement, il y eut en elle une si superbe explosion de révolte, que je me précipitai à ses pieds pour implorer mon pardon. Je devais la croire. J'avais été trop loin dans les suppositions de ma jalousie. Si Fanny se partageait, elle ne pouvait penser au partage sans horreur.

Certes! Si je l'avais moins aimée j'aurais pu me sentir exalté par cet aveu cruel qu'elle ac-

compagnait de tant de consolations, par les larmes qui ruisselaient sur son visage pendant qu'elle me montrait la plaie saignante de sa vie ; j'aurais pu être fier et reconnaissant, au moins touché de tant de douleur et d'humiliation; mais je n'avais qu'une seule préoccupation dans l'esprit qui m'enlevait à moi-même. En dehors d'elle je ne comprenais plus rien et ne songeais plus à rien. Je ne sus donc trouver aucune bonne parole pour lui répondre et me contentai de montrer quelques craintes pour son repos. — Ton mari doit se méfier, te voyant changée; car tu l'as aimé autrefois. A cette monstruosité, elle haussa les épaules, sans essuyer ses larmes. — O Roger! Roger! — me dit-elle, — le malheur c'est que tu n'es et ne seras jamais qu'un enfant. Tu écoutes sans comprendre. Est-ce que nos maris songent à nous? Quelle femme prendrait un amant, si son mari lui donnait ce qu'un amant donne? Non pas seulement des soins, des prévenances, des attentions, de l'amitié ; mais un peu de ce baume qui est l'essence de toute notre vie : un peu d'amour!

XXV

Cette pénible discussion fit grandir Fanny dans mon estime, mais elle ne me consola pas. Que m'importait au fond la nuance imperceptible de l'intention ! Le fait restait, brutal. Maintenant je me reprochais la curiosité de ma jalousie, qui m'avait enlevé jusqu'à l'ombre du doute que, par moments, je caressais encore.

L'effet des dernières paroles de Fanny ne pouvait donc atténuer ma douleur. Sous sa pression brûlante, je ne songeais qu'à vaincre ce qui était invincible. J'épiais le regard de ma maîtresse, comme pour apprécier ses forces, avant de l'attaquer de nouveau. Mais nos yeux s'étant rencontrés, nous ne pûmes pas résister plus longtemps à nous-mêmes. Toute idée de lutte disparut de mon esprit; tout désir de résistance

s'envola de son cœur; et l'étreinte qui nous unit était si forte qu'une fois de plus, sans arrière-pensée, nous goûtâmes une minute de véritable bonheur.

XXVI

Fanny devait souffrir autant que moi de cette confession étrange que je lui avais arrachée, mais elle était tellement impersonnelle qu'à partir de ce jour où je lui laissai voir tous mes maux, elle me cacha subitement tous les siens, et, comme pour m'inviter gracieusement à maîtriser les emportements de mon caractère, elle ne m'apporta plus jamais que des sourires. Pauvre femme! elle me venait trouver par des temps affreux, et sa plus pressante préoccupation devait être de forger les mensonges qui légitimaient son absence pendant deux heures, chaque semaine. Maintenant elle bravait les giboulées du printemps comme elle avait affronté les neiges de l'hiver. Elle ne parlait même jamais des ennuis que, nécessairement, elle devait supporter pour arracher quelques heures de liberté à l'étroit esclavage de la famille.

Elle riait doucement de sa toilette mouillée en retirant ses gants à grand'peine, relevant ses cheveux débouclés et présentant au feu le bout de ses bottines fumantes. Elle était fière de se trouver enfin chez moi après s'être exposée à tant de dangers, heureuse de n'avoir pas été rencontrée, contente lorsqu'elle me voyait un peu moins triste. Les obstacles à vaincre, le secret à conserver, l'estime du monde à ménager, le souci de mon repos; tout cela l'empêchait de sentir la fatigue. — Il n'est pas de bonheur complet, — me disait-elle, avec un soupir, de sa voix la plus tendre, — tous les deux nous payons au chagrin l'intérêt de notre amour, mais cet amour est si bon que l'intérêt que le chagrin perçoit sur lui ne me semble pas usuraire.

Elle n'aigrissait jamais nos discussions; jamais la première elle ne parlait de ses devoirs qui étaient beaucoup pour elle et dont elle m'avait secrètement sacrifié la meilleure part. Elle devinait, avec son merveilleux instinct de femme, qu'elle ne pouvait pas me parler de ses devoirs sans irriter mon orgueil, et elle respectait mon orgueil comme une chose dont la blessure devait me faire souffrir. Jamais, non

plus, je ne surpris chez elle le plus faible soupçon de remords. Mais en éprouvait-elle ?...

Que de soins ! — me disais-je quand j'étais seul, — elle doit être obligée de prendre pour dissimuler notre amour ! Que d'inventions ! que de calculs ! que de ruses ! pour parvenir à éviter toute discussion sur ses absences ! Que de concessions, pour n'être pas découverte ! Elle risque tant ! La pauvre femme ! Elle a tant à perdre ! Et moi si peu ! Ah ! je suis un bien mauvais homme de la tourmenter.

Elle me traitait gentiment en enfant, et, franchement, je le méritais bien. Que de choses de sa vie je sentais qu'elle me cachait, de peur de me faire de la peine !

Je ne voulais jamais comprendre qu'il y avait des jours où il lui était complétement impossible de sortir, et qu'il suffisait de la plus banale visite pour la retenir chez elle. Je la soupçonnais alors de calculs abominables. J'affirmais qu'elle m'avait menti. Je pensais qu'elle puisait des excitations et des fatigues dans le partage qu'elle disait détester. Je la haïssais. — Vous me faites pitié ! — murmurait-elle, lorsque je lui avais laissé voir les horreurs de mon infirme pensée.

Quelquefois cependant, en oubliant à demi mes douleurs personnelles pour descendre dans les profondeurs de ma conscience, je me disais : Lorsque je l'ai bien torturée, quand elle sort d'ici, en larmes, l'esprit éperdu, le cœur brisé, en se demandant si elle me retrouvera jamais en vie, comment fait-elle là-bas pour déguiser les tourments qui la rongent, pour se masquer le visage de son air habituel de tranquillité, pour redevenir la femme souriante que je connais? Est-ce à force de caresses qu'elle prévient les soupçons d'un mari difficile à tromper? Ah! comme je sens bien qu'elle doit pleurer avec ses enfants! Ils lui coûtent tant d'efforts douloureux! Et comme je sens bien aussi qu'ils devinent le secret de ses larmes! Et comme il est certain que, semblables à elle, aussi bons, aussi discrets, de leurs petites mains ils les étanchent et ne les trahissent pas!

Elle souffrait horriblement. Avec chagrin, je la voyais pâlir. J'observais, sans le lui dire, le cercle noir qui marbrait le tour de ses yeux affaiblis et donnait à ses regards une étrange expression de pitié; j'observais ses lèvres contractées et les plis qui, maintenant, de son front, remontaient se perdre sous ses cheveux

de soie, comme les symboles visibles de pensées douloureuses; je m'apitoyais enfin sur cet air d'abandon qui alanguissait devant moi toute sa personne. Devant moi seulement elle détendait la rigidité de son maintien et je le lui pardonnais bien : elle devait être si fatiguée de son rôle de femme heureuse!

Elle eût été si fière de pouvoir tout avouer et vivre ouvertement avec moi sans honte! — Ne me quitte pas! — me disait-elle parfois; — tu m'es nécessaire comme la lumière! — Souvent aussi elle ajoutait : — Ce qui me prouve que je t'aime c'est que j'aime tout de toi, jusqu'à ton doux égoïsme, jusqu'à ta colère, jusqu'à tes sublimes injustices!

Après cela elle devenait subitement silencieuse, comme si quelque funèbre pensée qu'elle n'osait avouer l'eût harcelée sans relâche. Je la regardais. Elle secouait la tête. Enfin, en se tordant les mains : — Trahir! toujours trahir! s'écriait-elle. — Voilà la chose horrible qui empoisonne tout, jusqu'à l'idée de mon bonheur. Je suis la créature la plus misérable. Dieu ne m'a pas donné la force, et, toute ma vie, je porterai la peine de ma faiblesse. J'ai toujours vécu autrement que je ne voulais vivre; toujours été

à côté de ce que je voulais faire. Trahir! mon Dieu! combien je me déteste!

Je la saisissais alors dans mes bras pour la rassurer; mais je ne trouvais rien à lui répondre. — De qui veut-elle parler? — me disais-je assez sottement.

Ce ne pouvait être que du fait de la trahison; mais je la connaissais mal encore, et, rapportant à moi les paroles échappées de sa conscience, je me sentais heureux et fier.

Tout cela me touchait parfois jusqu'aux larmes. Alors, je prenais des résolutions courageuses. — Gardons pour nous tous les maux, — me disais-je, — et ne lui donnons que des consolations. — Par pitié, j'oubliais donc un moment mes chagrins; je secouais les lassitudes de ma rêverie pesante, pour me livrer aux emportements les plus ardents de la passion; je me refaisais doux et tendre, plus soumis, plus affectueux que le chien fidèle qui rencontre, après longtemps, le regard du maître adoré; je versais à grands flots, à ma chère maîtresse, le vin doux de la louange; et je devenais futile et loquace, effleurant, en lui parlant, vingt sujets à la fois, riant à pleine gorge, évitant bien surtout de prononcer un mot qui eût un rap-

port indirect avec le sujet habituel de mes tourments. Mais ce rôle héroïque, dont je m'acquittais mal, ne la trompait pas. Elle me regardait avec stupeur. En hochant la tête, elle m'écoutait. Avait-elle la conscience que le jour où je n'aurais plus de jalousie, ce serait que je n'aurais plus d'amour?

Mais ces accès d'héroïsme ne pouvaient pas durer longtemps chez moi. En soupirant, comme une personne allégée d'un grand poids, elle me voyait reprendre mon air morose.

XXVII

Je finis, à ma grande honte, par accepter tacitement cette situation. Mais il y avait désormais entre nous, et pour jamais, quelque chose qui ne pouvait pas s'effacer : une pensée unique et constante qui, mutuellement, tourmentait nos cœurs. Nous fermions nos lèvres pour l'empêcher de jaillir, mais nous la sentions toujours présente, en nous-mêmes, comme une douleur aiguë qui, parfois, nous arrachait des imprécations. Alors un seul cri suffisait pour amener une explosion soudaine, et moi surtout, j'oubliais les résolutions de mon orgueil pour donner un libre cours au chagrin qui me dévorait. Je ne voulais pas parler de mon rival, mais j'en parlais sans cesse. Son nom me déchirait la mémoire et se tordait comme un aspic entre mes dents. A peine était-il prononcé, qu'à sa suite mille questions

brûlantes se pressaient tumultueusement dans ma bouche. Je voulais le connaître mieux encore. Je voulais savoir tout ce qu'il était, tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait. Fanny alors devenait sérieuse; elle méditait longuement avant de me répondre, afin de ne pas se couper ou se démentir, puis elle donnait des signes d'impatience et fronçait les sourcils. Les hommes sont insatiables, — disait-elle, à ma grande surprise. — Ne peux-tu donc te contenter d'être aimé? Pourquoi t'occupes-tu sans cesse de ce qui se fait chez moi?

Après ces discussions je la quittais triste, et, huit jours plus tard, j'attendais sa venue, furieux, exaspéré par la rancune, la bouche pleine de sarcasmes, décidé à rompre brutalement avec elle. Mais à sa seule vue toute ma colère s'exhalait de moi comme une fumée, je me jetais à ses pieds et l'étreignais convulsivement sur mon cœur.

Rien ne me surprenait davantage et ne m'irritait plus fort que la docilité avec laquelle elle se soumettait à tout, sans murmurer. L'absence, les obstacles, les empêchements ne paraissaient rien lui faire. Me voir, ne pas me voir, c'était tout un. Son visage conservait son

calme. Elle prenait des poses de victime et ne disait mot, — Et si je me tuais? — m'écriai-je un jour; — elle haussa les épaules. — Et si quelque accident que nous ne pouvons prévoir nous séparait? — Que veux-tu! — fit-elle. Après cela, elle se mit à pleurer.

Ne pouvant passer ma vie auprès d'elle, j'aurais au moins voulu gouverner sa vie, afin que ses moindres inspirations ne lui vinssent que de moi. Elle comprenait bien mon intention, et elle s'en montrait touchée; mais elle ne me cédait jamais sur le point délicat dont elle avait fait un point d'honneur. — Je suis obligée de subir la position que le sort m'a faite, — disait-elle; — à quoi bon chercher à pénétrer ses secrets? Tu t'affliges si je parle; tu t'affliges si je me tais; tâche donc, mon cher Roger, d'oublier ces sujets de tristesse. Je les oublie bien, moi, lorsque je viens ici.

Tu es trop exclusif! — disait-elle encore parfois, moitié souriante et moitié boudeuse : — à t'entendre, je ne devrais rien aimer que toi.

Cependant toujours poussé par mon idée fixe, et n'admettant pas qu'elle pût avoir une volonté devant la mienne, je rusai avec elle, en m'adressant exclusivement à sa pitié, et j'en

arrivai enfin à ce point de bassesse que, par désespoir de me sentir seul à souffrir, j'employai toute mon influence pour exiger de cette malheureuse femme qu'elle suivît une ligne de conduite tout opposée à celle que lui avait tracée son mari. Je savais bien, en agissant ainsi, que sa maison, jusqu'alors paisible, allait devenir un enfer, et j'y comptais! Pendant quelques jours, par lassitude, elle suivit docilement mes conseils, et alors elle se trouva placée entre ses deux maîtres comme le fer amolli par la chaleur, entre l'enclume et le marteau. Tous les deux, sans relâche, nous meurtrissions son cœur. Enfin, poussée par le tourment et aussi par une sorte d'esprit de droiture, elle me dit : — Roger, tu me conseilles bien mal, car tu me fais troubler son repos. — Je demeurai consterné, et cessai d'employer ce nouveau genre de torture, parce que c'était pour moi une mortification cruelle de la voir s'ériger en défenseur de son mari. Fanny semblait fatiguée, d'ailleurs, de ces débats humiliants et pénibles. — J'ai peur de l'ennuyer, — me dis-je un jour.

XXVIII

Mais, dans mes accès les plus violents de jalousie, j'enrageais de lui retrouver, sur le visage, son air pudique. Elle le conservait toujours, même dans les enivrements les plus fous du plaisir. Cela, à la longue, devenait irritant. J'avais beau la dépraver, pour chercher à étouffer mon amour dans les cendres de la satiété, elle restait toujours la même. Il y avait deux âmes bien différentes qui s'exhalaient de ses lèvres et de ses regards. La première était celle d'une Phryné absorbée et sérieuse, nourrie des plus fines primeurs comme des épices les plus corrosives de la passion qui, de temps à autre, se signalait par un étrange et vague sourire. La seconde était celle d'un ange immaculé. Ah! ses regards! Cette expression de surprise qui luisait perpétuellement dans ses yeux bleus, bien ouverts, sous ses paupières mobiles et dé-

tachées. Je sens qu'ils me suivent encore, qu'ils me ravissent encore ! Je les sens toujours là, posés sur les miens ! Ils m'interrogent, ils me fascinent ! Est-ce que je n'oublierai jamais ses yeux?...

Elle avait quelquefois, dans le port de sa tête, dans son attitude, dans sa démarche, un je ne sais quoi qui révélait des appétits d'un sensualisme profond et décidé, et même quelque chose de ce monstrueux parti pris de partage, qui la ravalait tant à mes yeux. Soudain, sur un seul mot, elle se métamorphosait et l'on croyait voir devant soi un autre être. — Quelle femme es-tu donc ? — lui dis-je après une discussion dans laquelle elle m'avait montré les sentiments les plus opposés. Elle leva le front et me regarda de ses yeux clairs et tranquilles ; mais une émotion intérieure gonflait ses narines et rougissait faiblement ses joues.— Je ne puis vivre sans aimer, — répondit-elle lentement. — Je ne puis vivre sans être aimée. Mes qualités, mes défauts, sont des choses secondaires ; ils appartiennent à toutes les femmes. Mais ce qui est à moi seule, c'est ma passion. — Et, avec une exaltation locale, elle ajouta : « Me comprends-tu ? »

XXIX

L'été vint à la suite de ces nombreuses et pénibles discussions. Chaque année Fanny passait cette saison à la campagne, aux environs de Paris. Un jour, elle vint m'annoncer en rougissant la triste nouvelle du départ, mais je refusai nettement de me soumettre à l'absence. — Nous nous écrirons, — me dit-elle. Cette résignation m'exaspéra. Je ne sais ce que je lui répondis, je l'ai oublié, mais je me souviens que je combattis sa résolution avec l'énergie du désespoir. Je versai tant de larmes, j'étais si inquiet, si malheureux, qu'elle se laissa émouvoir. En me serrant dans ses bras, elle me répéta mille fois qu'elle consentait à adopter les moyens que je trouverais. — Sois prudent! Ne me compromets pas surtout! — disait-elle entre deux baisers, en s'en allant.

Huit jours après, je m'acheminais dans la direction de Chaville. C'était au bord de la grande route de Versailles que se trouvait sa maison. Quand j'entendis minuit sonner aux horloges lointaines, j'escaladai le mur et m'avançai vers un pavillon dont elle m'avait indiqué la place. A vingt pas, comme je me tenais à couvert sous l'ombre des arbres, je vis une forme grise, immobile. C'était elle. Je courus à elle. Elle m'entraîna. Je refermai la porte. Nous étions sans lumière. — Ne parle pas, — me dit-elle à l'oreille, avec une agitation extraordinaire ; — depuis trois jours il est soucieux ; il est triste ; il doit avoir des soupçons.

C'était là une variante nouvelle dans le chagrin de mon existence, sur laquelle je n'avais pas compté. — Écoute ceci, — murmura-t-elle d'une voix saccadée par la terreur : — il ne faut pas qu'il se doute ; il ne faut pas qu'il sache ; je ne le veux pas. Tu es homme, c'est à toi de m'indiquer la conduite que je dois tenir. Parle, et, si tu dois parler de sacrifice, ne crains pas, je suis forte. — Et, comme elle se sentait défaillir, tout en me voyant éperdu de douleur : — J'avais oublié, — me dit-elle amèrement, — que tu n'es toi-

même qu'un enfant. Pardonne-moi de t'avoir parlé en homme.

— Fanny, — lui dis-je sérieusement en l'attirant pour la faire asseoir auprès de moi, — je ne suis peut-être qu'un enfant, mais j'ai le courage d'un homme. Surpris à l'improviste par cette affreuse nouvelle, je ne sais qu'inventer; mais puisque tu es si forte, décide toi-même ce que nous devons faire; je m'y soumettrai. Faut-il te quitter? Dis-le. Par la mémoire de ma mère, si tu le veux, tu ne me reverras jamais, quand même tu me chercherais par toute la terre.

— Je ne veux pas que tu meures! — dit-elle d'une voix sourde en se levant et frappant du pied. Puis elle me saisit la tête à deux mains et m'embrassa convulsivement sur les lèvres. Mais un bruit de pas qui criaient sur le sable nous fit taire. En nous tenant par la taille, nous nous penchâmes sur la vitre pour voir qui marchait ainsi dans le parc à cette heure. C'était LUI! Je le reconnus à la carrure de ses épaules, à ses cheveux grisonnants qui voltigeaient au vent sur son front nu. Il s'avançait parallèlement au pavillon, sur l'allée large et découverte, inondée des clartés de la lune qui tombaient d'a-

plomb sur lui. Il marchait à pas comptés, les bras derrière le dos, la tête basse, les traits distendus, comme un homme qui traîne après lui quelque lourde pensée. Il passa devant nous et s'enfonça sous les grands arbres.

Je fus obligé de soutenir dans mes bras la malheureuse femme, car ses genoux ne pouvaient plus la porter. — Rassure-toi, ma chérie, — lui dis-je, — ton mari n'a pas de soupçons. Il est préoccupé, mais rien en lui ne révèle l'inquiétude fiévreuse des jaloux. Je le sais bien, moi qui me suis observé. — Le crois-tu? — s'écria-t-elle, avec un flot d'espoir qui la faisait tressaillir. — J'en suis certain. Maintenant quittons-nous. Je reviendrai dans huit jours. Observe-le bien d'ici là. Je ne sais ce qui l'inquiète, mais moi que tu nommes toujours un enfant, je te dis ceci : ton mari n'est pas jaloux.

XXX

Quand elle fut partie, je me lançai, à corps perdu, à la poursuite du promeneur nocturne. Je l'aperçus de nouveau au détour d'une allée. Comme la première fois il passa devant moi, sans m'apercevoir, toujours sombre, toujours méditant. Je cherchais à surprendre quelque parole involontaire qui m'eût révélé la cause de sa rêverie. Mais il avait la bouche close et le front impassible. Remontant vers la maison, il doubla le pas. Sur le seuil, il s'arrêta, regarda le ciel étoilé avec un sérieux effrayant, et tendit les deux bras vers lui comme si s'était exhalée de son cœur quelque menaçante prière. — Il est donc malheureux aussi ! — m'écriai-je mentalement.

XXXI

Je passai les huit jours suivants dans une angoisse inexprimable. Je ne pouvais tenir en place. Les craintes, les soupçons me montaient à flots pressés, comme des vapeurs d'ivresse, dans le cerveau ! Et c'était à lui seul que je pensais ! Quelque chose de persistant et de convaincu me disait que j'étais menacé de perdre ma maîtresse ; l'image d'une séparation violente se dressait devant moi comme un spectre. Je ne savais comment allier cette sorte de prévision avec la certitude que son mari ne se doutait de rien, mais cette prévision s'affirmait si bien que je dus la considérer comme un avertissement du ciel.

Le huitième jour, à l'heure habituelle, je me mis en route, mais cette fois, je ne songeais pas à attendre l'heure indiquée, ni à me cacher

pour m'introduire chez ma maîtresse. Non. J'allais droit devant moi avec la violence et la rectitude d'un boulet, bien résolu à la chercher jusque dans sa chambre, si je ne la trouvais pas au pavillon. Craignant tout, sans pouvoir définir le sujet de mes craintes, j'éperonnais mon cheval qui s'allongeait au ras du sol, tour à tour rassemblé et distendu comme un grand arc tourmenté par des mains fébriles. La lune éclairait de travers la route silencieuse que je suivais, la zébrait de rubans d'argent et semblait se tourner mélancoliquement vers moi pour me suivre de ses blancs regards. Les arbres défilaient à mes côtés, rapides et noirs comme des fantômes périlleusement entraînés dans une ronde. Les chiens qui dormaient dans les cours s'élançaient en aboyant sous les portes au bruit désordonné des fers de mon cheval s'abattant sur le pavé ! Et le vent qui me fouettait le visage murmurait à mes oreilles des paroles excitantes. Tout me poussait et me faisait pressentir quelque drame dans lequel j'allais avoir à jouer un rôle. Je m'armais pour ce rôle, bien décidé à ne pas succomber sans lutter de toutes les forces que le désespoir, depuis longtemps, m'avait données. Combien

j'étais exagéré dans mon attente comme dans mes préparations! Mon esprit enthousiaste ne rêvait que combats surhumains, désintéressement farouche, efforts héroïques!..... Hélas! et c'était le dénoûment le plus vulgaire qui m'attendait!



Je fus surpris, en franchis
Fanny assise au bord d'une a
J'étais en avance de plus d'u
gnis aussitôt que son mari
rentré. Mais dès quelle m'ape
devant de moi, sans se cache
naturel que je m'introduisis
chemin des malfaiteurs. Je lui
avait l'air soucieux à son tour
Qu'est-il donc arrivé? — lui
nant sous les arbres. — Tu
raison, Roger, — répondit-e
n'est pas jaloux. Il a plus que

matin il est parti pour en sauver quelques débris, s'il en est temps encore. Il faut qu'il soit bien inquiet, — ajouta-t-elle avec un soupir, — car jamais il ne m'a laissé voir tant d'expansion.

Je ne trouvai pas un seul mot à répondre à cette nouvelle désolante qui, cependant, nous soulageait tous les deux d'un si grand poids. J'étais abasourdi comme un homme qui vient de recevoir un coup violent à la tête. Des sarcasmes me montaient aux lèvres, mais je ne les laissais pas passer. — Tu ne réponds rien, mon ami, — me dit-elle. — Que répondre? — m'écriai-je, perdant toute conscience de ma brutalité; — je te plains, si tu tiens beaucoup au luxe dont tu vas être privée; je te plains, surtout pour tes enfants, mais... — Mais? — fit-elle. — Mais je ne puis pas te plaindre d'avoir été menacée de me perdre et de te trouver aujourd'hui plus libre de m'aimer que jamais!

Elle leva les deux mains en l'air, comme pour attester le ciel, avec une expression de pitié. — Ne parlons donc jamais de moi, — dit-elle doucement, — je ne serai jamais pour toi qu'un livre fermé.

Nous marchâmes, après cela, sous les arbres,

lentement, sans nous donner le bras et sans prononcer un mot, pendant près d'une demi-heure. Enfin, elle s'arrêta devant moi, me prit les deux mains et me dit d'une voix soumise : — Pourquoi ne parles-tu plus, Roger ? — Je n'aurais rien de consolant à te dire. — Pourquoi? — Parce que moi-même, peut-être, j'ai besoin d'être consolé. — Que t'arrive-t-il donc? — Rien. — De nouveau, nous nous remîmes à marcher, au hasard, entre les arbres, sans parler, elle se courbant sous les branches, moi soulevant les branches pour la faire passer.

— Vous allez voir maintenant que nous allons souffrir de ses peines ! — m'écriai-je tout à coup. — Cela doit être, — répondit-elle tranquillement. La fin de notre entrevue fut attristée par ce début que je n'avais pu prévoir. La pensée de Fanny était autre part. La mienne, malgré moi, également. Et je ne pouvais cependant me défendre d'une sorte de joie inquiète, à l'idée d'un événement qui pouvait la détacher à jamais de son mari. — Qui sait, — me disais-je, — si sa ruine ne fera pas ce que ma douleur n'a pu faire !

XXXIII

A partir de ce jour, nous ne nous revîmes plus qu'à Paris. Il était facile à Fanny de s'absenter, maintenant qu'elle ne devait plus rendre compte à personne de ses absences. Ainsi nous reprîmes notre existence d'autrefois. Mais ce que j'avais prévu se réalisait avec une rigueur désespérante. Ce n'était plus seulement la pensée de Fanny, c'était sa vie elle-même qui était autre part. Je le sentais de plus en plus. Notre tranquillité, nos plaisirs, nos épanchements, nos joies dépendaient absolument des lettres que lui écrivait son mari. Si le courrier manquait, elle était distraite et ne m'écoutait pas. Quand elle avait reçu le matin une lettre inquiétante, elle était préoccupée et silencieuse. Quand la lettre était rassurante, c'était en elle

une explosion soudaine d'amour et de gaieté. Mais cette gaieté me faisait beaucoup plus de mal que sa tristesse, et cet amour dont l'explosion maintenant était subordonnée à quelque chose qui ne venait pas de lui-même me révoltait. Glacé devant son inquiétude, muet devant sa tristesse, irrité devant sa gaieté, je me refusais énergiquement à recevoir le contre-coup des nouvelles qui la préoccupaient tant; et je m'apercevais qu'elle ne se désolait plus ou qu'elle ne paraissait plus se soucier de mon humeur. Et cela me désespérait.

Enfin, las de me voir ainsi lié à mon rival par la femme qui, se partageant équitablement entre nous, donnait toutes ses pensées à celui de nous qu'elle jugeait avoir le plus pressant besoin de ses sympathies; indigné de souffrir de ses peines, et d'attendre anxieusement ses joies qui, seules maintenant pouvaient fertiliser les miennes; poussé par le chagrin, par la jalousie, par le malheur, je résolus de tenter un suprême effort pour recouvrer le repos en la détachant de lui. Depuis longtemps je couvais, dans ma pensée, le désir d'exiger de Fanny le plus grand des sacrifices qu'elle pût me faire, mais, retenu par la crainte vague d'un

refus aussi mortifiant que douloureux, je reculais de jour en jour le moment de le lui demander. Une occasion se présenta. Ce fut elle qui me la fournit.

XXXIV

— Une femme qui ne s'appartient pas, — me dit-elle un jour en faisant un brusque retour sur elle-même et me regardant avec compassion, — ne peut aimer sans rendre son amant le plus malheureux des hommes. Plus je m'observe, Roger, plus je sens que, souvent, malgré moi, je dois te faire bien souffrir.

Touché de ce début, je répondis en balbutiant : — Notre liaison, cependant, pourrait être heureuse.

— Oui, — fit-elle avec amertume ; — il n'y a de trop entre nous que l'amour. C'est là le châtiment secret d'une telle liaison. Elle ne peut durer qu'à la condition d'être banale, et elle doit révolter alors un cœur fier et délicat. Étroite et profonde, il faut qu'elle devienne son supplice.

Elle soupira; je répondis : — J'irai plus loin que toi, Fanny. Un amant, n'eût-il qu'un caprice pour sa maîtresse, doit souffrir encore d'un partage qui révolte tous les sentiments humains. L'amour-propre, comme l'amour, a ses jalousies, ses pudeurs, ses tortures. Un amant, de quelque façon qu'il aime, connaît toujours l'existence du mari. Plus heureux, d'habitude, le mari ne connaît pas celle de l'amant.

— C'est aller un peu loin, — fit-elle à voix basse; puis, en haussant les épaules, elle leva les yeux au ciel, et s'écria : — Qu'est-ce, mon Dieu ! que l'amour-propre?

Charmé de trouver enfin Fanny dans une telle disposition d'esprit, je parvins à m'enhardir. Je lui pris la main, et, me tenant debout devant elle, pendant qu'elle me regardait avec bonté : — Si tu voulais, cependant ! — lui dis-je avec l'expression de la prière.

Elle rougit sur-le-champ, comprenant qu'elle s'était trop avancée.—Que veux-tu me faire entendre?

Je n'osais plus parler. Mais elle me devina sans doute, car elle me serra tendrement la main, soupira encore et s'écria : — Enfant !

Je secouais la tête. — Quitte-moi ! — fit-elle tout à coup, d'une voix brève, — peut-être guériras-tu ? Je ne puis te rendre heureux. Marie-toi ! — Elle était anéantie de douleur.

Je repoussai rudement sa main et la regardai avec colère, sur ce mot qui me parut une bravade. Mais elle était si navrée que je n'eus pas le courage de la pousser à bout, et je murmurai des lèvres : — Tu sais bien que cela n'est pas possible.

— Je t'ai donné, — reprit-elle, — tout ce que je pouvais puiser d'affection dans mon cœur, et c'est toi qui m'en punis !

Elle était offensée ; il me fallut l'apaiser et m'engager à me soumettre ; mais elle me gardait rancune.

— Que puis-je donc faire de plus, cependant ? — s'écria-t-elle.

— Si tu m'aimes, comme je le crois, — répondis-je, — ton devoir est tout tracé.

Elle rougit encore ; elle avait compris. — Mon devoir ! mon devoir ! Tu es bien imprudent, Roger, de prononcer un tel mot. Est-ce que tu ne sais pas que mon devoir le plus strict m'ordonne de ne pas quitter la maison que je gouverne ?

— Ah ! Fanny ! — m'écriai-je, — quelle

plate chose tu opposes pour me blesser, à ma personne!

— La maison, — reprit-elle en baissant les yeux, — est le poste d'honneur confié à la femme. La femme qui se respecte ne le quitte jamais.

Je voulus l'interrompre, mais elle continua, tout à coup apaisée, et me regardant avec tendresse : — Raisonne donc un peu, cher enfant; une femme peut-elle abandonner sa famille honorable sans perdre sa propre estime? Peut-elle s'affranchir ouvertement de tous ses devoirs sans tomber aux yeux du monde dans la foule des femmes perdues?

— Ce sont de bien tristes considérations que celles du monde, — répondis-je, — quand tu les places en regard de ma vie.

Nous restâmes silencieux quelques minutes. Enfin elle reprit : — Si je suivais les conseils que tu te contentes de me laisser deviner, parce que tu es trop honnête homme pour me les donner ouvertement, tu ne pourrais pas t'empêcher, quelque jour, de m'en faire repentir.

Je voulus attester, mais elle me coupa la parole : — Pouvons-nous donc supprimer le passé? Et n'es-tu pas jaloux même du passé?

Oh ! je ne t'en veux pas ! — ajouta-t-elle en se levant et me jetant un bras au cou, pendant qu'elle posait sa main sur ma poitrine et fixait tendrement ses yeux bleus sur les miens. — A ta place, crois-le bien, je serais jalouse de même... Que n'as-tu résisté ! — s'écria-t-elle enfin en se laissant tomber sur un siége et cachant son visage dans ses mains ; — que ne t'es-tu éloigné, quand il en était temps encore !

— Il n'était déjà plus temps, Fanny, tu le sais bien, le jour même où, pour la première fois, devant moi je t'ai vue passer.

Elle se leva de nouveau sur cette parole et m'embrassa avec un muet emportement. Sans bouger, rêveur, je me laissais faire. Enfin : — L'amour, Fanny, peut consoler bien des peines, effacer bien des humiliations, remplacer bien des affections. Que sont, dis-moi, l'estime du monde, les tranquilles sentiments de la famille, auprès de l'absorption d'une existence par une autre existence ? La vie est-elle donc si longue que nous puissions consentir à la sacrifier à tant de choses banales ? Et d'ailleurs à quoi bon ? Qui nous en sait gré ?

— Roger ! Roger ! — disait-elle, — quelle étrange morale ! — Mais je continuai :

— Ne te sens-tu donc pas fatiguée de rougir, de trembler, de te cacher? N'as-tu pas enfin honte de la honte? Et cela ne te met-il pas le cœur en révolte d'attendre, d'attendre encore, d'attendre toujours, pour m'apporter les baisers avides dont ma bouche est affamée? Quoi! dans tout l'espace d'une année parvenons-nous, à grand'peine, à passer cent heures ensemble, et c'est là le bonheur dont nous devons nous contenter? Encore si ce bonheur était pur, sans mélange, absolu! Mais tu ne peux pas m'écouter sans que le souvenir de tes inquiétudes, des dangers que tu cours, de mes propres tourments, ne te fasse pâlir; et moi, malheureux que je suis! je ne puis une seule fois t'embrasser sans qu'un spectre aussitôt...

— Je t'en supplie, — s'écria-t-elle tout à coup, — si tu m'aimes, ne me dis pas que tu es malheureux, car cela me fait mourir.

— Cependant, — continuai-je en la regardant, attendri,— si tu voulais! il ne serait pas au monde d'existence comparable à la nôtre. Ce que je te demande, c'est d'être enfin chargé seul de te faire la vie paisible; d'être seul à m'occuper de toi, à préparer, à adoucir sous tes pas le sentier de l'avenir; seul à t'aimer; ce

que je désire, c'est de devenir pour toi le moyen et le but du bonheur; c'est de prendre pour moi toutes tes peines, et de te donner en échange tous mes rêves, tous mes plaisirs, toutes mes félicités. C'est d'être à la fois ton enfant, ton amant, ton père, réunissant sur ta tête chérie les affections les plus douces et les plus sûres. C'est de concentrer sur toi aussi bien les souvenirs du passé que les félicités du présent et les souhaits de l'avenir, de sorte que tu deviennes enfin tout pour moi et qu'il n'y ait plus rien dans ma vie qui ne soit inspiré de toi-même, qui ne découle de toi, qui ne soit toi! Si tu voulais!... N'est-il pas des pays où, librement, ceux que le sort a séparés et que l'amour assemble peuvent enfin goûter ce repos particulier qui résulte de la plénitude du bonheur et qui est la vie? Bien souvent, dans mes rêves, je me figure que nous nous sommes volontairement exilés dans l'immensité de quelque solitude où, sous un ciel toujours bleu, à l'ombre des arbres toujours verts, au bord d'une mer toujours paisible, sur des tapis de mousse toujours en fleurs, nous nous savourons nous-mêmes, comme si notre double existence n'était plus rien qu'un palpable souvenir. Quel mal-

heur, là, pourrait nous frapper? quelle inquiétude nous émouvoir? quel soupçon nous atteindre? quelle jalousie nous attrister dans la félicité des jours toujours semblables? Si tu voulais !... Ne serait-ce donc rien pour moi que de t'étreindre sans cesse comme un doux enfant câlin; de chercher sans cesse à rencontrer sous tes paupières le regard attendri de tes yeux bleus; d'écouter longuement se jouer ton haleine entre tes lèvres; de dormir la bouche collée à ton épaule, la main posée dans ta main; de te regarder, tous les jours, te mouvoir, aller, venir devant moi, plus belle, plus calme, plus gracieuse que le rêve des jeunes filles? Écoute encore : ne serait-ce donc rien pour toi que la pensée que tu m'as sacrifié tous les préjugés qui parent le cœur des femmes? que tu m'as tiré de l'abîme de chagrin au fond duquel, depuis si longtemps, je me débats; et qu'enfin, à toi seule, tu m'as donné plus de bonheur que nul homme, ici-bas, n'en peut souhaiter? Ah! Fanny ! jamais plus, en pleurant, je ne dirais : Je t'aime ! si tu voulais !

Fanny était suspendue à mes lèvres. Ivre de plaisir, elle buvait mes paroles. La tête penchée sur l'épaule, les bras pendants, les pau-

pières abaissées, elle les écoutait comme une musique lointaine dont on ne veut rien perdre, abîmée dans une rêverie profonde qui réunissait toutes les sensations et tous les accablements. Ses narines roses se gonflaient; sa bouche murmurait de suaves réponses inintelligibles; un doux tremblement agitait ses mains et faisait courir sur sa peau des frissons rapides. Enfin, elle se leva, n'en pouvant plus et vint s'affaisser sur mon cœur. Là je sentis ses larmes couler sur mon cou qu'elle embrassait. Ah! la délicieuse étreinte!

— Ne parlons plus jamais de cela! — dit-elle enfin, avec une expression désespérée en relevant le visage et me serrant le front de la main. — Cela me fait trop de mal. Cher Roger, le sacrifice que tu veux faire est égal à celui que tu me demandes. Le bonheur que dépeint ta bouche persuasive est le plus beau rêve qui puisse jamais m'enchanter; mais il n'est qu'un rêve, hélas! O mon Roger! aimons-nous, adorons-nous! mais, par pitié pour moi, ne me parle plus ainsi!

XXXV

Je ne me tins pas pour vaincu par ce cri de désespoir qui me révélait à la fois tant d'aspirations ardentes et de maux cachés. L'un ni l'autre, dans cette discussion affectueuse, nous n'avions employé nos véritables arguments. A demi satisfait d'avoir posé la question suprême de ma vie devant celle qui devait la résoudre, je résolus de la laisser réfléchir pour l'y habituer peu à peu. J'attendais une occasion plus favorable pour recommencer la lutte et achever mon ennemie adorée. Elle ne tarda pas à se présenter. Elle était terrible, imprévue, et ne me laissait d'autre alternative que de vaincre les derniers scrupules de ma maîtresse ou de la perdre pour jamais.

XXXVI

Un jour Fanny me parut préoccupée. Elle parlait vite et beaucoup de choses banales, comme si elle avait voulu étouffer une chose trop sérieuse. Je me gardai de l'interroger et ne parus point m'apercevoir de son trouble. Ses caresses furent vives, les miennes aussi, mais nos esprits et nos volontés n'y avaient point de part. Il y eut un moment où tous les deux nous nous sentîmes à bout de paroles oiseuses. Elle avait la tête renversée en arrière sur mon bras, et moi, penché sur son visage, je le contemplais avec une muette anxiété. Sa respiration étouffée montait à ses lèvres en longs soupirs ; ses paupières se baissaient devant mes regards interrogateurs ; elle détournait les yeux et rougissait.

Je lui pris la main sans mot dire. Elle la serra

avec une force fébrile. — Parle donc, au nom du Ciel! — m'écriai-je. Je me sentais pâle. Se jetant soudain la face dans ma poitrine, elle m'étreignit convulsivement entre ses bras.

Obscurci par mille réticences confuses, le récit cruel s'échappa enfin de sa bouche. Mais, dès le premier mot qu'elle prononça, je compris tout. Le matin même, son mari lui avait fait entendre, dans une lettre fort expansive, qu'il serait probablement obligé de s'établir en Angleterre pendant plusieurs années. — Dans ce cas, — ajoutait-il, — elle devrait envoyer les aînés de ses enfants au collége et venir le rejoindre immédiatement avec le plus jeune.

Je demeurai atterré. J'étais indigné contre ma maîtresse du courage qu'elle avait enfin trouvé pour prononcer les abominables paroles de séparation. Mais je dissimulai les angoisses qui me déchiraient le cœur et ne laissai voir sur mon visage que les traces d'une douleur profonde. Saisissant Fanny dans mes bras, je m'écriai : — Cela ne sera pas, Fanny, je le jure, car c'est m'arracher le cœur que me séparer de toi.

— Que faire? mon Dieu ! — disait-elle en se tordant les mains.

— Nous aimer ! — répondis-je avec exaltation, — nous aimer de toutes nos forces, et puiser une ressource dans l'horrible nécessité !

— Une ressource ! — fit-elle ; mais je l'interrompis.

— Fanny, ce moment est solennel ; il ne s'agit plus des subtiles considérations du monde et des jalousies du passé ; il s'agit de vivre ou de mourir. Devant Dieu, je t'engage ma vie. Veux-tu me donner la tienne ?

Elle se jeta dans mes bras, disant encore :

— Que faire ?

— Nous enfuir si loin tous les deux, que personne ne nous retrouve jamais.

XXXVII

Sur ce mot, nous nous tûmes. Fanny se détacha lentement de mes bras, me posa les deux mains sur les épaules et me regarda.

Je baissais les yeux, maintenant, craignant sa colère. Mais combien je la connaissais mal ! Elle ne put me montrer que de la pitié. Cruellement partagée entre son amour et le devoir qui lui désignait sa place auprès du chef de famille luttant seul dans l'exil pour défendre sa fortune, elle me témoigna plus de douleur que n'en peut contenir une âme sans se rompre. Elle savait bien que je devais horriblement souffrir en songeant au terme prochain d'une liaison si chère, mais elle comprenait aussi qu'elle ne pouvait pas ne pas obéir à cette voix qui l'appelait. Et cela l'accablait d'un mal sans nom de sentir qu'elle allait me perdre et qu'elle était, une fois de plus, la seule cause de mes maux.

— Mes enfants! — s'écria-t-elle enfin, en pâlissant, avec une expression déchirante. Et elle se pendait à mon cou et me regardait toujours dans les yeux : — Mes pauvres enfants! si jeunes! Y penses-tu? Toi qui es bon, toi qui m'aimes, peux-tu me demander de les quitter!

Je compris immédiatement, à l'émotion qui me ravageait le cœur, que tout ce que j'allais tenter désormais était inutile. Malgré ma résistance, je sentais une sourde protestation me monter des entrailles avec des cris d'indignation. Moi-même, en secret, je ne voulais déjà plus de ce monstrueux abandon des enfants par la mère, ni même peut-être du lâche abandon de l'époux malheureux par sa femme que j'adorais.

Mais, l'avouerai-je? ce n'était pas tant le désir de passer ma vie auprès de ma maîtresse qui me poussait encore à la lutte ; c'était l'idée fixe de faire cesser ce partage que j'exécrais. Qu'un moment de franchise absolue m'absolve des maux que je causai! Je sentis, en pressant Fanny de nouveau, que je souffrais moins par la certitude de la perdre que par l'idée qu'elle allait retrouver son mari. Et, avec une horreur de moi-même qui était une douleur nouvelle

à ajouter à tant d'autres, je me dis : — Maintenant j'ai plus de jalousie que d'amour!

Pendant ce temps, un peu plus tranquillement, mais toujours avec une grande douceur, elle s'était appuyée sur le coude, tournée vers moi, et discutait toute seule. Je me remis à l'écouter.

— Si j'osais, si je ne craignais de te faire de la peine...

— Parle! car je suis résolu à tout entendre. Aucune chose, aujourd'hui, ne peut me rendre plus malheureux que je ne suis.

Ce furent de fiévreuses caresses. Enfin, en pâlissant, elle dit : — Eh bien! je ne me sens pas l'horrible courage de le ruiner. Sa seule ressource aujourd'hui est dans ma fortune...

— Eh! n'est-ce que cela! — m'écriai-je, — abandonne-lui tout ce que tu possèdes. Ne suis-je point assez riche pour nous deux?

Mais elle secouait la tête. — Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela!

Je la regardai; elle était confuse et cherchait de vagues paroles pour déguiser sa pensée. Elle continua enfin, d'une voix basse, comme si elle se reprochait ce qu'elle allait dire : — Comment le condamner à la solitude en ce mo-

ment surtout où il lutte pour moi, comme pour lui! Jamais, volontairement, il ne m'a causé la moindre peine. Il aime en moi la compagne de quinze années de sa vie, la mère de ses trois enfants....

— Pourquoi donc l'as-tu trompé? — lui dis-je en la regardant en face, abîmé de colère et de douleur; mais elle m'écrasa d'un seul mot : — Parce que je t'aimais! — Et, avec une expression de fierté qui la grandissait au-dessus d'elle-même, elle ajouta : — Mais ce n'était pas à toi, Roger, à me reprocher ma trahison.

Ainsi, tous les coups que je lui portais étaient immédiatement suivis d'une riposte vigoureuse, mais je ne pouvais me lasser de l'attaquer. — Et si nous étions découverts! — m'écriai-je, avec la certitude que ce dernier coup était difficile à parer. Elle me regarda fixement, comme si elle eût pensé que j'avais l'intention de la dénoncer pour la posséder peut-être à l'aide de ce moyen infâme; elle me regarda longtemps et elle dit : — Il serait bien malheureux!.....

Je détournai la tête; elle m'acheva : — Il se dirait en se tordant les mains : Ces enfants.....

Mais je lui fermai la bouche, et, en frissonnant, je la regardai. Son visage était couvert

de pleurs. Malgré mon trouble, j'admirai son impersonnalité qu'elle étendait noblement jusque sur moi-même. Elle ne songeait qu'à la victime ! — Et que ferait-il ? — murmurai-je. En se cachant la face dans les mains, elle répondit d'une voix sourde : — Il me pardonnerait peut-être.....

— Sommes-nous assez punis ! — ajouta-t-elle, en sanglotant, un peu plus tard. — Si j'obéis à mon devoir, je t'abandonne ; si je ne lui obéis pas, je me déshonore. De tous les côtés je ne vois que du mal, je ne fais que du mal. Malheureuse par toi, par lui, par l'idée de mes enfants, par moi-même, je n'ai même pas la ressource de mourir pour vous rendre à tous le repos. Mon Dieu ! qui m'avez donné un cœur, n'était-ce donc pas pour consoler ceux que j'aime, et faut-il donc que je ne puisse pas enfouir dans ce cœur, comme de chers trésors, tous leurs maux !

Ainsi, dans le demi-jour de l'alcôve, sur les dentelles du mol oreiller, les bras noués, les têtes réunies, nous pleurions..... Qui aurait voulu le croire que, depuis bien longtemps déjà, se passaient toujours ainsi nos entrevues !

XXXVIII

Depuis ce jour funeste, je compris que je ne devais plus jamais espérer quoi que ce fût de notre amour, et nous vécûmes, dès lors, dans l'attente pénible de ce qu'un autre devait décider. Mais comme si le sort avait résôlu de ne nous rien épargner, la solution, chaque jour attendue et redoutée, n'arrivait pas. Les lettres maintenant n'effrayaient plus elle seule. C'était moi qui les souhaitais, demandais à les connaître, et formais des vœux ardents pour le succès de celui qui ne luttait pas assez énergiquement à mon gré. Cependant, pour donner quelque courage à la malheureuse femme, j'exagérais ma confiance et je vantais tour à tour l'habileté bien connue, la fermeté de caractère et la puissance de volonté de son mari. J'affirmais qu'il relèverait sa fortune, qu'il obtiendrait justice et qu'il retrouverait le repos si bien

mérité! Toutes mes espérances reposaient maintenant sur lui; je ne pensais donc plus qu'à lui, je me passionnais pour lui. Que dis-je! Le bonheur le plus inespéré que j'entrevoyais vaguement dans mes rêves et que je souhaitais de toute l'ardeur du désespoir aux abois, c'était le retour de mon rival qui devait rejeter la femme que j'adorais dans ses bras!

Que ne puis-je l'aider! — me disais-je; — mais à quoi suis-je bon? — Et je regrettais bien amèrement maintenant l'imbécile pudeur qui m'avait fait refuser de franchir le seuil de sa maison. — Si j'avais eu moins d'orgueil farouche, si je n'avais pas voulu me rehausser en me singularisant par une délicatesse affectée qui, à mes propres yeux, ne me lavait pas de mon action; si, comme eussent fait tant d'autres à ma place, j'étais devenu l'ami de l'homme dont je dérobais la femme; rachetant enfin aujourd'hui la faible part rachetable de mes actes, je pourrais trouver quelque apaisement à mes chagrins. Mais j'avais toujours eu moins de bon sens que d'orgueil, et combien m'accablait aujourd'hui l'idée que, par ma faute, dans ce désastre où chacun, héroïquement, faisait son devoir, je ne me sentais bon à rien.

En opposant ces subtilités à ma conscience, je ne m'abusais pas sur leur faiblesse. Mais comme un homme qui se noie se cramponne aux herbes flottantes sans espérer de se sauver, je m'appuyais sur ma propre douleur, je m'accusais des fautes que je n'avais pas commises, je dénaturais mes sentiments et ma conduite dans ce qu'ils avaient d'honorable, parce que je ne savais plus que faire pour retrouver un peu d'espoir.

XXXIX

Fanny me venait voir maintenant comme un malade incurable qu'on s'étonne, à chaque visite, de surprendre encore en vie. Elle ne trouvait plus rien à me dire pour me donner du courage ; elle en avait tant besoin pour elle-même ! Si les nouvelles étaient bonnes, elle soupirait ; elle pleurait lorsqu'elles étaient mauvaises. Un jour où elle avait développé, devant moi, dans toute sa terrible longueur, la chaîne pesante des misères les plus secrètes qu'elle entrevoyait, — terrifiée de ne pas se sentir assez forte pour la porter, — je rompis le silence tout à coup, et, simplement, je fis l'offre de toute ma fortune pour dégager l'honneur de son mari qui maintenant, comme un dernier et horrible enjeu, venait d'être jeté sur le tapis vert du hasard. Mais, même devant ce nouveau dés-

astre superposé sur l'ancien, si écrasant qu'il le faisait disparaître, elle resta ce qu'elle devait être : — C'est un malheur de notre situation, — me dit-elle, avec une sévérité extraordinaire. — Oh ! Roger, plus que jamais je t'adore ! mais je ne suis pas libre, et c'est parce que je t'adore que tu es le seul homme dont je ne puis rien accepter.

XL

Le sort cessa enfin de la frapper. Coup sur coup, maintenant, les lettres devenaient de plus en plus rassurantes, et déjà il ne s'agissait plus de l'honneur, ni de la misère, ni même de la séparation que nous avions tant redoutée. Tout au plus la perte de la moitié de sa fortune pouvait préoccuper Fanny. Elle redevint alors calme et souriante ; mais moi, comme un misérable qui a deux plaies à panser, je sentis immédiatement se réveiller, plus ardente que jamais, ma jalousie. Le mari de ma maîtresse allait revenir, et son retour tant désiré jadis, je ne l'envisageais plus qu'avec une horreur insurmontable. Je souhaitais sa mort. Je redevins enfin sombre, soupçonneux, interrogateur ; et nos luttes recommencèrent.

XLI

L'idée ne m'était jamais venue jusqu'alors de rompre avec ma maîtresse ; mais en nous voyant de nouveau aux prises, elle m'apparut tout à coup, fulgurante comme un éclair. Et je sentis avec elle se glisser dans mon cœur la suave caresse de l'espoir. Mais cet espoir, hélas ! ne dura pas plus d'une seconde. Malgré moi, avec des frissonnements d'horreur, je me hâtai de chasser l'idée de mon affranchissement.

XLII

Un jour, après une discussion dans laquelle, une fois de plus, j'avais exposé à ses yeux mes angoisses nouvelles, Fanny vint d'elle-même au-devant d'une pensée que je n'avais jamais osé lui laisser voir. — J'ai manqué d'habileté, — me dit-elle; — j'aurais dû te déguiser toute ma vie. Si improbables qu'aient été les choses que je t'eusse dites, tu les aurais crues, parce que tu avais intérêt à les croire. J'ai manqué d'habileté, — répétait-elle, — mais je n'ai jamais su mentir.

Cet aveu fut pour moi comme une révélation subite. Je supposai immédiatement que, de même que tant d'autres femmes, elle s'enorgueillissait du bonheur, cachait vaniteusement ses chagrins comme des vices, et, malheureuse, voulait qu'on la crût heureuse. Ce soupçon

m'agita pendant huit jours, mais l'espoir qu'il m'avait remis dans le cœur ne pouvait vivre. J'adjurai Fanny, en lui facilitant les moyens de se démentir, de ne me rien cacher de sa vie. Avec une surprise qui me parut bien réelle, elle confirma froidement ses paroles et me rendit mon désespoir.

XLIII

Cependant le terme désigné par son mari pour son retour se rapprochait. Il me semblait que ce jour-là devait être celui de notre rupture et de ma mort. L'idée du partage, maintenant, m'inspirait un insurmontable dégoût. Cent fois je résolus de m'expliquer avec Fanny sur ce sujet horrible, mais je n'osai pas. Elle paraissait véritablement renaître; elle était plus tendre et plus soumise que jamais. En même temps elle se faisait plus expansive; et comme dans ces derniers temps nous avions beaucoup parlé de mille choses qui la concernaient, elle continuait imprudemment à m'entretenir des moindres incidents de sa vie. C'est ce qui devait un jour nous replacer en face l'un de l'autre dans l'attitude menaçante de deux ennemis.

Je ne sais comment cela se fit, ni lequel de nous deux fut la cause de la scène atroce qui devait suivre; mais je me rappelle que Fanny était sur le point de me quitter et que nous étions debout tous les deux. Elle venait de nouer les rubans de son chapeau devant la glace posée au-dessus de la cheminée contre laquelle j'étais adossé; ses épaules étaient enveloppées de son châle, et, tout en cherchant du regard son mouchoir qu'elle avait déposé sur un guéridon, elle achevait de boutonner ses gants. Nous continuions en termes demi-affectueux et familiers une discussion engagée sur elle-même et sur son mari; nous étions calmes tous les deux, lorsqu'il lui échappa de prononcer une parole qui glaça le sang dans mes veines :

— Je mentirais, — murmura-t-elle, — si je disais que je n'ai pas d'affection pour lui.

Elle n'eut pas plus tôt réfléchi à la cruauté de ces mots, d'autant plus imprudents qu'ils étaient inutiles, qu'elle se repentit de les avoir prononcés. Elle vint à moi sans rien ajouter et sans les démentir, écarta son châle pour me passer le bras autour du cou, me caressa la joue de sa main libre et se dressa sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Ses regards étaient

doux et demandaient pardon pour la cruauté de sa bouche.

— Vous autres femmes, — lui dis-je amèrement, en la forçant lentement à se détacher de ma poitrine, — vous n'avez aucune délicatesse dans le cœur.

Elle rougit, se fit plus douce, plus insinuante, et se rapprocha pour essayer encore de m'embrasser.

Mais je tendis le bras et la tenant à distance, la main fixée à son épaule, d'une voix basse, tremblante de fureur, je lui dis :

— Depuis quelques jours vous parlez trop de votre mari ; vous le vantez trop. Oubliez-vous donc que ce n'est plus lui, maintenant, qui est à plaindre ?

Elle me prit la main, la serra énergiquement pendant que, les lèvres fermées, ne sachant que dire, elle me regardait avec une tendresse suppliante.

Mais ma colère s'aggravait à mesure que je voyais s'accentuer son repentir, et je continuai :

— Vous faites d'autant mieux de l'aimer que, plus que personne, il mérite votre estime.

Elle prévit alors qu'elle ne parviendrait pas à me calmer. Ne sachant plus que faire, elle ne

releva pas cette phrase à double entente, dénoua tranquillement les rubans de son chapeau, posa son chapeau et son châle sur le lit et s'assit dans un fauteuil en face de moi. Le coude gauche appuyé sur le bras de son siége, la joue posée dans le creux de sa main, les regards flottants devant elle, elle resta là, dans sa posture habituelle. Plus belle que jamais, avec ses bras merveilleux, dont la blancheur ombrée de duvet se détachait sur sa robe de soie noire, avec ses grands gants de peau de Suède qui lui montaient au-dessus des poignets, avec son cou flexible et penché, son teint mat et ses cheveux blonds follement bouclés sur son front pur, elle ressemblait à quelque beau portrait de Rubens. Ses petits pieds réunis et posés à terre, tout à plat, passaient sous le bord de sa robe. Son bras droit étendu sur elle s'enfonçait dans les plis sombres de la soie, et sa main à demi fermée restait immobile comme une main de marbre.

XLIV

Lorsque le désastre de son mari fut connu du public, j'avais appris qu'il courait à Paris des propos déshonorants sur son compte. Il était riche et fier ; il avait donc beaucoup d'ennemis. Ces propos devaient être calomnieux, car ils ne sortaient que de lèvres envieuses. Je ne les démentis pas, par prudence, mais je les recueillis. Je ne me doutais pas, cependant, qu'un jour je me servirais d'eux pour me venger.

Exaspéré par la fureur, j'attendais qu'un mot, me provoquant de nouveau, servît d'excuse à ma cruauté. Maïs elle se gardait bien de parler, devinant que j'interpréterais dans le sens de ma colère tout ce qu'elle pourrait dire. Nous restions donc là, tous deux, immobiles, silencieux,

elle, attendant le coup de grâce, moi, réunissant toutes mes forces pour frapper.

Enfin, je me décidai, et, dans une seule phrase acérée comme un glaive, attaquant l'honneur de mon rival dans ce qu'il avait de plus sacré, je répétai les infamies auxquelles je ne croyais pas. La riposte fut prompte et terrible.

— C'est mal agir ! — s'écria-t-elle en se levant, hors d'elle-même, les joues empourprées, avec une expression de colère et de révolte qui me stupéfia. — Je ne veux pas qu'on touche à l'honneur du chef de famille ! Je ne veux pas qu'on déshonore celui dont je porte le nom ! Et c'est parce que je l'ai trompé, parce que j'ai souillé cette part de son honneur qu'il m'avait remise, que je ne souffrirai pas qu'on touche à l'autre ; vous surtout !

— Vous devriez rougir ! — s'écria-t-elle encore. — Quand même vous croiriez à ces calomnies, c'est à vous de les défendre avec moi... puisque avec moi...

Elle s'interrompit. Je restais muet ; elle reprit : — Vous parlez de l'indélicatesse du cœur des femmes ; je parlerai, moi, de l'orgueil des hommes. Ce n'est pas seulement l'amour des



femmes qu'il vous faut pour en faire une litière à vos pieds : c'est tout ce qu'elles chérissent, tout ce qu'elles respectent : l'estime du monde, leur famille, leurs enfants ; le repos, jusqu'à l'honneur de leur époux. Il vous faut tout pour le rompre, pour le ridiculiser. Ah ! je suis bien punie d'avoir cru que je pouvais impunément vous aimer ! J'ai été prudente ; aussi, ce n'est pas mon mari outragé qui châtie ma faute, mais, — châtiment mille fois plus cruel ! — c'est mon amour. Je mérite ma peine, et c'est vous qui me punissez !

Je restais muet encore ; elle continua ainsi, la bouche pleine de sarcasmes : — Vous ressemblez à tous les autres ! Vous n'avez que de l'orgueil ! Vous ne savez pas aimer !

Cette fois, avec trouble, je répondis : — Ne suis-je donc pas excusable de l'attaquer ?

— Attaquez-le donc en homme ! s'écria-t-elle ; — vous qui avez tant de sujets de le braver !

— Par le ciel ! c'est ce que je ferai ! — Et, sur ce mot, exaspéré à mon tour, les yeux pleins de sang, les dents serrées, je m'avançai vers elle, mais elle m'arrêta à trois pas d'un regard glacé que je ne lui avais jamais vu dans les

yeux. Puis, lentement, s'enveloppant de son châle, de la tête aux pieds, comme une prêtresse antique, sombre, farouche, désespérée, elle laissa tomber sur moi un nouveau regard de mépris et disparut.

XLV

— Que faire pour l'apaiser? — Telle fut la lâche question que je me posai dès le lendemain, en m'éveillant. Et je lui écrivis une longue lettre si soumise que je ne pus la relire sans honte. Je déchirai cette lettre, j'en commençai une autre, mais son style était si acerbe qu'il devait exaspérer celle que je voulais toucher. Je n'achevai pas cette lettre et passai une heure à me promener de long en large, dans ma chambre, en me tordant les mains. Mes idées de rupture immédiate se réveillèrent, puis elles s'assoupirent. Ma fureur avec ma jalousie se ralluma, puis elle s'éteignit. Je comprenais enfin que l'acte auquel j'avais voulu pousser Fanny était un crime qui, tout en consommant irrémédiablement le malheur de toute une famille, devait nous rendre à jamais

malheureux. Cela m'épouvantait de songer que, si elle m'avait écouté, pendant toute notre existence seraient venues se placer entre elle et moi, les images de ses enfants abandonnés. Mais, en même temps, je n'avais pas la force de m'affranchir. Je m'étais habitué à mes peines ; je n'osais pas les troquer contre des peines inconnues. Il faut avoir été, comme moi, le but des affections et des tendresses, le cœur qui incessamment réglait les mouvements d'un autre cœur, pour pouvoir se représenter les horreurs de la solitude qui suit une séparation. Je délirais de douleur et de rage. Enfin je m'attendris en regardant le portrait de ma maîtresse. — Que m'a-t-elle fait, après tout ? — me demandai-je. Je versai quelques larmes, et, sans rien décider, je m'habillai et je sortis.

XLVI

Il pouvait être huit heures ; la chaleur des derniers jours du mois d'août empourprait le ciel chargé. Les ombres, comme des linceuls épars, descendaient avec la brume lourde à travers les arbres de la grande avenue des Champs-Élysées. Les passants se hâtaient pour éviter l'orage qui grondait sourdement au loin. Les brillantes étoiles des lanternes, çà et là, couraient, se croisaient et disparaissaient. Des nuages de poussière soulevée par le vent montaient devant moi et masquaient l'espace. A mi-chemin, à peu près entre le Rond-Point et l'Arc-de-triomphe, je m'arrêtai.

C'était là. Je m'adossai à un arbre, je levai le front et je regardai. A mes pieds s'abaissait le passage des voitures qui conduisait de la grande porte à l'avenue. Au-dessus de la porte

les quatre fenêtres du salon étaient entr'ouvertes. Une seule lampe, sans doute, éclairait la pièce, car la lueur qui glissait sur les vitres brillait à peine comme une douteuse clarté. Aucune ombre ne passait entre la lampe et les vitres. — La maison est vide, — me dis-je, — et cependant Fanny n'est pas à Chaville, puisque le salon est éclairé.

L'orage en ce moment gronda plus fort. La foudre tomba. Une trombe de vent rugit dans le feuillage des ormes de l'avenue, soulevant des tourbillons de feuilles et de sable. Je vis alors l'ombre d'un homme s'avancer derrière la première fenêtre à ma gauche, et la fermer. Il ferma, un peu plus tard, les trois autres. Puis la faible lueur qui éclairait le salon jaillit sur les vitres, plus rouge et plus vive; une seconde lampe était allumée.

Après cela, plus rien. L'avenue déserte, l'orage dans le ciel devenu tout noir, moi, debout sous mon arbre, et le salon vide, avec ses quatre fenêtres flambantes. Onze heures sonnèrent à l'horloge d'une église voisine.

Tout à coup, un grincement de roues rapides mordant le sable cria à mon côté. J'avais fait quelques pas au hasard, sans savoir pourquoi.

— Gare ! gare ! cria une voix irritée. Je me jetai sur le bord du passage. Un coupé vide passa d'abord pliant et rebondissant sur ses essieux par l'effet de la secousse ; puis une grande berline de voyage attelée de quatre chevaux de poste tourna brusquement sur elle-même, pendant que les deux battants de la porte cochère se renversaient à droite et à gauche, en dedans. Je jetai un regard effaré dans la berline. Au fond était adossé un homme ; c'était lui, je le reconnus. A son côté une femme qui lui parlait ; c'était elle. Confondus avec eux, sur leurs genoux, dans leurs bras, trois enfants à tête blonde. Ce fut une vision rapide. Je ne sais s'ils m'aperçurent ; la berline s'était engouffrée sous l'arc béant de la porte, et déjà roulaient sur leurs gonds les deux lourds battants. Ils résonnèrent, en retombant sur eux-mêmes, avec un bruit lugubre et caverneux. Je venais de me garer pour laisser passer mon rival qui rentrait en maître dans sa maison.



XLVII

— Que ne m'a-t-il écrasé sous ses roues! — m'écriai-je la mort dans l'âme, en m'éloignant et marchant au hasard comme un homme ivre. Une voiture de place passait, je m'y jetai. — Où faut-il vous conduire? — dit le cocher, en s'enveloppant de son manteau. — Où tu voudras, au Bois, où tu voudras. — Et je me sentis soudain emporté loin de ce lieu funeste.

La pluie ruissela bientôt sur les glaces relevées. A la lueur des éclairs, rencogné dans un angle de la voiture, les bras croisés, la joue adossée au drap du panneau, je voyais, de côté, s'écheveler les arbres tourmentés par les rafales. De temps à autre, rebondissaient dans l'air les éclats de la foudre. — Est-ce que cet orage ne va pas les terrifier! — m'écriai-je.

Je ne sais plus combien de temps je passai à



blasphémer, à me déchirer la poitrine de mes ongles, à pleurer, enfermé dans ce coffre roulant, qui courait vite à travers les arbres du Bois, à la lueur empourprée des éclairs. J'étouffais. J'abaissai les glaces, et la pluie tomba par nappes sur mon visage et sur mes mains. Je m'accotai quelque temps sur le rebord de la portière, la face couchée sur mes bras. Une sensation de froid horrible me saisit. J'avais la fièvre. — Faut-il rentrer? — me disait, de temps en temps, le cocher fatigué d'un tel voyage. — Rentre, — dis-je enfin, fatigué moi-même. Il ralentit le pas de son cheval, la voiture tourna sur elle-même et recommença à rouler.

XLVIII

L'aube se levait tout en larmes dans un ciel mal essuyé, lorsque, relevant le front, je reconnus une maison sur le bord de la route. C'était la sienne. Tous les volets étaient fermés ; les lumières éteintes. Seule, une lueur rougeâtre excessivement affaiblie, qui semblait celle que dégagent les ouvertures d'une veilleuse, brillait comme un point entre deux lames de persienne, à la dernière fenêtre de droite, dans une chambre à côté du salon. Je me penchai longtemps sur l'appui de la portière pour regarder ce point rouge et mourant. Mais je ne pleurais plus. J'étais calme, j'étais glacé, abîmé de fatigue. — Dort-elle enfin maintenant ? — me demandai-je en m'éloignant.



XLIX

Je passai les premiers jours qui suivirent cette nuit horrible dans un état d'accablement dont rien ne put me tirer. J'attendais un je ne sais quoi qui devait terminer ma vie et mes maux. — Cela ne peut pourtant pas finir ainsi ! — me disais-je. Vingt fois par jour je sonnais pour demander mes lettres, mais je ne décachetais même pas celles que mon domestique m'apportait. Il me suffisait de regarder l'écriture des adresses. Rien ne me venait de Fanny. Il me semblait qu'elle était morte. J'avais peur. Je doutais de ma raison.

Le huitième jour après notre dernière entrevue, j'eus comme un pressentiment que j'allais la voir. Je préparai tout ce que je voulais lui dire. Hélas ! hélas ! je me sentais vaincu ; je voulais demander pardon ; je voulais déclarer

que j'étais prêt à me soumettre; je voulais la supplier d'accorder un peu de pitié à mes maux. Mais j'attendis en vain jusqu'à la nuit close, comptant les heures aux pulsations tour à tour précipitées et défaillantes de mon poignet. Elle ne vint pas. Elle n'écrivit pas. Personne ne me donna une seule seconde d'espoir en faisant vibrer le timbre de ma porte.

Quand la nuit fut tombée, je me dirigeai vers sa maison. En arrivant dans l'avenue, en face d'elle, à ma grande surprise, je reconnus que tous les volets étaient fermés. L'idée que Fanny était partie loin, si loin que je ne pourrais jamais la retrouver, me traversa la cervelle comme une flèche. Avec une horrible angoisse, mais résolûment, comme un poltron qui s'est mis en tête de faire preuve de courage, je soulevai le marteau de la porte et demandai au valet qui vint l'ouvrir si elle était chez elle. J'étais tout pâle et tremblant, mais il ne s'en aperçut pas. — Madame est à la campagne, — répondit-il. — Où cela? à Chaville? — Oui, monsieur.

J'allai m'adosser à un arbre, parce que je me sentais défaillir.

Au bout de quelques minutes, je me décidai



à rentrer chez moi. Cela me consolait à demi de savoir que Fanny était absente. Je comprenais enfin le motif qui l'avait empêchée de venir, mais je ne comprenais par pourquoi, depuis huit jours, elle ne m'avait pas écrit. J'aurais pu songer qu'elle aussi devait espérer une lettre de moi, mais il y avait encore trop de personnalité dans ma rancune. — Peut-être m'attend-elle là-bas? — disais-je pour me consoler.

Cette idée ne fut pas plus tôt éclose dans mon esprit que le désir impérieux de revoir Fanny, immédiatement, à tout prix, se saisit de moi. Je me trouvais alors à quelques pas de ma porte. J'entrai vite et demandai mon cheval. J'aidai moi-même le garçon d'écurie à le seller. Et je m'élançai dans la rue, plein d'espoir, serrant les genoux, secouant les brides, au grand trot, culbutant les passants, sans dire gare.

Je courus avec une telle vitesse que je craignis en arrivant d'avoir fait fausse route, et je ne reconnus pas la maison de Fanny qui s'élevait devant moi, vaguement éclairée sous les grands arbres. Mais, en me dressant sur mes étriers, pour regarder par-dessus le mur, j'aperçus le pavillon. Alors je mis pied à terre et

m'enfonçai sous le bois pour attacher mon cheval à une branche. Puis je revins sur mes pas et je vis avec surprise que la grille du parc était toute grande ouverte. Un homme en livrée se tenait auprès. Au bout de l'avenue, à l'angle de la maison, je vis briller les deux lanternes d'une voiture immobile. A mi-chemin entre la maison et la grille, un peu sur la gauche, au milieu d'une large pelouse, les vitraux de couleur du pavillon resplendissaient sous les rayons d'une lampe placée à l'intérieur.

— Que signifie tout cela? — me demandai-je en marchant le long des murs pour retrouver la brèche par laquelle deux fois déjà j'avais passé. Mais j'eus à peine mis le pied dans le parc que je demeurai cloué en place. J'avais entendu des imprécations et des sanglots. C'était du pavillon, à vingt pas de moi, qu'ils partaient. Une sueur froide me couvrit tout le corps. Je frémissais comme les feuilles des arbustes sous lesquels je m'étais tapi.

En ce moment, la voiture qui attendait s'ébranla et courut au grand trot des chevaux vers la grille, le cocher obéissant sans doute à un appel que je n'avais pas entendu. Arrivée en face de moi, elle s'arrêta, et le valet de pied

ouvrit la portière. Les cris, les sanglots avaient cessé. Un homme sortit du pavillon et ferma la porte derrière lui. Je le reconnus. Qui pouvait-ce être, d'ailleurs? Il s'installa sur les coussins, le valet monta sur le siége, le cocher toucha ses chevaux, le coupé s'ébranla de nouveau, dépassa la grille, roula sur la route sonore, et la grille fut refermée par l'homme en livrée qui se tenait auprès.

Aussitôt que cet homme, remontant vers la maison, se fut perdu sous les arbres, je m'avançai brusquement, sans précaution. Mais, avant de tourner le bouton de la porte, je regardai à travers le vitrage. Au milieu du pavillon, il y avait une table ronde portant une lampe. Tout autour courait un large divan; et sur ce divan, renversée en arrière, la face dans les deux mains, sanglotant à se déchirer le cœur, une femme en pleurs, elle! Fanny! c'était elle! J'entrai vite, je tendis les bras, je me précipitai à deux genoux à ses pieds.

Elle ne m'eut pas plus tôt reconnu, qu'elle poussa un cri déchirant, me saisit la tête entre ses bras et m'étouffa contre sa poitrine. Je ne pouvais ni parler, ni respirer. Elle me baisait les cheveux; elle y enfouissait sa face; elle les

mordait pour s'empêcher de crier; puis elle me relevait la tête, et je sentais ses pleurs me mouiller les joues pendant que ses lèvres frémissantes s'agitaient sur mes lèvres, et que ses mains douces, promenées sur mes épaules, sur mon cou, sur ma tête, palpitaient. Enfin elle se renversa avec moi en arrière, et là, brisée de douleur, elle détendit les bras et s'évanouit.

Je me relevai alors. Je ne comprenais rien ni à ce départ du mari, ni aux larmes de la femme. Je fis cependant tout ce que je pus pour la rappeler à la vie. La lampe s'était éteinte en tombant. M'avançant vers ma maîtresse à tâtons, j'arrachai les agrafes de sa robe et lui enlevai son corset, par lambeaux. Puis à force de caresses, de supplications, de prières; en lui serrant les mains dans les miennes, en la réchauffant de mon souffle, je parvins enfin à la ranimer. Elle poussa tout à coup un long soupir, et se releva soutenue par mes deux bras; puis elle sembla réfléchir. Et des torrents de larmes lui jaillirent enfin des yeux, et elle se jeta sur moi avec tant d'abandon, en me montrant tant de peine, que je me sentis sangloter à mon tour en l'embrassant.

— Oh! Roger! mon Roger! — s'écria-t-elle

enfin, d'une voix entrecoupée. — Si tu savais combien je suis malheureuse! Console-moi. Aime-moi. Secours-moi. Oh! que cela me fait de bien de pleurer sur ton cœur. Mon cher Roger!

Les sanglots étouffèrent sa parole. Je la pressai de s'expliquer. Je ne comprenais rien encore à cette douleur, que traversaient comme des éclairs, des cris de révolte et d'indignation. — Ton mari sait donc tout? — lui dis-je. Elle secoua la tête. — Non, ce n'est pas cela; mais je t'ai menti depuis un an; je suis la plus malheureuse, la plus humiliée, la plus insultée des femmes. Le rebut, la honte, les dernières des femmes ne le sont pas plus que moi.

A ce cri qui s'échappait enfin de sa poitrine, je ne trouvai rien d'abord à opposer. Je demeurais stupide de surprise. La fureur me brisait les membres. Je ne trouvais rien à dire. Je ne savais qu'aller, venir sur moi-même et embrasser convulsivement ma maîtresse en pleurs. Tout à coup un rayon de prévoyance lumineuse sillonna mon esprit. — Si je ne profite pas de cette occasion pour la confesser, — me dis-je, je ne saurai jamais rien. Une fois apaisée elle ne parlera plus.

Cette pensée était juste. Je fis bien d'écouter son inspiration. J'employai donc toute mon éloquence pour tirer de cette pauvre femme le secret que, pendant si longtemps, elle m'avait si bien caché. Je la pressai, je l'encourageai, je l'interrogeai, tout en me désolant sur sa douleur. Alors j'appris une navrante histoire, non tout d'un trait, mais en lui en arrachant les moindres détails, par fragments, car malgré son exaltation, tout en se laissant aller à tout dire, elle apportait de temps à autre des réticences dans les parties les plus délicates de son récit.

Alors s'éclaira pour moi tout ce qu'il y avait eu, jusqu'à présent, d'incompréhensible dans son existence et sa conduite.

L

Son mari n'était pas l'homme dédaigneusement bienveillant que je m'étais figuré. C'était un despote terrible. Femme, enfants, amis, domestiques, tous pliaient d'instinct devant son humeur, et se soumettaient passivement aux exigences de son caractère. Ce n'était pas par jalousie qu'il opprimait sa femme, c'était pour satisfaire un indomptable esprit de volonté. Il n'y avait dans sa maison qu'une seule personne qui donnait le ton et sur laquelle devaient se modeler ingénieusement toutes les autres. Il n'était pas un homme enfin, à son compte, mais une espèce de soleil qui éclairait, échauffait et communiquait la vie à tout ce qui l'entourait.

Aussi lorsqu'il vit sa femme, par moi conseillée, dévier insensiblement de la ligne de

conduite qu'il lui avait tracée, il éprouva d'abord un sentiment de grande stupeur. Mais d'un froncement de ses sourcils il la fit immédiatement rentrer dans l'ordre. Cependant il ne chercha pas à pénétrer la cause de sa timide tentative d'affranchissement. Pour lui, toute femme était un être fantasque, conduit par des mobiles incompréhensibles et qu'on ne pouvait prendre au sérieux. Il n'avait donc pas enlevé Fanny et ne l'avait pas épousée par amour. Non. Il l'avait convoitée parce qu'elle était belle et qu'il voulait qu'une belle femme fît les honneurs de sa maison. Il l'avait enlevée parce qu'on la lui refusait. Il l'avait épousée parce qu'elle était riche, lui pauvre, et que, d'ailleurs, il voulait faire souche, tout en s'enrichissant.

Mais, la voyant soumise, il était plein d'égards. Il tenait à honneur de lui faire dépenser tous les ans le double du revenu qu'elle lui avait apporté, et même il lui faisait souvent de grands cadeaux pour montrer sa magnificence. Il avait pour elle, en un mot, quelque chose de cette rudesse attentionnée qu'ont les cavaliers arabes pour leurs purs-sangs. Ils les pansent eux-mêmes, d'une main, tenant de l'autre

le fouet qui doit châtier le moindre écart.
Pendant bien longtemps, dominée par cette volonté supérieure, Fanny se soumit passivement. Elle pensa par lui, elle agit par lui, elle vécut pour lui. Enfin, à force de résignation, elle obtint de son maître une apparence de liberté. Quelques jeunes gens, — à ce que je crus comprendre, — en profitèrent pour faire une cour ouverte et très-assidue à cette charmante femme dont l'air de tranquillité décelait une si longue habitude de révolte intérieure et de maux inépanchés. Mais son mari ne s'en douta même pas. Le hasard seul fit tomber dans ses mains une lettre compromettante. La scène qui suivit cette découverte fut terrible. Il n'y eut cependant ni éclats de voix, ni insultes, ni brutalités dégradantes ; et, de même il n'y eut ni duel, ni explications, ni séparation forcée des deux imprudents qui eussent châtié irrémissiblement l'orgueil de l'époux, tout en le vengeant. Seulement l'intelligent époux annonça froidement à sa femme qu'il gardait la lettre. Et, depuis lors, toutes les fois qu'il surprenait chez elle le moindre désir d'affranchissement, il se servait de cette lettre pour la faire frémir et la soumettre. Dans ses mains, un

chiffon de papier devint un couteau dont il aiguillonnait sa femme pour la faire marcher devant lui.

Cet homme était donc bien vil? Non pas, il était simplement très-orgueilleux. Eût-elle été mille fois plus explicite, cette lettre précieuse, il n'y aurait pas cru. Elle ne fut donc rien pour lui que la preuve d'un enfantillage dangereux qui, habilement exploitée, pouvait déguiser cet enfantillage sous les apparences du crime. Mais il ne crut jamais au crime. Car quel moyen d'y croire? Il n'était pas possible, par la seule raison que sa femme ne pouvait pas se montrer criminelle envers lui. Parce qu'elle était *sa* femme. Parce qu'il était *lui*. Aussi, tout en maugréant un peu de cet humiliant enfantillage, ne s'en montrait-il ni inquiet, ni malheureux. Et de tout son cœur de fer, il se remit à sa façon à aimer sa femme. Que dis-je? Après quinze années de mariage, il y avait encore bien des jours où il se conduisait avec elle en amoureux.

Mais l'arme restait une arme entre ses mains, et il s'en servait. D'abord, grâce à elle, il obtint de Fanny qu'elle ne verrait plus sa mère, qu'il détestait parce qu'elle n'avait pas voulu l'ac-

cepter pour gendre de son plein gré. Ensuite, il exigea qu'elle fît nourrir ses enfants par une étrangère, sous prétexte que les soins de la maternité lui feraient perdre le goût des plaisirs du monde; puis, sans la consulter et sans utilité visible, il vendit le château où elle était née, où elle avait passé sa jeunesse, dans le parc duquel étaient enterrés son père et ses deux frères. Enfin, grâce à cette lettre bienheureuse, il ne fut plus bientôt de contraintes qu'il ne lui imposât, de vexations qu'il ne lui fît endurer, mais sans méchanceté, mais tout en la comblant toujours de prévenances! Surtout devant le monde! Et la vie de Fanny devint un enfer dans lequel un impitoyable démon la torturait d'une main, tout en la caressant de l'autre.

C'était surtout lorsque Fanny résistait, lorsque ce qu'il exigeait d'elle devenait trop grave et froissait trop brutalement sa délicatesse ou sa fierté, qu'il se livrait à des emportements inouïs. Alors, — mais pour une heure seulement, — il perdait toute conscience de lui-même. Il n'était plus cet homme poliment dédaigneux qui portait sur son visage les nuances les plus exquises de la supériorité du caractère, et

dont l'air affable et ouvert semblait dire à tout le monde : « Voyez combien peu je suis à craindre. » Il redevenait le lion qu'avait pétri la nature de ses mains calleuses et que l'éducation avait à peine dégrossi. Ses cheveux se dressaient sur son front comme une crinière. Ses yeux flambaient avec des reflets d'or en fusion. Ses narines gonflées soufflaient une haleine ardente. Sa bouche contractée s'ouvrait et montrait des dents admirables comme s'il eût voulu mordre. Ses poings se crispaient. Il était terrible. Et il y avait surtout une insulte dont il ne manquait jamais de souffleter sa victime. La lettre lui en fournissait le prétexte. Et c'était toujours la même insulte, le même mot infâme qui la marquait au front, comme un fer rouge, et qui la rabaissait, comme elle disait, au dernier rang de toutes les femmes.

Mais le Sort, qui ne fait pas de compromis avec les passions et les caractères, s'acharnait parfois à lutter avec cet athlète. Des événements imprévus le frappaient ; des obstacles inouïs se dressaient sous ses pas. C'était alors qu'il était beau ! Il ne blasphémait pas ; il n'injuriait pas le Sort, parce qu'il savait que c'était bien inutile ; mais il se prenait corps à corps avec les événements et les obstacles, et,

silencieusement, froidement, patiemment, il luttait. Il dominait le Sort, d'habitude. Lorsque sa fortune fut compromise, à force d'audace, il parvint à en ressaisir la meilleure part, en abandonnant l'autre, comme une faveur dérisoire, aux créanciers, ses rivaux. Tout autre eût échoué à sa place, parce que nul autre ne pouvait vouloir comme lui. Mais un demi-succès ne suffisait pas à cet homme insatiable d'éclatants succès. Il avait décidé qu'il tirerait son navire des écueils sur lesquels il venait de s'enclouer. Il voulait sauver tout : la cargaison, les agrès, jusqu'au lest. Il avait juré de ne pas faire grâce à l'Océan d'un seul clou. Et maintenant, reposé de ses premiers efforts par huit jours de méditation, voilà qu'il repartait pour s'installer encore sur le lieu du naufrage, plus âpre, plus résolu que la première fois. Et c'était ce départ subit qui avait causé l'ignoble dispute dont j'avais été l'involontaire témoin.

LI

Il paraît qu'il avait annoncé, au dîner, en peu de mots, ses projets à sa femme. Il était calme, méditatif, presque affectueux. Il plaisanta Fanny sur son air de tristesse, causé, pensait-il, par la vie absurde des champs. Il joua avec ses enfants. Il fut poli, comme toujours, avec les domestiques qui le servaient. Au dessert, il se leva, demanda un cigare, l'alluma, et se dirigea vers le pavillon tenant Fanny sous le bras et lui disant des riens d'un air aimable. Comme les enfants les suivaient en se jouant sur la pelouse, il s'approcha d'eux, les embrassa, prit congé d'eux, et les pria affectueusement d'aller jouer plus loin. Puis il s'assit sur le divan du pavillon dont la porte était ouverte, tout en achevant son cigare et buvant son café à petits coups. A la nuit close, un valet

apporta la lampe. Il le pria de faire atteler son coupé. Jusqu'alors il n'avait absolument parlé que de banalités d'un air dégagé. Mais quand le valet fut parti, il se leva pour fermer la porte, tira tranquillement un papier timbré de sa poche, et dit à sa femme : — Ma chère, veuillez donc placer votre signature ici, à côté de la mienne, au bas de cette feuille. — Fanny prit la plume qu'il lui tendait, mais avant d'écrire elle lui dit : — Quel est donc ce grimoire que je signe? — Rien qu'un acte de donation réciproque de tous nos biens, — répondit-il. — Alors Fanny posa la plume sur la table et lui demanda doucement quelques explications sur l'usage qu'il en voulait faire. — Il fronça les sourcils et lui annonça que pour quelque temps il allait « reprendre les affaires « et qu'il lui fallait beaucoup d'argent. » — Ne sommes-nous donc pas assez riches? — fit-elle. — Mais..... non. — Comptez-vous donc exposer ma fortune? — Sur ce mot, il la regarda en face et répondit froidement, comme par défi : — Oui. — Alors je ne signerai pas cet acte, — dit-elle, en pâlissant de son courage, — car je ne veux pas exposer le bien de nos enfants.

C'est sur ce mot qu'éclata l'orage. Il fut bref,

mais effrayant. En se voyant acculé par une impossibilité, le despote rugit de fureur. Pour la première fois de sa vie, il saisit le bras de sa femme, le serra pour l'obliger à signer, et le meurtrit. Elle supporta tout, ne répondit pas et ne pleura pas. Alors rassemblant à la hâte, dans sa mémoire, tous ses griefs passés, il l'accabla de mépris, de récriminations, d'injures. Et le même mot, comme un affront suprême, vint enfin éclater sur ses lèvres. C'est alors que Fanny pleura, sanglota et se décida à signer l'acte. Aussitôt il fut calmé, la remerçia et voulut lui prendre la main pour la baiser; mais, lui montrant son bras meurtri, elle lui dit :

— Ce n'est pas pour cela, Dieu m'en est témoin, que je vous méprise, c'est pour la lâcheté de votre insulte. — Là-dessus, il lui demanda pardon du bout des lèvres, l'appela enfant et mauvaise tête, l'embrassa malgré elle, appela son cocher et partit.

LII

Lorsque Fanny, cédant à mes sollicitations, m'eut appris ces événements extraordinaires,— non pas dans l'ordre que je viens de suivre, mais par fragments incohérents, entremêlés d'éclats d'indignation; — lorsque je ne trouvai plus rien à lui demander et qu'elle demeura muette, n'ayant plus rien à m'apprendre, nous demeurâmes quelque temps à nous regarder en silence, à la lueur assombrie des étoiles, avec une stupeur craintive. Quelque chose de formidable venait de se lever entre nous, qui modifiait étrangement notre situation.

Néanmoins, je ne pus pas me livrer sur-le-champ à la recherche des faits qui devaient forcément découler de cette confession surprenante. En voyant Fanny toute pâle encore, les cheveux défaits, les mains tremblantes, je ne



péré ! Énergiquement
sentîmes alors tous le
tié dans le mutisme d
tions dans les soupirs,
se dégage du mélange
seuls, silencieux, dan
peine adoucie par les
d'été. Le désordre de
tresse, la fatigue des p
chée dans mes bras,
tout en soulageant son
la première fois, sa fie
retrouver plus aimants
après une scène terribl
nir ; tout cela nous ins
soin d'épanchement mu
d'amertume, ni de dou

les sourdes expressions de la colère. Le repentir d'avoir tant, si longtemps, et si noblement défendu contre mes attaques celui qui était le fardeau de sa vie, arrachait de sa bouche des cris d'une ironie implacable. L'irritation de l'insulte et l'indignation de l'abaissement immérité nouaient ses deux bras à mon cou plus énergiquement que ne l'avait jamais fait l'amour. En même temps le regret d'avoir rendu malheureux cet amant dont la seule présence était alors la plus tendre des consolations, comme la plus rapide et la plus sûre des vengeances, la faisait soumise et suppliante. Le souvenir de mon rival, présent entre nous, ajoutait une âpreté désespérante à ses baisers, comme une douceur infinie à mes caresses, et, en ce moment du moins où, sans parler, nous échangions tant de sensations et tant d'idées bien compréhensibles, Fanny était enfin, dans ma pensée, absolument et pour jamais aussi indissolublement attachée à moi que détachée de lui.



Quand la parole no
fureur qui couvait en
sion. Je stupéfiai Fann
prononçais des mots
pas de suite. Une sor
comme des lames de poi
ses que je prononçais,
poisons les plus corr
l'impossibilité de la v
que les maux de ma
cesse se renouveler, et
sies passées, et, plus
le souvenir de nos disc

celui qui l'en a stigmatisé. Dans ma démence, il me semblait que l'amour de Fanny perdait d'autant plus de son prix qu'elle était plus malheureuse, et, tout en rougissant de cette atroce pensée, je songeais à tuer et à donner ma vie pour elle. Mais Fanny, abattue maintenant, aimait mieux être consolée que vengée!

Elle me reprit dans ses bras, et, chose étrange! ce fut elle qui me caressa pour m'apaiser.

LIV

Je passai la journée du lendemain à me répéter tout ce que j'avais appris. Pour la première fois depuis bien longtemps, je me sentais l'esprit allégé du doute. Un heureux avenir se déroulait enfin devant moi, après un passé si tourmenté, comme les vallées et les plaines tranquilles aux yeux du voyageur qui descend la pente escarpée des monts dangereux. L'espoir d'une existence calme me rafraîchissait l'âme comme la brise du soir qui succède aux ardeurs de la journée, et j'étais tenté maintenant de me coucher de tout mon long au bord du sentier redevenu facile qui, doucement, s'abaissait sous mes pieds meurtris. La sérénité des jours, l'absence des inquiétudes, voilà ce qui m'attendait maintenant; je ne cessais de me le dire, et mon âme ravie envoyait des

élans de reconnaissance au hasard qui se lassait enfin de m'égarer.

L'image de Fanny, nécessairement, se mêlait à ce rêve. Elle était la compagne qui m'avait suivi à travers les abîmes de la passion. Autant que moi, elle avait souffert de la longueur des marches, de l'incertitude du but, des épines cachées sur lesquelles nous enfoncions nos pieds ensemble. La même douleur avait rougi nos yeux, échauffé nos haleines; en même temps nous avions eu soif du repos. Et, comme s'il avait fallu que le plus faible de nous deux souffrît plus que l'autre, pendant que Fanny m'encourageait à la résignation, et que, de ses mains tremblantes, elle essuyait sur mon front l'âcre sueur du désespoir, elle me cachait des maux et des fatigues particulières qu'elle portait noblement pour ne pas m'en désespérer.

Mais maintenant ces maux que je venais de surprendre chez elle étaient apaisés. De longtemps ils ne pouvaient renaître. Délivrés tous deux du fantôme qui nous avait si cruellement poursuivis, nous pouvions enfin, livrés à nous-mêmes, nous dédommager amplement de notre supplice et de nos terreurs. Comme deux fugitifs dont on a perdu la trace, qui s'en vont au

bord des fontaines, à l'ombre des bois muets, secouer la poussière de leurs sandales, nous allions nous venger enfin du Sort stupide, en oubliant les tourments dont il nous avait accablés.

Ainsi, je rêvais chez moi, tout seul, en regardant la douce image de ma chère maîtresse qui souriait entre mes mains, entourée, comme d'une auréole, de son cadre d'or. Ainsi, je me plaisais à disposer devant nous les étapes de notre avenir.

Jamais je n'avais caressé de plus cruelle illusion!

LV

Le premier jour où je revis Fanny fut un jour splendide !

Elle vint chez moi dès le matin, délicieusement vêtue, comme pour célébrer dignement les noces de notre bonheur. Une robe en soie de couleur mauve, qui se mariait doucement à la fraîcheur de son teint, luisait sur sa taille mince et tombait en miroitant sur ses pieds. Ses bras, à demi nus, jaillissaient des dentelles de ses manches, avec des reflets mats comme ceux de l'ivoire qui n'a pas été poli. On voyait pareillement sortir son cou blond, un peu ployé, de son corsage échancré sur la poitrine. Ses cheveux voltigeaient sur ses joues.

Aucun bruit ne troubla nos paroles, si ce n'est le timbre de la pendule que nous n'écoutions pas, et, de loin en loin, le roulement

brusque et passager des voitures, ébranlant le pavé de la rue.

Une fois de plus, de nous seuls, nous causâmes. A table, Fanny mangea peu, en souriant, comme pour demander pardon. Je me levais pour la servir et je l'embrassais en passant. Elle me versait à boire, de haut, avec gentillesse, et je suivais du regard la belle ligne de son bras qui s'enfonçait dans l'évasement ombreux de sa manche large. Jamais notre chambre ne nous avait paru aussi charmante. Il nous semblait que nous n'en dussions jamais sortir.

Elle se leva et fut s'asseoir au bord du divan. Je me plaçai à ses pieds sur un coussin, le coude sur son genou, et longtemps nous restâmes ainsi à nous regarder, sans rien dire. Une de ses mains enfoncée dans mes cheveux les soulevait par touffes et les démêlait. Je baisais longuement son autre main que je tenais dans la mienne. — Ah! Fanny! si tu n'étais pas mariée! — lui disais-je avec passion. Elle répondait : — Ah! Roger! si tu n'étais pas jaloux!

Je ne sais comment la journée se passa, mais elle passa bien vite! Nous nous regardions.

Nous nous embrassions. Nous allions d'une chambre à l'autre. Elle voulut apprendre l'histoire de ma vie. Je la lui contai : elle était bien simple. Elle versa des larmes en écoutant le récit de la mort de ma mère.

Pour la première fois depuis bien longtemps, calmes, heureux, nous nous sentîmes tout près l'un de l'autre. Cette atroce rancune de jalousie ne nous séparait plus. Nos épanchements furent absolus; de même fut absolue la tranquillité de nos âmes. Sans plier, nous portâmes en nous une telle somme de bonheur qu'elle eût fait la fortune de dix amants.

En comparant dans mon esprit cette journée exquise à toutes celles qui l'avaient précédée, je me rappelai subitement la cause qui, pendant près d'un an, nous avait rendus si malheureux. Une exclamation de fureur jaillit de mes lèvres, et, tout en m'apitoyant sur les maux de ma maîtresse, si longtemps cachés, je ne pus m'empêcher de flétrir celui qui les avait fait naître.

Alors je fus comme terrifié de voir Fanny froncer les sourcils et se mordre les lèvres. Une sensation rapide traversa son visage comme un silencieux éclair qui sillonne une nuée. Puis

elle se remit à sourire, et son front redevint calme comme le ciel d'un beau soir. Mais je cherchais à démêler la cause de cette sensation douloureuse, et quelque chose de confus s'élevant enfin dans ma mémoire, je devins triste et rêveur.

LVI

Fanny me quitta sans paraître se douter de mon trouble. Quand elle fut partie, mille souvenirs, par flots pressés, comme une marée silencieuse, m'emplirent l'esprit. La conduite de Fanny me parut plus incompréhensible que jamais.

— Il faut qu'elle soit la plus bizarre de toutes les femmes ou la plus vile! — Et soudain je repassai rapidement dans ma mémoire tout ce que je connaissais d'elle. Mais, une fois de plus, je ne rencontrai que des contradictions dans son caractère. — Pourquoi défendre mon rival lorsque j'ignorais ses violences? Pourquoi l'accuser ensuite? Et pourquoi pâlir maintenant en m'entendant flétrir les actes de l'homme qui l'outrage? Oh! se peut-il qu'une femme supporte de tels mépris, des vexations si dégra-

15

dantes, et conserve la moindre affection pour l'homme qui la torture et l'abaisse! Énigme indéchiffrable! M'aime-t-elle? Aime-t-elle son mari? Quel rapport y a-t-il donc entre ce mélange d'êtres, de sentiments, de calculs, de transactions, et l'amour, cette passion absolue, intolérante, exclusive?

Ainsi je mêlais, je démêlais et j'assemblais tous les faits de notre existence commune, sans pouvoir débrouiller leur inextricable écheveau. Chacun d'eux, à son tour, comme une note, bruissait à mon oreille; et, telle qu'une clameur sinistre, détonant par-dessus tout, revenait sans cesse cette parole de la conscience de Fanny qu'elle avait prononcée un jour et qui me mettait au supplice: — Je mentirais si je disais que je n'ai pas d'affection pour lui.

LVII

Depuis lors, réengagé plus étroitement que jamais dans le filet des incertitudes, je n'éprouvai plus qu'un seul désir, celui de tirer de Fanny l'explication de son caractère, non plus en l'interrogeant, mais en la poussant à bout. J'attaquai donc, à dessein, son mari devant elle ; et il était bien difficile qu'elle le défendît, car c'était seulement sur le fait de sa violence que je l'attaquais. D'abord, elle se contenta de demeurer silencieuse, levant les yeux au ciel parce que je la plaignais ; puis elle parut mécontente de l'âpreté de mes expressions. Soudain je vis ses joues se couvrir d'une teinte rose, ses lèvres se fermer et s'abaisser ses paupières, pendant que j'exaltais sa résignation pour mieux accabler celui qui s'en faisait un



LVIII

Cette parole ne m'indigna ni ne me stupéfia : je l'attendais. Je souris avec amertume en l'entendant sortir des lèvres de ma maîtresse. Elle me regardait aller et venir dans la chambre. — C'est une dernière illusion qui s'envole ! — m'écriai-je enfin. Elle m'interrogea sur le sens de ces mots, mais je refusai de lui répondre. — Nous n'avons eu que trop de discussions depuis un an, — lui dis-je ; — à mon tour, je te supplie de ne pas t'occuper de ce qui se passe en moi. Aimons-nous tels que nous sommes. Nos désespoirs et nos résistances ne nous changeront pas.

LIX

Pendant l'absence de son mari, qui dura plus de six mois, il se fit de grands changements dans nos rapports. Je voyais Fanny presque chaque jour. Tous les deux nous abusions de sa liberté! Elle venait passer chez moi tout le temps dont elle pouvait disposer. Souvent nous prenions nos repas ensemble. Nous nous rencontrions, après cela, à la promenade et au théâtre. Nous nous donnions des rendez-vous dans les magasins. Là, sans avoir l'air de nous connaître, nous nous épiions du coin de l'œil et nous nous touchions du coude, en marchandant longuement des étoffes ou des bijoux. Et puis nous nous écrivions des lettres interminables; nous nous envoyions des bouquets.

Fanny m'accablait maintenant de prévenances, comme pour me dédommager des maux qu'elle m'avait causés. Elle trouvait pour moi

ces délicates attentions que les femmes attendent des hommes et dont elles sont si ménagères, quand elles daignent les leur accorder. Elle baisait ma main, m'appelait son enfant chéri, se montrait soumise et veillait à ce que rien ne troublât la sérénité de ma vie. Mais jamais elle ne semblait s'abaisser en me traitant enfin comme un maître. Elle avait toute la dignité d'une reine en s'agenouillant devant moi.

Parfois, lorsque les beaux soirs de l'automne se faisaient plus embaumés et plus doux que ceux de l'été, nous nous échappions de la ville, comme des oiseaux fatigués de la chaleur du jour. Adossés, côte à côte, dans le fond d'une voiture fermée, les mains unies, sans mot dire, nous allions au Bois, chercher un peu d'air, de silence et de solitude. Auprès de nous passaient les attelages rapides traînant dans la nuit de grandes calèches découvertes, pleines de femmes rieuses dont les voiles flottaient au vent. Nous écoutions crier les roues sur le sable, souffler les chevaux, claquer les fouets. Nous regardions se mouvoir entre les arbres les étoiles des lanternes, et se mirer dans l'eau morte des lacs les ombres épaisses des bouquets de pins. La lune, souvent mélancolique-

ment posée dans le ciel, comme une tache d'argent, éclairait de grands espaces semés de buissons d'où môntaient, en rasant les herbes, des voiles de vapeur blanche. Enivrés par l'odeur des chênes, par la mollesse des brouillards lumineux, nous descendions à l'angle d'un étroit sentier, et nous nous enfoncions sous l'arcade des arbres immobiles, marchant à petits pas, mieux perdus dans nos rêveries que ne l'étaient les verts feuillages dans l'ombre de la nuit douce. C'était un moment délicieux que celui où Fanny, comme fatiguée, se suspendait à mon bras et serrait mon épaule à son épaule. Nous ne disions rien, nous nous sentions vivre, nous nous écoutions respirer, et, comme nous étions réunis, nous trouvions une douceur étrange et calme dans notre silence, dans l'incertitude de nos pas.

Quelquefois cependant de légères discussions s'élevaient entre nous, — réminiscences atténuées de nos anciennes discordes. — Mais me prenant pour ce que j'étais, un enfant, Fanny, rieuse, ne semblait pas entendre mes reproches, ou bien me tourmentant le bras d'un air mutin :
— Voyons, ne parlons plus de cela, puisque c'est passé, — disait-elle.

De plus en plus elle pénétrait ma vie par tous ses côtés accessibles. Elle y entrait impérieusement, voulant tout connaître : le passé, le présent, et disposant à son gré de l'avenir. Sa pensée encombrait la mienne. Elle me donnait des conseils que je suivais aveuglément, comme des ordres. Elle dirigeait tout chez moi. Les meubles se mouvaient comme d'eux-mêmes pour se ranger aux places qu'elle avait désignées ; les tableaux changeaient de panneaux ; les glaces s'inclinaient, à son souhait, pour renvoyer partout son image. C'était un grand plaisir pour moi que de la voir disposer ainsi de tout ce qui m'appartenait. Ma maison, devenue la sienne, s'était comme féminisée. On n'y voyait plus sur les tables ni éperons, ni cravaches, ni boîtes à cigares; ni, sur les murs, de trophées d'armes écartelées; mais il y avait des caisses de fleurs partout, de blanches mousselines traînant sur les tapis, des meubles de laque et de Boule, des boîtes à parfums. On ramassait sur les tapis de longues aiguilles et des brins de soie et de laine; le dez et les ciseaux brillaient sur la cheminée.

Ces six mois furent comme une sorte d'entr'acte dans le drame de notre vie. Il ne nous

manquait rien pour être heureux, si ce n'est la confiance. Fanny se tenait toujours sur ses gardes, de peur d'être attaquée à l'improviste, et moi je conservais dans mon cœur une certaine rancune. Je ne pouvais me consoler de n'avoir jamais pu vaincre les scrupules de la femme que j'aimais.

J'en arrivai à ce point de faiblesse que je lui demandai des conseils pour le placement de ma fortune. Elle n'entendait rien du tout aux affaires, mais ses avis étaient bons, parce qu'ils étaient toujours dictés par un esprit de méfiance toute féminine. Ne m'avisai-je pas aussi de la consulter pour acheter des chevaux? Quant à mon costume, c'était elle qui décidait souverainement de la forme et des couleurs. Elle disposait mon linge elle-même, en riant et se dressant sur la pointe des pieds, tout le long des rayons des armoires, et l'entremêlait de sachets d'une odeur fine et douce qu'elle portait sur elle et que je ne pus jamais trouver nulle part. Enfin tous les instants de mes journées étaient comptés. Je ne faisais point un pas sans son aveu; je n'achetais pas une paire de gants ou une cravate sans son conseil. Elle détermina le nombre de mes amis. Elle m'en

fit négliger trois dont les noms lui déplaisaient. Je trouvais tout cela ravissant. Elle m'avait ensorcelé. Je ne pouvais plus, pour quoi que ce fût, me passer d'elle.

LX

Ma jalousie cependant n'était pas morte. Elle n'était même pas assoupie; seulement elle avait un peu changé d'objet. Depuis que le mari de ma maîtresse était absent, je ne pouvais souffrir d'un partage qui n'existait plus; mais je m'inquiétais des moindres sentiments que Fanny me laissait deviner. Hormis ses enfants et sa mère qu'elle voyait en cachette, je ne lui permettais d'aimer personne. Elle en haussait les épaules; elle en riait. Ainsi nous nous tyrannisions tous les deux.

Un jour, en enlevant son corsage, une lettre large et carrée, — qui lui avait été remise au moment où elle sortait de chez elle, — jaillit de sa poitrine et fut tomber à mes pieds. Je la ramassai. Elle portait le timbre de Londres. Je regardai Fanny qui tendait la main en pâlissant

pour la reprendre : — Ton mari t'écrit donc? — lui dis-je en la lui donnant. — Quelle question! — fit-elle. — Est-ce qu'il t'écrit souvent? — ajoutai-je après un moment de silence pendant lequel je sentais les ongles de mon ancienne fureur m'effleurer l'esprit. — Mais... oui, — dit-elle; — toutes les semaines. — Pourquoi t'écrit-il? — continuai-je, — puisque vous vous êtes quittés sur une discussion d'une telle violence, qu'elle doit à jamais séparer vos cœurs.

Fanny me regarda avec étonnement et resta pensive. Cependant, comme j'attendais une réponse, elle reprit : — Tu t'étonnes toujours des choses les plus simples. N'est-il pas naturel que mon mari m'entretienne de ses affaires et me parle de ses enfants? — C'est juste, je n'y avais pas songé, — murmurai-je. Nous parlâmes d'autres choses; mais, à part moi, je réfléchissais beaucoup.

— Est-ce que tu réponds aux lettres de ton mari? — lui dis-je enfin. Fanny redevint pâle, hésita encore et donna quelques légers signes d'impatience. Puis elle prit un air indifférent. — Je réponds le plus rarement possible. — Ah! et, dis-moi, que lui écris-tu? — Je ne sais.

Je lui écris froidement. Nous parlons d'affaires. Cela n'est guère intéressant. — A mon tour, je me sentis embarrassé, mais ne pouvant plus me contenir : — Comment donc l'idée de me montrer les lettres de ton mari ne t'est-elle jamais venue? — Roger! Roger! — s'écria-t-elle, en souriant avec contrainte, — je crois que tu deviens fou. Une femme peut-elle confier à personne, à celui qu'elle aime surtout, le secret des affaires de son mari?

— C'est encore juste, — murmurai-je.

Fanny voulut, sur-le-champ, profiter de l'avantage qu'elle venait d'obtenir : — Je serais bien heureuse, — dit-elle, — de pouvoir te montrer ces lettres qui t'occupent tant. Elles te prouveraient que tu as tort de rien craindre. Apprends donc, esprit soupçonneux, qu'on ne peut être moins unis que mon mari et moi ne le sommes.

— Vraiment!

— Comment peux-tu supposer le contraire, depuis que je t'ai confié mes chagrins?

— Autrefois, tu me confiais également le secret de vos affaires de famille; ne l'oublie pas, Fanny.

— Oh! c'est bien différent, aujourd'hui!



— Pourquoi cela?

— Parce que... je m'entends.

Là-dessus je réfléchis de nouveau. Nous nous regardions tous deux, elle haussant les épaules et levant les mains en l'air avec une expression de pitié, moi redevenu sombre comme la mort. Enfin, en me mettant à marcher, car je ne pouvais tenir en place : — Si tu dis vrai, Fanny, que ne me montres-tu les lettres que tu lui adresses?

— Ce n'est pas possible. Qui lirait les unes comprendrait les autres.

— Cependant, je voudrais bien connaître le ton de tes lettres. Que ne lui écris-tu sur-le-champ, ici même? Tu lui parleras de tout, hormis de ce que tu ne veux pas me laisser pénétrer. Je mettrai la lettre à la poste moi-même. Je t'en supplie, Fanny, puisque tu es sûre de toi, donne-moi cette preuve de confiance pour me rassurer, car je souffre beaucoup.

Mais elle répondit encore : — Ce n'est pas possible, — et elle prit un air offensé.

Alors, moi, je donnai un libre cours à la rage qui me dévorait le cœur. — Que lui écris-tu donc, que tu ne veux pas que je le sache? As-tu

juré de me faire mourir? Parle, si tu as une ombre de pitié dans l'âme? Tu me tortures méchamment, comme un bourreau.

Elle se leva et me dit doucement en me prenant la main : — Roger, je ne voudrais pas te faire de la peine.

— Eh! — répondis-je en blêmissant, — peux-tu m'en faire davantage? Va. Tu es une femme à deux visages et tu ne m'as jamais aimé.

Elle se jeta à mon cou, sur cette parole injuste, mais, en dépit des baisers dont elle étouffait ma bouche, je continuais à parler :

— Comment tes lettres pourraient-elles me faire de la peine, puisque, depuis cette horrible dispute, vous êtes brouillés?

— Sois donc raisonnable; une femme peut-elle rester brouillée avec son mari?

— Quoi donc! — m'écriai-je en me délivrant brusquement de ses bras, — tu lui as donc pardonné?

— Pas précisément, — fit-elle en se laissant tomber sur un siége : — mais il m'a bien fallu agréer ses excuses. Cette fois, cependant, je n'oublierai plus les outrages passés, sois-en certain.

— Tu lui as pardonné ! tu lui as pardonné ! — Ainsi je m'exclamais en me tenant debout devant elle qui me regardait avec stupeur. — Tu n'as donc aucune dignité ? Tu ne sens donc pas les injures ? Tu es donc lâche ? Tu l'aimes donc ? Tu m'as donc menti ? Ah ! je n'aurais jamais cru cela de toi !

Elle restait muette ; je repris : — Pourquoi, dis-moi, pendant si longtemps, m'as-tu caché qu'il t'insultait ?

— Je ne voulais pas le déshonorer, — répondit-elle. — Si tu avais un peu plus d'expérience, tu ne t'étonnerais nullement de ce qui arrive. Au surplus, je ne veux plus parler de cela. Cela ne regarde que moi. Qu'il te suffise de savoir que s'il ne me laisse guère de liberté et si ses emportements lui font dire des choses indignes, il les regrette toujours quand sa colère est passée. Je t'assure que tu le juges mal. Dans le premier moment d'indignation, j'ai pu exagérer les faits.....

— Tais-toi ! m'écriai-je, — si tu as une pudeur, tais-toi ! Il est une chose dont tu ne parais pas te douter, c'est qu'à mesure que tu parles, je ne sais quel sentiment empoisonné se débat en moi, avec mon amour. N'ajoute

pas un mot. J'accepte encore cela, parce que je suis vil, parce que je suis lâche, parce que je t'aime trop, parce que je ne peux pas m'empêcher de t'aimer; mais sache bien ceci : c'est que tu ne pouvais pas me faire plus de mal. Oh! je t'en supplie, n'ajoute pas un mot! — Et je m'étais jeté à genoux devant elle; — cela serait aussi par trop cruel de te mépriser.

LXI

Toutes les fois que Fanny et moi nous avions eu quelques-unes de ces discussions déplorables, nous nous quittions froidement et, elle partie, je demeurais des jours entiers à rediscuter avec son souvenir, en moi-même. Je répétais mes attaques et ses arguments, et je cherchais vainement à pénétrer la cause secrète de sa conduite. J'étais trop jeune et trop inexpérimenté; je la jugeais mal. Cette nature complexe, qui portait dans son caractère plusieurs caractères différents, me paraissait devoir envisager les choses absolument comme moi. Je ne savais pas alors que les mots : sentiment, amour, délicatesse, jalousie, et tant d'autres! représentaient pour elle certaines idées et d'autres idées pour moi-même ; j'ignorais que ce qui m'eût coûté, ne lui coûtait pas; et que sa

bonne intention lui suffisait toujours pour s'absoudre d'un fait, quel qu'il fût. Enfin, je ne tenais aucun compte de sa faiblesse! Depuis j'ai appris à la connaître.

Plus je faisais d'efforts pour détacher Fanny de son mari, plus je serrais leurs liens distendus par quinze années d'existence commune. Fanny me plaignait, intérieurement, mais je devais lui être à charge. J'avais bien le sentiment que je l'obsédais, mais je ne pouvais m'empêcher de la forcer derrière chaque retranchement où elle s'établissait pour me tenir tête. Je ne me doutais même pas que, pour atteindre mon but, le seul moyen était de changer de tactique. Personne ne m'avait appris qu'il fallait cacher ma jalousie comme la cause principale qui devait détacher de moi ma maîtresse. Que dis-je! Je voyais dans les marques de cette jalousie des preuves d'un amour qui devait la toucher! Il eût été plus simple cependant de lui faire la vie si paisible qu'elle n'eût pu s'empêcher d'établir des comparaisons — toujours à mon avantage — entre les deux hommes de qui elle dépendait. Il eût été bien plus simple aussi de ne pas l'aimer!.....

Aimait-elle son mari? Je ne le crois pas, je

ne l'ai jamais cru. Elle devait avoir pour lui quelque chose de ce sentiment banal qui résulte de l'habitude et plaît aux âmes tranquilles, parce qu'il continue naturellement les choses et ne fatigue pas l'esprit à changer. Puis elle se sentait touchée de voir ce despote s'humaniser devant elle; et elle éprouvait une sorte de satisfaction à recevoir des caresses de la même main qui la châtiait souvent avec rudesse. Cela ne provenait pas chez elle d'une lâcheté, ni d'une bassesse innée de l'esprit, mais d'une certaine lassitude du caractère, explicable à son âge. Enfin Fanny n'avait certainement pas une âme virile ni même peut-être une âme très-noble, car elle aimait mieux ruser que combattre, et elle préférait s'avilir en se partageant que troubler sa vie, mais elle avait une âme équitable. Elle pensait sans doute racheter, à ses propres yeux, sa tromperie conjugale par une soumission complète. C'était en quelque sorte dédommager son mari que d'endurer les écarts de son caractère. Dans quels bas-fonds, dans quels abîmes, dans quels mélanges de choses innommables, la probité, cette perle rare, va-t-elle se cacher?

LXII

Cependant il me fallut accepter la concession nouvelle du rapprochement des deux époux. Mais de concession en concession, maintenant, s'en allait en pleurant toute mon estime. Je me soumettais, comme l'esclave qui ne peut pas résister, avec des cris de rage sourde et d'immenses désirs de vengeance. Ah! si Fanny avait su qu'elle devait seule s'accuser de mon abominable vengeance!

LXIII

Enragé de ne pouvoir vaincre l'opiniâtreté de son caractère, je la trahis. Je demandai à la débauche de tuer mon amour avec ma jalousie. Je me souillai volontairement, sciemment, au contact des lèvres impures de la luxure stupide. Chaque soir, froidement, comme un voleur qui s'embusque au coin d'une rue, je m'établis, en riant affreusement de moi-même, dans l'infâme repaire où je comptais, à force de volonté, assouvir ma soif de vengeance. En souriant amèrement encore, comme les traîtres qui songent à la confiance de leurs dupes, je portai avec moi dans les bras de ma maîtresse le hideux souvenir des créatures dégradées dont les vaines



caresses n'avaient pu lasser ma rancune; et ainsi je trouvai moyen de commettre avec moi Fanny, sans qu'elle s'en doutât, et de la plonger avec moi dans les mêmes exécrables souillures.

Mais j'étais mille fois plus honteux au retour que je n'avais été aveuglé de fureur au départ. Je me tordais les poings dans les rues et je m'arrachais les cheveux de désespoir. Plus jaloux, plus épris, plus étroitement lié, mal vengé, châtié moi-même et par moi-même, je me sentais accablé par le sentiment profond de l'inutilité de mes efforts. Je ne sais quel dégoût physique me montait aux lèvres. Je me faisais horreur. J'errais toute la nuit, au hasard, comme un malheureux sans asile, espérant vaincre par la fatigue de mon corps le tourment de mon cerveau. Accoudé sur le parapet des ponts, je regardais tourbillonner au-dessous de moi l'onde noire de la Seine, moins sombre et moins fangeuse que les pensées qui se mouvaient dans mon esprit désespéré. Je piétinais dans les boues comme pour effacer sous des souillures palpables l'impalpable mais réelle souillure qui, maintenant, salissait mon amour. Et toujours, devant moi, glissant

comme un fantôme dans les ombres qui coupaient la longueur des rues, je voyais l'image de ma maîtresse, avec son air calme, son front tranquille, ses yeux surpris, qui semblait vouloir m'irriter encore en me forçant à m'occuper d'elle, alors que je me demandais si je n'allais pas enfin me tuer pour l'oublier. Oh! l'horrible état qui ne laissait ni repos ni trêve à mes angoisses! qui m'excitait et m'accablait! qui, plongeant dans le dégoût mon désespoir, flétrissait ma jalousie sans l'apaiser!

LXIV

Un certain fonds de courage me soutenait cependant. Les luttes que je me livrais à moi-même me tenaient en haleine. J'étais résolu à chercher le remède de mon mal jusqu'à ce que je le trouvasse, et décidé, si je ne le trouvais pas, à tenter quelque entreprise désespérée, pour enlever Fanny, malgré elle. On ne connaît pas assez les ravages qu'une idée fixe peut faire dans un cerveau. Insensiblement elle vous amène à envisager avec bonheur les choses qui révolteraient les consciences les moins timorées.

Après avoir mûrement réfléchi, je me décidai au pénible sacrifice de la dernière concession. J'étais comme un malade qui, comprenant enfin qu'il ne peut guérir, pactise avec son mal et s'arrange de manière à souffrir



le moins possible pendant le reste de ses jours.

Je te pardonne tout, — dis-je à ma maîtresse, — je ne te parlerai plus de nos éternels sujets de discorde ; je n'examinerai plus ta conduite ; je ne sonderai plus tes sentiments ; je te permets tout, j'accepte tout, hors cet abominable partage qui m'a tant fait souffrir et qui n'a que trop duré. Je n'en veux plus, j'aime mieux te savoir malheureuse ; j'aime mieux te voir morte ; j'aime mieux mourir. Sois loyale avec moi, je t'en supplie, — ajoutai-je avec tristesse, — car cela me fait un mal affreux de douter de toi.

— Eh bien, il n'y aura plus jamais de partage, — répondit Fanny en me serrant la main ; — ne t'inquiète plus, ne souffre plus. Au retour de mon mari, je profiterai du prétexte de ses dernières insultes pour lui imposer mes conditions. Je vivrai totalement séparée de lui, dans sa maison. Et ce sera pour la vie. Ainsi, sois rassuré, Roger, sois enfin heureux. Il n'a pas dépendu de moi que tu ne le fusses plus tôt.

— Tu me rends la vie ! — dis-je, en me jetant à ses pieds et les embrassant de mes deux bras.

— Cher enfant !



fois, tu crois devoir 1
jure encore de m'ave
de trahison entre no
que je jure? — dit-el
sourit de nouveau, n
jura.

Depuis lors je me s
Ma jalousie demeura
venir d'un rêve qui
temps à autre. Je red
réapparut large et bell

LXV

C'est pourquoi le retour du mari ne me causa d'autre ennui que celui qui devait résulter de la fréquence moins grande de mes entrevues avec sa femme. L'été était revenu; Fanny habitait de nouveau sa maison de campagne, et je la voyais quelquefois le soir, dans le pavillon du parc, et plus souvent, chez moi, à Paris, lorsqu'elle avait trouvé quelque prétexte pour passer une journée en ville. Elle paraissait un peu plus libre que par le passé, — du moins prolongeait-elle souvent ses visites; — mais elle semblait, plus que jamais, soucieuse et préoccupée. J'attribuais son trouble aux ennuis que devait lui susciter le respect de sa parole. Je pensais que de nouvelles discussions, de nouveaux tourments la rendaient malheureuse, et, la plaignant de tout mon cœur, je l'encou-

histoire, et que je ne
à la conduite de la fe
ment où je croyais p
velle, — en l'attribu
respect de son serme
pris un fait qui me
jamais dans une mer

Depuis que j'avais
prit, je vivais d'une
amis m'étaient revenu
à eux. De nouveau, je
Un jour, à ma grand
des propos quasi scan
compte du mari de m
dernier voyage en Ang
il s'était amouraché d'
de débuter au Théâtre
tirée du théâtre, et de

Fanny, mais brune comme le sont les filles du Nord, avec un beau teint rosé et de fins cheveux de soie qui se déroulaient languissamment en longues boucles jusqu'à la naissance de sa poitrine.

Ravi de cette nouvelle, je me promis naïvement d'en faire part à Fanny, afin de la fortifier dans sa résistance et de lui fournir un terrible argument contre notre ennemi, s'il continuait à la tourmenter. Mais une nouvelle surprise m'attendait, qui devait dépasser toutes les autres d'une prodigieuse hauteur. Fanny, comme tant d'autres femmes, tout en trompant son mari, ne voulait pas qu'il la trompât. Irritée de mon air triomphant, elle ne crut ni à la réalité de l'histoire, ni à la sincérité de ma justification. — Ou vous avez été dupe d'un mensonge, — me dit-elle, — ou vous avez forgé ce conte, à plaisir, pour me tourmenter. Ce que vous me dites me fait une grande peine. Je suis tellement froissée de la grossièreté de vos sentiments, que, quoi que vous fassiez maintenant, je ne pourrai plus vous pardonner. Sachez que mon mari m'aime toujours. Le chagrin qu'il éprouve ne me le montre que trop. Je tiens loyalement le ser-



même pas l'idée de l
ges. Fanny me mo
parlant de « sa susc
arraché, de ma préte
de l'infidélité bien r
détestais. Dans ma pe
reuse d'apprendre qu
s'éloignait d'elle, co
temps, s'était éloigné
des actions de grâce ;
tais contre une sourd
vement offensé, des
avaient, à mes yeux, t
la jalousie. C'était à er

LXVI

De nouveaux soupçons me vinrent à l'esprit. Ils étaient mille fois plus cruels que tous ceux qui, précédemment, m'avaient fait souffrir. Mais cette fois il ne me fut pas facile de les accepter docilement. La méfiance venait de se glisser dans mon cœur comme une vipère, et le germe du poison qu'elle y avait déposé circulait dans toutes mes veines. Ma jalousie plus ardente, en se réveillant, se transforma. La seule excuse qui pouvait un peu l'apaiser était à jamais anéantie. Ce n'était plus de partage maintenant, mais de la plus lâche trahison que j'accusais ma maîtresse. A tout prix alors, je résolus d'éclaircir mes doutes. Je ne dis rien à Fanny, je ne parus soupçonner rien. Mon visage mentit comme ma parole. Comédien parfait, j'affectai la plus grande liberté d'esprit, pendant que la mort habitait mon cœur.

Pour la première fois de ma vie, j'agis en homme. Je fis par moi-même et par moi seul tout ce qu'il fallait pour découvrir la vérité. J'achetai, sous un nom supposé, la maison de campagne contiguë à celle de Fanny. Je m'y installai secrètement. Tout le jour, tapi derrière mes volets, j'écoutais les moindres bruits qui montaient de la maison voisine, et je regardais tous les êtres qui franchissaient le seuil de sa porte, comme si je me fusse attendu à voir quelque étranger venir me dérober la femme qui était mon bonheur. La nuit, je me glissais à travers la clôture d'arbustes qui séparait nos deux parcs et j'errais sous les fenêtres de Fanny, comme un voleur qui étudie la demeure où il a résolu de s'introduire. J'appris ainsi à connaître toutes les habitudes de la famille que j'espionnais. Les heures du lever, des repas, du coucher, me devinrent familières. Je voyais le matin les domestiques ouvrir les portes et les fenêtres, et j'entendais le bruit des meubles dérangés pour approprier les chambres et le salon. Vers huit heures, le maître descendait fumer dans le parc, où il retrouvait ses enfants. A neuf heures Fanny paraissait enfin en négligé de campagne. Elle faisait quelques

tours de promenade avec eux. A onze heures tintait la cloche du déjeuner. A midi le coupé attendait à la porte. Le mari sortait et ne rentrait plus qu'à sept heures pour dîner. Souvent, pendant l'après-midi, je voyais ma maîtresse, assise au pied d'un arbre énorme qui couvrait d'ombre une grande place, causer avec ses enfants, lire ou s'occuper à quelque travail d'aiguille. Elle recevait de nombreuses visites. De trois à six heures, quand le temps était beau, ce n'était, autour de la pelouse, qu'une longue file d'équipages dont les chevaux piaffaient dans le sable, à l'ombre des arbres, en secouant leur mors, pendant que des groupes de jeunes femmes et de cavaliers, assis sur des chaises de bambou, causaient, riaient et buvaient des boissons à la glace. Tout ce monde partait vers le soir, les hommes caracolant aux portières ou réunis derrière les voitures, fumant des cigares et s'acheminant au petit pas. Fanny faisait les honneurs de chez elle avec une grâce charmante ; elle changeait souvent de toilette, et je voyais bien, de ma fenêtre, que les femmes surtout s'occupaient fort de ses délicieux ajustements. Pour elle, elle n'y prenait pas garde, comme si elle eût toujours été parée sans s'en



rentrait.

Les jours où F
Paris, elle montait
mari. — Lequel de
— me demandai-je
par la traverse, pour
et là, j'étais toujou
qu'elle était souci
chez moi comme ch
faisais épier tous le
lait jamais qu'au cl
Quelquefois il y pas
librement avec ses a
trer très-prodigue en
parfaitement heureu
quiétude ne le tour
avait de beaux enfant
Que lui manquait-il ?

jours, voyant que mon espionnage ne m'apprenait rien, je me lassai d'un aussi futile espionnage. A peine avais-je acquis le droit de supposer que Fanny tenait sa parole parce que son mari, tout en se promenant avec elle, paraissait exclusivement occupé de ses enfants. La fréquence des visites qu'elle recevait, d'ailleurs, m'empêchait de la voir livrée à elle-même, autant que je l'eusse voulu. Je résolus de m'introduire dans sa maison, sans qu'elle le sût. Elle était devenue avec moi d'une froideur inquiétante. Elle était distraite. Souvent, avec une insupportable émotion, je la voyais de loin, lorsqu'elle se croyait seule, se laisser tomber sur un banc et cacher sous son mouchoir son visage baigné de larmes. En huit jours mes soupçons avaient centuplé.



Ce fut par une b
exécution l'horrible
vait décider de ma
qu'il était, mais il
les étoiles répandai
ciel. J'ouvris la de
étage de ma mais
Fanny ; j'assujettis
j'enjambai la rampe
du balcon de la ma
pied sur la dalle du
jambai la barre d'ap
D'abord je restai

de la maison. En me baissant sur les genoux, je m'aperçus d'abord que cette fenêtre n'était pas complétement fermée. Les bords des deux vantaux posés l'un sur l'autre se touchaient, mais laissaient passer entre eux un mince filet de jour. Deux rideaux de mousseline blanche, tendus devant les vitres, me laissaient voir toute la chambre à travers une teinte laiteuse et douce qui estompait un peu les objets.

Je me rappelle tout encore. Au fond de la chambre il y avait un grand lit ouvert surmonté d'une couronne d'ébène sculptée d'où pendaient des rideaux d'étoffe brune qui se détachaient sur la blancheur des draps. Devant le lit, un tapis étroit; à droite, une commode; près de la cheminée, un large siége de cuir à dossier très-élevé. Que sais-je? Je crois qu'il y avait encore d'autres meubles, mais je ne les regardai pas.

Je ne vis d'abord personne dans la chambre. Une grosse lampe de cuivre, coiffée de son abat-jour vert, l'éclairait inégalement, rabattant la clarté sur le parquet et laissant le plafond dans l'obscurité. Le lit se trouvait ainsi coupé dans le sens de sa longueur par la zone de lumière. Comme je me penchais sur la vitre

pour voir s'il était occupé, une ombre passant lentement entre la lampe et la fenêtre se projeta sur les rideaux blancs. Mon cœur battit plus fort. Je m'aplatis au ras de la dalle en me reculant un peu.

Je le reconnus. C'était lui; je le vois encore. Le vent tiède de la nuit d'août soupirait autour de moi dans les feuillages; un oiseau chantait dans un buisson; des odeurs de baume montaient du sol: mais je ne voyais, je ne devinais, je ne sentais que lui. Tendant le cou pour appliquer mon œil dans l'entre-bâillement de la fenêtre, je le regardais avec une muette stupeur, comme s'il eût été extraordinaire pour moi de le voir debout dans une chambre de sa maison. Il avait les pieds nus dans de larges sandales de maroquin jaune; un pantalon de flanelle blanche très-lâche était sanglé sur ses reins. Le buste découvert, le col rabattu, les manches de sa chemise roulées jusqu'aux coudes, il allait et venait par la chambre, fumant un cigare, remontant sa montre, se regardant au miroir et s'étirant les bras. Il s'assit enfin sur le grand siége de cuir, croisa sa jambe sur son genou, et, la balançant un peu, laissa tomber sa sandale.

Longuement je le regardai. Il méditait. De ma place je voyais parfaitement la plante de son pied nu relevé à la hauteur de mon œil, et son bras musculeux étendu sur le bras du siége de cuir. L'autre bras allait et venait de son genou vers son visage pendant qu'il portait à ses lèvres le cigare dont l'odorante fumée s'exhalait vers moi.

Tout à coup il tourna la tête vers une porte placée au pied du lit que je n'avais pas vue encore. Cette porte s'était ouverte, et, dans l'encadrement obscur qu'elle découpa au fond de la chambre, je vis, en doutant de ma raison, une forme vague éclairée de face par un bougeoir qu'elle tenait à la main.

Puissances du ciel ! c'était elle ! Dieu bon ! Tu ne me foudroyas pas au moment où je l'aperçus. Elle entra lentement, posa son bougeoir allumé sur la commode, et, traversant toute la pièce dans le sens de sa longueur, elle se dirigea vers lui qui la regardait tranquillement et ne se levait pas.

Elle était à demi vêtue de ce nonchalant costume que je lui avais vu quelquefois porter le matin, lorsqu'elle faisait avec ses enfants un tour de parc en sortant du lit. C'était une robe



rondes et s'affaiss
touffes sur sa nuq
son air éternel de
Mais que venait-
à cette heure? qui
le souvenir de son a
nue sur le seuil? E
pas se douter qu'e
que, par le monde,
elle, à l'exception
devant elle, avec u
gardait.

Une lueur d'espoi
ce ne fut qu'une lue
et sur mes mains, pc
nissait la vitre, je
comme si la dalle e

un dernier coup de cognée. Cependant j'entendis des paroles, et, réunissant toutes mes forces, je me relevai sur les genoux et sur les poings.

Alors je vis qu'elle allait et venait lentement par la chambre comme une personne qui se sent chez elle. Elle touchait vaguement, d'un air distrait, aux objets déposés sur les meubles, ainsi qu'elle avait fait souvent chez moi. Son mari la regardait toujours. Ils causaient, mais j'étais trop ému pour entendre rien qu'un léger murmure. Elle tournait autour de lui, calme et perfide, avec ses yeux doux et bleus, son air de simplicité vague. Par moments, elle souriait à demi d'un sourire pâle. Cela me parut quelque chose de forcé que ce sourire qui détendait ses lèvres et n'éclairait pas son regard. Elle n'était ni soucieuse, ni rêveuse, ni émue. Elle était parfaitement à son aise, naturelle encore et toujours tranquille. Elle savait si bien que ce qu'il y avait de plus attractif en elle, c'était son irritante tranquillité.

A son tour, son mari se mit à sourire. Je vis ses dents blanches briller. Il paraissait se défendre avec bonhomie contre une accusation qu'elle énonçait, non pas avec colère, mais



regard s'alluma
passait encore de
pied nu de sa ro
posa le pied à te
tirant tranquilleme
résistât, il la fit as
C'est alors que j
mes joues, sur ma
cieusement les lar
vaient retenir mes
tout enfin; je voyai
ne voulusse pas voi
pas un rêve, quoiq
puis pas exprimer c
meilleur de moi-mê
sait de mal de regar
rais s'abandonner

comme la pureté de son profil, comme l'expression de ses yeux bleus. Pour lui, la retenant de son bras coudé sur sa taille, il caressait nonchalamment sa joue de sa main libre. Enfin elle posa son bras ployé sur son épaule et se tourna paresseusement vers lui. Je la vis alors par derrière; ses cheveux roulaient sur son dos, et sa robe s'étalait sur le parquet avec une impudeur splendide. O l'exécrable créature, pleine de grâce et d'abandon, qui s'affaissait sur cette épaule virile!

— Cela n'est pas possible! criait ma conscience; — cela ne sera pas! — Mais, approchant sa bouche épaisse de sa joue pure, l'autre l'embrassa, et, tout bas, lui dit quelques mots à l'oreille. Elle fit non, sans rougir, plusieurs fois, de la tête. Il insista en souriant, par politesse. Et elle, en résistant, peu à peu elle s'abandonnait! Cruelle femme! comme elle prolongeait mon supplice! Leur débat muet dura quelque temps. Je ne sais comment il se fit que sa ceinture se dénoua soudain et roula dans les plis de sa robe. Je pleurais toujours. Elle se leva enfin; cette femme de rayons et de fleurs, et, d'un seul mouvement des bras et des épaules, elle fit glisser sa robe à terre sur ses pieds. Je



fois je l'avais vue]
joues avec mes oı
l'avait suivie.

Et pas d'arme su
tement l'égorger, la
dans les entrailles
Tout son sang n'eû
abominable torture
qui voit le lion pos
m'étais dressé sur
fenêtre, et, les ong
la face en sueur, a
hoquets, avec des tı
dans la chambre san
rible. Et je criais : -
soit pas ! je ne le ve
cillant, furieux, hors

nais enfin à voir. J'essayai d'avancer; je ne le pouvais plus; quelque chose de puissant qui voulait me punir m'avait cloué les talons sur la dalle, et cela me faisait éclater de rire. Horreur! moi qui assistais à cela, comme si j'étais devenu fou, j'y prenais un plaisir sans nom dans les langues humaines. J'essayai encore d'avancer, car j'avais entendu des soupirs, et je voulais savoir de laquelle de ces bouches ils s'exhalaient. D'un prodigieux effort de tous mes muscles, je parvins à détacher mon épaule de la muraille et je fis encore un pas; mais tout mon sang refluant soudain dans mon cœur gonflé, je perdis l'équilibre et je tombai comme une masse sur le balcon.



Quand je revins à
et fermée. Je prome
sans pouvoir les fa
balcon dans sa lo
tout était fermé, to
me tenait. A tout p
femme que j'exécrai
sens, avec mon âme
comment pénétrer j
par les deux mains
tomber dans le jard
de la maison, pesant
les forcer; mais j'éta

nous, ne s'est pas écroulé! — Tout à coup, je me relevai, et, sans plus penser à rien, je m'élançai à travers la nuit, rapide, comme si j'avais eu des assassins sur ma trace. Je parcourus tout le parc; je franchis la clôture, je coupai la route, j'entrai dans les champs, et, tout droit, toujours courant, tête nue, pleurant et parlant tout seül, je m'élançai comme un malheureux daim qui traîne après soi la meute féroce attachée par les crocs à ses flancs.

Où j'allais? je ne le savais pas. Je fuyais ce spectacle. Je me sauvais à toutes jambes, le plus loin possible, pour ne plus voir l'image affreuse qui était restée dans mes yeux. Trahi! trahi! criais-je à perte d'haleine pour m'exciter à courir. Je tombais dans des trous. Je me relevais meurtri, couvert de sueur et de fange, et me remettais en route, au hasard, dans une obscurité effrayante. Je me lançais à corps perdu dans les haies d'épines; j'y laissais des lambeaux de mes vêtements et je passais. Des branches invisibles m'arrêtaient soudain en me frappant la poitrine; des broussailles me fouettaient la face et les épaules; je m'arrêtais en pleurant; puis je continuais à marcher vite. C'est ainsi que je traversai les rues désertes des



eût été entraîn
ronde immense
je courais encoı
encore. — O ma
savais combien
Tout à coup
l'eau. Devant n
noir qui glissait
de droite à gaucl
chuchotements.
reflet d'argent sı
blait un énorme
m'engloutir. Une
vançai en trébuc
nappes d'eau du
de marcher. Une
Je regardai le ciel

autour de mes pieds tremblants. Enfin ne pouvant plus attendre, abîmé d'émotion et de fatigue, en murmurant un nom, en sanglotant comme une femme, je m'affaissai sur moi-même et roulai dans l'eau qui courait vite en clapotant, dans sa marche obscure.

LXIX

Après cela, je ne sais plus ce qui se passa. Un froid horrible m'avait englouti. Des sifflements déchiraient mes oreilles. J'étouffais. Plusieurs fois je me dressai sur les genoux, emporté toujours par le poids des eaux. Enfin j'oubliai tout; je crus mourir.

Quand je me retrouvai vivant, j'étais dans mon lit, la tête en feu. J'ouvris des yeux hagards. Tous mes membres tremblaient. Une fièvre horrible me secouait le corps, de la nuque jusqu'aux orteils. Auprès de moi, deux amis me regardaient. Je parlai. Ils hochèrent la tête. Un homme vint et me toucha le bras. Il haussa les épaules et partit. Je me remis à trembler dans mes draps. Cela dura plusieurs jours.

J'appris depuis que des pêcheurs m'avaient

vu gisant le matin, au bord de la Seine, les pieds dans l'eau, la tête renversée dans la vase, évanoui. Ils me fouillèrent, trouvèrent une lettre dans mon portefeuille et me ramenèrent chez moi, à Paris. En route j'avais le délire. On me crut fou. Je l'étais.

Cependant Fanny, qui ne savait rien et s'étonnait de ne pas me voir, vint un matin; mais mon valet, en pleurant, l'arrêta sur le seuil, et lui conta ce qu'il savait. — Il a voulu se noyer — lui dit-il, — et maintenant il est fou. — Mais elle ne voulut pas croire au suicide et supplia pour entrer. Ce jour-là, une fatigue sans nom, qui ressemble à celle des cadavres abattus dans leurs cercueils, me tenait cloué sur le dos, les bras étendus, les yeux ouverts. Tout à coup, j'aperçus, dans l'encadrement de la porte qui s'ouvrait au pied de mon lit, une forme humaine qui se tenait debout et n'osait pas avancer. Je ne sus d'abord quelle femme c'était qui venait ainsi me voir, — moi moribond, — parée d'étoffes d'été si élégantes et si fraîches, avec des bracelets aux bras et des fleurs à son chapeau ; et je ne compris pas pourquoi elle avait rassemblé les plis de son voile blanc sur son visage et les retenait de ses deux mains, comme

pour les empêcher de s'écarter. Mes amis s'étaient levés et se tenaient au fond de la chambre, afin de respecter, autant qu'il était possible, un secret qui ne voulait pas être pénétré. La femme cependant s'avança vers moi et j'entendis les froissements de sa robe. Elle se pencha sur mon lit, et, des deux mains, souleva son voile. Cela me rafraîchit l'âme de voir se pencher ainsi sur ma face ce frais visage pétri de grâces et comme parfumé de santé. — Fanny! — m'écriai-je tout à coup, en levant les deux bras. Elle s'affaissa en sanglotant sur ma poitrine. Mais la mémoire m'était revenue avec la connaissance, et, la frappant au front de mes poings fermés, je la détachai de moi en m'écriant comme un furieux : — Va-t'en d'ici! — Elle crut que j'étais fou encore et se détourna en pleurant; mais, retrouvant un reste de force dans ma colère, je la frappai encore à l'épaule, et, m'élançant de mon lit, je m'abattis sur elle et roulai à terre à ses pieds.



LXX

Quand la raison me revint, je suppliai mes gardiens à mains jointes de ne plus laisser pénétrer cette femme chez moi. Mais ne pouvant rien soupçonner de ce qui était arrivé, et croyant toujours à ma folie, elle revint tous les jours, — on me l'a dit depuis, — et tous les jours, en se tordant les mains, elle demandait à me voir. — Le médecin l'a défendu — répondait mon valet inflexible. Alors elle offrait de l'or et des bijoux. Mais quand elle avait enfin compris que sa vue pouvait me tuer, elle s'en allait en priant Dieu de me guérir et lui offrait sa vie en échange de la mienne. Je ne savais rien de cela alors. Les jours se passaient, et, pour mon malheur, grâce aux bons soins dont j'étais entouré, peu à peu la vie affluait en moi, chassant la fièvre.

LXXI

Au bout de six semaines j'étais en pleine convalescence. Déjà mes amis m'avaient quitté. Plusieurs fois mon valet me demanda si je voulais enfin recevoir cette personne qui paraissait tant m'aimer et dont la vue, un jour, m'avait fait tant de mal. Mais, toujours en secouant la tête je m'écriais : — Je te chasse, si tu la laisses pénétrer ici. — Cependant, peu à peu, le désir de la voir une fois encore s'installa en moi et devint enfin un irrésistible besoin. Je fis causer mon serviteur inquiet, qui ne comprenait rien à ma froideur. Il m'apprit tout ce que j'ignorais encore : elle venait chaque jour, et il ne savait plus que lui dire pour l'empêcher d'entrer. — Si elle vient aujourd'hui, — murmurai-je tout à coup, en rougissant, — je la recevrai.

Je me sentais ému comme si quelque funeste

espérance voulait essayer de renaître en moi. Abattu par la maladie, je ne conservais presque plus de colère, mais une douleur intense m'avait envahi, et je croyais, — tant j'éprouvais de dégoût de tout! — que je ne pourrais plus vivre. Je ne songeais à la nuit horrible où la trahison s'était levée devant moi que comme à un mauvais rêve. J'aimais toujours et je méprisais en même temps la femme gracieuse et perfide dont l'image ne me quittait pas. J'attendais quelque chose de confus qui devait tout terminer.

Enfoncé dans un grand fauteuil, auprès de ma fenêtre, les yeux fermés, je commençais à repasser dans mon esprit ce que je voulais dire à l'infidèle, lorsque je me sentis prendre la main, et des pleurs avec des baisers sur ma main se mêlèrent. J'ouvris les yeux. A genoux, à mes pieds, pâle, mais belle encore, trop belle! elle se tenait, me regardant avec une éloquente tendresse. Un parfum montait d'elle à moi. Nous ne parlions pas. Je me mis à pleurer.

Elle se leva, m'entourant maternellement la tête de ses deux bras nus et m'embrassant le front et les cheveux. Je me laissai faire, parce

qu'il me semblait doux de recevoir ces caresses que j'avais le droit de recevoir tant que je n'aurais pas parlé. C'est pourquoi je ne parlais pas. Enfin, comme je pleurais toujours et ne l'embrassais pas, elle me dit : — Ton amour s'en est-il allé, Roger?

— Pas encore, — répondis-je en me cachant le visage des deux mains. Mais elle ne comprit pas et se tint debout devant moi, inquiète.

Je la regardai. J'étais surpris. — Je t'en supplie, Fanny, dis-moi que c'est un rêve, ou que je suis fou. Dis-moi que je ne dois pas te haïr, car cela me fait trop de mal.

Elle ne rougit pas. Elle ne pâlit pas. Vraie comme la lumière, se croyant peut-être elle-même, elle me caressa doucement; elle semblait étonnée.

Mais, réunissant toutes mes forces, je soulevai sa taille charmante dans mes bras et la fis asseoir en face de moi. — Je sais tout, — lui dis-je.

— Quoi? Que sais-tu?

— J'ai tout vu.

— Mais quoi?

— Pourquoi m'as-tu trahi? — m'écriai-je; — tu n'as pas cédé, car ce n'est pas lui qui est

allé à toi, mais toi à lui; c'est toi qui, changeant bassement de rôle, es allée chez lui pour le séduire.

Elle ne pâlit pas encore, et voulut parler. Mais la tenant sous mon regard, sans colère, froid comme l'acier, je continuai : — Faut-il te dire tout? Je me méfiais de toi. J'achetai la maison qui touche à la tienne, à Chaville...

Ici elle pâlit, et dit : — Eh bien?

— Une nuit, nuit horrible! il y avait déjà quinze jours que vainement je t'épiais. Au risque de ma vie, je parvins à m'introduire sur le balcon de ta maison. Je ne sais l'heure qu'il était. A genoux, derrière la vitre de la chambre de ton mari, je le vis. Je voyais tout, comme je te vois. Il était seul. Tu entras...

— Cela n'est pas! — s'écria-t-elle en blêmissant plus affreusement encore. Elle avait l'air d'une morte assise sur une chaise, en face de moi.

— Faut-il continuer? — ajoutai-je. — Tu portais une robe de cachemire bleu. Tu avais les cheveux défaits, et l'on voyait briller la peau blanche de ta poitrine. Tes pieds jouaient dans tes mules de satin et de dentelles. Tes bras étaient nus. Tranquille comme toujours, même

au moment où tu te parjures, tu ne maudis pas celui que tu venais assouvir, car tu as deux cœurs. Oh ! Fanny ! tu aimes deux hommes, moi et lui.

Elle secoua la tête rapidement, et d'une voix basse : — Cela n'est pas ! cela n'est pas ! Tu ne me connais pas !

— Faut-il continuer? — ajoutai-je. — Tu lui reprochas sa trahison, qui est très-réelle. Il se défendit en souriant. Tu passas cent fois devant lui, car tu voulais le fasciner, sans qu'il s'en doutât, avec ton air de pudeur. Et tu réussis parfaitement, car il t'attira sur son cœur, et comme tu ne pensais pas à moi qui agonisais en assistant à cela, tu te laissas aller sur ses genoux...

— Assez ! — cria-t-elle. Puis elle resta muette, à me regarder. Elle paraissait horriblement souffrir, mais elle ne pleurait pas. Ses prunelles se dilataient affreusement et ses lèvres sèches frémissaient. Je baissai les yeux par pitié pour elle. J'ajoutai cependant : — Sache que je suis resté là, moi qui t'adorais, et il paraît que la honte et la douleur ne tuent pas, car j'ai tout vu, et je ne suis pas mort.

Comme deux statues qui se font pendant aux

deux bords des tombes, nous étions immobiles à nous regarder. Enfin elle dit : — Je dois vous faire horreur?

— Oui.

Elle se tordit les mains. Elle se leva. Elle tendit les mains au ciel. Enfin elle se jeta sur moi, comme sur une proie, et me serrant dans ses bras, à m'étouffer, affaissée sur mes genoux, contre ma poitrine, elle chercha mes lèvres et dit : — Eh bien! je t'adore toujours!

Mais, en me relevant, je la rejetai à terre, et elle y resta. Abîmée sur mes pieds, comme la Madeleine, les cheveux défaits, les bras noués autour de mes genoux, avec une abondance de larmes, elle criait : — Grâce! Pardon! Je n'avais pas la tête à moi! J'étais folle! mais je t'aime toujours! Aie pitié de moi! — Et elle me promit de se soumettre à tout ce que j'exigerais. Elle-même, elle proposa de fuir. — Tue-moi plutôt que de me repousser. Écrase-moi sous tes pieds. J'ai eu tort, mais ne me chasse pas. Je t'aime. Tu me déchires le cœur.

Je la relevai et la fis asseoir. Elle avait honte maintenant et se cachait le visage, mais je me sentais sans pitié. Ma fureur s'était allumée au récit que j'avais fait de mon supplice. Je la

laissai donc là, cette femme dont la superbe m'avait si longtemps imposé. Elle voulait cependant me violenter, et tendait les deux bras vers moi; mais, d'un geste, je les lui rejetais sur la face. — Sache que je t'exècre et que je t'adore, — lui disais-je. — C'est là mon châtiment, car j'ai pris la femme d'un autre et je mérite d'être puni. Tu n'es plus rien pour moi qu'une souillure. Tu es une idole abattue dans la fange. Je t'ai vue, toi si pudique d'attitude, avec ton visage céleste et tes yeux d'enfant; je t'ai vue, grotesque et hideuse, te tordre et crier comme la louve sous les morsures du chien; tais-toi! tu as fait pis que les créatures auxquelles cet homme affreux te compare : elles ne mentent pas, celles-là!

— Mais il est mon mari! — dit-elle.

— N'as-tu pas de conscience? Réponds avec franchise, s'il est vrai que tu sois un être intelligent et qu'une pensée ait dirigé ton action funeste. Qui te forçait à l'aller trouver?

Elle fit un immense effort, et, d'une voix saccadée, répondit : — Je voyais qu'il se détachait de moi. Je n'ai pas d'amour pour lui puisque je t'aime, mais je tiens à lui. N'est-ce pas naturel? Partagée entre le désir de con-

server son affection et la crainte d'être obligée de lui montrer une affection semblable, je veux le retenir lorsqu'il s'éloigne, et, quand il se rapproche, j'essaye en vain de lui échapper. J'ai cédé au devoir. Je craignais qu'il me quittât. La pensée de mes enfants abandonnés avec moi m'a rendue folle. Pardonne-moi. Cette femme qu'il a connue à Londres est la cause de tout. J'ai besoin de calme, ménage-moi. J'ai eu tort, car je t'aime, mais je ne suis qu'une femme. Et tu ne connais pas les femmes. Tu ne sais pas ce qu'il y a souvent d'honnêteté dans leurs trahisons.

— Et ton serment? — m'écriai-je.

De nouveau elle se tordit les mains.

— Tu mens quand tu dis que tu as cédé à ton devoir. Tu n'as cédé qu'à l'orgueil. Cela te chagrinait de te voir quittée par cet homme que tu n'aimes pas, qui ne t'aime pas, qui t'opprime, qui te méprise et t'insulte. N'as-tu pas cédé aussi à la soif d'un abominable plaisir? Je te dis que j'ai tout entendu.

En ce moment nous nous regardâmes. Elle devint pourpre, voulut fuir, revint vers moi et retomba sur les genoux : — Si tu savais combien je me déteste! Je voudrais arracher mon

cœur de mon corps. Mon cœur est pur. Il m'eût toujours suffi de te voir, de t'écouter, de te sentir auprès de moi. C'est parce que je t'aime, que tu es le seul être qui ne soit pas un homme pour moi. Je n'aime, au monde, rien que toi. Tu es ma vie.

— Tu m'aimes! — m'écriai-je avec rage. — Mais comment m'aimes-tu? Au-dessus de moi, dans ton cœur si pur, il y a les vaines considérations du monde, des raisons de société, de plates habitudes; il y a ton mari. Ne parle pas de tes enfants! D'ailleurs qu'est-ce qu'un amour qui ne connaît pas la vertu des sacrifices? qui recule devant quoi que ce soit? qui est limité? qui a des bornes? qui n'est pas un abandon absolu de la personne, de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de tous ses devoirs, de toutes ses vertus? Se perdre pour l'être qu'on aime, détruire l'honneur et la sécurité de son avenir, aller, pour lui, jusqu'au crime, et se torturer l'esprit à chercher des preuves plus hautes encore, n'est-ce pas la plus radieuse attestation de la passion exclusive, intolérante et superbe? L'amour, tu ne t'en es jamais doutée, ne songe à rien et ne se réserve rien en dehors de lui-même. Renégat sublime, il marche sur

les choses les plus saintes, puisant dans le bonheur qu'il invente et qu'il donne la justification de son impassibilité. Mais toi! femme des dévouements mesquins, des vertus étroites, des devoirs pâles, tu traites tout cela de folie. C'est trop haut pour toi; tu n'y peux rien voir. Ce que tu aimes au-dessus de tout, c'est ta maison, c'est ton bien-être, c'est le luxe qui t'environne; c'est la fausse estime du monde, qui ne se soucie pas plus de toi que de personne; ce sont les plus banales des relations: un tas de choses imbéciles! Tu m'aimes, dis-tu? Mais supporterais-tu l'abandon du monde? Je t'ai offert toute ma fortune; avec bonheur, de moi-même, je t'aurais tout donné; pour toi j'aurais volé les pauvres. Eh bien, accepterais-tu la moindre gêne pour me rendre heureux? N'outrage donc plus l'amour, cette passion souveraine qui ne veut pas qu'une autre voix que la sienne murmure autour de son trône. Parce que tu t'es donnée, tu crois aimer? Va, j'ai tout vu, te dis-je. Tu étais avec lui comme avec moi. Il ne t'a pas plus coûté de passer de mes bras dans les siens que d'une robe dans une autre.

Elle se leva enfin désespérée et voulut par-

tir. Mais je la retins, la poussai au fond de la chambre, et, m'adossant contre la porte, les bras croisés : — Tu entendras tout! — m'écriai-je. Et alors je me mis à haleter ; et, ne trouvant plus rien à lui dire, je la menaçai des poings, en trépignant et en criant; et elle me regardait de côté avec une indicible terreur. Enfin, les paroles, une fois de plus, jaillirent de ma bouche : — Jamais je n'ai cru en toi. Je sentais si bien que tu me trompais, qu'à mon tour, — malheureux que je suis! — j'ai voulu souiller notre amour. Apprends-le donc si tu ne t'en es pas doutée ; moi qui t'adorais, je t'ai trompée avec les plus viles des femmes.

Mais elle ne me crut pas, et, attribuant sans doute ce que je lui disais à l'impuissance de la fureur, elle fit un geste de dénégation superbe. Écrasé de douleur, malgré moi, ma voix se fit alors douce et suppliante ; toute ma colère tomba sous le poids de la pitié. — Sache donc, — murmurai-je en joignant les mains, — que je t'aimais à la fois comme une mère, comme une femme et comme un enfant. Toute la piété, le respect, la tendresse qui peuvent se résumer en amour dans un cœur ; toutes ces choses délicieuses, trop touchantes pour n'être pas di-

vines, je les éprouvais pour toi, depuis le premier jour où je te vis passer dans ta grâce, dans ton calme suave, dans ta beauté. Apprends que je t'adorais pieusement; que je ne songeais qu'à toi; que tu habitais en moi comme une seconde âme; que je souffrais plus de tes maux que des miens; que, pour t'ôter un doute de l'esprit, j'aurais en riant donné ma vie que je n'aimais que parce qu'elle te causait quelque plaisir. Vois, je pleure. De toi, j'aimais tout : tes enfants, ta mère, ta maison, tes gens; les écarts irritants de ton caractère, tes dentelles et tes robes. Je crois que je l'aimais aussi, *lui*, parce que son image, dans mon esprit, se mêlait sans cesse à la tienne. Jamais je n'aimai ma mère comme toi. Je l'aurais abandonnée pour toi, avec tout ce que je vénère. Tu étais mon espoir éternel, mon plus doux bien, la parfaite image des choses pures...

— Grâce! — fit-elle en retombant à genoux.

— Eh bien, Fanny, tu as pourtant marché sur ce respect, sur cet amour incomparable. Tu as marché sur mon cœur...

— Grâce! — fit-elle encore.

— Comme le bœuf impassible qui écrase

sous son sabot les premières fleurs des champs, tu as écrasé mon être. Et maintenant comme un malheureux qui ne peut plus aimer personne, comme un vieux qui a vu mourir autour de soi tous les siens, je ne sens plus devant moi d'avenir. Tout est flétri, tout est pourri dans mon cœur. Je suis vieux! j'ai cent ans! je vais mourir! je suis un sépulcre! Tu sais bien cependant que je suis tout seul sur la terre...

— Grâce! Pitié! — criait-elle, en se tordant sur les meubles et se frappant la tête aux murs. — Ne me dis pas que tu es malheureux!

— Oh! malheureux! Ce ne serait pas assez dire. La parole n'a pas de mot pour désigner ce que je suis. Ingrate! Ce n'était pas assez de me prendre ma pensée, mon cœur, ma vie; il te fallait prendre aussi ce que j'aime le plus au monde: toi! et plus que toi! l'estime de ta personne.

— Pitié! pitié! — criait-elle encore.

— Tu as assassiné ma jeunesse. Eh bien, puisses-tu ne jamais éprouver ce que j'éprouve: je t'adore, et tu me fais horreur! —

Disant cela, je voulus la frapper et l'embrasser en même temps; mais je roulai à terre, et,

la nuit venue, quand je rouvris les yeux et que je la cherchai à tâtons par la chambre silencieuse, je ne la trouvai plus.





Le lendemain, j
de vengeance. J'é[
rénité cruelle qui s
J'étais satisfait enf
dans ses mains l'i[
qu'il a puni.

En portant ma p
toyais pas. Je prév
teté, toutes les lass
tence. — Elle souffr
haïra. Réenchaînée
elle essayera de le

luttes, les mêmes tromperies, les mêmes tortures. Tant qu'elle vivra, elle poursuivra fatalement sa chimère. L'idéal de l'amour qui l'entraîne ne s'effacera même pas dans les neiges de l'âge; et quand les rides viendront lui prouver que rien ici-bas n'est immuable, elle continuera à évoquer le fantôme d'une passion qui a été et restera son supplice. Elle s'isolera du monde, comme ces soldats blasés au feu de vingt batailles. Comme eux, détachée de tout, rassasiée de tout, dans le poëme secret de ses souvenirs, elle puisera les émotions d'une vie nouvelle. Ses enfants, qu'elle adore, ne la consoleront pas. Peut-être la mépriseront-ils?... Condamnée à aimer pour elle-même, jamais elle ne pourra contenter elle-même ni personne. Impuissante pour le bien, la vaine recherche du bien sera son martyre éternel. Il lui manquera toujours un vice pour être heureuse; pour rendre heureux, il lui manquera toujours une vertu. Elle a trop de cœur et pas assez de courage.

Ainsi, je jugeais enfin à distance cette femme que je connaissais maintenant, aux dépens de mon bonheur. Je ne puis dire que je la plaignais. Quoique je me sentisse abîmé de fatigue,

j'étais sourdement trop irrité encore. Comme si des années et des années avaient interposé entre nous leurs épaisses barrières, je me sentais séparé d'elle, mais elle existait encore pour moi.

Son souvenir, comme un fer brûlant, m'avait marqué. Forçat de l'amour, je ne pouvais effacer la marque de feu appliquée sur mon cœur.

LXXIII

Mais si je ne m'apitoyais pas sur elle en la jugeant, il ne m'était pas possible de reporter ma pensée sur moi-même sans souffrir dans toutes les fibres de mon être. Tout ce qu'il y avait en moi d'amour, d'affection filiale, de pieuse tendresse, de respect, s'exhalait de moi comme des fumées et se dissolvait en larmes que je buvais, — âpre liqueur, — sur la croix où le sort impitoyable m'avait cloué. Cet amour se débattait comme un jeune enfant robuste qui a goûté la vie et ne veut pas mourir. Cette affection filiale que, naturellement, je lui avais donnée, à cause de la différence de nos âges; cette pieuse tendresse qu'elle m'inspirait comme une chose douce; ce respect enfin qui était pour elle comme un encens agréable; tout cela, — ce qu'il y avait de meilleur en moi, — se

fondait dans mon cœur et se dégageait lente ment avec des caresses d'effluves et de parfums Comme un voyageur surpris au réveil dans le steppes immenses de l'Asie, par un brouillar flottant au ras de terre, je me sentais vacille dans mes résolutions, dans ma prudence, dan mon courage. Tout se mouvait lentement au tour de moi, en s'écartant avec des forme confuses; tout fuyait : souvenirs charmants vœux superflus, tendres souhaits, regrets désirs; tout s'enfonçait dans les lointains d mes rêves, en silence, et m'abandonnait, seul au milieu d'un grand espace. Et, de ce tour billon nuageux des sensations, des volontés des habitudes; de ces oscillations insaisissable de peines, de plaisirs et d'espérances, prolongées à l'extrême limite où portait ma vue s'échappait enfin un long fantôme qui mon tait, montait jusqu'au ciel, tristement enve loppé d'un linceul pâle. Ce fantôme, je le re connus à la désolation empreinte sur sa fac morne, à l'apathie de son attitude, à son mu tisme, au sourire amer qui voltigeait sur se lèvres décolorées. Hélas! une fois déjà je l'a vais vu grandir devant moi, et je m'étais sent frissonner avec lui dans les voiles de son suaire.



J'avais vingt ans ; je venais de perdre ma mère, et, de sa tombe fraîchement remuée, s'exhalait et m'engouffrait dans ses bras la glaciale SOLITUDE...

Je pleurais. Autour de moi tout me parlait d'elle. J'oubliais tout le mal qu'elle m'avait fait. Elle avait laissé mille traces, elle était présente encore dans cette chambre que je disposais avec amour autrefois pour la recevoir. Sous ce plafond qui avait abrité sa tête; sur ces tapis que, si souvent, elle avait foulés ; entre ces meubles qu'elle avait effleurés de sa robe, elle m'apparaissait encore, placide et consolante. Ici, m'ouvrait ses bras de velours le fauteuil où si souvent elle s'était assise ; là, conservait la molle empreinte de sa chaussure élégante le coussin sur lequel elle posait ses pieds ; là, desséchées, dans leurs vases de Chine, s'effeuillaient tristement les fleurs qu'elle aimait ; là, se balançaient les rideaux que, du bout de son doigt craintif, tant de fois elle avait soulevés ; là, se mouvait encore le balancier de la pendule dont elle ne détachait pas les yeux ; là, son voile ; ici ses lettres, doux reflets d'elle-même ; là, son peigne embaumé du parfum de ses cheveux ; et là enfin, froid et fermé comme une

tombe, se dressait le lit où, si souvent nous avions pleuré. Tout, maintenant, me revenait à flots dans la mémoire; tout ce que nous avions dit, tout ce que nous avions pensé, tout ce que nous avions espéré.. Comme une musique lointaine qu'apporte la brise des mers, j'entendais dans mon oreille chanter ses paroles; comme les émanations des fleurs que la rosée des nuits dégage, je sentais dans mes narines l'odeur de sa peau ambrée; comme le souffle du printemps, passaient sur mes lèvres les effluves de ses baisers. Ma main, qu'elle avait touchée, brûlait; mon front, qu'elle avait si souvent enfoui dans son sein, brûlait; mes yeux qu'elle avait adorés, ma bouche qu'elle avait pressée, ma poitrine qu'elle avait doublé de sa poitrine, brûlaient. Oh! que je prenais de plaisir à toucher ses lettres, à sourire à son portrait! Il me semblait que je l'attendais encore; que tout cela n'était pas arrivé, et qu'elle allait me revenir, comme aux premiers jours, s'abattre sur mon épaule, peureuse comme une biche des bois, et m'embaumer la face de sa fraîcheur, ses deux bras liés à mon cou. Mais, en même temps, je sentais quelque chose de vague qui se détachait de moi avec des soupirs et des sanglots;

un chagrin immense m'emplissait; une lassitude sans nom paralysait toutes mes pensées. Rêveur comme on l'est au lit des morts, je me disais : Tout est fini ! et nous ne nous reverrons jamais, nous qui nous sommes aimés !.....



J'étais tellement
blir. En ne songean
me ressaisissait. N
mémoire, je m'enf
quement, sans reg
un incendiaire qui
de malédiction jail
mées par sa main cr
j'allais, pour partir
sonnais de mon cour
compagnait, et souv
Souvenir et moi nou
Un jour, fatigué
quittai les chemins

mis le pied dans un désert. Là, je résolus d'en finir.

Mais je ne voulus pas qu'il fût dit que je m'étais tué sans réflexion, comme un fou, ou comme un enfant que la lutte décourage. Je m'établis donc ici pour lutter contre moi-même, pour me désespérer moi-même, pour apprendre si la guérison peut m'être apportée par un hôte moins banal que la Mort. Je me suis donné un an pour vivre d'une vie différente, isolée, méditative, austère. Je ne suis résolu à rien, qu'à attendre jusqu'au bout. Parfois, en me détestant, j'espère encore. Je compte sur je ne sais quoi. J'aime, plus que jamais, cette femme dont l'amour m'a conduit ici. Je ne la méprise plus. Je l'absous. Je sens que j'eusse peut-être fait de même, à sa place, et j'affirme que celles qui eussent agi différemment, à sa place, valent moins qu'elle. Parfois aussi je l'exècre, et je m'en veux de ne l'avoir pas étouffée. Ainsi je vais incessamment d'un extrême d'amour et de pitié à un extrême de fureur et de haine. Oh ! quel supplice que d'aimer !

Mon âme, cependant, est à bout de forces. Mon cœur ne bat plus. Aujourd'hui surtout que je viens de retracer pour moi-même, le

drame de ma vie, j'éprouve l'horrible tentation de le compléter par un sanglant épilogue.

Mais pourquoi plutôt ici que là-bas, auprès d'elle? Parce qu'il me reste encore la pudeur d'une jalousie farouche qui ne veut pas être pleurée. Comme la bête fauve qui, se sentant blessée à mort, cherche une caverne pour y exhaler en paix son dernier souffle et cacher ses os, si je dois mourir, je veux que ce soit dans un désert, loin de celle que j'ai trop aimée.

FIN.

Janvier 1858

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LES

JEUNES-FRANCE.

LES

JEUNES-FRANCE

ROMANS GOGUENARDS

PAR

THEOPHILE GAUTIER

SOUS LA TABLE
ONUPHRIUS — DANIEL JOVARD
CELLE-CI ET CELLE-LA
ELIAS WILDMANSTADIUS
LE BOL DE PUNCH

BRUXELLES
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1867





PREFACE

> Pierrot. — Je te dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose; et si ce n'était pas toujours la même chose, je ne te dirais pas toujours la même chose.
>
> *Le Festin de Pierre.*

Ceci, en vérité, mon cher monsieur ou ma belle dame, n'est autre chose qu'une préface, et une préface fort longue: je n'ai pas la moindre envie de vous le dissimuler ou de vous en demander pardon. Je ne sais si vous avez la fatuité de ne pas lire les préfaces; mais j'aime à supposer le contraire, pour l'honneur de votre esprit et de votre jugement. Je prétends même que vous me remerciez de vous en avoir fait une; elle vous dispense de deux ou trois contes plus ou moins fantastiques, que vous eussiez eus sans cela, et vous conviendrez, si récalcitrants que vous soyez, que ce n'est pas une mince obligation que vous m'en devez avoir. J'espère que celle-ci tiendra la moitié du volume : j'aurais bien voulu qu'elle le remplît tout

entier, mais mon éditeur m'a dit qu'on était encore dans l'habitude de mettre quelque chose après, pour avoir le prétexte de faire une table. C'est une mauvaise habitude; on en reviendra. Qu'est-ce qui empêche de mettre la préface et la table côte à côte, sans le remplissage obligé de roman ou de contes? Il me semble que tout lecteur un peu imaginatif supposerait aisément le milieu, à l'aide du commencement et de la fin; sa fiction vaudrait probablement mieux que la réalité, et d'ailleurs il est plus agréable de faire un roman que de le lire.

Moi, pour mon compte, et je prétends vous convertir à mon système, je ne lis que les préfaces et les tables, les dictionnaires et les catalogues. C'est une précieuse économie de temps et de fatigue : tout est là, les mots et les idées. La préface, c'est le germe; la table, c'est le fruit : je saute comme inutiles tous les feuillets intermédiaires. Qu'y verrais-je? des phrases et des formes; que m'importe! Aussi, depuis deux ans que j'ai fait cette précieuse découverte, je suis devenu d'une érudition effroyable : je ferais honte à Cluverius, à Saumaise, à dom Calmet, à dom Sanchez et à tous les dom bénédictins du monde; je disserterais, comme Pic de la Mirandole, *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Citez-moi quelque chose que je ne sache pas, je vous en défie; et, pour peu que vous usiez de ma méthode, vous arriverez au même résultat que moi.

Il en est des livres comme des femmes : les uns ont

des préfaces, les autres n'en ont pas ; les unes se rendent tout de suite, les autres font une longue résistance; mais tout finit toujours de même... par la fin. Cela est triste et banal; cependant que diriez-vous d'une femme qui irait se jeter tout d'abord à votre tête?

Pourquoi voulez-vous donc qu'un livre soit plus effronté qu'une femme, et qu'il se livre à vous sans préliminaire? Il est vrai que la fille que vous louez six francs n'y fait pas tant de façons, et vous avez acheté le livre vingt sous de plus que la fille. Il est à vous, vous pouvez en user et en abuser ; vous n'accorderez pas même à sa virginité le quart d'heure de grâce, vous le touchez, vous le maniez, vous le traînez de votre table à votre lit, vous rompez sa robe d'innocence, vous déchirez ses pages : pauvre livre !

La préface, c'est la pudeur du livre, c'est sa rougeur, ce sont les demi-aveux, les soupirs étouffés, les coquettes agaceries, c'est tout le charme ; c'est la jeune fille qui reste longtemps à dénouer sa ceinture et à délacer son corset, avant d'entrer au lit où son amoureux l'attend.

Quel est le stupide, quel est l'homme assez peu voluptueux pour lui dire : Dépêche-toi !

D'autant que le corset et la chemise dissimulent souvent une épaule convexe et une gorge concave, d'autant que la préface cache souvent derrière elle un livre grêle et chétif.

O lecteurs du siècle ! ardélions inoccupés qui vivez

en courant et prenez à peine le temps de mourir, plaignez-vous donc des préfaces qui contiennent un volume en quelques pages, et qui vous épargnent la peine de parcourir une longue enfilade de chapitres pour arriver à l'idée de l'auteur. La préface de l'auteur, c'est le post-scriptum d'une lettre de femme, sa pensée la plus chère : vous pouvez ne pas lire le reste.

Pourtant, n'allez pas inférer de ce que je viens de dire qu'il y ait une idée dans celle-ci ; je serais désespéré de vous induire en erreur. Je vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré (y-a-t-il encore quelque chose de sacré?), je vous jure sur mon âme, à laquelle je ne crois guère ; sur ma mère, à laquelle je crois un peu plus, qu'il n'y a réellement pas plus d'idée dans ma préface que dans un livre quelconque de M. Ballanche; qu'il n'y a ni mythe, ni allégorie, que je n'y fonde pas de religion nouvelle, que ce n'est pas une poétique ni quoi que ce soit qui tende à quelque chose : je n'y fais même pas l'apologie de mon ouvrage. Vous voyez bien que ma préface ne ressemble en rien à ses sœurs les autres préfaces.

Seulement je profite de l'occasion pour causer avec vous; je fais comme ces bavards impitoyables qui vous prennent par un bouton de votre habit, monsieur; par le bout de votre gant blanc, madame, et vous acculent dans un coin du salon pour se dégorger de toutes les balivernes qu'ils ont amassées pendant un quart d'heure de silence. En honneur, ce n'est pas pour autre chose. Je n'ai pas grand'chose à faire, ni

vous non plus, je pense. Je m'en vais donc me raconter à vous de point en point, et vous faire moi-même ma biographie : il n'y aura pas plus de mensonges que dans tout autre... ni moins.

Avant de vous dire ma vie, vous me permettrez d'abord de vous toucher quelque chose des motifs qui m'ont porté à faire noires trois ou quatre cents pages blanches qui ne l'ont pas mérité.

Je suis un homme d'esprit, et j'ai pour amis des gens qui ont tous infiniment d'esprit, autant d'esprit que M. Loève-Veimars. Tous ces gens-là ont fait un livre ou même en ont fait deux : il y en a un qui est coupable de trois. Moi, jusqu'à ce jour, je m'étais conservé vierge de toute abomination écrite ou imprimée, et chacun était libre de me croire autant de talent qu'il lui plaisait. Je jouissais dans un certain monde d'une assez honnête gloire inédite. J'étais célèbre depuis la cheminée jusqu'au paravent; je faisais un grand bruit dans quelques pieds carrés.

Alors, quelques officieux sont venus, qui m'ont dit : Il faut faire un livre. Je l'ai fait, mais sans prétention aucune, je vous prie de le croire, comme une chose qui ne mérite pas la peine qu'on s'en défende, comme on demande la croix d'honneur pour ne pas être ridicule, pour être comme tout le monde. Il est indécent aujourd'hui de ne pas avoir fait un livre, un livre de contes tout au moins : j'aimerais autant me présenter dans un salon sans culotte que sans livre. Il est juste de dire que j'avais déjà fait un volume de vers, mais

cela ne compte pas : c'est un volume de prose de moins, voilà tout. Ne me méprisez donc pas parce que j'ai fait des contes; j'ai pris ce parti, parce que c'est ce qu'il y a de moins littéraire au monde : à ma place, vous eussiez agi de même, pour avoir le repos. Maintenant que me voilà suffisamment compromis, et que j'ai perdu ma virginale réputation, j'espère que que mes bons amis me laisseront tranquille.

Je vous le proteste ici, afin que vous le sachiez, je hais de tout mon cœur ce qui ressemble, de près ou de loin, à un livre : je ne conçois pas à quoi cela sert.

Les gros Plutarques in-folio, témoin celui de Chrysale, ont une utilité évidente : ils servent à mettre en presse, à défaut de rabats, puisqu'on n'en porte plus, les gravures chiffonnées et qui ont pris un mauvais pli; on peut encore les employer à exhausser les petits enfants qui ne sont pas de taille à manger à table. Quant à nos in-octavo, je veux que le Diable m'emporte si l'on peut en tirer parti et si je conçois pourquoi on les fait.

Il a pourtant été un temps où je ne pensais pas ainsi. Je vénérais le livre comme un dieu; je croyais implicitement à tout ce qui était imprimé; je croyais à tout, aux épitaphes des cimetières, aux éloges des gazettes, à la vertu des femmes. O temps d'innocence et de candeur!

Je m'amusais comme une portière à lire les *Mystères d'Udolphe*, le *Château des Pyrénées*, ou tout autre roman d'Anne Radcliffe; j'avais du plaisir à avoir

peur, et je pensais, avec Grey, que le paradis, c'était un roman devant un bon feu.

Que n'ai-je pas lu! J'ai épuisé tous les cabinets du quartier. Que d'amants malheureux, que de femmes persécutées m'ont passé devant les yeux! que de souterrains n'ai-je pas parcourus! Aussi je suis devenu d'une si merveilleuse sagacité, que, dès la première syllabe d'un roman, je sais déjà la fin.

On aura beau dire, *Notre-Dame de Paris* ne vaut pas le *Château des Pyrénées*.

La belle dame élégante que vous avez maintenant, vous, jeune fashionable blasé, ne vaut pas la femme de chambre de votre mère, qui vous a eu il y a dix ans, vous, écolier naïf et tremblant, pauvre chérubin plus timide que celui de Beaumarchais, qui n'osiez pas oser, même avec la fille du jardinier.

Le seul plaisir qu'un livre me procure encore, c'est le frisson du couteau d'ivoire dans ses pages non coupées : c'est une virginité comme une autre, et cela est toujours agréable à prendre. Le bruit des feuilles tombant l'une sur l'autre invite immanquablement au sommeil, et le sommeil est, après la mort, la meilleure chose de la vie.

Je vous ai promis de vous conter mon histoire; ce sera bientôt fait. J'ai été nourri par ma mère, et sevré à quinze mois; puis j'ai eu un accessit de je ne sais quoi en rhétorique : voilà les événements les plus marquants de ma vie. Je n'ai pas fait un seul voyage : je n'ai vu la mer que dans les marines de Vernet; je

ne connais d'autres montagnes que Montmartre. Je n'ai jamais vu se lever le soleil ; je ne suis pas en état de distinguer le blé de l'avoine. Quoique né sur les frontières d'Espagne, je suis un Parisien complet, badaud, flâneur, s'étonnant de tout, et ne se croyant plus en Europe dès qu'il a passé la barrière. Les arbres des Tuileries et des boulevards sont mes forêts; la Seine, mon Océan. Du reste, je vous avouerai franchement que je me soucie assez peu de tout cela; je préfère le tableau à l'objet qu'il représente, et je serais bien capable de m'écrier, comme madame de Staël devant le lac de Genève : Oh! le ruisseau de la rue Saint-Honoré !

Je ne comprends pas quel plaisir champêtre peut valoir celui de regarder les caricatures au vitrage de Martinet ou de Susse, et je ne trouve pas le soleil de beaucoup supérieur au gaz. Une fois, quelques-uns de mes amis sont venus me chercher, et m'ont emmené, avec leurs maîtresses, je ne sais où, sur les limites du monde, comme j'imagine, car nous restâmes trois heures en voiture. On dîna sur l'herbe : ces dames et ces messieurs eurent l'air d'y prendre un grand plaisir; quant à moi, je me souhaitais ailleurs. Des faucheux avec leurs pattes grêles arpentaient sans façon les assiettes, les mouches tombaient dans nos verres, les chenilles nous grimpaient aux jambes. Je touchai par mégarde je ne sais quelles herbes : c'étaient des orties, il me vint des cloches ; je manquai me casser le cou en sautant un fossé ; j'eus le lendemain

une belle et bonne courbature : cela s'appelle une partie de plaisir!

Je déteste la campagne : toujours des arbres, de la terre, du gazon! Qu'est-ce que cela me fait? C'est très-pittoresque, d'accord, mais c'est ennuyeux à crever.

Le murmure des ruisseaux, le ramage des oiseaux, et tout l'orchestre de l'églogue et de l'idylle ne me font aucun plaisir; je dirais volontiers, comme Debureau au rossignol : Tais-toi, vilaine bête!

Ma vie a été la plus commune et la plus bourgeoise du monde : pas le plus petit évènement n'en coupe la monotonie; c'est au point que je ne sais jamais l'année, le mois, le jour ni l'heure. En effet, qu'importe? 1833 ne sera-t-il pas semblable à 1832? hier n'a-t-il pas été comme est aujourd'hui, et comme sera demain? Qu'il soit matin ou soir, n'est-ce pas la même chose? Manger, boire, dormir; dormir, boire, manger; aller de son fauteuil à son lit, de son lit à son fauteuil, sans souvenir de la veille, sans projet pour demain; vivre à l'heure, à la minute, à la seconde, cramponné au moment comme un vieillard qui n'a plus qu'un moment : voilà où j'en suis arrivé, et j'ai vingt ans! Pourtant j'ai un cœur et des passions, j'ai de l'imagination autant et plus qu'un autre, peut-être. Mais, que voulez-vous! je n'ai pas assez d'énergie pour secouer cela ; comme tout vieux garçon, j'ai chez moi une servante-maîtresse qui me domine, et fait de moi ce qu'elle veut : c'est l'Habitude.

L'Habitude qui vous tient au cachot, dans une chambre ouverte, qui vous fait manger quand vous n'avez pas faim, qui vous éveille quand vous avez encore sommeil, qui tire, comme avec un fil, votre bras et votre jambe, qui fait mouvoir sous vous vos pieds malgré vous, qui vous traîne avec les cheveux dans un endroit où vous vous ennuyez mortellement, qui vous remet entre les doigts le livre que vous savez par cœur.

Je n'ai jamais tué de sergent de ville, je n'ai jamais eu affaire aux gendarmes et aux gardes municipaux, je n'ai pas été à Sainte-Pélagie, je ne me suis jamais suicidé par désespoir d'amour ou toute autre raison, je n'ai signé aucune protestation, je n'ai eu ni duels ni maîtresses.

J'ai bien eu quelquefois un tiers ou un quart de femme, comme l'on a un tiers ou un quart de vaudeville, mais cela ne compte pas, et ne vaut pas la peine d'être mentionné.

Je n'ai chez moi ni pipe, ni poignard, ni quoi que ce soit qui ait du caractère.

Je suis le personnage du monde le plus uni et le moins remarquable; je n'ai rien d'artiste dans mon galbe, rien d'artiste dans ma mise : il est impossible d'être plus bourgeois que je ne le suis. Vous m'avez vu cent fois, et ne me reconnaîtriez pas.

Mon mérite littéraire est très-mince, et je suis trop paresseux pour le faire valoir. Je n'ai pas ajouté à mon prénom une désinence en *us*, je n'ai pas échangé mon

nom de tailleur et de bottier contre un nom moyen âge et sonore. Ni mes vers, ni ma prose, ni moi, n'avons un seul poil de barbe. Aussi beaucoup de gens ne veulent-ils pas croire que je suis réellement un génie, à me voir si bénin, si paterne, si peu insolent, si comme le premier venu, comme vous ou tout autre. Je ne tutoie et n'appelle par son nom de baptême aucun des illustres du jour, je n'ai aucune pièce refusée ou tombée à aucun théâtre, je n'ai encore ruiné aucun libraire. Vous voyez que ma modestie est fondée, et que je n'ai pas de quoi faire le fier. Aucun journal, en parlant pour la première fois de moi, ne m'a désigné, ainsi qu'il se pratique, le célèbre M. un tel. Je pourrais mourir demain que, excepté ma mère qui pleurerait, il ne resterait aucune trace de mon passage sur la terre. Mon épitaphe serait bientôt faite : Né — mort.

Je ne suis rien, je ne fais rien; je ne vis pas, je végète; je ne suis pas un homme, je suis une huître.

J'ai en horreur la locomotion, et j'ai bien souvent porté envie au crapaud, qui reste des années entières sous le même pavé, les pattes collées à son ventre, ses grands yeux d'or immobiles, enfoncé dans je ne sais quelles rêveries de crapaud qui doivent bien avoir leur charme, et dont il devrait bien nous faire un livre.

Je partage l'avis des Orientaux : il faut être chien ou Français pour courir les rues quand on peut rester assis bien à son aise chez soi. N'était la circoncision,

je me ferais Turc : je serais, certes, un excellent pacha. Par vingt-cinq degrés de chaleur, je suis capable de porter autant de caftans, de châles et de fourrures qu'Ali, ou Rhegleb, ou tout autre. Les pachas aiment les tigres, moi j'aime les chats : les chats sont les tigres des pauvres diables.

Hormis les chats, je n'aime rien, je n'ai envie de rien ; je n'ai qu'un sentiment et qu'une idée, c'est que j'ai froid et que je m'ennuie.

Aussi je me chauffe à me géographier les jambes, je brûle mes pantoufles, mes volets sont doubles, mes rideaux doubles, mes portes rembourrées. Ma chambre est un four, je cuis ; mais, malheureusement, il est plus difficile de se préserver de l'ennui que du froid.

Quoi faire? Rêver? On ne peut toujours rêver. Lire? J'ai dit que je savais tout. Quoi donc?

Je n'ai jamais pu apprendre à jouer aux cartes ni aux dames, et encore moins aux échecs ; je n'ai pu m'élever à la hauteur du casse-tête chinois ; c'est pourquoi, n'étant bon à rien, je me suis mis à faire des vers. Je n'ai guère eu plus de plaisir à les aligner que vous à les lire... si vous les avez lus.

Je vous jure, en tous cas, que c'est un piètre divertissement, et que vous feriez bien d'en chercher un autre.

On m'a dit plusieurs fois qu'il faudrait faire quelque chose, penser à mon avenir. Le mot n'est-il pas ridicule dans notre bouche, à nous qui ne sommes

pas sûrs d'une heure? Qu'il faudrait prendre un état, ne fût-ce que pour avoir un titre et une étiquette, comme un bocal d'apothicaire. Que je ne pouvais pas n'être rien, que cela ne s'était jamais vu; que ceux qui n'étaient rien, en effet, cherchaient à se souffler eux-mêmes et à se faire quelque chose. A quoi j'ai répondu que cela serait rare et curieux de pouvoir et ne pas vouloir, et de fermer la porte au nez de la Fortune qui viendrait y frapper d'elle-même.

Pour céder à de fréquentes importunités, j'ai suivi une grande quantité de représentations de *l'Auberge des Adrets,* pour me choisir un état parmi ceux que se donnent chaque soir Frédérick et Serres : dans leur nomenclature variée, je n'ai rien trouvé qui me convînt. Nourrisseur de vers à soie, philhellène, fabricant de seringues à musique, professeur de philosophie, chef suprême de la religion saint-simonienne, répétiteur des chiens savants pour les langues mortes, tous ces états-là réclament des connaissances spécial· que je n'ai pas, et que je suis incapable d'acquérir. Ainsi, n'étant bon à rien, pas même à être dieu, je fais des préfaces et des contes fantastiques; cela n'est pas si bien que rien, mais c'est presque aussi bien, et c'est quasi synonyme.

Je ne sais pas si cela vient de mon caractère, qui tourne un peu à l'hypocondrie, ou de ma position dans le monde, mais je n'ai jamais pu croire et m'intéresser sérieusement à quelque chose, et je pourrais retourner à mon usage le vers de Térence :

des coulisses barb
rieux machiniste d
pêcher de voir les
d'araignées de ce th
les hommes qui se
que comme les cor
Seigneur, et couper
minables monologu

Quant à mes opi
plus grande simplici
sur le renversement
dynastie, je suis arri

Qu'est-ce qu'une r
des coups de fusils d
de carreaux ; il n'y
trouvent du profit. I
qui restent dessus me
vient là plus belle le
fait pousser d'excellen

ment au trône et s'asseoit dans la place vide. Et l'on n'en continue pas moins d'avoir la peste, de payer ses dettes, d'aller voir des opéras-comiques, sous celui-là comme sous l'autre. C'était bien la peine de remuer tant d'honnêtes pavés qui n'en pouvaient mais !

Quant à mon opinion sur l'art, je pense que c'est une jonglerie pure, et je suis parfaitement de l'avis d'Arnal : « Cela s'appelle des artistes ! Ces baladins sont-ils fiers ! » En fait d'artistes, je n'estime que les acrobates. Il faut véritablement dix fois plus d'art pour danser sur la corde lâche que pour faire cent poëmes épiques et vingt charretées de tragédies en cinq actes et en vers.

Quant à ce qui est de la morale, rien ne m'a paru plus insignifiant que les vices de l'homme, si ce n'est la vertu de la femme.

Lecteur, vous me savez maintenant sur le bout du doigt.

Voilà ce que je suis, ou plutôt ce que j'étais il y a trois mois, car je suis fort changé depuis quelque temps.

Deux ou trois de mes camarades, voyant que je devenais tout à fait ours et maniaque, se sont emparés de moi et se sont mis à me former : ils ont fait de moi un Jeune-France accompli. J'ai un pseudonyme très long et une moustache fort courte; j'ai une raie dans

les cheveux, à la Raphaël. Mon tailleur m'a fait un gilet... délirant. Je parle art pendant beaucoup de temps sans ravaler ma salive, et j'appelle bourgeois tous ceux qui ont un col de chemise. Le cigare ne me fait plus tousser ni pleurer, et je commence à fumer dans une pipe, assez crânement et sans trop vomir. Avant-hier, je me suis grisé d'une manière tout à fait byronnienne; j'en ai encore mal à la tête : de plus, j'ai fait acquisition d'une mignonne petite dague en acier de Toscane, pas plus longue qu'un aiguillon de guêpe, avec quoi je trouerai tout doucettement votre peau blanchette, ma belle dame, dans les accès de jalousie italienne que j'aurai quand vous serez ma maîtresse, ce qui arrivera indubitablement bientôt. On m'a présenté dans plusieurs salons, par-devant plusieurs coteries, depuis le bleu de ciel le plus clair jusqu'à l'indigo le plus foncé. Là, j'ai entendu infiniment de cinquièmes actes, et encore plus d'élégies sur le malheur d'être abandonné par son ou ses amants. J'en ai moi-même récité un nombre incalculable. Je me culotte, comme disent mes dignes amis, et il paraît que je deviens un homme à la mode. Mes deux cornacs prétendent même que j'ai eu plusieurs bonnes fortunes : soit, puisqu'on est convenu d'appeler cela ainsi.

Comme je suis naturellement olivâtre et fort pâle, les dames me trouvent d'un satanique et d'un désillusionné adorable; les petites filles se disent entre elles que je dois avoir beaucoup souffert du cœur : du cœur, peu, mais de l'estomac, passablement.

Je suis décidé à exploiter cette bonne opinion qu'on a de moi. Je veux être le personnage cumulatif de toutes les variétés de don Juan, comme Bonaparte l'a été de tous les conquérants.

Les trois mille noms charmants seront dépassés de beaucoup. Le don Juan de Molière n'est qu'un Céladon auprès de moi; celui de Byron un misérable cokney; le Zaffye d'Eugène Sue est innocent comme une rosière. J'ai préparé, pour y inscrire mes triomphes, un livre blanc beaucoup plus gros que celui de Joconde et du prince lombard; j'ai fait emplette de quelques rames de papier à lettres, azuré, de bâtons de cire rose et aventurine, pour répondre aux billets doux qu'on m'écrira. Je n'ai pas oublié une échelle de soie : l'échelle de soie est de première importance, car je n'entrerai plus maintenant dans les maisons que par les fenêtres.

Personne ne me résistera : j'aurai mille scélératesses charmantes et inédites, mille roueries si machiavéliques, je serai si fatal et si vague, j'aurai l'air si ange déchu, si volcan, si échevelé, qu'il n'y aura pas moyen de ne pas se rendre. Votre femme elle-même, mon cher lecteur, votre maîtresse, si vous avez l'une ou l'autre, ou même les deux, ne pourront s'empêcher de dire, en joignant les mains : Pauvre jeune homme!

Que je sois damné si, dans six mois, je ne suis pas le fat le plus intolérable qu'il y ait d'ici à bien loin.

Il ne me manque vraiment que d'être bâtard pour que je sois parfait. Au diable les vers, au diable la

prose! je suis un viveur maintenant, je ne suis plus l'hypocondre qui, en fourgonnant son feu entre ses deux chats, faisait un tas de sottes rêvasseries à propos de tout et de rien. Avant qu'il soit longtemps, je prétends me faire un matelas de toutes les boucles blondes ou brunes dont mes beautés m'auront fait le sacrifice. Vous verrez, vous verrez! D'un amour à l'autre, je vous écrirai, pour me reposer, de belles histoires adultérines, de beaux drames d'alcôve, auprès desquels *Antony* sera tout à fait enfantin et Florian. Pourtant je venais tout à l'heure d'envoyer les vers et la prose au diable! ce que c'est que les mauvaises habitudes : on y revient toujours. Sur ce, monsieur, je vous salue avec tout le respect que l'on doit à un honnête lecteur. Madame, je vous baise les mains, et dépose mes hommages à vos pieds.



LES JEUNES-FRANCE



LES JEUNES-FRANCE

SOUS LA TABLE

DIALOGUE BACHIQUE

SUR PLUSIEURS QUESTIONS DE HAUTE MORALE

Qu'est-ce que la vertu ? Rien, moins que rien, un mot
A rayer de la langue. Il faudrait être sot
Comme un provincial débarqué par le coche,
Pour y croire. Un filou, la main dans votre poche,
Concourra pour le prix Monthyon. Chaude encor
D'adultères baisers payés au poids de l'or,
Votre femme dira : Je suis honnête femme.
Mentez, pillez, tuez, soyez un homme infâme,
Ne croyez pas en Dieu, vous serez marguillier ;
Et, quand vous serez mort, un joyeux héritier,
Ponctuant chaque mot de larmes ridicules,
Fera, sur votre tombe, en lettres majuscules,
Écrire : Bon ami, bon père, bon époux,
Excellent citoyen, et regretté de tous.
La vertu ! c'était bon quand on était dans l'arche.
La mode en est passée, et le siècle qui marche
Laisse au bord du chemin, ainsi que des haillons,
Toutes les vieilles lois des vieilles nations.
Donc, sans nous soucier de la morale antique,
Nous tous, enfants perdus de cet âge critique,

Il pouvait bien ê
non mouchée, avai
éteint.

Mon ami Théodo
sinvolture toute bac
noblement culottée,
un caporal de la vie

De temps en tem
gravement à boire
bouche, ou se versait
ber son verre plein;
plétement ivre.

Et cela n'eût paru é
file

tambour-major et deux sonneurs, et notre ami Théodore était seul.

Je l'avoue en rougissant, il était seul, malgré le célèbre adage : Celui qui boit seul est indigne de vivre. Adage si religieusement suivi dans tout état un peu civilisé.

Il était seul, c'est-à-dire il le paraissait; car un soupir profond, parti de dessous la table, vint révéler tout à coup un compagnon chaviré, et rendre plus facile à expliquer le nombre formidable de flacons vides ou brisés qui encombraient le guéridon et la table.

Théodore laissa tomber de haut, et avec un air d'ineffable pitié, un regard incertain et hébété sur la masse informe qui se remuait dans l'ombre, et aspira bruyamment une gorgée de fumée.

— Oh! Théodore, ton chien de carreau est dur comme un cœur de femme; tends-moi la main, que je me relève et que je boive : j'ai soif.

— Si tu veux, je vais te passer ton verre, répondit Théodore, sentant dans sa conscience qu'il était au-dessus de ses forces de relever son camarade. Peut-on se soûler comme cela!... Fi, l'ivrogne! ajouta-t-il par manière de réflexion.

— Ame dénaturée, reprit avec un sérieux comique la voix d'en-bas, tu ne veux pas me relever? Mettez donc après cela des lampions sur la tête aux gens, de peur que les voitures ne les écrasent, quand ils tombent aux coins des bornes pour avoir oublié de tremper leur vin ce jour-là : on ne m'y reprendra plus. Ingrat!

Théodore, sensiblement ému et attendri par ce touchant souvenir, se décida à tenter la périlleuse opération de remettre son ami sur sa chaise; mais le succès ne couronna

parvinrent à se
incommode, et le
Après un silenc
— Hélas! fit Ro
— Qu'as-tu, m
l'effusion caractéri
— Je suis bien
— Est-ce que ta
— Au contraire,
capable de cela; c'e
vertueuse créature q
— Voilà un singul
— On voit bien qu
maîtresse une catin.
— Singulier bonhe
— Certainement, r
prendre; tu n'as jama
entretenues, ou tout a
descendu jusqu'à l'hon
est. Par honnête

— Ce n'est pas même celle qui n'a pas d'aimant du tout.

— Humph ! fit Théodore comme un homme dont la conviction est tout à fait troublée.

— O mon ami ! j'en suis mortifié pour toi, tu es un âne, et tu ne seras probablement pas autre chose d'ici à bien longtemps.

A cet endroit de son apostrophe, Roderick fit un hoquet hasardeux, et s'interrompit un instant ; mais il reprit bientôt le fil de son discours avec une grâce toute particulière, en imitant l'accent de Frédérick dans l'*Auberge des Adrets :*

— Tu n'entends rien absolument à la triture des affaires, et tu ne possèdes pas le moindre rudiment de métaphysique ; ta philosophie est diablement en arrière, et je suis fâché de le dire, avec de belles dispositions, tu ne parviendras jamais à rien.

Théodore soupira.

— Qu'est-ce que la vertu, Théodore ?

— Que sais-je ?

— Ceci est du Montaigne, et c'est ce que tu as dit de plus raisonnable depuis que tu abuses de la langue que Dieu t'a donnée. Brutus définit la vertu un nom. En vérité, si ce n'est qu'un nom, jamais cinq lettres ne se sont donné rendez-vous dans deux misérables syllabes pour former un mot plus insignifiant. Du reste, s'il est permis à quelqu'un qui n'est pas vaudevilliste de faire un pitoyable calembour, la vertu n'est pas un nom, mais un non indéfiniment prolongé.

Théodore, effaré, souffla par ses narines comme un hippopotame, et redoubla d'attention.

Roderick continua :

— Oui, mon ami, la vertu est essentiellement négative.

Être vertueux, qu'est-ce autre chose que dire non à tout ce qui est agréable dans cette vie, qu'une lutte absurde avec les penchants et les passions naturelles, que le triomphe de l'hypocrisie et du mensonge sur la vérité? Quand les états reposaient sur des fictions, il y avait besoin de vertus fictives, sans quoi ils n'auraient pu vivre; mais, dans un siècle aussi positif, sous une monarchie constitutionnelle, entourée d'institutions républicaines, il est indécent et de mauvais ton d'être vertueux : il n'y a que les forçats qui le soient. Quant aux femmes honnêtes, la race en est perdue; elles sont toutes au Père-Lachaise ou ailleurs : les épitaphes en font foi.

— Mais il me semble que tu as dit tout à l'heure, Roderick, que ta maîtresse était vertueuse?

— Benêt! quand on dit que toutes les femmes sont des catins, il est toujours sous-entendu qu'on excepte sa mère et sa maîtresse : ainsi, ton observation n'a pas le sens commun.

— Pourtant, répliqua timidement Théodore, j'ai fait cet hiver la cour à une femme pendant quinze jours, et je ne l'ai pas eue.

—Si tu lui avais fait la cour seize jours au lieu de quinze, le résultat eût peut-être été tout différent. Tu t'es en allé au moment où elle t'allait céder par amour ou par ennui; car l'ennui est au moins de moitié dans les conquêtes que nous faisons. D'ailleurs, bien que ton gilet soit d'une coupe irréprochable, et que tu fasses siffler ta cravache assez fashionablement, tu n'es encore qu'un médiocre don Juan, et tu n'entends rien au fin des choses ; tu n'es guère capable que de faire de la corruption de seconde main ; tu entres assez effrontément dans les âmes dont la serrure est forcée,

mais tu ne sais pas forcer toi-même la serrure; il faut un voleur plus adroit que toi pour ouvrir la porte et enlever le trésor. Que ce soit avec une clef ou un rossignol que l'on l'ouvre, peu importe; mais, toi, tu n'es pas en état de trouver la clef véritable, ou d'en forger une fausse. Cette femme, dont tu me parlais, était peut-être dans ce cas. Sans doute, elle m'aurait cédé à moi ou à un autre. Ton exemple ne prouve rien; tout est relatif. Je n'ai pas voulu dire qu'une femme était catin pour tout le monde, j'ai seulement voulu dire qu'elle n'était pas vertueuse pour tout le monde, ce qui est bien différent. Une femme qui serait vertueuse pour tous et à tous les instants, serait une monstruosité : ces monstruosités-là sont rares, fort heureusemement.

— Ma tante Gryselde, interrompit Théodore, était certainement une honnête femme.

— Mon digne ami, je ne sais pas à quoi ton père et ta mère pensaient en te faisant, mais certainement ils pensaient à autre chose : ils ont manqué ta cervelle. Ta tante Gryselde, que tu cites, était bossue, rousse, borgne et brèche-dents; elle n'a pas dû être beaucoup sollicitée; ce qui ne prouve pas qu'elle n'ait sollicité elle-même, car l'âne regimbe, et la chair est plus éloquente que l'esprit.

— Tu es donc matérialiste, ô Roderick ?

— Je le suis, tous les hommes d'esprit le sont; c'est plus sûr. Tu devrais bien l'être aussi, car il est bien évident qu'il existe cent et quelques livres de chair qu'on nomme Théodore, et l'existence de son esprit est au moins problématique, à entendre la sotte conversation que nous menons ensemble.

Je ne veux pas faire ici du Byron, cela est aussi usé que

du Florian; mais tu me permettras de te faire part de quelques réflexions : y a-t-il dans le monde une femme qui n'ait jamais failli, je ne dis pas en action, il y en a, mais en pensée? je ne le crois pas. Tu vas me trouver singulier, mais je veux être coupé par rouelles comme une betterave, si je n'aimerais pas mieux une femme qui aurait failli corporellement qu'une qui aurait failli spirituellement. L'une a ses sens pour excuse, l'autre n'en a pas; en un mot, j'épouserais plus volontiers une fille qui aurait été violée qu'une qui aurait résisté à un amant aimé. Je préfère, tout matérialiste que je suis, la virginité de l'âme à celle du corps. A bien fouiller la vertu des femmes, il ne reste à l'analyse que des vices, l'orgueil et la peur. Quelle est la femme qui, sûre du secret, aura la force de résister? aucune; c'est ce qui explique pourquoi les prêtres avaient tant de femmes autrefois. Quelle est la femme qui, arrivée au bout de sa carrière, ne se soit pas repentie d'avoir été vertueuse? quelle est la femme qui n'a pas souhaité d'être homme?

Il y a des femmes qui restent vertueuses pour se donner le plaisir de déchirer celles qui ne le sont pas; celles-ci par la crainte qu'elles ont de celles-là; d'autres par nonchalance ou faute d'occasions; d'autres enfin par impuissance ou froideur naturelle, parce qu'elles n'ont ni cœur, ni entrailles, parce qu'elles ne sentent ni ne comprennent rien : ce sont les pires de toutes et les plus communes.

Au fond, il n'y a guère que le moyen de corruption qui varie; elles sont toutes corruptibles. Une cède parce que son orgueil est flatté, parce que vous êtes pair de France, que vous êtes duc, que vous avez une célébrité quelconque; une parce qu'elle aime les parures, les diamants et

les plumes; l'autre, pour tout autre motif, pour avoir quelqu'un à qui parler, à qui donner le bras ; c'est un grand hasard quand il y en a une qui cède par amour : ce sont là les vertueuses, à mon sens.

Celle qui tient encore à cent mille francs, céderait à deux cents. Il y a là-dessus un trait historique d'un courtisan à une reine que je ne vous dirai pas, car vous le savez comme moi, et qui est d'une grande vérité. Il n'y a pas de différence de la femme qui se livre pour un million à la fille qui se prostitue pour cent sous.

Cette femme est vertueuse, c'est bien, je veux le croire ; qui vous dit qu'il faut lui en avoir d'obligation ? Un coup de sonnette, une porte ouverte brusquement, sont peut-être la seule cause de cette vertu intacte dont elle fait tant d'étalage.

Un bon verrou bien tiré, et une porte dérobée en cas d'accident, il n'y a pas de vertu avec cela.

Et puis, chaque femme comme chaque homme a son idéal ; on meurt quelquefois en le cherchant. Un an de vie de plus, on l'aurait trouvé ; alors, dites-moi, que serait devenue la vertu ?

Quelquefois on le rencontre, on l'épouse : ceci est légal, il n'y a rien à dire, mais ce n'est qu'une heureuse position, et cette femme favorisée du sort, placée autrement, eût sans aucun doute agi différemment. Chaque âme, chaque corps a son pôle où il tend à travers tout comme la boussole au nord ; il ne faut pas faire rebrousser l'aiguille. La femme que j'assiégerais deux ans sans succès, se livrerait à toi au bout d'un mois. Alors le niais repoussé va crier sur les toits qu'il a trouvé une vertu. Voilà comme les réputations se font. Il a trouvé une place prise : voilà tout.

Je ne connais rien de bouffon comme les causes de plusieurs choses graves. Si l'on se rendait compte de certaines résistances désespérées, il y aurait vraiment de quoi rire.

O mon enfant! moi qui te parle en ce moment, j'ai été un soir sur le point de croire à la vertu; c'est une histoire qu'il faut que je te conte pour ton instruction particulière : ouvre donc tes oreilles, et tâche de ne pas trop dormir.

— Et en quoi consiste la vertu des hommes? dit d'un air profond Théodore, profitant de l'instant où Roderick reprenait haleine après sa longue tirade.

— La vertu des hommes n'est pas faite de la même chose; mais ce n'est pas là qu'est la question, et tu n'éviteras pas mon histoire.

Théodore baissa la tête avec résignation.

— Cordieu! la langue me pèle, dit Roderick en attirant à lui une bouteille à moitié pleine. Il en but quelques gorgées, et la passa à son camarade.

— Merci, dit son acolyte d'un air de reconnaissance bien sentie.

— Donc, c'était un soir, comme je l'ai déjà donné à en tendre. Je revenais de je ne sais où, et j'allais au mêm endroit. Je marchais machinalement les mains dans l poches, le chapeau sur l'oreille, un cigare de la Havan non, c'était un cigare turc, à la bouche, si avancé, qu me roussissait les moustaches ; j'avais, je crois, ma redi dote à brandebourgs.

— Ne pourrais-tu pas supprimer tous ces détails et v au fait? dit Théodore d'un ton désespéré.

— Non, certainement. Les détails sont tout; sans tails, il n'y a pas d'histoire. D'ailleurs, c'est de la co

locale, et cela donne de la physionomie, répondit dogmatiquement Roderick, — et un pantalon blanc à pied, poursuivit-il, reprenant sa description au point où il l'avait laissée.

— Une vraie tenue de garçon perruquier ou de souteneur de filles, grogna sourdement Théodore.

— Hein ? fit Roderick ; un hein magistral, aussi terrible que celui de mademoiselle Georges dans *Lucrèce Borgia.*

Théodore se tut.

— J'allais comptant les pavés, et je n'aurais pas levé les yeux pour l'empire de Trébizonde ; je les levai cependant pour moins. Au bord d'un pavé, j'aperçus un talon, puis, au-dessus de ce talon, une jambe assez bien faite, emprisonnée dans un bas de coton bien tiré. Quoiqu'il fût crotté, il n'y avait pas une seule mouche de boue sur le bas, ce qui me fit conclure qu'il appartenait, ainsi que la jambe, à une Parisienne de race. Par dessus le bas, il y avait une jarretière blanche et rouge, une jolie jarretière, sur ma foi ! Ici Roderick poussa un grand soupir, et s'arrêta comme n'étant pas maître de son émotion.

— Et qu'y avait-il au-dessus de la jarretière ? demanda Théodore avec une anxiété risible.

— Il y avait quelque chose apparemment, à moins que ce ne fût une jambe qui se promenât toute seule comme la jambe du mécanicien allemand.

— Et quoi encore ?

— Je ne regarde jamais les femmes passé la jarretière, répondit Roderick d'une voix flûtée. Je ne suis pas bégueule ; mais il faut des mœurs, tonnerre de Dieu ! poursuivit-il en rentrant dans son ton naturel. Je te confierai cependant que sur cette jambe il y avait une grisette.

ıı ne manquait gı
à vous rendre foı
Je pressai le p:
bottes à côté d'ell
trottait comme u
comme un compa:
qui lui barra le ŗ
— N'êtes-vous p.
selle Angelina, qui
— Non, répondit
yeux étonnés et ave
Rosette, et je ne tra
de nommer.
— Rosette, c'est u
— Un peu commı
helmine ou Fœdora.
pas la demoiselle quı
votre bonté de me lai
monsieur qui suit un
Mais, sans obtempé

avons été amies ensemble. Elle a le nez furieusement rouge pour son âge. Après tout, elle n'est pas jeune; elle dit vingt-six ans, mais elle en a bien vingt-huit ou vingt-neuf même; elle a du son plein la figure, elle veut faire la grosse, mais on sait ce que c'est; et puis ce genre qu'elle a : si ça ne fait pas pitié!

— Sais-tu, mon cher ami, que ton histoire est outrageusement ennuyeuse? interrompit Théodore; elle ne pèche pas par la nouveauté. Je pourrais t'en raconter comme cela autant qu'il y a de jours dans l'année, et puis c'est d'un Paul de Kock!

— C'est précisément ce qui en fait le mérite; maintenant, une histoire simple et qui peut arriver, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus extraordinaire? Cependant, en considération de ce que tu es ivre, et qu'un homme ivre a autant de droits aux égards qu'une femme enceinte, je consens à passer le reste de ma conversation avec Rosette, me réservant, toutefois, de te le dire plus tard. D'ailleurs, si le commencement est Paul de Kock, ce que je nierai jusqu'au fagot inclusivement, la fin est aussi satanique qu'on puisse le désirer.

— Voyons la fin.

— Tout à l'heure; si je mettais la fin au commencement, le commencement serait la fin, et on ne peut pas conter une histoire comme on lit une ligne d'hébreu, ou comme une dévote sort d'une église, à l'envers.

Bref, nous arrivâmes bras dessus, bras dessous, devant ma porte, parfaitement amis et anciennes connaissances. Je frappai : Rosette fit un petit mouvement de surprise, quand je me reculai pour la laisser entrer, puis elle entra sans trop de façons et en sautillant comme un pinson. Elle

eut seulement la précaution de me faire monter l'escalier devant elle, précaution qui indique une expérience bien éprouvée, vu ses dix-sept ans, et que je recommande fort à toutes les dames et demoiselles quelconques, qui, pour suppléer au manque de rondeur de certaines parties, portent ce que madame de Genlis appelle, tout crûment, un polisson, et que nous appelons une tournure.

Je me fis apporter une bouteille de vin d'Espagne, quelques biscuits et deux verres; car si le *in vino veritas* est applicable à l'homme, il est encore plus juste pour la femme. Je trouve que c'est une excellente méthode d'éprouver les caractères par le vin; c'est une coupelle qui ne trompe guère : je n'y manque jamais. Je ne voudrais pas prendre pour maîtresse une femme que je n'aurais pas vu soûle : avec une bouteille ou deux, on entre plus avant dans une âme que par dix ans de fréquentation. La brute apparaît alors dans toute sa candeur, le fard tombe au vice; on oublie de cacher l'ulcère sous le manteau, on jette le manteau, on ôte le corset, on ôte tout. Je ne conçois pas comment les scélérats osent boire une goutte de vin. Moi, qui suis ingrisable — notez que c'était sous la table que notre digne narrateur Roderick avançait cette audacieuse assertion — j'observe, j'anatomise, je fais de la psychologie, je promène mon scalpel à droite et à gauche, et c'est ainsi que j'ai acquis cette profonde connaissance du cœur humain que chacun admire en moi, et qui me rend supérieur à toi et à un tas d'animaux de ton espèce.

La petite s'en vint s'asseoir tout bellement sur mon genou, et becqueter dans mon verre; elle était tout à fait apprivoisée. C'était charmant! Je me souviens que nous prîmes un massepain chacun par un bout, nos bouches

avançaient l'une vers l'autre à mesure que le massepain diminuait, enfin elles se touchèrent. Ce fut un beau baiser, je te jure, un beau baiser sonore et éclatant comme les prudes n'osent pas les donner, car cela fait du bruit et l'on peut l'entendre, un bon et franc baiser français avec ce mignard clapotement de lèvres comme au temps de la Régence, et qu'on aurait bien dû restaurer plutôt que tant d'autres choses.

La petite, trouvant cela drôle, le répéta plusieurs fois, et se prit à rire de ce rire argentin et grêle particulier aux grisettes et aux grandes dames. Je lui fis boire plusieurs verres coup sur coup, et elle commença à entrer en gaieté : ses joues se rosaient comme de la tisane de Champagne, son œil s'allongeait comme une amande, sa tête se couchait sur son épaule, et elle chantonnait tout en babillant une chanson de Béranger, dont elle me battait la mesure sur les os des jambes avec ses jolis petits pieds. La trouvant à point, je commençai à lui baiser le col et les épaules : elle me laissait faire. J'ai chaud, dit-elle en passant ses mains sur son front ; et elle jeta par dessus sa tête le fichu qui gênait mes caresses. Jusque-là tout allait on ne peut mieux. Je posai mes lèvres sur sa gorge à moitié découverte : elle ne fit pas encore de résistance.

— Mais je ne vois pas trop dans tout cela quel est le motif qui a manqué te faire croire à la vertu un soir durant, ô Roderick, mon ami très-cher !

— Si tu ne m'avais interrompu, stupide béotien que tu es, tu le saurais il y a longtemps. J'essayai plus : alors ce fut un combat dont tu n'as pas d'idée ; elle me coulait entre les doigts comme une anguille, et il y avait dans sa physionomie une impression d'effroi si vraie, si énergique,

qu'il était impossible de le croire joué ; elle tournait ses yeux avec un air d'angoisse, elle se tordait les mains, et me repoussait opiniâtrément : je n'avais jamais vu une aussi vigoureuse défense.

— Où diable la vertu va-t-elle se nicher !

— Cela dura une grande heure au moins. A la fin, épuisée de fatigue, elle tomba sur le bord de mon lit. J'en eus presque pitié, et je fus tenté de la laisser ; mais, faisant réflexion que c'était d'une pitié de cette espèce que les femmes vous ont le moins d'obligation, et ne voulant pas qu'elle me prît pour un imbécile, je revins à l'assaut, et me servant d'un petit poignard que je porte toujours sur moi, je coupai le lacet de sa robe, et je parvins à l'en dépouiller. Je vis alors qu'elle manquait d'une chose indispensable.

— Peut-être, dit Théodore, n'avait-elle qu'un sein, comme la courtisane vénitienne dont parle J.-J. Rousseau ?

— Je te certifie qu'elle en avait bien deux.

— Peut-être était-elle comme la femme de Thomas Sévin, dont il est question dans Marot ?

— Aucunement : c'était une charmante et complète créature, seulement elle n'avait pas...

— Quoi donc ?

— Elle n'avait pas de chemise.

— Oh ! fit Théodore.

— Pauvre ange ! ajouta Roderick ; tu penses bien que je lui donnai de quoi en acheter.

— Voilà un drôle de dénoûment.

— La morale de celle-ci est différente de celle de la caricature de Charlet ; mais elle n'est pas à mépriser, mes beaux jeunes mélancoliques, qui faites la cour aux femmes.

O vous, qui attaquez une vertu, faites attention aux phases de la lune; tâchez de savoir s'il y a longtemps ou non que votre déesse a pris un bain; tâchez de savoir si elle n'a pas de trous à ses bas ce jour-là : cela est plus important que vous ne croyez. Si par hasard elle a remplacé sa jarretière perdue par une ficelle, je vous conseille, en ami, de vous tenir tranquille, car fussiez-vous plus gémissant que la colombe au nid, fussiez-vous Lovelace ou Richelieu, vous perdriez vos peines.

— Il me semble, Roderick, que nous devrions bien tâcher de nous remettre sur nos chaises.

— Pourquoi? restons par terre puisque nous y sommes; beaucoup de gens devraient suivre notre exemple : le monde n'en irait que mieux.

— Soit, reprit l'autre; d'ailleurs, cela est plus bachique et plus dévergondé, cela a plus de caractère. Mais il me semble que tu avais commencé une doléance sur ta maîtresse trop vertueuse, et la conversation a furieusement dérivé depuis.

— Mon ami, tu ne peux te faire une idée des tourments que j'endure, ne les ayant jamais éprouvés par toi-même. Ma maîtresse, comme j'ai dit, est la personne la plus confite en vertu qu'il y ait dans toute la chrétienté. Je ne me souviens pas de lui avoir entendu dire oui à quelque chose. Certainement, c'est une belle fille : ses cheveux sont blonds et de la plus belle nuance, elle a les yeux grands et doux, un front uni, un nez droit, sa bouche est irréprochable, ses dents sont blanches comme de la porcelaine. Mais je me suis surpris vingt fois à la souhaiter moins parfaite ou autrement; j'aurais voulu un signe, un point noir sur cette peau si claire et si fraîche, un méplat plus capri-

tâcher d'animer

Ce n'est pas qu

poir ; elle m'aime

quelque chose. Je

sûr que cela lui f

mais c'est tout, ell

ramener, elle ne s'

c'est un caractère f

ne s'émeut de rien.

aller à vivre, mais

chose de morne et d

mais ne peut prend

syrène glaciale, plus

sane, car avec elle on

tout entier, et elle ne

Mon pauvre Théo

malheureux d'aimer

sont les vices de nos

attachent à eux, car

flatter

faites ses goûts, un souper fin ajoute à l'attrait d'un rendez-vous; elle est coquette, les bijoux, les chapeaux d'Herbault, ces mille riens charmants, hochets des grands enfants, qui valent si peu et coûtent si cher, vous fournissent mille occasions de lui prouver votre amour.

Elle aime les bals, les soirées, le spectacle, la musique; bénissez le ciel! menez-la au bal, aux Italiens, à l'Opéra, partout. Vous aurez le bonheur de la voir heureuse, et c'en est un grand, un très-grand.

Quant à Georgina, elle est incapable de distinguer une truffe d'une pomme de terre, et du vin de Tokay d'avec du vin de Brie.

Elle dit que le bal la fatigue, elle n'a pas vingt ans; que les soirées l'ennuient; la musique ne lui semble que du bruit, et elle ne prend aucun intérêt au spectacle; quant à sa mise, elle est d'une rigidité de quakeresse.

— Ah çà! c'est donc une idiote que ta Georgina?

— Non, elle est ainsi; c'est un esprit droit et fin, mais sans élan, prosaïque comme la vertu, car il n'y a que le vice qui soit poétique. Supprimez l'adultère, l'inceste, le meurtre, adieu les drames, adieu les poëmes et les romans! l'histoire des gens vertueux tient une ligne, les règnes des bons rois tiennent une page.

Aussi je souffre avec elle mort et martyre. J'ai beau chercher, je ne puis trouver de point impressionnable; chez elle, rien ne répond. Je ne sais comment lui faire plaisir : elle est si froide, si prude, si chaste, si dédaigneuse et si polie en même temps! Je ne l'ai jamais vue ni rire, ni bâiller; je ne lui ai jamais entendu dire une sottise, elle n'en fait pas plus qu'elle n'en dit, elle est d'une perfection désespérante.

Si elle vous pa
vous dit vous e
avez. Une fois,
lorsqu'à l'instant
baiser d'adieu, e
doigt la dentelle
— Roderick, ne
Si jamais j'ai e
par la fenêtre, c'
belle observation.
Jamais je n'ai
l'épicer, la guetter;
nières, mais sans
me brouiller avec c
possible!
Elle vivrait bien,
J'ai cent fois résol
une espèce de motif
j'en aurais, ce serait
malheureu...

n'étais pas là pour la harceler et la tenir continuellement en haleine, la chose arriverait immanquablement avant qu'il soit peu. *Oimè povero!* Au diable les femmes!

— Moi, ma maîtresse est tout le contraire de la tienne; c'est du salpêtre, du vif-argent; elle va, elle vient, elle n'est jamais en repos et n'y laisse personne. Le vin, le jeu, la table, les chevaux, elle aime tout. Elle est brune et petite, elle mettrait un cent-suisse sur les dents; la moindre caresse la fait tomber en spasme, et elle veut qu'on la caresse toujours; elle est ardente, jalouse, impérieuse, se prend de dispute au moindre mot, et fait aller un homme comme un cheval de fiacre; et c'est ma maîtresse, à moi, le doux, le flegmatique, le posé. *Oimè povero!* Je suis aussi en droit de me plaindre que toi. Au diable les femmes!

— As-tu jamais entendu, reprit Roderick après un intervalle, le *Miserere* dans la chapelle Sixtine le jour de la Passion?

— Oui, répondit Théodore, je l'ai entendu; ces voix de soprano sont d'un effet admirable.

— Si nous changions notre voix de basse pour un contralto; que t'en semble, mon cher ami?

— Tu es ivre, Roderick! Changeons plutôt de maîtresse: à moi ta blonde, à toi ma brune.

— Tope! c'est dit.

Les deux amis se tournèrent le dos, et ronflèrent profondément.

Un mois après l'échange fait, ils se retrouvèrent sous la même table, et eurent une grande conversation qui finit comme celle-ci: *Oimè povero!* Au diable les femmes!

A dater de cette époque, ils se grisèrent tous les jours, et s'en trouvèrent on ne peut mieux.

C

LES VEXA

D'UN AD

— Kling, kling, kling
n'y serait pas? dit la jeu
Elle tira une second

un, bien lentement, comme à regret, retournant la tête pour voir si la porte fatale s'ouvrait. — Rien.

Au détour de la rue, elle aperçut de loin Onuphrius, qui marchait du côté du soleil, avec l'air le plus inoccupé du monde, s'arrêtant à chaque carreau, regardant les chiens se battre et les polissons jouer au palet, lisant les inscriptions de la muraille, épelant les enseignes, comme un homme qui a une heure devant lui et n'a aucun besoin de se presser.

Quand il fut auprès d'elle, l'ébahissement lui fit écarquiller les prunelles: il ne comptait guère la trouver là.

— Quoi! c'est vous, déjà! — Quelle heure est-il donc?

— Déjà! le mot est galant. Quant à l'heure, vous devriez la savoir, et ce n'est guère à moi à vous l'apprendre, répondit d'un ton boudeur la jeune fille, tout en prenant son bras; il est onze heures et demie.

— Impossible, fit Onuphrius. Je viens de passer devant Saint-Paul, il n'était que dix heures; il n'y a pas cinq minutes, j'en mettrais la main au feu; je parie.

— Ne mettez rien du tout et ne pariez pas, vous perdriez.

Onuphrius s'entêta; comme l'église n'était qu'à une cinquantaine de pas, Jacintha, pour le convaincre, voulut bien aller jusque-là avec lui. Onuphrius était triomphant. Quand ils furent devant le portail: — Eh bien! lui dit Jacintha.

On eût mis le soleil ou la lune en place du cadran, qu'il n'eût pas été plus stupéfait. Il était onze heures et demie passées; il tira son lorgnon, en essuya le verre avec son mouchoir, se frotta les yeux pour s'éclaircir la vue: l'aiguille aînée allait rejoindre sa petite sœur sur l'X de midi.

convenue. Onupl
née contre le mur

Au-dessus de
inconnue avait de
fait honneur à u
artiste, en voyant
difficile à imaginer
tations de Jacintha.
virils, non sans ju
avait fait cette bel
remettre à peindre,
dans l'huile, étaien
s'en servir. Il fut obl
attendant qu'ils fus
palette plusieurs ton

Autre tribulation.
elles eussent renfern
les presser, il ne pou
elles éclataient tout
crachant à

Le sang commençait à courir sous les chairs, les contours se dessinaient, les formes se modelaient, la lumière se débrouillait de l'ombre, une moitié de la toile vivait déjà.

Les yeux surtout étaient admirables; l'arc des sourcils était parfaitement bien indiqué, et se fondait moelleusement vers les tempes en tons bleuâtres et veloutés; l'ombre des cils adoucissait merveilleusement bien l'éclatante blancheur de la cornée, la prunelle regardait bien, l'iris et la pupille ne laissaient rien à désirer; il n'y manquait plus que ce petit diamant de lumière, cette paillette de jour que les peintres nomment point visuel.

Pour l'enchâsser dans son disque de jais (Jacintha avait les yeux noirs), il prit le plus fin, le plus mignon de ses pinceaux, trois poils pris à la queue d'une martre zibeline.

Il le trempa vers le sommet de sa palette dans le blanc d'argent qui s'élevait, à côté des ocres et des terres de Sienne, comme un piton couvert de neige à côté de rochers noirs.

Vous eussiez dit, à voir trembler le point brillant au bout du pinceau, une gouttelette de rosée au bout d'une aiguille; il allait le déposer sur la prunelle, quand un coup violent dans le coude fit dévier sa main, porter le point blanc dans les sourcils, et traîner le parement de son habit sur la joue encore fraîche qu'il venait de terminer. Il se détourna si brusquement à cette nouvelle catastrophe, que son escabeau roula à dix pas. Il ne vit personne. Si quelqu'un se fût trouvé là par hasard, il l'aurait certainement tué.

— C'est vraiment inconcevable! dit-il en lui-même tout troublé; Jacintha, je ne me sens pas en train; nous ne ferons plus rien aujourd'hui.

gée! et ma tante
seule, qu'est-ce q
— Tu changera
Et il l'embrassa
— Que faites-vo
— Moi, rien; e
— Je vais dîner
que vous connaisse
— J'y serai, dit
moi.

— Ne venez pas
tante est poltronne,
quelque galant chev
avant la nuit tombé
— Bon, j'y serai
Et il se penchait
jeune fille qui s'en a
parurent sous l'arcad
Avant d'aller plus
C'était un ...

lard, tandis que la bouche était à peine noircie à ses coins d'une ombre bleuâtre, et qu'un sourire jeune errait sur deux lèvres d'un rose assez vif qui contrastait étrangement avec la pâleur des joues et du reste de la physionomie.

Ainsi fait, Onuphrius ne pouvait manquer d'avoir l'air assez singulier, mais sa bizarrerie naturelle était encore augmentée par sa mise et sa coiffure. Ses cheveux, séparés sur le front comme des cheveux de femme, descendaient symétriquement le long de ses tempes jusqu'à ses épaules, sans frisure aucune, aplatis et lustrés à la mode gothique, comme on en voit aux anges de Giotto et de Cimabuë. Une ample cimarre de couleur obscure tombait à plis roides et droits autour de son corps souple et mince, d'une manière toute dantesque. Il est vrai de dire qu'il ne sortait pas encore avec ce costume ; mais c'était la hardiesse plutôt que l'envie qui lui manquait; car je n'ai pas besoin de vous le dire, Onuphrius était Jeune-France et romantique forcené.

Dans la rue, et il n'y allait pas souvent, pour ne pas être obligé de se souiller de l'ignoble accoutrement bourgeois, ses mouvements étaient heurtés, saccadés; ses gestes anguleux, comme s'ils eussent été produits par des ressorts d'acier; sa démarche incertaine, entrecoupée d'élans subits, de zigzags, ou suspendue tout à coup; ce qui, aux yeux de bien des gens, le faisait passer pour un fou ou du moins pour un original, ce qui ne vaut guère mieux.

Onuphrius ne l'ignorait pas, et c'était peut-être ce qui lui faisait éviter ce qu'on nomme le monde et qui donnait à sa conversation un ton d'humeur et de causticité qui ne ressemblait pas mal à de la vengeance; aussi, quand il était forcé de sortir de sa retraite, n'importe pour quel motif, il apportait dans la société une gaucherie sans timidité, une

absence de toute forme convenue, un dédain si parfait de ce qu'on y admire, qu'au bout de quelques minutes, avec trois ou quatre syllabes, il avait trouvé moyen de se faire une meute d'ennemis acharnés.

Ce n'est pas qu'il ne fût très-aimable lorsqu'il voulait, mais il ne le voulait pas souvent, et il répondait à ses amis qui lui en faisaient des reproches : A quoi bon? Car il avait des amis; pas beaucoup, deux ou trois au plus, mais qui l'aimaient de tout l'amour que lui refusaient les autres, qui l'aimaient comme des gens qui ont une injustice à réparer. — A quoi bon? ceux qui sont dignes de moi et me comprennent ne s'arrêtent pas à cette écorce noueuse : ils savent que la perle est cachée dans une coquille grossière; les sots qui ne savent pas sont rebutés et s'éloignent : où est le mal? Pour un fou, ce n'était pas trop mal raisonné.

Onuphrius, comme je l'ai déjà dit, était peintre, il était de plus poëte; il n'y avait guère moyen que sa cervelle en réchappât, et ce qui n'avait pas peu contribué à l'entretenir dans cette exaltation fébrile, dont Jacintha n'était pas toujours maîtresse, c'étaient ses lectures. Il ne lisait que des légendes merveilleuses et d'anciens romans de chevalerie, des poésies mystiques, des traités de cabale, des ballades allemandes, des livres de sorcellerie et de démonographie; avec cela il se faisait, au milieu du monde réel bourdonnant autour de lui, un monde d'extase et de vision où il était donné à bien peu d'entrer. Du détail le plus commun et le plus positif, par l'habitude qu'il avait de chercher le côté surnaturel, il savait faire jaillir quelque chose de fantastique et d'inattendu. Vous l'auriez mis dans une chambre carrée et blanchie à la chaux sur toutes ses parois, et vitrée de carreaux dépolis, il aurait été capable de voir quelque

apparition étrange tout aussi bien que dans un intérieur de Rembrandt inondé d'ombres et illuminé de fauves lueurs, tant les yeux de son âme et de son corps avaient la faculté de déranger les lignes les plus droites et de rendre compliquées les choses les plus simples, à peu près comme les miroirs courbes ou à facettes qui trahissent les objets qui leur sont présentés, et les font paraître grotesques ou terribles.

Aussi Hoffmann et Jean-Paul le trouvèrent admirablement disposé ; ils achevèrent à eux deux ce que les légendaires avaient commencé. L'imagination d'Onuphrius s'échauffa et se déprava de plus en plus, ses compositions peintes et écrites s'en ressentirent, la griffe ou la queue du diable y perçait toujours par quelque endroit, et sur la toile, à côté de la tête suave et pure de Jacintha, grimaçait fatalement quelque figure monstrueuse, fille de son cerveau en délire.

Il y avait deux ans qu'il avait fait la connaissance de Jacintha, et c'était à une époque de sa vie où il était si malheureux, que je ne souhaiterais pas d'autre supplice à mon plus fier ennemi ; il était dans cette situation atroce où se trouve tout homme qui a inventé quelque chose et qui ne rencontre personne pour y croire. Jacintha crut à ce qu'il disait sur parole, car l'œuvre était encore en lui, et il l'aima comme Christophe Colomb dut aimer le premier qui ne lui rit pas au nez lorsqu'il parla du nouveau monde qu'il avait deviné. Jacintha l'aimait comme une mère aime son fils, et il se mêlait à son amour une pitié profonde ; car, elle exceptée, qui l'aurait aimé comme il fallait qu'il le fût ?

Qui l'eût consolé dans ses malheurs imaginaires, les

seuls réels pour lui, qui ne vivait que d'imaginations? Qui l'eût rassuré, soutenu, exhorté? Qui eût calmé cette exaltation maladive qui touchait à la folie par plus d'un point, en la partageant plutôt qu'en la combattant? Personne, à coup sûr.

Et puis lui dire de quelle manière il pourrait la voir, lui donner elle-même les rendez-vous, lui faire mille de ces avances que le monde condamne, l'embrasser de son propre mouvement, lui en fournir l'occasion quand elle la lui voyait chercher, une coquette ne l'eût pas fait; mais elle savait combien tout cela coûtait au pauvre Onuphrius, et elle lui en épargnait la peine.

Aussi peu accoutumé qu'il était à vivre de la vie réelle, il ne savait comment s'y prendre pour mettre son idée en action, et il se faisait des monstres de la moindre chose.

Ses longues méditations, ses voyages dans les mondes métaphysiques ne lui avaient pas laissé le temps de s'occuper de celui-ci. Sa tête avait trente ans, son corps avait six mois; il avait si totalement négligé de dresser sa bête, que, si Jacintha et ses amis n'eussent pris soin de la diriger, elle eût commis d'étranges bévues. En un mot, il fallait vivre pour lui, il lui fallait un intendant pour son corps, comme il en faut aux grands seigneurs pour leurs terres.

Puis, je n'ose l'avouer qu'en tremblant, dans ce siècle d'incrédulité, cela pourrait faire passer mon pauvre ami pour un imbécile : il avait peur. De quoi? Je vous le donne à deviner en cent; il avait peur du Diable, des revenants, des esprits et de mille autres billevesées; du reste, il se moquait d'un homme, et de deux, comme vous d'un fantôme.

Le soir il ne se fût pas regardé dans une glace pour un empire, de peur d'y voir autre chose que sa propre figure; il n'eût pas fourré sa main sous son lit pour y prendre ses pantoufles ou quelque autre ustensile, parce qu'il craignait qu'une main froide et moite ne vînt au-devant de la sienne, et ne l'attirât dans la ruelle; ni jeté les yeux dans les encoignures sombres, tremblant d'y apercevoir de petites têtes de vieilles ratatinées emmanchées sur des manches à balai.

Quand il était seul dans son grand atelier, il voyait tourner autour de lui une ronde fantastique, le conseil Tusmann, le docteur Tabraccio, le digne Peregrinus Tyss, Crespel avec son violon et sa fille Antonia, l'inconnue de la maison déserte et toute la famille étrange du château de Bohême; c'était un sabbat complet, et il ne se fût pas fait prier pour avoir peur de son chat comme d'un autre Murr.

Dès que Jacintha fut partie, il s'assit devant sa toile, et se prit à réfléchir sur ce qu'il appelait les événements de la matinée. Le cadran de Saint-Paul, les moustaches, les pinceaux durcis, les vessies crevées, et surtout le point visuel, tout cela se représenta à sa mémoire avec un air fantastique et surnaturel; il se creusa la tête pour y trouver une explication plausible; il bâtit là-dessus un volume in-octavo de suppositions les plus extravagantes, les plus invraisemblables qui soient jamais entrées dans un cerveau malade. Après avoir longtemps cherché, ce qu'il rencontra de mieux, c'est que la chose était tout à fait inexplicable... à moins que ce ne fût le Diable en personne... Cette idée, dont il se moqua d'abord lui-même, prit racine dans son esprit, et lui semblant moins ridicule à mesure qu'il se familiarisait avec elle, il finit par en être convaincu.

Qu'y avait-il au fond de déraisonnable dans cette suppo-

Le Diable rôde
pas été à l'abri
Antoine est popula
par Satan, et, pou
son écritoire à la
le mur de la cellul
Il se rappela tou
possédé de la Bible
les livres de sorcell
Loyer, Bordelon, l
nalia, les *Farfadets*
du Thym, le *Grand*
parut obscur devint
qui avait fait avancer
taches à son portrait,
d'archal et rempli se
coup dans le coude s'
quel intérêt Belzébuth
Etait-ce pour avoir son

découpaient sur le plancher de l'atelier. Cette idée grandissant dans sa tête, le frisson commençait à lui courir le long du dos, et la peur l'aurait bientôt pris, si un de ses amis n'eût fait en entrant diversion à toutes ses visions cornues. Il sortit avec lui, et comme personne au monde n'était plus impressionnable, et que son ami était gai, un essaim de pensées folâtres eut bientôt chassé ces rêveries lugubres. Il oublia totalement ce qui était arrivé, ou, s'il s'en ressouvenait, il riait tout bas en lui-même. Le lendemain il se remit à l'œuvre. Il travailla trois ou quatre heures avec acharnement. Quoique Jacintha fût absente, ses traits étaient si profondément gravés dans son cœur, qu'il n'avait pas besoin d'elle pour terminer son portrait. Il était presque fini, il n'y avait plus que deux ou trois dernières touches à poser, et la signature à mettre, quand une petite peluche, qui dansait avec ses frères les atomes dans un beau rayon jaune, par une fantaisie inexplicable, quitta tout à coup sa lumineuse salle de bal, se dirigea en se dandinant vers la toile d'Onuphrius, et vint s'abattre sur un rehaut qu'il venait de poser.

Onuphrius retourna son pinceau, et, avec le manche, l'enleva le plus délicatement possible. Cependant il ne put le faire si légèrement qu'il ne découvrît le champ de la toile en emportant un peu de couleur. Il refit une teinte pour réparer le dommage : la teinte était trop foncée, et faisait tache ; il ne put rétablir l'harmonie qu'en remaniant tout le morceau ; mais, en le faisant, il perdit son contour, et le nez devint aquilin, de presque à la Roxelane qu'il était, ce qui changea tout à fait le caractère de la tête ; ce n'était plus Jacintha, mais bien une de ses amies avec qui elle s'était brouillée, parce qu'Onuphrius la trouvait jolie.

, ...
grande route faisa
de traverse, un ch
où tout enfant il v
hannetons.

Il était à peu pré
une charrette à foi
empêché d'apercevo
si large, qu'il était
son cheval au pas, e
lui permettrait un p
fut trompée : c'était
tiblement. Il voulut
rette de foin le suiva
Il eut un instant la p
mais ils étaient à pic
donc se résigner : le
blaient des éternités,
palpitaient, son front
Une horloge à la voi
six heu...

sants, criards, un carillon à vous fendre la tête. Les idées d'Onuphrius se confondirent, le vertige le prit. Les clochers s'inclinaient sur le chemin creux pour le regarder passer, ils le montraient au doigt, lui faisaient la nique et lui tendaient par dérision leurs cadrans dont les aiguilles étaient perpendiculaires. Les cloches lui tiraient la langue et lui faisaient la grimace, sonnant toujours les six coups maudits. Cela dura longtemps, six heures sonnèrent ce jour-là jusqu'à sept.

Enfin, la voiture déboucha dans la plaine. Onuphrius enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval : le jour tombait, on eût dit que sa monture comprenait combien il lui était important d'arriver. Ses pieds touchaient à peine la terre, et, sans les aigrettes d'étincelles qui jaillissaient de loin en loin de quelque caillou heurté, on eût pu croire qu'elle volait. Bientôt une blanche écume enveloppa comme une housse d'argent son poitrail d'ébène : il était plus de sept heures quand Onuphrius arriva. Jacintha était partie. M. de *** lui fit les plus grandes politesses, se mit à causer littérature avec lui, et finit par lui proposer une partie de dames.

Onuphrius ne put faire autrement que d'accepter, quoique toute espèce de jeux, et en particulier celui-là, l'ennuyât mortellement. On apporta le damier. M. de *** prit les noires, Onuphrius les blanches : la partie commença. Les joueurs étaient à peu près de même force; il se passa quelque temps avant que la balance penchât d'un côté ou de l'autre.

Tout à coup elle tourna du côté du vieux gentilhomme; ses pions avançaient avec une inconcevable rapidité, sans

...eaux, termine
pour l'ombre du s
blanche, tandis q
cessionnellement :
veux se hérissèren
en place, et contin
que l'ombre, et, p
de place : l'ombre
sens inverse, mais
déplaçant les dame
moyens pour le fair

D'ailleurs, il n'y a
orné d'un gros rubis

— Pardieu ! c'est
grand coup de poing
quement ; vieux scél

M. de ***, qui le c
cette algarade au dé
éclats et à lui offrir d
la terreur se disputai

branches d'une façon singulière. L'heure s'avançait, et Onuphrius n'arrivait pas; cependant les fers de son cheval sonnant sur le pavé montraient qu'il ne s'était pas fourvoyé.

Une rafale déchira le brouillard, la lune reparut; mais, au lieu d'être ronde, elle était ovale. Onuphrius, en la considérant plus attentivement, vit qu'elle avait un serre-tête de taffetas noir, et qu'elle s'était mis de la farine sur les joues; ses traits se dessinèrent plus distinctement, et il reconnut, à n'en pouvoir douter, la figure blême et allongée de son ami intime Jean-Gaspard Deburreau, le grand paillasse des Funambules, qui le regardait avec une expression indéfinissable de malice et de bonhomie.

Le ciel clignait aussi ses yeux bleus aux cils d'or, comme s'il eût été d'intelligence; et, comme à la clarté des étoiles on pouvait distinguer les objets, il entrevit quatre personnages de mauvaise mine, habillés mi-partie rouge et noir, qui portaient quelque chose de blanchâtre par les quatre coins, comme des gens qui changeraient un tapis de place : ils passèrent rapidement à côté de lui, et jetèrent ce qu'ils portaient sous les pieds de son cheval. Onuphrius, malgré sa frayeur, n'eut pas de peine à voir que c'était le chemin qu'il avait déjà parcouru, et que le Diable remettait devant lui pour lui faire pièce. Il piqua des deux; son cheval fit une ruade et refusa d'avancer autrement qu'au pas : les quatre démons continuèrent leur manége.

Onuphrius vit que l'un d'eux avait au doigt un rubis pareil à celui du doigt qui l'avait si fort effrayé sur le damier : l'identité du personnage n'était plus douteuse. La terreur d'Onuphrius était si grande, qu'il ne sentait

plus, qu'il ne voyait ni n'entendait; ses dents claquaient comme dans la fièvre, un rire convulsif tordait sa bouche. Une fois, il essaya de dire ses prières et de faire un signe de croix, il ne put en venir à bout. La nuit s'écoula ainsi.

Enfin, une raie bleuâtre se dessina sur le bord du ciel: son cheval huma bruyamment par ses naseaux l'air balsamique du matin, le coq de la ferme voisine fit entendre sa voix grêle et éraillée, les fantômes disparurent, le cheval prit de lui-même le galop, et, au point du jour, Onuphrius se trouva devant la porte de son atelier.

Harassé de fatigue, il se jeta sur un divan et ne tarda p[illegible] à s'endormir : son sommeil était agité; le cauchemar [illegible] avait mis le genou sur l'estomac. Il fit une multitude [illegible] rêves incohérents, monstrueux, qui ne contribuèrent [illegible] peu à déranger sa raison déjà ébranlée. En voici un [illegible] l'avait frappé, et qu'il m'a raconté plusieurs fois depuis.

« J'étais dans une chambre qui n'était pas la mienne, [illegible] celle d'aucun de mes amis, une chambre où je n'étais jam[illegible] venu, et que cependant je connaissais parfaitement bi[illegible] les jalousies étaient fermées, les rideaux tirés; sur la ta[illegible] de nuit une pâle veilleuse jetait sa lueur agonisante. On [illegible] marchait que sur la pointe du pied, le doigt sur la bouc[illegible] des fioles, des tasses encombraient la cheminée. Moi, j'ét[illegible] au lit comme si j'eusse été malade, et pourtant je ne m'ét[illegible] jamais mieux porté. Les personnes qui traversaient l'app[illegible]tement avaient un air triste et affairé qui semblait extra[illegible]dinaire.

« Jacintha était à la tête de mon lit, qui tenait sa petite main sur mon front, et se penchait vers moi pour écouter si je respirais bien. De temps en temps une larme tombait

de ses cils sur mes joues, et elle l'essuyait légèrement avec un baiser.

« Ses larmes me fendaient le cœur, et j'aurais bien voulu la consoler; mais il m'était impossible de faire le plus petit mouvement, ou d'articuler une seule syllabe : ma langue était clouée à mon palais, mon corps était comme pétrifié.

« Un monsieur vêtu de noir entra, me tâta le pouls, hocha la tête d'un air découragé, et dit tout haut : « C'est fini! » Alors Jacintha se prit à sangloter, à se tordre les mains, et à donner toutes les démonstrations de la plus violente douleur : tous ceux qui étaient dans la chambre en firent autant. Ce fut un concert de pleurs et de soupirs à apitoyer un roc.

« J'éprouvais un secret plaisir d'être regretté ainsi. On me présenta une glace devant la bouche; je fis des efforts prodigieux pour la ternir de mon souffle, afin de montrer que je n'étais pas mort : je ne pus en venir à bout. Après cette épreuve, on me jeta le drap pardessus la tête; j'étais au désespoir, je voyais bien qu'on me croyait trépassé, et que l'on allait m'enterrer tout vivant. Tout le monde sortit : il ne resta qu'un prêtre qui se mit à marmotter des prières, et qui finit par s'endormir.

« Le croque-mort vint, qui me prit mesure d'une bière et d'un linceul; j'essayai encore de me remuer et de parler, ce fut inutile, un pouvoir invincible m'enchaînait : force me fut de me résigner. Je restai ainsi beaucoup de temps en proie aux plus douloureuses réflexions. Le croque-mort revint avec mes derniers vêtements, les derniers de tout homme, la bière et le linceul : il n'y avait plus qu'à m'en accoutrer.

« Il m'entortilla dans le drap, et se mit à me coudre sans

ue me donner d
enfoncer le couv
« Ils en vinre
clou. Cela faisait
sur les planches,
l'opération dura,
mais au dernier c
serra, car je comp
entre le monde et
pour toujours. Alo
de ma position.

« On m'emporta ;
que j'étais dans le
manifester mon exis
d'aucun de mes sens
cueil. J'étais à l'égli
nasillard des prêtres,
de la bière la lueur j
partit pour le cimeti
fosse, je ramassai tou

volume pour les analyser. L'idée que j'allais mourir de faim ou être mangé aux vers sans pouvoir l'empêcher, se présenta la première ; ensuite je pensai aux événements de la veille, à Jacintha, à mon tableau qui aurait eu tant de succès au Salon, à mon drame qui allait être joué, à une partie que j'avais projetée avec mes camarades, à un habit que mon tailleur devait me rapporter ce jour-là ; que sais-je, moi ? à mille choses dont je n'aurais guère dû m'inquiéter ; puis, revenant à Jacintha, je réfléchis sur la manière dont elle s'était conduite ; je repassai chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, dans ma mémoire ; je crus me rappeler qu'il y avait quelque chose d'outré et d'affecté dans ses larmes, dont je n'aurais pas dû être la dupe : cela me fit ressouvenir de plusieurs choses que j'avais totalement oubliées ; plusieurs détails auxquels je n'avais pas pris garde, considérés sous un nouveau jour, me parurent d'une haute importance ; des démonstrations que j'aurais juré sincères me semblèrent louches ; il me revint dans l'esprit qu'un jeune homme, un espèce de fat, moitié cravate, moitié éperons, lui avait autrefois fait la cour. Un soir, nous jouions ensemble, Jacintha m'avait appelé du nom de ce jeune homme au lieu du mien, signe certain de préoccupation ; d'ailleurs, je savais qu'elle en avait parlé favorablement dans le monde à plusieurs reprises, et comme de quelqu'un qui ne lui déplairait pas.

« Cette idée s'empara de moi, ma tête commença à fermenter ; je fis des rapprochements, des suppositions, des interprétations : comme on doit bien le penser, elles ne furent pas favorables à Jacintha. Un sentiment inconnu se glissa dans mon cœur, et m'apprit ce que c'était que souffrir ; je devins horriblement jaloux, et je ne doutai pas que

ce ne fût Jacintha qui, de concert avec son amant, ne m'eût fait enterrer tout vif pour se débarrasser de moi. Je pensai que peut-être en ce moment même ils riaient à gorge déployée du succès de leur stratagème, et que Jacintha livrait aux baisers de l'autre cette bouche qui m'avait juré tant de fois n'avoir jamais été touchée par d'autres lèvres que les miennes.

« A cette idée, j'entrai dans une fureur telle, que je repris la faculté de me mouvoir; je fis un soubresaut si violent, que je rompis d'un seul coup les coutures de mon linceul. Quand j'eus les jambes et les bras libres, je donnai de grands coups de coudes et de genoux au couvercle de ma bière pour le faire sauter et aller tuer mon infidèle aux bras de son galant. Sanglante dérision, moi, enterré, je voulais donner la mort! Le poids énorme de la terre qui pesait sur les planches rendit mes efforts inutiles. Épuisé de fatigue, je retombai dans ma première torpeur, mes articulations s'ossifièrent : de nouveau je redevins cadavre. Mon agitation mentale se calma, je jugeai plus sainement les choses : les souvenirs de tout ce que la jeune femme avait fait pour moi, son dévouement, ses soins qui ne s'étaient jamais démentis, eurent bientôt fait évanouir ces ridicules soupçons.

« Ayant usé tous mes sujets de méditation, et ne sachant comment tuer le temps, je me mis à faire des vers; dans ma triste situation, ils ne pouvaient pas être fort gais : ceux du nocturne Young et du sépulcral Hervey ne sont que des bouffonneries, comparés à ceux-là. J'y dépeignais les sensations d'un homme conservant sous terre toutes les passions qu'il avait eues dessus, et j'intitulai cette rêverie cadavéreuse : *La vie dans la mort*. Un beau titre, sur ma

foi! et ce qui me désespérait, c'était de ne pouvoir les réciter à personne.

« J'avais à peine terminé la dernière strophe, que j'entendis piocher avec ardeur au-dessus de ma tête. Un rayon d'espérance illumina ma nuit. Les coups de pioche se rapprochaient rapidement. La joie que je ressentis ne fut pas de longue durée : les coups de pioche cessèrent. Non, l'on ne peut rendre avec des mots humains l'angoisse abominable que j'éprouvai en ce moment; la mort réelle n'est rien en comparaison. Enfin j'entendis encore du bruit : les fossoyeurs, après s'être reposés, avaient repris leur besogne. J'étais au ciel; je sentais ma délivrance s'approcher. Le dessus du cercueil sauta. Je sentis l'air froid de la nuit. Cela me fit grand bien, car je commençais à étouffer. Cependant mon immobilité continuait; quoique vivant, j'avais toutes les apparences d'un mort. Deux hommes me saisirent : voyant les coutures du linceul rompues, ils échangèrent en ricanant quelques plaisanteries grossières, me chargèrent sur leurs épaules et m'emportèrent. Tout en marchant, ils chantonnaient à demi-voix des couplets obscènes. Cela me fit penser à la scène des fossoyeurs, dans *Hamlet*, et je me dis en moi-même que Shakspeare était un bien grand homme.

« Après m'avoir fait passer par bien des ruelles détournées, ils entrèrent dans une maison que je reconnus pour être celle de mon médecin : c'était lui qui m'avait fait déterrer afin de savoir de quoi j'étais mort. On me déposa sur une table de marbre. Le docteur entra avec une trousse d'instruments; il les étala complaisamment sur une commode. A la vue de ces scalpels, de ces bistouris, de ces lancettes, de ces scies d'acier luisantes et polies, j'éprouvai

une frayeur horrible, car je compris qu'on allait me disséquer; mon âme, qui jusque-là n'avait pas abandonné mon corps, n'hésita plus à me quitter : au premier coup de scalpel elle était tout àfait dégagée de ses entraves. Elle aimait mieux subir tous les désagréments d'une intelligence dépossédée de ses moyens de manifestation physique, que de partager avec mon corps ces effroyables tortures. D'ailleurs, il n'y avait plus espérance de le conserver, il allait être mis en pièces, et n'aurait pu servir à grand'chose quand même ce déchiquètement ne l'eût pas tué tout de bon. Ne voulant pas assister au dépècement de sa chère enveloppe, mon âme se hâta de sortir.

« Elle traversa rapidement une enfilade de chambres, et se trouva sur l'escalier. Par habitude, je descendis les marches une à une; mais j'avais besoin de me retenir, car je me sentais une légèreté merveilleuse. J'avais beau me cramponner au sol, une force invincible m'attirait en haut; c'était comme si j'eusse été attaché à un ballon gonflé de gaz : la terre fuyait mes pieds, je n'y touchais que par l'extrémité des orteils; je dis des orteils, car, bien que je ne fusse qu'un pur esprit, j'avais conservé le sentiment des membres que je n'avais plus, à peu près comme un amputé qui souffre de son bras ou de sa jambe absente. Lassé de ces efforts pour rester dans une attitude normale, et, du reste, ayant fait réflexion que mon âme immatérielle ne devait pas se voiturer d'un lieu à l'autre par les mêmes procédés que ma misérable guenille de corps, je me laissai faire à cet ascendant, et je commençai à quitter terre sans pourtant m'élever trop, et me maintenant dans la région moyenne. Bientôt je m'enhardis, et je volai tantôt haut, tantôt bas, comme si je n'eusse fait autre chose de ma vie.

Il commençait à faire jour : je montai, je montai, regardant aux vitres des mansardes les grisettes qui se levaient et faisaient leur toilette, me servant des cheminées comme de tubes acoustiques pour entendre ce qu'on disait dans les appartements. Je dois dire que je ne vis rien de bien beau, et que je ne recueillis rien de piquant. M'accoutumant à ces façons d'aller, je planai sans crainte dans l'air libre, au-dessus du brouillard, et je considérai de haut cette immense étendue de toits qu'on prendrait pour une mer figée au moment d'une tempête, ce chaos hérissé de tuyaux, de flèches, de dômes, de pignons, baigné de brume et de fumée, si beau, si pittoresque, que je ne regrettai pas d'avoir perdu mon corps. Le Louvre m'apparut blanc et noir, son fleuve à ses pieds, ses jardins verts à l'autre bout. La foule s'y portait; il y avait exposition : j'entrai. Les murailles flamboyaient diaprées de peintures nouvelles, chamarrées de cadres d'or richement sculptés. Les bourgeois allaient, venaient, se coudoyaient, se marchaient sur les pieds, ouvraient des yeux hébétés, se consultaient les uns les autres comme des gens dont on n'a pas encore fait l'avis, et qui ne savent ce qu'ils doivent penser et dire. Dans la grand'salle, au milieu des tableaux de nos jeunes grands maîtres, Delacroix, Ingres, Decamps, j'aperçus mon tableau, à moi : la foule se serrait autour, c'était un rugissement d'admiration; ceux qui étaient derrière et ne voyaient rien criaient deux fois plus fort : Prodigieux! prodigieux! Mon tableau me sembla à moi-même beaucoup mieux qu'auparavant, et je me sentis saisi d'un profond respect pour ma propre personne. Cependant, à toutes ces formules admiratives se mêlait un nom qui n'était pas le mien; je vis qu'il y avait là-dessous quelque supercherie. J'examinai la

toile avec attention : un nom en petits caractères rouges était écrit à l'un de ses coins. C'était celui d'un de mes amis qui, me voyant mort, ne s'était pas fait scrupule de s'approprier mon œuvre. Oh ! alors, que je regrettai mon pauvre corps ! Je ne pouvais ni parler, ni écrire ; je n'avais aucun moyen de réclamer ma gloire et de démasquer l'infâme plagiaire. Le cœur navré, je me retirai tristement pour ne pas assister à ce triomphe qui m'était dû. Je voulus voir Jacintha. J'allai chez elle, je ne la trouvai pas ; je la cherchai vainement dans plusieurs maisons où je pensais qu'elle pourrait être. Ennuyé d'être seul, quoiqu'il fût déjà tard, l'envie me prit d'aller au spectacle ; j'entrai à la Porte-Saint-Martin, je fis réflexion que mon nouvel état avait cela d'agréable que je passais partout sans payer. La pièce finissait, c'était la catastrophe. Dorval, l'œil sanglant, noyée de larmes, les lèvres bleues, les tempes livides, échevelée, à moitié nue, se tordait sur l'avant-scène à deux pas de la rampe. Bocage, fatal et silencieux, se tenait debout dans le fond : tous les mouchoirs étaient en jeu ; les sanglots brisaient les corsets ; un tonnerre d'applaudissements entrecoupait chaque râle de la tragédienne ; le parterre, noir de têtes, houlait comme une mer ; les loges se penchaient sur les galeries, les galeries sur le balcon. La toile tomba : je crus que la salle allait crouler : c'étaient des battements de mains, des trépignements, des hurlements ; or, cette pièce était ma pièce : jugez ! J'étais grand à toucher le plafond. Le rideau se leva, on jeta à cette foule le nom de l'auteur.

« Ce n'était pas le mien, c'était le nom de l'ami qui m'avait déjà volé mon tableau. Les applaudissements redoublèrent. On voulait traîner l'auteur sur le théâtre : le monstre était dans une loge obscure avec Jacintha. Quand on

proclama son nom, elle se jeta à son cou, et lui appuya sur la bouche le baiser le plus enragé que jamais femme ait donné à un homme. Plusieurs personnes la virent; elle ne rougit même pas : elle était si enivrée, si folle et si fière de son succès, qu'elle se serait, je crois, prostituée à lui dans cette loge et devant tout le monde. Plusieurs voix crièrent : Le voilà ! le voilà ! Le drôle prit un air modeste, et salua profondément. Le lustre, qui s'éteignit, mit fin à cette scène. Je n'essayerai pas de décrire ce qui se passait dans moi; la jalousie, le mépris, l'indignation, se heurtaient dans mon âme; c'était un orage d'autant plus furieux que je n'avais aucun moyen de le mettre au dehors : la foule s'écoula, je sortis du théâtre; j'errai quelque temps dans la rue, ne sachant où aller. La promenade ne me réjouissait guère. Il sifflait une bise piquante : ma pauvre âme, frileuse comme l'était mon corps, grelottait et mourait de froid. Je rencontrai une fenêtre ouverte, j'entrai, résolu de gîter dans cette chambre jusqu'au lendemain. La fenêtre se ferma sur moi : j'aperçus assis dans une grande bergère à ramages un personnage des plus singuliers. C'était un grand homme, maigre, sec, poudré à frimas, la figure ridée comme une vieille pomme, une énorme paire de bésicles à cheval sur un maître-nez, baisant presque le menton. Une petite estafilade transversale, semblable à une ouverture de tirelire, enfouie sous une infinité de plis et de poils roides comme des soies de sanglier, représentait tant bien que mal ce que nous appellerons une bouche, faute d'autre terme. Un antique habit noir, limé jusqu'à la corde, blanc sur toutes les coutures, une veste d'étoffe changeante, une culotte courte, des bas chinés et des souliers à boucles : voilà pour le costume. A mon arrivée, ce digne personnage se leva, et alla

prendre dans une armoire deux brosses faites d'une manière spéciale : je n'en pus deviner d'abord l'usage; il en prit une dans chaque main, et se mit à parcourir la chambre avec une agilité surprenante comme s'il poursuivait quelqu'un, et choquant ses brosses l'une contre l'autre du côté des barbes; je compris alors que c'était le fameux M. Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, qui faisait la chasse aux farfadets; j'étais fort inquiet de ce qui allait arriver, il semblait que cet hétéroclite individu eût la faculté de voir l'invisible, il me suivait exactement, et j'avais toutes les peines du monde à lui échapper. Enfin, il m'accula dans une encoignure, il brandit ses deux fatales brosses, des millions de dards me criblèrent l'âme, chaque crin faisait un trou, la douleur était insoutenable : oubliant que je n'avais ni langue, ni bouche, ni poitrine, je fis de merveilleux efforts pour crier, et... »

Onuphrius en était là de son rêve lorsque j'entrai dans l'atelier; il criait effectivement à pleine gorge; je le secouai, il se frotta les yeux et me regarda d'un air hébété; enfin il me reconnut, et me raconta, ne sachant trop s'il avait veillé ou dormi, la série de ses tribulations que l'on vient de lire; ce n'était pas, hélas! les dernières qu'il devait éprouver réellement ou non. Depuis cette nuit fatale, il resta dans un état d'hallucination presque perpétuel qui ne lui permettait pas de distinguer ses rêveries d'avec le vrai. Pendant qu'il dormait, Jacintha avait envoyé chercher le portrait; elle aurait bien voulu y aller elle-même, mais sa robe tachée l'avait trahie auprès de sa tante, dont elle n'avait pu tromper la surveillance.

Onuphrius, on ne peut plus désappointé de ce contretemps, se jeta dans un fauteuil, et, les coudes sur la table,

se prit tristement à réfléchir ; ses regards flottaient devant lui sans se fixer particulièrement sur rien : le hasard fit qu'ils tombèrent sur une grande glace de Venise à bordure de cristal, qui garnissait le fond de l'atelier ; aucun rayon de jour ne venait s'y briser, aucun objet ne s'y réfléchissait assez exactement pour que l'on pût en apercevoir les contours : cela faisait un espace vide dans la muraille, une fenêtre ouverte sur le néant, d'où l'esprit pouvait plonger dans les mondes imaginaires. Les prunelles d'Onuphrius fouillaient ce prisme profond et sombre, comme pour en faire jaillir quelque apparition. Il se pencha, il vit son reflet double, il pensa que c'était une illusion d'optique ; mais, en examinant plus attentivement, il trouva que le second reflet ne lui ressemblait en aucune façon ; il crut que quelqu'un était entré dans l'atelier sans qu'il l'eût entendu : il se retourna. Personne. L'ombre continuait cependant à se projeter dans la glace ; c'était un homme pâle, ayant au doigt un gros rubis, pareil au mystérieux rubis qui avait joué un rôle dans les fantasmagories de la nuit précédente : Onuphrius commençait à se sentir mal à l'aise. Tout à coup le reflet sortit de la glace, descendit dans la chambre, vint droit à lui, le força à s'asseoir, et, malgré sa résistance, lui enleva le dessus de la tête comme on ferait de la calotte d'un pâté. L'opération finie, il mit le morceau dans sa poche, et s'en retourna par où il était venu. Onuphrius, avant de le perdre tout à fait de vue dans les profondeurs de la glace, apercevait encore à une distance incommensurable son rubis qui brillait comme une comète. Du reste, cette espèce de trépan ne lui avait fait aucun mal. Seulement, au bout de quelques minutes, il entendit un bourdonnement étrange au-dessus de sa tête ; il leva les yeux,

et vit que c'étaient ses idées qui, n'étant plus contenues par la voûte du crâne, s'échappaient en désordre comme des oiseaux dont on ouvre la cage. Chaque idéal de femme qu'il avait rêvé sortit avec son costume, son parler, son attitude (nous devons dire à la louange d'Onuphrius qu'elles avaient l'air de sœurs jumelles de Jacintha, les héroïnes des romans qu'il avait projetés); chacune de ces dames avec son cortége d'amants, les unes en cotte armoriée du moyen âge, les autres en chapeaux et en robe de dix-huit cent trente-deux. Les types qu'il avait créés grandioses, grotesques ou monstrueux, les esquisses de ses tableaux à faire, de toute nation et de tout temps, ses idées métaphysiques sous la forme de petites bulles de savon, les réminiscences de ses lectures, tout cela sortit pendant une heure au moins: l'atelier en était plein. Ces dames et ces messieurs se promenaient en long et en large sans se gêner le moins du monde, causant, riant, se disputant, comme s'ils eussent été chez eux.

Onuphrius, abasourdi, ne sachant où se mettre, ne trouva rien de mieux à faire que de leur céder la place; lorsqu'il passa sous la porte, le concierge lui remit deux lettres; deux lettres de femmes, bleues, ambrées, l'écriture petite, le pli long, le cachet rose.

La première était de Jacintha, elle était conçue ainsi :

« Monsieur, vous pouvez bien avoir mademoiselle de*** pour maîtresse si cela vous fait plaisir; quant à moi, je ne veux plus l'être, tout mon regret est de l'avoir été. Vous m'obligerez beaucoup de ne pas chercher à me revoir. »

Onuphrius était anéanti; il comprit que c'était la maudite ressemblance du portrait qui était cause de tout; ne se

sentant pas coupable, il espéra qu'avec le temps tout s'éclaircirait à son avantage. La seconde lettre était une invitation de soirée.

— Bon! dit-il, j'irai, cela me distraira un peu et dissipera toutes ces vapeurs noires. L'heure vint; il s'habilla, la toilette fut longue; comme tous les artistes (quand ils ne sont pas sales à faire peur), Onuphrius était recherché dans sa mise, non que ce fût un fashionable, mais il cherchait à donner à nos pitoyables vêtements un galbe plus pittoresque, une tournure moins prosaïque. Il se modelait sur un beau Van Dyck qu'il avait dans son atelier, et vraiment il y ressemblait à s'y méprendre. On eût dit le portrait descendu du cadre ou la réflexion de la peinture dans un miroir.

Il y avait beaucoup de monde; pour arriver à la maîtresse de la maison il lui fallut fendre un flot de femmes, et ce ne fut pas sans froisser plus d'une dentelle, aplatir plus d'une manche, noircir plus d'un soulier, qu'il y put parvenir; après avoir échangé les deux ou trois banalités d'usage, il tourna sur ses talons, et se mit à chercher quelque figure amie dans toute cette cohue. Ne trouvant personne de connaissance, il s'établit dans une causeuse à l'embrasure d'une croisée, d'où, à demi caché par les rideaux, il pouvait voir sans être vu, car depuis la fantastique évaporation de ses idées, il ne se souciait pas d'entrer en conversation; il se croyait stupide quoiqu'il n'en fût rien; le contact du monde l'avait remis dans la réalité.

La soirée était des plus brillantes. Un coup d'œil magnifique! cela reluisait, chatoyait, scintillait; cela bourdonnait, papillonnait, tourbillonnait. Des gazes comme des ailes d'abeilles, des tulles, des crêpes, des blondes, lamés,

côtelés, ondés, découpés, déchiquetés à jour; toiles d'araignée, air filé, brouillard tissu; de l'or et de l'argent, de la soie et du velours, des paillettes, du clinquant, des fleurs, des plumes, des diamants et des perles, tous les écrins vidés, le luxe de tous les mondes à contribution. Un beau tableau, sur ma foi! les girandoles de cristal étincelaient comme des étoiles; des gerbes de lumière, des iris prismatiques s'échappaient des pierreries; les épaules des femmes, lustrées, satinées, trempées d'une molle sueur, semblaient des agates ou des onyx dans l'eau; les yeux papillottaient, les gorges battaient la campagne, les mains s'étreignaient, les têtes penchaient, les écharpes allaient au vent, c'était le beau moment; la musique étouffée par les voix, les voix par le frôlement des petits pieds sur le parquet et le frou-frou des robes, tout cela formait une harmonie de fête, un bruissement joyeux à enivrer le plus mélancolique, à rendre fou tout autre qu'un fou.

Pour Onuphrius, il n'y prenait pas garde, il songeait à Jacintha.

Tout à coup son œil s'alluma, il avait vu quelque chose d'extraordinaire: un jeune homme qui venait d'entrer; il pouvait avoir vingt-cinq ans, un frac noir, le pantalan pareil, un gilet de velours rouge taillé en pourpoint, des gants blancs, un binocle d'or, des cheveux en brosse, une barbe rousse à la Saint-Maigrin; il n'y avait là rien d'étrange, plusieurs merveilleux avaient le même costume; ses traits étaient parfaitement réguliers, son profil fin et correct eût fait envie à plus d'une petite-maîtresse, mais il y avait tant d'ironie dans cette bouche pâle et mince, dont les coins fuyaient perpétuellement sous l'ombre de leurs moustaches fauves, tant de méchanceté dans cette prunelle

qui flamboyait à travers la glace du lorgnon comme l'œil d'un vampire, qu'il était impossible de ne pas le distinguer entre mille.

Il se déganta. Lord Byron ou Bonaparte se fussent honorés de sa petite main aux doigts ronds et effilés, si frêle, si blanche, si transparente, qu'on eût craint de la briser en la serrant; il portait un gros anneau à l'index, le chaton était le fatal rubis; il brillait d'un éclat si vif, qu'il vous forçait à baisser les yeux.

Un frisson courut dans les cheveux d'Onuphrius.

La lumière des candélabres devint blafarde et verte; les yeux des femmes et les diamants s'éteignirent; le rubis radieux étincelait seul au milieu du salon obscurci comme un soleil dans la brume.

L'enivrement de la fête, la folie du bal étaient au plus haut degré; personne, Onuphrius excepté, ne fit attention à cette circonstance; ce singulier personnage se glissait comme une ombre entre les groupes, disant un mot à celui-ci, donnant une poignée de main à celui-là, saluant les femmes avec un air de respect dérisoire et de galanterie exagérée qui faisait rougir les unes et mordre les lèvres aux autres; on eût dit que son regard de lynx et de loup-cervier plongeait au profond de leur cœur; un satanique dédain perçait dans ses moindres mouvements, un imperceptible clignement d'œil, un pli du front, l'ondulation des sourcils, la proéminence que conservait toujours sa lèvre inférieure, même dans son détestable demi-sourire, tout trahissait en lui, malgré la politesse de ses manières et l'humilité de ses discours, des pensées d'orgueil qu'il aurait voulu réprimer.

Onuphrius, qui le couvait des yeux, ne savait que pen-

ser ; s'il n'eût pas été en si nombreuse compagnie, il aurait eu grand'peur.

Il s'imagina même un instant reconnaître le personnage qui lui avait enlevé le dessus de la tête ; mais il se convainquit bientôt que c'était une erreur. Plusieurs personnes s'approchèrent, la conversation s'engagea ; la persuasion où il était qu'il n'avait plus d'idées les lui ôtait effectivement ; inférieur à lui-même, il était au niveau des autres ; on le trouva charmant et beaucoup plus spirituel qu'à l'ordinaire. Le tourbillon emporta ses interlocuteurs, il resta seul ; ses idées prirent un autre cours ; il oublia le bal, l'inconnu, le bruit, lui-même et tout, il était à cent lieues.

Un doigt se posa sur son épaule, il tressaillit comme s'il se fût réveillé en sursaut. Il vit devant lui madame de ***, qui depuis un quart d'heure se tenait debout sans pouvoir attirer son attention.

— Eh bien ! monsieur, à quoi pensez-vous donc ? A moi, peut-être ?

— A rien, je vous jure.

Il se leva, madame de *** prit son bras ; ils firent quelques tours. Après plusieurs propos :

— J'ai une grâce à vous demander.

— Parlez, vous savez bien que je ne suis pas cruel, surtout avec vous.

— Récitez à ces dames la pièce de vers que vous m'avez dite l'autre jour, je leur en ai parlé, elles meurent d'envie de l'entendre.

A cette proposition, le front d'Onuphrius se rembrunit, il répondit par un *non* bien accentué ; madame de *** insista comme les femmes savent insister. Onuphrius résista autant qu'il le fallait pour se justifier à ses propres yeux



de ce qu'il appelait une faiblesse, et finit par céder, quoique d'assez mauvaise grâce.

Madame de ***, triomphante, le tenant par le bout du doigt pour qu'il ne pût s'esquiver, l'amena au milieu du cercle, et lui lâcha la main; la main tomba comme si elle eût été morte. Onuphrius, décontenancé, promenait autour de lui des regards mornes et effarés comme un taureau sauvage que le picador vient de lancer dans le cirque. Le dandy à barbe rouge était là, retroussant ses moustaches et considérant Onuphrius d'un air de méchanceté satisfaite. Pour faire cesser cette situation pénible, madame de *** lui fit signe de commencer. Il exposa le sujet de sa pièce, et en dit le titre d'une voix assez mal assurée. Le bourdonnement cessa, les chuchotements se turent, on se disposa à écouter, un grand silence se fit.

Onuphrius était debout, la main sur le dos d'un fauteuil qui lui servait comme de tribune. Le dandy vint se placer tout à côté, si près qu'il le touchait; quand il vit qu'Onuphrius allait ouvrir la bouche, il tira de sa poche une spatule d'argent et un réseau de gaze, emmanché à l'un de ses bouts d'une petite baguette d'ébène; la spatule était chargée d'une substance mousseuse et rosâtre, assez semblable à la crême qui remplit les méringues, qu'Onuphrius reconnut aussitôt pour des vers de Dorat, de Boufflers, de Bernis et de M. le chevalier de Pezay, réduits à l'état de bouillie ou de gélatine. Le réseau était vide.

Onuphrius, craignant que le dandy ne lui jouât quelque tour, changea le fauteuil de place, et s'assit dedans; l'homme aux yeux verts vint se planter juste derrière lui; ne pouvant plus reculer, Onuphrius commença. A peine la dernière syllabe du premier vers s'était-elle envolée de

sa lèvre, que le dandy, allongeant son réseau avec une dextérité merveilleuse, la saisit au vol, et l'intercepta avant que le son eût eu le temps de parvenir à l'oreille de l'assemblée; et puis, brandissant sa spatule, il lui fourra dans la bouche une cuillerée de son insipide mélange. Onuphrius eût bien voulu s'arrêter ou se sauver; mais une chaîne magique le clouait au fauteuil. Il lui fallut continuer et cracher cet odieuse mixture en friperies mythologiques et en madrigaux quintessenciés. Le manége se renouvelait à chaque vers; personne, cependant, n'avait l'air de s'en apercevoir.

Les pensées neuves, les belles rimes d'Onuphrius, diaprées de mille couleurs romantiques, se débattaient et sautelaient dans la résille comme des poissons dans un filet ou des papillons sous un mouchoir.

Le pauvre poëte était à la torture, des gouttes de sueur ruisselaient de ses tempes. Quand tout fut fini, le dandy prit délicatement les rimes et les pensées d'Onuphrius par les ailes et les serra dans son portefeuille.

— Bien, très-bien, dirent quelques hommes poëtes ou artistes en se rapprochant d'Onuphrius, un délicieux pastiche, un admirable pastel, du Watteau tout pur, de la régence à s'y tromper, des mouches, de la poudre et du fard, comment diable as-tu fait pour grimer ainsi ta poésie? C'est d'un rococo admirable; bravo, bravo, d'honneur, une plaisanterie fort spirituelle! Quelques dames l'entourèrent et dirent aussi : Délicieux! en ricanant d'une manière à montrer qu'elles étaient au-dessus de semblables bagatelles, quoique au fond du cœur elles trouvassent cela charmant et se fussent très-fort accommodées d'une pareille poésie pour leur consommation particulière.

— Vous êtes tous des brigands! s'écria Onuphrius d'une voix de tonnerre en renversant sur le plateau le verre d'eau sucrée qu'on lui présentait. C'est un coup monté, une mystification complète; vous m'avez fait venir ici pour être le jouet du Diable, oui, de Satan en personne, ajouta-t-il en désignant du doigt le fashionable gilet écarlate.

Après cette algarade, il enfonça son chapeau sur ses yeux et sortit sans saluer.

— Vraiment, dit le jeune homme en refourrant sous les basques de son habit une demi-aune de queue velue qui venait de s'échapper et qui se déroulait en frétillant, me prendre pour le diable, l'invention est plaisante! Décidément, ce pauvre Onuphrius est fou. Me ferez-vous l'honneur de danser cette contredanse avec moi, mademoiselle? reprit-il, un instant après, en baisant la main d'une angélique créature de quinze ans, blonde et nacrée, un idéal de Lawrence.

— Ah! mon Dieu, oui, dit la jeune fille avec son sourire ingénu, levant ses longues paupières soyeuses, laissant nager vers lui ses beaux yeux couleur du ciel.

Au mot Dieu, un long jet sulfureux s'échappa du rubis, la pâleur du réprouvé doubla; la jeune fille n'en vit rien; et quand elle l'aurait vu? elle l'aimait!

Quand Onuphrius fut dans la rue, il se mit à courir de toutes ses forces; il avait la fièvre, il délirait, il parcourut au hasard une infinité de ruelles et de passages. Le ciel était orageux, les girouettes grinçaient, les volets battaient les murs, les marteaux des portes retentissaient, les vitrages s'éteignaient successivement; le roulement des voitures se perdait dans le lointain, quelques piétons attardés longeaient les maisons, quelques filles de joie traînaient leurs

robes de gaze dans la boue; les réverbères, bercés par le vent, jetaient des lueurs rouges et échevelées sur les ruisseaux gonflés de pluie; les oreilles d'Onuphrius tintaient; toutes les rumeurs étouffées de la nuit, le ronflement d'une ville qui dort, l'aboi d'un chien, le miaulement d'un matou, le son de la goutte d'eau tombant du toit, le quart sonnant à l'horloge gothique, les lamentations de la bise, tous ces bruits du silence agitaient convulsivement ses fibres, tendues à rompre par les événements de la soirée. Chaque lanterne était un œil sanglant qui l'espionnait; il croyait voir grouiller dans l'ombre des formes sans nom, pulluler sous ses pieds des reptiles immondes; il entendait des ricanements diaboliques, des chuchotements mystérieux. Les maisons valsaient autour de lui; le pavé ondait, le ciel s'abaissait comme une coupole dont on aurait brisé les colonnes; les nuages couraient, couraient, couraient, comme si le Diable les eût emportés; une grande cocarde tricolore avait remplacé la lune. Les rues et les ruelles s'en allaient bras dessus bras dessous, caquetant comme de vieilles portières; il en passa beaucoup de la sorte. La maison de madame de *** passa. On sortait du bal, il y avait encombrement à la porte; on jurait, on appelait les équipages. Le jeune homme au réseau descendit; il donnait le bras à une dame; cette dame n'était autre que Jacintha; le marchepied de la voiture s'abaissa, le dandy lui présenta la main; ils montèrent; la fureur d'Onuphrius était au comble; décidé à éclaircir cette affaire, il croisa ses bras sur sa poitrine, et se planta au milieu du chemin. Le cocher fit claquer son fouet, une myriade d'étincelles jaillit du pied des chevaux. Ils partirent au galop; le cocher cria : Gare! il ne se dérangea pas : les chevaux étaient

lancés trop fort pour qu'on pût les retenir. Jacintha poussa un cri; Onuphrius crut que c'était fait de lui; mais chevaux, cocher, voiture, n'étaient qu'une vapeur que son corps divisa comme l'arche d'un pont fait d'une masse d'eau qui se rejoint ensuite. Les morceaux du fantastique équipage se réunirent à quelques pas derrière lui, et la voiture continua à rouler comme s'il ne fût rien arrivé. Onuphrius, atterré, la suivit des yeux : il entrevit Jacintha, qui, ayant levé le store, le regardait d'un air triste et doux, et le dandy à barbe rouge qui riait comme une hyène; un angle de la rue l'empêcha d'en voir davantage; inondé de sueur, pantelant, crotté jusqu'à l'échine, pâle, harassé de fatigue et vieilli de dix ans, Onuphrius regagna péniblement le logis. Il faisait grand jour comme la veille; en mettant le pied sur le seuil il tomba évanoui. Il ne sortit de sa pâmoison qu'au bout d'une heure; une fièvre furieuse y succéda. Sachant Onuphrius en danger, Jacintha oublia bien vite sa jalousie et sa promesse de ne plus le voir; elle vint s'établir au chevet de son lit, et lui prodigua les soins et les caresses les plus tendres. Il ne la reconnaissait pas; huit jours se passèrent ainsi; la fièvre diminua; son corps se rétablit, mais non pas sa raison; il s'imaginait que le Diable lui avait escamoté son corps, se fondant sur ce qu'il n'avait rien senti lorsque la voiture lui avait passé dessus.

L'histoire de Pierre Schlemihl, dont le diable avait pris l'ombre; celle de la nuit de Saint-Sylvestre, où un homme perd son reflet, lui revinrent en mémoire; il s'obstinait à ne pas voir son image dans les glaces et son ombre sur le plancher, chose toute naturelle, puisqu'il n'était qu'une substance impalpable; on avait beau le frapper, le pincer, pour lui démontrer le contraire, il était dans un état de

somnambulisme et de catalepsie qui ne lui permettait pas de sentir même les baisers de Jacintha.

La lumière s'était éteinte dans la lampe; cette belle imagination, surexcitée par des moyens factices, s'était usée en de vaines débauches; à force d'être spectateur de son existence, Onuphrius avait oublié celle des autres, et les liens qui le rattachaient au monde s'étaient brisés un à un.

Sorti de l'arche du réel, il s'était élancé dans les profondeurs nébuleuses de la fantaisie et de la métaphysique; mais il n'avait pu revenir avec le rameau d'olive; il n'avait pas rencontré la terre sèche où poser le pied et n'avait pas su retrouver le chemin par où il était venu; il ne put, quand le vertige le prit d'être si haut et si loin, redescendre comme il l'aurait souhaité, et renouer avec le monde positif. Il eût été capable, sans cette tendance funeste, d'être le plus grand des poëtes; il ne fut que le plus singulier des fous. Pour avoir trop regardé sa vie à la loupe, car son fantastique, il le prenait presque toujours dans les événements ordinaires, il lui arriva ce qui arrive à ces gens qui aperçoivent, à l'aide du microscope, des vers dans les aliments les plus sains, des serpents dans les liqueurs les plus limpides. Ils n'osent plus manger; la chose la plus naturelle, grossie par son imagination, lui paraissait monstrueuse.

M. le docteur Esquirol fit, l'année passée, un tableau statistique de la folie.

Fous par amour.	Hommes	2	Femmes	60
— par dévotion	—	6	—	20
— par politique	—	48	—	3
— perte de fortune.	—	27	—	24
Pour cause inconnue	—	1		

Celui-là, c'est notre pauvre ami.



Et Jacintha? Ma foi elle pleura quinze jours, fut triste quinze autres, et, au bout d'un mois, elle prit plusieurs amants, cinq ou six, je crois, pour faire la monnaie d'Onuphrius; un an après, elle l'avait totalement oublié, et ne se souvenait même plus de son nom. N'est-ce pas, lecteur, que cette fin est bien commune pour une histoire extraordinaire? Prenez-la ou laissez-la, je me couperais la gorge plutôt que de mentir d'une syllabe.

DANIEL JOVARD

OU

LA CONVERSION D'UN CLASSIQUE

> Quel saint transport m'agite, et quel est mon délire!
> Un souffle a fait vibrer les cordes de ma lyre;
> O Muses, chastes sœurs, et toi, grand Apollon,
> Daignez guider mes pas dans le sacré vallon!
> Soutenez mon essor, faites couler ma veine,
> Je veux boire à longs traits les eaux de l'Hippocrène,
> Et, couché sur leurs bords, au pied des myrtes verts,
> Occuper les échos à redire mes vers.
>
> DANIEL JOVARD, *avant sa conversion.*

> Par l'enfer! je me sens un immense désir
> De broyer sous mes dents sa chair, et de saisir,
> Avec quelque lambeau de sa peau bleue et verte,
> Son cœur demi-pourri dans sa poitrine ouverte.
>
> *Le même* DANIEL JOVARD, *après sa conversion.*

J'ai connu et je connais encore un digne jeune homme, nommé de son nom Daniel Jovard, et non autrement, ce dont il est bien fâché; car, pour peu qu'on prononce à la

gasconne *b* pour *v*, ces deux infortunées syllabes produisent une épithète assez peu flatteuse.

Le père qui lui transmit ce malheureux nom était quincaillier, et tenait boutique dans une des rues étroites qui se dégorgent dans la rue Saint-Denis. Comme il avait amassé un petit pécule à vendre du fil d'archal pour les sonnettes et des sonnettes pour le fil d'archal, comme il était parvenu, en outre, au grade de sergent dans la garde nationale d'alors, et qu'il menaçait de devenir électeur, il crut qu'il était de sa dignité d'homme établi, de sergent en fonction et d'électeur en expectative, de faire donner, comme il appelait cela, la plus brilllante (trois *lll*) éducation au petit Daniel Jovard, héritier présomptif de tant de belles prérogatives avenues ou à venir.

Il est vrai qu'il était difficile de trouver quelque chose de plus prodigieux, au dire de ses père et mère, que le jeune Daniel Jovard. Nous, qui ne le voyons pas comme eux au prisme favorable de la paternité, nous dirons que c'était un gros garçon joufflu, bon enfant dans la plus large étendue du mot, que ses ennemis auraient été embarrassés de calomnier, et dont ses amis auraient eu grand'peine à faire l'éloge. Il n'était ni laid ni beau, il avait deux yeux avec des sourcils par-dessus, le nez au milieu de la figure, la bouche dessous et le menton ensuite; il avait deux oreilles ni plus ni moins, des cheveux d'une couleur quelconque. Dire qu'il avait bonne tournure, ce serait mentir; dire qu'il avait mauvaise tournure, ce serait mentir aussi. Il n'avait pas de tournure à lui, il avait celle de tout le monde : c'était le représentant de la foule, le type du non-type, et rien n'était plus facile que de le prendre pour un autre.

Son costume n'avait rien de remarquable, rien d'accrochant l'œil; il lui servait seulement à n'être par nu. D'élégance, de grâce et de fashion, il n'en faut pas parler; ce sont lettres closes dans cette partie du monde non encore civilisé qu'on appelle rue Saint-Denis.

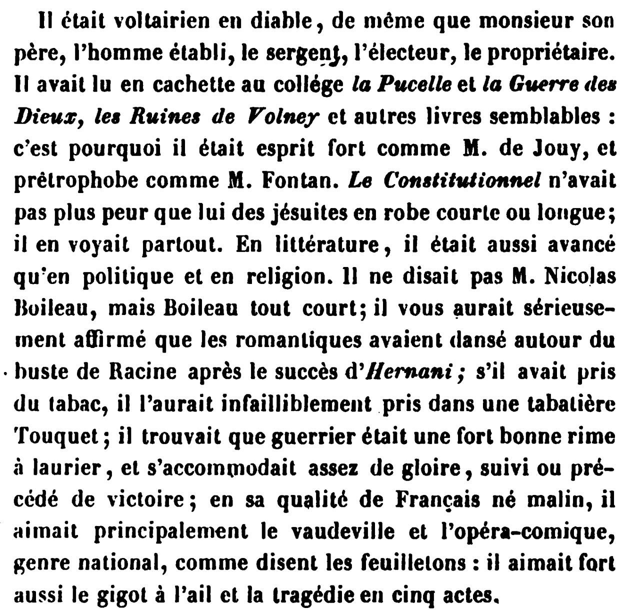
Il portait une cravate blanche de mousseline, un col de chemise qui lui guillotinait majestueusement les oreilles de son double triangle de toile empesée, un gilet de poil de chèvre jaune serin coupé à châle, un chapeau plus large du haut que du bas, un habit bleu barbeau, un pantalon gris de fer laissant voir les chevilles, des souliers lacés et des gants de peau de daim. Pour ses bas, je dois avouer qu'ils étaient bleus, et si l'on s'étonnait du choix de cette teinte, je dirais sans détour que c'étaient les bas de son trousseau de collége qu'il finissait d'user.

Il avait une montre d'argent au bout d'une chaîne de métal, au lieu d'avoir, comme doit faire tout bon viveur, au bout d'une élégante tresse de soie, une reconnaissance du Mont-de-Piété figurant la montre engagée.

Toutes ses classes, il les avait faites les unes après les autres; il avait, selon l'usage, doublé sa rhétorique, il avait fait autant de pensums, donné et reçu autant de coups de poing qu'un autre. Je vous le peindrai en un mot : il était fort en thème; du latin et du grec, il n'en savait pas plus que vous et moi, et, en outre, il savait assez mal le français.

Vous voyez que c'était un personnage de haute espérance que le jeune Daniel Jovard.

Avec de l'étude et du travail, il aurait pu devenir un charmant commis voyageur et un délicieux second clerc d'avoué.



Il était voltairien en diable, de même que monsieur son père, l'homme établi, le sergent, l'électeur, le propriétaire. Il avait lu en cachette au collége *la Pucelle* et *la Guerre des Dieux*, *les Ruines de Volney* et autres livres semblables : c'est pourquoi il était esprit fort comme M. de Jouy, et prêtrophobe comme M. Fontan. *Le Constitutionnel* n'avait pas plus peur que lui des jésuites en robe courte ou longue; il en voyait partout. En littérature, il était aussi avancé qu'en politique et en religion. Il ne disait pas M. Nicolas Boileau, mais Boileau tout court; il vous aurait sérieusement affirmé que les romantiques avaient dansé autour du buste de Racine après le succès d'*Hernani;* s'il avait pris du tabac, il l'aurait infailliblement pris dans une tabatière Touquet; il trouvait que guerrier était une fort bonne rime à laurier, et s'accommodait assez de gloire, suivi ou précédé de victoire; en sa qualité de Français né malin, il aimait principalement le vaudeville et l'opéra-comique, genre national, comme disent les feuilletons : il aimait fort aussi le gigot à l'ail et la tragédie en cinq actes.

Il faisait beau, les dimanches soir, l'entendre tonner, dans l'arrière-boutique de M. Jovard, contre les corrupteurs du goût, les novateurs rétrogrades (Daniel Jovard florissait en 1828), les Welches, les Vandales, les Goths, Ostrogoths, Visigoths, etc., qui voulaient nous ramener à la barbarie, à la féodalité, et changer la langue des grands maîtres pour un jargon hybride et inintelligible ; il faisait encore bien plus beau voir la mine ébahie de son père et de sa mère, du voisin et de la voisine.

Cet excellent Daniel Jovard ! il aurait plutôt nié l'existence de Montmartre que celle du Parnasse; il aurait plutôt nié la virginité de sa petite cousine, dont, suivant l'usage,

il était fort épris, que la virginité d'une seule des neuf Muses. Bon jeune homme! je ne sais pas à quoi il ne croyait pas, tout esprit fort qu'il était. Il est vrai qu'il ne croyait pas en Dieu; mais. en revanche, il croyait en Jupiter, en M. Arnault et en M. Baour mêmement; il croyait au quatrain du marquis de Saint-Aulaire, à la jeunesse des ingénuités du théâtre, aux conversions de M. Jay, il croyait jusqu'aux promesses des arracheurs de dents et des porte-couronnes.

Il était impossible d'être plus fossile et antédiluvien qu'il ne l'était. S'il avait fait un livre, et qu'il lui eût accolé une préface, il aurait demandé pardon à genoux au public de la liberté grande, il eût dit ces faibles essais, ces vagues esquisses, ces timides préludes; car, outre les croyances que nous venons de mentionner, il croyait encore au public et à la postérité.

Pour terminer cette longue analyse psychologique, et donner une idée complète de l'homme, nous dirons qu'il chantait fort joliment *Fleuve du Tage* et *Femme sensible*, qu'il déclamait le récit de Théramène aussi bien que la barbe de M. Desmousseaux, qu'il dessinait avec un grand succès le nez du Jupiter olympien, et jouait très-agréablement au loto.

Dans ces occupations charmantes et patriarcales, les jours de M. Daniel Jovard, tissus de soie et d'or (vieux style), s'écoulaient semblables l'un à l'autre; il n'avait ni vague à l'âme, ni passion d'homme dans sa poitrine d'homme; il n'avait pas encore demandé de genoux de femme pour poser son front de génie. Il mangeait, buvait, dormait, digérait, et s'acquittait classiquement de toutes les fonctions de la vie : personne n'aurait pu pres-



sentir, sous cette écorce grossière, le grand homme futur.

Mais une étincelle suffit pour mettre le feu à une barrique de poudre; le jeune Achille s'éveilla à la vue d'une épée : voici comment s'éveilla le génie de l'illustre Daniel Jovard.

Il était allé voir aux Français, pour se former le goût et s'épurer la diction, je ne sais plus quelle pièce; c'est-à-dire je sais fort bien laquelle, mais je ne le dirai pas, de peur de désigner trop exactement les personnages, et il était assis, lui trentième, sur une des banquettes du parterre, replié en lui-même et attentif comme un provincial.

Dans l'entr'acte, ayant essuyé soigneusement sa grosse lorgnette paternelle, recouverte de chagrin et cerclée de corne fondue, il se mit à passer en revue les rares spectateurs disséminés çà et là dans les loges et les galeries.

A l'avant-scène, un jeune merveilleux, agitant avec nonchalance un binocle d'or émaillé, se prélassait et se pavanait sans se soucier aucunement de toutes les lorgnettes braquées sur lui.

Sa mise était des plus excentriques et des plus recherchées. Un habit de coupe singulière, hardiment débraillé et doublé de velours, laissait voir un gilet d'une couleur éclatante, et taillé en manière de pourpoint; un pantalon noir collant dessinait exactement ses hanches; une chaîne d'or, pareille à un ordre de chevalerie, chatoyait sur sa poitrine; sa tête sortait immédiatement de sa cravate de satin, sans le liseré blanc, de rigueur à cette époque.

On aurait dit un portrait de François Porbus. Les cheveux rasés à la Henri III, la barbe en éventail, les sourcils troussés vers la tempe, la main longue et blanche, avec une

large chevalière ouvrée à la gothique, rien n'y manquait, l'illusion était des plus complètes.

Après avoir longtemps hésité, tant cet accoutrement lui donnait une physionomie différente de celle qu'il lui avait connue jadis, Daniel Jovard comprit que ce jeune homme fashionable n'était autre que Ferdinand de C***, avec qui il avait été au collége.

Lecteur, je vous vois d'ici faire une moue d'un pied en avant, et crier à l'invraisemblance. Vous direz qu'il est déraisonnable de jucher dans une avant-scène des Français un beau de la nouvelle école, et cela un jour de représentation classique. Vous direz que c'est le besoin de le faire voir à mon héros Daniel Jovard qui m'a fait employer ce ressort forcé. Vous direz plusieurs choses et beaucoup d'autres,

Mais... foi de gentilhomme,
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

Car je tiens dans une des pochettes de ma logique, pour vous la jeter au nez, la plus excellente raison qui ait jamais été alléguée par un homme ayant tort.

Voici donc le motif triomphant pour lequel Ferdinand de C*** se trouvait aux Français ce soir-là.

Ferdinand avait pour maîtresse une doña Sol, sous la tutelle *d'un bon seigneur caduc, vénérable et jaloux*, qu'il ne pouvait voir que difficilement et dans de continuelles appréhensions de surprise.

Or, il lui avait donné rendez-vous au Théâtre-Français, comme le lieu le plus solitaire et le moins fréquenté qui fût dans les cinq parties du monde, la Polynésie y comprise, la terrasse des Feuillants et le bois des marronniers du côté de l'eau, étant si européennement reconnus comme lieux



solitaires, que l'on n'y peut faire trois pas sans marcher sur les pieds de quelqu'un, et sans heurter du coude un groupe sentimental.

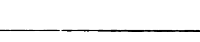
Je vous assure que je n'ai pas d'autre raison à vous donner que celle-là, et que je n'en chercherai pas une seconde; vous aurez donc l'extrême obligeance de vous en contenter.

Donc continuons cette véridique et singulière histoire. Le merveilleux sortit pendant l'entr'acte, le très-ordinaire Daniel Jovard sortit aussi; les merveilleux et les ordinaires, les grands hommes et les cuistres font souvent les mêmes choses. Le hasard fit qu'ils se rencontrèrent au foyer. Daniel Jovard salua Ferdinand le premier, et s'avança vers lui; quand Ferdinand aperçut ce nouveau paysan du Danube, il hésita un instant, et fut près de pirouetter sur ses talons pour n'être pas obligé de le reconnaître, mais un regard jeté autour de lui l'ayant assuré de la profonde solitude du foyer, il se résigna, et attendit son ancien camarade de pied ferme; c'est une des plus belles actions de la vie de Ferdinand de C***.

Après quelques paroles échangées, ils en vinrent naturellement à parler de la pièce qu'on représentait. Daniel Jovard l'admirait bénévolement, et il fut on ne peut pas plus surpris de voir que son ami Ferdinand de C***, en qui il avait toujours eu grande confiance, était d'une opinion tout à fait différente de la sienne.

— Mon très-cher, lui dit-il, c'est plus que faux-toupet, c'est empire, c'est perruque, c'est rococo, c'est pompadour; il faut être momie ou fossile, membre de l'Institut ou fouille de Pompéi pour trouver du plaisir à de pareilles billevesées. Cela est d'un froid à geler les jets d'eau en l'air; ces grands

de périphrases av
la queue ont bonn
vers les passions et
jurés qui s'amuse
du tyran qui a gar
princesses flanqué
poignard et ce réc
miquement, tout c
et ennuyeux à faire
— Et Aristote et
ment Daniel Jovard
— Bah ! ils ont tra
au monde aujourd'h
de ce qu'ils ont fait;
brouck et bien d'aut
question; qu'ils dor
sont de grands homm
les niais de leur époq
aiment le poivre; va
des littératures.



conviens, mais enfin tout le monde ne peut pas l'être, et puis il faut un apprentissage : l'état d'auteur est le seul pour lequel il n'en faille pas, il suffit de ne guère savoir le français et très-peu l'orthographe. Voulez-vous faire un livre? prenez plusieurs livres; ceci diffère essentiellement de la *Cuisinière bourgeoise*, qui dit : Voulez-vous un civet? prenez un lièvre. Vous détachez un feuillet ici, un feuillet là, vous faites une préface et une post-face, vous prenez un pseudonyme, vous dites que vous êtes mort de consomption ou que vous vous êtes lavé la cervelle avec du plomb, vous servez chaud, et vous escamotez le plus joli petit succès qu'il soit possible de voir. Une chose qu'il faut soigner, ce sont les épigraphes. Vous en mettez en anglais, en allemand, en espagnol, en arabe; si vous pouvez vous en procurer une en chinois, cela fera un effet merveilleux, et, sans être Panurge, vous vous trouverez insensiblement possesseur d'une mignonne réputation d'érudit et de polyglotte, qu'il ne tiendra qu'à vous d'exploiter. Tout cela te surprend, et tu ouvres des yeux comme des portes cochères. Débonnaire et naïf comme tu l'es, tu croyais bourgeoisement qu'il ne s'agissait que de faire son œuvre avec conscience; tu n'as pas oublié le « *nonum prematur in annum* », et le « vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage » ; ce n'est plus cela : on broche en trois semaines un volume qu'on lit en une heure et qu'on oublie en un quart d'heure. Mais tu rimaillais, à ce qu'il me semble, quand tu étais au collége. Tu dois rimailler encore; c'est une de ces habitudes qui ne se perdent pas plus que celles du tabac, du jeu et des filles.

Ici M. Daniel Jovard rougit virginalement; Ferdinand, qui s'en aperçut, continua ainsi :

— Je sais bien qu'il est toujours humiliant de s'entendre accuser de poésie, ou tout au moins de versification, et qu'on n'aime pas à voir dévoiler ses turpitudes. Mais, puisque cela est, il faut tirer parti de ta honte et tâcher de la monnoyer en beaux et bons écus. Nous et les catins, nous vivons sur le public, et notre métier a de grands rapports. Notre but commun est de lui pomper son argent par toutes les cajoleries et les mignardises imaginables; il y a des paillards pudibonds qui ont besoin qu'on les raccroche, et qui passent et repassent vingt fois devant la porte d'un mauvais lieu sans oser y entrer; il faut les tirer par la manche et leur dire : Montez. Il y a des lecteurs irrésolus et flottants qui ont besoin d'être relancés chez eux par nos entremetteurs (ce sont les journaux), qui leur vantent la beauté du livre et la nouveauté du genre, et qui les poussent par les épaules dans le lupanar des libraires; en un mot il faut savoir se faire mousser, et souffler soi-même son ballon...

La sonnette annonça qu'on levait le rideau. Ferdinand jeta sa carte à Daniel Jovard, et s'esquiva en l'invitant à le venir voir. Un instant après, sa déesse vint le rejoindre dans son avant-scène, ils levèrent les stores et... Mais c'est l'histoire de Jovard et non celle de Ferdinand que nous avons promise au lecteur.

Le spectacle fini, Daniel s'en retourna à la boutique paternelle, mais non pas tel qu'il en était sorti. Pauvre jeune homme! il s'en était allé avec une foi et des principes; il revint ébranlé, flottant, mettant en doute ses plus graves convictions.

Il ne dormit pas de la nuit; il se tournait et se retournait comme une carpe sur le gril. Toutes les choses qu'il avait adorées jusqu'à ce jour, il venait de les entendre trai-

ter légèrement et avec dérision ; il était exactement dans la même situation qu'un séminariste bien niais et bien dévot, qui aurait entendu un athée disserter sur la religion. Les discours de Ferdinand avaient éveillé en lui ces germes hérétiques de révolte et d'incrédulité qui sommeillent au fond de chaque conscience. Comme les enfants à qui l'on fait croire qu'ils naissent dans des feuilles de chou, et dont la jeune imagination se porte aux plus grands excès, quand ils sentent qu'ils ont été la dupe d'une fiction, de classique pudibond qu'il avait été et qu'il était encore la veille, il devint par réaction le plus forcéné Jeune-France, le plus endiablé romantique qui ait jamais travaillé sous le lustre d'*Hernani*. Chaque mot de la conversation de Ferdinand avait ouvert de nouvelles perspectives dans son esprit, et, quoiqu'il ne se rendît pas bien compte de ce qu'il voyait à l'horizon, il n'en était pas moins persuadé que c'était le Chanaan poétique, où jusqu'alors il ne lui avait pas été donné d'entrer. Dans la plus grande perplexité d'âme que l'on puisse imaginer, il attendit impatiemment que l'Aurore aux doigts de rose ouvrît les portes de l'Orient ; enfin l'amante de Céphale fit luire un pâle rayon à travers les carreaux jaunes et enfumés de la chambre de notre héros. Pour la première fois de sa vie il était distrait. On servit le déjeuner. Il avala de travers, et jeta d'un seul trait sa tasse de chocolat sur sa côtelette très-sommairement mâchée. Le père et la mère Jovard en furent on ne peut plus étonnés ; car la mastication et la digestion étaient les deux choses qui occupaient par-dessus les autres leur illustre progéniture. Le papa sourit d'un air malicieux et goguenard, d'un sourire d'homme établi, de sergent et d'électeur, et conclut à ce que le petit Daniel était décidément amoureux.

O Daniel! vois comme dès le premier pas tu es avancé dans la carrière; tu n'es déjà plus compris et te voilà en position d'être poëte élégiaque! Pour la première fois on a pensé quelque chose de toi, et l'on n'a pas pensé juste. O grand homme! l'on te croit amoureux d'une passementière ou tout au plus d'une marchande de modes, et c'est de la Gloire que tu es amoureux! Tu planes déjà au-dessus de ces vils bourgeois de toute la hauteur de ton génie, comme un aigle au-dessus d'une basse-cour! Tu peux dès à présent t'appeler artiste, il y a maintenant pour toi un *profanum vulgus*.

Dès qu'il pensa qu'il était heure convenable, il dirigea ses pas vers la demeure de son ami. Quoiqu'il fût onze heures, il n'était pas levé, ce qui surprit infiniment notre naïf jeune homme. En l'attendant, il passa en revue l'ameublement de la pièce où il se trouvait; c'étaient des meubles Louis XIII et de forme bizarre, des pots du Japon, des tapisseries à ramage, des armes étrangères, des aquarelles fantastiques représentant des rondes du sabbat et des scènes de Faust, et une infinité d'objets incongrus dont Daniel Jovard n'avait jamais soupçonné l'existence et ne pouvait deviner l'usage; des dagues, des pipes, des narghilés, des blagues à tabac et mille autres momeries; car, à cette époque, Daniel croyait religieusement que les poignards étaient défendus par la police, et qu'il n'y avait que les marins qui pussent fumer sans se compromettre. On le fit entrer. Ferdinand était enveloppé d'une robe de chambre de lampas antique semé de dragons et de mandarins prenant du thé; ses pieds, chaussés de pantoufles brodées de dessins baroques, étaient appuyés sur le marbre blanc de la cheminée, de façon qu'il était assis à peu près sur la tête. Il fumait

nonchalamment une petite cigarette espagnole. Après avoir donné une poignée de main à son camarade, il prit quelques brins d'un tabac blond et doré contenu dans une botte de laque, les entoura d'une feuille de papel qu'il détacha de son carnet, et remit le tout au candide Daniel, qui n'osa pas refuser. Le pauvre Jovard, qui n'avait jamais fumé de sa vie, pleurait comme une cruche revenant de la fontaine, et avalait patriarcalement toute la fumée. Il crachait et éternuait à chaque minute, et l'on eût dit un singe prenant médecine, à voir les plaisantes contorsions qu'il faisait. Quand il eut fini, Ferdinand l'engagea à bisser; mais il n'y réussit pas, et la conversation revint au sujet de la veille, à la littérature. En ce temps-là on parlait littérature comme on parle aujourd'hui politique, et comme autrefois on parlait pluie et beau temps. Il faut toujours une espèce de sujet, un canevas quelconque pour broder ses idées.

En ce temps-là, on était possédé d'une rage de prosélytisme qui vous aurait fait prêcher jusqu'à votre porteur d'eau, et l'on vit de jeunes hommes employer à disserter le temps d'un rendez-vous qu'ils auraient pu employer à toute autre chose. C'est ce qui explique comment le dandy, le fashionable Ferdinand de C*** ne dédaigna pas user trois ou quatre heures de son précieux temps à catéchiser son ancien et obscur camarade de collége. En quelques phrases, il lui dévoila tous les arcanes du métier, et le fit passer derrière la toile dès la première séance; il lui apprit à avoir un air moyen âge, il lui enseigna les moyens de se donner de la tournure et du caractère, il lui révéla le sens intime de l'argot en usage cette semaine-là; il lui dit ce que c'était que ficelle, chic, galbe, art, artiste et artistique; il lui apprit ce que voulait dire cartonné, égayé, damné; il lui

jusqu'à vingt-cinq
vingt-huit, pourvu
Saint-Cloud ; comi
que l'on arrivait pa
devant, faux-toupe
mâchoire, ganache,
à l'épithète la plus i
l'Institut! ce qui ne
rante ans environ ; —
grand maître que c'é

Daniel faisait bien
répondait avec un tel
s'il eût voulu vous pe
n'êtes rien autre chos
bout en moins d'un q
je n'en prends pour l
niel fut travaillé de la
dévoré une poitrine h

En entrant chez l
Constitutio



âme, qu'il ne le remettrait de sa vie; il monta dans sa chambre, ouvrit sa commode, en tira toutes ses chemises, et leur coupa le col impitoyablement, la guillotine étant une paire de ciseaux de sa mère. Il alluma du feu, brûla son Boileau, son Voltaire et son Racine, tous les vers classiques qu'il avait, les siens comme les autres, et ce n'est que par miracle que ceux qui nous servent d'épigraphe ont échappé à cette combustion générale. Il se cloîtra chez lui, et lut tous les ouvrages nouveaux que Ferdinand lui avait prêtés, en attendant qu'il eût une royale assez confortable pour se présenter à l'univers. La royale se fit attendre six semaines; elle n'était pas encore très-fournie, mais du moins l'intention d'en avoir une était évidente, et cela suffisait. Il s'était fait confectionner, par le tailleur de Ferdinand, un habillement complet dans le dernier goût romantique, et, dès qu'il fut fait, il s'en revêtit avec ferveur, et n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez son ami. L'ébahissement fut grand dans toute la longueur de la rue Saint-Denis; l'on n'était pas accoutumé à de pareilles innovations. Daniel avançait majestueusement, accompagné d'une queue de petits polissons criant à la chienlit; mais il n'y faisait seulement pas attention, tant il était déjà cuirassé contre l'opinion, et dédaigneux du public : deuxième progrès!

Il arriva chez Ferdinand qui le félicita du changement opéré en lui. Daniel demanda lui-même un cigare, et le fuma vertueusement jusqu'au bout; après quoi Ferdinand, achevant ce qu'il avait commencé d'une manière triomphale, lui indiqua plusieurs recettes et ficelles pour différents styles, tant en prose qu'en vers. Il lui apprit à faire du rêveur, de l'intime, de l'artiste, du dantesque, du fatal,

et tout cela dans la même matinée. Le rêveur, avec une nacelle, un lac, un saule, une harpe, une femme attaquée de consomption et quelques versets de la Bible; l'intime, avec une savate, un pot de chambre, un mur, un carreau cassé, avec son beefsteak brûlé ou toute autre déception morale aussi douloureuse; l'artiste, en ouvrant au hasard le premier catalogue venu, en y prenant des noms de peintres en *i* ou en *o*, et par-dessus tout, en appelant Titien, Tiziano, et Véronèse, Paolo Cagliari; le dantesque, au moyen de l'emploi fréquent de donc, de si, de or, de parce que, de c'est pourquoi; le fatal, en fourrant, à toutes les lignes, ah! oh! anathème! malédiction! enfer! ainsi de suite, jusqu'à extinction de chaleur naturelle.

Il lui fit voir aussi comment on s'y prenait pour trouver la rime riche; il cassa plusieurs vers devant lui, il lui apprit à jeter galamment la jambe d'un alexandrin à la figure de l'alexandrin qui vient après, comme une danseuse d'opéra qui achève sa pirouette dans le nez de la danseuse qui se trémousse derrière elle; il lui monta une palette flamboyante : noir, rouge, bleu, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, une véritable queue de paon; il lui fit aussi apprendre par cœur quelques termes d'anatomie, pour parler cadavre un peu proprement, et le renvoya maître passé en la gaie science du romantisme.

Chose horrible à penser! quelques jours avaient suffi à détruire une conviction de plusieurs années; mais aussi le moyen de croire à une religion tournée en ridicule, surtout quand l'insulteur parle vite, haut, longtemps et avec esprit, dans un bel appartement et dans un costume incroyable?

Daniel fit comme les prudes : dès qu'elles ont failli une fois, elles lèvent le masque et deviennent les plus effrontées

coquines qu'il soit possible de voir; il se crut obligé à être d'autant plus romantique qu'il avait été classique, et ce fut lui qui dit ce mot, à jamais mémorable : Ce polisson de Racine, si je le rencontrais, je lui passerais ma cravache à travers le corps! et cet autre, non moins célèbre: A la guillotine, les classiques! qu'il cria debout sur une banquette du parterre, à une représentation de *l'Honneur castillan*. Tant il est vrai qu'il était passé, du voltairianisme le plus constitutionnel, à l'hugolâtrie la plus cannibale et la plus féroce.

Jusqu'à ce jour, Daniel Jovard avait eu un front, mais, à peu près comme monsieur Jourdain parlait en prose, sans s'en douter; il n'y avait pas fait la moindre attention. Ce front n'était ni très-haut ni très-bas; c'était tout naïvement un honnête homme de front qui ne pensait pas à autre chose. Daniel résolut de s'en faire un front incommensurable, un front de génie, à l'instar des grands hommes d'alors. Pour cela, il se rasa un pouce ou deux de cheveux, ce qui l'agrandit d'autant, et se dégarnit tout à fait les tempes; au moyen de quoi il se procura un haut de tête aussi gigantesque que l'on pût raisonnablement l'exiger.

Donc, comme il avait un front immense, il lui prit une soif, également immense, sinon de réputation, du moins de famosité.

Mais comment jeter au milieu d'un public insouciant et railleur les six lettres ridicules qui formaient son nom patronymique? Daniel, cela allait encore, mais Jovard, quel abominable nom! Signez donc une élégie, Jovard! cela aurait bonne mine, il y aurait de quoi décréditer le plus magnifique poëme.

Pendant six mois, il fut en quête d'un pseudonyme; à force de chercher et de se creuser la cervelle, il en trouva

sa réputation était
un nom à tant de
tant d'autres nom
d'un créancier, en
sur le sucre ! Le n
dable, qu'à moin
César ou le Père M
le compte. Je n'a
folles idées qui pa
Jovard.

Il eut maintes f
les murailles, ent
Bouginier, et autr

Quelle envie forc
était connu de tou
signature apposée à
s'appeler Crédevill
qui l'accompagne i

Il eut l'idée de fa

crier dans les rues la condamnation à mort d'un criminel, il eut la tentation d'assassiner quelqu'un pour se faire guillotiner et occuper de lui l'attention publique. Il y résista vertueusement, et sa dague resta vierge, heureusement pour lui et pour nous.

De guerre lasse, il revint à des moyens plus doux et plus ordinaires : il composa une multitude de vers qui parurent dans plusieurs journaux inédits, ce qui avança beaucoup sa réputation.

Il lia connaissance avec plusieurs peintres et sculpteurs de la nouvelle école, et, moyennant quelques déjeuners, quelques écus prêtés, sans intérêts, bien entendu, il se fit peindre, sculpter et lithographier, de face, de profil, de trois quarts, en plafond, à vol d'oiseau, par derrière, dans tous les sens imaginables. Il n'est pas que vous n'ayez vu un de ses portraits au Salon ou derrière le vitrage de quelque marchand de gravures, avec un tout petit masque, le front démesuré, la barbe prolixe, les cheveux en coup de vent, le sourcil en bas, la prunelle en haut, ainsi qu'il est d'usage pour les génies byroniens. Le nom, écrit en caractère capricants et biscornus comme une ligne de cabale ou une rune de l'Edda, vous le fera facilement reconnaître.

Tous les moyens de détourner l'œil sur lui, il les emploie : son chapeau est plus pointu que tous les autres ; il a plus de barbe à lui seul que trois sapeurs, sa renommée croît en raison de sa barbe ; vous avez aujourd'hui un gilet rouge, demain il portera un habit écarlate. Regardez-le un peu, je vous prie ! il se donne tant de mal pour obtenir un de vos regards, il mendie un coup d'œil comme un autre une place ou une faveur ; ne le confondez pas avec la foule, il se jetterait par-dessus le pont. Pour attirer votre atten-

des poëtes en vog
une seule premièr
rien payer par-de
droite, où se mette
rateurs : ce specta
dans les coulisses, l
la main, les figura
lera l'année procha
rapidement. Il a un
a lecture pour un d
va avoir le feuilleto
qu'un éditeur à la m
sitions. Son nom est
suit : M......us. Kwp
mettra le titre, le p
passera par l'idée ; en
édition, sauf à ne jam
soit peu, grâce aux leç
habit, M. Daniel Jova
de la nouvelle pléiade

un grand homme, tu sais comment cela se fait; en vérité, ce n'est pas difficile, et si je ne le suis pas, moi qui te parle, c'est que je ne l'ai pas voulu : j'ai trop d'orgueil pour cela. Si tout ce bavardage ne t'a pas trop impatienté, tourne le feuillet, je vais traiter de la passion dans ses rapports avec les Jeunes-France, sujet fort intéressant, et qui donnera lieu à beaucoup de développements absolument neufs, et qui ne sauraient manquer de te plaire.

CELLE-CI ET CELLE-LA

OU

LA JEUNE-FRANCE PASSIONNÉE

> ROSALINDE. — Est-il formé de la main de Dieu? Quelle espèce d'homme est-ce? Sa tête est-elle digne d'un chapeau et son menton d'une barbe?
>
> CÉLIE. — Non ; il n'a qu'une barbe très-courte.
>
> ROSALINDE. — Eh bien! Dieu lui en enverra une plus longue, s'il est reconnaissant envers le ciel.
>
> *Comme il vous plaira*

Le 31 août, à midi moins cinq, Rodolphe, plus matineux que de coutume, se jeta en bas de son lit, et alla se planter tout d'abord devant la glace de la cheminée, pour voir s'il n'aurait pas, d'aventure, changé de physionomie en dormant, et pour se constater à lui-même qu'il n'était pas un autre, cérémonie préliminaire à laquelle il ne manquait jamais, et sans quoi il n'aurait pu vivre convenablement sa journée. S'étant assuré qu'il était bien le Rodolphe de la veille, qu'il n'avait que deux yeux ou à peu près, selon son

habitude, que son nez était à sa place ordinaire, qu'il ne lui était pas poussé de cornes pendant son sommeil, il se sentit soulagé d'un grand poids, et entra dans une merveilleuse sérénité d'esprit. Du miroir, ses yeux se portèrent par hasard sur un almanach accroché à un clou doré au long de la boiserie, et il vit, ce qui le surprit fort, car c'était le personnage le moins chronologique qui fût au monde, que c'était précisément le jour de sa naissance, et qu'il avait vingt et un ans. De l'almanach, son regard tomba sur un rouleau de papier tout humide, tacheté d'encre et bosselé de caractères informes : c'était la dernière feuille d'un grand poëme qu'il avait sous presse, et qui devait immanquablement faire reluire son nom entre les plus beaux noms.

Rodolphe, à cette triple découverte, se prit à réfléchir fort profondément.

Il résultait de tout ceci qu'il avait de grands cheveux noirs, des yeux longs et mélancoliques, un teint pâle, un front assez vaste et une petite moustache qui ne demandait qu'à devenir grande : un physique complet de jeune premier byronien !

Qu'il était majeur, c'est-à-dire qu'il avait le droit de faire des lettres de change, d'être mis à Sainte-Pélagie, d'être guillotiné comme une grande personne, outre le glorieux privilége d'être garde national et César à cinq sous par jour, s'il attrapait un mauvais numéro!

Qu'il était poëte, puisque environ trois mille lignes rimées par lui allaient paraître sur papier satiné, avec une belle couverture jaune et une vignette inintelligible! Ces trois choses établies, Rodolphe sonna et se fit apporter à déjeuner : il mangea fort bien.

Après qu'il eut fini, il baissa le store de sa fenêtre, se fit une cigarette, et se renversa dans sa causeuse tout en suivant en l'air la blonde fumée du maryland. Il pensait qu'il était beau garçon, majeur et poëte, et, de ces trois pensées, une pensée unique surgit victorieusement comme une conséquence forcée, c'est qu'il lui fallait une passion, non une passion épicière et bourgeoise, mais une passion d'artiste, une passion volcanique et échevelée, qu'il ne lui manquait que cela pour compléter sa tournure, et le poser dans le monde sur un pied convenable.

Ce n'est pas tout que d'avoir une passion, encore faut-il qu'elle ait un prétexte quelconque. Rodolphe résolut que la femme qu'il aimerait serait exclusivement Espagnole ou Italienne, les Anglaises, Françaises et Allemandes étant infiniment trop froides pour fournir un motif de passion poétique. D'ailleurs, il avait en mémoire l'invective de Byron contre les pâles filles du Nord, et il se serait bien gardé d'adorer ce que le maître avait formellement anathématisé.

Il décida que sa future maîtresse serait verte comme un citron, qu'elle aurait le sourcil arqué d'une manière aussi féroce que possible, les paupières orientales, le nez hébraïque, la bouche mince et fière, et les cheveux assortis à la couleur de la peau.

Le patron taillé, il ne s'agissait plus que de trouver une femme qui s'y ajustât. Rodolphe pensa judicieusement que ce ne serait pas dans sa chambre qu'il la rencontrerait. Aussi il choisit le plus extravagant de ses gilets, le plus fashionable et le plus osé de tous ses habits, le plus collant de ses pantalons, il revêtit le tout, et, armé d'un lorgnon et d'une badine, il descendit dans la rue, et s'en alla aux

Tuileries dans l'espoir de quelque rencontre heureuse et propre à son destin.

Il faisait le plus magnifique temps du monde, à peine quelques nuages floconneux se bouclaient-ils dans le bleu du ciel au gré d'une brise chaude et parfumée ; le pavé était blanc, et la rivière miroitait au soleil ; il y avait foule dans la grande allée et dans les contre-allées ; le ruisseau d'élégantes et de dandys avait peine à couler entre les deux quais de chaises et de spectateurs. Rodolphe se mêla à la cohue, et ajouta un flot de plus au torrent.

Il s'en allait coudoyant ses voisins de droite et de gauche, fourrant sa tête sous le chapeau des femmes, et les regardant entre les deux yeux avec son binocle. Il s'élevait sur son passage une longue traînée de malédictions et de : Prenez donc garde ! entrecoupés çà et là du : Oh ! admiratif de quelque merveilleux, pour son gilet ou sa cravate ; mais, entièrement à son idée, Rodolphe ne faisait guère plus d'attention aux éloges qu'aux injures, et, à chaque visage rose et frais encadré dans le satin et la moire, il se reculait comme s'il eût vu le Diable en personne.

Ce n'est pas qu'il ne rencontrât quelques figures pâles et décolorées ; mais c'était des pâleurs de cire, des pâleurs de fatigue et d'excès, ou bien des transparences de nacre de perle, des diaphanéités de blondes et de poitrinaires, mais non pas la pâleur mate et chaude, le beau ton méridional dont il s'était fait une loi d'être épris. Ayant parcouru trois ou quatre fois la longueur de l'allée et cela sans succès, il se préparait à sortir, quand il se sentit prendre le bras. C'était son camarade Albert : ils sortirent ensemble et s'en furent dîner.

Les passions dévorantes qui bouillonnaient dans son sein

lui avaient aiguisé l'appétit: il mangea encore mieux qu'à son déjeuner, et se grisa très-confortablement, ainsi que son honorable ami.

Le dîner achevé, nos deux drôles s'en furent à l'Opéra.

Rodolphe, quoique passablement aviné, ne perdait pas son idée de vue; un secret pressentiment lui chantait tout bas à l'oreille qu'il trouverait là ce qu'il cherchait. Quand il entra dans la salle, on jouait l'ouverture. Un torrent d'harmonie, de lumière et de vapeur chaude l'enveloppa soudain et le prit aux jambes. Le théâtre oscilla deux ou trois fois devant ses yeux; les tibias lui flageolaient d'une étrange manière; le lustre, dardant dans ses prunelles de longues houppes filandreuses de rayons prismatiques, le forçait à cligner les paupières; la rampe, s'interposant comme une herse de feu entre les acteurs et lui, ne les lui laissait voir que comme des apparitions effrayantes; la tête lui tintait comme si un démon invisible lui eût frappé avec un marteau les parois internes du crâne, et il apercevait vaguement les notes de musique, sous la forme de scarabées de diverses couleurs, voltigeant et sautelant par la salle, le long des cintres et des corniches, et rendant un son clair lorsqu'elles frappaient le mur de leurs élytres, à peu près comme les hannetons lâchés dans une chambre, qui fouettent les carreaux de leurs ailes, et se vont cogner au plafond avec un tintamarre horrible.

Rodolphe, qui avait soutenu plus d'un duel avec l'ivresse, ne se déconcerta pas pour si peu; il prit bravement son parti : il boutonna son frac jusqu'au col, remonta sa cravate, prit sa badine entre ses dents, enfonça ses deux mains dans ses goussets, écarquilla les yeux pour ne pas s'endormir, et fit la contenance la plus héroïque du monde.

Peu à peu les fumées du vin se dissipèrent, et, prenant la lorgnette des mains de son ami, qui ronflait théologalement, et dont la tête allait et venait comme un balancier de pendule, l'intrépide Rodolphe se mit à regarder la salle de haut en bas et de bas en haut, et à chercher dans ce triple cordon de femmes de tout âge et de toute condition la reine future de son cœur.

La lumière du gaz et des bougies glissait sur les épaules satinées et lustrées par leurs mille reflets, les yeux papillotaient, bleus ou noirs; Rodolphe ne poussait pas l'inspection plus loin, et il passait à une autre femme quand il apercevait la moindre teinte d'azur dans une prunelle. Les gorges demi-nues se modelaient hardiment sous les blondes et sous les diamants, les petites mains gantées de blanc et agitant les cassolettes émaillées, se posaient avec coquetterie sur le rebord rouge des loges. La soie, le velours, les chairs blondes et argentées, tout cela chatoyait et resplendissait étrangement; mais, parmi toutes ces têtes calmes et animées, belles ou jolies, parmi tous ces minois chiffonnés ou spirituels, le malheureux et passionné Rodolphe ne découvrait pas son idéal. Il en avait bien trouvé çà et là quelques morceaux disséminés dans plusieurs femmes : un œil dans celle-ci, la bouche dans celle-là, les cheveux dans cette autre, le teint dans une quatrième, mais jamais tout cela ensemble, en sorte qu'il eût été obligé d'avoir au moins dix femmes à adorer partiellement pour compléter tout à fait le romantique patron qu'il s'était taillé. Ce n'est pas que cela lui eût déplu au fond, car il était un peu Turc sous ce rapport, et la polygamie, je ne sais trop pourquoi, ne lui paraissait pas un crime aussi abominable qu'il le paraît à nos platoniques dames françaises.

Elles conçoivent très-bien qu'une femme ait deux amants, mais qu'un homme ait deux maîtresses, fi donc! elles crient à la monstruosité, ou se mettent à sourire d'un air incrédule. Ne trouvez-vous pas que cela est humiliant pour nous?

Rodolphe était sur le point de croire que son pressentiment lui avait menti, lorsque la porte d'une loge s'ouvrit tout à coup, et donna d'abord passage à une bénigne et insignifiante figure qui ne pouvait être que la figure d'un mari, et ensuite à une dame vêtue d'une robe de velours noir et très-décolletée, qui ne pouvait être que sa femme légitime par-devant le maire et le curé. Elle s'assit, mais de façon à tourner le dos à Rodolphe, qui n'avait pu voir si la beauté de ses traits répondait à celle de ses épaules.

Cette épaule était blanche, mais légèrement teintée de demi-tons olivâtres qui allaient augmentant d'intensité, à mesure qu'ils se rapprochaient de la nuque; elle était grasse et potelée, mais laissait apercevoir sous la chair une musculature souple et forte, à la manière des épaules italiennes.

Rodolphe était dans une anxiété terrible, et se mourait de peur qu'elle ne détruisît, en se retournant, les belles illusions qu'il commençait à se bâtir; cependant il aurait donné plus d'argent qu'il ne possédait pour qu'elle changeât de position.

Enfin, elle fit un léger mouvement : sa tête commença à tourner avec lenteur sur son corps immobile; ces trois beaux plis, nommés collier de Vénus, et si stupidement supprimés par nos peintres, se dessinèrent plus fortement sur son cou frais et brun; la tempe, la pommette de sa joue et son menton, de forme antique, se montrèrent peu à peu, de façon à produire cette espèce de profil, appelé profil

perdu, que les grands maîtres, et surtout Raphaël, affectionnent particulièrement; mais, je n'en sais la raison, elle n'acheva pas le demi-tour qu'elle semblait vouloir faire, et elle demeura ainsi, au grand dépit de Rodolphe, toujours plongé dans la plus terrible incertitude.

Certainement, ce qu'il voyait était beau et tout à fait dans le caractère qu'il désirait, mais il ne voyait ni le nez, ni les yeux, ni la bouche; peut-être avait-elle le nez rouge, les yeux bleus et la bouche blanche. Il se penchait sur le balcon à tomber dans le parterre, pour en découvrir davantage : impossible ! et, dans son désespoir, il invoquait tous les saints du paradis.

Sa prière fut suivie d'effet, la dame se retourna tout d'un coup. Rodolphe se trouva enlevé au septième ciel, comme si un machiniste de l'Opéra l'eût hissé au bout d'une ficelle. C'était la réalité de son idéal !

Elle était bien comme il l'avait rêvée : un sourcil arabe, noir et fin, à paraître dessiné au pinceau, couronnait dignement un bel œil brun et humide ; le nez, aux narines ouvertes et vermeilles, était de la plus parfaite correction ; la bouche, d'une couleur et d'une forme irréprochables, également propre à décocher un sarcasme et à appuyer un baiser.

Quant au teint, il était chaud et vivace, un peu jaune et bistré, mais clair et transparent comme celui de la belle Romaine, d'Ingres ; c'était incontestablement un teint d'Espagnole ou d'Italienne, et, si la passion n'habitait pas sous cette peau olivâtre et dans ces beaux yeux noirs, c'est qu'il n'y en avait plus en ce monde, et qu'il fallait l'aller chercher dans l'autre.

Une seule chose contrariait Rodolphe, c'était le mari, avec

sa bonne et honnête figure. Il l'aurait souhaité tout différent, car il n'avait guère le physique d'un mari comme il les faut dans les drames. Il avait des favoris soigneusement taillés, le haut de la tête un peu chauve, une belle cravate blanche pas trop mal mise, ma foi! pour un mari qui n'est qu'avec sa femme, des gants pas trop larges et un gilet d'une coupe assez nouvelle. Il n'avait rien d'Othello ni de Georges Dandin, il n'avait l'air ni ridicule ni terrible, il était aussi parfaitement incapable de se battre en duel avec l'amant de sa femme que de la faire citer devant les tribunaux ; il gardait dans ses occasions-là le silence le plus philosophique. A dire vrai, il n'y faisait pas grande attention, et ses lunettes bleues ne lui servaient pas à voir plus clair dans ces sortes de choses : c'était un mari convenable et sachant le monde. Je souhaite que vous en puissiez trouver un pareil pour mademoiselle votre fille, si Dieu vous en a affligé d'une.

Rodolphe comprit, à la première vue, que le drame n'était pas possible de ce côté-là ; mais il croyait s'en dédommager amplement du côté de la femme. Nous verrons.

Cependant son ami Albert dormait comme un chantre à matines.

Rodolphe découpa soigneusement la silhouette de la belle inconnue, avec ses yeux aidés de sa lorgnette, et la serra dans un recoin de son cœur, afin de la pouvoir reconnaître en tous les lieux du monde.

Cela fait, il rêva au moyen de lier connaissance avec elle, d'apprendre qui elle était, et comment on y pouvait arriver.

Il roula dans sa tête une infinité de projets, tous plus passionnés les uns que les autres.

Il résolut d'abord de se présenter à sa princesse comme les héros des romans espagnols, en tuant quelque taureau furieux;

Ou comme Antony, en se jetant au devant des chevaux de sa voiture;

Ou comme don Cléofas, en la sauvant d'un incendie; mais une seule condition rendait ces projets inexécutables, c'était l'impossibilité d'une pareille circonstance; il est vrai qu'on pouvait la faire naître soi-même en mettant le feu à la maison, ainsi que Lovelace dans *Clarisse Harlowe*, mais cela était fort chanceux, les pompiers pouvant très-bien se charger de l'affaire, et le Code civil ne badinant pas avec ces sortes de choses et n'entendant rien du tout aux développements de la passion.

Il était donc singulièrement perplexe : la fin de la représentation approchant, il fallait prendre un parti quelconque, ou courir le risque de ne jamais revoir sa divinité.

Il donna un grand coup de coude dans les côtes d'Albert.

— Ouf! fit douloureusement celui-ci, éveillé au milieu d'un rêve anacréontique.

— Connais-tu cette dame, enragé dormeur?

Albert était comme Alexandre Dumas, il avait environ quarante mille amis intimes, sans compter les femmes et les petits enfants : cela se sous-entend toujours.

Albert lui répondit, sans la regarder, et avec un ton de supériorité blessée : — Certainement; et il se redressa de toute sa hauteur : — C'est la cinquième loge en partant de la colonne, la dame en noir, celle qui lorgne en ce moment-ci? Bien, j'y suis. Et il cligna à plusieurs reprises ses yeux avinés : — Pardieu! je veux être fendu en quatre, si

ce n'est madame de M***, la dernière maîtresse de Ferdinand : son mari est un bon homme.

— Ah! répondit Rodolphe d'un air de réflexion profonde.

— C'est une femme répandue, et qui voit beaucoup de monde; il y a très-bonne société chez elle; son jour est le samedi; continua Albert avec volubilité.

— Tu la connais?

— Comme je te connais; je suis un ami de la maison.

— Ainsi, tu me pourrais présenter?

— Assurément, rien n'est plus facile. Je la verrai demain, je lui parlerai de toi : c'est une affaire faite.

La toile tomba : la salle si vida peu à peu. Les deux amis se prirent le bras et sortirent. Rodolphe vit sous le péristyle madame de M***, qu'Albert salua et à qui elle rendit son salut, d'un air de familiarité. Elle était aussi belle de près que de loin, et, quand elle monta en voiture, Rodolphe put apercevoir un pied qu'on aurait trouvé petit daus un bal espagnol, et une jambe comme bien peu pouvaient se vanter d'en avoir.

— Voici un pied d'Andalouse, se dit-il à part lui : ceci est d'une bonne couleur, et ma passion se culotte tout à fait. Je veux perdre mon nom et manquer une première représentation d'Hugo, si je ne deviens pas fou de cette femme avant qu'il soit deux jours d'ici.

De retour chez lui, quoiqu'il fût une heure du matin, il se mit à donner du cor à pleins poumons; il déclama à tue-tête deux ou trois cents vers d'*Hernani ;* puis il se déshabilla, jeta son gilet sous la table et ses bottes au plafond, en signe d'allégresse; après quoi il se coucha, et dormit sans débrider jusqu'au lendemain midi.



Dès qu'il fut réveillé, il pensa à la belle madame de M***, sa future passion. Il serait dans l'ordre qu'il en eût rêvé toute la nuit; c'est ainsi que cela se pratique dans les romans d'amour et les lamentations élégiaques, mais je dois à ma conscience d'historien d'affirmer le contraire. Rodolphe, cette nuit-là, n'eut qu'un cauchemar abominable, où il se voyait traversant le bois de Boulogne sur une rosse de louage, avec un habit de 1828, un gilet à châle, un pantalon à la cosaque et une colonne corinthienne pour chapeau; il ne rêva rien de plus, je vous jure. Ah! si; il songea encore qu'on lui servait à déjeuner une semelle de botte au beurre d'anchois, avec les clous et les fers, ce qui le mit dans une si grande fureur, qu'il se réveilla jurant comme plusieurs charretiers.

Revenant à la rencontre inopinée qu'il avait faite la veille, il se prit à réfléchir que jusque-là sa passion d'artiste s'emmanchait exactement comme aurait pu le faire celle d'un marchand de bougies diaphanes ou même celle d'un député, ce qui l'humilia profondément, et le jeta dans un abattement difficile à décrire.

Il fut presque sur le point de renoncer à celle-là, et d'en chercher une autre; ensuite il se ravisa, et résolut de pousser l'aventure jusqu'au bout, faisant cette réflexion judicieuse que l'*Iliade* commençait fort simplement, et n'en était pas moins un assez beau poëme; que *Roméo et Juliette* commençait fort simplement aussi, par une conversation entre deux valets, ce qui ne l'empêchait pas d'être une très-passable tragédie.

— Vive Dieu! se dit-il en se frappant le front, la femme est belle, c'est le principal, et le canevas du drame est bon. Je serais un grand sot, et je mériterais d'entrer à l'Acadé-

mie, sur l'heure, si je ne parvenais à y broder quelques petits incidents un peu byroniens. Si ce garde national de mari pouvait être jaloux seulement, cela serait à merveille, et rien ne serait plus facile que de faire avec cela une comédie de cape et d'épée, dans le goût espagnol. Anathème! je suis fatal et maudit, rien ne va comme je veux.

— Hop! Mariette, ouvrez aux chats, et faites-moi à déjeuner.

Mariette, comme une servante-maîtresse qu'elle était, ne se dépêchait pas trop d'obéir; enfin elle ouvrit, et trois ou quatre chats, de grosseur et de pelage différents, allèrent prendre place sans façon dans le lit, à côté du passionné Rodolphe; car, après les femmes, les bêtes étaient ce qu'il aimait le mieux. Il les aimait comme une vieille fille, comme une dévote dont son confesseur même ne veut plus, et je puis assurer qu'il mettait un chat infiniment au-dessus d'un homme, et immédiatement au-dessous d'une femme. Albert avait essayé en vain de supplanter, dans l'affection de Rodolphe, Tom, son gros matou tigré : il n'avait pu obtenir que la seconde place ; je crois même qu'il aurait hésité entre sa petite chatte blanche et la brune madame de M***.

— Mariette!

— Monsieur.

— Approchez donc.

Mariette s'approcha.

— Mariette, tu es jolie ce matin.

— Je ne l'étais donc pas hier, que vous le remarquez aujourd'hui?

— Oh! de l'esprit! je te renverrai, si tu t'avises d'en avoir encore. Embrasse-moi.

— De qui monsieur est-il amoureux?

— De qui? de toi, pardieu! parce que tu es une bonne fille, et, ce qui vaut mieux, une belle fille. Pourquoi cette question?

— C'est que vous ne m'embrassez ainsi que lorsque vous avez en tête quelque belle passion : ce n'est pas moi que vous embrassez, c'est l'autre, et j'avoue que je crois pouvoir l'être pour mon compte.

— Orgueilleuse! beaucoup de belles dames voudraient être à ta place; que t'importe de n'être pas la cause, si tu profites de l'effet?

Et Rodolphe fit pencher jusque sur l'oreiller la tête de Mariette.

— Je t'assure que ceci est pour toi et non pour une autre, dit-il en étouffant sous ses lèvres le faible : Laissez-moi donc, monsieur! que Mariette crut devoir à sa pudeur, quoiqu'au fond elle n'eût aucune envie d'être laissée.

La petite chatte, étrangement foulée, sauta à bas du lit, en miaulant d'un ton aigre.

— Et le déjeuner qui ne se fait pas, et M. Albert qui doit venir, dit Mariette en passant ses doigts dans ses cheveux défrisés.

— Tu as raison, fit Rodolphe en décroisant ses bras, et, comme dit don Juan, il faut pourtant bien que l'on s'amende.

Mariette sortit. Rodolphe tira une feuille de son carnet, et se mit, pour tuer le temps, à rimer quelques vers. Nous demandons humblement pardon au lecteur de lui voler une douzaine de lignes de prose en les transcrivant ici, mais cela est indispensable à la clarté de cette intéressante

histoire. Ils étaient adressés, cela va sans dire, à madame de M*** :

O reine de mon cœur ! ô brune Italienne !
Quelle beauté peut-on comparer à la tienne !
On te dirait de marbre et taillée au ciseau,
Si le soleil romain, en te baisant la peau,
Ne t'avait pas dorée avec sa teinte étrange,
Et rendu le sein blond comme la blonde orange.
Une flamme divine illumine tes yeux,
L'ange pour s'y mirer abandonne les cieux,
Et si, dans la cité de douleur éternelle,
Il tombait un rayon de ta noire prunelle,
Il remettrait l'espoir à l'âme des maudits,
Et l'enfer un moment serait le paradis!

Albert entra.

— Que diable! que griffonnes-tu là, Rodolphe? Cela ne va pas jusqu'au bord du papier; ce doit être des vers, ou le grand Diable m'emporte. Donne, que je voie!

Rodolphe tendit le carré de vélin, comme un enfant tend la main à la férule du maître d'école; car Albert était un impitoyable censeur, et, comme il ne faisait pas de vers, il ne pouvait lui rendre la pareille.

— C'est du cavalier Bernin frotté d'un peu de Dante; peut-être y a-t-il aussi un filet de concetti shakespearien, mais c'est peu de chose. Or, ceci est un madrigal à la Julia Grisi, ou je me trompe fort.

— Comment! cria Rodolphe d'un ton effrayé, j'ai fait ces vers pour madame de M***, dont je suis éperdûment épris depuis hier soir. Je suis décidé à me brûler la cervelle, si dans un mois je ne suis pas parvenu à m'en faire adorer.

— En vérité, il n'y a qu'un petit inconvénient, c'est que madame de M*** n'est pas Italienne le moins du monde,

attendu qu'elle est née à Château-Thierry, ce qui est, je crois, une raison suffisante pour ne pas l'être.

— Ah! une infinité de tuyaux de cheminées qui me tombent sur la tête!... Tenez-vous donc tranquille, Tom, et ne sortez pas vos pattes hors de la couverture, c'est indécent.... Comment! cette méchante madame de M*** qui se permet d'être née à Château-Thierry, et d'avoir l'air plus italien que l'Italie elle-même; c'est tout à fait illégal! c'est abominable! Et ma passion donc, et ma pièce de vers, qu'est-ce que j'en vais faire? Cela est trop spécial pour que l'on puisse s'en servir ailleurs. Si c'était des vers d'âme, cela s'applique à tout le monde, même à celles qui n'en ont pas; mais il y a un signalement en règle dans ces misérables rimes : un mouchard ou un maire n'aurait pas mieux fait. Diable! douze vers dantesques et une ébauche de passion perdus, on regarde à cela. Je ne puis pourtant avoir une passion née à Château-Thierry : cela n'a aucune tournure, et ne convient nullement à un artiste.

— Madame de M*** est belle, répliqua dogmatiquement Albert, et, au fond, n'y a-t-il pas plus de mérite à avoir l'air italien, étant née en France, qu'en étant tout naïvement Italienne, comme tout le monde l'est en Italie?

— Ceci est excessivement profond, et vaut que l'on y réfléchisse, dit Rodolphe, en tirant son bonnet sur ses yeux.

Mariette apporta le déjeuner. Albert s'attabla auprès du lit, et toutes les têtes de chats, comme des girouettes dans le même rhumb de vent, se tournèrent simultanément du même côté. Albert mangea comme une meute de dogues, Rodolphe un peu moins, car il était inquiet du sort de sa pièce de vers, et il distribua presque toute sa viande à ses parasites fourrés.

Après déjeuner, les deux amis, laissant la passion de côté, agitèrent entre eux un plan de gilet sans boutons et imitant le pourpoint avec autant d'exactitude que la stupidité native des bourgeois de la bonne ville le pouvait permettre, sans trop s'exposer aux huées et aux rires à pleine gueule des polissons et des gobe-mouches.

Rodolphe, entièrement absorbé par cette importante occupation, ne songeait à madame de M*** non plus que lorsqu'il n'était encore que fœtus au respectable ventre de sa mère.

Rodolphe dessinait, Albert découpait les morceaux en papier, afin de les faire mieux comprendre au tailleur.

Quand tous les morceaux furent rassemblés, Albert, saisi d'un enthousiasme subit, s'écria, en frappant sur la table :

— Que je rencontre mon plus fier créancier dans un cul-de-sac, dans un impasse, comme dit M. Arouet de Voltaire, gentilhomme du roi, si ce n'est pas là le gilet le plus monumental qui soit sorti d'une cervelle d'homme! Et dites que la société est en dégénérescence! Calomnie atroce! on ne s'est jamais mieux habillé.

— Et si l'on supprimait le collet et qu'on le remplaçât par un hausse-col, de même étoffe, bouclé par derrière, cela n'aurait-il pas le galbe le plus caractéristique, une tournure de cuirasse et de corselet tout à fait ravissante? ajouta Rodolphe, laissant tomber ses syllabes une à une, comme des pièces d'or, et avec un air fortement convaincu de la supériorité de ce qu'il disait.

— Ce serait, à coup sûr, quelque chose de furieusement agréable, fit Albert, en quittant le ton dithyrambique pour le jargon précieux. Mais voici qu'il se fait tard : *adiusias*. Je m'en vais chez le tailleur, et de là chez ta pas-

sion; tu auras probablement ta lettre d'invitation avant qu'il soit après-demain.

Cela dit, il pirouetta sur ses talons, et descendit l'escalier en chantonnant entre sa royale et ses moustaches un vieux air allemand de Sébastien Bach.

Rodolphe sortit aussi quelques instants après. A voir la manière dont il s'en allait dans la rue, la main dans sa poitrine, les sourcils sur le nez, les coins de sa bouche en fer à cheval, les cheveux aussi mal peignés que possible, il n'était pas difficile de comprendre que ce pâle et malheureux jeune homme avait un volcan dans le cœur.

— Monsieur! monsieur! vous avez oublié d'ôter votre bonnet de coton, et les polissons crient : A la chienlit! après vous, dit Mariette en tirant par la basque de son habit son digne maître Rodolphe, qui ne s'en apercevait pas le moins du monde. Tenez, voilà votre chapeau.

Rodolphe, stupéfait, porta la main à sa tête et reconnut la vérité, l'épouvantable vérité.

A cet instant même, une dame d'une beauté rare et d'une tournure des plus élégantes, donnant le bras à un monsieur, le plus insignifiant et le plus débonnaire d'aspect qu'il vous plaira d'imaginer, tourna subitement le coin de rue, et se trouva précisément en face de Rodolphe.

C'était madame de M***. A l'éclat de rire à peine comprimé qui jaillit de sa bouche, il ne put douter qu'elle ne l'eût vu.

Rodolphe se souhaitait sous la terre à la profondeur de la couche diluvienne, dans le lit calcaire où se trouvaient les os de mammouth; il aurait bien voulu pouvoir se supprimer temporairement, ou avoir à son doigt l'anneau de Gygès, qui rendait invisible.

Il jeta le pyramidal bonnet à Mariette, et enfonça son chapeau sur sa tête, avec l'air de Manfred, sur le bord du glacier, ou de Faust, au moment de se donner au Diable.

Ah ! massacre et malheur ! honte et chaos ! tison d'enfer ! anathème et dérision ! terre et ciel ! tête et sang ! être rencontré en bonnet de coton par sa Béatrix ! O Fortune ! pouvais-tu jouer un tour plus cruel à un jeune homme dantesque et passionné !

Byron lui-même, qui avait l'ineffable avantage de signer comme Bonaparte, aurait paru ridicule avec un bonnet de coton ; à plus forte raison Rodolphe, qui ne signait pas comme Bonaparte, et qui n'avait fait ni *le Corsaire* ni *Don Juan ;* parce qu'il avait été trop occupé jusqu'à ce jour, non pour un autre motif, je vous jure.

Un bonnet de coton, le mythe de l'épicier, le symbole du bourgeois ! *Horror ! horror ! horror !*

— Je n'ai plus rien à faire avec ce monde, et il ne me reste qu'à mourir, pensa Rodolphe.

Et il se dirigea vers le Pont Royal ; quand il y fut arrivé, il s'accouda sur le garde-fou, regarda le soleil, attendit qu'un bateau qui descendait la rivière eût passé l'arche et se fût un peu éloigné. Alors il monta sur le parapet, et, avant que personne eût le temps de s'y opposer, il se jeta en bas, avec sa cravache et son chapeau.

Dans le trajet du pont à la surface de l'eau, il eut le temps de penser que le succès de son poëme était assuré par son suicide et que le libraire en vendrait au moins douze exemplaires ; de la surface au fond, il chercha quel motif on donnerait à sa mort dans les journaux. Il faisait très-beau ; les rayons du soleil, pénétrant la masse d'eau qui roulait au-dessus de lui, la rendaient blonde comme une

topaze, et permettaient de distinguer le lit de la rivière, tout semé de clous, de tessons et de vaisselle cassée. Rodolphe voyait les goujons filer à côté de lui et frétiller de la queue, il entendait la grande voix de la Seine bourdonner à son oreille. Cette réflexion lui vint alors, qu'étant aussi bien fait de sa personne qu'il l'était, il ne pouvait manquer d'être un très-joli cadavre et de produire une grande sensation à la Morgue. Il lui semblait déjà entendre les Ah! et les Oh! des sensibles commères du quartier : « Il a la peau bien blanche! et cette poitrine, et cette jambe d'officier! quel dommage! » et autres menues exclamations; ce qui le rendait tout aise au fond de la rivière. Cependant le manque d'air commençait à lui comprimer les poumons et à lui causer une douleur abominable; il n'y tint plus, et, oubliant l'opprobre qu'il y avait à revenir sur une terre où l'on avait été vu en bonnet de coton, il donna du pied contre le fond, et partit avec la rapidité d'une flèche. Le dôme de cristal allait s'éclaircissant de plus; en deux ou trois mouvements, Rodolphe atteignit le niveau du fleuve, et put respirer à son aise.

Une foule immense couvrait les quais : « Le voilà! le voilà! » cria-t-on de toutes parts. Rodolphe, qui nageait comme une truite et qui aurait remonté une écluse de moulin, se sentant regardé, y mit de l'amour-propre, et se prit à tirer sa coupe avec toute la pureté imaginable. Son chapeau flottait près de sa badine, il les repêcha tous deux, mit le chapeau sur sa tête, et, nageant d'une main, il faisait siffler sa cravache de l'autre, au grand ébahissement de tous les gobe-mouches.

— C'est le marquis de Courtivron, disait celui-ci. — C'est le colonel Amoros, disait celui-là, qui fait des expé-

riences gymnastiques. — C'est un farceur, ajoutait un troisième. — C'est une gageure, criait le quatrième. Mais personne, entre toutes ces brutes qui partagent avec la girafe le privilége de regarder le ciel en face, ne put deviner, ô passionné et magnanime Rodolphe! pourquoi tu t'étais jeté du Pont Royal en bas, et si quelqu'un d'eûx avait su que c'était pour un bonnet de coton, il ne l'aurait pas compris, et aurait dit que tu étais un grand fou; en quoi il aurait eu certainement tort.

Rodolphe, pimpant et guilleret, aborda en quelques minutes; comme il ne pouvait s'en aller ainsi trempé, un officieux alla chercher un fiacre; il y monta et rentra chez lui.

Mariette tomba de son haut en le voyant suant l'eau comme un dieu marin. Rodolphe lui expliqua la chose, et Mariette, qui aimait Rodolphe, quoique ce fût son maître, qu'il la payât fort exactement et lui fît toutes sortes de petits cadeaux, ne rit par trop fort de sa mésaventure.

— Tenez, voilà vos pantoufles, fit-elle avec un geste amical; voici Tom, votre chat favori; voilà votre volume de Rabelais; que voulez-vous de plus? D'ailleurs, vous n'êtes pas si mal en bonnet de coton que voulez bien le croire, et vous en auriez deux ou trois douzaines sur la tête que je ne vous en trouverais pas moins bien, moi!

Mariette appuya très-fort sur le moi; ce ne pouvait être que dans une excellente intention. Mariette, comme je l'ai déjà dit, était une belle et bonne fille; quant à l'interprétation que donna Rodolphe à cet honnête monosyllabe, mes belles lectrices, je n'ose vous le dire, de crainte d'alarmer votre pudeur, et, s'il vous plaît, nous passerons dans la

pièce à côté pour ne pas le gêner dans ses commentaires. Convenez que mon héros est un abominable mauvais sujet, et dites-moi pourquoi chaque élan de passion poétique qui le prend se résout en prose au bénéfice de Mariette.

O Mariette! au lieu d'être jalouse, tu devrais souhaiter que ton maître fût amoureux de vingt femmes! tu ne saurais qu'y gagner.

Deux fois, dans la même journée, infidèle à l'idole de son cœur! Immoral personnage! l'envie me prend de laisser là ton histoire; car tu ne vaux guère que l'on entretienne le public de tes faits et gestes. Si tu ne te corriges, j'y renoncerai, assurément.

—Fi donc! avec sa servante!—Oui, madame, avec sa servante. — Comment! un homme qui se respecte? — Je vous assure que Rodolphe se respectait plus qu'un roi ou deux, et qu'il n'aurait pas cédé le haut du pavé à un empereur. — Encore, si c'était une femme comme il faut. — Est-ce que Mariette était comme il ne faut pas? Moi qui l'ai vue, je me permettrai d'être d'avis contraire. D'abord elle est affligée de quelque vingt ans, elle est drue et fraîche, elle a les yeux les plus beaux du monde, et, comme elle fait faire son service par le petit groom de Rodolphe, à qui, pour sa peine, elle donne de temps en temps quelques friandises et une tape amicale sur la joue, elle a les ongles aussi nets et la peau aussi blanche que vous, peut-être même plus, sans vouloir toutefois dénigrer vos perfections. Je pense qu'en voilà assez pour être une femme comme il faut. — Une femme du monde, une honnête femme. — Je n'ai jamais su que Mariette fût une femme de la lune, et, quant à honnête femme, je prendrai la licence extrême de vous faire observer que, si Rodolphe, au lieu de coucher avec

Mariette, eût couché avec une de vos amies ou avec vous-même (ceci n'est qu'une supposition, pudique lectrice), vous n'auriez plus été des honnêtes femmes, du moins dans vos idées; car, pour moi, je ne pense pas qu'une bagatelle de cette espèce empêche de l'être: au contraire.

D'ailleurs les illustres exemples de ce genre ne manquent pas. De très-grands hommes ont aimé de petites grisettes; Rousseau se laissait battre par sa servante; de célèbres poëtes ont adoré des marchandes de pommes de terre frites, etc., etc.

Au surplus, ce que j'en dis ici n'est que pour excuser mon héros Rodolphe, avec lequel je vous prie de ne pas me confondre; car j'en mourrais de honte, et n'oserais, de ma vie, rien faire de malhonnête à une honnête femme, ce qui me ferait passer pour un personnage bien indécent, et me perdrait nécessairement de réputation.

Je lui ai fait les représentations les plus vives sur ce sujet; mais ce diable d'homme avait toujours des réponses à tout, et surtout de drôles de réponses, pour un homme passionné; il est vrai qu'en ce temps-là il n'avait pas vingt et un ans, et se souciait assez peu d'avoir une tournure artiste.

— Mon ami cher, tu n'es qu'un imbécile. (Lecteur et lectrice, si l'épouvantable indécence de ce livre me permet d'en avoir une, ne croyez pas un mot de cela : j'ai beaucoup d'esprit, mais c'était la formule habituelle de Rodolphe, quand il entrait en conversation avec moi.) Il y a dans Maynard deux vers que voici à peu près :

C'est un métier de dupe
Que d'employer six ans à lever une jupe,

et qui contiennent en substance plus de raison et de phi-



losophie que toutes les fadeurs platoniques et les sornettes sentimentales que tu me cornes incessamment aux oreilles.

La Mariette, à qui je n'ai jamais fait de madrigal ni dit un seul mot d'amour, m'accorde libéralement, et du meilleur cœur du monde, ce qu'une femme comme il faut me ferait attendre six mois, et ne me donnerait qu'avec force tartines sur la morale, les convenances et l'oubli des devoirs. Puisque le but est le même, le chemin le plus court est le meilleur. Mariette est le plus court, je prends par Mariette.

Et puis je n'aime pas qu'on se fasse violer pour une chose qu'on crève d'envie de faire : c'est une misérable escobarderie pour esquiver la responsabilité. Les honnêtes femmes sont toujours violées. Vous êtes des hommes sans honneur ! vous en avez au contraire beaucoup, puisque vous leur prenez le leur, ce qui, avec le vôtre, doit mathématiquement en faire deux, si je sais bien compter. On a abusé indignement de leur faiblesse; elles ne savent pas comment cela s'est fait ! ni moi non plus, attendu que je n'y étais pas. Mais enfin, puisque cela est fait, elles ne voient pas d'obstacle à recommencer, et elles ne sont pas fâchées de se perdre plusieurs fois de suite, étant toujours sûres de se retrouver après. Les bonnes âmes ! on n'en a jamais mis dans les *Petites Affiches,* que je sache.

De plus, il vous arrive souvent avec elles ce qui arrive dans les pagodes indiennes : après avoir traversé une enfilade de pièces de la plus grande magnificence, après avoir marché deux heures dans des galeries peintes et dorées, après avoir vu vingt portes s'ouvrir et se fermer sur vous, vous parvenez enfin au sanctuaire, au saint des saints, et

vous n'y trouvez qu'un vieux singe rogneux, se cherchant les puces dans une mauvaise cage de bois. Ainsi, après avoir levé la robe des convenances, le jupon de la pudeur et la chemise de la vertu, après avoir jeté là le corset, et les coussins d'ouate, et le d'Haubersaert en bougran piqué, vous ne rencontrez, pour dédommagement de vos peines, qu'une maigre carcasse assez peu réjouissante...La première partie de la phrase est, je crois, d'Addison ; la seconde est certainement de moi ; mais, peu importe !

Alors vous faites la mine d'un perroquet qui vient de casser une noix creuse, et votre charmante vous jette les ongles aux yeux en vous appelant monstre ! c'est le moins.

Quant à moi, je suis paresseux, même en amour, et j'aime à être servi. Tout charmant qu'il soit, je n'achèterais pas ce plaisir par la moindre peine, et j'ai toujours méprisé les chiens qui font des gambades et sautent par-dessus un bâton, pour avoir une tartelette ou une croquignole.

Ces sortes d'amants-là ne ressemblent pas mal aux portefaix qui montent un meuble par un escalier étroit. Celui qui est en bas supporte toute la charge ; l'autre, qui ne porte rien, le gourmande d'en haut, et lui dit qu'il ne va pas assez vite et qu'il ne s'y prend pas convenablement ; bien heureux s'il ne lui lâche pas la commode sur les bras, et s'il ne le fait rouler, de marche en marche, jusqu'au milieu de la cour, aux dépens de sa tête et de son échine !

Rien de plus agréable au monde qu'une femme qui vous embrasse et vous tire vos bottes, qui ramasse votre mouchoir au lieu de vous faire ramasser le sien, et refait toute seule le lit que vous avez défait avec elle. Ni billets à écrire, ni élégies à rimer, ni factions à faire, ni rendez-vous à ne pas manquer, rien enfin de ces mille sujétions qui vous font

un travail de galérien de la chose la plus nonchalante et la moins compliquée de la terre.

La Mariette, qui me sait indolent et qui est une fille courageuse et ne craint pas la peine, y met beaucoup du sien, et ne me laisse presque rien à faire. Je m'accommode assez de ce régime, et j'ai, sans sortir de chez moi, ce que les coureurs d'aventures vont chercher bien loin, au péril de leurs os et de leur escarcelle.

Au fond, il n'y a rien de sûr en amour que la possession : le plus petit baiser prouve plus et vaut mieux que la plus belle protestation, et je donnerais, moi qui te parle, pour une seule pulsation du cœur, la plus magnifique tirade sur l'union des âmes et autres niaiseries de cette force, bonnes pour des écoliers, des impuissants, des lamentateurs de l'école de Lamartine, et quelques idiots de haute futaie, comme toi, ou d'autres.

Retiens ceci, et serre-le dans un des tiroirs de ton jugement, pour t'en servir à l'occasion. Toute femme en vaut une autre, pourvu qu'elle soit aussi jolie : la duchesse et la couturière sont semblables à de certains moments, et la seule aristocratie possible maintenant chez les femmes, c'est la beauté ; chez les hommes, c'est le génie. Aie du génie et une belle femme, et je t'appellerai monsieur le comte, et ta femme madame la comtesse.

Apprends encore ceci, monsieur l'amoureux de grandes dames. Il y a une douceur ineffable et souveraine à être servi par une femme à qui l'on sert, et c'est un plaisir que tu n'as jamais goûté et que tu ne goûteras jamais ; tes belles dames n'aiment pas assez pour cela, et nous autres, Français, quoique nés malins depuis un temps immémorial, nous sommes, à vrai dire, de francs imbéciles, et nous ne

portons pas les culottes. Ma foi, vive les Turcs! ces gaillards-là entendent les choses de la belle manière et comprennent largement la femme : outre qu'ils en ont plusieurs, ils les tiennent sous clef; c'est doublement bien vu. L'Orient est, à mon sens, le seul pays du monde où les femmes soient à leur place : à la maison et au lit.

Mon doux Jésus! que voulez-vous qu'on réponde à un pareil tissu de turpitudes? J'en suis rouge comme une cerise, seulement de les transcrire, moi qui habituellement suis plus blême que Deburau! Tout ce que je peux dire, c'est qu'il sera incontestablement damné dans l'autre monde, et qu'il n'aura pas le prix Monthyon dans celui-ci. Si vous avez, mesdames, quelques objections à faire contre un système aussi monstrueux, je vous donnerai très-volontiers l'adresse de Rodolphe, et vous vous débattrez avec lui sur ces différents points : je vous souhaite beaucoup de succès; quant à moi, je m'en lave les mains, et je m'en vais continuer avec courage l'admirable épopée dont vous venez de voir le commencement.

Le lendemain, Mariette, après l'avoir curieusement fait bâiller, remit à son maître une toute petite lettre où les chiffres de madame de M*** étaient estampés au fer froid. Il l'ouvrit avec précipitation : c'était son billet d'invitation. Dans les lacunes de l'impression, remplies par la main de madame de M***, une écriture anglaise grêle et fluette se penchait paresseusement de gauche à droite, et s'épaulait sans façon contre les lettres moulées. Cette écriture choqua Rodolphe : c'était l'écriture de toutes les femmes possibles, maintenant que toutes les femmes savent écrire et que les cuisinières orthographient épinards sans *h* aspirée. Cette anglaise-là était celle qu'on démontre en vingt-cinq leçons,

et qui ne permet pas aux mœurs et aux habitudes de la personne de se reproduire dans ses courbes et ses déliés mathématiques. Richardson, qui a tout observé, fait la remarque que l'écriture de la mutine amie de Clarisse Harlowe était irrégulière et fantasque comme son esprit, et que les queues de ses *p* et de ses *g* étaient contournés avec une crânerie particulière. Maintenant, il n'aurait rien à reprendre à l'écriture de la capricieuse miss; car les femmes, après avoir adopté une âme de convention, un esprit et une figure de convention, ont adopté aussi une écriture de convention, en sorte qu'il n'est plus possible de les saisir un seul moment dans le vrai; elles sont perpétuellement armées de toutes pièces : il y a là-dedans une rouerie machiavélique. Un billet d'amour ainsi écrit peut se perdre sans le moindre risque, on ne le reconnaîtrait qu'à la signature, quand même on serait le mari, et l'on ne signe pas souvent ces sortes de choses, maintenant surtout que l'on n'a guère qu'une maîtresse à la fois. Cependant Rodolphe finit par prendre son parti là-dessus, pensant être amplement dédommagé par le reste.

Le jour de madame de M*** était le samedi, comme le lecteur le sait déjà, et jusqu'à ce bienheureux jour notre héros ne laissa aucun repos au tailleur pour l'achèvement de son gilet phénoménal, à qui il voulait faire perdre sa virginité dans le salon de madame de M***. L'instant vint de s'habiller : il déploya et fripa plus de vingt cravates avant de se fixer à une, il mit et ôta tous ses pantalons les uns après les autres sans pouvoir se décider à faire un choix, il arrangea ses cheveux de dix manières différentes, et finit par être costumé d'une façon assez drôlatique. Tous ces préparatifs sentaient le bourgeois d'une lieue à la ronde.

Un troisième clerc d'avoué, invité à une soirée de marchande de modes, ne se serait pas conduit autrement, et en ce moment-ci nous sommes forcé d'avouer que notre poétique héros patauge en pleine prose. Dieu veuille qu'il se puisse tirer de ce bourbier, et qu'il parvienne enfin à se dessiner dans l'existence sous un jour dramatique et passionné, tout à fait digne d'un homme et d'un artiste !

La bizarrerie de son costume souleva un petit murmure dans le salon, et toutes les têtes se penchèrent curieusement vers lui. Il salua madame de M***, et lui marmotta je ne sais quelle phrase banale que, pour son honneur (l'honneur de Rodolphe et non celui de madame de M***), je m'abstiendrai de rapporter ici ; puis il alla se mettre sur une causeuse, à côté de son camarade Albert. Et puis, ma foi ! il mangea des gâteaux, il avala des romances et des verres de punch, absorba à lui seul presque tout un plateau de glaces, entendit et applaudit une lecture de vers classiques absolument comme une personne naturelle ; si bien que tout le monde, qui s'attendait à voir un original, un *lion*, comme disent les Anglais, était émerveillé de le voir s'acquitter des devoirs sociaux avec une aisance aussi parfaite.

La prose envahissait notre héros d'une façon singulière. Un agent de change, qui avait lié conversation avec lui, fit un calembour. Eh bien ! non-seulement Rodolphe ne tomba pas en syncope à cette turpitude déchargée à bout portant, mais encore il répondit par un calembour redoublé qui aurait donné la jaunisse à Odry, et qui fit écarquiller les yeux à l'honnête industriel, de manière à ce que ses prunelles fussent tout entourées de blanc : ce qui est la plus haute expression de l'étonnement, si l'on en croit les cahiers de principes à l'usage des pensionnats.

L'épicerie du siècle avait enfin rompu le cercle magique d'excentricité dont Rodolphe s'était entouré pour se garantir de l'épidémie régnante; des vapeurs épaisses de mélasse se condensaient autour de lui, et lui faisaient voir tout sous un jour bourgeois et mesquin, et si, à cet instant, on lui avait chaussé la tête d'un bonnet de garde national, et affûté au derrière une giberne et un briquet, loin de trouver la plaisanterie de mauvais goût, il vous aurait demandé votre voix pour être caporal, et se serait incontinent mis à crier : « Vive l'ordre de choses et son auguste famille! » aussi bien que le digne M. Joseph Prudhomme.

Le calembour, colporté par l'agent de change, s'infiltra dans tous les groupes, et y excita un petit frémissement d'admiration qui se termina par un éclat de rire universel.

Tous les hommes toisaient Rodolphe d'un air d'envie, et toutes les femmes d'un air de bienveillance marqué : décidément, Rodolphe avait les honneurs de la soirée.

Madame de M*** lui fit le plus gracieux sourire.

M. de M*** lui prit la main, et l'engagea à revenir le plus souvent qu'il pourrait.

Rodolphe avait enlevé d'emblée les cœurs du mari et de la femme, au moyen d'un calembour! *O altitudo!*

La superbe manière dont il avait écouté et applaudi un nocturne chanté par des amateurs lui avait concilié l'estime générale, et lui avait fait faire un pas énorme dans l'esprit de madame de M***. Mais son calembour lui en avait fait faire deux ou même trois, infiniment plus énormes que le premier; car, dans l'esprit et le cœur d'une femme (est-ce la même chose ou sont-ce deux choses?), le premier pas n'est absolument qu'un pas et ne vous conduit qu'au seuil

de son âme ; le second, déjà plus allongé, vous met au plein milieu, et le troisième, véritable pas fait avec des bottes de sept lieues, vous conduit tout au bout et vous fait toucher le fond. Rodolphe était au fond de madame de M***, et cela dès la première séance. Infortuné jeune homme !

Adoré de la femme, adoré du mari, la porte ouverte à deux battants, toutes les facilités du monde ! Faites-moi donc quelque chose de forcené et d'énergique avec une pareille situation !

On dansa, Rodolphe dansa, et dansa en mesure encore, comme s'il n'était ni poëte, ni Jeune-France, ni passionné. Mon Dieu non ! il y mit toute la grâce et toute l'élégance imaginables, il ne marcha sur le pied d'aucune dame, il ne creva la poitrine d'aucun homme avec son coude, et madame de M*** avoua qu'elle n'avait jamais vu de cavalier plus parfait et qui dansât le galop d'une façon plus convenante.

Rodolphe se retira fort tard, laissant de lui l'idée la plus favorable ; il eût été entièrement heureux si la pensée que sa pièce de vers ne pouvait lui servir ne fût venue traverser sa béatitude, comme une ligne de nuages qui coupe un horizon clair ; il eut beau chercher mille biais, il ne put rien trouver, et, de guerre lasse, il résolut de tenir son douzain en portefeuille, mais ses diables de vers lui grouillaient dans la poche, et faisaient tous leurs efforts pour mettre le nez à la fenêtre.

Un soir qu'il se trouvait chez madame de M***, il entendit une de ses amies qui l'appelait par son nom de baptême : ce nom de baptême était Cyprienne. Rodolphe fit un bond d'un demi-pied de haut sur son fauteuil, et bénit intérieurement le parrain et la marraine qui avaient innocemment

eu la triomphante idée de donner à leur filleule un nom tri-syllabique et rimant en *ienne*.

> O reine de mon cœur ! ô brune Cyprienne !
> Quelle beauté peut-on comparer à la tienne ?

Cela allait tout seul.

Rodolphe reprit sa respiration comme quelqu'un de soulagé d'un grand poids, comme une femme dont le mari s'en va et qui peut enfin aller ouvrir à son amant qui étouffe dans une armoire, ou comme un mari dont la femme monte en diligence pour aller passer quinze jours à la campagne.

L'amie de madame de M*** sortit après quelques propos de femmes, et Rodolphe resta seul avec elle ; au lieu de profiter de ce tête-à-tête fortuit que le hasard lui ménageait, le hasard, le plus grand des entremetteurs de ce monde, où il y en a tant et de si bons, Rodolphe, se comportant en vrai âne et en franc écolier, cherchait à substituer une épithète à l'épithète trop locale de *romain* dont il avait affublé le soleil dans son élucubration primitive, et perdait ainsi un temps bien plus précieux que celui d'Annibal à Capoue.

Enfin il réussit tant bien que mal à rapiécer le tout et à mettre son douzain dans un état assez présentable. On se doute bien que sa conversation devait en souffrir un peu, et que madame de M*** dut le trouver singulièrement distrait ; il est vrai qu'elle attribuait ses distractions à un tout autre motif.

— Vous êtes un méchant de ne m'avoir pas encore écrit de vers sur mon album : vous en faites pourtant, votre ami Albert me l'a dit, et d'ailleurs j'en ai vu de vous sur l'al-

bum de madame de C***, ils étaient, en vérité, charmants. Allons, ne vous faites pas prier, écrivez-m'en quelques-uns pendant que je vous tiens, fit madame de M*** en lui posant l'album tout ouvert devant lui, et en lui fourrant entre les doigts une mignonne plume de corbeau. Rodolphe ne se fit pas prier ; il avait si peur que l'occasion d'utiliser son douzain ne s'envolât, qu'il la prit aux cheveux, à pleins doigts, et l'écrivit de sa plus belle écriture, ce qui est encore bien bourgeois et bien écolier, un grand homme devant toujours écrire d'une manière illisible, témoin Napoléon.

Dès qu'il eut fini, madame de M***, se penchant curieusement, reprit l'album, et se mit à lire les vers à demi-voix, et toute rougissante de plaisir, car les vers que l'on fait pour vous semblent toujours bons, même quand ils sont romantiques et que l'on est classique, et ainsi réciproquement.

— Vraiment je ne savais pas que vous fissiez les impromptus sans être prévenu d'avance ; vous êtes réellement un homme prodigieux, et vous ferez la huitième des sept merveilles du monde. Mais c'est qu'ils sont vraiment très-bien ces vers ; le second, surtout, est charmant ; j'aime aussi beaucoup la fin : il y a peut-être un peu d'exagération, et mes yeux, si beaux que vous les vouliez trouver, sont loin de posséder un pareil pouvoir ; mais c'est égal, la pensée est fort jolie, il n'y a qu'une seule chose que vous devriez bien changer, c'est l'endroit où vous dites que ma peau est couleur d'orange, ce serait fort vilain si c'était vrai ; heureusement que cela n'est pas, fit madame de M***, en minaudant un peu.

— Pardon, madame, ceci est de la couleur vénitienne et

ne doit pas tout à fait se prendre au pied de la lettre, objecta timidement Rodolphe, comme quelqu'un qui n'est pas bien sûr de ce qu'il dit, et qui est prêt à se désister de son opinion.

— Je suis un peu brune, mais je suis plus blanche que vous ne croyez, répliqua madame de M***, en écartant un peu la dentelle noire qui voilait sa gorge; ceci n'est pas de la neige, ni de l'albâtre, ni de l'ivoire, et cependant ce n'est pas un zeste d'orange. En vérité, messieurs les romantiques, quoique vous ayez de bons moments, vous êtes de grands fous.

Rodolphe souscrivit de bon cœur à cette proposition, quelque peu hétérodoxe, qui l'eût fait sauter au plancher quelques jours auparavant, et se mit à faire un feu roulant de madrigaux et de galanteries, dans le goût de Dorat et Marivaux, qui avaient bien l'air le plus bouffon du monde, obligés qu'ils étaient de passer entre une moustache et une royale de 1830.

Madame de M*** l'écoutait avec un sérieux qu'elle eût assurément refusé à des choses sérieuses. Il n'y a en général que les futilités et les niaiseries que les femmes écoutent avec gravité. Dieu sait pourquoi; moi je n'en sais rien; et vous?

Rodolphe, voyant qu'elle écoutait religieusement et ne sourcillait pas même aux endroits les plus véhéments et les plus exagérés, pensa qu'il ne serait pas mauvais de soutenir ce dialogue d'un peu de pantomime.

La main de madame de M*** était posée à demi ouverte sur sa cuisse gauche.

La main de Rodolphe était posée ouverte entièrement sur sa cuisse droite, ce qui est une très-jolie position pour

quelqu'un qui a de l'intelligence et qui sait s'en servir, et Rodolphe avait à lui seul plus d'intelligence que plusieurs gendarmes ensemble.

La main de madame de M*** était faite à ravir, les doigts effilés et menus, l'ongle rose, la chair potelée et trouée de petites fossettes. Celle de Rodolphe était d'une petitesse remarquable, blanche, un peu maigre, une véritable main de patricien. C'étaient assurément deux mains bien faites pour être l'une dans l'autre; cela parut démontré à notre héros, après une rapide inspection.

Il ne s'agissait plus que d'en opérer la réunion, et je crois devoir à la postérité le récit des manœuvres et de la stratégie de Rodolphe pour parvenir à cet important résultat.

Un espace de quatre pouces environ séparait les deux mains; Rodolphe poussa légèrement avec son coude le coude de madame de M*** : ce mouvement fit glisser sa main sur sa robe, qui heureusement était de soie; il ne restait plus que deux pouces.

Rodolphe fabriqua une phrase passionnée qui nécessitait un geste véhément, il la débita avec une chaleur très-confortable, et, le geste fait, il laissa retomber sa main non sur sa cuisse, mais dans la main même de madame de M***, qui était tournée la paume en l'air, comme nous avons déjà eu l'agrément de vous le dire plus haut.

Voilà de la tactique ou je ne m'y connais pas, et, à mon avis, notre Rodolphe avait l'étoffe d'un excellent général d'armée.

Il serra légèrement les doigts de madame de M*** entre ses doigts, de manière à lui faire comprendre que ce n'était pas un effet du hasard qui réunissait ainsi leurs deux mains, mais de manière aussi à se pouvoir rétracter si elle s'avisait

d'être immodérément vertueuse, ce qui eût pu arriver : les femmes sont quelquefois si étranges !

Madame de M***, qui était de profil, se mit de trois quarts, redressa un peu la tête, ouvrit l'œil un peu plus que de coutume, et arrêta sur Rodolphe un regard dont la traduction littérale se réduisait à ceci :

— Monsieur, vous me tenez la main.

A quoi Rodolphe répondit, sans dire un mot, en la serrant davantage, en penchant la tête à droite et en levant la prunelle au plafond, ce qui signifiait :

— Parbleu, madame, je le sais; mais pourquoi, aussi, avez-vous une aussi belle main? cette main est faite pour être tenue, il n'y a pas le moindre doute, et mon bonheur sera au comble si...

Un imperceptible demi-sourire passa sur les lèvres de madame de M***, puis elle ouvrit l'œil encore plus, et gonfla dédaigneusement ses narines en roidissant sa main dans la main de Rodolphe sans toutefois la retirer; de temps en temps elle jetait une œillade vers la porte. Traduction : Oui, monsieur, ma main est très-jolie; mais ce n'est pas une raison pour la prendre, quoique ce soit de votre part une preuve de goût que de l'avoir fait; je suis vertueuse, oui, monsieur, très-vertueuse; ma main est vertueuse, mon bras l'est aussi, ma jambe aussi, ma bouche encore plus; ainsi vous ne gagnerez rien; dirigez vos attaques d'un autre côté. D'ailleurs tout cela appartient à mon mari, attendu qu'il a reçu de mon père cent mille francs pour coucher avec moi, ce dont il s'acquitte assez mal, comme un vrai mari qu'il est et qu'il sera toujours; donc laissez-moi, ou au moins ayez l'esprit d'aller fermer cette porte, qui est toute grande ouverte; après, nous verrons.

Rodolphe comprit à ravir, et ne fit pas le plus léger contre-sens dans sa version.

— Il vient un vent par cette porte à vous glacer les jambes ! Si vous le permettez, je l'irai fermer.

Madame de M*** inclina doucement la tête, et Rodolphe, repoussant délicatement la main de la princesse sur son genou, se leva et ferma la porte.

— Elle joint fort mal, et le vent y passe comme par un crible : si je poussais ce petit verrou, cela la maintiendrait. Et Rodolphe poussa le verrou.

Madame de M*** prit un air détaché et calme qui lui allait on ne peut mieux ; Rodolphe vint se rasseoir à sa place sur la causeuse, et il reprit la main de madame de M***, non avec sa main droite, comme auparavant, mais avec sa main gauche, ce qui est extrêmement remarquable et ne pouvait provenir que d'une haute conception. Vous verrez tout à l'heure, adorable lectrice, la profonde scélératesse cachée sous cette apparente bonhomie, et combien prendre une main avec sa droite ou sa gauche est une chose dissemblable, quoi qu'en puissent dire les ignorants.

Le bras droit de Rodolphe touchait celui de madame de M***, et la taille fière et cambrée de celle-ci laissant un interstice entre elle et le dos de la causeuse, Rodolphe, le grand tacticien, insinua fort ingénieusement sa main, et puis son bras par cette tranchée naturelle, et se trouva au bout de quelques instants remplacer le dossier de la causeuse, sans que madame de M*** eût été obligée de s'en apercevoir, tant l'opération avait été conduite avec prudence et délicatesse.

Vous croyez peut-être que Rodolphe, pendant toutes ces

manœuvres anacréontiques, avait la bonhomie de parler de son amour à madame de M***. Si vous croyez cela, vous êtes un grand sot, ou vous n'avez pas une haute opinion de la perspicacité de mon héros.

Devinez de quoi il lui parlait? Il lui parlait du nez d'une de ses amies intimes qui devenait plus rouge de jour en jour, et s'empourprait d'une façon toute bachique; de la robe ridicule qu'avait madame une telle à la dernière soirée; de l'improvisation de M. Eugène de Pradel, et de mille autres choses également intéressantes, à quoi madame de M*** prenait un singulier plaisir.

De passion et d'amour, pas un mot. Il ne voulait pas l'avertir et la mettre sur ses gardes. Cela eût été par trop naïf. Parler d'amour à une femme qu'on veut avoir, avant d'avoir engagé le combat, c'est à peu près agir comme un bravo qui vous dirait, avant de tirer son stylet : — Monsieur, si vous voulez avoir la bonté de le permettre, je vais prendre la liberté grande de vous assassiner.

Ouverture des hostilités.

— Il y avait sous la Régence une habitude charmante que l'on a laissé perdre, et que je regrette du fond de mon cœur, dit Rodolphe, sans transition aucune.

— Les petits soupers, n'est-ce pas? répliqua madame de M*** avec un clignement d'œil, dont la traduction libre pouvait être ces deux mots : Monstrueux libertin!

— J'aime prodigieusement les petits soupers, les petites maisons, les petites marquises, les petits chiens, les petits romans et toutes les petites choses de la Régence. C'était le bon temps! il n'y avait alors que le vice qui se fît en grand, et le plaisir était la seule affaire sérieuse.

— Jolie morale! dit et ne pensa pas madame de M***.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je veux dire l'habitude de baiser la main aux femmes, fit Rodolphe en attirant à la hauteur de sa bouche la petite main de madame de M***, repliée et cachée dans la sienne ; cela était à la fois galant et respectueux... Quel est votre avis là-dessus? continua-t-il en appuyant le plus savant baiser sur sa peau blanche et douce.

— Mon avis là-dessus? Quelle singulière question me faites-vous là, Rodolphe! vous m'avez mis dans une situation à ne vous pouvoir répondre : si je dis que cette manière me déplaît, j'aurai l'air d'une prude, et, si je l'approuve, c'est approuver en même temps la liberté que vous avez prise, et vous engager à recommencer, ce dont je me soucie assez peu.

— Il n'y aurait aucune pruderie à dire que cela vous déplaît ; il n'y aurait aucun risque à dire le contraire : mon respect pour vous doit vous rassurer là-dessus... C'est tout bonnement une dissertation historique, de l'archéologie en matière de baiser, fit Rodolphe avec un air de componction.

—Eh bien ! je préfère, pour parler franchement, la coutume moderne d'embrasser les femmes à la figure, murmura madame de M***, toute rose, d'une voix fort basse, et néanmoins fort intelligible.

— Et moi aussi, répondit Rodolphe, d'un air libre et dégagé, quoique toujours infiniment respectueux ; et, du bras dont il avait déjà fait un dossier, il fit une écharpe autour de madame de M***, et l'enlaça de façon qu'elle était à moitié assise sur lui, et que leurs têtes se touchaient presque.

Madame de M***, qui était de trois quarts, se mit de

pleine face, afin de faire tomber d'aplomb un regard foudroyant sur le criminel et audacieux Rodolphe; mais le drôle, qui avait compté sur ce mouvement, ne se déconcerta pas le moins du monde, et, comme la bouche de madame de M*** se trouvait précisément vis-à-vis et à la hauteur de la sienne, il pensa qu'il n'y avait aucun inconvénient à ce qu'elles fissent connaissance d'une manière plus intime, et que même il en pourrait résulter beaucoup d'agrément pour l'une et pour l'autre.

Madame de M*** aurait dû rejeter sa tête en arrière, et éviter ainsi le baiser de Rodolphe; mais il est vrai qu'il eût avancé la sienne, et qu'elle n'y eût rien gagné; d'ailleurs, elle était maintenue étroitement par la main du jeune scélérat.

La position topographique de cette main mérite une description particulière, et un ingénieur de mes amis en dressera une carte que je ferai graver et joindre à la dix-neuvième édition de ce mirifique ouvrage.

En général, on entend par la taille d'une femme l'espace qui s'étend depuis les hanches jusqu'à la gorge par devant, et jusqu'aux épaules par derrière; cet espace comprend les régions lombaires et sous-mammaires, les fausses côtes et quelques-unes des véritables.

Avant et depuis le déluge, ce mot n'a jamais voulu dire autre chose, et c'est ordinairement à l'endroit qu'il désigne qu'on pose la ceinture.

Il paraît que Rodolphe l'entendait autrement, ou bien qu'il était d'une ignorance crasse en anatomie, ou bien encore que c'était un homme excessivement dangereux, un Papavoine, un Mandrin, un Cartouche; je vous laisse à choisir entre ces trois suppositions.

Toujours est-il que sa main portait en plein sur le sein droit de son adorable; le médius, l'annulaire et le petit doigt posaient honnêtement sur l'étoffe de la robe; mais le pouce et l'index touchaient à la place que madame de M*** avait découverte pour montrer qu'elle n'était pas couleur d'orange, et qu'elle avait imprudemment oublié de recouvrir.

Cette main ainsi campée rappelait singulièrement les mains de madone allaitant l'enfant Jésus, quoique son occupation fût assurément loin d'être aussi virginale.

D'ailleurs, madame de M***, tout émue du baiser sensuel et recherché de Rodolphe, ne songeait aucunement à s'y soustraire, et puis, au fond, elle aimait Rodolphe. Il se mettait fort bien, quoique un peu étrangement; malgré sa moustache et sa royale, c'était un joli garçon, et, en dépit de son donquichottisme de passion, il était prodigieusement spirituel; je dis prodigieusement pour donner à entendre que ce n'était pas un imbécile, car, depuis quelque temps, on a tellement abusé de ce mot, qu'il a tout à fait perdu sa valeur et sa signification primitives; bref, il y avait physiquement et intellectuellement dans notre ami Rodolphe la matière d'un amant très-confortable.

Mon intention était de conduire Rodolphe jusqu'à la dernière extrémité, en le faisant passer à travers tous les petits obstacles prosaïques qui rendent si difficile la conquête d'une femme, même lorsqu'elle ne demande pas mieux que d'être vaincue.

J'aurais décrit soigneusement la manière dont il s'y était pris pour écarter ou soulever, l'un après l'autre, tous les voiles gênants qui s'interposaient entre sa déesse et lui; comment il était parvenu à s'emparer de telle position, et

à se maintenir dans telle autre, et une infinité d'autres choses, singulièrement instructives, que la bégueulerie du siècle remplace par une ligne de points.

Mais un de mes amis, en qui j'ai pleine confiance, à ce point que je ne crains pas de lui lire ce que je fais, a prétendu que la chasteté de la langue française s'opposait impérieusement à ce qu'on insistât sur de pareils détails, telle édification qu'il pût, d'ailleurs, en résulter pour le public.

J'aurais bien pu lui répondre que la langue française, toute précieuse qu'elle fût, se prêtait néanmoins à de certaines choses, et que, pour vertueuse qu'elle se donnât, elle savait cependant trouver le petit mot pour rire. Je lui aurais dit que tous les grands écrivains qui s'en étaient servis s'étaient permis avec elle de singulières privautés, et lui avaient fait débiter mille et mille choses pour le moins incongrues.

J'en aurais appelé à vous, Molière, La Fontaine, Rabelais, Beroalde de Verville, Régnier, et toute la bande joyeuse de nos bons vieux Gaulois.

Mais j'ai l'habitude de me soumettre en tout aux décisions de mon ami, pour me soustraire aux : « Je te l'avais bien dit; tu ne veux jamais me croire, » dont il ne manquerait pas de m'assommer, si le passage censuré s'attirait l'animadversion de la critique.

D'ailleurs, le public n'y perdra rien; je me propose de restituer tous les passages scabreux et inconvenants dans une nouvelle édition, et de les rassembler à la fin du volume, comme cela se pratique dans les éditions *ad usum Delphini*, afin que les dames n'aient pas la peine de lire le reste du livre, et trouvent tout de suite les endroits intéressants.

Cependant, malgré les scrupules de mon ami, je ne crois pas devoir user de la même retenue pour le dialogue que pour la pantomime, et je prends sur moi de rapporter ici la conversation de Rodolphe et de madame de M***, laissant à l'intelligence exercée de mes lectrices le soin de deviner quelles circonstances ont donné lieu aux demandes et aux réponses.

MADAME DE M***. — Laissez-moi, monsieur ; cela n'a pas de nom.

RODOLPHE. — Vous laisser ! Ce sont les autres femmes qu'on laisse, et non pas vous. C'est une chose impossible que vous demandez là ; et, quoique vous soyez en droit d'exiger l'impossible, la chose que vous demandez est précisément la seule que l'on ne puisse faire pour vous ; c'est comme si vous commandiez qu'on ne vous trouvât pas belle. Permettez, madame, que je vous désobéisse.

MADAME DE M***. — Allons, Rodolphe... mon ami, vous n'êtes pas raisonnable.

RODOLPHE. — Mais il me semble que si. Je vous aime ; qu'y a-t-il là de si extravagant, et qui n'en ferait autant à ma place, sinon plus ? C'est une mauvaise fortune dont il faut vous prendre à votre beauté. Ce n'est pas tout profit que d'être jolie femme.

MADAME DE M***. — Je ne vous ai pas donné lieu par ma conduite d'en user de la sorte avec moi. Ah ! Rodolphe, si vous saviez la peine que vous me faites !

RODOLPHE. — Assurément mon intention n'était pas de vous en faire, et vous me pardonnerez un tort involontaire. Ah ! Cyprienne, si vous saviez comme je vous aime !

MADAME DE M***. — Je ne veux pas le savoir ; je ne le puis ni ne le dois.

RODOLPHE. — Et pourtant vous le savez.

MADAME DE M***. — Voilà bientôt une heure que vous me le dites.

RODOLPHE. — Une heure, c'est beaucoup pour convaincre d'une chose si facile à croire; il y a trois quarts d'heure que je ne devrais plus vous le dire, mais vous le prouver. Je diffère entièrement de vous sur ce point. Si vous me disiez que vous m'aimez, moi, je le croirais tout de suite.

MADAME DE M***. — Et que risqueriez-vous à le croire?

RODOLPHE. — Ni plus ni moins que vous à le dire.

MADAME DE M***.—Il n'y a pas moyen de parler avec vous.

RODOLPHE. — Vous voyez bien que si, puisque vous parlez. Toutefois, si vous le préférez, je m'en vais me taire. (*Silence.*)

MADAME DE M***. — Il va faire nuit, on n'y voit presque plus; monsieur Rodolphe, voulez-vous avoir la bonté de sonner, qu'on apporte de la lumière? Cette chambre est d'un triste!

RODOLPHE. — Est-ce que vous voulez lire ou travailler? Cette chambre n'est pas triste; je la trouve la plus gaie du monde, et ce demi-jour me semble le plus voluptueux qu'il soit possible de voir. (*Ici la pantomime aiderait considérablement à l'intelligence du texte, qui paraît assez insignifiant, mais mon ami a biffé ce passage sous une triple ligne d'encre.*)

MADAME DE M***. — Rodolphe... monsieur... je vous...

RODOLPHE. — Je t'aime, et je n'ai jamais aimé que toi.

MADAME DE M***. — Ah! mon ami, si vous disiez vrai...

RODOLPHE. — Eh bien!

MADAME DE M***. — Je suis une folle... La porte est-elle bien fermée?

RODOLPHE. — Au verrou.

MADAME DE M***. — Non, je ne veux pas; lâchez-moi, ou je ne vous revois de ma vie.

RODOLPHE. — Ne me faites pas prendre de force ce qu'il me serait si doux d'obtenir.

MADAME DE M***. — Rodolphe! que faites-vous là? Ah! oh!

(Par exemple, voilà une question on ne peut plus déplacée, et il n'y a que les femmes pour en faire de pareilles; certainement personne au monde n'était à même de savoir mieux que madame de M*** ce que faisait Rodolphe, et nous ne pouvons imaginer dans quel but elle le lui demandait. Rodolphe ne répondit pas, et fit bien.)

MADAME DE M***. — Qu'allez-vous penser de moi, à présent? Ah! j'en mourrai de honte!

RODOLPHE. — Enfant, que voulez-vous que je pense, sinon que vous êtes toute belle et que rien au monde n'est plus charmant?

MADAME DE M***. — Tu me perds, mon ange, mais je t'aime! Mon Dieu, mon Dieu! qui aurait dit cela?

Ici madame de M*** pencha la tête et cacha son visage entre l'épaule et le cou de Rodolphe. Cette position est habituelle aux femmes, en pareille occurrence; la grisette et la grande dame la prennent également; est-ce pour pleurer ou pour rire? Je pencherais à croire que c'est pour rire; du reste, cette position développe le cou et les épaules, et leur fait décrire des courbes gracieuses; c'est peut-être là le véritable motif pourquoi elle est employée si fréquemment.

Toute cette scène, bien qu'assez inconvenante, n'en est pas plus passionnée pour cela, et il est facile de s'aperce-

voir que Rodolphe est à cent mille lieues de ce qu'il cherche; il est vrai qu'il n'y a guère songé, et qu'il s'est laissé aller bêtement et bourgeoisement à l'impression du moment; il a eu un caprice et des désirs, voilà tout. Madame de M*** est à peu de chose près dans le même cas; le sang-froid et le repos d'esprit qui percent dans chaque mot qu'ils se disent est une chose vraiment admirable, et suppose, de part et d'autre, l'expérience la plus consommée.

Madame de M*** avait toujours sa tête sur l'épaule de Rodolphe, et celui-ci, après quelques minutes d'inaction, fit cette réflexion judicieuse qu'il n'y avait absolument rien d'artiste dans la scène qui venait de se jouer, et que, loin de faire un cinquième acte de drame, elle était tout au plus digne de figurer dans un vaudeville; il s'indigna contre lui-même d'avoir si mal exploité un si beau sujet, et d'avoir manqué une si belle occasion de faire le passionné.

Comme madame de M*** était une très-jolie femme, et qu'elle méritait indubitablement les honneurs du bis, Rodolphe prit cette résolution subite d'essayer un autre ton, et de s'élever, tout d'un coup, aux sommités les plus inaccessibles de la passion délirante.

Il la saisit à bras-le-corps, d'une telle force, qu'il lui fit presque ployer les côtes.

— Fais-moi un collier de tes bras, ma bien-aimée! c'est le plus beau de tous!

(Voir *Hernani ou l'Honneur castillan*, drame en cinq actes et en vers.)

Madame de M*** passa avec docilité ses bras autour du col de Rodolphe et croisa ses petites mains derrière sa nuque.

— Encore, ainsi, toujours!

(*Antony*, drame en cinq actes et en prose.)

MADAME DE M***. — Mon ami, tu m'as toute décoiffée, et tu emmêles tellement mes cheveux avec tes doigts, qu'il me faudra une heure pour les débrouiller.

RODOLPHE. — Idolo dello mio cuore (couleur locale), oh! laisse-moi passer la main dans tes cheveux !

Consulter, pour ce goût romantique, les *Contes d'Espagne et d'Italie :*

> Beaux cheveux qu'on rassemble
> Les matins, et qu'ensemble
> Nous défaisons les soirs;

dans les chansons à mettre en musique et la scène d'adieu de don Paëz, et *passim,* plusieurs autres vers non moins passionnés.

(*En cet endroit, Rodolphe défit le peigne de madame de M***, qui tomba à terre et se brisa en mille morceaux.*)

MADAME DE M***. — Etourdi ! oh ! mon beau peigne d'écaille, vous l'avez cassé.

RODOLPHE. — Comment pouvez-vous faire une pareille observation dans un tel moment ?

MADAME DE M***. — C'était un fort beau peigne, un peigne anglais, et je ne pourrai que très-difficilement en avoir un semblable.

RODOLPHE. — Que tes cheveux sont d'une belle nuance ! on dirait une rivière d'ébène qui coule sur tes épaules.

En effet, les cheveux de madame de M***, délivrés de la morsure du peigne, tombaient presque sur ses reins; ainsi faite, elle ne ressemblait pas mal à l'image de l'huile incomparable de Macassar.

Rodolphe grimaçait d'une manière épileptique, à la façon de Firmin, et les pieds de madame de M*** qui était

beaucoup plus petite que lui, touchaient à peine la terre, attendu que ses bras étaient passés autour du col de son amant ; ce qui, avec ses cheveux en déroute et sa robe ne tenant plus sur les épaules, formait un groupe dans le goût moderne, d'un galbe infiniment érotique et d'une tournure on ne peut plus artiste.

Voir en général la vignette des *Intimes*, et en particulier celle de tous les romans possibles ; voir aussi toutes les fins d'actes où les femmes ont les cheveux pendants, ce qui veut dire ce qu'on ne saurait exécuter honnêtement sur la scène, de même qu'une redingote ouverte et un mouchoir de batiste à la main signifient, en langue théâtrale, demoiselle enceinte.

RODOLPHE. — Oh ! mon ange ! tu es d'un calme désespérant ; lorsque tout mon sang bouillonne dans mes veines comme une lave, tu restes là, muette, inanimée, et tu as plutôt l'air de subir mes caresses que de les recevoir !

MADAME DE M***. — Que veux-tu que je dise et que je fasse ? Je te dis que je t'aime, et je me livre à toi.

RODOLPHE. — Je te voudrais te voir pâle, les yeux bleus, les lèvres blanches, serrant les dents, comme une femme qui ne se connaît plus.

MADAME DE M***. — C'est-à-dire que vous ne me trouvez pas bien comme je suis ; en vérité, c'est un peu tôt.

RODOLPHE. — Méchante, tu sais bien que je te trouve adorable ; mais il faudrait te tordre, te crisper, râler, m'égratigner, et avoir de petits mouvements convulsifs, ainsi qu'il convient à une femme passionnée.

MADAME DE M***. — Tout cela est fort joli ; en honneur, Rodolphe, vous n'avez pas le sens commun.

(*Ici Rodolphe lui prouve que, s'il n'a pas le sens com-*

mun, il rachète ce léger défaut par les plus brillantes qualités.)

MADAME DE M***, *tout émue et bégayant.* — Ah ! Rodolphe ! si vous vouliez être comme tout le monde, vous seriez charmant.

RODOLPHE, *ne perdant pas de vue son idée.* — Cyprienne, je t'en supplie, mords-moi !

Il est notoire, par la ballade de Barcelone, le poëme d'*Albertus*, et autres poésies transcendantes, que les amants romantiques se mangent à belles dents, et ne vivent d'autre chose que des biftecks qu'ils se prélèvent l'un sur l'autre, dans les moments de passion. Je hasarderai pourtant cette observation à messieurs les poëtes et prosateurs de la nouvelle école, que rien n'est plus classique au monde que cela ; on connaît le *memorem dente notam* du sieur Horace, et, si l'on ne craignait de paraître insolemment érudit, on rapporterait ici deux cents passages de poëtes latins et grecs, où il est question de morsures et d'égratignures.

MADAME DE M***. — Je vais t'embrasser, si tu veux (*elle l'embrasse*), mais je ne te mordrai pas, je t'aime trop pour te faire du mal.

RODOLPHE. — Du mal ! *Ah ! qu'un coup de poignard de toi me serait doux !* Voyons, mords-moi ; qu'est-ce que cela te fait ?

MADAME DE M***. — S'il ne faut que cela pour te contenter, c'est facile, mon amour : approche ta tête.

RODOLPHE, *au comble de la joie.* — Je donnerais ma vie en ce monde et dans l'autre pour satisfaire le moindre de tes caprices.

MADAME DE M***. — Pauvre ami !

(*Elle appuie ses lèvres sur la joue de Rodolphe et la pince*

légèrement dans une tenaille de nacre, puis elle recule la tête, en riant comme une folle, et frotte avec le dos de sa main la légère marque blanche que ses dents ont laissée.)

RODOLPHE. — Bien, comme cela, ma lionne; à mon tour! (*Il la mord au cou et pour tout de bon.*)

MADAME DE M***. — Aie! aie! Rodolphe! monsieur, finissez donc, vous êtes enragé, vous oubliez toute convenance, et vous vous comportez d'une manière... J'en aurai la marque pendant huit jours, je ne pourrai pas aller décolletée de la semaine, et j'ai trois soirées!

RODOLPHE. — On pensera que c'est monsieur votre mari qui a fait le coup.

MADAME DE M***. — Allons donc, ce que vous dites-là est extrêmement ridicule et de la dernière improbabilité; on sait bien que ces façons ne sont point celles des maris, et ils ne laissent guère de marques de ce genre. Je suis très-fâchée de ce que vous avez fait; cela est vraiment inqualifiable.

(*Rodolphe, atterré de cette sortie, prodigue à madame de M*** les caresses les plus tendres et tâche de réparer son manque de convenance par la plus grande des inconvenances.*)

MADAME DE M***, *un peu radoucie.* — Bah! je mettrai mon collier de topazes; la monture est large et les anneaux sont serrés; on n'y verra que du feu.

(*Rodolphe lui coupe la parole par un baiser assaisonné de toutes les mignardises imaginables, et conserve cependant un air dolent et mortifié, capable d'apitoyer un roc, et, à plus forte raison, une femme assez compatissante de son naturel.*)

MADAME DE M***. — Ne crois pas que je t'en veuille, mon ami; je ne puis rester fâchée avec toi. (*Elle lui rend son*

baiser, revu, corrigé et considérablement augmenté.) Voilà la signature de ta grâce.

Kling, kling, drelin, drelin!

RODOLPHE, *effaré.* — Qu'est-ce?

MADAME DE M***, *du ton le plus tranquille.* — Je crois que c'est mon mari qui rentre.

RODOLPHE. — Votre mari! Damnation! enfer! où me cacher? N'y a-t-il pas ici quelque armoire? Y a-t-il moyen de sauter par la fenêtre? Si j'avais ma bonne dague. (*Fouillant dans sa poche.*) Ah! parbleu, la voilà! Je vais le tuer, votre mari.

MADAME DE M***, *qui se recoiffe devant sa glace.* — Il n'y a pas besoin de le tuer : aidez-moi à remonter ma robe sur mon épaule, mon corset m'empêche de lever le bras; bien, passez-moi ce nœud de velours, il cachera la morsure, et maintenant, enfant que vous êtes, allez tirer le verrou, cela aurait l'air singulier d'être enfermés ensemble.

RODOLPHE, *lui obéissant de point en point.* — Le verrou est tiré, madame.

MADAME DE M***. — Asseyez-vous là, devant moi, sur ce fauteuil, et tâchez d'avoir l'air un peu moins effarouché. Vous me disiez donc que la pièce nouvelle était mauvaise.

RODOLPHE, *vivement.* — Moi, je ne disais pas cela; je ne disais rien du tout, je la trouve fort bonne.

MADAME DE M***, *bas.* — En vérité, pour un poëte, vous n'êtes guère spirituel. N'entendez-vous pas monsieur qui vient? Il faut bien avoir l'air de parler de quelque chose.

(*Le mari entre avec sa figure de mari, tout à fait bénigne et réjouissante à voir.*)

LE MARI. — Ah! vous voilà, monsieur Rodolphe! il y a une éternité que l'on ne vous a vu; vous devenez d'un rare,

et vous nous négligez furieusement; ce n'est pas bien de négliger ses amis. Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu dîner l'autre jour avec nous?

RODOLPHE, *à part.* — A-t-il l'air stupide celui-là! (*Haut.*) Monsieur, vous m'en voyez au désespoir; une affaire de la dernière importance... Croyez que j'y ai plus perdu que vous. (*A part.*) Est-ce que je serai comme cela quand je serai marié? Oh! la bonne et honnête chose qu'un mari!

LE MARI. — Cela peut se réparer. Venez demain, si toutefois vous n'êtes pas déjà engagé. J'ai précisément une loge pour une première représentation. L'auteur est fort de mes amis... Nous irons tous ensemble.

MADAME DE M***. — Vous seriez vraiment bien aimable, monsieur, de nous faire le sacrifice de votre soirée.

RODOLPHE. — Comment donc, madame! vous appelez cela un sacrifice? Où donc la pourrais-je passer plus agréablement?

MADAME DE M***, *minaudant.* — Vous diriez cela à une autre comme à moi; c'est une simple politesse.

RODOLPHE. — Ce n'est qu'une vérité.

LE MARI. — Ainsi vous acceptez?

RODOLPHE. — Vous pouvez compter sur moi.

LE MARI. — Voilà qui est arrangé. Mais je vous ai interrompu. Vous aviez l'air d'avoir une conversation fort intéressante.

RODOLPHE, *à lui-même.* — Oui, fort intéressante! Ce mari-là n'est pas un homme, c'est un buffle. Depuis saint Joseph, personne n'a été cocu de meilleure grâce. Il y met vraiment une bonne volonté charmante.

MADAME DE M***, *aussi à elle-même.* — Oui, plus intéressante que la vôtre, mon mari très-cher, qui êtes si mono-

syllabique et si laconique que j'en suis honteuse pour vous.

LE MARI. — Vous en étiez, je crois sur la pièce nouvelle.

MADAME DE M***. — Oui, et monsieur m'en disait tout le mal du monde.

LE MARI. — Je suis charmé, Rodolphe, de vous voir revenu à des sentiments plus raisonnables ; je vous disais bien que vous vous amenderiez. Il n'y a que le beau qui soit beau, quoi qu'on en dise, et la langue de Racine est une langue divine. Votre M. Hugo est un garçon qui ne manque pas de mérite, il a des dispositions, personne ne lui en refuse ; la pièce qui a remporté le prix aux Jeux floraux n'était vraiment pas mal ; mais depuis il n'a fait qu'empirer ; aussi pourquoi ne veut-il pas parler français ? Que n'écrit-il comme M. Casimir Delavigne ! J'applaudirais ses ouvrages comme ceux d'un autre. Je suis un homme sans préventions, moi.

RODOLPHE, *bleu de colère, et souriant avec une grâce inexprimable.*—Certainement, M. Hugo a des défauts. (*A part.*) Vieil as de pique, je ne sais pas à quoi il tient que je ne te jette par la fenêtre, et sans l'ouvrir encore ! Dans quel guêpier me suis-je fourré ! (*Haut.*) Mais qui n'a pas les siens ? (*A part.*) Coquine de Cyprienne !

LE MARI. — Oui, tout le monde a les siens ; on ne peut pas être parfait.

MADAME DE M***, *à part.* — Il n'y a rien de plus réjouissant au monde que la figure que fait en ce moment-ci le pauvre Rodolphe. En vérité, les hommes sont de piètres comédiens ; ils manquent totalement d'aplomb, et la moindre chose les démonte : les femmes leur sont bien supérieures en cela.

RODOLPHE. — Cependant, cette pièce, bonne ou mauvaise,

a du succès : c'est une chose qui, je crois, ne peut être contestée.

MADAME DE M***. — C'est une fureur ; on s'y porte. Madame de Cercey, qui voulait la voir, n'a pu se procurer une loge que pour la troisième représentation.

RODOLPHE. — On ira la siffler cent fois de suite, elle tombera trois mois durant, et la caisse du théâtre sera pleine à crever.

LE MARI. — Qu'est-ce que cela prouve? *Athalie* n'a pas eu de succès. Et d'ailleurs, il n'est pas difficile d'attirer le public en ne se refusant aucun moyen, en n'observant aucune règle; je ferais une tragédie, moi, si je voulais, avec cette nouvelle manière de faire des vers qui ressemblent à de la prose comme deux gouttes d'eau : tout le monde pourra s'en passer la fantaisie; il n'y a rien de plus aisé sur la terre. Si un mot me gêne dans ce vers-ci, je le mets dans l'autre, et ainsi de suite : vous suivez bien mon raisonnement?

RODOLPHE. — Oui, monsieur, parfaitement.

MADAME DE M***. — Il est fort simple.

LE MARI. — Et alors je parais plein de hardiesse et de génie. Allez, allez, je les connais bien tous les principes subversifs de vos novateurs rétrogrades, suivant la belle expression de M. de Jouy. Est-ce de M. Jouy, la belle expression?

RODOLPHE, *apoplectique et se coupant la langue avec les dents.* — Je ne sais pas au juste; je crois pourtant qu'elle est de M. Etienne, si elle n'est pas de M. Arnault; mais, assurément, elle est d'un de ces trois, à moins cependant qu'elle ne soit de M. de Baour-Lormian; ce qui n'a rien d'improbable.

LE MARI. — Hé ! ha ! hihi ! vous en voulez furieusement à ces messieurs, vous avez une vieille dent contre eux ; mais vous deviendrez sage en prenant des années. Il n'y a rien qui mette du plomb dans la tête comme huit ou dix ans de plus, et vous finirez par être de l'Institut, comme un autre.

RODOLPHE. — Ainsi soit-il !

LE MARI. — Cela rapporte dix-huit cents francs. Dix-huit cents francs sont toujours bons à prendre.

RODOLPHE. — Ceci est vrai comme de l'algèbre.

LE MARI. — Et les jetons de séance, qui sont très-commodes pour jouer aux cartes. J'ai un de mes amis académicien qui en a plein un grand sac. A propos de cartes, si nous jouions une partie d'écarté ? Que vous en semble, Rodolphe ?

RODOLPHE, *la figure aussi longue que le mémoire de son tailleur.* — Mais je suis à votre disposition pour cela comme pour autre chose.

MADAME DE M***, *ayant pitié de Rodolphe, et n'étant pas fâchée de contrarier son mari en rendant service à son amant.* — Fi donc ! messieurs, vous êtes insupportables avec vos cartes. Ne sauriez-vous rester une minute sans jouer ? Vous allez donc me laisser là à ne rien dire !

LE MARI, *du ton le plus obséquieux.* — Ma toute bonne, je te ferai observer que tu deviens d'un égoïsme vraiment insociable ; tu nous regarderas, et tu nous conseilleras. Tu vois bien que monsieur se meurt d'envie de faire une partie avec moi. N'est-ce pas, monsieur Rodolphe ?

RODOLPHE, *d'une voix caverneuse, et qui semble sortir de dessous terre comme celle de l'ombre dans* Hamlet. — Certainement, je meurs d'envie de faire une partie avec vous.

Le mari arrange la table, et gagne tout l'argent à Rodolphe, qui ronge son frein et n'ose éclater; ce qui prouve que Dieu ne reste pas oisif là-haut dans sa stalle au paradis, mais qu'il veille avec soin sur les actions des mortels, et punit tôt ou tard l'homme peu délicat qui a osé convoiter l'âne, le bœuf ou la femme de son prochain.

Madame de M*** bâille horriblement; le mari déguise à peine sa joie et se frotte les mains de l'air le plus triomphal; Rodolphe a la physionomie la plus piteuse du monde, et pourrait très-bien poser pour un *Ecce homo*. Il est tantôt minuit, et l'aiguille n'a plus qu'un pas à faire pour attraper l'X. Rodolphe se lève, prend son chapeau; le mari le reconduit, et madame de M*** trouve à peine le temps de lui serrer la main à la dérobée, et de lui jeter dans le tuyau de l'oreille cette phrase courte, mais significative : — A demain, mon ange, et de bonne heure. Heureux Rodolphe! il y a bien de quoi consoler de la perte de quelques écus de cent sous à l'effigie de Napoléon ou de Charles X; car, en ce temps-là, le roi-citoyen n'était pas inventé.

Le lecteur aura sans doute remarqué que ces dernières pages ne valent pas le diable; cela n'est pas difficile à voir. Tout cela est d'un fade et d'un banal à vous donner des nausées : on dirait d'une comédie de M. Casimir Bonjour. Le style est de la platitude la plus exemplaire, et cet interminable dialogue n'est autre chose qu'un tissu de lieux les plus communs qu'il soit. Il n'y a pas un seul trait spirituel, et, levant la paille, l'auteur qui a écrit cela n'est qu'un petit grimaud à qui il faudrait donner du pied au cul, et dont on devrait jeter le livre au feu.

Mais, à bien considérer les choses comme elles sont, on verra que la faute n'en est peut-être pas entièrement à l'au-

teur, et que, voulant retracer avec fidélité une situation banale, il a été forcé d'être banal; car je vous prie de croire, ami lecteur, qu'il hait le commun autant que vous, pour le moins, et qu'il n'y tombe qu'à son corps défendant; il a été trompé comme vous, il ne s'imaginait pas avoir à écrire une histoire aussi ordinaire, en entreprenant celle d'un jeune homme aussi excentrique que notre ami Rodolphe.

Il croyait que les situations énergiques et passionnées allaient abonder sous sa plume, et qu'un individu muni de barbe, de moustaches, de cheveux à la Raphaël, de plusieurs dagues, d'un cœur d'homme et d'une peau olivâtre, devait avoir de tout autres allures qu'un épicier gros, gras, rasé de frais, et guillotiné quotidiennement par son col de chemise.

O Rodolphe! ô Rodolphe!! ô Rodolphe!!! tu te vautres dans la prose comme un porc dans un bourbier.

Tu as fait un calembour et plusieurs madrigaux, tu as eu une bonne fortune, et tu as joué aux cartes, et, pour mettre le comble à ces monstruosités, tu as dis du mal d'une pièce romantique!

Repasse dans ta tête toute la soirée, et rougis, si tu peux rougir encore!

Tu es entré par la porte comme un homme, tu t'es assis sur la causeuse comme un bourgeois, et tu as triomphé comme un second clerc d'huissier.

Pourtant c'était là une belle occasion de te servir de ton échelle de soie, et de casser un carreau avec ta main enveloppée d'un foulard. Et tu n'as pas pris l'occasion aux cheveux, passionné Rodolphe! Tu n'aurais eu ensuite qu'à pousser ta belle dans un cabinet, où tu l'aurais violée avec

tout l'agrément possible. Tu n'avais qu'à vouloir pour faire de l'antonysme première qualité, mais tu n'as pas voulu : c'est pourquoi je te méprise et te condamne à peser du sucre, pendant l'éternité !

Le pauvre jeune homme faisait toutes ces réflexions, ou à peu près, en s'en revenant chez lui.

— Comment, moi, Rodolphe ; moi, majeur ; moi, beau garçon ; moi, poëte ; avec une femme qu'un Italien prendrait pour une Italienne, une femme ornée d'un mari et de tout ce qu'il faut pour établir une scène ; avec une dague de Tolède ou peu s'en faut, et le plus grand désir d'en faire usage, je ne puis parvenir à me procurer le plus petit événement, le plus petit incident dramatique ! c'est à en mourir de honte et de dépit !

J'ai beau faire, tout s'emboîte le plus naturellement du monde. J'attaque la femme, elle ne me résiste pas ; je veux entrer par la fenêtre, on me donne la clef de la porte. Le mari, au lieu d'être jaloux de moi, me donnerait sa femme à garder ; il tombe du ciel et me prend presque sur le fait, il s'obstine à ne pas voir ce qui lui crève les yeux, et les coussins au pillage, et sa femme toute rouge et toute blanche, et moi dans l'état physique et moral le plus équivoque ; il ne tire aucune induction de rien. Au lieu de me poignarder ou de me jeter par la croisée, comme la décence l'exigeait, au lieu de traîner sa femme par les cheveux tout autour de la chambre, ainsi qu'un mari dramatique doit faire, il me propose de jouer à l'écarté, et me gagne plus d'argent qu'il ne m'en faudrait pour me soûler à mort, moi et tous mes amis intimes !

Je vois décidément que je suis né pour être un marchand de chandelles, et non pour être un second tome

de lord Byron. Ceci est douloureux, mais c'est la vérité.

Oh! mon Dieu! que faire de cette poésie qui bouillonne dans mon sein et qui dévore mon existence? où trouver une âme qui comprenne mon âme, un cœur qui réponde à mon cœur?

Lorsque Rodolphe rentra chez lui, il entendit ses chats qui miaulaient du ton le plus piteux du monde : Tom en faux bourdon, la petite chatte blanche en contralto, et son chat angora avec une respectable voix de ténor qu'eût enviée Rubini.

Ils vinrent à lui d'un air de contentement ineffable, Tom faisant chatoyer ses grandes prunelles vertes, la petite chatte en faisant le gros dos, le chat angora en dressant sa queue comme un plumet, et ils lui souhaitèrent sa bienvenue au mieux qu'ils purent.

Mariette vint aussi; mais elle avait l'air triste, et lorsque Rodolphe, après l'avoir baisée au front assez distraitement, lui mit la main sur l'épaule pour passer dans sa chambre, au lieu de la hausser amicalement pour lui en éviter la fatigue, elle s'affaissa de telle sorte, que la main de Rodolphe glissa et retomba au long de son corps.

Rodolphe, occupé de tout autre chose, ne fit pas attention à ce mouvement, et se coucha d'assez mauvaise humeur pour un homme qui vient d'avoir une bonne fortune.

Mariette, avant de se retirer, tracassa longtemps dans la chambre, remua des porcelaines, ouvrit et ferma plusieurs tiroirs, et mit tout en œuvre pour attirer l'attention de Rodolphe, et peut-être pour se faire engager à rester; mais Rodolphe avait d'excellentes raisons pour n'en rien faire. Voyant qu'elle n'y parvenait pas, elle prit le bougeoir, et

se retira en jetant sur son maître, plus d'à moitié endormi, un long regard plein d'amour et de colère.

Le lendemain matin, quand Mariette entra pour lui apporter à déjeuner, Rodolphe fit cette remarque qu'elle avait les yeux rouges.

RODOLPHE. — Comme vous avez les yeux rouges, Mariette !

MARIETTE. — Moi, monsieur?

RODOLPHE. — Oui, vous.

MARIETTE. — C'est apparemment que j'aurai mal dormi, ou que je viens de les frotter.

RODOLPHE. — On dirait, en vérité, Mariette, que vous venez de pleurer.

MARIETTE. — Pourquoi donc pleurer? Il ne m'est pas mort de parent, que je sache.

RODOLPHE. — Ce ne serait pas une raison pour pleurer, bien au contraire. Votre chocolat est détestable, il sent le brûlé d'une lieue à la ronde.

MARIETTE. — J'ai fait de mon mieux.

RODOLPHE. — Votre mieux est fort mal. Vous n'avez pas mis de sucre dans mon eau.

MARIETTE. — Ah ! mon Dieu ! je n'y avais pas pensé.

RODOLPHE. — A quoi pensez-vous donc ?

Mariette, levant sur lui ses longues paupières, le regarda avec une expression si indéfinissable de douleur et de reproche, que Rodolphe ne put s'empêcher d'être ému et troublé, et, se repentant de lui avoir parlé avec dureté, lui fit quelques caresses, et lui dit quelques mots qui, dans la bouche d'un maître, pouvaient passer pour des excuses.

Mariette se retira, et Rodolphe, demeuré seul, se prit,

tout en tirant les moustaches de son vieux chat, à gémir sur sa malheureuse destinée.

Lui qui s'était bâti d'avance un roman plein de scènes dramatiques et de péripéties sanglantes, rencontrer dans son chemin une coquette véritable et un mari encore plus véritable!

De la plus belle situation du monde, n'avoir pu faire jaillir la moindre étincelle de passion : il y avait réellement de quoi se pendre!

Trois heures sonnèrent. Il se rappela que madame de M*** l'avait prié de venir de bonne heure, il s'habilla, et se dirigea vers la maison de sa princesse; mais, au lieu de marcher du pas leste et bref d'un amoureux, il allait comme un limaçon, et l'on eût plutôt dit d'un écolier qui rampe à contre-cœur jusqu'au seuil de l'école, que d'un galant en bonne fortune.

Il fut bien reçu : cela est inutile à dire. Au reste, cette entrevue ne différa en rien de la première, sauf les préliminaires qui furent singulièrement abréviés. Rodolphe se comporta très-honorablement pour un homme qui s'était déjà comporté très-honorablement la veille; cependant nous devons à la postérité de l'informer qu'il y eut plus de dialogue et moins de pantomime, quoique cette substitution n'eût pas tout à fait l'air d'être du goût de madame de M***.

Ce serait ici le lieu de placer une belle dissertation : pourquoi les femmes aiment plus après, et les hommes avant? Je ne crois pas que cela tienne, comme elles le disent, à ce qu'elles ont l'âme plus élevée et les sentiments plus délicats. Un pauvre diable d'homme, qui a eu ce qu'on appelle une bonne fortune, est souvent bien infor-

tuné, surtout s'il a le malheur de voir sa maîtresse tous les jours. Il y a une certaine amabilité qu'il est fort malaisé d'avoir à heure fixe, et c'est ce que les femmes ne veulent pas comprendre; il est vrai qu'elles peuvent toujours être aimables, dans ce sens-là du moins, et c'est une des mille raisons pourquoi j'ai toujours désiré d'être femme.

Somme toute, il est bien plus aisé d'être amoureux en expectative qu'amoureux en fonction. Dire : J'aime, est beaucoup moins pénible que de le prouver, avec cela que chaque preuve que l'on en donne rend la suivante plus difficile. Quoi qu'il en soit, madame de M*** trouva encore Rodolphe charmant, et dut s'avouer qu'elle n'avait jamais été aimée ainsi.

Le mari revint : on dîna, et l'on partit ensemble vertueusement, patriarcalement et bourgeoisement, pour la première représentation de la pièce.

Rodolphe afficha madame de M*** de la manière la plus indécente, et fit tout ce qu'il put pour exciter la jalousie du mari; celui-ci, charmé d'être allégé du soin de sa femme, s'obstinait à ne rien voir, et madame de M*** ne se contraignait guère pour répondre aux agaceries de Rodolphe.

Décidément, ce mari-là était pétri d'un pâte sans levain.

Rodolphe rentra chez lui furieux, et ne sachant que faire pour forcer M. de M*** à s'othellotiser un tant soit peu.

Un éclair soudain lui illumina le cerveau. Il se donna un grand coup de poing sur le front, et renversa sa table par terre d'un coup de pied, comme quelqu'un qui vient d'avoir une idée phosphorescente.

— Pardieu ! c'est cela ; je suis un grand sot de ne pas y avoir songé plus tôt. Holà ! Mariette, holà ! une plume, de l'encre et du papier.

Mariette releva la table, et mit dessus tout ce qu'il fallait pour écrire.

Rodolphe passa deux ou trois fois la main dans ses cheveux, roula les yeux, ouvrit les narines comme une sibylle sur le trépied, et commença ainsi :

« Monsieur,

« Il y a de par le monde une espèce de gens que je ne « saurais honnêtement qualifier, qui cachent sous des de- « hors aimables la plus profonde démoralisation. Pour eux, « il n'y a rien de respectable ; les choses les plus sacrées « sont tournées en dérision ; l'innocence des filles, la chas- « teté des femmes, l'honneur des maris, tout ce qu'il y a « de pur et de saint au monde leur est sujet de risée et de « plaisanterie ; ils s'introduisent dans les familles, et, avec « eux, la honte et l'adultère. J'ai appris avec douleur, « monsieur, que vous receviez chez vous un nommé Ro- « dolphe. Cet individu, que j'ai eu l'occasion de connaître « et d'étudier à fond, est un homme extrêmement dange- « reux : sa réputation est fort mauvaise, et il vaut encore « moins que sa réputation. Ses mœurs sont on ne peut plus « dépravées et se dépravent de jour en jour ; il n'y a pas « de noirceur dont il ne soit capable : c'est littéralement ce « qu'on appelle un drôle. Il est connu pour le nombre de « femmes qu'il a séduites et perdues ; car, malgré tous ses « défauts, il ne manque ni d'esprit ni de beauté, ce qui le « rend doublement à craindre. Si vous m'en croyez, mon- « sieur, vous le surveillerez de près, ainsi que madame

« votre femme. Je souhaite de tout mon cœur qu'il ne soit
« pas déjà trop tard.

« Quelqu'un qui s'intéresse sincèrement à votre
« honneur. »

Adresse de la lettre.

« A monsieur de M***, rue Saint-Dominique-Saint-Ger-
« main, n°...

« En ville. »

Rodolphe cacheta son étrange missive, l'envoya à la poste, et se frotta les mains, d'un air aussi réjoui qu'un membre du Caveau qui vient d'achever son dernier couplet.

— Par saint Alipantin! ceci est bien la scélératesse la plus machiavélique qui ait jamais été ourdie par un homme ou par une femme. Certainement c'est un moyen nouveau, et je ne pense pas qu'il ait encore été employé. *O ter, quaterque!* avoir fait du nouveau sous ce soleil où rien n'est nouveau, et cela avec la chose la plus usée du monde, une lettre anonyme, le pont aux ânes, la ressource de tous les petits intrigailleurs et machinateurs subalternes. Vraiment, je me respecte infiniment moi-même, et, si je le pouvais, je me mettrais à genoux devant moi. Se dénoncer soi-même au mari, cela est parfaitement inédit! S'il ne devient pas jaloux à ce coup, c'est qu'il est créé pour ne pas l'être, et je veux le proclamer comme le plus indifférent en matière de mariage qu'il y ait eu depuis Adam, le premier marié, et le seul de tous qui soit à peu près certain de n'avoir pas été cocu, attendu qu'il était le seul homme. Ce qui n'est toutefois pas une raison, car l'histoire du serpent et de la

pomme me paraît terriblement louche, et doit nécessairement cacher quelque allégorie cornue.

Ou le vieillard stupide dissimulera, épiera et nous prendra *flagrante delicto*, ou il éclatera sur-le-champ, et, de toutes les manières, il me fournira deux ou trois scènes poétiques et passionnées. Peut-être jettera-t-il madame de M*** par la fenêtre et me poignardera-t-il; cela aurait vraiment une tournure espagnole ou florentine qui me siérait à ravir.

O cinquième acte tant rêvé, que j'ai poursuivi si opiniâtrément à travers toute la prose de la vie, que j'ai préparé avec tant de soin et de peine, te voilà donc arrivé! Je ne ferai donc plus de l'antonysme à la Berquin; je m'en vais devenir un héros de roman, et cela en réalité. Vienne un autre Byron, et je pourrai poser pour un autre Lara; j'aurai du remords et du sang au fond de ma destinée, et chaque poil de mes sourcils froncés couvrira un crime sous son ombre : les petites filles oublieront de sucrer leur thé en me regardant, et les femmes de trente ans songeront à leurs premières amours.

Rodolphe s'en fut le lendemain chez M. de M***, fondant les plus grandes espérances sur son stratagème; il s'attendait à voir une scène de désolation, madame de M*** tout en pleurs et convenablement échevelée, le mari les poings crispés et arpentant la chambre d'un air mélodramatique : rien de tout cela.

Madame de M***, en peignoir blanc, coiffée avec un soin remarquable, lisait un journal de modes, dont la gravure était tombée à terre, et que M. de M*** ramassait le plus galamment du monde.

Rodolphe fut aussi surpris que s'il avait vu quelque

chose d'extraordinaire; il en resta les yeux écarquillés sur le seuil de la porte, incertain s'il devait entrer ou sortir.

— Ah! c'est vous, Rodolphe! fit le mari; enchanté de vous voir. Et il n'y avait réellement rien de méphistophélique dans la manière dont il disait cela.

— Bonjour, monsieur Rodolphe, fit madame de M***; vous arrivez à propos : nous nous ennuyons à périr. Que savez-vous de neuf? Et il n'y avait rien de contraint ou d'embarrassé dans la manière dont elle disait cela.

— Diable! diable! voici qui est prodigieux, murmura intérieurement Rodolphe. Est-ce que par hasard il n'aurait pas reçu ma lettre? Ce vieux drôle a un air de sécurité tout à fait insultant.

La conversation roula pendant quelque temps sur des choses si insignifiantes, que ce serait une cruauté hors de propos que d'en assassiner le lecteur. Nous la reprenons à l'endroit intéressant.

LE MARI. — A propos, Rodolphe, vous ne savez pas une chose?

RODOLPHE. — Je sais plusieurs choses, mais je ne sais pas celle dont vous voulez me parler, ou du moins je ne m'en doute pas.

LE MARI. — Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille!

RODOLPHE. — Frédérick a chanté juste?

LE MARI. — Non.

RODOLPHE. — Onuphre est devenu raisonnable?

LE MARI. — Non.

RODOLPHE. — Théodore a payé ses dettes?

LE MARI. — Plus drôle que cela.

RODOLPHE. — Un cheval de fiacre a pris le mors aux dents? un académicien a composé une ode lyrique?

LE MARI. — Toujours romantique! vous êtes vraiment incorrigible. Mais ce n'est pas cela : allons, devinez.

RODOLPHE. — Je m'y perds.

LE MARI, *avec triomphe.* — Mon ami, vous êtes un scélérat.

RODOLPHE, *au comble de la joie.* — (*A part.*) Enfin, voilà la scène qui arrive. (*Haut.*) Je suis un scélérat!

LE MARI, *de plus en plus radieux.* — Vous êtes un scélérat! la chose est connue; vous avez une réputation infâme, et vous êtes pire que votre réputation.

RODOLPHE, *charmé, mais affectant un air de dignité blessée.* — Monsieur, vous venez de me dire des choses bien étranges : je ne sais...

LE MARI, *riant aux éclats, et faisant avec son nez plus de bruit que les sept trompettes devant Jéricho.* — Hi! hi! ho! ho! ah! ah! Mais c'est qu'il a un air d'innocence, ce jeune scélérat! les plus matois s'y tromperaient. Hi! hi! c'est comme Hippolyte devant Thésée. Allons, la main sur votre estomac, le bras en l'air,

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Hé! romantique, vous voyez que je sais mon Racine.

RODOLPHE, *à demi-voix :*

Vieillard stupide, il l'aime.

Hé! classique, tu vois que je sais mon Hugo. (*Haut, et du ton le plus sépulcral.*) Monsieur, votre gaieté est pour le moins intempestive.

MADAME DE M***. — Tu es insupportable avec tes rires.

RODOLPHE. — Faites-nous la grâce de nous communiquer le motif de votre hilarité, afin que nous la partagions.

LE MARI. — Permettez-moi de déboutonner mon gilet, j'ai mal aux côtes. (*D'un ton tragique.*) Vous voulez savoir pourquoi je ris, jeune homme?

RODOLPHE. — Je ne désire pas autre chose.

LE MARI, *du même ton.* — Tremblez! (*Avec sa voix naturelle.*) Approchez, monstre, que je vous dise cela dans le tuyau de l'oreille.

RODOLPHE, *digne.* — Eh bien! monsieur?

LE MARI, *avec l'accent de J. Prudhomme.* — Vous êtes l'amant de ma femme.

MADAME DE M***. — Si vous continuez sur ce ton-là, je m'en vais; vous me direz quand vous aurez fini.

RODOLPHE, *jouant l'homme atterré.* — L'amant de votre femme?

LE MARI, *se frottant les mains.* — Oui; vous ne saviez pas cela?

RODOLPHE, *naïvement.* (*A part.*) — J'en ai eu la première nouvelle. (*Haut.*) Mon Dieu non! et vous?

LE MARI. — Ni moi non plus. Et, de cette façon, je serais le dernier [1] de M. Paul de Kock; minotaure, comme dit

[1] Dans deux ou trois mille ans, les commentateurs pourraient être embarrassés dans ce passage, et ils se tortureraient inutilement pour l'interpréter. Nous leur éviterons cette peine. En ce temps, il venait de paraître un roman de M. Paul de Kock, intitulé *le Cocu*. Ce fut un scandale merveilleux; une affiche colossale se prélassait effrontément à tous les coins de rue et derrière les carreaux de tous les cabinets de lecture. Ce fut un grand émoi parmi toute la gent liseuse. Les lèvres pudibondes des cuisinières se refusaient à prononcer l'épouvantable mot. Toutes les virginités de magasin étaient révoltées; la rougeur monta au front des clercs d'huissiers. Il fallait bien pourtant se tenir au courant, et demander le maudit roman. Alors (admirez l'escobarderie!) fut trouvée cette honnête périphrase : — Avez-vous le dernier de M. de Kock? — Dernier de M. de Kock, par cette rai-

M. de Balzac; il a bien de l'esprit, ce garçon-là. Vraiment, ce serait d'un bouffon achevé.

RODOLPHE, *vexé de voir sa scène tourner en eau de boudin.* — C'est d'un bouffon achevé, comme vous le dites fort agréablement.

LE MARI. — J'ai dit ce serait, et non pas c'est; il y a une furieuse différence de l'indicatif au conditionnel. Hi! hi!

RODOLPHE. — Comme il vous plaira, monsieur. Mais comment avez-vous fait cette découverte importante?

LE MARI. — C'est une lettre qu'on m'a écrite, une lettre anonyme encore. Il n'y a rien que je méprise sur la terre comme une lettre anonyme. Gresset, le charmant auteur de *Vert-Vert*, a dit quelque part :

Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme.

Je suis parfaitement de son avis.

RODOLPHE, *gravement.* — Il faut être bien infâme pour...

LE MARI, *tirant la lettre de sa poche.* — Tenez, lisez-moi cela. Qu'en pensez-vous? Cela n'est pas médiocrement curieux, c'est un vrai style de papier à beurre; c'est probablement quelque cuisinière renvoyée qui aura fabriqué cette belle missive pour me faire pièce et me mettre martel en tête.

RODOLPHE, *un peu piqué dans son amour-propre d'auteur.* — Il me semble que le style n'est pas aussi mauvais que vous le dites : il est simple, correct, et ne manque pas d'une certaine élégance.

LE MARI. — Fi donc! il est d'une platitude...

son, a signifie cocu pendant quinze jours, et c'est à quoi M. de M*** fait allusion, avec sa finesse ordinaire.

MADAME DE M***, *impatientée.* — Messieurs, laissez là cette sotte conversation; c'est à périr d'ennui.

LE MARI, *sans l'écouter.* — Voyez donc à quoi tient la paix des ménages! A un fil; c'est effrayant. Hein! si j'avais été jaloux; mais, heureusement, je ne le suis pas. Je suis sûr de ma femme comme de moi-même, et d'ailleurs M. Rodolphe est parfaitement incapable...

RODOLPHE, *de l'air d'un grand homme méconnu.* — Ah! monsieur, parfaitement incapable, sans fatuité...

MADAME DE M***, *à part.* — Est-il fat! il grille de raconter toute l'affaire à mon mari, pour lui prouver qu'il est capable.

LE MARI, *avec un clignement d'yeux excessivement malin.* — Quand je dis incapable, ce n'est pas physiquement, c'est moralement que j'entends la chose, mon jeune ami.

MADAME DE M***, *d'un ton d'humeur très-marqué.* — En voilà assez là-dessus. Jetez cette lettre au feu, et qu'il n'en soit plus question.

LE MARI, *jetant la lettre au feu et prenant une attitude des plus solennelles.*—Voilà le cas que l'on doit faire des lettres anonymes.

RODOLPHE, *sentencieusement.*—C'est le parti le plus sage.

Décidément, mon pauvre Rodolphe, tu ne pourras parvenir à te procurer la plus petite péripétie; le drame ne veut évidemment pas de toi, et il se sauve aussitôt que tu fais ton entrée; je crains bien qu'il ne te faille rester bourgeois toute ta vie, et après ta mort, jusqu'au jugement dernier; car ta passion d'artiste n'est, il faut bien l'avouer, qu'un menu fait de cocuage bien bête et bien commun; un épicier, un caporal de la garde nationale ne font pas autrement les cocus.

Vrai Dieu! la vergogne te devrait prendre d'en user de la sorte. Si j'étais toi, je me serais déjà pendu une vingtaine de fois. Il n'y a donc pas de corde, pas de fusil, pas de mortier, pas de tromblon, pas de dague, pas de rasoir, pas de septième étage, pas de rivière! Les couturières amoureuses ont donc fait monter le charbon à un prix excessif et au-dessus de tes moyens, que tu restes là à fumer le cigare de ta vie, comme un étudiant après avoir joué sa poule!

O lâche! ô couard! jette-toi là où se jeta feu l'empereur Héliogabale, si tu trouves les autres genres de mort que je viens de te proposer trop ponsifs et trop académiques.

Mon cher Rodolphe, je t'en supplie à deux genoux, fais-moi l'amitié de te tuer. Un suicide, quoique la chose soit assez commune et menace de devenir mauvais genre, a toujours une certaine tournure, et produit un effet assez poétique; cela te relèverait peut-être un peu aux yeux de mes lecteurs, qui te doivent trouver un bien misérable héros.

Puis, ta mort me procurerait l'ineffable avantage de me dispenser d'écrire le reste de ta vie. Je pourrais poser au bas de cette histoire interminable le bienheureux mot FIN, qui n'est pas, à coup sûr, attendu avec plus d'impatience par le lecteur que par moi, ton illustre biographe.

D'ailleurs, il fait un temps le plus beau du monde, et je t'assure, ô Rodolphe, que j'aimerais mille fois mieux m'aller promener au bois que de faire trotter ma plume éreintée et poussive tout le long de ces grandes coquines de pages. Ici, je pourrais faire une vingtaine de lignes en prose poétique, comme les feuilletonistes ont l'habitude d'en faire chaque printemps sur le malheur qu'ils ont d'être

obligés de voir des vaudevilles et des opéras-comiques, et de ne pouvoir s'en aller à la campagne à Meudon ou à Montmorency. Mais je résisterai vertueusement à la tentation, et je ne parlerai ni du ciel bleu, ni des rossignols, ni des lilas, ni des pêchers, ni des pommiers, ni en général d'aucun légume quelconque; c'est pourquoi je demande que l'univers me vote des remerciments, et me décerne une couronne civique.

Et pourtant cela m'aurait été fort utile pour remplir cette feuille, où je ne sais en vérité que mettre, et l'imprimeur est là, dans l'antichambre, qui demande de la copie, et allonge ses griffes noires, comme un vautour à jeun.

Considérez, lecteurs et lectrices, que je n'ai pas, comme les autres auteurs mes confrères, la ressource des clairs de lune et des couchers de soleil, pas la plus petite description de château, de forêt ou de ruines. Je n'emploie pas de fantômes, encore moins de brigands; j'ai laissé chez le costumier les pantalons mi-partis et les surcots armoriés; ni bataille, ni incendie, ni rapt, ni viol. Les femmes de mon livre ne se font pas plus violer que la vôtre ou celle de votre voisin : ni meurtre, ni pendaison, ni écartellement, pas un pauvre petit cadavre pour égayer la narration et étouper les endroits vides.

Vous voyez combien je suis malheureux, obligé tous les deux jours de fournir, jusqu'à ce que mort s'ensuive, une feuille in-octavo de vingt-six lignes à la page, et de trente-cinq lettres à la ligne.

Et, tel soin que je prenne de faire de petites phrases et de les couper par de fréquents alinéas, je ne puis guère voler qu'une vingtaine de lignes et une centaine de lettres à mon respectable éditeur, n'ayant pas eu l'idée de diviser

mon histoire en chapitres, ou du moins ne l'ayant eue que trop tard.

D'ailleurs, ce qui rend ma tâche encore plus difficile, je suis décidé à ne mettre dans ce volume que des choses mathématiquement admirables. Avec des connaisseurs comme vous, je ne puis farcir ma dinde de marrons au lieu de truffes; vous êtes trop fins gourmets pour ne pas vous en apercevoir tout de suite, et vous crieriez haro sur moi; ce que je veux éviter par-dessus toute chose.

Rodolphe sortit tout désespéré de la platitude et du peu de tournure de la scène sur laquelle il avait tant compté. Il marchait devant lui, son mouchoir mettant le nez hors de sa poche, son chapeau en arrière, sa cravate dénouée, ses deux pouces dans les goussets de sa culotte, dans l'attitude physique et morale d'un homme anéanti.

Il se heurta contre quelque chose de trop flasque pour être une muraille et de trop dur pour être une nourrice, et il vit, à son grand ébahissement, que ce n'était autre chose que son ami Albert.

RODOLPHE. — Sacrédieu! tu devrais bien prendre garde quand tu marches à ce que tu as devant toi.

ALBERT. — Voici une morale assez déplacée, d'autant que tu allais le nez en terre, comme un porc qui cherche des truffes.

RODOLPHE. — Merci de la comparaison; elle est flatteuse.

ALBERT. — Un porc qui trouve des truffes vaut bien, ou je meure! un poëte qui ne trouve que des rimes.

RODOLPHE. — De bonnes truffes sont bonnes, ceci est incontestable; mais de bonnes rimes ne sont pas à dédaigner, surtout par le temps qui court : une bonne rime est la moitié d'un vers.

ALBERT. — Et qu'est-ce qu'un vers tout entier? Tu as beau faire, la rime est une viande bien creuse, et, si tu farcissais une poularde de rimes au lieu de truffes, je crois que personne ne goûterait l'innovation.

RODOLPHE. — Et si je mettais une truffe au lieu d'une rime au bout de chaque vers?

ALBERT. — Malgré tout le respect que je te dois, je crois que le débit en serait beaucoup plus sûr que de l'autre manière.

RODOLPHE. — Parlons d'autre chose : voilà assez de concetti dépensés en pure perte. Puisque nous sommes seuls, nous n'avons pas besoin d'avoir de l'esprit; cela est bon devant les bourgeois qu'on veut illusionner, et non autre part.

ALBERT. — Soyons bêtes, puisque tu le veux; cela est pourtant plus difficile. Pour y parvenir plus aisément, je ne vais que te servir d'écho.

RODOLPHE. — Où allais-tu?

ALBERT. — Où allais-tu?

RODOLPHE. — Chez toi.

ALBERT. — Chez toi.

RODOLPHE. — Te demander de me rendre un service...

ALBERT, *vivement, et ne faisant plus l'écho.* — Mon cher ami, tu ne peux plus mal tomber, je n'ai pas le sou en ce moment-ci; en toute autre occasion, tu peux compter sur moi, mais il y a marée basse dans mes poches : nous sommes au quinze, et j'ai mangé tout l'argent du mois.

RODOLPHE. — Qui te parle d'argent? C'est un service d'homme que je te demande.

ALBERT. — Ah! c'est différent. Faut-il te servir de second dans un duel? Je te montrerai une botte...

RODOLPHE. — Hélas! ce n'est pas pour cela.

ALBERT. — Faut-il te faire un article laudatif sur tes dernières poésies? je suis prêt. Tu vois que je suis un homme dévoué.

RODOLPHE. — Un plus grand service que tout cela. Tu connais madame de M***?

ALBERT. — Belle question! c'est moi qui te l'ai fait connaître.

RODOLPHE. — Tu connais aussi M. de M***?

ALBERT. — La moitié au moyen de quoi elle fait un tout; vulgairement parlant, l'époux d'icelle; je le connais comme le mari de ma mère.

RODOLPHE. — Tu sais aussi que j'ai une passion pour madame de M***?

ALBERT. — Par les tripes du pape! je le sais. Je l'ai vue toute petite, ta passion; elle est venue au monde devant moi, au balcon de l'Opéra, ayant pour mère une bouteille de vin d'Espagne et pour père un bol de punch. Je l'ai enveloppée des langes de mon amitié, je l'ai bercée, je l'ai choyée jusqu'à ce qu'elle ait été grande fille et capable de marcher toute seule; j'ai entendu ses premiers bégayements et j'ai lu les premiers vers qu'elle ait bavés — ils étaient assez méchants, par parenthèse. — Tu vois que je suis parfaitement au courant.

RODOLPHE. — Écoute, et tâche d'être sérieux, si tu peux, au moins une fois dans ta vie.

ALBERT. — Je le serai cette fois, et une autre avec; seulement, ce sera quand je mourrai ou que je serai marié.

RODOLPHE. — Je voulais me donner une tournure artiste, je voulais mêler un peu de poésie à ma prose, et je croyais qu'il n'y avait rien de meilleur pour cela qu'une belle et

bonne passion bien conditionnée. Je me suis épris de madame de M***, sur la foi de sa peau brune et de ses yeux italiens; je ne pensais pas qu'avec des symptômes si évidents de fougue et de passion, l'on pût être aussi froide qu'une Flamande couleur de fromage, les cheveux roux et les prunelles bleues larges comme des molettes d'éperon; je m'attendais aux élans les plus forcenés, aux explosions les plus volcaniques, à des allures de lionne ou de tigresse. Mon Dieu! la femme à l'œil noir, aux narines roses et ouvertes, malgré son teint olivâtre et vivace, sa lèvre humide et lascive, a été douce comme un des moutons de madame Deshoulières, et tout s'est passé le plus tranquillement du monde : pas une larme, pas un soupir; un air calme et enjoué à vous faire sauter au plafond. Je pensais qu'elle me pourrait fournir au moins vingt à trente sujets d'élégies; à grand'peine, en m'aidant de réminiscences de Pétrarque, ai-je pu en faire cinq ou six sonnets, qui, j'espère, me serviront pour une autre fois; car elle comprend autant la poésie que je comprends le grec, et je regarde les vers que je lui ai adressés comme des vers perdus. Oh! ma pauvre échelle de soie, avec quoi je pensais grimper à son balcon, je vois bien qu'il faut renoncer à se servir de toi, et continuer à passer bêtement par l'escalier, comme monsieur le mari. Enfin, ne sachant plus où donner de la tête pour mouvementer un peu ce drame sans action, je me suis décidé à écrire au mari, sous le voile de l'anonyme, que j'étais du dernier mieux avec sa femme; j'espérais qu'il prendrait de la jalousie et ferait quelque scène; tout cela n'a abouti qu'à une citation de Gresset et à une invitation à revenir le lendemain.

ALBERT. — Tout cela est fort douloureux, et je te con-

seille d'en faire un roman intime en deux volumes in-octavo : j'ai un libraire dans ma manche; il ne demanderait pas mieux que de le prendre; mais je ne vois pas autrement en quoi je te puis rendre service.

RODOLPHE. — M'y voici. Tu es mon ami intime.

ALBERT. — C'est un honneur que je partage avec deux ou trois cents autres.

RODOLPHE. — Eh bien ! pour l'amour de moi, fais la cour à madame de M***.

ALBERT. — A ta maîtresse?

RODOLPHE. — Oui.

ALBERT. — Pardieu! ceci est nouveau. Je présume que tu veux te moquer de moi.

RODOLPHE. — En aucune manière. Ce que je dis est-il donc bouffon?

ALBERT. — Passablement.

RODOLPHE. — Je n'ai pas envie de rire, je te jure.

ALBERT. — Cela peut être, mais tu n'en es pas moins risible.

RODOLPHE. — Qu'est-ce que cela te fait?

ALBERT. — Oh! rien, absolument. Eh bien! mets que je fais la cour à ta maîtrese : après?

RODOLPHE. — Ainsi, tu consens?

ALBERT. — Je ne consens pas du tout; c'est une façon de parler seulement pour voir où tu veux en venir.

RODOLPHE. — Alors je suis jaloux : tu comprends?

ALBERT. — Pas le moins du monde; mais fais absolument comme si je comprenais.

RODOLPHE. — Je suis jaloux, mais jaloux romantiquement et dramatiquement, de l'Othello double et triple. Je vous surprends ensemble : comme tu es mon ami, le trait serait

des plus noirs, et la scène se composerait admirablement bien; il serait impossible de trouver rien de plus don Juan, de plus méphistophélique, de plus machiavélique et de plus adorablement scélérat. Alors je tire ma bonne dague, et je vous poignarde tous les deux, ce qui est très-espagnol et très-passionné. Qu'en dis-tu?

Ici Albert regarde à trois reprises Rodolphe de la tête aux pieds et des pieds à la tête, après quoi il s'enfuit, en faisant des cabrioles et en riant comme un voleur qui voit pendre un juge.

Rodolphe, très-scandalisé, ravale sa salive, et tâche de prendre une attitude majestueuse.

Voyant qu'Albert court toujours, il entre dans sa maison, aussi en colère que Géronte après avoir été bâtonné par Scapin.

Cinq ou six jours se passèrent sans qu'il eût occasion de retourner chez madame de M***; il resta chez lui en tête-à-tête avec ses chats et Mariette.

Mariette, qui, depuis quelque temps, paraissait en proie à quelque souffrance morale, avait perdu ses fraîches couleurs et sa belle gaîté; elle ne chantait plus, elle ne riait plus, elle ne sautait plus par la chambre, et demeurait toute la journée à coudre dans l'embrasure de la fenêtre, ne faisant de bruit non plus qu'une souris. Rodolphe était on ne peut plus surpris de ce changement, et ne savait à quoi l'attribuer. N'ayant rien à faire, et la trouvant d'ailleurs plus intéressante avec sa pâleur nacrée et ses beaux yeux battus, il voulut reprendre avec elle ses anciennes privautés; car il est inutile de dire que ses conversations fréquentes avec madame de M*** avaient dû singulièrement nuire à ses dialogues avec Mariette. Mais celle-ci, loin de

se prêter de bonne grâce aux caresses de son maître, ainsi qu'elle le faisait autrefois, se débattit courageusement, et, lui glissant entre les doigts comme une vraie couleuvre qu'elle était, elle courut se réfugier dans sa chambre, dont elle ferma la porte en dedans.

Rodolphe tenta d'entamer des négociations à travers le trou de la serrure; mais ce fut une peine perdue, Mariette resta muette comme un poisson. Rodolphe, voyant que ses belles paroles n'aboutissaient à rien, abandonna la partie, et reprit la lecture qu'il avait interrompue.

Au bout d'une heure, Mariette rentra; elle était habillée, et portait sous son bras un paquet assez gros. Rodolphe leva la tête, et la vit qui se tenait debout adossée au mur, sans proférer une seule parole.

RODOLPHE. — Que signifie tout ceci, Mariette, et pourquoi avez-vous un paquet sous le bras?

MARIETTE. — Cela signifie que je m'en vais et que je vous demande mon congé.

RODOLPHE. — Votre congé? et pourquoi donc? N'êtes-vous pas bien ici, et mon service est-il si pénible que vous ne puissiez en venir à bout? Alors prenez quelqu'un pour vous aider, et restez.

MARIETTE. — Monsieur, je n'ai pas à me plaindre, et ce n'est pas là le motif pourquoi je vous quitte.

RODOLPHE. — Est-ce que j'aurais oublié, par hasard, de te payer ton dernier quartier de gages?

MARIETTE. — Je ne m'en irais pas pour cela, monsieur.

RODOLPHE. — Alors, c'est que tu as trouvé une meilleure maison que la mienne.

MARIETTE. — Non; car je m'en retourne chez nous, chez ma mère.

RODOLPHE. — Tu ne t'en retourneras pas, car je veux te garder, moi. Quel est donc ce caprice ?

MARIETTE. — Ce n'est pas un caprice, ô mon maître! c'est une résolution immuable.

RODOLPHE. — Une résolution immuable! c'est un singulier mot dans la bouche d'une femme, l'être le plus variable qui soit au monde. Tu resteras, Mariette.

MARIETTE. — Je n'ai pas l'esprit qu'il faut pour disserter avec vous; mais tout ce que je sais, c'est que je ne coucherai pas ici.

RODOLPHE. — C'est ce qui te trompe, ma toute belle; tu y coucheras, et avec moi encore !

MARIETTE. — Pour cela, non, ou je ne m'appellerais pas Mariette.

RODOLPHE. — Eh bien! appelle-toi Jeanne, et qu'il n'en soit plus parlé. Sais-tu, Mariette, que tu deviens monstrueusement vertueuse! Si cela continue, on te pourra mettre au calendrier, comme vierge et martyre. C'est pourtant quelque chose de bien ignoble et de bien rococo que la vertu, et je ne comprends pas à propos de quoi tu t'avises d'en avoir, étant passablement jolie et n'ayant guère que vingt ans. Laisse la vertu aux vieilles et aux difformes, celles-là seules font bien d'en avoir, et l'on doit les en remercier; mais avec de beaux yeux comme ceux-ci et une gorge comme celle-là, tu n'as pas le droit d'être vertueuse, et tu aurais mauvaise grâce à vouloir l'être. Allons, mauvaise, jette là ton paquet, et ne fais plus la bégueule; embrassons-nous, et soyons bons amis comme par le passé.

MARIETTE. — Je ne vous embrasserai pas; laissez-moi, monsieur; allez embrasser madame de M***.

RODOLPHE. — J'en viens, et n'ai guère envie d'y retourner.

MARIETTE. — Oh! les hommes! voilà comme ils sont, celle-ci et celle-là, tout leur est bon, et celle qui se trouve au-devant de leurs lèvres est toujours la préférée!

RODOLPHE. — Tu philosophes avec une profondeur tout à fait surprenante, et ces hautes réflexions ne seraient pas déplacées dans un opéra-comique. Or, tu te trouves au-devant de ma bouche, donc je te préfère.

MARIETTE, *laissant aller son paquet et se défendant faiblement.* — Monsieur Rodolphe, je vous en prie, n'allez plus chez madame de M***; c'est une méchante femme.

RODOLPHE. — Tu ne la connais pas, comment peux-tu le savoir?

MARIETTE. — C'est égal, j'en suis sûre; je ne peux pas souffrir cette femme. Oh! n'y allez plus, et je vous aimerai bien.

RODOLPHE. — S'il ne faut que cela, petite, pour te rendre contente, c'est bien facile; mais explique-moi un peu comment cette idée t'est venue d'être jalouse de moi. Voilà assez longtemps que tu es à mon service, et tu ne t'en étais pas encore avisée.

MARIETTE. — Comme vous parlez de cela, monsieur! Vous riez, et j'ai la mort dans l'âme. Ah! vous croyez que, pour être votre servante, j'ai cessé d'être femme; si vous avez compté sur cela, vous vous êtes trompé, et bien étrangement. Je sais que cela est bien hardi et bien audacieux à moi de vous aimer, vous, mon maître; mais je vous aime, est-ce ma faute à moi? je ne vous ai pas cherché, au contraire, et j'ai bien pleuré pour venir avec vous. Vous m'avez prise toute jeune à ma vieille mère, et vous

m'avez amenée ici : me trouvant jolie, vous n'avez pas dédaigné de me séduire. Cela ne vous a pas été difficile : j'étais isolée, sans défense aucune ; vous abusiez de votre ascendant de maître et de ma soumission de servante ; et puis, à quoi bon le cacher ? si je ne vous aimais pas encore, je n'avais pas d'autre amour ; vous avez le premier éveillé mes sens, et cet enivrement m'a fait supporter des choses que je ne supporterai plus. Je vous le déclare, je ne veux plus être pour vous un jouet sans conséquence, qu'on prend et qu'on jette là, une chose agréable à toucher comme une étoffe ou une fourrure ; je suis lasse de tenir le milieu entre vos chats et votre chien. Moi, je ne sais pas, comme vous, séparer mon amour en deux : l'amour de l'âme pour celle-ci, l'amour du corps pour celle-là. Je vous aime avec mon âme et mon corps, et je veux être aimée ainsi. Je veux ! c'est un étrange mot, n'est-ce pas, de moi à vous, de moi servante à vous maître ? mais vous m'avez prise pour être votre servante et non votre maîtresse ; si vous l'avez oublié, pourquoi ne l'oublierais-je pas ?

RODOLPHE, *à part.* — Par la virginité de ma grand'mère, voilà qui se pose assez passionnément. (*Haut et d'un ton caressant.*) Pauvre Mariette ! (*A part.*) C'est décidé, je quitte l'autre.

MARIETTE, *pleurant.* — Ah ! Rodolphe, si vous pouviez savoir combien est douloureuse la position où je suis, vous pleureriez comme moi, tout insensible que vous êtes.

RODOLPHE, *buvant ses larmes sur ses yeux.* — Allons donc, enfant, avec tes pleurs ; tu me fais boire de l'eau pour la première fois depuis que j'ai atteint l'âge de raison.

MARIETTE, *lui passant timidement le bras autour du col.*

— Aimer et ne pouvoir le dire, sentir son cœur gros de soupirs et prêt à déborder, et ne pouvoir cacher sa tête sur le sein bien-aimé pour y pleurer à son aise, et n'oser risquer une caresse ; être comme le chien, l'oreille au guet, l'œil attentif, qui attend qu'il plaise au maître de le flatter de la main : voilà quel est notre sort. Oh ! je suis bien malheureuse !

RODOLPHE, *ému.* — Tu es bête comme plusieurs oies. Qui t'empêche de me dire que tu m'aimes, et de me caresser quand l'envie t'en prend ? Ce n'est pas moi, j'espère.

MARIETTE. — Qu'ont donc les autres femmes de plus que moi ? Je suis aussi belle que plusieurs qui ont la réputation de l'être beaucoup. C'est vous qui l'avez dit, Rodolphe ; je ne sais si j'ai raison de vous croire, mais je vous crois. On ne prend guère la peine de flatter sa servante ; à quoi bon ? on n'a qu'à dire « je veux, » cela est plus commode. Voyez mes cheveux, ils sont noirs et à pleines mains : je vous ai souvent entendu louer les cheveux noirs ; mes yeux sont noirs comme mes cheveux : vous avez dit bien des fois que vous ne pouviez souffrir les yeux bleus ; mon teint est brun, et, si je suis pâle, ô Rodolphe ! c'est que je vous aime et que je souffre. Si vous avez fait la cour à cette femme, c'est parce qu'elle avait un teint brun et des yeux noirs. J'ai tout cela, Rodolphe, je suis plus jeune qu'elle, et je vous aime plus qu'elle ne peut vous aimer ; car son amour est né dans les rires, et le mien dans les larmes, et cependant vous ne faites pas attention à moi ; pourquoi ? parce que je suis votre servante, parce que je veille sur vous nuit et jour, parce que je vais au-devant de tous vos désirs, et que je me dérange vingt fois dans une heure pour satisfaire vos moindres caprices. Il est vrai que vous me jetez au bout de

l'année quelques pièces d'argent; mais, croyez-vous que de l'argent puisse dédommager d'une existence détournée au profit d'un autre, et que la pauvre servante n'ait pas besoin d'un peu d'affection pour se consoler de cette vie toute de dévouement et d'amertume? Si j'avais de beaux chapeaux et de belles robes, si j'étais la femme d'un notaire ou d'un agent de change, vous monteriez la garde sous mon balcon, et vous vous estimeriez heureux d'un coup d'œil lancé à travers la persienne.

RODOLPHE. — Je ne suis pas assez platonique pour cela. Je t'aime plus, étant ce que tu es, que la plus grande dame de la terre. C'est convenu, tu restes?

MARIETTE. — Et madame de M***? vous savez ce que j'ai dit.

RODOLPHE. — Qu'elle aille au diable! je romps avec elle. (*A part.*) Il y a plus de passion véritable dans cette pauvre fille que dans vingt mijaurées de cette espèce, et d'ailleurs elle est plus jolie.

MARIETTE. — Vous me promettez donc...

RODOLPHE. — Sur tes yeux et ta bouche.

MARIETTE, *avec explosion.* — Je reste!

RODOLPHE. — Çà! notre chambrière, maintenant que vous voilà promue au grade de notre maîtresse en titre, cherchez quelqu'un qui vous remplace et fasse votre ouvrage.

MARIETTE. — Non, Rodolphe, je veux être ici seule avec vous, et d'ailleurs je vous aime trop pour laisser le soin de vous servir à une autre.

RODOLPHE. — Tu es une bonne fille et je suis un grand sot d'avoir été chercher si loin le trésor que j'avais chez moi. Je t'aime de cœur et de corps, je me sens en humeur tout à fait pastorale, et nous allons refaire à nous deux les

amours de Daphnis et Chloé. (*Il la prend sur ses genoux, et la berce comme un petit enfant.*)

Intrat ALBERT, *l'homme positif.* — Voilà un groupe qui se compose assez bien; mais je doute fort qu'il fût du goût de madame de M***, si elle le voyait.

RODOLPHE. — Je voudrais qu'elle le vît.

ALBERT. — Tu ne l'aimes donc plus?

RODOLPHE. — Est-ce que je l'ai aimée?

ALBERT. — A vrai dire, j'en doute. Et ta passion d'artiste?

RODOLPHE. — Au diable la passion! je courais après elle, elle est venue chez moi.

ALBERT. — C'est toujours ainsi. Je suis charmé de te voir revenu à des sentiments raisonnables. Je vote des remercîments à Mariette pour cette cure importante.

MARIETTE. — Ce n'est pas sans peine, monsieur Albert, que je l'ai opérée.

ALBERT. — Je le crois, le malade était au plus mal : gare les rechutes!

MARIETTE. — Oh! j'en aurai bien soin, soyez tranquille.

RODOLPHE. — N'aie pas peur, ma petite Mariette, tu es trop jolie et trop bonne pour qu'il y ait le moindre danger.

ALBERT. — O mon ami! il faut être bien fou pour sortir de chez soi dans l'espoir de rencontrer la poésie. La poésie n'est pas plus ici que là, elle est en nous. Il y en a qui vont demander des inspirations à tous les sites de la terre, et qui n'aperçoivent pas qu'ils ont à dix lieues de Paris ce qu'ils vont chercher au bout du monde. Combien de magnifiques poëmes se déroulent depuis la mansarde jusqu'à la loge du portier, qui n'auront ni Homère ni Byron!

combien d'humbles cœurs se consument en silence, et s'éteignent sans que leur flamme ait rayonné au dehors! que de larmes ont coulé que personne n'a essuyées! que de passions, que de drames que l'on ne connaîtra jamais! que de génies avortés, que de plantes étiolées faute d'air! Cette chambre où nous sommes, toute paisible, toute calme, toute bourgeoise qu'elle est, a peut-être vu autant de péripéties, de tragédies domestiques et de drames intérieurs, qu'il s'en est joué pendant un an à la Porte-Saint-Martin. Des époux, des amants, y ont échangé leurs premiers baisers; des jeunes femmes y ont goûté les joies douloureuses de la maternité; des enfants y ont perdu leur vieille mère. On a ri et l'on a pleuré, on a aimé et l'on a été jaloux, on a souffert et l'on a joui, on a râlé et l'on est mort entre ces quatre murs: toute la vie humaine dans quelques pieds. Et les acteurs de tous ces drames, pour n'avoir pas le teint cuivré, un poignard et un nom en *i* ou en *o*, n'en avaient pas moins de colère et d'amour, de vengeance et de haine, et leur cœur, pour ne pas battre sous un pourpoint ou un corselet, n'en battait pas moins fort ni moins vite. Les dénoûments de ces tragédies réelles, pour ne pas être un coup de poignard ou un verre de poison, n'en étaient pas moins pleins de terreurs et de larmes. Je te le dis, ô mon ami, la poésie, toute fille du ciel qu'elle est, n'est pas dédaigneuse des choses les plus humbles; elle quitte volontiers le ciel bleu de l'Orient, et ploie ses ailes dorées au long de son dos pour se venir seoir au chevet de quelque grabat sous une misérable mansarde; elle est comme le Christ, elle aime les pauvres et les simples, et leur dit de venir à elle. La poésie est partout: cette chambre est aussi poétique que le golfe de Baïa, Ischia, ou le lac Majeur, ou

tout endroit réputé poétique ; c'est à toi de trouver le filon et de l'exploiter. Si tu ne le peux pas, demande une place de surnuméraire dans quelque administration, ou fais des articles de critique pour quelque journal, car tu n'es pas poëte, et la muse détourne sa bouche de ton baiser. Regarde, c'est dans ces murs que s'est passée la meilleure partie de ton existence ; tu as eu là tes plus beaux rêves, tes visions les plus dorées. Une longue habitude t'en a rendu familiers les coins les plus secrets : tes angles sortants s'adaptent on ne peut mieux avec leurs angles rentrants, et, comme le colimaçon, tu t'emboîtes parfaitement dans ta coquille. Ces murailles t'aiment et te connaissent, et répètent ta voix ou tes pas plus fidèlement que tout autre ; ces meubles sont faits à toi, et tu es fait à eux. Quand tu entres, la bergère te tend amoureusement les bras et meurt d'envie de t'embrasser ; les fleurs de ta cheminée s'épanouissent et penchent leur tête vers toi pour te dire bonjour ; la pendule fait carillon, et l'aiguille, toute joyeuse, galope ventre à terre pour arriver à l'heure dont le son vaut pour toi toutes les musiques célestes, à l'heure du dîner ou du déjeuner ; ton lit te sourit discrètement du fond de l'alcôve, et, rougissant de pudeur entre ses rideaux pourprés, semble te dire que tu as vingt ans et que ta maîtresse est belle ; la flamme danse dans l'âtre, les bouilloires bavardent comme des pies, les oiseaux chantent, les chats font ronron ; tout prend une voix pour exprimer le contentement ; le tilleul du jardin allonge ses branches à travers la jalousie pour te donner la main et te souhaiter la bienvenue ; le soleil vient au-devant de toi par la croisée et les atomes valsent plus allègrement dans les rais lumineux. La maison est un corps dont tu es l'âme et à qui tu donnes la vie : tu es le

centre de ce microcosme. Pourquoi donc vouloir se déplacer et devenir accessoire, lorsqu'on peut être principal? O Rodolphe! crois-m'en, jette au feu toutes tes enluminures espagnoles ou italiennes. Une plante perd sa saveur à être changée de climat, les pastèques du Midi deviennent des citrouilles dans le Nord, les radis du Nord des raiponces dans le Midi. Ne te transplante pas toi-même, ce n'est que dans le sol natal que l'on peut plonger de puissantes et profondes racines : d'un bon et honnête garçon que tu es, ne cherche pas à devenir un petit misérable bandit, à qui le premier chevrier des Abruzzes donnerait du pied au cul, et qu'il regarderait à juste titre comme un niais. Aime bien Mariette, qui t'aime bien, et, sans te soucier si tu as ou non une tournure d'artiste, fais tes vers comme ils te viendront; c'est le plus sage, et tu te feras ainsi une existence d'homme qui, sans être très-dramatique, n'en sera pas moins douce, et te mènera par une route unie et sablée au but inconnu où nous allons tous. Si quelqu'un te fait insulte, bats-toi en duel avec lui, mais ne l'assassine pas à la mode italienne, parce que l'on te guillotinerait immanquablement, ce qui me fâcherait fort, car tu vaux trop, quoique tu sois un grand fou.

En faveur de l'amitié que je te porte, pardonne-moi la longue tartine que je viens de te faire avaler, et sur quoi j'étale depuis une heure les confitures de mon éloquence; passe-moi, en outre, une allumette pour allumer ma pipe, et je te voue une reconnaissance égale au service.

Rodolphe fit ce qu'il demandait, et bientôt un nuage de fumée emplit la chambre. La soirée se passa on ne peut plus joyeusement, et Albert se retira fort tard.

Mariette, le lendemain, n'eut q 'un lit à faire, et de

nouvelles couleurs commençaient à poindre sur ses joues rondes et potelées.

Et madame de M***, que devint-elle ? Elle avait déjà pris un amant quand Rodolphe la quitta, le tout par crainte d'en manquer.

Et M. de M*** ? Il resta ce qu'il était, c'est-à-dire le plus dernier de M. Paul de Kock qu'il soit possible d'être, si les façons de plus font quelque chose à l'affaire.

Rodolphe et madame de M*** se rencontrèrent quelquefois depuis dans le monde ; ils se traitèrent avec toute la politesse imaginable, et comme des gens qui se connaissent à peine. La belle chose que la civilisation !

Enfin, nous voilà arrivés au bout de cette admirable épopée, je dis épopée avec une intention marquée ; car vous pourriez prendre tout ceci pour une histoire libertine, écrite pour l'édification des petites filles.

Il n'en est rien, estimable lecteur. Il y a un mythe très-profond sous cette enveloppe frivole : au cas que vous ne vous en soyez pas aperçu, je vais vous l'expliquer tout au long.

Rodolphe, incertain, flottant, plein de vagues désirs, cherchant le beau et la passion, représente l'âme humaine dans sa jeunesse et son inexpérience ; madame de M*** représente la poésie classique, belle et froide, brillante et fausse, semblable en tout aux statues antiques, déesse sans cœur humain, et à qui rien ne palpite sous ses chairs de marbre ; du reste, ouverte à tous, et facile à toucher, malgré ses grandes prétentions et tous ses airs de hauteur ; Mariette, c'est la vraie poésie, la poésie sans corset et sans fard, la muse bonne fille, qui convient à l'artiste, qui a des larmes et des rires, qui chante et qui parle, qui remue et



palpite, qui vit de la vie humaine, de notre vie à nous, qui se laisse faire à toutes les fantaisies et à tous les caprices, et ne fait la petite bouche pour aucun mot, s'il est sublime.

M. de M***, c'est le gros sens commun, la prose bête, la raison butorde de l'épicier ; il est marié à la fausse poésie, à la poésie classique : cela devait être. Il est inférieur à sa femme ; ceci est un sous-mythe excessivement ingénieux, qui veut dire que M. Casimir Delavigne est inférieur à Racine, qui est la poésie classique incarnée. Il est cocu, M. de M***, cela généralise le type ; d'ailleurs, la fausse poésie est accessible à tous, et ce cocuage est tout allégorique.

Albert, qui ramène Rodolphe dans le droit chemin, est la véritable raison, amie intime de la vraie poésie, la prose fine et délicate qui retient par le bout du doigt la poésie qui veut s'envoler, de la terre solide du réel, dans les espaces nuageux des rêves et des chimères : c'est don Juan qui donne la main à Child-Harold.

J'espère que voilà une superbe explication à laquelle vous ne vous attendiez guère, garde national de lecteur que vous êtes.

Je ne sais pas, avec tout cela, si l'histoire de Rodolphe sera de votre goût, mais j'ai assez bonne opinion de vous pour croire qu'en pareille occurrence vous n'eussiez pas hésité entre *celle-ci* et *celle-là*.

ELIAS WILDMANSTADIUS

OU

L'HOMME MOYEN AGE

... Laudator temporis acti.
HORACE.

La cathédrale rugueuse était sa carapace.
VICTOR HUGO.

Parmi les innombrables variétés de jeunes-France, une des plus remarquables, sans contredit, est celle dont nous allons nous occuper. Il y a le jeune-France byronien, le jeune-France artiste, le jeune-France passionné, le jeune-France viveur, chiqueur, fumeur, avec ou sans barbe, que certains naturalistes placent entre les pachydermes, d'autres dans les palmipèdes, ce qui nous paraît également fondé. Mais de toutes ces espèces de jeunes-France, le jeune-France moyen âge est la plus nombreuse, et les individus qui la composent ne sont pas médiocrement curieux

à examiner. J'en chercherai un entre tous, ami lecteur; il pourra te donner une idée du genre, si tu n'as pas eu le bonheur d'en voir un vivant ou empaillé. Comme il est mort, je puis te dire son véritable nom : il se nommait Elias Wildmanstadius; c'était un très-beau nom pour un homme moyen âge, d'autant que ce n'était pas un pseudonyme. Je vous prie, lecteur, de ne pas trop rire de lui, car c'était mon ami, et il fut sincère dans sa folie, bien différent de tant d'autres, qui ne le sont que par mode et par manière.

J'espère que vous me pardonnerez l'espèce de teinte sentimentale répandue sur ce récit. Songez qu'Elias Wildmanstadius fut mon plus cher camarade, et qu'il est mort, et d'ailleurs j'ai besoin de faire reposer un peu mes lèvres, qui, depuis trois cents pages environ, se tordent en ricanements sardoniques.

L'ange chargé d'ouvrir aux âmes la porte de ce monde, par la plus inexplicable des distractions, n'avait livré passage à la sienne qu'environ trois cents ans après l'époque fixée pour son entrée dans la vie.

Le pauvre Elias Wildmanstadius, avec cette âme du quinzième siècle au dix-neuvième, ces croyances et ces sympathies d'un autre âge au milieu d'une civilisation égoïste et prosaïque, se trouvait aussi dépaysé qu'un sauvage des bords de l'Orénoque dans un cercle de fashionables parisiens.

Se sentant gauche et déplacé dans cette société pour laquelle il n'était pas fait, il avait pris le parti de s'isoler en lui-même et de se créer une existence à part. Il s'était bâti autour de lui un moyen âge de quelques toises carrées, à peu près comme un amant qui, ayant perdu sa maîtresse,

fait lever son masque en cire, et habille un mannequin des vêtements qu'elle avait coutume de porter.

A cet effet, il avait loué une des plus vieilles maisons de S***, une maison noire, lézardée, aux murailles lépreuses et moisies, avec des poutres sculptées, un toit qui surplombe, des fenêtres en ogive, aux carreaux en losange, tremblant au moindre coup de vent dans leur résille de plomb.

Il la trouvait un peu moderne ; elle ne datait que de 1530 tout au plus. Quelques bossages vermiculés, quelques refends, quelques essais timides de colonnes corinthiennes, où le goût de la Renaissance se faisait déjà sentir, gâtaient, à son grand regret, la façade de la rue et altéraient la pureté toute gothique du reste de l'édifice.

C'était d'ailleurs la maison la plus incommode de toute la ville.

Les portes mal jointes, les châssis vermoulus laissaient passer la bise comme un crible. La cheminée au manteau blasonné, sous lequel toute une famille se fût assise, eût avalé un chêne entier à chaque bouchée de sa gueule énorme ; il eût fallu deux hommes pour changer de place ses lourds chenets de fer, ornés de grosses boules de cuivre.

Les tapisseries de haute lisse, représentant des passes d'armes et des sujets de chevalerie, s'en allaient en lambeaux ; les murs suaient à grosses gouttes à force d'humidité ; quelques tableaux noirs et enfumés étaient pendus çà et là dans leurs cadres poudreux.

Pour compléter l'illusion, Elias Wildmanstadius avait rassemblé à grands frais les meubles les plus anciens qu'il eût pu trouver : de grands fauteuils de chêne à oreillettes, couverts de cuir de Cordoue avec des clous à grosses têtes,

des tables massives aux pieds tortus, des lits à estrade et à baldaquin, des buffets d'ébène, incrustés de nacre, rayés de filets d'or, des panoplies de diverses époques, tout ce bagage rouillé et poussiéreux, qu'un siècle qui s'en va laisse à l'autre comme témoin de son passage, et que les peintres disputent aux antiquaires chez les marchands de curiosités.

Afin d'être assorti à ses meubles et de ne pas faire dissonance, il portait toujours chez lui un costume du moyen âge.

Rien n'était plus divertissant que de le voir, ce bon Elias Wildmanstadius, avec un surcot de samit armorié, des jambes mi-parties, des souliers à la poulaine, les cheveux fendus sur le front, le chaperon en tête, la dague et l'aumônière au côté, se promener gravement, à travers les salles désertes, comme une apparition des temps passés. Quelquefois il se revêtait d'une armure complète, et il prenait un grand plaisir à entendre le son de fer qu'il rendait en marchant.

Cet amour de l'antiquité s'étendait jusque sur la cuisine : il fallait mettre sur sa table des drageoirs et des hanaps ; il ne voulait manger que faisans avec leurs plumes, paons rôtis, ou toute autre viande chevaleresque. Dès qu'il voyait paraître quelque mets plus bourgeois et plus confortable, il entrait en fureur, et il aurait presque battu Marthe, sa vieille gouvernante, lorsqu'elle lui versait du faro ou du lambick, au lieu d'hydromel et de cervoise.

Par le même motif, il n'admettait dans sa bibliothèque aucun livre imprimé, à moins que ce ne fût en gothique ; car il détestait l'invention de Guttemberg autant que celle de l'artillerie.

En revanche, les rayons étaient chargés de force beaux

diables et des dragons, et croya
surde qu'elle fût, pourvu que l
que ligaturée et le titre en gran

En peinture, ses opinions éta
des tableaux du quinzième siècl
n'aimait que Mabuse, Jacquema
rugin et quelques peintres de
çait à être trop nouveau pour lu

De la musique telle que l'o
Weber, il ne connaissait rien ; a
il chantait :

> Tout est verlore,
> La tintelore,
> Tout est frelore, b

de la défaite des Suisses à Ma
quin, ou quelque autre air d'O
sello, de Constantio Festa ou
plus loin.

Pour les instruments dont on



Parthénopeus de Blois, Huon de Bordeaux, Atys et Profilas, le Saint-Graal, Dolopathos, Perceforest, et mille autres; il ne se doutait pas de Byron et de Gœthe. Il vous eût raconté de point en point la chronique de tel roitelet breton antérieur à Grâlon et à Konan, et vous l'eussiez fort surpris en lui parlant de Napoléon.

Lorsqu'il était forcé d'écrire à quelqu'un, c'était dans un style si plein d'archaïsme, avec un caractère si hors d'usage, qu'il était impossible d'en déchiffrer un mot, et qu'il fallait en déférer au chartrier de la ville.

Sa conversation était hérissée d'expressions vieillies, de tours tombés en désuétude, si bien que chaque phrase était une énigme, et qu'il y fallait un commentaire.

Pourtant, avec tout cela, il avait une âme aimante et pieuse; il comprenait l'art, mais l'art naïf et qui croit à son œuvre, l'art gothique, patient et enthousiaste, qui fait des miniatures géantes, des basiliques travaillées en bijou, des clochers de deux cents pieds, finis comme des chatons de bague. Il sentait admirablement bien l'architecture; il eût trouvé Notre-Dame et la cathédrale de Bourges, si elles avaient été à faire. Trois cents ans plus tôt, le nom d'Elias Wildmanstadius nous fût parvenu, porté par l'écho des siècles, avec ces quelques noms rares qui surnagent et ne meurent point; mais, comme beaucoup d'autres, il avait manqué son entrée en ce monde, il n'était qu'une espèce de fou; il eût été un des plus hauts génies, sa vie eût été pleine et complète : il était obligé de se créer une existence factice et ridicule, et de se jouer lui-même de lui.

Choqué de la tournure bourgeoise et mercantile des habitants, de la monotonie anti-pittoresque des maisons neuves, il en était réduit à ne pas sortir, ou, s'il le faisait,

ce n'était que pour visiter et pour fureter dans tous ses coins sa bonne vieille cathédrale. C'était le plus grand plaisir qu'il eut; il y restait des heures entières en contemplation. Le clocher déchiqueté à jour, les aiguilles évidées, les pignons tailladés en scie, les croix à fleurons, les guivres et les tarasques montrant les dents à l'angle de chaque toit, les roses des vitraux toujours épanouies, les trois porches avec leurs collerettes de saints, leurs trèfles mignonnement découpés, leurs faisceaux de colonnes élancées et fluettes, les niches curieusement ciselées et toutes folles d'arabesques, les bas-reliefs, les emblèmes, les figures héraldiques, la plus petite dentelure de cette broderie de pierre, la plus imperceptible maille de ce tulle de granit, il aurait tout dessiné sans rien voir, tellement il avait présent à la mémoire jusqu'au moindre détail de son église bien-aimée. La cathédrale, c'était sa maîtresse à lui, la dame de ses pensées; il ne lui eût pas fait infidélité pour la plus belle des femmes : il en rêvait, il en perdait le boire et le manger; il ne se trouvait à l'aise qu'à l'ombre de ses vieilles ogives; il était là chez lui : le fond était en harmonie avec le personnage. A force de vivre avec les colonnettes fuselées, au milieu des piliers sveltes et minces, il en avait en quelque sorte la forme; à le voir si maigre et si long, on l'eût pris pour un pilier de plus, ses cheveux bouclés ne ressemblant pas mal aux acanthes des chapiteaux.

Il avait étudié à fond l'histoire de la basilique et de sa construction; il vous eût dit précisément à quelle année avaient été bâtis le chœur et l'abside, le maître-autel et le jubé, la nef et les chapelles latérales; il avait constaté l'âge de chaque pierre; il savait combien avait coûté la menuiserie des stalles, du banc de l'œuvre et de la chaire, ce qu'il



avait fallu de temps pour poser la clef de voûte, suspendre la lancette et le pendentif; il lisait couramment les inscriptions de toutes les tombes; il expliquait les blasons ; il connaissait le sujet de tous les tableaux et de toutes les peintures des vitrages; il vous eût conté comment l'orgue, don d'un empereur d'Orient, était le premier qu'on eût vu en Europe; et bien d'autres, si vous l'eussiez laissé faire, car il ne tarissait pas sur ce sujet, et, quand il en parlait, sa figure s'animait singulièrement, ses yeux, d'un bleu terne, brillaient d'un éclat extraordinaire.

Cette pauvre âme, oubliée dans un coin du ciel par son ange gardien, amoureux sans doute de quelque Eloa, et jetée ensuite dans un monde dont toutes ses sœurs s'en étaient allées, nageait alors dans une joie ineffable et pure : elle se croyait en 1500.

Pour tromper son ennui, le bon Elias Wildmanstadius sculptait, avec un canif, de petites cathédrales de liége, peignait des miniatures à la manière gothique, transcrivait de vieilles chroniques, et faisait des portraits de vierges, avec des auréoles et des nimbes d'or.

Il vécut ainsi fort longtemps, peu compris et ne pouvant comprendre. Sa fin fut digne de sa vie. Il y a deux ans, le tonnerre tomba sur la cathédrale, et y fit de grands ravages. Par l'effet d'une sympathie mystérieuse, le bon Elias mourut de mort subite, précisément à la même heure, dans sa maison (c'est celle qui fait l'angle du vieux marché, et où l'on voit une madone), assis dans un grand fauteuil, au moment où il achevait un dessin de la cathédrale. On l'enterra, comme il l'avait toujours demandé, dans la chapelle où il avait passé tant d'heures de sa vie, sous la pierre qu'il avait usée de ses genoux. Il est maintenant là-haut,

en compagnie des chérubins, de la Vierge et des saint
qu'il aimait tant, dans son beau paradis d'or et d'azur,
sans doute il ne manquerait rien à son bonheur, si l'épita
phe de son tombeau n'était pas en style et en caractèr
évidemment modernes.



LE BOL DE PUNCH

L'orgie échevelée.
DE BALZAC.

L'orgie échevelée.
JULES JANIN.

L'orgie échevelée.
P.-L. JACOB.

L'orgie échevelée.
EUGÈNE SUE.

C'était une chambre singulière que celle de notre ami Philadelphe. Elle avait bien, comme toutes les chambres possibles, comme la vôtre ou la mienne, quatre murs avec un plafond et un plancher, mais la façon dont elle était décorée lui donnait une physionomie étrangement incongrue.

Les peintures les plus bizarres étaient appendues aux murs dans des cadres curieusement sculptés; des pastels de la Régence, fardés et souriants, se pavanaient à côté de roides figures d'anges sur fond d'or, dans la manière de Giotto ou d'Orcagna.

Les gravures, les eaux-fortes se pressaient au long des

ascétique de Moralès, une
montrait impudemment so
du rigide Albert Durer; la
thèses, comme une tragédie

Sur toutes les tables, le
chaises, les fauteuils, et en
tait une surface à peu près p
d'objets de formes baroques

Dans une duchesse inocc
selés et d'émaux de Bernar
flamande allongeait son col

Des pots bleus du Japon
ganes, des carpes et des cha
des escabeaux vermoulus d

Une tête de mort, des b
grecque sur le crâne, une pi
faisait la grimace à un mag
bout de la cheminée; des
tillaient hideusement, pèle-
des madrépores. sur un rav



Une babouche turque,
Une pantoufle de marquise,
Un yatagan,
Un fleuret,
Un missel,
Un Arétin,
Un médaillon d'Antonin Moine,
Du papel español para cigaritos,
Des billets d'amour,
Une dague de Tolède,
Un verre à boire du vin de Champagne,
Une épée à coquille,
Des priapées de Clodion,
Une petite idole égyptienne,
Des paquets de différents tabacs (lesdits paquets largement éventrés et laissant voir leurs blondes entrailles),
Un paon empaillé,
Les *Orientales* de Victor Hugo,
Une résille de muletier,
Une palette,
Une guitare,
Un n'importe quoi, d'une belle conservation.

Que sais-je! un fouillis, un chaos indébrouillable, à faire tomber la plume de lassitude au nomenclateur le plus intrépide, à Rabelais ou à Charles Nodier.

Les chaises et les fauteuils avaient probablement été à Marignan avec les escabeaux de Saltabadil; les unes étaient boiteuses et les autres manchots: pas plus de trois pieds et pas plus d'un bras.

Il n'est pas besoin de vous faire remarquer, judicieux lecteur, que cette description est véritablement superbe et

chrysocale, et la voi
fière et aussi brave
du clinquant, et se
cristal.

Je fais cela parce q
ble et nue comme ell
vêtir autrement. Par
aussi capable que si je
poser que j'en ai beau
à travers trois cents p
cieuse et immodeste. F
lui faire une jupe d'ad
des panaches de métap

D'alinéa en alinéa, je
tifice de style; il y aur
tifs, des chandelles ron
nois en pronoms pers
miroitant, de chatoyant
à ne pouvoir être lu qu
Cette description, ou

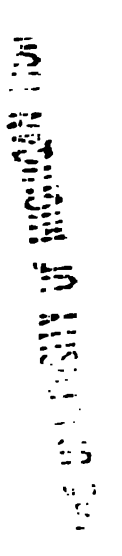


nommé Jeune-France, j'ai cru qu'après avoir constaté le nombre de ses ongles et la longueur de son poil, la couleur de son cuir, ses habitudes et ses appétits, il ne serait pas d'un médiocre intérêt de vous faire savoir où il vit et où il perche, et j'ai pensé que la description de cette chambre aurait autant d'importance aux yeux des naturalistes que celle du nid de la mésange des roseaux ou du petit perroquet vert d'Amérique.

Les sept ou huit personnages réunis dans cette chambre singulière n'étaient guère moins singuliers : les figures étaient en tout dignes du fond.

Leur costume n'était pas le costume français, et l'on eût été fort embarrassé de désigner précisément à quelle époque et à quelle nation il appartenait. L'un avait une barbe noire taillée à la François Ier, l'autre une pointe et les cheveux en brosse, à la Saint-Mégrin, un troisième une royale, comme le cardinal Richelieu; les autres, trop jeunes pour posséder cet accessoire important, s'en dédommageaient par la longueur de leur chevelure. L'un avait un pourpoint de velours noir et un pantalon collant, comme un archer du moyen âge; l'autre un habit de conventionnel, avec un feutre pointu de raffiné; celui-ci, une redingote de dandy, d'une coupe exagérée et une fraise à la Henri IV. Tous les autres détails de leur ajustement étaient entendus dans le même style, et l'on eût dit qu'ils avaient pris au hasard et les yeux fermés, dans la friperie des siècles, de quoi se composer, tant bien que mal, une garde-robe complète. Les occupations de ces dignes individus étaient tout à fait en rapport avec leur extérieur.

Le François Ier chantait faux, et avec un accent normand, une romance espagnole.



... archer fisait le
lotinait des mouche
Philadelphe, le n
un Y et de sa bouch
la plus paternelle du
l'air de jouir médioc
endroit. Je crois, tan
d'eux-mêmes, qu'ils n
Comique ou de Vaud

ALBERT. — Par les
comme en pleine Aca

RODOLPHE. — On se

THÉODORE. — Que fa
nous faisions des arm

ALBERT. — Le fleure

THÉODORE. — Si nou

ALBERT. — Les dés d

THÉODORE. — Si nou
ce serait quelque chose

ALBERT. — Autant n

TOUS, *avec une expression de profonde terreur.* — Non! non! non!

PHILADELPHE. — Le piano n'est pas d'accord, et c'est d'ailleurs un plaisir très-médiocre que de voir un pauvre diable se démener sur un clavier, comme le lapin savant qui tambourinait en l'honneur de Charles X.

THÉODORE. — J'aime mieux que Roderick ait la gueule remplie avec de la bouillie bien chaude qu'avec des *sol* et des *ut*, d'autant que très-souvent le *sol* est un *ut* et l'*ut* un *sol*, et que la bouillie est toujours de la bouillie, et le bâillonne hermétiquement.

PHILADELPHE. — Cela aurait une belle tournure de chanter des romances de société comme des tartines qui sortent de pension.

TOUS. — Au diable la musique, et le musicien surtout!

RODERICK. — Qu'allons-nous faire, au bout du compte?

RODOLPHE, *du ton le plus dithyrambique du monde.*—Tête et sang! messieurs, vous mériteriez bien d'avoir des membranes entre les doigts, car vous n'êtes, à vrai dire, que de francs oisons.

PHILADELPHE. — L'oie est blanche comme le cygne et le cygne est palmé comme l'oie, et l'on court risque de s'y tromper, quand on a la vue courte. O mon ami! l'on voit bien que tu as oublié de chausser tes lunettes; frottes-en les verres au parement de ton habit, et regarde, tu verras que nous sommes de hauts génies et non des imbéciles, des cygnes et non des oies.

ALBERT. — Oie ou cygne, n'importe; de loin l'effet est le même. J'ai, en ce moment-ci, un avantage sur toi en particulier, et sur vous tous en général : c'est que j'ai une idée, et que vous n'en avez évidemment pas.

triomphante. Je m'étonne qu
eue avant moi.

TOUS. — Voyons.

ALBERT, *solennellement*. —
est indispensable pour nous c
manque que cela. Nous nous
rons la soirée très-agréablem

TOUS, *avec un enthousiasme*

ALBERT. — Rien n'est plus
roman qui paraît a son orgie
est aussi nécessaire à une ex
octavo d'Eugène Renduel...

En vérité, je ne sais trop p
dialogue pour vous narrer c
qu'elle s'y adapte fort mal, e
chef-d'œuvre de mauvais go
possible d'écrire d'une maniè
fatigante : chaque interlocut
l'autre, et le renvoie comme
Je pense que le seul motif

je dois arriver, et que je ne dois pas dépasser, parce que, dans l'un ou l'autre de ces deux cas, mon volume serait galette ou billot, écueil également à redouter.

Le dialogue a cela d'agréable qu'il foisonne beaucoup : chaque demande et chaque réponse étant séparées par le nom des personnages écrits en lettres majuscules, l'on peut, avec un peu d'adresse, composer une page sans y mettre plus de cinq ou six lignes, en ayant soin de hacher son style court et menu. Il y a, dans les *Marrons du Feu*, une feuille qui ne contient que treize syllabes ; c'est le *nec plus ultrà* du genre, et il n'est pas donné à beaucoup de s'élever à cette hauteur :

..... Vestigia pronus adoro.

Quoi qu'il en soit, je renonce au dialogue, temporairement du moins, et le lecteur y gagnera une superficie de deux ou trois pouces carrés par feuillet de pensées exclusivement admirables, ainsi que je me suis engagé à les livrer à mon éditeur très-cher.

Cette grandeur d'âme est d'autant plus antique et digne qu'on la loue, qu'elle recule l'instant fortuné où je toucherai l'argent qui m'est dû pour ce merveilleux volume, destiné à opérer une régénération sociale et à faire progresser l'humanité dans la route de l'avenir.

Et si vous désirez savoir, ami lecteur, pourquoi je veux avoir de l'argent, je vous répondrai *primo*, comme Gubetta à Lucrèce Borgia,

..... Pour en avoir,

ce qui est très-logique ; *secundo*, pour acheter des vieux pots du Japon et des magots de la Chine ; *tertio*, pour

vous verse de ce délectable bre
lectrice (il n'y a aucun doute
mante), avancez le vôtre, que
nappe. Vous direz probableme
rible; vous ferez, en disant cel
et la plus adorable grimace que
vous n'en boirez pas moins le
goutte, et vous vous en trouve
et vos chastes amies.

— Oui! oui! une orgie pyra
rent tous les drôles à la fois,
hurlante, comme dans *la Pea*
dans *le Barnave* de M. Janin,
de M. Eugène Sue, comme dan
Jacob.

— Non, non, à bas celle-là!

— Comme dans *la Danse M*

— A la bonne heure, c'est
a une tournure.

— Nous quatre.

— A droite aussi ; vous êtes les aristocrates de l'orgie, et nous vous guillotinerons à la fin, entre la poire et le fromage.

Les Janinphiles, les Janinlâtres ou les Janiniens, car ces trois mots sont d'une composition également régulière, allèrent se placer à côté des Balzaciens.

— Où sont les flambarts?

— Ici, — ici!

— A gauche les flambarts.

Et ils passèrent à gauche.

— Où sont les truands?

— Voilà, — voilà!

Et plusieurs mains se levèrent.

— A gauche, avec les flambards; vous êtes les démocrates, c'est pourquoi vous chiquerez du caporal, tandis que ces messieurs fumeront du maryland; c'est pourquoi vous boirez du vin bleu, comme les filles de Barbier, tandis que les autres boiront du vin de Champagne. Vous vous râperez le gosier avec du rhum et du rack, avec le trois-six et le sacré-chien dans toute sa pureté, tandis qu'ils se l'humecteront avec les onctueuses liqueurs des îles. Ce qui vous prouve que les aristocrates vous sont aussi supérieurs, canailles que vous êtes, que le vin de Chypre est supérieur au vin de Brie.

Les truands se mêlèrent aux flambarts.

— C'est bien, maintenant, où ferons-nous la kermesse?

— Pas ici, c'est trop petit.

— Dans la maison de Théodore, dans la maison du faubourg, vous savez : il y aura plus de place. Que vous en semble? — C'est convenu. — A quand l'orgie? — Il est six

heures. — A minuit; il faut bien cela pour les préparatifs.

— A propos, comment nous arrangerons-nous pour la décoration de la salle?

— Je ne sais trop comment, à moins de faire plusieurs compartiments comme dans *le Roi s'amuse*. Il me paraît difficile de concilier la salle à manger du millionnaire de M. de Balzac avec la cuisine de P.-L. Jacob, la petite maison de M. Jules Janin avec l'auberge de Saint-Tropez de M. Eugène Sue.

— Ceci est épineux, et, d'ailleurs, le temps nous galope; admettons pour cette fois-ci le lieu vague que propose Corneille dans les préfaces de ses tragédies, un lieu qui n'est ni un cabinet, ni une antichambre, ni une maison, ni une rue, mais qui est un peu tout cela. La chambre de Théodore sera tout à la fois cuisine, salon, auberge et boudoir. Nous y mettrons un peu de complaisance, et nous nous aiderons nous-mêmes à nous faire illusion. On établira une table en fer à cheval : à l'une des extrémités il y aura une belle nappe damassée, des assiettes de porcelaine, des cristaux et de l'argenterie; à l'autre, un torchon de toile à voile, des plats de terre, des bouteilles de grès et des fourchettes en métal d'Alger.

— Et des filles, il nous faut absolument des filles!

— Des filles, je m'en charge, fit Roderick, mais pour la partie fashionable seulement. Je connais tout ce qu'il y a de mieux de ce genre, et je vous amènerai ce qu'on peut nommer à juste titre l'élite de la société. Quant aux autres, les premières que vous rencontrerez, vous les enverrez ici; plus elles seront laides et ignobles, mieux elles vaudront.

— Ainsi soit fait comme il est dit. Nous comptons sur toi, Roderick.



— Soyez tranquilles.

Après avoir échangé plusieurs poignées de mains, les dignes Jeunes-France se séparèrent, pour vaquer aux préparatifs de ces mystères orgiaques. Théodore courut à sa maison, fit débarrasser la chambre de tout ce qui pouvait gêner ; il envoya chercher de l'eau-de-vie, du rhum et plusieurs paniers de vin ; il posa lui-même un chef et trois ou quatre marmitons auprès des fourneaux, et casseroles, poêles, marmites d'entrer en danse, et de siffler, et de chanter, et de faire flah-flah, et de faire floh-floh, le plus joyeusement du monde.

Sancho, Falstaff, Panurge, et tous les moines goinfres de Rabelais, auraient eu la joie au cœur, et se fussent léché les babines, rien que de manger leur pain à la fumée de cette cuisine.

Le lieu de réunion présentait l'aspect le plus étrange : d'un côté, des siéges élégants, un service splendide, des bougies dans des flambeaux dorés ; de l'autre, des bancs de chêne, des tables sur des tréteaux, de grosses chandelles de suif ou de poix résine dans des chandeliers de fer-blanc : la plus complète opposition.

La maison, ainsi illuminée, jetait feux et flammes par toutes les ouvertures, et inondait d'une lueur dédaigneuse les autres maisons, ses voisines, qui s'étaient couchées à neuf heures, et avaient fermé l'œil pour jusqu'au lendemain matin, en bonnes rentières et en bourgeoises de la vieille roche qu'elles étaient effectivement.

Cependant les fiacres commençaient à arriver : on criait, on jurait. D'étranges silhouettes se découpaient entre les portes des voitures et les portes de la maison. C'était tantôt des marquis poudrés, en habit à la française, l'épée au

côté, la poignée en bas, la pointe en l'air, tenant par le doigt des comtesses en paniers, avec du rouge, des mouches, des paillettes et un éventail; tantôt des marins, le chapeau ciré sur la tête, le poing sur la hanche, la pipe à la gueule, une catin au bras; ou bien des merveilleux haut cravatés, corsés, bridés, gantés, menant des dames chargées de panaches, de fleurs, de rubans et de bijoux, ou des truands et des mauvais garçons, avec le camail et le chaperon, la grande plume rouge, haute de trois pieds, la dague au poing, un jurement à la bouche, tous pêle-mêle avec des bohémiennes et des filles folles de leur corps, en jupes bigarrées et étincelantes de clinquant.

Au bruit que menait tout ce monde, les maisons les plus voisines commencèrent à se réveiller un peu, à se frotter les yeux, à mettre leurs lunettes sur le nez, et le nez à la fenêtre, toutes surprises qu'elles étaient d'un pareil tapage à une heure aussi indue.

On entrevoyait, sous les jalousies, de vénérables bonnets de coton avec leur mèche patriarcale, de mystérieuses cornettes et de chastes fontanges. Plus d'un épicier retiré gagna cette nuit-là un rhume de cerveau, plus d'une grisette oublia de faire une corne à la page du roman commencé, plus d'un chat amoureux, ébloui de ces clartés et de ces rumeurs insolites, se laissa tomber du haut d'un toit dans la rue.

A chaque entrée, c'était un hurrah frénétique; tous les carreaux dansaient dans les châssis, les assiettes remuaient dans les buffets, comme par un tremblement de terre.

Les honnêtes bourgeois du quartier, ne sachant à quoi attribuer ce tintamarre, s'imaginaient qu'on allait donner une seconde représentation des Immortelles au profit de la

république. Les bonnes vieilles édentées descendaient à la cave, persuadées que c'était la fin du monde et que le bon Dieu nous punissait d'avoir renvoyé Charles X.

Un abonné du *Constitutionnel*, le même qui fait des remarques si ingénieuses au quatrième acte d'*Antony*, prétendit que c'était un conciliabule de jésuites, attendu que plusieurs de ces messieurs avaient des cheveux longs, ce qui est éminemment jésuitique.

Un abonné de *la Gazette* jura ses grands dieux que c'était le comité directeur qui s'assemblait secrètement pour se guillotiner lui-même et manger des petits enfants, ainsi qu'il en a contracté la vicieuse habitude.

Un lecteur de M. Jay, oui, un lecteur de M. Jay, quoiqu'au premier coup d'œil il puisse paraître fabuleux que M. Jay ait eu un lecteur, affirma que c'étaient des romantiques qui se réunissaient pour insulter aux bustes et brûler les œuvres de ces morts immortels que la pudeur m'empêche de nommer.

Chacun prit place : les balzaciens et les janinlâtres au bout aristocrate, les autres plus bas ; mais ce qu'il y avait de plaisant, c'est qu'à côté de chaque assiette était posé un volume, soit de *Barnave*, soit de *la Peau*, soit de *la Salamandre*, ou de *la Danse Macabre*, ouvert précisément à l'endroit de l'orgie, afin que chacun pût suivre ponctuellement le livre et en garder consciencieusement la tournure.

Les premiers plats se désemplirent, les premières bouteilles se vidèrent, sans qu'il se passât rien de fort remarquable, sans qu'il se dît rien de très-superlatif. Un cliquetis de verres et de fourchettes, un bruit de déglutition et de mastication, coupé çà et là de quelques rires stridents, était à peu près tout ce qu'on entendait.

endroit, cria un flambart, de l'
déjà bu deux ou trois bouteille
autant, et aucuns des effets décri
daigné se produire. Le nez de F
même couleur, il n'est que roug
ait dit formellement que, dans
le rouge devenait pourpre, et le

— Bah! bah! c'est que nous n
gris, buvons.

— Buvons, reprit toute la tro
sieurs, quoique déjà passableme
sades sur rasades.

C'est une chose à remarquer,
et les faiseurs de livres obscène
tions humaines de la manière l
uns font tenir dans le corps d
qui a six pieds tout au plus, d
vin qu'il n'en tiendrait dans
autres font accomplir à de min

marchands de vin et des petites filles, qui, en nous comparant à ces types grandioses, doivent nous trouver de tristes buveurs et de plus tristes amants.

Comme j'ai le malheur d'avoir petite poitrine et assez mauvais estomac, et que, par conséquent, je ne puis guère boire que de l'eau coupée de lait, je laisse mon verre plein à côté de moi, pendant que mes dignes camarades ne font que vider le leur, et semblent, en vérité, plutôt des pompes ou des éponges que des hommes ayant reçu le sacrement du baptême.

En attendant qu'il soient tout à fait ivres-morts, je vais, pour passer le temps, vous faire, ami lecteur, une toute petite description qui, Dieu et les épithètes aidant, n'aura guère que cinq ou six pages. Je ne sais pas si vous vous en souvenez (pourquoi vous en souviendriez-vous? on oublie bien son chien et sa maîtresse), mais j'ai promis, quelques lignes plus haut, de vous régaler du beau style et des belles manières de dire en usage aujourd'hui.

Vous devez être las de m'entendre jargonner, dans mon grossier patois, comme un vrai paysan du Danube que je suis, et que je serai probablement jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me retirer de ce monde.

Cette description sera aussi belle que celle par où commence ce conte panthéistique et palingénésique. Si toutefois (ce dont je doute) elle ne vous satisfait pas complétement, j'espère, mesdames, que vous daignerez m'excuser, vu le peu d'habitude que j'ai de ces sortes de choses.

Certes, c'était un spectacle étrange à voir que tous ces jeunes hommes réunis autour de cette table; on eût dit un sabbat de sorciers et de démons...

Pouah! pouah! voilà un commencement fétide, c'est le

poncif de 1829. Cela est aussi bête qu'un journal d'hier, aussi vieux qu'une nouvelle de ce matin. Si vous n'êtes pas difficile, lecteur, moi je le suis, et, comme Cathos ou Madelon des *Précieuses ridicules*, il n'y a pas jusqu'à mes chaussettes qui ne soient de la bonne faiseuse, il n'y a pas jusqu'à mes descriptions qui ne soient dans la dernière mode : donc je recommence.

Oh! l'orgie laissant aller au vent sa gorge folle, toute rose de baisers; l'orgie, secouant sa chevelure parfumée sur ses épaules nues, dansant, chantant, criant, tendant la main à celui-ci et le verre à celui-là; l'orgie, chaude courtisane, qui fait la bonne à toutes les fantaisies, qui boit du punch et qui rit, qui tache la nappe et sa robe, qui trempe sa couronne de fleurs dans un bain de malvoisie; l'orgie débraillée, montrant son pied et sa jambe, penchant sa tête alourdie à droite et à gauche; l'orgie querelleuse, blasphématrice, prompte à chercher son stylet à sa jarretière; l'orgie frémissante, qui n'a qu'à étendre sa baguette pour faire un poëte d'un idiot, et un idiot d'un poëte; l'orgie, qui double notre être, qui fait couler de la flamme dans nos veines, qui met des diamants dans nos yeux et des rubis à nos lèvres; l'orgie, la seule poésie possible en ces temps de prosaïsme; l'orgie...

Ouf! voilà une phrase terriblement longue, plus longue que l'amour de ma dernière maîtresse, je vous jure. Ravalons notre salive et reprenons notre haleine. La rosse qui me sert de Pégase est tout essoufflée et renâcle comme un âne poussif.

J'aurais pu la bâtir autrement, comme ceci, par exemple : l'orgie, avec ses rires, avec ses cris, avec, etc., etc., pendant autant de pages que j'aurais voulu; mais cette



forme de phrase, qui florissait la semaine passée, n'est plus déjà de mise celle-ci, et d'ailleurs l'autre est plus échevelée et plus dithyrambique.

Je crois, lecteur, que la partie lyrique de ma description est suffisamment développée. Je vais, avec votre permission, passer à la partie technique.

Je ne dirai pas que la nappe avait l'air d'une couche de neige fraîchement tombée, attendu que je ne suis pas assez poëte pour cela, surtout en prose, mais je prendrai sur moi d'affirmer qu'elle était d'un assez beau blanc, et qu'elle avait été probablement à la lessive.

Quant aux verres, ils avaient été sérieusement rincés, et les carafes mêmement. Chaque convive avait une assiette devant lui, et une serviette pour lui tout seul ; il avait aussi la jouissance d'un couteau, d'une cuiller et d'une fourchette. Je ne sais si tous ces détails sont très-utiles, mais je me ferais un scrupule d'en priver les lecteurs de cette glorieuse histoire : dans un si grand sujet, il n'y a pas de petite chose.

Je voudrais bien vous raconter ici de quoi se composait le fantastique souper, mais je vous avoue, en toute humilité, que je suis d'une ignorance profonde en fait de cuisine. Je suis indigne de manger, car je n'ai jamais su distinguer l'aile gauche d'une perdrix de son aile droite, et, pourvu que du vin soit rouge et me grise, je l'avale pieusement, et je dis que c'est de bon vin. Pourtant il faut que vous sachiez, plat par plat, bouteille par bouteille, bouchée par bouchée, ce qu'ont mangé et bu les héros de cette mémorable soirée.

Je n'ai jamais de ma vie assisté à un grand dîner ; ma pitance habituelle se compose de mets très-humbles et très-

bourgeois, et vous ne vous figurez pas l'embarras où je suis pour trouver les noms d'une vingtaine de plats assez drôlatiques pour composer la carte de ce merveilleux festin.

Quelle soupe leur ferai-je manger? du riz au gras ou de la julienne? Fi donc! c'est un potage de rentier, de marchand de bonnets de coton retiré. Il me faut un potage fashionable, un potage transcendant. Bon, j'y suis : de la soupe à la tortue. Avez-vous mangé de la soupe à la tortue, vous? Je veux que le diable m'emporte si j'en ai mangé, moi ; je n'en ai même jamais vu, ni flairé, mais ce n'en doit pas moins être une merveilleuse soupe.

— Après?

— La tortue, avec sa carapace et du persil dessous, en guise de bouilli.

— Après?

— Après, après, vous croyez, vous autres, qu'un dîner se compose aussi facilement qu'un poëme. Un cuisinier ferait plutôt une bonne tragédie qu'un auteur tragique ne ferait un bon dîner.

Mais je vois que, si je continue ainsi, je cours grand risque de faire avaler à mes héros des côtelettes de tigre, des beefsteaks de chameau et des filets de crocodile, au lieu de les régaler de mets congrus et approuvés par Carême. Que faire? Je ne sais qu'un expédient pour me tirer de ce mauvais pas.

— Mariette! Mariette!

— Plaît-il, monsieur?

— Apportez-moi votre livre de cuisine.

— Voilà, monsieur.

— Je m'en vais tout bonnement transcrire un menu de

dîner de vingt-quatre couverts; au moins nous serons sûrs de ce qu'ils mangeront.

— Diable! ce n'est que *la Cuisinière bourgeoise;* je croyais que c'était *le Cuisinier royal.* Il n'y a pas de dîner de vingt-quatre couverts, et ces mets-là ne m'ont pas l'air anacréontiques. Ma foi, tant pis, vous vous en accommoderez pour cette fois-ci.

Je transcris littéralement :

TABLE DE QUATORZE COUVERTS, ET QUI PEUT SERVIR POUR VINGT A DINER.

Premier service.

Pour le milieu, un surtout qui reste pour tout le service.

(Très-bien.)

Aux deux bouts, deux potages :

Un potage aux choux,

Un potage aux concombres.

Quatre entrées pour les quatre coins du surtout :

Une d'une tourte de pigeons,

Une de deux poulets à la reine et sauce appétissante,

Une d'une poitrine de veau en fricassée de poulets.

(Ceci est peut-être fort simple, et me paraît néanmoins assez bouffon ; je ne comprends guère comment une poitrine de veau est une fricassée de poulets. N'importe, le livre le dit, αυτος ἔφη, et il n'y a que la foi qui sauve.)

Une queue de bœuf en hoche-pot.

(Est-ce que vous mangeriez de la queue de bœuf? Il me semble qu'il faut être anthropophage pour cela.)

Six hors-d'œuvre pour les deux flancs et les quatre coins de la table :

Un de côtelettes de mouton sur le gril.

(Je comprends ceci parfaitement. Ce morceau est très-agréablement écrit, et pensé avec beaucoup de profondeur.)

Un palais de bœuf en menus droits.

(Du palais de bœuf! allons donc, autant vaudrait une empeigne de botte. Au reste, il paraît que les cuisiniers font tout servir. Le cuisinier de Sully, lui voyant jeter une vieille culotte de peau, lui dit : « Pourquoi donc jetez-vous cette culotte? Donnez-la-moi, je la ferai manger à un ambassadeur. » *En menus droits*, comprenez-vous ce que cela veut dire? c'est du haut allemand pour moi; je trouve Hegel et Kant plus clairs.)

Un de boudin de lapin.

(Par exemple, voilà un cuisinier qui est bien jovial avec son boudin de lapin; je trouve le boudin de lapin très-drôle, et je ne doute pas qu'il n'ait un très-grand succès.)

Un de choux-fleurs en pain.

(Le chou-fleur est un estimable légume, que je connais particulièrement, et que j'apprécie comme il le mérite; habituellement je le mange à l'huile, parce que je ne peux pas souffrir la sauce blanche. Je ne relèverai pas l'expression *en pain*; ce n'est pas que je la comprenne, au contraire, mais j'ai vraiment honte d'ignorer des choses si simples, et j'espérais, en n'en parlant pas, vous faire croire que je savais parfaitement ce que c'était.)

Deux hors-d'œuvre de petits pâtés friands pour les deux flancs.

(Les petits pâtés sont bien trouvés, et l'épithète *friands* est du plus beau choix.)



Second service.

Deux relevés pour les potages :
Un de la pièce de bœuf,
Un d'une longe de veau à la broche.

. . . .

Au diable! je n'aurais jamais fini si je voulais dire tout. Figurez-vous qu'il y a encore toute une grande page écrite d'un style aussi soutenu que celui de la page précédente; il est impossible de voir une phraséologie plus substantielle, chaque mot est représentatif d'une indigestion. Et tout cet immense entassement de gibier et de viandes pour quatorze personnes! il y aurait de quoi nourrir, pendant quatorze jours, quatorze Gargantuas, toute une armée de dîneurs pantagruélistes!

Mais ceci n'est que la partie technique. Je ne vois pas en quoi vous avez mérité que je vous fasse grâce de la partie pittoresque; cependant ces messieurs continuent à boire et cherchent le caractère.

..... Des bougies blanches et transparentes comme des stalactites brûlent, en répandant une odeur parfumée, sur de grands flambeaux précieusement ciselés. Leur lumière rose et bleue danse autour de la mèche, tantôt calme, tantôt échevelée; selon les mouvements des convives et des courants d'air qui traversent la salle, elle monte droite comme un poignard, ou s'éparpille comme une crinière. Les cristaux la répercutent dans leurs mille facettes, et la renvoient à toutes les saillies de l'argenterie et de la porcelaine. Chaque ustensile a son reflet et sa paillette étincelante; tout reluit, tout miroite : le satin des chairs, le satin des robes, les diamants des colliers, les diamants des yeux,

les perles des bouches et celles des boucles d'oreilles; les rayons se croisent, se confondent et se brisent; des iris prismatiques se jouent sous toutes les paupières, un brouillard chatoyant, une espèce de poussière lumineuse enveloppe les convives : c'est le beau moment. Les langues se délient, les mains se cherchent, les confidences et les propos d'amour vont leur train; on mange, on rit, on chante, les verres circulent et se choquent, les bouteilles se brisent, les bouchons du champagne vont frapper le plafond, on pille les assiettes, on se trompe de genoux; c'est un désordre ravissant, un tapage à rendre l'ouïe à un sourd.

Je crois qu'en voilà assez pour montrer qu'au besoin je pourrais faire une description; remerciez-moi de ne mettre que cela, car je pourrais continuer sur ce ton pendant huit jours de suite — les heures de repas exceptées — sans que cela m'incommodât aucunement et m'empêchât de recevoir mes visites, de fumer mon cigare et de causer avec mes amis.

D'ailleurs, je crois que nos drôles sont à point, et que leur conversation doit commencer à être intéressante. Je reprends le dialogue.

THÉODORE. — C'est ici que je dois verser du vin dans mon gilet, et donner à boire à ma chemise. La chose est dite expressément page 171 de *la Peau de chagrin*. Voici l'endroit. Diable! c'est précisément mon plus beau gilet, un gilet de velours, avec des boutons d'or guillochés. N'importe, il faut que le caractère soit conservé; le gilet sera perdu. Bah! j'en aurai un autre. (*Il se verse un grand verre de vin dans l'estomac.*) Ouf! c'est froid comme le diable; j'aurais dû avoir la précaution de le faire tiédir. Je serai bien heureux si je n'attrape pas une pleurésie.

C'est joliment commode d'avoir la poitrine toute mouillée comme je l'ai!

RODERICK, *à l'autre bout de la table.* — Allons, voyons, ne fais pas la bête, mets-y un peu de bonne volonté. Tu vois bien, puisque c'est toi qui fais Bénard, qu'il faut que je te fourre une serviette dans la bouche; il n'y a pas à alléguer que tu n'en manges pas et que c'est une viande trop filandreuse pour ton estomac. Je ne puis pas entrer dans tous ces détails : le texte est formel, voilà ton affaire, page 152. Allons, flambart, ouvre le bec et avale; tu ne voudrais pas faire manquer la scène pour si peu, et chagriner le plus tendre de tes amis. Après tout, ce n'est pas si mauvais une serviette; quand une fois tu t'y seras mis, tu en redemanderas toi-même, et tu ne voudras plus manger autre chose.

(*Voyant qu'il sème en vain les fleurs de sa rhétorique, il passe de la parole à l'action. Rodolphe crie et se débat.*)

RODOLPHE. — Que quatre-vingts diables te sautent au corps! mille tonnerres! sacré nom de Dieu! (*Ici Roderick, profitant de l'hiatus occasionné par l'émission de cet horrible jurement, lui fourre subtilement une demi-aune de serviette dans le gosier.*)

L'UN. — Il étouffe; laisse-le tranquille.

L'AUTRE. — Qu'il tienne seulement le bout de la serviette dans sa bouche, cela suffira pour conserver le caractère.

PHILADELPHE. — Il a manqué d'avaler sa langue avec la serviette; il n'y aurait pas eu grand mal.

THÉODORE. — Pardieu! c'est ici et non autre part que je dois jeter en l'air une pièce de cent sous, pour savoir s'il y a un Dieu. (*Il fouille dans sa poche.*) Je ne trouverai

pas une scélérate de pièce. Je m'en vais rater ma scène. O mon Dieu! (*Il fouille dans son gilet.*) Rien, je n'ai pas seulement sur moi un gredin de sou marqué pour empêcher que le Diable m'emporte.

ALBERT. — Qu'est-ce que tu cherches donc comme cela? et pourquoi retournes-tu toutes tes poches comme un avare qui veut trouver ses pièces fausses pour faire l'aumône avec?

THÉODORE. — Mon ami, si tu pouvais me prêter cinq francs, je t'en serais reconnaissant jusqu'à la mort, et même après.

ALBERT. — Les voilà, tâche de me les rendre, et je te tiens quitte de la reconnaissance.

THÉODORE. — Pile ou face.

ALBERT. — Face pour Dieu.

THÉODORE, *jetant la pièce, qui casse un verre en retombant.* — C'est face.

ALBERT. — Diable! voilà une pièce de cent sous qui est plus catholique que nous; elle ira en paradis après sa mort : avantage que j'espère ne pas avoir. Pièce de cent sous, mon amie, tu n'es qu'une menteuse : il n'y a pas de Dieu; s'il y avait un Dieu, comme tu le dis, il ne laisserait pas vivre M. Delrieu, qui a fait *Artaxerce*.

ROSETTE. — Non, non, je ne le veux pas, c'est une horreur! Monsieur, messieurs, finissez; a-t-on jamais vu pareille chose! Allez donc, vous êtes ivre comme la soupe.

PHILADELPHE. — Voyons, Rosette, soyons raisonnable.

ROSETTE. — Je le suis; c'est vous qui ne l'êtes pas.

PHILADELPHE. — Au contraire.

PLUSIEURS VOIX. — Qu'est-ce, qu'est-ce? Rosette qui fait

la bégueule pour la première fois de sa vie. C'est scandaleux !

ROSETTE. — Embrassez-moi et caressez-moi tant que vous voudrez, cela m'est égal ; je suis ici pour cela ; mais, pour ce que vous dites, je n'y consentirai pas.

PHILADELPHE, *se dressant tant mal que bien sur ses pieds de derrière.* — Messieurs, ne croyez pas que j'exige de cette auguste princesse quelque chose de monstrueux ; ne prenez pas, je vous en prie, une si mauvaise idée de mes mœurs. Je lui demande une petite faveur toute pastorale, et qui ne tire nullement à conséquence. Rien, moins que rien ; il ne s'agit que d'une bagatelle, c'est de me laisser mettre mes bottes sur sa gorge ; j'ai une autorité pour cela, et je suis dans mon droit : c'est moi qui fais Raphaël, et Rosette, Aquilina. Voici le passage dont je m'appuie ; vous jugerez vous-mêmes si j'ai tort : — *Si tu n'avais pas les deux pieds sur cette ravissante Aquilina...* C'est Emile qui parle à Raphaël ; il n'y a pas à sourciller, c'est on ne peut plus formel.

DIFFÉRENTES VOIX. — Il a raison, il a raison. Allons, Rosette, exécute-toi de bonne grâce.

ROSETTE. — Me faire meurtrir la gorge et tacher ma robe pour satisfaire un pareil caprice, jamais !

UN OFFICIEUX. — Il ôtera ses bottes.

(*Philadelphe ôte ses bottes : deux ou trois de ses camarades prennent Rosette et la couchent par terre. Philadelphe pose légèrement son pied dessus. Rosette crie, se débat, et finit par rire : c'est par où elle aurait dû commencer.*)

VOIX DE FEMMES, *à l'autre bout de la table.* — Au secours ! au secours !

UN FLAMBART. — Eh bien ! quoi ? qu'avez-vous à crier ? On veut vous jeter par les fenêtres, c'est bachique, c'est échevelé, et cela a une belle tournure ; rien au monde n'est moins bourgeois.

LAURE. — Mais c'est un vrai coupe-gorge ici.

CELUI-CI. — On sait vivre, on a des égards pour les dames, on les ouvrira auparavant, non pas les dames, mais les fenêtres ; il faut éviter l'amphibologie. Le Français est essentiellement troubadour.

CELUI-LA, *qui est un peu moins ivre que celui-ci.* — N'ayez pas peur, mes mignonnes, nous sommes au rez-de-chaussée, et l'on a eu soin, crainte d'accident, de mettre des matelas au dehors.

VOIX DE FEMMES ET AUTRES. — Aie ! aie ! morbleu ! *oh ! ah !* mille sabords ! etc.

(*Ici l'on jette les femmes par les fenêtres. L'économie de quelques jupons est un peu dérangée, et si les assistants avaient été en état de voir, ils auraient vu plusieurs choses et beaucoup d'autres.*)

THÉODORE. — Heuh ! heuh !

UNE AME CHARITABLE. — Tenez-lui la tête.

THÉODORE. — Ouf !

SECONDE AME CHARITABLE. — Rangez-le dans un coin, qu'on ne lui marche pas dessus.

UN FARCEUR. — Portons-le au tas avec les autres. Quand il y en aura assez, nous les fumerons pour les conserver à leurs respectables parents, selon la recette de *la Salamandre.*

ALBERT. — Combien suis-je ? Il me semble que je suis plusieurs, et que je pourrais faire un régiment à moi tout seul.

RODERICK. — Tu n'es pas même un : la partie la plus noble de toi n'existe plus, elle s'est noyée dans la mer de vin dont tu t'es rempli l'estomac. Ainsi, l'on peut parler de toi au prétérit défini : Albert fut.

ALBERT. — Mon verre doit être à gauche ou à droite, à moins qu'il ne soit dans le milieu, et cependant je ne le vois nulle part. Qu'est-ce qui a mangé mon verre ?... Ah çà ! il y a donc des filous ici ? Fermez les portes, et fouillez tout le monde, on le retrouvera. Un honnête homme ne peut pourtant pas se laisser périr faute de boire quand il a soif. Voilà un saladier qui remplacera merveilleusement le verre. (*Il verse une bouteille tout entière et l'avale d'un seul trait.*) Certainement, Dieu est un très-bon enfant d'avoir donné le vin à l'homme. Si j'avais été Dieu, j'en aurais gardé la recette pour moi seul. O dive bouteille ! Quant à moi, j'ai toujours regretté de ne pas être entonnoir au lieu d'être homme.

RODERICK. — En vérité, je crois que tu es plus près de l'un que de l'autre.

ALBERT.

Entonnoir ! entonnoir ! être entonnoir !... O rage !
Ne pas l'être !

GUILLEMETTE. — Malaquet, mon doux ami, mon gentil ladre, tu n'es mie dans l'esprit de ton rôle : tu as omis un très-beau et très-mirifique passage : « Ils léchaient le plancher couvert d'un enduit gastronomique. »

MALAQUET. — Cuides-tu, ribaude, que j'aie envie de faire un balai de ma langue ?

HOURRA GÉNÉRAL. — Le bol de punch ! le bol de punch !

Un bol de punch, grand comme le cratère du Vésuve, fut déposé sur la table par deux des moins avinés de la troupe.

Sa flamme montait au moins à trois ou quatre pieds de haut, bleue, rouge, orangée, violette, verte, blanche, éblouissante à voir. Un courant d'air, venant d'une fenêtre ouverte, la faisait vaciller et trembler ; on eût dit une chevelure de salamandre ou une queue de comète.

— Éteignons les lumières ! cria la bande.

Les lumières furent éteintes ; on n'y voyait pas moins clair.

La lueur du bol se répandait par toute la chambre, et pénétrait jusque dans les moindres recoins. L'on se serait cru au cinquième acte d'un drame moderne, quand le héros monte au ciel, ou à la potence, au milieu des feux de Bengale.

Des reflets verdâtres et faux couraient sur ces figures déjà pâlies, hébétées par l'ivresse, et leur donnaient un air morbide et cadavéreux. Vous les eussiez pris pour des noyés de la Morgue, en partie de plaisir.

Ce fut l'instant le plus triomphal de la soirée.

Le punch fut versé tout brûlant dans les verres, qui se fendaient et claquaient avec un ton sec. En moins d'un quart d'heure il n'en restait pas une goutte, et l'obscurité la plus complète régna dans la salle.

Au reste, le tapage continuait de plus belle ; c'était un bruit unique composé de cent bruits, et dont on ne rendrait compte que très-imparfaitement, même avec le secours des onomatopées. Des jurements, des soupirs, des cris, des grognements, des bruits de robes froissées, d'assiettes cassées, et mille autres.



Pan, pan !
Glin, glin!
Brr...
Hamph!
Fi !
Euh, euh...
Pouah !

Frou, frou.
Clac !
Aie, aie !
Ah !
Oh !
Paf!
Ouf !

Tous ces bruits finirent par s'absorber et se confondre dans un seul, un ronflement magistral qui aurait couvert les pédales d'une orgue.

Phœbus, ayant fait sa nuit, ôta son bonnet de coton à rosette jonquille, donna un coup de peigne à sa perruque blonde, monta dans un fiacre, et vint éclairer l'univers. La première chose qu'il vit, ce fut nos drôles dormant comme des morts. Tout indigné, il leur décoche un magnifique rayon très-bien doré, afin de les réveiller et de leur faire honte de leur paresse : il y perdit son latin.

Il fit ainsi le tour du quartier ; il trouva tout le monde dormant. Il eut beau tirer l'oreille à celui-là, donner une chiquenaude à celui-ci, personne ne se leva que lorsqu'il s'en fut coucher.

Le train de l'orgie avait tenu tous les bourgeois d'alentour éveillés jusqu'au matin. Les maris s'en plaignirent plus que les femmes, et quelque neuf mois après la population de l'arrondissement fut augmentée de plusieurs petits épiciers futurs extrêmement intéressants.

Pour nos drôles, ils furent bien surpris de se trouver la figure bleue ou verte ; ils eurent beau se laver, ils ne purent se débarrasser de cette étrange teinte. Le reflet du punch s'était collé à leur peau, et en était devenu insépa-

rable ; ils étaient comme *l'Homme-Vert* de la Porte-Saint-Martin. Dieu avait permis cela pour les punir d'avoir voulu se rendre autrement qu'il ne les avait faits.

Ceci démontre aux jeunes hommes le danger qu'il y a de mettre en action les romans modernes.

J'oubliais de dire que l'estimable société, au sortir de la salle du banquet, fut interceptée par les sergents de ville, et conduite en prison comme prévenue de tapage nocturne.

Bénissons les décrets de la Providence !

FIN.



TABLE.